

लाल बहादुर शास्त्री राष्ट्रीय प्रशासन अकादमी

L.B.S. National Academy of Administration

मसूरी

MUSSOORIE

पुस्तकालय

LIBRARY

अवधि संख्या

Accession No.

19240

वर्ग संख्या

Class No.

F440.07

पुस्तक संख्या

Book No.

Ly0

A. LYONNET
INSPECTEUR D'ACADÉMIE

P. BESSEIGE
INSPECTEUR D'ACADÉMIE

LECTURE ET LANGUE FRANÇAISE

RÉCITATION / VOCABULAIRE
GRAMMAIRE ET ORTHOGRAPHE
COMPOSITION FRANÇAISE

*

COURS MOYEN
(2^e DEGRÉ)
PRÉPARATION AU CERTIFICAT D'ÉTUDES PRIMAIRES



LIBRAIRIE ISTRÀ

PARIS (2^e)
57, RUE DE RICHELIEU

STRASBOURG
15, RUE DES JUIFS

PRÉFACE

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. »

En toute conscience, il nous semble que ce petit livre, que nous avons écrit pour les enfants des cours moyen et supérieur (préparation au certificat d'études), et qui est la continuation du « Français par les choses », se distingue sensiblement des manuels en usage et doit apparaître comme une méthode nouvelle d'enseignement du français.

* * *

Nous rappellerions volontiers ici ce que nous avons dit au début du Cours élémentaire. Pas de langue sans pensée : pour parler et pour écrire autrement qu'en répétant, il faut que les élèves aient quelque chose à dire.

Éveillons la pensée, voilà le premier principe de l'enseignement de la langue.

Au cours préparatoire et au cours élémentaire, nous avons trouvé dans les choses la source de la pensée enfantine. Mais notre élève a grandi et s'il n'a point épuisé — on peut le croire — les ressources de l'observation directe, il dispose cependant d'une langue assez riche pour être en état de comprendre les textes simples où de bons auteurs l'introduisent à leur suite dans la connaissance du monde. C'est à ces auteurs que nous demandons, désormais, le mouvement initial, la *mise en train*.

Jusqu'ici, rien qui ne sorte de la pratique courante ; rien, si ce n'est que notre dessein de mêler le plus possible l'observation directe et personnelle à la lecture des textes nous amène à les grouper, semaine par semaine, suivant un ordre que le jeu des saisons et le cycle de l'activité humaine déterminent. Ce classement, nous le croyons favorable à la lecture, mais surtout, nous le désirons pour la composition française.

* * *

La faiblesse de la composition française, dont on se plaint généralement, et avec raison, tient, nous semble-t-il, à la difficulté même de cet enseignement, mais aussi à l'insuffisance des exercices qui y préparent. Une fois par semaine, un sujet est proposé, dont le développement nécessite des idées et des mots. Ces idées et ces mots, une préparation directe les fournit ou les rappelle, mais d'un mouvement si rapide qu'impressions et expressions ne font qu'apparaître sans se fixer. Il faut du temps pour ce travail si complexe de la pensée et de la langue, du temps et des exercices multipliés. Comment trouver dans les limites de l'horaire ce temps précieux que se disputent tant de leçons ? Par la coordination des divers enseignements du français.

* * *

Dans notre méthode, la composition française, au lieu d'être un accident dans la classe de français de la semaine, en est la conclusion normale et comme l'épanouissement.

L'élève lit périodiquement et par divers moyens provision d'idées et de mots. La lecture est la première source d'information ; les observations personnelles des élèves, à l'école, à la maison, au dehors, fournissent le second apport ; l'étude du vocabulaire sur le sujet en cours d'étude, le troisième ; enfin, les exercices de grammaire et d'orthographe donnent, en fragments plus ou moins gros, un appoint non négligeable. Les mots et les idées ainsi rassemblés entrent dans des exercices variés qui vont de la simple phrase à la rédaction de courts paragraphes.

Ainsi sont réunis et ébauchés les matériaux que l'élève du cours moyen met finalement en œuvre dans une composition française.

Au cours moyen, comme au cours préparatoire, comme au cours élémentaire, nous réalisons l'unité de l'enseignement. La classe de français s'ordonne toute autour d'une pensée directrice, d'un centre d'intérêt, comme on dit, entre ces deux termes, la lecture et la composition française, qui sont les exercices essentiels de l'école primaire.

* * *

Tels sont les principes directeurs de ce petit livre auquel nous avons travaillé avec amour, dans la pensée qu'il pourrait plaire aux maîtres — aux maîtres des écoles à plusieurs divisions en particulier — et faciliter leur tâche. Les élèves auront plaisir, croyons-nous, à feuilleter le joli manuel que la maison d'édition « Istra » a su présenter avec élégance et que les maîtres-dessinateurs Jacoby et Roné Allenbach ont illustré avec un art délicat et sûr.

P. B. — A. L.

LANGUE FRANÇAISE — HORAIRE HEBDOMADAIRE

Lecture courante et expressive (de laquelle nous ne séparons pas la récitation) : 3 heures.

Langue française : garçons, 7 h. $\frac{1}{2}$; filles 7 h., qui pourraient être réparties en leçons de 45 à 50 minutes de la façon suivante :

Grammaire, 3 leçons. — **Orthographe**, 3 leçons. — **Vocabulaire**, 1 leçon. — **Composition française et exercices préparatoires à la composition française**, 2 leçons.

DIRECTIONS PÉDAGOGIQUES

Pour être solidaires, les divers enseignements de la langue française n'en conservent pas moins leur individualité et leurs caractères propres.

1. Lecture. — Ce serait une erreur que de faire de la lecture un exercice de grammaire, d'orthographe ou de vocabulaire. Ces enseignements auront leur tour. La leçon de lecture doit être essentiellement un exercice de lecture.

Mais pour bien lire, l'élève doit comprendre et sentir ce qu'il lit. Il faut donc expliquer et faire expliquer. Dans quelle mesure ? Dans la mesure où c'est nécessaire pour l'intelligence du texte. Les explications ou les exercices *parasitaires* (conjugaison, analyse, orthographe) dissipent l'intérêt et rompent le charme.

La première explication, c'est la lecture du maître qui met en valeur le passage : un texte bien lu est un texte à demi expliqué. — Le contrôle final, c'est la lecture expressive des élèves : un texte bien lu est un texte bien compris.

2. Exercices oraux ou écrits sur les textes. — Ce sont des exercices préparatoires à la composition française, leur répétition est une condition des progrès de la langue et de la pensée. Dans les écoles à plusieurs cours, les grands élèves font ces exercices pendant la lecture des cours préparatoire et élémentaire. Mais même quand le cours moyen forme une classe séparée, il ne faut pas hésiter à réserver aux exercices écrits dix ou quinze minutes en fin de leçon. C'est pour les élèves le temps du travail personnel d'assimilation.

3. Vocabulaire. — L'exercice de vocabulaire ne sera pas seulement un exercice de mots. Comme la leçon de choses du cours élémentaire, ce sera un exercice de pensée et de langage, un entretien sur le sujet en cours d'étude pour en dégager le vocabulaire *usuel* : des mots connus que les élèves fourniront, et d'autres, en plus petit nombre, moins familiers, qui seront la contribution du maître.

4. Grammaire et Orthographe. — Nous avons résolument simplifié l'enseignement grammatical. Les règles qui font l'objet d'une tolérance ont été omises à dessein. Nous conseillons de faire porter l'effort sur les règles essentielles, sur la conjugaison aux temps usuels, et de multiplier les applications plutôt que les explications.

Ces applications, nous les tirons fréquemment des textes. On s'apercevra bien vite qu'ils offrent l'occasion d'exercices plus vivants et plus intéressants que les exercices habituels des livres de grammaire, qu'ils développent comme eux le mécanisme, mais qu'ils l'obligent à s'assouplir et à s'adapter aux mouvements ondoyants de la pensée des auteurs, c'est-à-dire aux mouvements de la langue.

Quelquefois même, c'est à l'expression de sa propre pensée que l'élève appliquera les règles. Peut-être jugera-t-on que c'est à cela, finalement, que la grammaire doit aboutir.

5. Composition française. — Une des deux leçons de la semaine sera consacrée aux exercices préparatoires, et l'autre à la composition française. Le travail de la phrase et du paragraphe ramène fréquemment aux textes, pour les imiter, mais s'en dégage ensuite, pour exprimer une pensée personnelle. Les débutants seront guidés pas à pas dans ce travail ; ils doivent arriver bien vite à travailler seuls.

On réservera pour les plus habiles et pour les candidats au certificat d'études les sujets de composition française. Mais l'étude du paragraphe restera le travail essentiel du cours moyen. L'élève qui sait écrire un paragraphe tient la clé de la composition française. Description, narration, lettre, portrait — classement artificiel que nous n'avons pas maintenu — tous ces devoirs se ramènent au fond à un petit nombre de paragraphes que l'élève, par le moyen des exercices que nous proposons, aura appris à développer et qu'il apprendra ensuite à ordonner.



1. — Une école d'autrefois.

1. Une des choses qui m'occupent le plus, pendant mes séjours chez nous ¹, c'est la comparaison, à propos de tout, entre autrefois et aujourd'hui, qui m'est une matière à des réflexions sans fin. Cette comparaison, je n'entreprendrai pas de vous la présenter tout entière ; une journée n'y suffirait pas. D'ailleurs, il faudrait que vous fussiez plus vieux de quelques années pour la bien comprendre. J'en choisirai seulement les traits les plus simples...

2. Lorsque furent inaugurées les nouvelles écoles du Nouvion, j'ai parlé de la vieille école où j'ai appris à lire, à écrire et à compter. C'était une salle unique, éclairée par des fenêtres à petits carreaux, que je n'ai jamais vues ouvertes. Point de plancher ni de carrelage ; nos sabots frottaient la terre nue. Des bancs, mais point de tables. Nous écrivions sur des planches de chêne, percées en haut par un petit trou où passait une ficelle qui les suspendait, la classe finie, à des clous piqués dans le mur. Ma planche, que je regrette bien d'avoir perdue, avait servi à mon père et à ma grand'mère dans cette même école où nous fûmes tous les trois élèves du même maître, le père Matton, — *nô maître*.

3. Il était bien vieux, nô maître, lorsque je devins son élève en 1847 ou 1848, je ne sais pas au juste. Sous son bonnet de soie noire, de la chair grise pendait par petits paquets ². Il était habile à tailler les plumes d'oie dont nous nous servions, car l'usage des plumes métalliques commençait à peine à se répandre dans les campagnes. Ceux de nous qui possédaient une « plume d'acier » en humiliaient les camarades ³.

1. L'auteur s'adresse aux enfants des écoles primaires du Nouvion, son village natal. — 2. Des bourrelets de chair recouverts de barbe grise. — 3. Ils se croyaient supérieurs à ceux qui n'avaient qu'une plume d'oie, et ces derniers se sentaient rabaissés, humiliés.

4. Longuement, nous écrivions des pages, nous annonçons des lectures et la table de multiplication, et c'était tout. Nô maître avait des raisons trop bonnes de ne pas nous en apprendre davantage¹. Sa discipline avait des duretés : des coups de baguette sur les doigts joints ensemble, ou des séances à genoux, la main droite levée soutenant une brique.

5. Mais nous connaissions de bons moments : le père Matton, chantre au lutrin, nous quittait quand il y avait messe de mariage ou de mort, et tous les samedis après-midi, — car on chantait alors les vêpres du samedi. Son chant d'octogénaire semblait l'aboïement, péniblement déclenché, d'un chien très vieux. En son absence, sa fille, mademoiselle Adèle, venait s'asseoir dans la classe, où elle épluchait sa salade. Elle nous surveillait de l'œil, — c'est bien le cas de le dire, car elle n'en avait qu'un. Pour nous faire tenir tranquilles, elle promettait aux plus sages des « turons », comme on appelle ici la tige des feuilles de salade. Ces turons de mademoiselle Adèle furent les premières récompenses scolaires que je reçus.

6. Mais j'ai déjà raconté ces choses, qui doivent vous sembler étranges, à vous, mes enfants, logés dans de belles écoles, et à qui plusieurs maîtres et maîtresses, préparés par de longues études à la fonction d'enseigner, enseignent les éléments de toutes les connaissances humaines.

ERNEST LAVISSE. *Nouveaux discours à des enfants* (A. Colin, édit.).

2. — Le départ pour l'école.

« C'est l'heure de la classe, a dit la mère, en route ! »
Les yeux pleins de sommeil, les petits écoliers
S'habillent à tâtons, mettent leurs gros souliers,
Et les voilà partis, grignotant une croûte.

Qu'il fait froid, ce matin ! Les arbres, en déroute²,
Se courbent sous le vent qui cingle les halliers³ ;
Et la neige, poudrant les sillons réguliers,
S'attarde sur la terre et la recouvre toute.

Oui, l'Ecole est bien loin et l'hiver est bien dur !
Marchez, pourtant, marchez d'un pas vaillant et sûr,
Enfants, vers le Devoir, le Travail, l'Espérance.....

Chacun, pour le pays, doit peiner à son tour.....
Marchez vers le savoir ; car vous serez, un jour,
Humbles petits cerveaux, le cerveau de la France.

JACQUES NORMAND. *Les visions sincères* (Calmann-Lévy, édit.).

1. Il n'en savait sans doute pas davantage. — 2. Courbés sous le vent, les arbres semblent fuir. — 3. Buissons serrés et touffus.

3. — Boutignan regrette son ignorance.

NOTA. — Les mots ou expressions en italique ne sont pas employés en français. Mais on en comprendra facilement le sens.

1. A la bergerie de Bronzet, on remarquait sur l'une des parois, peinte en fresque, une œuvre à la chaux, dans un cadre rougeâtre et plein de petits traits, d'un tableau de Prudhon¹.

2. Petiot — me fit le vieux pâtre Boutignan le jour que j'arrivai à la bergerie² — on m'a dit que tu savais lire ; est-ce que ça serait vrai ?

— Je lis un peu, bien guère.

— Tu es allé dans les écoles ?

— Jamais.

— Et qui t'a appris ?

— Dans le temps que je gardais les pourceaux, notre homme d'affaires³, dans les nuits d'hiver, m'apprit dans son bureau le peu que je sais.

— Ah ! c'est un bien brave homme, Etienne... Dis, est-ce que tu pourrais me lire ce qu'il y a d'écrit sur ce tableau ?

Et moi, quillé sur la pointe des pieds, en redressant la tête, je lus : *La Vengeance poursuivant le Crime*.

— Oui, c'est bien ça ! — s'écria le pâtre tout joyeux — mon petit, tu es un homme, tu en sais plus que ton baïle⁴.

3. Et alors, muet, Boutignan alla s'appuyer contre le manteau de la cheminée. Les rides de son front se creusèrent, ses sourcils moitié noirs, moitié gris, se hérissèrent ; puis, comme quelqu'un qui a assez ruminé ce qu'il cherchait, il se lève, fait quelques pas vers la porte restée ouverte ; et, les yeux noyés dans les innombrables prairies, avec un grincement de dents, le baïle-pâtre lança ces paroles dans l'espace.

4. Oh ! mon père, mon pauvre père, comme vous aviez raison de le dire : quelle belle chose c'est que la lecture ! Lire ! autant dire se fortifier l'esprit avec l'esprit des autres, s'imbiber⁵ le cœur des sentiments qui vous agréent, lutter avec ceux qui luttent, oublier ses mauvaises heures dans les tristesses d'un poète, l'aimer, le suivre, le combattre ou l'applaudir selon que ses pensées s'accordent aux vôtres ou s'en séparent... Quelle consolation dans la vie ! Que c'est beau, mon fils ! Quelle belle chose tu sais là !... Est-ce que tu saurais écrire, Brisquimi ?

— Je connais un peu la grosse.

— La grosse ou la fine, qu'est-ce que ça y fait, nigaud ! Tu sais écrire, faire parler le papier, que demandes-tu de plus ? Quand le papier parle, barbe blanche s'incline⁶... Ah ! si j'avais su, si je savais ce que tu sais, qui sait ce que j'aurais dit, ce que j'aurais fait ? Peut-être moins, peut-être plus qu'un homme de tête⁷ ; toujours, j'aurais pu dire le poids que j'ai là, qui m'écrase la poitrine... Quoi qu'il en soit, je ne serais pas l'âne porteur d'une figure humaine que je suis ; dans les livres, je verrais autre chose que le noir et le blanc que j'y vois ; je pourrais lire, penser, écrire, je pourrais être fier, être heureux dans ma vie de pâtre ; car alors, en dehors de l'adresse que j'ai⁸, je pourrais fièrement dire : Je suis un homme !

Mais je ne sais ni a ni b ! Je suis un imbécile, un zéro en chiffre ! Je ne suis ni tu ni vous, ni coque ni moque, ni fifre ni broche ; je suis un homme manqué !

5. Un grand sanglot traversa ces dernières paroles.

BATISTO BONNET. *Vie d'enfant* (Traduction. A. Daudet. E. Dentu, édit.).

1. Prudhon, grand peintre français, né en 1758, mort en 1823. Un de ses principaux tableaux est *La Vengeance poursuivant le Crime*. — 2. Le petit Brisquimi a été envoyé à la bergerie, par l'homme d'affaires — le régisseur — pour servir d'aide au vieux pâtre. — 3. Le régisseur s'appelle Etienne. — 4. Le baïle est le maître berger. — 5. Se pénétrer le cœur. — 6. La vieillesse admire celui qui sait écrire. — 7. Qu'un homme savant et intelligent. — 8. Dans mon métier.

Vocabulaire - Elocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Une école d'autrefois*, page 4. — 1. Sur quoi les élèves de cette école écrivaient-ils ? Avec quelle plume ? La planche du petit Lavisse était..... (faites sa description). — 2. Le maître était chantre. Qu'est-ce qu'un chantre ? Celui qui chante, ailleurs qu'à l'église, est un..... Lise a une jolie voix, et elle aime chanter ; c'est une bonne... Qu'est-ce qu'une cantatrice ? — 3. Comparez votre salle de classe avec celle qui est décrite dans le texte : Les fenêtres de ma classe.... ; au contraire, les fenêtres de la vieille école.... Dans l'école de Lavisse, il n'y avait ni plancher, ni carrelage ; dans la mienne.... Les élèves écrivaient sur.... Nous.... — 4. Décrivez «*notre maître* ». Quel enseignement donne-t-il ? Que fait-il, en dehors de la classe ?
- B. — *Le départ pour l'école*, page 5. — 1. On s'habille à tâtons lorsque.... Quand marchez-vous à tâtons ? Qui, en plein jour, avance à tâtons ? — 2. Les enfants grignotaient une croûte, c'est-à-dire.... Que peut-on encore grignoter ? — Dans le silence de la maison, j'entends la petite souris qui.... — 3. Le départ pour l'école est bien dur à ces enfants, parce que.... parce qu'ils.... (Cherchez pourquoi.) — 4. Dans la dernière partie de la poésie, que recommande l'auteur à l'enfant ?
- C. — *Boutignan*, page 6. — 1. Quels animaux élève-t-on dans une bergerie ? Comment s'appelle celui qui garde ces animaux ? — 2. Quels animaux ruminent ? — Je rumine la mauvaise idée de me venger d'un camarade. Ruminer une idée, c'est..... — 3. Que regrette le vieux pâtre ? — 4. Sur l'une des murailles de la bergerie, que remarquait-on ? — Que remarque-t-on aux murs de votre classe ?

II. — Vocabulaire. — L'école - l'instruction.

N. — L'écolier, le lycée, le lycéen, le collège, le collégien, la pension, le pensionnaire, un interne, un internat, un externe, un externat, le moniteur, le surveillant. L'instruction, l'éducation, la pédagogie, un pédagogue.

Adj. — L'élève est assidu, exact, attentif, studieux, appliqué, discipliné ; ou, au contraire, irrégulier, inexact, inattentif, oisif ou paresseux, négligent, indiscipliné.

V. — Ecouter, réfléchir, comprendre, retenir, réciter sans balbutier ; craindre d'être puni.

Familles de mots : Etude, étudier, étudiant, studieux.

Conduire, conducteur, conduite, éduquer, éducation, éducatif.

Mots à distinguer : Elevage, dressage, éducation.

On dit : l'élevage des bœufs, des veaux, des porcs. On dresse un chien pour la chasse, un ours pour la danse. On dit : Cet enfant a reçu une bonne ou une mauvaise éducation. Il est bien éduqué, ou bien élevé.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Ecrivez les noms correspondant aux adjectifs du vocabulaire : assidu, l'assiduité...
2. Employez dans une phrase chacun des mots de la famille de *étude* et de *conduire*.
3. Qui pratique l'élevage ? Quels animaux peut-on dresser, et pour quel travail ? Qui dirige l'éducation des enfants ?
4. Remplacez les points par le mot convenable emprunté au vocabulaire.
Dès le début d'octobre, les rouvrent leurs portes. On voit sur les chemins des groupes d'..... et d'..... L'inst ou l'inst les attend devant la maison d'école. C'est la maison où tous les petits enfants de France reçoivent gratuitement l'..... et l'..... Heureux les enfants qui trouvent leur classe à proximité de leur maison. Il en est qui vont en ville dans ces grandes écoles qu'on appelle ou Ils y prennent pension ; ce sont des ou des Interne ou externe, tout écolier doit être (plusieurs adjectifs). L'élève (plusieurs adjectifs) mécontente ses parents. Il (quelques verbes). Il est mécontent de lui-même.

Grammaire.

I. — Mots - Lettres - Syllabe..

(Révision des connaissances du cours élémentaire).

Une école rustique.

1. J'ai eu le bonheur d'aller à l'école primaire de mon . Elle était installée au milieu des champs, au milieu des bruits rustiques, au milieu des odeurs printanières, comme une ruche. La vie de l'air l'entourait largement.

2. C'était une grande salle, au premier étage de la maison commune, ouverte sur les marronniers de la place. Par moments, on voyait la voile brune d'un chaland glissant au ras des toits, et quand on rentrait les foin, les larges voitures frôlaient les murailles, cahotant les faucheurs et les faneuses, qui, couchés sur la masse odorante, nous faisaient des signes d'amitié au passage.

3. L'hiver, quand on célébrait les mariages, le maître s'absentait un instant et nous remettait à la surveillance d'un moniteur. Grand émoi : la mariée, blanche dans sa robe de noce, s'arrêtait et, regardant par la porte vitrée, nous souriait.

EMILE MOSELEY. *Le rouet d'ivoire*. (Plon Nourrit, édit.).

II. — Leçon.

1^o Pour parler ou pour écrire nous nous servons de *mots*.

Chacun de ces mots contient une ou plusieurs *syllabes*.

Chacune de ces syllabes est formée d'une ou de plusieurs *lettres*.

Il faut connaître l'ordre de l'alphabet, *l'ordre alphabétique*, pour trouver facilement les mots dans le dictionnaire :

a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, w, x, y, z.

2^o Des 26 lettres de l'alphabet, les unes sont des *voyelles* :

a, e, i, o, u, y.

Les autres sont des *consonnes*.

Il y a aussi des voyelles qui s'écrivent avec plusieurs lettres : an, in, on....., etc. Ce sont des *voyelles composées*.

Les consonnes ch, gn, ill, ph....., etc., qui s'écrivent avec plusieurs lettres sont des *consonnes composées*.

3^o On distingue l'e muet (e), l'e fermé (é accent aigu), l'e ouvert (è accent grave, ê accent circonflexe).

L'accent circonflexe allonge la prononciation des voyelles.

Le pâtre, le maître, les vêpres, frôler.

III. — Exercices.

1. Comptez les mots de la deuxième phrase du texte ci-dessus : Elle était installée...

2. Cherchez dans cette phrase cinq mots d'une syllabe, cinq mots de deux syllabes.

Cherchez dans l'ensemble du texte cinq mots de trois et cinq mots de quatre syllabes.

3. Copiez les noms du vocabulaire (page 7) et indiquez pour chacun d'eux, le nombre des voyelles et celui des consonnes. Ex. : écolier : 4 v., 3 c.

4. Classez dans l'ordre alphabétique les noms du vocabulaire.

5. Relevez dans la lecture n° 1, §§ 1 et 2, les mots qui ont un accent aigu, ceux qui ont un accent grave, et, dans tout le texte, ceux qui ont un accent circonflexe.

Verbe **avoir**.

MODE INDICATIF - TEMPS PRÉSENT

| | |
|---------------|-------------|
| J'ai... | Ai-je? |
| tu as... | as-tu? |
| il a... | a-t-il? |
| elle a... | a-t-elle? |
| nous avons... | avons-nous? |
| vous avez... | avez-vous? |
| ils ont... | ont-ils? |
| elles ont... | ont-elles? |

Conjugaison.

6. Conjuguez le verbe avoir, au temps présent, en variant le complément :

J'ai un livre, tu as...
Je n'ai pas de plume...
Ai-je un cahier?...
N'ai-je pas un cahier?...

Orthographe.

1. Lisez ces syllabes : ge, go, gu, gi, gon, gean, gan, gin, gueu.
Lisez et copiez ces mots : baguette, octogénaire, rugueux, vengeance, rougir, rougeâtre, pédagogue, nigaud. Devant quelle voyelle la lettre g se prononce-t-elle ?
2. Copiez les mots du vocabulaire dont l'orthographe vous paraît difficile. — Ecrivez-les ensuite de mémoire. (Exercice à faire avec chaque vocabulaire.)
3. Dictées préparées. — Lisez attentivement le texte suivant et observez les difficultés soulignées. Vous chercherez dans le dictionnaire le sens du mot traject.

Le retour de l'école.

Ce n'est guère qu'à la nuit tombante que les enfants rejoignent la ferme familiale ou la maison paternelle. Quelques-uns, d'ailleurs, même sans s'attarder à jouer, ne peuvent guère rentrer, en cette saison, avant la fin du jour. Quatre, cinq, parfois six kilomètres séparent leurs demeures du village et de l'école. Et cela fait de la peine de voir de pauvres bambins de sept à huit ans accomplir deux fois par jour ces longs trajets.

E. GUILLAUMIN.

Composition française.

A. — La phrase.

1. Enumérez quelques-unes des actions du maître ou de la maîtresse pendant une leçon : *Le maître va faire une leçon. Il se lève de son siège ; il parle, il prend la craie.*
2. Enumérez quelques-unes des actions de l'élève : *L'élève est tout yeux et tout oreilles. Il...*
3. Travaillons nos phrases. — « Nô maître » est décrit en une courte phrase qui nous le montre bien : Sous son bonnet de soie noire, de la chair grise pendait par petits paquets. Essayez de caractériser ainsi quelques-uns de vos camarades.
Exemple : Sous ses boucles blondes, la grosse face réjouie d'Alain s'épanouit.
4. Précisez aussi en quelques mots une attitude du maître ou d'un camarade.
Exemple : Les coudes sur la table, la tête dans ses mains, les yeux fixés sur son livre. Albert apprend sa leçon.

B. — Le paragraphe.

5. Le maître fait une leçon de sciences, ou telle autre leçon que vous choisirez. En cinq ou six lignes, indiquez : a) les gestes, les attitudes du maître ; b) l'attitude de quelques élèves ; c) l'impression d'ensemble que produit la classe.
6. Jean est interrogé. Il n'a pas appris sa leçon (laquelle?) Il répond tout de travers aux questions du maître (lesquelles? que répond-il?) Les élèves rient... Le maître rétablit le silence.

C. — Composition française.

7. Ecole d'autrefois, école d'aujourd'hui. — A. Autrefois : J'ai lu quelque part la description d'une école d'autrefois (faites ce paragraphe de mémoire, d'après les textes lus ou d'après le texte ci-dessous). — B. Aujourd'hui : Quelle différence avec les écoles d'aujourd'hui ! La nôtre (Vue d'ensemble de votre école. Votre salle de classe : situation, dimensions, éclairage et aération, murs et décoration, mobilier....). — C. Conclusion.
8. Le départ pour l'école et le retour à la maison.

Ecoles d'autrefois.

Autrefois, il n'y avait qu'une école pour quinze ou vingt villages. Souvent, ce n'était qu'une misérable échoppe qui, après le départ des écoliers, servait de cuisine à l'instituteur ou de cabaret aux oisifs du village. Certaines communes ne faisaient pas même le sacrifice d'une maison entière pour y installer l'école.

On n'accordait au maître que la moitié d'une pauvre mesure, et l'autre partie servait d'écurie. Aussi, de temps en temps, comme la cloison n'allait pas jusqu'en haut, on voyait passer la tête d'un bœuf ou d'un âne qui regardait cette assemblée d'enfants avec de gros yeux étonnés, et il était rare que la séance se terminât sans avoir été interrompue par les braiements de l'un ou les mugissements de l'autre.

BURDEAU.



4. — La récolte du houblon.

1. L'époque était venue où la fleur donne son maximum de poussière odorante, heure très brève, difficile à saisir... M. Bastian avait convoqué ses journalières¹ cueilleuses de houblon pour le 28 août.

2. Dès le matin, dans le jour déjà traversé d'haleines chaudes, les femmes s'étaient mises en marche vers ce qu'on appelait « les hauts d'Alsheim », la région où la terre cultivée portait les houblonnières. A quelques centaines de mètres de la lisière de la forêt, les hautes perches, rangées en bataille, soutenaient les lianes² vertes. Celles-ci ressemblaient à des tentes de feuillage très pointues, à des clochers plutôt, car des millions de petits cônes, formés d'écaillés grises saupoudrées de pollen, se balançaient depuis la pointe extrême jusqu'à terre, comme des cloches dont le sonneur était le vent.

3. Le maître, levé avant l'aube, était déjà rendu dans la houblonnière, examinant chaque pied, calculant son bien³, pressant et écrasant entre les doigts une de ces petites pommes de pin en mousseline dont le parfum attirait les abeilles. En arrière, sur les sillons de chaume, deux chariots étroits, attelés d'un cheval, attendaient la moisson, et près d'eux se tenaient Ramsbacher, le fermier, ses deux fils, Augustin et François, et un valet de ferme.

4. Les femmes, sur la route toute droite qui menait jusque-là, montaient en bande irrégulière, trois en file, puis cinq barrant le chemin, puis une suivant les autres, la seule qui fût âgée. Chacune avait mis une robe et un corsage de travail, en étoffe légère, déteinte et passée à l'usage, sauf pourtant la fille de l'épicier, Ida, qui portait une robe presque neuve, et une autre élégante d'Alsheim, Juliette, la brune fille du sacristain, celle qui avait un corsage à la mode

1. Ouvrières travaillant à la journée. — 2. Tige souple et grimpante. — 3. Estimant la valeur de la récolte.

et un tablier à carreaux blancs et roses. La plupart étaient sans chapeau, et n'avaient, pour garantir leur teint, que l'ombre de leurs cheveux de tous les blonds. Elles étaient jeunes, fraîches. Elles riaient.

5. Elles entrèrent dans la houblonnière, qui alignait, sur huit rangs, ses huit cents pieds de houblon, et disparurent comme dans des vignes gigantesques. M. Bastian distribua la besogne et indiqua qu'il fallait commencer par la partie qui touchait la route. Alors, le vieux fermier, ses deux fils et le valet de ferme saisirent chacun une des perches, lourdes du poids de la moisson ; les vrilles, les clochettes écaillées¹, les feuilles tremblèrent ; et, après que les femmes, agenouillées, eurent coupé les tiges au ras du sol, les perches soulevées sortirent de terre et furent inclinées et dépouillées des lianes qu'elles avaient portées. Tiges, feuilles et fleurs s'abattirent et furent réunies en tas, pour être enlevées par les chariots. Les travailleurs ne s'arrêtèrent point à cueillir les cônes de houblon, qu'on détacherait à Alsheim, dans la cour de la ferme, après midi. Mais, déjà couverts de poussière jaune et de débris de feuilles, les hommes et les femmes s'empressaient de dégarnir les perches abattues. L'odeur amère et saine s'avivait ; et le bourdonnement de la bande de journaliers, comme le bruit de vendanges précoces², s'en allait dans l'étendue immense, rayée de prairies, de chaumes et de luzernes, dans l'Alsace ouverte et féconde, que le soleil commençait à chauffer.

6. Cette lumière, le repos de la nuit encore voisin, la pleine liberté qu'ils n'avaient pas tous les jours, le désir même d'être agréables à M. Bastian qu'on savait d'humeur gaie, rendaient joyeux, d'une joie bruyante, ces enfants et ces jeunes filles qui récoltaient le houblon. Et l'un des valets de ferme ayant dit tout haut, tandis que son équipe soufflait un moment : « Personne ne chante donc ? », la fille du sacristain, cette Juliette au visage régulier, et qui avait de si beaux yeux profonds sous ses cheveux bien peignés et relevés, répondit : — J'en sais une belle... Et la belle Juliette commença la chanson, en alsacien, bien entendu...

7. La voix assez ample, et pure surtout, disait :

« J'ai coupé les houblons d'Alsace, — ils ont poussé sur le sol que nous travaillons, — le houblon vert est bien à nous, — elle est à nous aussi la terre rouge ! — Bravo, dit gravement le fermier de M. Bastian.

Celui-ci retira sa pipe de sa bouche, afin d'entendre mieux.

« Ils ont poussé dans la vallée, — dans la vallée tout le monde a passé, — beaucoup de sortes de gens et de vent, et de tourment. — Nous avons choisi nos amis.

« Nous boirons la bière à la santé de qui nous plaît ; nous n'aurons pas de mots sur les lèvres — mais nous aurons des mots dans le cœur, — où personne ne peut rien effacer³ ».

8. Les têtes lourdes, les têtes solides, jeunes ou vieilles, restèrent un moment immobiles après que Juliette eut fini.

RENÉ BAZIN. *Les Oberlé* (Calmann Lévy, éditeur).

1. Les cônes, en forme de clochettes recouvertes d'écaillés. — 2. Faites avant le temps : cette cueillette est la première de la saison. — 3. La scène se passe en Alsace, avant 1914, sous la domination allemande ; de là, ces allusions : nous avons choisi nos amis... nous aurons des mots dans le cœur...

5. — La vendange.

1. Hier on cueillait à l'arbre une dernière pé
Et ce matin voici, dans l'aube épaisse et fran
L'automne qui blanchit sur les coteaux voisins.
Un fin givre a ridé la pourpre des raisins.
Là-bas, voyez-vous poindre, au bout de la montée,
Les ceps aux feuilles d'or, dans la brume argentée?
L'horizon s'éclaircit en de vagues rougeurs,
Et le soleil levant conduit les vendangeurs.
2. Avec des cris joyeux ils entrent dans la vigne ;
Chacun, dans le sillon que le maître désigne,
Serpe en main, sous l'arbuste a posé son panier.
Honte à qui reste en route et finit le dernier ;
Les rires, les clameurs stimulent sa paresse ¹.
Aussi comme chacun dans sa gaité se presse !
3. Presque au milieu du champ, déjà brille là-bas,
Plus d'un rouge corset entre les échalas.
Voici qu'un lièvre part, on a vu ses oreilles.
La grive au cri perçant fuit et rase les treilles.
Malgré les rires fous, les chants à pleine voix,
Tout panier s'est déjà vidé plus d'une fois,
Et bien des chars, ployant sous l'heureuse vendange,
Escortés des enfants, sont partis pour la grange.
4. Au pas lent des taureaux les voilà revenus,
Rapportant tout l'essaim des marmots ² aux pieds nus.
On descend, et la troupe à grand bruit s'éparpille,
Va des chars aux paniers, revient, saute et grappille ;
Près des ceps oubliés se livrent des combats.
Qu'il est doux de les voir, si vifs dans leurs ébats,
Préludant par des pleurs à de folles risées ³,
Tout empourprés du jus des grappes écrasées.

VICTOR DE LAPRADE. *Franz* (Calmann-Lévy, édit.).

6. — En octobre.

1. En octobre, les bois sont comme un grand fruitier
Où l'automne a versé sa corne d'abondance ⁴ ;
Du haut des arbres roux, qu'un vent léger balance,
Faines, sorbes, glands mûrs tombent dans le sentier.
2. Tout le village y vient puiser à plein panier.
Le soleil rit, l'oiseau gazouille, et sa romance
Fait croire aux pauvres gens que l'été recommence,
Tant la fofê a pris un reflet printanier.
3. Soudain, du fond du ciel une plainte est venue :
Avant-coureurs d'hiver, voici que, dans la nue,
Passent les bataillons des cygnes voyageurs.
4. L'air fraîchit, le soleil s'enfonce dans la brume ;
Et, la besace au dos, vers le hameau qui fume,
Les paysans, courbés, s'en retournent, songeurs.

ANDRÉ THEURIET.

1. Les cris des vendangeurs excitent les paresseux à travailler. — 2. Les chars reviennent, avec les enfants, serrés comme les abeilles d'un essaim. — 3. On se taquine, on pleure, puis on rit aux éclats. — 4. Une corne d'où s'échappent des fruits, c'est l'emblème de l'abondance.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *La récolte du houblon*, page 10. — 1. Où se passe la scène? A quelle époque de l'année? Par qui le houblon est-il récolté? Que récolte-t-on en ce moment dans le village que vous habitez? (ou : dans un village que vous connaissez). Qui s'occupe à ces récoltes? — 2. M. Bastian avait convoqué ses journaliers. Le maire convoque..... Les membres de la société de.... ont été convoqués par..... Convoquer, c'est..... — 3. Dépouiller vient de peau. Quels animaux peut-on dépouiller? — Par analogie, on dépouille un arbre de son écorce. Dépouiller les perches de leurs lianes, c'est..... — Que signifient ces expressions : Il est dépouillé de son héritage? Il a dépouillé sa timidité? — 4. Les pieds de houblon ressemblaient à des tentes, parce que..... L'auteur les compare encore à des clochers, parce que.....
- B. — *La vendange*, page 12. — 1. A quel moment de la journée commence la scène? Cette année, avez-vous déjà vu de la brume? du givre? Quand? Oh! — 2. La grive rase les treilles, c'est-à-dire.... Je rase les murs, lorsque.... Quand les hirondelles rasent le sol, on dit que..... — 3. Les chars sont escortés d'enfants. Qu'est-ce qu'une escorte? faire escorte? — Les soldats escortent... Le cerueil est escorté par... — 4. Décrivez les vendangeurs entrant dans la vigne : les élèves sortant en récréation.
- C. — *En octobre*, page 12. — 1. Pourquoi pourrait-on se croire au printemps? — Mais cependant, l'hiver s'annonce par des signes : lesquels? (Ne confondez pas signes et cygnes!) — 2. Pourquoi les paysans sont-ils courbés? — A quoi songent-ils? — 3. On dit : les bataillons des cygnes, parce que..... Vous pouvez écrire : un bataillon de... : de...., etc. — 4. Le hameau fume : pourquoi?

~~~~~ II. — Vocabulaire. — Les fruits de l'automne. ~~~~~

N. — Fruits du jardin : la prune, la poire, la pomme, la noix, le raisin, la nêfle.
Fruits des haies ou des bois : la mûre, la prunelle, la sorbe, l'alisé,
la noisette, la faîne, le gland, la pomme sauvage

Adj. — Un fruit peut être vert ou mûr, sec ou juteux, doux ou acide
ou aigrelet, ou encore âpre comme la pomme sauvage ou la prunelle
— lisse comme la prune, velouté comme la pêche, bossu comme le
coing — anguleux comme la faîne, brun comme la châtaigne ou comme
la faîne, blond comme la noix quand le brou a disparu, noir comme
la mûre, jaune ou vert ou rouge comme....

V. — On cueille les fruits comme la poire, la pomme, la noisette ; on
gaule les noix ; on vendange, on coupe le raisin ; on ramasse les faînes,
les glands ; on cherche des champignons ; on glane quelques épis.

Famille de mots : Mûr, mûrir, mûrement, maturité. — Cueillir, cueillette,
récolte, cueillaion, recueillir, accueillir, recueil, accueil.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Comment s'appelle l'action de cueillir? Que peut-on recueillir en pressant les noix, les faînes ou les olives? Que trouve-t-on dans un recueil? A qui fait-on bon accueil? Qui ne faut-il pas accueillir dans sa maison?
- Quand les raisins sont-ils mûrs? Combien de mois de soleil faut-il pour la maturité du raisin? Quand faut-il mûrement réfléchir?
- Que cueille-t-on dans le verger en juillet? en août? en automne? Quand cueille-t-on la fraise au bois? Vendange-t-on chez vous? A quelle époque? Que peut-on glaner en août dans les champs? en septembre, le long des haies? Que peut-on ramasser au bois en cette saison? Avec quoi gaule-t-on les noix? Pourquoi ne gaule-t-on pas les poires du verger?
- Observez quelques fruits à votre choix et dites comment ils sont, en employant les adjectifs du vocabulaire et d'autres, s'il est nécessaire. (*Vue, toucher, goût, odorat.*)

Grammaire.

I. — Le Nom.

(Révision des connaissances du cours élémentaire).

La grappe de raisin.

1. Il y avait sur le buffet, dans une coupe, de magnifiques raisins de Fontainebleau.

2. Je montai sur une chaise et pris, de ces raisins, une grappe longue et pesante, qui remplissait la coupe aux trois quarts. Les grains, d'un vert pâle, étaient dorés d'un côté et l'on devait croire qu'ils fondraient délicieusement dans la bouche : pourtant je n'y goûtai pas.

3. Je courus chercher un peloton de fil dans la table à ouvrage de ma mère. J'attachai la grappe au bout d'un fil, et, me penchant par la fenêtre, j'appelai Alphonse et fis descendre lentement la grappe dans la cour.

ANATOLE FRANCE.

II. — Leçon.

1^o **Nom.** — Les mots qui servent à *nommer* les personnes, les animaux ou les choses sont des **noms**. Alphonse, nom de personne — chien, nom d'animal — grappe, nom de chose.

2^o **Nom commun.** — On appelle **nom commun** les noms comme mère, chien, chaise, etc., qui conviennent à tout un groupe de personnes, d'animaux ou de choses.

3^o **Nom propre.** — Les noms comme Moselly, Bazin, Lavisso, qui appartiennent à une famille ; comme Alphonse, Louis, qui appartiennent à une personne ; comme Alpes, Seine, Paris, Fontainebleau, qui désignent une montagne, un fleuve, une ville, etc., sont des **noms propres**.

4^o **Nombre.** — Une grappe : grappe est au nombre singulier ou au *singulier* (un seul). Deux grappes, trois, dix, des grappes ; grappes est au *pluriel* (plusieurs). Les noms au pluriel s'écrivent ordinairement avec un *s* : les raisins.

5^o **Genre.** — Quand on peut écrire *le* ou *un* devant un nom, ce nom est du **genre masculin** (le buffet). Quand on peut écrire *la* ou *une* devant un nom, ce nom est du **genre féminin** (la chaise).

III. — Exercices.

1. Copiez le texte ci-dessus en soulignant d'un trait les noms communs, de deux traits les noms propres.
2. Relisez la lecture n° 4, page 10. « La récolte du houblon » et relevez les noms propres que vous rencontrerez.
3. Analysez les noms du texte ci-dessous. Ex. : fruits, nom commun, masculin pluriel.

Les fruits de la forêt.

La forêt donne à ses enfants non seulement un bon gîte, mais encore un bon souper. A peine juin est-il à moitié de sa course que les fraises et les framboises parfument les fourrés. En septembre, les noisetiers feuillus tendent vers nous leurs amandes jumelles ; les prunelles bleuissent aux haies, les pommes et les poires sauvages étalent leurs fruits âpres, d'un vert pâle au milieu du feuillage rougissant. Les chênes font pleuvoir leurs glands et les sangliers s'en régalaient.

D'après ANDRÉ THEURIET.

4. Mettez au pluriel les noms au singulier (sauf juin et septembre), et au singulier les noms au pluriel : les fruits, le fruit — la forêt, les forêts.
5. Copiez les huit premières lignes du § 5, page 11, et soulignez les noms communs. Dressez-en ensuite la liste dans l'ordre alphabétique.
6. Relevez les noms féminins de la lecture n° 5, page 12. (Écrivez-les tous au singulier.)

Orthographe.

1. Lisez ces syllabes **ca, co, ce, cé, ceu, can, cou, cin, çan, çon, cun.**
Lisez et copiez ces mots : le cep, le cygne, cueillir, cueillette, la cédille, avance, avançons.
2. *Dictée préparée.* — Examinez attentivement les difficultés soulignées. Cherchez le sens du mot : **jucher** dans le dictionnaire.

La récolte des châtaignes.

On était à la récolte des châtaignes. Les jeunes gens, juchés sur les arbres, gaulaient les fruits mûrs qui tombaient par grappes, aussitôt amassés et empilés dans des sacs. Deux charrettes suivaient les cueilleurs et les cueilleuses avec leurs attelages de vaches rouges... Une laide journée, et une récolte de pauvres. On riait cependant, on parlait haut sous les arbres, on s'amusait

EMILE POUVILLON.

Cherchez les mots de la famille de **char** et dites quelle remarque vous faites sur l'orthographe de ces mots. (*Utilisez le dictionnaire — chercher à cher... et à charr...*)

3. Copiez le § 1 de la lecture n° 5 « La Vendange », en soulignant les mots qui vous semblent difficiles à écrire et que, livre fermé, vous écririez sans fautes, sous la dictée du maître.

Composition française.

A. — La phrase.

1. Enumérez les actions du vendangeur ou de la vendangeuse. *Il s'arrête devant un cep, il....* — celles du cueilleur de pommes — du gauler de noix.
2. Enumérez les actions des hommes pendant la cueillette du houblon, puis dites ce que font les journalières.
3. *Travaillons nos phrases.* — Avec des cris joyeux ils entrent dans la vigne. Chacun, serpe en main, a posé son panier sous le cep. — Faites deux phrases analogues pour montrer des enfants qui gaudent des noix, ou qui ramassent des châtaignes, ou qui rentrent du bois.
4. *Enrichissons nos phrases par une observation attentive.* — M. Bastian écrase entre les doigts une de ces petites pommes de pin en mousseline dont le parfum attire les abeilles. Vous avez observé une grappe de groseille, un raisin, une noix ouverte.... Dites, en cherchant une expression vraie : *J'écrase entre mes doigts... dont le jus... le parfum...*

B. — Le paragraphe.

5. Le paysan arrache des pommes de terre. — Il arrive au champ... Que fait-il de son outil ? de sa veste ? de son déjeuner s'il l'a apporté?... Il se met au travail. Décrivez ses gestes. Il saisit sa pioche (*comment ? mollement, vigoureusement ?... quelle pioche ?*) Il l'enfonce (*comment ? où ?*) et les tubercules...
6. Madame X, qui habite la ville, fait sa provision de bois pour l'hiver. Qui lui amène ce bois ? Ce sont de grosses bûches. On scie le bois, on le fend, on le rentre. On : Vous direz qui. Madame X paie et offre un verre de vin aux ouvriers. Faites-la parler.

C. — Composition française.

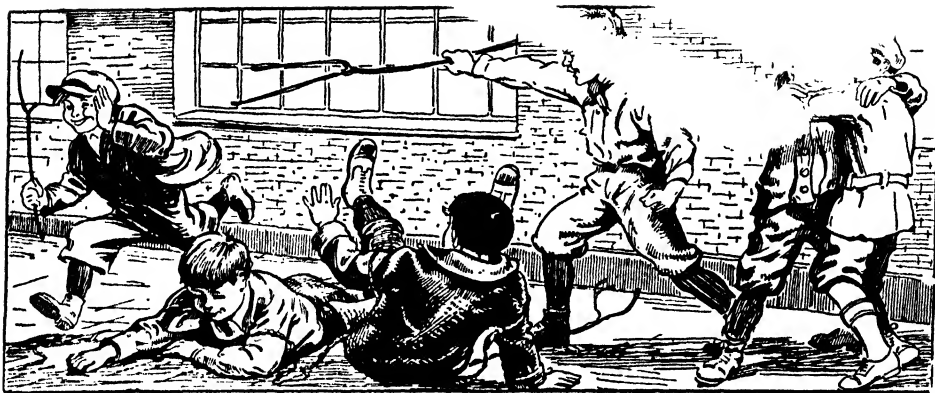
7. Des enfants escortent la voiture du marchand de charbon. La nuit tombe. Le marchand allume sa lanterne et livre sa marchandise. Décrivez la scène.
8. Des enfants ramassent des châtaignes (*ou tous autres fruits*). Décrivez leur travail mêlé de jeux. (*Vous lirez le texte ci-dessous qui pourra vous aider dans votre travail, et vous verrez qu'il divise nettement en deux parties : a) le fruit est mûr, b) on le cueille.*)

La récolte des faines.

Vers la fin de septembre, les capsules rougeâtres et rugueuses des hêtres s'entr'ouvrent, les faines s'en échappent deux à deux avec un bruit sec ; le sol est jonché de leurs graines brunes et triangulaires.

Alors tous les bois sont en rumeur ; femmes, vieillards, enfants accourent des villages voisins pour récolter la faine. On étend sous chaque arbre de grands draps blancs, on secoue les branches à coups de gaule et les graines anguleuses tombent comme une averse.

ANDRÉ THEURIET.



7. — Au collège.

1. M. le Directeur venait souvent nous voir pendant que M. Grépinet faisait la classe. Il nous faisait signe en entrant de rester assis et, passant devant les bancs, examinait le travail de chacun. M. le Directeur me dit un jour que j'écrivais comme un chat, et cette comparaison, neuve pour moi, me donna un fou rire, qui s'affola encore de ce que M. le Directeur, pour me montrer comment on forme les lettres, prit ma plume qui n'avait qu'un bec, et écrivit comme un chat et demi.

Depuis lors M. le Directeur ne passa pas une seule fois devant mon pupitre sans me recommander de ménager mes plumes, de ne les point plonger brutalement jusqu'au fond de l'encrier, et de les essuyer après m'en être servi.

— Une plume doit faire un long usage, ajouta-t-il un jour. Je connais un savant qui a écrit avec une seule plume un livre entier, grand comme.....

Et M. le Directeur, parcourant du regard la salle nue, désigna de ses deux bras ouverts la vaste cheminée de marbre rouge. J'admirai...

2. Il me souvient de m'être enivré de mouvement et de bruit dans la cour de l'institution¹ pendant une des récréations qui suivaient le déjeuner. En plaisirs comme en travaux, la règle m'importunait². Je n'aimais pas ces jeux géométriques³, tels que les barres, où tout était ramené à des combinaisons simples. Leur exactitude m'ennuyait ; ils ne me donnaient pas l'image de la vie. J'aimais les jeux abhorrés⁴ des mères et que les surveillants interdisent tôt ou tard, pour le désordre qui s'y mêle, les jeux sans règle ni frein, les jeux violents, forcenés⁵, pleins d'horreur.

1. *institution* : Maison d'éducation, à la tête de laquelle se trouve un directeur. — 2. *m'importunait* : ce qui était réglé, habituel, me fatiguait, me paraissait insupportable. Il me fallait des occupations ou des jeux inattendus, extraordinaires. — 3. *jeux géométriques* : trop réglés, où l'imprévu a peu de place, où l'imagination ne trouve pas son compte. — 4. *abhorrés* : que les mères avaient en horreur. — 5. *forcenés* : insensés, pleins de fureur.

3. Or, ce jour-là, dès que sur le signal accoutumé nous nous répan-
dîmes dans la cour, notre camarade Hangard, qui nous dominait
tous de sa haute taille, de sa voix forte, et de son caractère impérieux¹,
monta sur un banc de pierre et nous harangua². Hangard était
bègue, mais éloquent ; c'était un orateur, un tribun³ ; il y avait en
lui du Camille Desmoulins.

— Mouchérons, nous dit-il, est-ce que vous n'en avez pas assez
de jouer au chat perché et au cheval fondu ? Changeons de jeu. Jouons
à l'attaque de la diligence. Je vais vous montrer comment on s'y
prend. Ce sera très amusant ; vous verrez.

4. Il dit. Nous lui répondons par des cris de joie et des acclama-
tions. Aussitôt, faisant succéder l'action à la parole, Hangard organise
le jeu. Son génie pourvoit à tout⁴. En un instant, les chevaux sont
attelés, les postillons font claquer leurs fouets, les brigands s'arment
de couteaux et de tromblons⁵, les voyageurs bouclent leurs bagages
et remplissent d'or leurs sacs et leurs poches. Les cailloux de la cour
et les lilas qui bordaient le jardin de M. le Directeur nous avaient
fourni le nécessaire. On partit. J'étais un voyageur, et l'un des plus
humbles ; mais mon âme s'exaltait⁶ à la beauté du paysage et aux
dangers de la route.

5. Les brigands nous attendaient dans les gorges d'une montagne
affreuse, formée par le perron vitré qui conduisait au parloir. L'at-
taque fut surprenante et terrible. Les postillons tombèrent. Je fus
renversé, foulé aux pieds des chevaux, criblé de coups, enseveli sous
une foule de morts. Se dressant sur cette montagne humaine, Hangard
en faisait une forteresse redoutable, que les brigands escaladèrent
vingt fois, et dont ils furent vingt fois rejetés. J'étais moulu, j'avais
les coudes et les genoux écorchés, le bout du nez incrusté⁷ d'une
multitude de petites pierres aiguës, les lèvres fendues, les oreilles
en feu. Jamais je n'avais senti tant de plaisir.

6. La cloche qui sonna me déchira l'âme en m'arrachant à mon
rêve. Pendant la classe de M. Grépinet, je demeurai stupide⁸ et
privé de sentiment. La cuisson de mon nez et la brûlure de mes genoux
m'étaient agréables en me rappelant cette heure où j'avais si ardem-
ment vécu. M. Grépinet me fit plusieurs questions auxquelles je ne
pus répondre, et il me traita d'âne.

ANATOLE FRANCE. *Petit Pierre* (Calmann-Lévy, édit.).

1. *impérieux* : autoritaire ; qui veut commander en maître. — 2. *haranguer* : adresser une harangue, c'est-à-dire un discours solennel, à une assemblée (ici, aux enfants rassemblés). — 3. *tribun* : orateur habile, et qui sait flatter ceux qui l'écoutent. — 4. *son génie pourvoit à tout* : il prévoit et surmonte, grâce à son génie (le mot est employé par moquerie), les difficultés d'organi-
sation. — 5. *tromblon* : arme à feu, avec un canon évasé à l'extrémité. — 6. *s'exaltait* : était
remplie de sentiments élevés. — 7. *incrusté* : le petit Anatole pouvait croire que des fragments
minuscules de pierres étaient entrés dans la chair recouvrant l'extrémité du nez. — 8. *stupide* :
l'enfant est comme frappé de stupeur, et son esprit, tout engourdi, est incapable de réfléchir et
de comprendre.

2. — Lyonnet-Besseige, O. 107. 11.

8. — Le jeu des métamorphoses.

Cherchez dans le dictionnaire, avant la lecture, le sens des mots en italique.

1. Je vais vous dire le jeu qui nous amusa le plus, Antoinette et moi, pendant ces deux délicieux étés

2 Voici : au début, on était des chenilles ; on se traînait par terre, péniblement sur le ventre et sur les genoux, cherchant des feuilles pour manger. Puis bientôt, on se figurait qu'un *invincible* sommeil vous engourdissait les sens et on allait se coucher dans quelque recoin sous des branches, sur son tablier blanc : on était devenu des cocons, des *chrysaïdes*. On était durait plus ou moins longtemps, et nous entrions si bien dans notre rôle d'insectes en *métamorphose*, qu'une oreille indiscreète eût pu saisir des phrases de ce genre, échangées entre nous, sur un ton de conviction complète :

— Penses-tu que tu t'envoleras bientôt ?

— Oh ! je sens que ça ne sera pas long, cette fois ; dans mes épaules, déjà... ça se déplie. (Ça, naturellement, c'étaient les ailes.)

3. Enfin, on se réveillait, on s'étirait en prenant des poses, et sans plus rien se dire comme pénétré du grand phénomène de la transformation finale... Puis tout à coup, on commençait des courses folles, très légères, en petits souliers minces toujours, à deux mains, on tenait les coins de son tablier de bébé, qu'on agitait tout le temps en manière d'ailes. On courait, on courait, se poursuivant, se fuyant, se croisant en courbes brusques et *fantasques* ; on allait sentir de près toutes les fleurs, imitant le continuels empressement des *phalènes*, et on imitait leur bourdonnement aussi, en faisant : « Hou, ou ou... », la bouche à demi fermée et les joues bien gonflées d'air...

PIERRE LOTI. *Le roman d'un enfant* (Calmann-Lévy, édit.).

9. — Colin-maillard.

Un enfant « frère et blond », qui sert habituellement de guide à un aveugle, joue avec lui.

Le sourire à la lèvre ou les pleurs sur la joue,
Fils de pauvre ou de riche, il faut qu'un enfant joue ;
C'est pourquoi l'autre jour, l'enfant pâle à l'œil bleu
Avait naïvement imaginé ce jeu
De courir tout autour de l'aveugle débile
Qui, sur la terre assis, posant là sa sébilo,
A droite, à gauche, vite, étendant les deux bras,
Cherchait à le saisir selon le bruit des pas.
L'enfant, que chaque erreur du pauvre aveugle amuse,
S'éloigne plusieurs fois d'un petit air de ruse,
Sur la pointe du pied, sans souffler, doucement ;
Et le vieillard écoute, immobile, un moment...
Puis, troublé tout à coup d'un si profond silence,
Il appelle ; l'enfant rit alors et s'élance,
Accourt et vient tomber dans les bras du vieillard ;
Et l'aveugle riait d'être colin-maillard.

JEAN AICARD. *La chanson de l'enfant.*

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Au collège*, page 16. — 1. Pourquoi le Directeur vient-il dans la classe du petit Pierre? Qui est M. Grépinet? — 2. Quels jeux aimait le petit France? Quels jeux n'aimait-il pas? — 3. A quel jeu le petit France joua-t-il un jour? Où se passait la scène? La diligence était-elle réelle, ou imaginaire? On dit cependant : les chevaux sont attelés, les postillons font claquer leurs fouets, etc. Comment comprenez-vous ce passage? — 4. Donnez des noms aux chefs des brigands, aux postillons, à quelques voyageurs, et racontez l'attaque, en ajoutant, si vous voulez, quelques détails nouveaux.
- B. — *Le jeu des métamorphoses*, page 18. — 1. Quels animaux ont des métamorphoses? — 2. Pour que les enfants aient eu l'idée de ce jeu, de quoi leur a-t-on parlé auparavant? — 3. Indiquez ce qu'ils imitent chez le papillon. Dites : le papillon vole légèrement; c'est pourquoi les enfants... Dans l'air il décrit des zigzags; de même...
- C. — *Colin-maillard*, page 18. — 1. Quels sont les acteurs de la scène? — 2. Dans le jeu de colin-maillard, que porte l'un des joueurs, sur les yeux? Que fait ce joueur? Et les autres joueurs? — 3. Pourquoi l'auteur dit-il que l'aveugle est débile? qu'il est troublé d'un si profond silence? — 4. Lorsque vous jouez à colin-maillard, venez-vous tomber dans les bras de celui qui cherche? Pourquoi l'enfant le fait-il?

II. — Vocabulaire. — La recreation - les jeux.

N. — Le signal, le tumulte, le brouhaha, les gambades. Les jeux : le jeu de billes, de ballon, des barres, la marelle, le saute-mouton, le jeu de cache-cache, le jeu de colin-maillard, le chat perché, les quatre coins. Les deux camps, les deux équipes, le but, l'adversaire, la bousculade, les horions, l'avertissement, la réprimande.

Adj. — Un jeu calme, tranquille, silencieux, bruyant, animé, désordonné, violent, dangereux. Un jeu bien réglé, un jeu sans règle ni frein. Un joueur adroit, maladroit, loyal, déloyal, querelleur, tricheur.

V. — Organiser un jeu, désigner les joueurs, tirer au sort, se partager en deux camps, engager la partie, se disputer, se mettre d'accord, tricher, être exclu du jeu.

Expressions : Jouer de malheur, c'est n'avoir pas de chance, perdre continuellement.

Jouer serré, c'est jouer avec attention pour ne faire aucune faute.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. A quels jeux jouez-vous dans la cour de récréation? les jours de vacances?
2. Avec quels camarades aimez-vous jouer? Pourquoi? Parce qu'ils...
3. Vous voulez jouer à saute-mouton. Comment se place l'élève qui fait le mouton? Quels gestes, quels mouvements fait celui qui saute?
4. Remplacez les points par le mot convenable :
Nous.... une partie de ballon. Les deux camps sont.... Le chef du.... s'appelle Louis, celui du second, Jacques. Louis et Jacques sont les plus... Louis donne.... au ballon qui vole au loin et.... sur la tête de Jean. Mais Jean le saisit (comment?) et le.... à Jacques qui évite ses.... et court toucher le.... Le camp de Jacques a gagné la.... On recommence. Dans une mêlée le grand Paul a donné.... au petit Pierre. Pierre a mal, il.... Paul rit, il est.... Le maître qui a vu la scène.... (*Terminez librement*).
5. *Famille de mots* : jeu, jouer, jouet, joueur, rejouer, déjouer (*cherchez le sens sur le dictionnaire*) enjeu, joujou. Employez chacun de ces mots dans une phrase.
Synonymes : jouer, s'amuser. Ces mots ont à peu près le même sens. Mais on peut jouer sans s'amuser, quand la partie n'est pas intéressante. On peut s'amuser (au spectacle par exemple) sans jouer. Il faut savoir choisir parmi les synonymes le mot convenable.
6. Remplacez par un synonyme les mots en italique :
Les jeux bien réglés *m'importunaient*. J'aimais les jeux *abhorrés* des mères. Hangard nous *dominait* tous de sa haute taille. Il monta sur une haute pierre et nous *harangua*. J'étais un voyageur, l'un des plus *humbles*. L'attaque fut *terrible*.

Grammaire.

I. — L'adjectif qualificatif.

(Révision des connaissances du cours élémentaire.)

Le colonel boiteux.

Nous étions cinq **petits** amis qui habitions des enclos **voisins**. Il y avait Léon et Pierre, Frédéric, Tiennet et moi.

Le plus **grand**, Léon, avait douze ans. Il était **boiteux** ; il avait un tambour, un képi de colonel et un sabre **magnifique** en **véritable** était
 toujours un drapeau. Les autres étaient armés comme des sau.

VAN NICAUD.

II. — Leçon.

1^o Cinq **petits** amis — des enclos **voisins** — il était **boiteux**.

Les mots comme *petits, voisins, boiteux*, qui disent comment est une personne, un animal ou une chose, sont des **adjectifs qualificatifs**.

2^o **L'adjectif qualificatif** qui est joint directement au nom est **l'épithète** de ce nom : un sabre **magnifique**.

Magnifique, adjectif qualificatif, masculin singulier, épithète de *sabre*.

3^o **L'adjectif qualificatif** joint au nom ou à un autre mot par l'un des verbes être, sembler, paraître, devenir... est **l'attribut** de ce nom ou de ce mot

Le sabre *est magnifique* : *magnifique*, attribut de *sabre*.

Il *paraît brillant* : *brillant*, attribut de *il*.

4^o **L'adjectif qualificatif** est toujours du même genre et du même nombre que le mot auquel il se rapporte. Il prend ordinairement un **s** au pluriel, un **e** au féminin.

Cinq **petits** amis — la maison **voisine** — elles deviennent **polies**.

III. — Exercices.

- Employez chacun des adjectifs qualificatifs suivants comme épithète d'un nom. Ex. : haut : un mur haut, une haute tour, de hauts arbres, de hautes murailles — fort, amusant, voisin, humble, bleu, ouvert, fermé, accoutumé.
- Employez de même chacun des adjectifs qualificatifs suivants comme attribut : profond, invincible, animé, surprenant, éloquent, rusé, gai.
- Faites accorder les adjectifs qualificatifs en italique :
 La récréation est *animé*. On joue dans tous les coins, à des jeux *calme* ou à des jeux *bruyant*. Si le maître n'était *vigilant*, on jouerait même à des jeux *violents*.
 Voici des joueurs de billes, *attentif* et *passionné*. Louis est le plus *adroit*. Sa bille *noir* fait des promesses *surprenant*. A trois pas, elle frappe le but. Pan ! Pan ! A droite, à gauche, on entend des bruits *sec*. Les adversaires *penant* ramassent leur bille et font une *vilain* grimace. Voici les joueurs de barres. Ils sont *rouge* comme des écrevisses. *Rapide*, ils sortent du camp, ils y rentrent tout *essoufflé*, ils en ressortent plus *agile* et se précipitent sur le camp *ennemi*. Dans la cour de l'école *voisin*, des fillettes font une ronde qu'elles accompagnent de *joli* chansons. Elles chantent le *gai* rossignol ou la chanson des pommes : pommes *rouge*, pommes *blanche*, *blanche* par dessous, Mademoiselle retournez-vous.
- Analysez les 5 premiers adjectifs qualificatifs de l'exercice ci-dessus.

Verbe **être**.

MODE INDICATIF TEMPS PRÉSENT

| | | |
|-------------|-----------|------------------|
| Je suis | grand(e). | Suis-je... ? |
| tu es | grand, | es-tu... ? |
| il est | grand, | est-il... ? |
| nous sommes | grands. | sommes-nous... ? |
| vous êtes | grands. | êtes-vous... ? |
| ils sont | grands, | sont-ils... ? |

- Conjugez de même en variant l'attribut :

Je suis gai, ou gaie.

Je ne suis pas adroit(e).

Suis-je toujours poli(e) ?

Ne suis-je pas fort ? (ou forte).

- C'est moi qui suis le gardien du but.
 N'est-ce pas moi qui ai raison ?

Orthographe.

1. Texte à préparer : Le jeu des métamorphoses, p. 18. Un paragraphe sera dicté.
2. Autre texte. La ponctuation en sera étudiée :

Catherine et ses poupées.

Il est cinq heures. Mlle Catherine reçoit ses poupées. C'est son jour. Les poupées ne parlent pas : le petit Génie qui leur donna le sourire leur refusa la parole. Il agit ainsi pour le bien du monde : si les poupées parlaient, on n'entendrait qu'elles. Mlle Catherine parle pour ses visiteuses, aussi bien que pour elle-même ; elle fait les demandes et les réponses. « Comment allez-vous, Madame ? — Très bien, Madame, je me suis cassé le bras hier matin en allant acheter des gâteaux. Mais c'est guéri. — Ah ! tant mieux ! — Et comment va votre petite ? — Elle a la coqueluche. — Ah ! quel malheur ! Elle tousse ? — Non, c'est une coqueluche qui ne tousse pas ».

ANATOLE FRANCE.

Composition française.

A. — La phrase.

Ce qui frappe, lorsque des enfants jouent, c'est le mouvement et la gaieté.

1. Le mouvement se traduit par l'accumulation des verbes ou des adjectifs qualificatifs. Reliez par exemple le § 5, *Au collège*, page 17 ; les six derniers vers de *La Vendange* ; le § 5 de *la Récolte du houblon*, page 11.

Et maintenant, essayez de rendre, en une phrase, l'animation d'une partie de barres, au moment où les joueurs sont aux prises.

Dites ensuite en une phrase comment sont les joueurs, la partie terminée (employez plusieurs adjectifs).

2. Il s'agit maintenant de traduire la gaieté, la joie. Etudiez les phrases suivantes des textes lus :

Il dit. Nous lui répondons par des cris de joie et des acclamations.

J'étais moulu... Jamais je n'avais senti tant de plaisir.

Et faites des phrases analogues pour exprimer votre joie : une promenade est annoncée — le maître donne un jour de congé — vous rentrez d'une excursion longue mais agréable — un jeu très animé se termine — il est très tard et la fête s'achève.

3. *Enrichissons nos phrases.* — Notons quelques observations réellement faites pendant la récréation. Puis essayons de dire exactement ce que nous avons vu, en donnant l'impression de vie et de mouvement.

Exemple : Jules se baisse pour faire le mouton. Comment se campe-t-il ? Solidement ? Les jambes écartées ? Le dos ? Comment place-t-il la tête ? Que fait-il de ses bras ? Quelle impression donne-t-il ? (Peut-on le comparer, par exemple, à une souche d'arbre bien enracinée ?)

Pierre saute. Comment avance-t-il vers le mouton ? Où place-t-il les mains ? Comment saute-t-il ? Comment retombe-t-il ? Quelle expression se traduit sur sa figure ?

B. — Le paragraphe.

4. Dans un paragraphe, il faut un ordre. — Sujet pour les garçons : Une partie de billes. *Les préparatifs.* — Qui a l'idée de la partie ? (*Rappelez-vous Hangard.*) En un instant...

La partie. — Pensez surtout à peindre les gestes des joueurs, l'adresse de l'un, la gaucherie de l'autre, les cris, la joie ou le dépit. (*Voyez l'exercice de grammaire, page 20.*)

5. Sujet pour les filles : la dinette de la poupée. On suivra le même ordre : les préparatifs, la dinette. Faites parler la petite fille et ses invitées. (*Relisez le texte du haut de la page.*)

C. — Composition française.

6. En vous inspirant du texte de la page 18 (*Le jeu des métamorphoses*) décrivez le jeu de l'aéroplane. Vous volez en avion... Tantôt vous imitez l'avion... Tantôt vous êtes pilote ; puis passager...

7. Décrivez (en le désignant par le nom qu'on lui donne dans votre région) le jeu où un élève, sautant à cloche-pied, poursuit ses camarades... N'oubliez pas de montrer comment ceux qui sont poursuivis s'approchent, d'un air de ruse, puis s'éloignent en riant... Relisez Colin-Maillard.

8. Votre jeu préféré.



10. — Une foire en Normandie.

L'auteur décrit « un marché » qui, en raison de son importance, est une véritable foire.

1. Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg, car c'était jour de marché. Les hommes allaient, à pas tranquille, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes torses, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue, qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés, qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.

2. Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers, d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étrié, épinglé sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc, collé sur les cheveux et surmonté d'un bonnet.

3. Puis, un char à bancs passait au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

4. Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes des bœufs, les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et leurs voix criardes, aiguës, glapissantes¹, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaité, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison...

5. Maître Hauchecorne se perdit dans la foule criarde et lente, agitée par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes², toujours dans la crainte d'être mis dedans, n'osant jamais se décider, épiant l'œil du vendeur, cherchant sans fin³ à découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la bête.

1. *Glapissantes* : voix aiguës, semblables au cri de renard, qui glapit. — 2. *Perplexes* : embarrassés, ne sachant quel parti prendre. — 3. *Longuemont*.

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'œil écarlate. Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible¹, ou bien, tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement : « C'est dit, maît'Anthime, j' vous l' donne ».

6. Puis, peu à peu, la place se dépeupla, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges. Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toutes races, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilburys, carrioles innommables, jaunes de crotte, déformées, rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air. Tout contre les dîneurs attablés, l'immense cheminée, pleine de flamme claire jetait une chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées de poulets, de pigeons et de gigots ; et une délectable² odeur de viande rôtie et de jus, ruisselant sur la peau rissolée³, s'envolait de l'âtre, allumait les gaités, mouillait les bouches. Toute l'aristocratie de la charrie⁴ mangeait là, chez maît' Jourdain, aubergiste et maquignon, un malin qui avait des écus. Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes

MAUPASSANT. *Contes choisis* (Ollendorff, édit.).

11. — Le marché.

1. Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit, joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boîtes
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Les poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.
2. Mylène, sa petite Alidé par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,
S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête,
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,
Soupèse quelque fruit, marchande les primeurs
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.
3. L'enfant la suit, heureuse ; elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule,
L'auberge au seuil bruyant, les petits ânes gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes ;
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes !
4. Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,
La mère donne enfin son panier à porter.
La charge fait plier son bras ; mais, déjà fière,
L'enfant part sans rien dire et se cambre en arrière,
Pendant que le canard, discordant prisonnier,
Crie et passe un bec jaune aux treilles du panier.

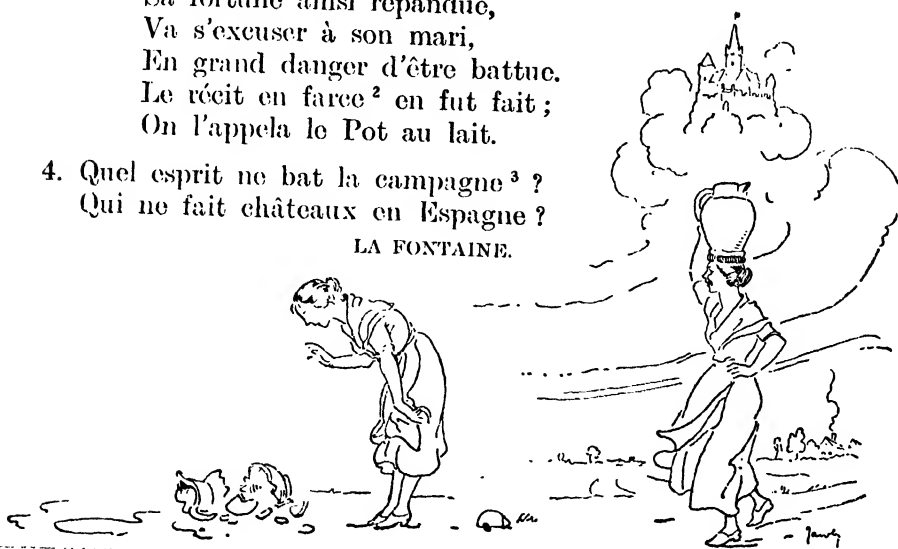
ALBERT SAMAIN. *Aux flancs du Vase* (Mercure de France).

1. Impassible : ne laissant paraître aucun sentiment. — 2. Délicieux, dont on jouit. — 3. Rissolée : rôtie et rendue croustillante. — 4. L'aristocratie est la classe la plus noble : l'aristocratie de la charrie, ce sont les paysans les plus riches.

12. — La laitière et le pot au lait.

- 1 Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotiilon simple et souliers plats.
2. Notre laitière, ainsi troussée,
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employait l'argent ;
 Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 « Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison ;
 Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le pore, à s'engraisser, coûtera peu de son ;
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
3. Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée :
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un oeil marri¹
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce² en fut fait ;
 On l'appela le Pot au lait.
4. Quel esprit ne bat la campagne³ ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?

LA FONTAINE.



1. *attristé* : ce mot ne s'emploie plus guère. — 2. On raconta son aventure en se moquant de Perrette ; les farces sont de petites pièces de théâtre écrites pour faire rire, et dans lesquelles on tourne en ridicule certaines personnes. — 3. Quel esprit ne se laisse entraîner à divaguer ; à rêver.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Une foire en Normandie*, page 22. — 1. Comment sont habillées les femmes ? les hommes ? — 2. Que font les paysans qui veulent acheter les vaches ? Les femmes qui ont des volailles à vendre écoutent..., elles restent..., puis, tout à coup... — 3. Emerger (§ 4) signifie.... Dites ce qui, dans le texte, peut être comparé à une mer. Employez ce mot dans une phrase, avec le même sens. — 4. Quand dit-on : l'eau m'en vient à la bouche ? Ici, qu'est-ce qui « mouille » les bouches ? (§ 6, p. 23).
- B. — *Le marché*, page 23. — 1. Au printemps, la campagne est riante parce que... Que signifie : le marché rit ? — 2. On dit que l'on se fraie un chemin, lorsqu'on est obligé.... — 3. Mylène s'attarde à chaque étal pour.... — 4. Le gravé est jonché de verts débris ; ce sont.... Quand la terre est-elle jonchée de feuilles mortes ? — 5. Qu'est-ce que des cris discordants ? Cherchez le contraire de discordant.
- C. — *La laitière et le pot au lait*, page 24. — 1. Où habite Perrette ? Où va-t-elle ? Dans quelle intention ? A quoi rêve-t-elle en chemin ? — 2. Le renard sera bien habile s'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon. Dites de même : Le voleur de poules sera bien habile s'il ne m'en laisse... Le petit gourmand sera bien sot s'il ne garde quelques..... — Cet homme sera peu généreux s'il ne consent à donner..... — 3. De quoi Perrette va-t-elle s'excuser à son mari ? — 4. Qu'est-ce que faire des châteaux en Espagne ? Faites un château en Espagne qui s'élèvera rapidement, comme celui de Perrette, puis tombera soudain.

II. — Vocabulaire. — Le marché.

N. — Le marché, la foire, l'emplacement, le champ de foire, le foirail, les halles, l'installation, la tente, l'étal, l'étalage, l'éventaire, le marchand, le négociant, l'acheteur, le client, le chaland, les emplettes, la foule, l'animation, la cohue, le brouhaha, les clameurs, la rumeur.

Adj. — Animé, affairé, indécis, pressant, criard, glapissant, discordant. Un marché bien achalandé ; une bonne, une maigre recette.

V. — S'installer, déballer, étaler, offrir, héler, vanter, examiner, marchander, soupeser, hésiter, se décider, conclure un marché, duper ou tromper, faire un marché de dupe.

Famille de mots : Vendre, vente, mévente, vendeur, revendeur, invendu, vénal.

Compter, compteur, comptoir, acompte, comptant, compte rendu.

III. — Exercice de vocabulaire.

1. Cherchez les noms correspondant aux verbes du vocabulaire (*sans héler et soupeser*).
2. Employez avec un nom masculin, puis avec un nom féminin, les sept premiers adjectifs du vocabulaire — au singulier, puis au pluriel.
3. Mots à distinguer. Qu'amène-t-on au marché ? Qu'apporte-t-on au marché ? Que livre-t-on au client ?
4. **Synonymes** : bruit, clameur, rumeur sont des synonymes. Employez chacun d'eux dans une phrase, afin de prouver que vous avez compris son sens exact.
5. Énumérez quelques-unes des actions du vendeur ou de la vendeuse, de l'acheteur ou de l'acheteuse. (Faites un paragraphe vivant.)
Exemple : Le vendeur. — Arrivé de bon matin sur la place, il plante en terre des piquets et dresse rapidement sa tente. Il déballe sa marchandise et l'installe sur des tréteaux. Il hèle les passants ; il vante ses produits..., etc.
6. Employez dans une phrase les mots de la famille de vente, de compter.

Grammaire.

I. — La proposition.

(Révision des connaissances du cours élémentaire).

Dans un vaste espace laissé libre, une jeune fille danse.

Elle est petite, mais elle paraît grande, tant sa taille s'élève.

Elle danse, elle tourne, elle tourbillonne sur un vieux tapis de Perse négligemment sous ses pieds; et, chaque fois qu'en tournoyant elle se présente figure passe devant vous, ses grands yeux noirs vous jettent un éclair.

Autour d'elle, tous les regards sont fixes, toutes les bouches ouvertes. La jeune fille essoufflée s'arrête enfin, et le peuple applaudit avec amour.

D'après V. HUGO.

II. — Leçon.

1^o **Proposition.** — Quand on exprime ce qu'est ou ce que fait une personne, un animal, une chose, on emploie un groupe de mots qu'on appelle une *proposition*.

Une jeune fille danse (proposition). — Elle est petite (proposition).

2^o **Sujet. — Verbe. — Complément.** — Dans une proposition on distingue ordinairement le verbe, le ou les sujets, le ou les compléments. Le peuple (sujet) regarde (verbe) la danseuse (complément).

3^o **Le complément direct** est joint au verbe directement :

Ses yeux noirs lançaient un éclair (complément direct).

Le complément indirect est joint au verbe à l'aide d'un des petits mots à, dans, par, sur..., etc.

La jeune fille danse sur un vieux tapis (complément indirect).

4^o **L'attribut.** — Dans les propositions formées avec les verbes être, paraître, sembler, etc., on distingue le sujet, le verbe, l'attribut du sujet.

La danseuse paraît grande. — Tous les regards sont fixes.

grande, attribut de danseuse — fixes, attribut de regards.

III. — Exercices.

1. Copiez le texte ci-dessus et soulignez les verbes.
2. Soulignez d'un trait les verbes, de deux traits leurs sujets : Le marchand arrive de grand matin sur la place. Il plante en terre des piquets et monte rapidement sa tente. Les paysans posent à leurs pieds de grands paniers. A terre gisent des oies et des canards. Dans des cages tremblent des lapins peureux. Les vendeurs hèlent les clients, ils vantent leurs produits, ils donnent tout pour rien.

3. Analysez les compléments (directs ou indirects) et les attributs dans les phrases suivantes : Les paysans tâtèrent les vaches. Sur la place, des forains dressent leur baraque. La dernière foire fut bien achalandée. Acheteurs et vendeurs entrèrent à l'auberge. Le dîner est bruyant.

Exemple : vaches, nom commun, féminin pluriel, complément direct de tâtèrent.

Conjugaison. — On classe les verbes en trois groupes : 1^{er} groupe, verbes terminés par *e* à l'infinitif : danser, chanter. — 2^e groupe, verbes en *ir* qui ont leur participe présent en *issant* : applaudir, applaudissant ; finir, finissant. — 3^e groupe, les autres verbes : voir, attendre, venir.

4. Classez dans l'un des trois groupes, et par ordre alphabétique, les verbes des lectures nos 11, p. 23, 8 et 9, p. 18.

MODE INDICATIF — TEMPS PRÉSENT

Je regarde...
tu regardes...
il regarde...
nous regardons
vous regardez...
ils regardent...

Je finis...
tu finis...
il finit...
nous finissons...
vous finissez...
ils finissent...

5. Conjuguez de même en variant les compléments :

porter de lourds paniers,
marcher d'un pas... (*adjectif*)
applaudir les acteurs,
saisir une bonne occasion.

6. Conjuguez aller, venir, dire, au présent.

Orthographe.

1. Texte à préparer : Une foire en Normandie, p. 22, § 2.
2. Autre texte :

La petite marchande de pommes.

Un jour, j'aperçus dans la rue une petite fille qui vendait des pommes sur un éventaire qu'elle portait devant elle. Elle avait beau vanter sa marchandise, elle ne trouvait pas de chalands. « Combien toutes vos pommes, lui dis-je ? — Toutes mes pommes ? » reprit-elle. Et la voilà occupée à calculer en elle-même.

— « Six sous, Monsieur », me dit-elle.

— « Je les prends pour ce prix, à condition que vous les irez distribuer à ces petits Savoyards que vous voyez là-bas ». Ce qu'elle fit aussitôt.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Remarque : Les verbes commençant par *ap*, prennent deux *p*, excepté : *apaiser*, *apercevoir*, *apitoyer*, *aplanir*, *aplatir*, *apurer* (un compte), *apostropher*.

3. Cherchez sur le dictionnaire d'autres verbes en *ap* qui prennent deux *p*.

Composition française.

A. — La phrase.

Enrichissons nos phrases par des observations précises.

1. Madame X, la fermière, va au marché : Elle est vêtue... (*comment ?*) ; elle marche... (*un adjectif*) ; au bras, elle a... dans lequel... (*relisez le § 2, p. 22, et le § 1, p. 24 : mais dites surtout ce que vous avez observé*).
2. Ma mère fait son marché. — En employant quelques-uns des verbes du vocabulaire, p. 25, indiquez les actions successives de votre mère. Commencez ainsi : *Ma mère arrive au marché ; elle passe devant les étalages en regardant les prix et les marchandises ; elle s'arrête devant*.....
3. Le vendeur prépare son étal. — La fermière attend le client, debout devant son panier.

B. — Le paragraphe.

Nous allons imiter des paragraphes des textes lus, mais en exprimant la réalité observée.

4. En suivant le § 1 (Le marché, p. 23) donnez une impression d'ensemble du marché de votre ville. (Demandez-vous : se tient-il sur une place, comme le marché décrit par Samain ? Commence-t-il au lever de l'aurore ? Vend-on tout ce qu'indique le poète ? Vend-on autre chose ?)
5. Imitiez le § 1 (Une foire..., p. 22) et montrez les paysans de votre région en route pour la foire. — Vous écrirez votre paragraphe au présent.

C. — Composition française.

6. Le marché de notre ville. — Vous l'avez vu et vous avez noté sur votre carnet des détails intéressants que vous avez utilisés pour répondre aux questions précédentes. Il s'agit maintenant de les classer. Vous y arriverez en supposant : 1° que vous allez au marché ; 2° que vous en visitez les diverses parties (donnez l'impression de bruit, de cohue, de bousculade, si c'est la vérité) ; 3° que vous vous arrêtez devant quelques étalages pour faire vos achats (ici, on entendra des discussions) ; 4° que vous rentrez.
7. En s'inspirant des conseils donnés ci-dessus, les élèves qui n'ont pas vu un marché traiteront l'un des sujets suivants : Un mercier ambulant passe dans le village. — Ma mère va chez l'épicier ; je l'accompagne. — Le retour de la foire.
8. Un marché de dupe. Vous avez été arrêté sur la place du marché par le boniment d'un camelot. Il vantait de telle sorte sa marchandise que vous avez acheté pour 50 centimes une surprise où vous espériez trouver un bijou de prix. — Vous enlevez l'une après l'autre les enveloppes de papier journal et le papier d'emballage qui faisaient de la surprise un objet volumineux. Vous arrivez enfin à cette petite merveille qu'on vous a annoncée. C'est.....

Lectures supplémentaires du mois.



13. — Le neveu de la fruitière.

Le père Lazare, cuisinier à Versailles, n'est pas content de son fils qui, à six ans « ne sait ni tourner la broche, ni écumer le pot ». La tante Marthe, fruitière à Montreuil, adore le petit Lazare. Elle obtient du père la permission d'emmener son neveu chez elle, et de se charger de son éducation.

* *

Le premier soin que prit la bonne tante, après avoir installé son neveu chez elle, fut de lui apprendre elle-même à lire, ce dont le père Lazare ne se fût jamais avisé ; car, totalement dépourvu d'instruction, le brave homme n'en connaissait pas le prix. Le petit Lazare apprit vite, et avec tant d'ardeur, que l'institutrice était souvent obligée de fermer le livre la première, et de lui dire : « Assez, mon ange, assez pour aujourd'hui ; maintenant va jouer, sois bien sage, et amuse-toi bien. » Et l'enfant d'obéir et de chevaucher à grand bruit dans la maison ou devant la porte, un bâton entre les jambes. Quelquefois, l'innocente monture semblait prendre le mors aux dents : « Mon Dieu, mon Dieu ! il va tomber ! » s'écriait alors la bonne Marthe qui suivait l'écuyer des yeux ; mais elle le voyait bientôt dompter, diriger, éperonner son manche à balai avec toute la dextérité et l'aplomb d'une vieille sorcière, et rassurée, lui souriait de sa fenêtre comme une reine du haut de son balcon.

Cet instinct belliqueux ne fit qu'augmenter avec l'âge ; si bien qu'à dix ans, il fut nommé, d'une voix unanime, général en chef par la moitié des bambins de Montreuil, qui disputaient alors, séparés en deux camps, la possession d'un nid de merle. Inutile de dire qu'il justifia cette distinction par des prodiges d'habileté et de valeur. On prétend qu'il lui arriva même de gagner quatre batailles en un jour, fait inouï dans les annales militaires (Napoléon lui-même n'alla jamais jusqu'à trois). Mais son haut grade et ses victoires ne rendirent pas Lazare plus fier qu'auparavant, et tous les soirs, le baiser filial accoutumé n'en claquait pas moins franc sur les joues de la fruitière.

Mais, hélas ! la guerre a des chances terribles, et, un beau jour, le conquérant éprouva une mésaventure qui faillit le dégoûter à jamais de la manie des

conquêtes. Voici le fait : comme il se baissait pour observer les mouvements de l'ennemi, la main appuyée sur un tronc d'arbre, et à peu près dans la posture de Napoléon pointant une batterie à Montmirail, le pantalon du général observateur craqua et se déchira par derrière, où vous savez, laissant pendre et flotter un large bout de la petite chemise que Marthe avait blanchie et repassée la veille. A cette vue, les héros de Montreuil pouffèrent de rire, aussi fort que l'eussent pu faire les dieux d'Homère, grands rieurs comme chacun sait. L'armée se mutina ; le général eut beau crier, comme Henri IV dont il avait lu l'histoire : « Soldats, ralliez-vous à mon panache blanc ! » on lui répondit qu'un panache ne se mettait pas là, et qu'on ne pouvait, sans faire injure aux couleurs françaises, les arborer sur une pareille brèche ; si bien que le pauvre général brisa sur le dos d'un mutin son bâton de commandement, et rentra dans ses foyers, triste et penaud comme les Anglais abordant à Douvres après la bataille de Fontenoy...

Ce nom me rappelle une circonstance que j'aurais tort d'omettre, car elle influa beaucoup sur le caractère et la destinée du héros de cette histoire. Un pauvre vieux soldat, qui venait de temps en temps chez Marthe, sa parente éloignée, fumer sa pipe au coin de lâtre, et se réchauffer le cœur d'un verre de ratafia, n'avait pas manqué d'y raconter comme quoi lui et le maréchal de Saxe avaient gagné la célèbre bataille. Je vous laisse à penser si ce récit inexact, mais chaud, avait dû enflammer l'imagination du jeune auditeur. Depuis lors, endormi ou éveillé, il entendait sans cesse piaffer les chevaux, siffler les balles et gronder les canons ; et plus d'une fois, seul dans sa petite chambre, il se fit en pensée acteur de ce grand drame militaire.

Il eût fallu le voir alors trépigner, bondir et crier : « Tirez les premiers, Messieurs les Anglais ! — Maréchal, notre cavalerie est repoussée ! — La colonne ennemie est inébranlable ! — En avant la maison du roi ! — Pif ! paf ! Baound ! baound ! — Bravo, le carré anglais est enfoncé ! — A nous la victoire ! vive le roi ! » Le pauvre Lazare se croyait pour le moins alors écuyer de Louis XV, ou colonel. Une pareille ambition vous fait rire sans doute ! C'eût été miracle, n'est-ce pas, que le neveu de la fruitière pût s'élever si haut ? Oui, mais souvenez-vous que nous approchons de 1789, époque féconde en miracles, et écoutez :

Lazare, engagé d'abord dans les gardes françaises, malgré les larmes de sa tante, qu'il tâchait en partant de consoler par ses caresses, ne tarda pas à devenir sergent. Puis le siècle marcha, et la fortune de bien des sergents aussi. Enfin, de grade en grade, il devint... Devinez... Colonel ?... — Il n'y avait plus de colonels. — Écuyer du roi ? — Il n'y avait plus de roi. — Vous ne devinez pas ?... Eh bien ! Lazare, le neveu de la fruitière, devint général ; non plus général pour rire et en casque de papier, mais général pour de bon, avec un chapeau empanaché et un habit brodé d'or ; général en chef d'une grande armée française, rien que cela ; et, si vous en doutez, ouvrez l'histoire moderne, et vous y lirez avec attendrissement les belles et grandes actions du général Hoche. Hoche était le nom de famille de Lazare.

Hâtons-nous de dire à sa louange que ses victoires, bien sérieuses cette fois, le laissèrent aussi modeste et aussi bon que ses victoires enfantines à Montreuil. Aussi, lorsqu'un jour de revue il passait au galop devant le front de son armée, il y avait encore à une fenêtre près de là une bonne femme qui couvrait des yeux le beau général, haletante de plaisir et de crainte, et répétant comme vingt ans auparavant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! il va tomber ! » Quant au cuisinier grondeur de Versailles, il était là aussi, émerveillé d'avoir donné un héros à la patrie, répétant avec un certain air de suffisance à ceux qui l'en félicitaient : « Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à élever cet enfant-là ! Figurez-vous, citoyens, qu'à six ans il ne savait pas écumer le pot ! »



14. — La rentrée du troupeau.

Il faut vous dire qu'en Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre. Puis, au premier frisson de l'automne, on redescend au mas, et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin. . . . Donc hier soir, les troupeaux rentraient.

Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à deux battants ; les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure, on se disait : « Maintenant, ils sont à Eyguières, maintenant au Paradou ! » Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri : « Les voilà ! » et là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble marcher avec lui. . . Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage ; derrière eux, le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes ; les mules à pompons rouges, portant dans des paniers les agnelets d'un jour, qu'elles bercent en marchant ; puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

Tout cela défile joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse. . . Il faut voir quel émoi dans la maison ! Du haut de leur perchoir, les gros paons vert et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler qui s'endormait se réveille en sursaut ; tout le monde est sur pied, pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle ; les poules parlent de passer la nuit. On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser. C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte.

Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent en revoyant leur crèche. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement. Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne voyant qu'elles dans le mas. Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche ; le seau du puits, tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe : ils ne veulent rien voir, rien entendre avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie, et les bergers attablés dans la salle basse. Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce qu'ils ont fait là-haut, dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.



15. — Le jour des morts.

1. C'est aujourd'hui le 2 novembre, le jour qu'on appelle à la campagne le *Jour des morts*. Quand je suis libre, je passe ce jour dans le recueillement à Saint-Point¹, le plus près possible du petit cimetière de village, sur lequel s'ouvre une petite porte dérobée de mon jardin. Là repose dans la terre qu'elle aimait, le cercueil de ma mère, tout auprès du cercueil plus petit que le sien, qu'elle semble avoir entraîné avec elle, comme le lit qui s'écroule fait écrouler le berceau à côté du lit...

2. Pendant cette courte et frissonnante journée de l'automne, je m'efforce de n'être distrait par aucun commerce² avec les vivants du commerce silencieux de mon âme avec les âmes de ceux qui ne sont plus. Je m'égaré avec plaisir dans les sentiers les plus ténébreux du bois, qui conservent encore assez de feuilles jaunissantes pour intercepter les pâles rayons de soleil, et qui en laissent pleuvoir assez de mortes sous les pas, pour nous signifier³ que tout est mort, que tout meurt, que tout va mourir... Je vais, je viens, je traîne mes pas sur l'herbe mouillée, sans autre but que de repasser sur les traces des êtres chéris qui marchaient naguère devant moi, derrière moi, ou à côté de moi dans ces mêmes allées. Mes pieds s'arrêtent d'eux-mêmes, et semblent me clouer à chaque instant au sol, devant les gros arbres isolés de la lisière du bois, au pied desquels le hasard ou l'habitude groupait ordinairement les vieillards, les mères, les enfants, les oncles, les tantes, les nièces, les amis de la famille. Je crois entendre encore leurs voix confuses, graves ou enfantines, dans le gazouillement tour à tour sourd et argentin de la source voisine.

3. Hélas ! Ils se sont levés pour jamais de ces racines où ils s'asseyaient dans les belles matinées de septembre. Mais ils ont laissé là une telle présence de souvenirs⁴ que je crois par moment qu'ils ne se sont éloignés que de quelques pas, que je me suis trompé d'arbre ou de clairière pour les rejoindre, et que je vais les apercevoir et les entendre au détour du sentier.

LAMARTINE. *Le manuscrit de ma mère* (Hachette, édit.).

1 Près de Mâcon. — 2 Ici, commerce signifie relations. Le poète, qui veut vivre en pensée avec les morts, s'efforce d'éviter tout rapport avec les vivants : il veut s'isoler. — 3. Pour nous faire connaître par ce signe (la chute des feuilles), que... — 4. Des souvenirs tellement présents...

16. — Sur ta tombe

Cette pièce, choisie entre plusieurs autres, écrites par le grand poète, a été composée en 1847, quelques années après la mort de sa fille.

— même sujet.

1. Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai ; vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne ;
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
2. Je marcherai, les yeux fixés sur ma pensée,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Soul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour, pour moi, sera comme la nuit.
3. Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles, au loin descendant vers Harfleur,
Et, quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

VICTOR HUGO. *Les Contemplations.*

17. — Je prends ces fleurs

Les vers qui suivent ont été écrits en 1870. Ils sont « toujours vrais et bien émouvants. »

1.

Je prends ces fleurs, dont les corolles
Ont encor des souffles vivants,
Et sur l'aile des brises folles,
Je les disperse aux quatre vents.

2.

Dans l'ombre où, tombés avec joie,
Vous frissonnez, pâles et nus,
C'est à vous que je les envoie,
O soldats, ô morts inconnus !

5.

Où dormez-vous ? Pour vous sourire,
Où peut-on se mettre à genoux,
Héros qui voliez au martyre
Et qui l'avez souffert pour nous ?

3.

O soldats morts pour la Patrie,
Qui, déjà glacés et mourants.
L'avez acclamée et chérie,
O mes frères ! ô mes parents !

6.

Nous l'ignorons. C'est là, peut-être.
Qui peut le dire ? Et c'est pourquoi,
Lorsque enfin nous allons renaître,
Pleins de bravoure et pleins de foi.

4.

O ma généreuse famille !
O parure de nos malheurs !
Ces fleurs, dont la corolle brille,
Je vous les offre, avec mes pleurs.

7.

Après ces longs jours de souffrance,
De haine et de meurtre exécré,
Le sol tout entier de la France
Nous sera désormais sacré

THÉODORE DE BANVILLE. *Idylles prussiennes.*

18. — Cimetière de soldats.

1. Je ne crois pas qu'aucune imagination humaine puisse jamais concevoir quelque chose d'aussi lugubre que ce vaste cimetière de soldats, dans cet abandon, dans ce silence que l'on sait attentif, hostile et traître, et avec cet horrible voisinage dont on sent, pour ainsi dire, la menace planer¹.

2. Tout est blanc ou blanchâtre, à commencer par ce sol de Champagne, qui le serait déjà par lui-même², sans les innombrables petits cristaux de glace dont il est couvert. Pas un arbuste, aucun feuillage, pas même de l'herbe ; rien que cette terre d'un gris pâle de cendre dans laquelle on les a ensevelis.

3. Deux ou trois cents petits tertres bien étroits, à croire que la place manquait, chacun étiqueté de sa misérable croix de bois blanc. Toutes ces croix, toutes ces croix enguirlandées de givre, elles ont les bras comme frangés de pauvres larmes silencieuses, qui se seraient figées sans pouvoir tomber. Et le brouillard enferme si jalousement cet ensemble, que l'on ne voit pas nettement le cimetière finir : les dernières croix, surchargées de pendeloques blanches, se perdent dans l'imprécision blême³ ; c'est comme s'il n'existait plus au monde que ce champ-là, avec ses myriades de perles tristement brillantes, et plus rien d'autre...

4. Je me suis penché sur une centaine de tombes au moins, et je ne trouve rien que des noms d'inconnus. Souvent même, c'est la mention cruelle : « Non identifié ». Je lis, penché, parce que l'inscription parfois, au lieu d'être à la peinture noire, a été gravée sur une petite plaque de zinc — on n'avait pas mieux — gravée hâtivement, et difficile à déchiffrer.

5. Je le découvre enfin, le pauvre enfant que je cherchais : « Sergent Georges de F... » Il est là, serré comme à l'exercice, entre ses compagnons de silence. C'est une petite plaque de zinc, qui lui est échue, et son nom y a été inscrit patiemment en pointillé, sans doute avec un marteau et un clou. Il est un des très rares qui aient une couronne, oh ! une bien modeste couronne de feuillage, déjà décolorée, souvenir de ses soldats qui devaient l'aimer, car je sais qu'il était doux avec eux. Pour plus tard, pour quand on viendra le reprendre, je vais tracer sur mon calepin un plan du cimetière, en comptant les rangées de tombes et en comptant les tombes dans les rangées...

6. Tiens ! des balles qui sifflent ! Trois ou quatre à la file ! D'où est-ce qu'elles nous arrivent celles-là ? C'est bien à nous qu'elles étaient destinées, car leur bruit à chacune se termine par cette espèce de petit chant mielleux : « Kouyou ! kouyou ! » qui leur est coutumier quand elles viennent mourir dans notre direction, et mourir tout près. Le silence retombe après leur passage, mais je me hâte plus encore à crayonner.

PIERRE LOTI. (*L'Illustration*, 25 décembre 1915).

1. L'auteur visite ce cimetière, tout près du front, pendant la Grande guerre. Cela explique ces expressions : « silence attentif, hostile et traître... horrible voisinage (les ennemis sont tout près et guettent) ». 2. Le cimetière est dans la Champagne pouilleuse, dont le sol est crayeux. — 3. À l'horizon tout est blanc, pâle et imprécis, en raison du brouillard.

Vocabulaire - Elocui.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les t.

- A. — *Le jour des morts*, page 31. — 1. Où l'auteur passe-t-il le jour des morts? Quelles personnes de sa famille reposent au cimetière? Comment son jardin communique-t-il avec le cimetière? — 2. Quels sont les êtres chéris qui marchaient naguère devant lui, derrière lui, à côté de lui? — 3. Les voix graves que le poète croit entendre sont celles de... — 4. L'auteur est triste et mélancolique. Et cependant il écrit : je m'égare avec plaisir... Pourquoi?
- B. — *Sur la tombe*, page 32. — 1. A quel moment de la journée partira le poète? A quel moment arrivera-t-il? — 2. A quoi pensera-t-il pendant son voyage? Il ne verra ni... ni...; il pensera à... à... — 3. Lorsque le soleil se couche, l'horizon est... (de quelle couleur?) C'est pourquoi le poète dit :... Un navire, au loin sur la mer, ne montre que... C'est pourquoi le poète dit :...
- C. — *Je prends des fleurs*, page 32. — 1. A qui le poète offre-t-il des fleurs? Pourquoi les disperse-t-il aux quatre vents? — 2. Lorsque le poète dit : Nous allons renaître, il croit que... — 3. Quels sont « ces longs jours de haine et de meurtre exécré » dont parle l'auteur?
- D. — *Cimetière de soldats*, page 33. — 1. A quel moment de l'année Pierre Loti visite-t-il ce cimetière? Relevez les détails qui fixent ce moment. — 2. Que venait faire l'auteur dans ce cimetière? Qu'est-ce qui rend ses recherches difficiles? — 3. En quoi la tombe du sergent ressemble-t-elle aux autres tombes? Qu'est-ce qui la distingue cependant?

II. — Vocabulaire.

N. — Le cimetière, la nécropole, la fosse, le fossoyeur, la tombe, le tertre, le tombeau, la sépulture, le caveau, le cercueil, la bière, le linceul, le corbillard, le convoi, l'enterrement, les obsèques, les funérailles, le cortège, les sanglots, la douleur, l'affliction, les condoléances, une épitaphe, les chrysanthèmes.

Adj. — Le drap mortuaire, le convoi funèbre, la pierre tombale, le monument funéraire; des obsèques pompeuses, solennelles; une douleur déchirante, navrante; des condoléances sincères.

V. — Enterrer, déterrer, inhumer, exhumer.

Formation des mots : Radical — préfixe — suffixe.

Connu, inconnu. Le second mot est formé du premier, à l'aide de la particule in placée en avant et appelée **préfixe** (*placé avant*).

Mortel, mortalité, mortuaire, ont une partie commune, le radical mort et une terminaison variable, appelée **suffixe** (*placé après*). D'un mot

donné, d'autres mots ont été formés à l'aide de **préfixes** et de **suffixes**.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Classez les noms du vocabulaire dans l'ordre alphabétique. Ils seront tous au singulier, excepté les deux noms qui ne s'emploient qu'au pluriel. Lesquels?
2. Relevez dans le dictionnaire quelques mots dérivés de terre, de blanc ou blanche, de feuille, et soulignez-en la terminaison ou suffixe.
3. Soulignez les préfixes dans les mots suivants et montrez, en définissant ces mots, le sens de ces préfixes. Enterrer, déterrer, inhumer, exhumer, inconnu, immortel.
4. Remplacez les points par le nom ou par l'adjectif convenable (*voir le vocabulaire*). Le 2 novembre, c'est le jour des... La foule se rend au..., silencieuse et recueillie. Des morts bien-aimés dorment là leur dernier... Ce cimetière immense, grand comme une ville, c'est une vraie... Il est des tombes (*adj.*); il est des... magnifiques. Voici un monument... (*adj.*) qui représente la douleur... d'une mère. Voici une simple pierre..., sur laquelle on lit cette... : « La mort ne surprend point le sage, il est toujours prêt à partir ». Voici un simple... de gazon entouré d'une barrière de bois. Un bouquet de... dit que le défunt n'est pas oublié. Celui-là n'a pas eu des... pompeuses. Son convoi... a été modeste. Mais les larmes des siens sur son... ont bien valu les plus riches ornements...

Grammaire.

I. — Le genre des noms.

Deux orphelines.

1. Rose et Marie sont toutes les deux orphelines de mère. Leurs pères travaillent. Chacune d'elles a un petit ménage à surveiller, un jeune frère à soigner, une chèvre à garder. Quand il faudrait sortir la chèvre le long des haies vertes, pour qu'elle broute et remplisse de lait sa bonne mamelle, petit frère a besoin de dormir, du linge est à laver ou le repas du père à préparer. Il faudrait être partout à la fois.

2. Mais un jour, elles se sont rencontrées et elles ont réfléchi au moyen de se rendre utiles l'une à l'autre, et voici ce qu'elles ont trouvé. Une seule suffit pour garder les deux chèvres. Et, pendant ce temps, l'autre veillera de son côté sur les deux petits frères, et s'assurera si le feu brûle sous la soupe du soir.

C. WAGNER.

II. — Leçon.

1^o Père, frère, ménage, feu... sont toujours du genre masculin.

Mère, sœur, chèvre, haie... sont toujours du genre féminin.

La plupart des noms ne changent pas de genre.

2^o Un orphelin, une orpheline — un ami, une amie.

Quelques noms peuvent être soit du genre masculin, soit du genre féminin. On forme le féminin de ces noms en ajoutant un *e* au nom masculin.

3^o L'usage apprend la formation des noms féminins qui ne suivent pas exactement cette règle :

un paysan, une paysanne — le chat, la chatte (consonne finale doublée).

le berger, la bergère — un vendangeur, une vendangeuse.

l'instituteur, l'institutrice — le maître, la maîtresse.

III. — Exercices.

1. Relevez dans le texte ci-dessus : 1^o les noms masculins, 2^o les noms féminins (*tous seront écrits au singulier*). Même travail avec le § 2, page 31 « Le jour des morts ».

2. Mettez au féminin les noms suivants en les faisant précéder de l'article :

écolier, instituteur, maître, directeur, moniteur, inspecteur, marchand, client, acheteur, vendeur, épiciier, boucher, charcutier, orphelin, tuteur, aïeul, voisin, lycéen, Alsacien, époux, héros, gardien, fripon, vendangeur, hôte, duc, spectateur, comte, tigre, Européen, Américain, patron, libérateur, paysan.

3. Donnez le féminin correspondant aux noms masculins suivants :

a) Noms de personnes. — père, fils, frère, oncle, neveu, parrain, filleul, aïeul, grand-père, empereur, roi, monsieur, serviteur.

b) Noms d'animaux. — coq, bœuf, cheval, porc, sanglier, canard, jars.

4. Analysez orphelins et orpheline, dans les deux propositions suivantes : les orphelins pleurent. — Rose est orpheline. Employez de même, comme nom et comme adjectif : malheureux, ami, voisin, mort, vivants, riche, pauvre, avare, menteur.

MODE INDICATIF — IMPARFAIT.

Autrefois,

Je gardais...

tu gardais...

il gardait...

nous gardions...

vous gardiez...

ils gardaient...

Je finissais...

tu finissais

il finissait...

nous finissions...

vous finissiez...

ils finissaient...

Conjugaison.

5. Conjuguez de même :

Quand j'avais huit ans, j'étais...

En ce temps-là, je portais..., je recevais...

6. Autrefois, je veillais, je travaillais...

Attention ! nous veillions.

7. Ce n'est pas moi qui surveillais..

Orthographe.

1. Remarquez l'orthographe des mots suivants rencontrés dans les textes de la semaine : cercueil, recueillement, linceul — patient, patiemment, vaillant, vaillamment — étiqueté, étiquette, givré, guirlande, enguirlandé — myriade — un martyr sacré, le martyre de nos soldats.
2. Texte à préparer : Le jour des morts, Lamartine, page 31, § 2.

La Mort de Roland.

De tous les héros de la France, Roland, demeurait seul, blessé à mort, évanoui. Alors un *Sarrasin*, qui était resté là, s'approcha de lui et voulut lui prendre son épée, sa vaillante épée qu'on appelait Durandal. Roland ouvrit les yeux, et de son *cor* fracassa la tête du Sarrasin.

C'est le dernier coup qu'il frappa. Il sentait que la mort descendait dans son cœur. Il était couché sur l'herbe verte, la tête tournée vers l'ennemi, tenant sur sa poitrine son épée. Alors, il se souvint des belles batailles qu'il avait livrées, et de Charlemagne son seigneur, et de la douce France sa patrie ; puis sa tête s'inclina sur son épaule et il mourut.

E. LAVISSE.

4. Relevez les noms propres du texte. — Cherchez sur le dictionnaire les mots dérivés de héros et employez-les dans une phrase. — Rappelez la remarque déjà faite sur l'orthographe des verbes commençant par *ap*.

Composition française.

A. — La phrase.

1. Lamartine dit : Je vais, je viens, je traîne mes pas, sans autre but, etc. (p. 31). Ici l'accumulation des verbes marque que le poète ne peut faire autre chose que penser aux disparus. — On peut, en employant ainsi plusieurs verbes, marquer l'hésitation, ou l'impossibilité de se mettre à un travail. — Dites :
Jean, le paresseux, prend un livre ; il l'ouvre, etc... (plusieurs verbes).
Lucie, la mauvaise ouvrière, fait semblant de coudre, assise près de la fenêtre ; elle...
Joseph, le monnaisier, entre dans son atelier ; il est sans courage : il...
La mère ne peut quitter la tombe de son enfant ; elle...
2. Pour exprimer que quelque chose est extraordinaire, on emploie souvent une phrase construite comme la première phrase du texte de Loti, page 33. — Exemple : Je ne crois pas qu'aucun instituteur ait connu un élève plus indiscipliné que le jeune Henri. Employez la même forme pour répondre aux questions suivantes :
Peut-on entendre un cri plus déchirant ? Peut-on trouver dans l'histoire une guerre qui ait fait tant de victimes ? (Je ne crois pas qu'on puisse...)
Y a-t-il douleur plus navrante que celle d'une mère qui a perdu son enfant ? (qu'il y ait...)
Un oeil humain a-t-il jamais contemplé paysage plus désolé ? (qu'un oeil ait...)

B. — Le paragraphe.

3. Indiquez en un paragraphe la situation et l'aspect général du cimetière de votre ville ou de votre village.
Exemple : Il est tout petit le cimetière de notre village. Il est situé à quelques centaines de mètres des dernières maisons, au milieu des terres, dans la paix et le silence de la campagne. Un mur de pierre lui fait une enceinte carrée ; on pousse une grille et on se trouve au milieu des tombes.
4. Des orphelins se rendent au cimetière le jour des Morts... (Montrez-les dans la foule — vêtements de deuil — chrysanthèmes). Quelle tombe vont-ils fleurir ? Ils arrivent à cette tombe... (leurs gestes — leur attitude — leurs sentiments et leurs pensées).

C. — Composition française.

5. Le monument aux morts. — a) Emplacement Sur la place de notre village, en face de l'école, se dresse... b) Vue d'ensemble : C'est une simple pyramide de pierre blanche dressée sur un socle qui l'élève aux regards. Ou bien : c'est... c) Description plus détaillée de la partie principale : ornements, inscriptions. d) Sentiments éprouvés.
6. Une visite au cimetière, à la Toussaint.
7. Une tombe de soldat.



19. — Plaisirs d'automne.

1. Connaissez-vous l'automne, l'automne en pleins champs, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses sentiers détrempés, ses beaux couchers de soleil, pâle comme le sourire d'un malade, ses flaques d'eau dans les chemins?... Connaissez-vous tout cela?

Si vous avez vu toutes ces choses, vous n'y êtes certes pas restés indifférents : on les déteste ou on les aime follement.

2. Je suis au nombre de ceux qui les aiment et je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées ; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée, ayant mon chien entre mes guêtres humides. J'aime à regarder les hautes flammes qui lèchent la vieille ferraille aux dents pointues et illuminent les noires profondeurs. On entend le vent siffler dans la grange, la porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et malgré le bruit de la forêt, qui tout près de là, rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête.

La pluie bat les petites vitres ; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu. On songe aux marins, au vieux docteur conduisant son petit cabriolet, dont la capote se dandine, tandis que les roues enfoncent dans l'ornière et que Cocotte hennit contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont le tricorne ruisselle ; on les voit morfondus ¹, trempés, courbés en deux, et cheminant dans le sentier des vignes, assis sur leur monture que recouvre le grand manteau bleu. On songe au chasseur attardé, courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan, comme le criminel par le châtimement ², sifflant son chien, la pauvre bête, qui barbote dans les marais,...

Infortuné docteur, infortunés gendarmes, infortuné chasseur !...

3. Oui, j'aime beaucoup l'automne, et mon gros chéri l'aimait aussi comme

1. Morfondus : pénétrés par le froid et l'humidité. — 2. Allusion au tableau de Prudhon, dont il a été parlé dans la lecture N° 3, page 6.

moi. Que de fois nous avons été tous deux nous promener dans les champs, en dépit du froid et des gros nuages !

4. Je me souviens qu'un jour, dans l'une de ces promenades d'automne, arrivés au haut de la colline, dans un chemin défoncé qui longe les bruyères et mène au vieux pont, le vent se mit tout à coup en fureur. Mon chéri, suffoqué¹, s'accrochait à ma jambe et s'abritait dans le pan de mon paletot. Mon chien, de son côté, s'arc-boutant sur ses quatre pattes, la queue entre les jambes et les oreilles flottantes, me regardait aussi.

Je me retournai : l'horizon était sombre comme un fond d'église. D'immenses nuages noirs accouraient sur nous, et de tous côtés, les arbres se penchaient en gémissant sous les torrents d'eau que chassait la bourrasque. Je n'eus que le temps d'emporter mon petit homme qui pleurait de frayeur, et j'allai me blottir contre une haie qu'abritaient un peu les vieux saules. J'ouvris mon parapluie, je m'accroupis derrière, et, déboutonnant mon grand paletot, j'y fourrai mon bébé, qui s'y réfugia en me serrant de bien près. Mon chien vint se mettre entre mes jambes, et Bébé, ainsi abrité par ses deux amis, commença à sourire du fond de sa cachette. Je l'apercevais par une ouverture et je lui disais : « Eh bien, petit homme, es-tu bien ? — Oui, papa chéri ». Je sentais ses deux bras qui me serraient la taille. A travers l'ouverture, il tendit ses petites lèvres et j'approchai les miennes. « Est-ce qu'il pleut encore dehors, petit père ? — Voilà que c'est bientôt fini, mon camarade. — Déjà ! j'étais si bien dans toi ! »

5. Nous rentrâmes à la maison crottés comme des barbeta et nous fûmes grondés d'importance. Mais quand le soir fut venu, que Bébé fut couché et que j'allai l'embrasser, il m'entoura le cou de ses deux bras et me dit dans l'oreille : « Quand il pleuvra, nous irons encore, dis ? »

GUSTAVE DROZ. *Monsieur, Madame et Bébé* (Ollendorff, édit.).

20. — Soleil couchant.

1.

Dans les forêts dépouillées,
Déjà les feuilles rouillées
Font un tapis de velours,
Et l'on entend, de l'automne
Gémir le chant monotone,
Coupé par des sanglots lourds².

2.

Les frileuses hirondelles
Rasent le sol de coups d'ailes,
Se rassemblent à grands cris,
Et tous les oiseaux sauvages
S'appellent, sur les rivages,
Près des étangs défléuris.

3.

C'est la saison triste et douce
Où l'on rêve, où, sur la mousse
En pleurant³ on vient s'asseoir,
Pour voir le soleil oblique⁴
Dans le ciel mélancolique,
Verser les joyaux du soir.

JEAN RICHEPIN.

1. Ayant perdu la respiration. — 2. Le chant monotone du vent, dans les arbres, est interrompu par le bruit plus sourd des bourrasques de pluie et des rafales. On dirait alors des gémissements, des sanglots. — 3. La tristesse de la saison rend mélancolique. On songe au passé, aux disparus... On pleure. — 4. Le mot oblique traduit la direction des rayons du soleil couchant.

21. — Le départ des hirondelles.

I.

Déjà plus d'une feuille sèche.
Parsème les gazons jaunis ;
Soir et matin la brise est fraîche :
Hélas ! les beaux jours sont finis.

II.

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin pour dernier trésor :
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.

III.

La pluie au bassin fait des bulles,
Les hirondelles, sur le toit,
Tiennent de longs conciliabules ¹ :
Voici l'hiver, voici le froid !

IV.

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh ! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart !

V.

Tous les ans j'y vais, et je niche
Aux métopes du Parthénon ² :
Mon nid bouche, dans la corniche,
Le trou d'un boulet de canon ! »

VI.

L'autre dit : « Voici mon adresse :
Rhodes, palais des chevaliers ³ !
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des vieux piliers. »

VII.

Toutes : « Demain, combien de lieues
Auront filé sous notre essaim !
Plaines, brumes, pics blancs, mers
bleues
Brodant d'écume leur bassin ! »

VIII.

Avec cris et battement d'ailes,
Sur les moulures aux bords étroits,
Ainsi jasant les hirondelles
Voyant venir la rouille aux bois.

THÉOPHILE GAUTIER. *Émaux et Camées*.

22. — Images d'automne.

1. Ce soir, quelle surprise ! La lumière naturelle manque. Il n'y a plus de quoi finir la journée comme hier. Il faut une lampe...

2. Il a gelé blanc ; les dahlias sont fripés comme après une nuit de bal. Les tomates éclatent, et, de leurs gerçures, le jus coule ; les fanes des pommes de terre semblent cuites ; mais l'oseille, bien repassée, résiste, avec la fine barbe frisée des carottes, et les longues oreilles douces de la betterave...

3. Les arbres cessent de former une masse verte confuse. Chacun prend sa teinte personnelle et se prépare à l'hiver, selon ses habitudes. Celui-ci jaunît par la tête, et celui-là laisse ses feuilles mourir toutes à la fois.

4. On entend le bruit d'une feuille par terre : elle essaie un vol de pauvre oiseau qui n'aurait qu'une aile et qu'une patte. Celle-là se sauve comme un rat, qui cherche son trou. Soudain, c'est une débandade ; des troupes de feuilles fuient, affolées, comme si l'hiver était là, au coin du bois...

5. Chaque haie expose les fines carcasses de ses nids. Il est facile de voir, entre les haies d'un champ, celle que les oiseaux ont préférée. Dans ses feuilles impénétrables, elle les abritait contre les regards et le vent, et elle leur a servi une récolte abondante de graines variées et de fruits pulpeux ⁶...

6. Sur les pauvres qui rentrent pour l'hiver, la maison basse ferme son toit comme deux ailes.

Jules RENARD. *Nos frères farouches* (A. Fayard, édit.).

1. On tient un conciliabule lorsqu'on complotte quelque chose. Ici il s'agit simplement de se concerter pour le départ : les hirondelles tiennent conseil. — 2. Une métope est une partie de la frise d'un monument. — Le Parthénon, célèbre temple d'Athènes, fut dégradé lors d'un bombardement qui remonte au XVII^e siècle. — 3. Ile de l'archipel, où les chevaliers de St-Jean de Jérusalem établirent leur domination pendant le XIV^e siècle. — 6. La pulpe est la substance charnue de certains fruits ou légumes. — Par exemple, la sorbe — fruit des haies — est pulpeuse.

Vocabulaire - Elocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Plaisirs d'automne*, page 37. — 1. Relisez le § 2 et dites où s'est réfugié l'auteur. Dites : G. Droz, se promenant avec... et surpris par... s'est réfugié... Quelle est (§ 2) cette vieille ferraille aux dents pointues ? Quand on dit : les flammes lèchent, à quoi les compare-t-on ? — 2. L'auteur trouve à l'automne un charme particulier. Enumérez ce qu'il aime. — 3. Bébé a peur. Notez dans le § 3, tout ce qui peut causer sa frayeur. — 4. Bébé est heureux sous le manteau de papa. Pourquoi ?
- B. — *Soleil couchant*, page 38. — 1. De quoi les forêts sont-elles dépouillées ? Pourquoi l'auteur dit-il : des feuilles rouillées, les frileuses hirondelles, des étangs déflourés, le ciel mélancolique ? — 2. De quels oiseaux sauvages est-il question dans la deuxième strophe ? — 3. Gustave Droz aime l'automne parce que... Jean Richepin aime l'automne parce que...
- C. — *Le départ des hirondelles*, page 39. — 1. Vous avez vu un dahlia et un souci. A quel moment fleurissent-ils ? Pourquoi l'auteur dit-il que le dahlia met sa coquette et le souci sa toque d'or ? — On dit à l'ordinaire un essaim de... Ici, le mot désigne... — 2. Combien de lieues auront filé sous notre essaim. Cela signifie... — 3. Vers quel pays vont partir ces hirondelles ? Quelles mers bleues verront-elles ?
- D. — *Images d'automne*, page 39. — 1. L'auteur aime les comparaisons. Expliquez celles-ci : L'arbre jaunit par la tête. Cette feuille se sauve comme un rat. L'oseille est repassée. Les gerçures des tomates. — 2. Les enfants sortent de l'école en débâdade. La troupe des feuilles est en débâdade, c'est-à-dire... — 3. L'oiseau abrite ses petits sous ses ailes. Quelles sont les deux ailes dont il est question à la fin du texte ?

II. — Vocabulaire.

Les couleurs et les bruits de l'automne.

Les teintes de l'automne.

Il en est de vives : le roux, le jaune et l'or. — Il en est de discrètes : le brun, le mauve, le violet. — Il en est de tristes : le gris et le noir

Le ciel est gris ou grisâtre. — L'automne vient grisailler le paysage. — Voici venir la rouille au bois — Les pommiers ont des taches de pourpre violette.

Les bruits de l'automne. — Le vent soupire, siffle, gémit, rugit. — La pluie tinte contre les vitres, la porte craque, les corbeaux croassent. le chien hurle, le cheval hennit

III. — Exercices.

1. Avec les verbes suivants, formez des noms désignant des bruits, et ajoutez un complément. Exemple : Croasser ; Les croassements d'une bande de corbeaux. Siffler craquer, rugir, pétiller, ronfler, gémir, claquer, grincer, tinter, hurler, hennir.
2. En utilisant les souvenirs de vos lectures sur l'automne ou vos propres observations, employez l'adjectif noir dans quelques expressions. Même exercice avec gris Exemple : Une bande de noirs corbeaux.
3. Cherchez les mots dérivés de noir, de gris, de jaune, de roux et soulignez les suffixes.
4. *Homonymes* : Distinguez teinter et tinter — tache et tâche et faites une phrase avec chacun de ces mots.
5. Copiez le texte suivant et soulignez les adjectifs qualificatifs employés comme noms.

Les teintes de l'automne.

L'automne est un peintre mélancolique. Sa palette n'a pas, comme celle du printemps, des couleurs vives : le bleu, le vert, le rose, le rouge. Il met sur quelques arbres de larges taches d'or. Mais il use plus volontiers de teintes discrètes, sombres et un peu tristes : le brun, le roux, le mauve, le violet, le gris et le noir. Son pinceau en décore le ciel, la forêt, les buissons et les champs. Puis, un jour, tout s'efface. Le paysage a disparu dans la grisaille du brouillard.

Grammaire.

I. — Le pluriel des noms.

Les feuilles mortes.

1. Voici l'automne. Le vent qui souffle dans les bois fait tournoyer les feuilles mortes. Les châtaigniers sont déjà dépouillés et dressent dans l'air leur noir squelette. Voici que tombent les feuilles des hêtres et des charmes. Les bouleaux et les trembles sont devenus des arbres d'or, et seul un grand chêne garde encore sa verte couronne.

2. La matinée est fraîche : un vent léger agite le ciel gris et rougit les doigts des petits enfants. Pierre, Babet et Jeannot vont ramasser les feuilles mortes, les feuilles qui, naguère, du temps qu'elles vivaient, étaient pleines de rosée et de chants d'oiseaux et qui, maintenant, couvrent par milliers le sol, de leurs petits cadavres desséchés.

ANATOLE FRANCE.

II. — Leçon.

1^o La plupart des noms peuvent être au singulier ou au pluriel.

Pour mettre un nom au pluriel, on ajoute un *s* au nom singulier.

Mais les noms terminés au singulier par *s*, *x* ou *z*, ne changent pas au pluriel.

La feuille, les feuilles — le bois, les bois — la voix, les voix — les nez.

2^o Les noms terminés au singulier par *eau*, *au*, *eu*, prennent un *x* au pluriel.

Un oiseau, des oiseaux — un joyau, des bijoux — un jeu, des jeux.

Sept noms en *ou* prennent aussi un *x* : *bijou*, *caillou*, *chou*, *genou*, *hibou*, *joujou*, *pou*. — Les autres prennent un *s*.

3^o Les noms en *al* ont leur pluriel en *aux*. Mais on dit : des *bals*, des *carnavals*, des *chacals*, des *régals*.

Le cheval, les chevaux — un animal, des animaux.

4^o Sept noms en *ail* ont aussi leur pluriel en *aux* : *bail*, *corail*, *émail*, *soupirail*, *travail*, *vantail*, *vitrail*. — Les autres prennent un *s*.

III. — Exercices.

- Relevez les noms communs du texte ci-dessus, et mettez au pluriel ceux qui sont au singulier, au singulier ceux qui sont au pluriel : les feuilles, la feuille...
- Mettez au pluriel les noms suivants déjà rencontrés dans les textes de lecture : la haie, le nid, le corbeau, la voix, le cep, le taureau, le trou, la noix, le nez, le hallier, le chapeau, le genou, l'œil, le tapis, le joyau, le chrysanthème, le signal, le caillou, le jus, le carreau, le clou, le chariot, le coteau, le dahlia, l'oiseau, la chrysalide, le cheval, le jeu, la métamorphose, l'acclamation, le travail, le noyau.
- Mettez au singulier les phrases suivantes :
Les feuilles mortes tourbillonnent. Voici que tombent les feuilles des hêtres et des charmes. Les bouleaux sont devenus des arbres d'or. Les tomates éclatent, les fanes de pommes de terre semblent cuites, les dahlias sont fripés. Sur les pauvres qui rentrent pour l'hiver, les maisons basses ferment leur toit.
- Ecrivez au pluriel les noms en *ou* qui prennent un *x* : les noms en *ail* qui font leur pluriel en *aux* ; et cherchez sur le dictionnaire la signification de *bail*, de *vantail*, de *vitrail*.
- Mettez au pluriel : le chant de l'oiseau ; le croassement du corbeau ; la perdrix et le perdreau ; l'aigle et le hibou, le bouleau et l'ormeau ; l'échelas et le pieu ; le verrou du portail ; le soupirail de la cave ; le travail du journalier ; l'œil du hibou ; le tapis vert du pré ; le marteau et le clou ; le moyeu de la roue ; le végétal, l'animal et le minéral ; le prix d'un bijou.
- Conjugaison. — Conjuguez au présent et à l'imparfait du mode indicatif : recevoir, voir (je vois, nous voyons... je voyais, nous voyions), envoyer (j'envoie), essayer (j'essaie), ployer (je ploie).
- Copiez à l'imparfait, les 4 premiers paragraphes du texte N° 22, page 39 :
Hier soir, quelle surprise ! La lumière naturelle manquait.

Orthographe.

1. Remarquez l'orthographe des mots suivants rencontrés dans les textes de la semaine : La bourrasque, hennir, suffoquer, eh bien ! crotté comme un barbet (un caniche), le dahlia, un conciliabule, le Parthénon, une gerçure (comment prononceriez-vous le mot, si la cédille était oubliée) ?
2. Texte à préparer :

Le premier automne.

Le premier automne commence à l'heure où les peupliers ont une première feuille jaune au bout d'une branche. Très vite, la tache d'or s'élargit. En cinq semaines, bouleaux et peupliers ont perdu tout leur vert. Depuis les basses branches jusqu'à la pointe, ils sont comme une fleur de genêt. Autour d'eux, pas un arbre et pas une fleur qui n'ait changé. Les saules se rouillent ; les cerisiers ont des quenouilles ardentes et les pommiers des taches de pourpre violette.

R. BAZIN.

Composition française.

A. — La phrase.

Les flammes lèchent la vieille ferraille. — Le chasseur est poursuivi par l'ouragan comme le criminel par le châtimement. — La feuille se sauve comme un rat.

Les écrivains aiment les comparaisons, les métaphores qui sont des comparaisons abrégées. Les oreilles de la betterave..., voilà une métaphore.

1. Exprimez par ce moyen les idées suivantes :

Les arbres n'ont plus de feuilles, ils tendent vers le ciel leurs bras nus. Ils ressemblent à des... — La feuille file à ras du sol, emportée par le vent. Elle me fait songer à... La mère étend ses bras sur le berceau de son petit, comme l'oiseau... Je marche sur la mousse, comme sur...

2. Ce soir, quelle surprise ! Il faut allumer la lampe à quatre heures...

Employez de même les exclamations suivantes dans des phrases dont vous imaginerez la suite :

Ce matin, quelle surprise !... En arrivant en classe, quel étonnement !...

En me réveillant, ce jeudi matin, quelle déception !... A ce spectacle, quelle fureur, quels cris !...

B. — Le paragraphe.

3. Sur le modèle de la fin du § 2, page 37, écrivez, en évoquant d'autres personnages :

La pluie bat les vitres de l'école, le vent... Je songe à... à... à... Infortuné... ! Infortuné... !

4. Quels signes de l'automne notez-vous de la fenêtre de votre classe ? ou : quels signes de l'automne avez-vous observés en venant en classe ce matin ? (Le ciel, le soleil invisible ou... ; le vent, peut-être la pluie ou la boue des chemins..., etc.)

5. Dites, après avoir relu vos textes, 1° ce que vous aimez de l'automne, 2° ce que vous n'aimez pas.

C. — Composition française.

6. Les arbres de la cour de l'école (ou du jardin public, ou du boulevard) perdent leurs feuilles. Tous les arbres perdent-ils leurs feuilles en même temps ? J'observe un de ces arbres. Lequel ? Quel aspect offre-t-il ? Un coup de vent... Les feuilles se détachent... comment tombent-elles ? Les voilà sur le sol. Que deviennent-elles ?

7. Je donnerais, dit un écrivain dont vous avez lu une jolie page, je donnerais deux étés pour un automne. Dites pourquoi cet écrivain aime l'automne. Faites ensuite parler quelqu'un qui ne l'aime pas, ou dites vous-même, très sincèrement (si c'est votre sentiment) pourquoi vous ne l'aimez pas.

8. Notre jardin ou le jardin public un matin de novembre.



23. — Les émotions d'un perdreau rouge.

1. Vous savez que les perdreaux vont par bandes, se nichent ensemble aux creux des sillons pour s'élever à la moindre alerte, éparpillés dans la volée comme une poignée de grains qu'on sème. Notre compagnie à nous est gaie et nombreuse, établie en plaine, sur la lisière d'un grand bois, ayant du butin et de beaux abris des deux côtés. Aussi, depuis que je sais courir, bien emplumé, bien nourri, je me trouvais très heureux de vivre. Pourtant quelque chose m'inquiétait un peu : c'était cette fameuse ouverture de la chasse dont nos mères commençaient à parler tout bas entre elles. Un ancien de notre compagnie me disait toujours à ce propos :

— « N'aie pas peur, Rouget — on m'appelle Rouget à cause de mon bec et de mes pattes couleur de sorbe — n'aie pas peur, Rouget. Je te prendrai avec moi le jour de l'ouverture, et je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien. » C'est un vieux coq¹ très malin... Tout jeune, il a reçu un grain de plomb dans l'aile, et comme cela l'a rendu un peu lourd, il y regarde à deux fois avant de s'envoler, prend son temps, et se tire d'affaire. Souvent il m'emmenait avec lui jusqu'à l'entrée du bois. Il y a là une singulière petite maison nichée dans les châtaigniers, muette comme un terrier vide et toujours fermée. — « Regarde bien cette maison, petit, me disait le vieux ; quand tu verras de la fumée monter du toit, le seuil² et les volets ouverts, ça ira mal pour nous. » Et moi je me fiais à lui, sachant bien qu'il n'en n'était pas à sa première ouverture.

2. En effet, l'autre matin, j'entends qu'on rappelait³ tout bas dans le sillon... « Rouget, Rouget » C'était mon vieux coq. Il avait des yeux extraordinaires. — « Viens vite, me dit-il, et fais comme moi. » Je le suivis, à moitié endormi, en me coulant entre les mottes de terre, sans voler, sans presque sauter, comme une souris. Nous allions du côté du bois ; et je vis, en passant, qu'il y avait de la fumée à la cheminée de la petite maison, du jour⁴ aux fenêtres, et devant la porte grande ouverte des chasseurs tout équipés, entourés de chiens qui sautaient. Comme nous passions, un des chasseurs cria :

« Faisons la plaine ce matin, nous ferons le bois après déjeuner. » Alors je compris pourquoi mon vieux compagnon nous emmenait d'abord sous la futaie. . .

1. Un vieux perdreau mâle. — 2. La porte. — 3. On dit que les oiseaux rappellent, c'est-à-dire s'appellent pour se rassembler. A rapprocher de : battre le rappel. — 4. Les volets étaient ouverts.

3. Tout à coup, au moment d'atteindre la lisière, les chiens se mirent à loper de notre côté... « Rase-toi, rase-toi » me dit le vieux en se baissant. En même temps, à dix pas de nous, une caille effarée ouvrit ses ailes et son bec tout grands, et s'envola avec un cri de peur. J'entendis un bruit formidable et nous fûmes entourés par une poussière d'une odeur étrange, toute blanche et toute chaude, bien que le soleil fût à peine levé. J'avais si peur que je ne pouvais plus courir. Heureusement, nous entrions dans le bois. Mon camarade se blottit derrière un petit chêne, je vins me mettre près de lui, et nous restâmes là cachés, à regarder entre les feuilles.

4. Dans les champs, c'était une terrible fusillade. A chaque coup, je fermais les yeux, tout étourdi ; puis, quand je me décidais à les ouvrir, je voyais la plaine grande et nue, les chiens courant, furetant dans les brins d'herbe, dans les javelles¹, tournant sur eux-mêmes comme des fous. Derrière eux, les chasseurs juraient, appelaient ; les fusils brillaient au soleil. Un moment, dans un petit nuage de fumée, je crus voir — quoiqu'il n'y eût aucun arbre alentour — voler comme des feuilles éparpillées. Mais mon vieux coq me dit que c'étaient des plumes ; et, en effet, à cent pas devant nous, un superbe perdreau gris tombait dans le sillon en renversant sa tête sanglante...

(La fusillade s'arrête pendant que les chasseurs vont déjeuner. Et la chasse reprend dans le bois.)

5 Oh ! le premier coup de feu en forêt ! ce coup de feu qui troue les feuilles comme une grêle d'avril et marque les écorces, jamais je ne l'oublierai. Un lapin détalait en arrachant des touffes d'herbe avec ses griffes tendues ; un écureuil dégringola d'un châtaignier en faisant tomber des châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte² dans les branches basses et les feuilles sèches. Des mulots se cachaient au fond de leurs trous. Jusqu'à un petit criquet aux ailes écarlates qui vint se poser tout près de mon bec !... Mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur.

Mon compagnon, lui, était toujours aussi calme. Très attentif aux aboiements et aux coups de feu, il me faisait signe quand ils se rapprochaient, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens, et bien cachés par le feuillage.

6. Une fois pourtant, je crus que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée à chaque bout par un chasseur embusqué³. D'un côté, un grand gaillard à favoris noirs, qui faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mouvements : couteau de chasse, cartouchière, boîte à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux, et qui le grandissaient encore ; à l'autre bout, un petit vieux, appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait pas peur ; mais c'était ce grand... là-bas !...

— « Tu n'y entends rien Rouget », me dit mon camarade en riant ; et sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'envola presque dans les jambes du terrible chasseur à favoris. Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans tout son attirail de chasse, si occupé à s'admirer du haut en bas que, lorsqu'il épaula son fusil, nous étions déjà hors de portée.

ALPHONSE DAUDET. *Contes du lundi*. (Fasquelle, édit.)

1. Les petits tas de céréales ou de récoltes non encore enlevées. — 2. Une agitation bruyante de tous les oiseaux troublés par l'arrivée des chasseurs. — 3. Posté pour surprendre le gibier.

24. — L'Ours et les deux compagnons.

1. Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins, à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours, au compte de ces gens¹.
Le marchand à sa peau devait faire fortune² ;
Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
On en pourrait fourrer³ plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut⁴ prisait moins ses moutons qu'eux leur ours ;
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête⁵.
2. S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre⁶ :
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot⁷.
3. L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre,
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent⁸,
Ayant quelque part ouï-dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau⁹ :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'halcine.
« C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. »
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
4. L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
« Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il s'approchait de bien près
Te retournant avec sa serre¹⁰ ?
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

LA FONTAINE.

1. A ce qu'ils prétendaient. — 2. Avec sa peau. — 3. Garnir de fourrure. — 4. Marchand de moutons dont il est question dans Rabelais : Il vantait moins ses moutons que les deux compagnons ne vantaient leur ours. — 5. La bête n'a pas été consultée ; elle n'accepte pas encore d'être considérée comme l'ours des chasseurs. — 6. Ici résoudre signifie défaire, comme dans : Résoudre une difficulté. — 7. La Fontaine plaisante : on ne dit pas un mot des intérêts qu'on pourrait réclamer à l'ours pour avoir fait manquer le marché. — 8. Evite de respirer. — 9. Se laisse tromper. — 10. Avec les griffes. — 11. Avant qu'on ne l'ait tué.

25. — La battue aux sangliers.

(La scène se passe dans l'Esterel, entre Draguignan et Cannes. Une vingtaine de chasseurs sont disséminés dans la montagne, sur tous les points où peuvent passer les sangliers. Une jeune fille, Tonia, prend part à la battue.

1. Maintenant, tous les chasseurs étaient chacun à leur poste, immobiles et muets, — quelques-uns découpés en silhouettes dures sur le ciel et sur l'horizon de mer, d'autres à demi enfouis derrière une touffe d'arbousiers¹ ou de genêts. Ils *espéraient*². Tonia, qui n'avait jamais tiré le sanglier, était émue. Seule au bord d'un sentier, entre deux hauts rochers, elle surveillait, en face d'elle, un plateau par où, avait dit Maurin, ils devaient venir. Du point où elle se trouvait, elle n'apercevait personne. Elle n'entendait rien que le bruissement monotone, prolongé, des branches qui se frôlent sous la brise... Elle buvait longuement l'air de la montagne, si matinal, et s'efforçait de respirer en silence. Mais elle était oppressée. Sous son doigt, son arme lui semblait vivante, elle aussi, comme soulevée d'une inquiétude.

2. Tout à coup elle tressaillit. Des cris sauvages, des coups de fusil, des sons prolongés de conques³ marines, des roulements de tambour éclatèrent. C'était au profond du fourré, les rabatteurs qui se repliaient vers les chasseurs, en faisant le plus de tapage possible pour forcer les sangliers à se lever et à fuir devant eux. Leurs cris avaient on ne sait quoi d'irréel. L'écho les grossissait, les redoublait, en faisait des appels d'êtres fantastiques. Puis tout ce bruit s'apaisait durant quelques secondes, pour reprendre comme une huée⁴ de tempête. On eût dit une bataille où s'entr'égorgeaient des diables. Tonia attendait, toujours plus émue, à mesure que les cris, les tambours et les conques semblaient se rapprocher.

3. Tout à coup la broussaille mouvante craqua à grand bruit, comme si elle prenait feu partout à la fois... Tonia vit, devant elle, les bruyères s'agiter... C'étaient eux, les sangliers, les bêtes libres ! Elles bondissaient par-dessus la bruyère comme des marsouins hors de l'eau et s'en allaient ainsi, par bonds allongés, arrondis, à toute vitesse, en cassant à grand fracas, sous leurs masses, la bruyère et les genêts... Un coup de feu... deux coups de feu retentirent. Elle vit un sanglier tomber et rester là, mort ; un autre, blessé, ralentir son allure et disparaître. Un cri de Maurin retentit, répété par d'autres chasseurs, dans les gorges, sur les cimes : *A la barro !* Ce cri voulait dire : « Coupez la barre pour y suspendre la bête : elle est morte ». La chasse était finie.

4. On le croyait du moins ; on ignorait que Maurin s'était mis à la poursuite du porc blessé. La barre coupée, le sanglier qu'on trouvait tué raide sur place y fut suspendu, et descendit la colline vers la route où l'attendaient les voitures des « Messieurs »⁵. Mais quand Tonia eut conté qu'elle avait vu Maurin se mettre à la poursuite de l'un des fauves, seulement blessé, celui-là, tout le monde demanda à rejoindre Maurin. On le trouva au fond d'un ravin, littéralement à cheval sur un gros sanglier. Il tenait entre ses dents une oreille de la bête, l'autre oreille dans son poing vigoureux ; et, de sa main restée libre, il avait ramassé une pierre pointue avec laquelle il frappait à tour de bras sur le crâne de l'animal pour l'achever... Il l'assomma en effet et ne se releva sous les yeux des chasseurs, perchés au-dessus de lui au bord du ravin, que pour crier une seconde fois, à tue-tête, un : *A la barro !* retentissant.

JEAN AICARD. *Maurin des Maures* (Nelson, édit.).

1. Arbres du Midi, à fruits rouges, assez semblables à la fraise. — 2. Être à l'espère : expression méridionale, qui signifie être à l'affût. — 3. Une conque est une coquille, allongée en spirale, et dans laquelle on peut souffler, comme dans une corne. — 4. Dérivé de hue ! Les huées, ce sont les cris de chasseurs, pour faire lever les bêtes ; ces huées font un bruit de tempête. — 5. Tonia est une fille de la campagne, et les chasseurs sont des Messieurs, des gens de la ville.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux et écrits sur les textes.

- A. — *Les émotions d'un perdreau rouge*, page 43. — 1. Où est établie la compagnie à laquelle appartient le perdreau ? Qui, le jour de l'ouverture, s'est chargé de diriger ce jeune perdreau ? En quel endroit les chasseurs ont-ils chassé avant le déjeuner ? Après le déjeuner ? — 2. A quels signes le vieux perdreau reconnut-il que la chasse était ouverte ? Qu'était la maison mystérieuse dont il est parlé à la fin du § 1^{er} ? — 3. Le jeune perdreau dit (§ 4) qu'il est tout étourdi, c'est-à-dire qu'il ne sait plus où il est ; dites pourquoi il est étourdi. Les chiens furettent dans... cela signifie... — 4. Quel était le moins redoutable des deux chasseurs décrits dans le § 6 ; pourquoi ?
- B. — *L'ours et les deux compagnons*, page 45. — 1. Dites ce que les deux compagnons avaient promis au marchand fourreur. Tinrent-ils leur promesse ? — 2. C'était le roi des ours, cela signifie que... Que dirent les compagnons au marchand, pour le persuader que leur ours était bien le roi des ours ? — 3. Une supercherie, c'est une... (Cherchez ce mot dans le dictionnaire.) Quelle supercherie pouvait craindre l'ours ? Se faire aider dans un devoir et laisser croire qu'on l'a fait seul, voilà une supercherie. Sur le modèle de cette phrase, faites-en une autre, où vous emploierez le mot supercherie. — 4. Le dernier vers est devenu proverbe ; que signifie ce proverbe ?
- C. — *La battue aux sangliers*, page 46. — 1. A quel moment de la journée a lieu cette chasse ? — Dans quelle région ? — Près de quelle mer ? — 2. Que doivent faire les chasseurs postés à l'affût ? — Quel est le rôle des rabatteurs ? — 3. D'après la lecture, comment vous représentez-vous Maurin ? (a-t-il des qualités ? lesquelles ?)

II. — Vocabulaire.

N. — Le chasseur, le permis de chasse, l'équipement, le fusil, la cartouchière, la gibecière ou le carnier, les gêtres, les brodequins.

Le gibier : le lièvre, le levraut, le lapin de garenne, le lapereau, la caille, la perdrix, le perdreau, le faisan, le cerf, la biche et ses faons, le chevreuil, le sanglier, la laie et ses marcassins.

Le gîte du lièvre, le terrier du lapin, la bauge du sanglier, le repaire de la bête sauvage.

Le chien courant, le chien d'arrêt, la meute, la battue, les rabatteurs.

Adj. — Giboyeux, craintif, adroit, maladroit, prudent, imprudent.

V. — Le chien quête le gibier, il le flaire, il le débúsque de son gîte, il le lance, il le poursuit. Le chasseur épaula, vise, tire. — Être à l'affût, revenir bredouille.

Être aux abois. — Le cerf est aux abois, il ne peut plus échapper aux chiens.

Demander à cor et à cri : avec une insistance marquée.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Un pays où il y a beaucoup de gibier est un pays... Où le chasseur met-il ses cartouches ? son gibier ? En quel mois est fixée chez vous l'ouverture de la chasse ? Qui chasse avant l'ouverture ? Par qui le braconnier peut-il être arrêté ? Qu'est-ce que chasser en temps prohibé ?
2. Un jeune lièvre est un... ; un jeune lapin... ; une jeune perdrix, le petit de la biche, le petit de la laie, un jeune renard, un jeune loup, un jeune lion.
3. Où se retire le lièvre ? le lapin ? le sanglier ? la bête fauve ?
4. Donner le contraire de : un adroit tireur, un chasseur heureux, un carnier bondé, un garde-chasse courageux, un lièvre prudent, un guetteur patient, une battue fructueuse, un compagnon attentif.
5. En employant le suffixe *eur* former des noms avec les mots suivants : chasser, tirer, guetter, rabattre, porter, oiseler (prendre des oiseaux au lacet), long, large, haut, épais, gros, mince, grand — rouge, blanc, noir, roux, pâle.
6. Enumérez les actions du chasseur qui veut tirer depuis le moment où il prend une cartouche jusqu'au moment où le coup part.

Grammaire.

I. — Passé simple.

1. Le jour s'était levé, un jour clair et bleu ; le soleil apparaissait au fond de la vallée et nous songions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, glissèrent brusquement sur nos têtes. Je tirai. Un d'eux tomba presque à mes pieds. C'était une sarcelle au ventre d'argent.

2. Alors, dans l'espace au-dessus de moi, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante ; et la bête, la petite bête épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-dessus de nous en regardant sa compagne morte que je tenais entre mes mains.

GUY DE MAUPASSANT.

II. — Leçon.

1. — Mode indicatif — Temps passé simple.

| | | | |
|---------------|---------------|-----------------|-----------------|
| J'eus... | Je fus... | Je tirai... | Je finis... |
| tu eus... | tu fus... | tu tiras... | tu finis... |
| il eut... | il fut... | il tira... | il finit... |
| nous eûmes... | nous fûmes... | nous tirâmes... | nous finîmes... |
| vous eûtes... | vous fûtes... | vous tirâtes... | vous finîtes... |
| ils eurent... | ils furent... | ils tirèrent... | ils finirent... |

2. — Pluriel des noms composés.

Pour former le pluriel d'un nom composé il faut examiner :

- 1^o La nature des mots qui le composent. — Seuls peuvent varier le nom et l'adjectif.

| | |
|---------------------------------------|--------------------------------------|
| un oiseau-mouche, des oiseaux-mouches | L'arrière-neveu, les arrière-neveux, |
| un rouge-gorge, des rouges-gorges | le va-et-vient, les va-et-vient. |

- 2^o Le sens. — Le nom et l'adjectif, dans un nom composé, ne varient pas toujours. C'est le sens qui indique si le nom ou l'adjectif doit rester invariable.

| | |
|--|----------------------------------|
| un timbre-poste, des timbres-poste, <i>c'est-à-dire</i> : des timbres pour la poste. | un abat-jour, des abat-jour. |
| un chef-d'œuvre, des chefs-d'œuvre. | un coq-à-l'âne, des coq-à-l'âne. |
| Un arc-en-ciel, des arcs-en-ciel. | |

III. — Exercices.

- Par les exemples suivants, marquez la différence entre ces deux temps du passé : l'imparfait et le passé simple : L'an dernier, j'étais le premier de ma classe. En juin, je fus le premier de ma classe. — Des feuilles tombaient à mes pieds. Des fruits tombèrent à mes pieds. — Des oiseaux glissaient au-dessus de nos têtes. Des oiseaux glissèrent au-dessus de nos têtes.
- Conjugez : j'eus tort — je fus en retard — je fus malade — je tombai mais je me relevai. Je saisis mon arme. — Je réussis à abattre le sanglier.
- Mettez au pluriel les noms composés suivants :
(Les deux mots varient) Un rouge-gorge, un coffre-fort, un chou-rave, une basse-cour, une plate-bande, un beau-père, le grand-père, la belle-sœur, le beau-frère.
(Un seul mot varie) Un arrière-neveu, une avant-garde, un contre-ordre, un contre-coup, l'arc-en-ciel, le chef-d'œuvre, le timbre-poste, l'eau-de-vie, un garde-chasse.
(Invariables) Un abat-jour, la perce-neige, un porte-drapeau, le porte-monnaie, un coupe-gorge, un après-midi, le porte-plume, un laissez-passer.
- On dit : les aïeux (les ancêtres). Mais on dit : un aïeul (le grand-père), une aïeule (la grand mère), les aïeuls (les grands-parents). On dit : des œils-de-bœuf, des œils-de-perdrix. Mettez au pluriel les mots entre parenthèses : le père et la mère de mon père sont mes (aïeul) paternels. Le père et la mère de ma mère sont mes (aïeul) maternels. Nos (aïeul), il y a deux mille ans s'appelaient les Gaulois. Les (œil-de-bœuf) sont... Les (œil-de-perdrix) sont... (Voir le dictionnaire.)
- Conjugez au présent, à l'imparfait, au passé simple du mode indicatif : aller, payer, avancer, épargner, plonger.

Orthographe.

Texte à apprendre par cœur et à reproduire de mémoire. (*Remarquez l'orthographe de encore qui peut s'écrire en poésie sans e*) :

Quand la perdrix
Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille (*se jette sur elle*),
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

LA FONTAINE.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Travaillons nos phrases.* — Etudiez page 44, § 6, cette phrase : Un grand gaillard... faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mouvements : couteau de chasse, cartouchière, boîte à poudre, etc...
L'accumulation des noms d'objets, employés sans article, traduit l'encombrement, le désordre. Par ce procédé, essayez de peindre :
Un chasseur qui se hâte vers la gare : Il court (un adverbe), gêné par tout son équipement : ... ; et, dans ses jambes, son chien... (achevez la phrase).
Les murs d'une maison de garde-chasse (ou la salle d'une ferme). Aux murs, c'est tout un bric-à-brac d'objets : ...
La poche d'un camarade, bourrée de menus objets sans valeur.
2. Pour enrichir nos phrases, *observons d'abord*.
Le lapin lâché dans la basse-cour va et vient. (Comment se déplace-t-il ? Court-il comme le chien ? Va-t-il en ligne droite ? Fait-il des pauses ? Ses narines ? Ses oreilles ?) Le chien jouant avec des enfants. (Quelques mouvements, en deux ou trois phrases.)
3. Relisons ensuite ces phrases de nos textes :
La caille effarée s'envole avec un cri de peur. Le petit perdreau a si peur qu'il ne veut plus courir : il se blottit derrière, etc... Seigneur Ours, comme un sot, donne dans ce panneau ; il craint une supercherie.
Nous pouvons donc prêter aux animaux des sentiments que nous avons éprouvés comme la peur, la crainte.
Reprenons maintenant nos phrases et complétons-les pour peindre, par les actions, quelques sentiments du lapin (l'inquiétude... la peur : mais effrayé par nos cris...) ; du chien (la joie... la tendresse).

B. — Le paragraphe.

4. Relisez le texte ci-dessus de La Fontaine.
Voilà toute une petite scène décrite en deux moments : a) la ruse de la perdrix ; b) la confusion du chasseur.
Imaginez une scène analogue qui aura pour titre : La proie manquée. a) La souris tend le nez hors de son trou et fait mine de s'avancer ; b) le bond inutile du chat.
5. Relisez le dernier paragraphe du texte : Les émotions d'un perdreau rouge.
Décrivez deux chasseurs partant pour la chasse. L'un est novice, il n'a jamais chassé, mais il a un beau fusil neuf : il n'a oublié ni... ni... L'autre est un vieux malin.

C. — Composition française.

6. Vous avez assisté le matin au départ d'un chasseur ; vous le revoyez, le soir, qui rentre bredouille sous la pluie.
7. Miraut, le chien de chasse, rêve au fond de sa niche ; à quoi ?
8. L'histoire du lapin de garenne pendu à l'étal du marchand... C'est un jeune lapin, Jeannot, qui n'a pas eu, pour le guider, le jour de l'ouverture, les conseils du vieux lapin Briscard.



26. — Soirée en famille.

1. Lorsque l'on est encor petit et que vient l'heure
Où le jour n'est plus là sans qu'il fasse encor nuit,
Quello joie ! Au dehors, c'est l'hiver, le vent pleure ;
Au dedans, le feu clair danse et flambe à grand bruit.

« N'allumez pas encor la lampe. Chut ! silence !
Grand'mère, contez-nous l'Ogresse ou l'Oiseau bleu. »
Dans l'horloge de bois, le tic tac se balance ;
Le grillon fait son cri, le chat dort près du feu.

La troupe des enfants, assise en rond, écoute.
Ah que ce conte est beau ! qu'il fait peur et plaisir !

2. Mais la soupe est fumante ; allons, quoi qu'il en coûte,
L'histoire s'entendra demain plus à loisir.

La lampe est arrivée en même temps. Tout brille.
Qu'il fait bon vivre autour de ces plats réchauffants,
Dans l'ordre et dans la paix de l'honnête famille,
A la table où vous rit une troupe d'enfants !

3. A la fin du repas, la nappe blanche ôtée,
Ils admirent, d'un œil quelquefois endormi,
La boîte de couleurs, le jour même achetée
Et le grand livre d'or, présent d'un vieil ami.

Oh ! les rires d'enfants, comme cela résonne !
Le plus jeune, surpris dans sa chaise dormant,
Fait le tour du salon sur les bras de sa bonne
Et dit bonsoir, d'un ton plein d'ennui, mais charmant.

Puis le livre est ouvert sous l'éclat de la lampe.
Des images, bon Dieu ! des rivières, des ponts !
Et les enfants courbés, se touchant de la tempe,
On voit des cheveux noirs mêlés aux cheveux blonds.

27. — Intérieur de famille.

Lamartine se rappelle avec attendrissement les bonnes soirées de son enfance, passées dans la maison familiale de Milly — petit village près de Mâcon.

1. Il est nuit. Les portes de la petite maison de Milly sont fermées. Un chien ami jette de temps en temps un aboiement dans la cour. La pluie d'automne tinte contre les vitres de deux fenêtres basses, et le vent, soufflant par rafales, produit en se brisant contre les branches de deux ou trois platanes et en pénétrant dans les interstices des volets, ces sifflements intermittents et mélancoliques¹ que l'on entend seulement au bord des grands bois de sapins, quand on s'assoit à leurs pieds pour les écouter.

2. La chambre où je me revois ainsi est grande, mais presque nue. Au fond est une alcôve profonde avec un lit. Les rideaux du lit sont de serge² blanche à carreaux bleus. C'est le lit de ma mère ; il y a deux berceaux sur des chaises de bois au pied du lit ; l'un est grand, l'autre petit. Ce sont les berceaux de mes plus jeunes sœurs qui dorment déjà depuis longtemps. Un grand feu de ceps de vigne brûle au fond d'une cheminée de pierres blanches... De grosses poutres noircies par la fumée, ainsi que les planches qu'elles portent, forment le plafond. Sous les pieds, ni parquet, ni tapis ; de simples carreaux de briques non vernissés³. Aucune tenture, aucun papier peint sur les murs de la chambre ; rien que le plâtre éraillé à plusieurs places, et laissant voir la pierre nue du mur, comme on voit les membres et les os à travers un vêtement déchiré. Dans un angle, un petit clavecin ouvert, avec des cahiers de musique du *Devin du village* de Jean-Jacques Rousseau⁴, éparés sur l'instrument ; plus près du feu, au milieu de la chambre, une petite table à jeu avec un tapis vert tout tigré⁵ de taches d'encre et de trous dans l'étoffe ; sur la table, deux chandelles de suif qui brûlent dans deux chandeliers de cuivre argenté, et qui jettent un peu de lueur et de grandes ombres agitées par l'air sur les murs blanchis de l'appartement.

3. En face de la cheminée, le coude appuyé sur la table, un homme assis tient un livre à la main. Sa taille est élevée, ses membres robustes. Il a encore toute la vigueur de la jeunesse. Son front est ouvert, son œil bleu ; son sourire ferme et gracieux laisse voir des dents éclatantes. Quelques restes de son costume, sa coiffure surtout et une certaine roideur militaire de l'attitude, attestent l'officier retiré⁶. Si l'on en doutait, on n'aurait qu'à regarder son sabre, ses pistolets d'ordonnance, son casque et les plaques dorées des brides de son cheval, qui brillent suspendus par un clou à la muraille, au fond d'un petit cabinet ouvert sur la chambre. Cet homme, c'est notre père.

4. Sur un canapé de paille tressée est assise, dans l'angle que forment la cheminée et le mur de l'alcôve, une femme qui paraît encore très jeune, bien qu'elle touche déjà à trente-cinq ans. Cette jeune femme, à demi renversée sur des coussins, tient une petite fille endormie, la tête sur une de ses épaules. L'enfant roule encore dans ses doigts une des longues tresses noires des cheveux de sa mère, avec lesquelles elle jouait tout à l'heure avant de s'endormir. Une autre petite fille, plus âgée, est assise sur un tabouret au pied du canapé ; elle repose sa tête blonde sur les genoux de sa mère. Cette jeune femme, c'est ma mère ; ces deux enfants sont mes deux plus grandes sœurs. Deux autres sont dans les deux berceaux.

LAMARTINE. *Les Confidences* (Hachette, édit.).

1. Intermittents : qui se produisent par intervalles ; mélancoliques : qui font naître dans l'âme cette tristesse vague qu'on appelle mélancolie. — 2. Serge : étoffe légère de laine croisée. — 3. Non recouverts d'un enduit brillant. — 4. *Le Devin du village* est le titre d'un opéra de Jean-Jacques Rousseau, grand écrivain français du XVIII^e siècle, et musicien. — 5. Tigré : taché, comme la peau d'un tigre. — 6. Retiré : retraité.

28. — Veille

Chateaubriand n'a pas, comme Lamartine, conservé un souvenir de son enfance. Son père était dur, et imposait son autorité à sa femme et à ses enfants. La famille habitait au château de Combourg, près de St-Malo. Les soirées d'automne et d'hiver y étaient fort tristes. — Lucile est la sœur de l'écrivain.

1. A huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait des chouettes qui sortaient des créneaux ¹ à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures, l'on rentrait et l'on se couchait.

2. Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait en soupirant sur un vieux lit de jour, de siamoise flambée ² ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine ³ blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau, que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie, qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres ; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait ⁴ peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi, nous échangeions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère, et du murmure du vent.

3. Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait à le même ressort qui avait soulevé le marteau de l'horloge semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entraît un moment dans la petite tour de l'ouest ⁵, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avavançait vers la chambre à coucher, dépendante de cette petite tour. Lucile et moi, nous nous tenions sur le passage ; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

CHATEAUBRIAND. *Mémoires d'outre-tombe.*

1. Ce vieux château a des murailles crénelées, comme un château fort. — 2. Etoffe ancienne - de fil de coton - d'abord fabriquée à Siam. Flambée veut dire qu'on avait passé cette étoffe au feu pour enlever le duvet de coton. — 3. Etoffe de laine dont les poils sont tirés au dehors, et frisés. — 4. Il sortait de l'obscurité comme d'une mer. — 5. Une tour du château.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux et écrits sur les textes.

- A. — *Soirée en famille*, page 50. — 1. Comment appelle-t-on le moment de la journée « où le jour n'est plus là sans qu'il fasse encore nuit ? » — 2. Où se passe la scène décrite par l'auteur ? Quels sont les personnages ? Que font les enfants les plus grands, dans la 3^e partie ? Et le plus jeune ? — 3. « La lampe est arrivée : tout brille ». Qu'est-ce qui brille ? Les objets ; lesquels ? Quelque chose brille aussi dans l'âme ou au cœur des enfants. Quoi ? —
- B. — *Intérieur de famille*, page 51. — 1. Quel temps fait-il, pendant que la famille de Lamartine est réunie dans la grande chambre ? Quels bruits entend-on au dehors ? Comment est éclairée la salle ? — 2. Combien la famille de Lamartine compte-t-elle d'enfants ? Ces berceaux des deux petites sœurs ressemblent-ils aux berceaux que vous avez pu voir ? En quoi en diffèrent-ils ? — 3. Le plâtre est éraillé, cela veut dire... Qu'est-ce qu'une voix éraillée ? — 4. L'intérieur décrit dans le texte est-il celui d'une famille de paysans ? d'une famille riche ? d'une famille aisée ? Justifiez votre opinion par des détails empruntés à la lecture.
- C. — *Veillée triste*, page 52. — 1. Où habitait la famille de Chateaubriand ? Quels sont les quatre convives dont il est question au début du § 2 ? — 2. Comment est habillé le père de l'auteur pendant la veillée ? Que fait-il ? — 3. Qu'est-ce qu'un spectre ? Pourquoi compare-t-on le père de Chateaubriand à un spectre ? — 4. Relevez dans le texte les expressions et les passages qui vous prouvent que les enfants redoutaient leur père. — 5. Essayez de comparer le père de Lamartine et celui de Chateaubriand.

~~~~~ II. — Vocabulaire. — L'éclairage. ~~~~~

N. — La lumière, la clarté, la lueur, l'éclat, l'ombre, l'obscurité, les ténèbres. Pour s'éclairer on emploie : l'allumette, la torche, la chandelle de suif, la bougie de cire ou de stéarine, le bougeoir, le chandelier ou le flambeau, la lanterne, la lampe, le lampion, la veilleuse, le bec de gaz, la lampe électrique, la lampe à acétylène, le phare.

Adj. — La lumière peut être vive, éclatante, éblouissante, aveuglante, faible, pâle, douce, blafarde. L'ombre peut être épaisse ou légère. Les ténèbres sont épaisses, impénétrables.

V. La flamme brille, pétille, danse, vacille, s'éteint, meurt. L'éclair jaillit, illumine ; l'étoile scintille.

Famille de mots : clair, clarté, éclair, clarière, éclairer, éclairage, éclairer, éclaircir, éclaircir, éclaircissement, clarifier, clarine. — Lumière, lumineux, lumignon, allumer, allumeur, allumette, illuminer, illumination.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Avec quoi s'éclairait-on autrefois ? Avec quoi s'éclaire-t-on aujourd'hui, à la maison, dans la rue ? Avec quoi les bicyclettes éclairaient-elles leur route ? Qu'est-ce qui jalonne la route des navires, la nuit, au voisinage des côtes ?
2. Quelle lumière peut être pâle ? vive ? fumeuse ? éclatante ? éblouissante ? blafarde ?
3. Observez la lumière d'une lampe qu'on allume, dont on baisse et dont on monte la mèche, dont on pose ou dont on enlève le verre. — Dites ce qu'elle fait. Dites comment elle est.
4. Remplacez les points par le mot convenable choisi dans le vocabulaire :
D'une branche résineuse de sapin, il se fit une... Nous n'avions pour nous éclairer que la lumière jaune et fumeuse d'une... Comme la nuit tombait, le voiturier alluma sa... Dans la chambre de la malade, la flamme d'une... semblait sommeiller. Je tournai le commutateur et la lumière jaillit de... L'éclair brille, sa lumière est souvent... Quand la tempête fait rage, les... éloignent les navires des écueils et les conduisent au port. Quand le vent souffle, la flamme du bec de gaz est... On aperçoit à peine, derrière le brouillard épais, le disque... du soleil. L'abat-jour de la lampe dessine sur la table un rond de... Entre deux orages, il y a souvent une... L'aurore s'allume, l'ombre... fuit.
5. Employez dans une phrase chacun des mots de la famille de clair — de lumière.

Grammaire.

I. — L'article.

Une flambée.

On jeta dans la cheminée, pour ranimer les bûches endormies, une brassée de menu bois. Alors, ce fut un beau feu clair, subitement, une belle flambée joyeuse illuminant tout, et un grand rond lumineux se dessina au milieu de l'appartement. Les flammes dansaient, changeaient, s'enlaçaient, toujours plus hautes et plus gaies, faisant monter et courir le long des murailles, les ombres allongées des choses.

II. — Leçon.

1^o Le bois, la cheminée, les bûches, l'appartement, une flambée.

Les noms sont souvent précédés d'un petit mot appelé **article**.

2^o **Article défini**. — Les articles définis sont : **le, la, les**.

On dit : l'appartement, l'ombre, l'homme.

Devant un nom commençant par une voyelle ou une h muette, on remplace le ou la par l'article éliidé : l'.

3^o **Article défini contracté**.

Je vais à la ville, au village, aux champs.

Je viens de la ville, du village, des champs.

au = à le ; aux = à les ; du = de le ; des = de les.

Au, aux, du, des, sont formés de deux mots réunis ou contractés.

Ce sont des articles définis **contractés**.

4^o **Article indéfini**.

Un feu, une flambée, des cheminées.

Un, une, des, sont des articles indéfinis.

Voici du bois, de la braise, des brindilles.

Du, de la, des, sont aussi des articles indéfinis qui servent à désigner une partie d'un tout.

III. — Exercices.

1. Copiez le texte ci-dessus : Une flambée. Soulignez les articles et analysez-les.

Exemple : Une, article indéfini, féminin singulier, se rapporte à flambée.

2. Même travail avec le § 1^{er}, page 51 : « Intérieur de famille ».

3. Distinguez du, des, articles indéfinis, et du, des, articles définis contractés (de le, de les).
Des vieilles, au profil anguleux, assises à des rouets, filaient le chanvre, trempaient le doigt dans un gobelet d'étain pour mieux saisir le fil qu'elles tiraient des quenouilles chargées d'étaupe. Des enfants se promenaient, portant haut dans l'air des croix de chanvre nu, frêles assemblages qu'un mouvement un peu vif éparpillait sur le sol. Des vieux, somnolents, fumaient leur pipe en crachant dans les cendres du foyer d'un air songeur, et, sur toute cette scène, un lumignon du temps passé, pendu à la cheminée par une crémaillère de fer, jetait une lumière vacillante qui ne pénétrait pas dans les coins grouillants d'ombre.

4. Copiez au présent le § 2, page 52 « Veillée triste » : Les soirées d'automne et d'hiver sont d'une autre nature...

Soulignez d'un trait les articles définis, de deux traits les articles contractés, d'un pointillé (...) les articles indéfinis.

MODE INDICATIF — PASSÉ SIMPLE

| | | |
|------------------|-----------------|------------|
| Je cours... | Je reçus... | Je vis |
| tu cours... | tu reçus... | tu vis |
| il courut... | il reçut... | il vit |
| nous courûmes... | nous reçûmes... | nous vîmes |
| vous courûtes... | vous reçûtes... | vous vîtes |
| ils coururent... | ils reçurent... | ils virent |

5. Conjuguez de même :

Je sortis, je mis, je fis, j'ouvris.
J'aperçus, je lus, je dus, je crus.

6. Copiez le § 3, page 52, en mettant les verbes au passé simple, sauf : avait soulevé, semblait, nous nous tenions.

Orthographe.

Étudiez le texte ci-dessous, dont une partie sera dictée. Remarquez : on s'assoit, bouche bée, gestes prompts, ouïr, certes.

« Il était une fois... ». On jouait ; on s'arrête ;
Tous les joujoux lâchés quittent la main distraite ;
On s'assoit, bouche bée, en faisant des yeux ronds.
Grand'mère, qui tricote à petits gestes prompts,
D'une petite voix commence son ramage,
Et l'on reste, à l'ouïr, sage comme une image.
Le conte qu'elle dit, certes, on le connaissait.
C'est le Chaperon rouge ou le Petit Poucet,
La Belle au bois dormant, le Chat botté, l'eau d'Ane,
Cendrillon, Les Souhaits, Barbe-Bleue et Sœur Aïme,
Et Riquet à la houppe, et bien d'autres encor.
Certes, on en sait par cœur l'histoire, le décor,
Les répliques ; mais comme on aime à les entendre,
Au chevrottement doux, monotonement tendre
De grand'mère, qui conte en tricotant son bas,
Et semble quelque fée, elle aussi, de là-bas ! —
Soi-même, à ce là-bas, comme on y va, sincère !
Quand c'est le loup qui parle, ou bien l'ogre, on se serre
L'un contre l'autre ; on voit leurs yeux rouges ardents,
Le trou blanc qu'ouvrent dans la nuit leurs grandes dents.
Pauvre Chaperon rouge, avec son pot de beurre !
Heureux Petit Poucet, lui ! sa chance est meilleure ;
Mais il l'a joliment méritée, en effet ;
Et s'il coupe le cou de l'ogre, c'est bien fait !

JEAN RICHEPIN. *Mes Paradis* (Fasquelle, édit.).

Composition française.

A. — La phrase. — Travaillons nos phrases.

1. La pluie tinte contre les vitres... Le vent pleure... Le feu danse. Employez de même des comparaisons abrégées ou métaphores avec les mots suivants :
Le feu, le vent, la pluie, le torrent, la forêt, la bouilloire, la girouette, les nuages.
2. Enrichissons nos phrases par l'observation : (*Exemples, page 51*).
Le feu brûle dans le poêle. (Quel feu ? comment brûle-t-il ? Quel poêle ?)
Le tapis de notre table est taché. — La tapisserie de la chambre est déchirée.
Ma mère est assise au coin du feu. — Mon père lit le journal.
3. Remplacez les expressions entre () par d'autres mots plus évocateurs, empruntés aux textes lus :
Les enfants (regardent avec plaisir) des livres d'images. Ils écoutent l'histoire de grand'mère (attentivement). Les rires des enfants (se font entendre) dans la chambre.
Le père de Chateaubriand (approchait et (sortait) peu à peu de l'ombre.
Dix heures sonnaient. Le marteau de l'horloge semblait (arrêter) ses pas.

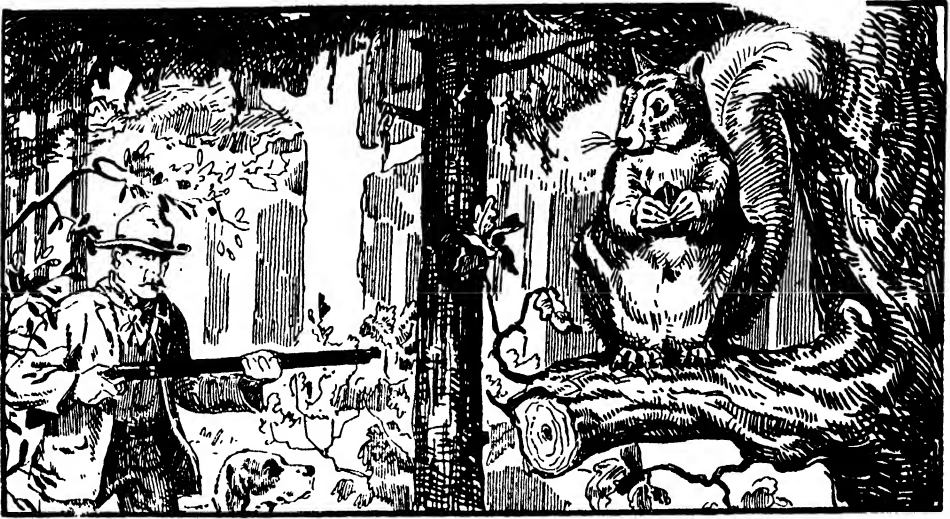
B. — Le paragraphe.

4. Sur le modèle du § 3, page 52, montrez une personne de votre famille quittant la veillée pour aller se coucher. Ex. : Neuf heures sonnent à la pendule. Ma grande sœur qui cousait interrompt brusquement son ouvrage. On dirait...
5. Relisez le texte de Richepin, ci-dessus, et montrez une vieille personne racontant une histoire à des enfants groupés autour d'elle. Soyez vrai !

C. — Composition française.

6. La veillée en famille. — Fin novembre, après souper. Quel temps fait-il ? Que fait chacun des membres de votre famille ? (Dites des choses exactes, réelles.)
7. Une veillée triste. — Il fait froid. — Le feu est tombé. Père est mécontent de sa journée. (Pourquoi ?) La lampe baisse. Allons, houp ! au lit !

Lecture supplémentaire 1.



29. Le fatal étonnement de Guerriot.

1. Le long des coudriers et des aulnes du sentier qu'il suivait pour la quinzième fois déjà de la journée, l'écureuil Guerriot, une faîne entre les dents, sautait de branche en branche, les petites oreilles droites à peine pointant, l'œil vif, la queue en traine retroussée ou relevée en panache s'épanouissant juste au-dessus de sa tête comme un parasol gracieux.

Il revenait de la lisière de sa forêt où il visitait les noisetiers et les hêtres, cherchant pour sa provision d'hiver les noisettes jaunes et les faînes mûres plus précoces là-bas qu'aux alentours de sa demeure.

2. Le moment était venu de la récolte. Finies les journées entières de jeu dans les branches des sapins et des chênes, les poursuites continuelles, les cachettes aux fourches des arbres, les cabrioles fantastiques, les équilibres audacieux. La moisson annuelle s'annonçait, car bientôt tomberaient et pourraient les fruits, bientôt l'hiver, le froid, les pluies, la neige le confinaient dans sa retraite caverneuse ou aérienne. Car son logis d'hiver serait soit une anfractuosité de roc bien nettoyée, soigneusement matelassée de mousse et de feuilles sèches, distribuée en compartiments égaux, en greniers distincts où s'entasseraient côte à côte et séparées ses provisions diverses ; soit une volumineuse boule à la charpente de bois maçonnée de feuilles empilées ou de mousse longue, consolidée de brindilles qui la hérisseraient comme une petite forteresse bien abritée à la fourche solide d'un gros arbre inaccessible, un sapin de préférence.

3. C'était là qu'il retournait à chaque voyage, une noisette ou une faîne dans sa petite gueule mi-fermée. Il recommençait sitôt arrivé, toujours sautillant, toujours joyeux après avoir rangé sa goulée dans son petit grenier où, l'hiver, bien calfeutré, il la reprendrait au fur et à mesure de ses besoins et rejetterait au dehors les débris inutiles et encombrants, soit par une petite cheminée latérale, soit par l'ouverture principale, le boyau d'entrée qu'il pouvait ouvrir du dedans et refermer solidement avec des matériaux résistants, rejointoyés de mousse.

4. Il avait fait ainsi la saison précédente et recommencerait chaque année après avoir laissé toute la saison chaude sa maison ouverte et vide comme pour l'aérer de ce long hivernage clos et la retrouver toute saine à l'automne.

Le fatal étonnement de Guerriot (suite).

1. Guerriot était ce jour-là sorti de la forêt ; il avait couru sur le mur de li-sière aux grosses pierres moussues, patinées de hâle, effrayant les lézards qui se chauffaient au soleil et rentraient précipitamment dans leurs retraites en le voyant filer, la queue verticale, l'arrière-train en l'air, la tête basse, comme fuyant une correction. Il avait visité des noisetiers et des hêtres, choisi sa faine et regagné par le chemin des branches, plus familier et plus commode, l'entrée de la forêt.

2. Justement, le sentier, silencieux à son départ, s'égayait d'un rappel de merle au pied du gros chêne.

Qu'est-ce que pouvait bien vouloir cet ordonnateur austère, au frac éternellement correct, des concerts printaniers, à cette heure du jour ? D'ordinaire, c'était à l'aube et au crépuscule que son « tcha-tcha » régulier réclamaient les autres oiseaux pour la consigne du jour ou le mot d'ordre de la nuit. Bizarre, ce bruit ! Il faut voir, et Guerriot se précipite, la petite tête enfoncée dans son cou comme un galopin faussement timide, se penchant vivement à droite, à gauche, en avant, de côté, pour découvrir, derrière les multiples rideaux de serge des frondaisons, le siffleur à bottes jaunes appelant ses confrères.

3. Assez bas perché sur un rameau flexible, il se penchait nerveux, l'œil vif fouillant le vide, étonné de ne rien voir et de ne plus entendre, quand un grand chien roux, poussant des abois furieux, reniflant bruyamment, le nez en l'air, arriva sous son arbre et, l'effrayant par son élan et ses coups de gueule, le fit jaillir de côté dans un envol éperdu, en même temps qu'une rude voix humaine se faisait entendre, et qu'une violente détonation étonnait la mer calme des feuilles ondulant sous la brise du matin. Et aussitôt il sentit glisser tout autour de lui des sifflements aigus comme un vol de frelons irrités que le chien aurait lâchés en l'air à ses trousses et qui passèrent en rafale subitement évanouie.

4. Les oreilles hérissant leurs pinceaux de poils, la queue en bouclier sur le dos, les dents claquant de colère et de peur, il filait comme un trait, brancheyant à toute allure, s'enroulant autour des arbres, rebondissant plus loin, en haut, en bas, de côté, dans une fuite éperdue, fantastique, pour faire perdre sa trace à l'ennemi aboyant qui l'avait épouventé de ses cris et menacé de ses sifflements ; — car Guerriot, n'ayant vu que le geste du chien, lui attribuait naturellement, par un sentiment très droit de logique, et le coup de fusil et le cinglement des plombs.

5. Il regagna par un habile crochet sa boule de mousse où il déposa la faine qu'il n'avait pas lâchée et fila se cacher au haut d'un arbre voisin, sondant l'espace au-dessous de lui et écoutant au loin les aboiements du chien qui s'en allait et dont le départ calma progressivement sa frayeur coléreuse.

Comment ce lourd animal qui le menaçait de la terre avait-il bien pu faire pour lancer à sa poursuite cette rafale de sifflements qui lui avaient fait dans sa fuite hérissier les poils et plier les reins ? Mais plus rien ne troublait la forêt et Guerriot repartit de nouveau à sa récolte.

Le fatal étonnement de Guerriot (suite).

1. Plusieurs jours se passèrent ainsi dans la quiétude et le joyeux labeur d'une bonne récolte.

Il redescendait son sentier, une noisette aux dents cette fois, pour la porter dans la case de son grenier appropriée à cette provende, quand il fut surpris par un claquement sec, accompagné de sons gutturaux qui le firent subitement grimper tout droit au gros arbre sous lequel il passait.

2. Arrivé aux premières branches, se sentant hors d'atteinte d'une attaque ordinaire, il fit brusquement halte et regarda à terre. Il y vit un étranger à deux pattes qui le considérait attentivement. Guerriot, aussitôt, se jeta du côté opposé à l'homme, dissimulant son corps derrière le fût du charme, et regarda à son tour, lui aussi, cet être bizarre au pelage multicolore, prêt au premier geste de menace à sauter au large et à le semer, ainsi qu'il avait fait pour le braillard des jours précédents.

3. Mais l'homme ne criait pas comme le chien, il ne faisait pas de gestes menaçants, donc il ne pouvait être dangereux ; un peu drôle seulement, et d'autant plus que, bientôt, il sembla diminuer de grosseur et s'affaïsser sur lui-même.

Il devenait de moins en moins menaçant et avait l'air tout apoltroni de sa rencontre. Très étonné, Guerriot ne le quittait pas des yeux.

4. Alors l'autre, lentement, porta à son épaule un long tube sur lequel sa tête, comme morte, sembla tomber inanimée et l'éleva progressivement dans la direction de Guerriot qui, nullement inquiet, le regardait faire sans bouger.

Bientôt le tube s'immobilisa et l'écureuil, face à face avec ce trou noir qui le regardait fixement et l'œil rond de l'homme rivé sur le canon qui le fixait aussi, sentit comme un malaise pénétrant et profond et un choc étrange en lui.

5. Il aurait voulu fuir et ne voyait point de danger. Il sentait pourtant quelque chose d'angoissant qu'il ne comprenait pas, qui pourtant le menaçait et le liait à cet assemblage étrange que ses yeux ne pouvaient plus quitter, fascinés qu'ils étaient par ce trou fixe et sans paupière.

Plus avant sa tête anxieuse aux yeux plus fixes se penchait, attirée par le gouffre de ce regard vide et par l'éclat flamboyant de l'œil qui semblait le surplomber.

Ah ! le grenier aux provisions, les belles noisettes jaunes, les fâines bien pleines, les calmes journées de l'hiver bien au chaud dans le logis aérien tranquille et sûr !

Guerriot sent sa tête qui ne pense plus ! Il faut fuir, fuir ! Brusquement il va secouer ce charme, tenter le geste, esquisser l'élan. Trop tard ! Un immense éclair rouge jaillit de l'œil vide, un saisissement plus grand et plus fou perce le petit crâne bossué et oingle, sous le poitrail blanc, le cœur chaud de la pauvre bête qui sauta et dégringola sur le sol, encore aux dents la grosse noisette jaune déchaulée, qu'elle serrait plus fort entre ses petites mâchoires raidies par l'étonnement suprême de la mort.

(Fin).

LOUIS PERGAUD. *De Goupil à Margot* (Mercure de France).



30. — La chanson du vannier.

1. Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.
Brins d'osier, vous serez le lit frêle, où la mère
Berce un petit enfant aux sons d'un vieux couplet :
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant, sur sa couche légère.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

2. Vous serez le panier plein de fraises vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis.
Elles rentrent, le soir, rieuses au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale¹ des corbeilles.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

3. Vous serez le grand van², où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

4. Lorsque s'empourpreront les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux,
Brins d'osier, vous lierez les cerceaux des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves, et bouillonne.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

1. S'exhale : s'élève, s'échappe. — 2. Van : grand panier plat dans lequel on secoue les grains pour les séparer de la paille.

5. Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse¹ perfide au milieu des roseaux,
Où la truite, qui monte et file, entre deux eaux,
S'enfoncé et, tout à coup, se débat frémissante.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

6. Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie²
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand,
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis, sous les doigts du vannier.

ANDRÉ THEURIET. *Le chemin des bois* (Lemerre, édit.).

31. Le tailleur de pierres.

1. Claude des Huttes était un homme d'environ trente-six à quarante ans, de taille moyenne, de stature³ plutôt grêle⁴ et un peu courbée en avant, comme celle d'un manoeuvre accoutumé à se plier sous le poids des choses lourdes. Ses jarrets n'avaient pas la vigueur élastique, les muscles tendus des chasseurs de chevreuils dans nos Alpes : ils penchaient en avant, comme ceux de l'ouvrier qui s'agenouille souvent pour son travail. Une de ses épaules était beaucoup plus élevée, plus nouée⁵ et plus forte que l'autre : c'était celle où s'emmanchait le bras droit, qui lève et qui abaisse sans cesse le marteau. Bien que ses bras fussent maigres, et bien que les manches qui n'en couvraient que la moitié en laissassent voir les veines, les tendons et les muscles presque à nu, ses mains étaient longues, massives, nouées aux articulations, rudes d'écorce comme des tenailles.

L'habitude de remuer, de tourner, de façonner les grosses pierres, avait développé et endurci chez lui ce premier outil de l'homme, la main. Il les laissait pendre comme deux balanciers inertes qui l'embarrassaient visiblement quand il ne portait rien. Ses pieds nus et larges, dont les orteils, puissamment prononcés⁶, mordaient le sol, s'imprimaient devant moi sur le sable de l'allée humide, comme les clous des fers de mon cheval dans l'herbe du pré, après une rosée.

2. Il tenait son bonnet de laine rousse à la main. Ses cheveux noirs, épais, saupoudrés de quelques grains de poussière de marbre, flottaient de la longueur d'une main derrière son cou. Ils étaient coupés carrément, à larges entailles, par ses propres ciseaux, de manière à déborder seulement comme un ourlet noir entre la nuque et le collet, pour protéger son cou contre la pluie et la neige.

3. Il n'avait pour tout vêtement qu'une chemise de fil de chanvre écrue⁷, ouverte au cou, nouée sur la poitrine par deux clous de laiton. . . . Il portait sa veste sur l'épaule gauche. . . . Un pantalon de laine blanche, de même étoffe que la veste, était serré autour de sa taille par une forte ceinture de cuir roux à petites poches fermées par un lacet de cuir aussi, d'où sortaient à moitié les branches de son compas et les manches de ses trois marteaux. Ce pantalon ne descendait qu'aux chevilles du pied. Un long tablier de peau de chèvre flottait et bruissait à chaque pas sur ses genoux. Il marchait avec la cadence lente et mesurée d'un homme qui peine en marchant. . . .

LAMARTINE. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point* (Hachette, édit.).

1. Nasse : panier tressé de telle façon que le poisson, une fois entré, ne peut plus sortir. — 2. Claie : treillis d'osier à claire-voie. — 3. Taille. — 4. Mince et d'apparence chétive. — 5. Formait des renflements : les muscles saillants, apparaissaient comme des nœuds. — 6. Les orteils puissants, élargis, solides. — 7. Non blanchie.

32. — Apprenti menuisier.

1. Deux ou trois jours après la fin de mes classes, la mère Balais me demanda si j'aimais plus un métier qu'un autre. Nous étions justement à déjeuner. Je lui répondis que celui que j'aimais le plus, c'était l'état de menuisier, parce que rien ne me faisait plus de plaisir à voir que de beaux meubles, de grandes commodes, des armoires bien polies, des cadres en vieux noyer et d'autres objets pareils. Cela lui plut. « Je suis contente, me dit-elle, que tu choisisses, car ceux qui prennent le premier métier venu montrent qu'ils n'ont d'idée pour aucun. Et quand on est décidé, fit-elle en se levant, autant partir tout de suite ; je vais te conduire chez le maître-menuisier Nivoi, près de la fontaine. Tu ne pourrais jamais être en de meilleures mains. Nivoi connaît la menuiserie mieux que pas un autre de la ville. C'est un homme de bon sens ; il a fait son tour de France¹ ; il est même resté cinq ou six ans à Paris. Je suis sûre que, pour me faire plaisir, il te recevra d'emblée². »

Je connaissais le père Nivoi depuis longtemps ; sa figure franche, ouverte, ses petits yeux malins me plaisaient. Je n'aurais pas choisi d'autre maître.

La mère Balais et M. Nivoi furent bientôt d'accord. « Eh bien ! c'est entendu, dit M. Nivoi ; Jean-Pierre viendra tout de suite après dîner, et son apprentissage commencera. Je le prends pour quatre ans. Les deux premières années, il ne me servira pas beaucoup ; mais les deux autres seront pour les frais d'apprentissage. — Si vous voulez un écrit ? dit la mère Balais. — Allons donc ! entre nous un écrit, s'écria le vieux menuisier. Est-ce que je ne vous connais pas ? »

2. Durant six ans, je restai chez le père Nivoi. Que de travail, que de tristesse, et pourtant que de bonheur aussi pendant ces longues années d'apprentissage ! Tout revit en moi, tout se réveille ! J'entends le rabot courir, la scie crier, le marteau résonner sous le grand toit de l'atelier. Je vois les copeaux rouler sous l'établi ; je les repousse du pied, les joues et le front couverts de sueur. Et le grand Jâry, cet être pâle, maigre, les cheveux ébouriffés, je le vois aussi, je l'entends donner des ordres : « Apprenti, le rabot ! — Apprenti, les clous ! — Enlève-moi cette sciure, apprenti, et plus vite que ça. — Qu'est-ce que c'est ? tu te mêles d'ajuster ? Ha ! ha ! le bel ouvrage ! Comme c'est raboté ! Comme c'est scié ! Le patron va gagner gros avec toi Il n'a qu'à faire venir du vieux chêne, pour t'apprendre à massacrer³ ! »

Le père Nivoi voyait la jalousie de ce mauvais gueux, et quelquefois il s'écriait : « Hé ! Michel, tâche donc d'être plus honnête avec Jean-Pierre. Tu n'as pas toujours été malin pour raboter une planche, et pour enfoncer un clou ; ça ne t'est pas venu tout seul . . . il t'a fallu des années et des années Je te défends d'être grossier avec l'apprenti ; je ne veux pas de ça Tu m'entends ? . . . » Malheureusement, le brave homme n'était pas toujours à l'atelier.

3. Au commencement de ma troisième année d'apprentissage, un soir, au moment de partir, M. Nivoi me dit, après avoir regardé mon travail : « Jean-Pierre, je suis content de toi ; tu m'as rendu déjà de véritables services et je veux te montrer ma satisfaction. Dis-moi ce qui peut te faire plaisir ? » En entendant ces paroles, je sentis mon cœur battre. J'aurais bien su quoi répondre, mais je n'osais pas. Et comme j'étais là, tout troublé, le père Nivoi me dit encore « Hé ! tu n'as jamais rien reçu de moi, Jean-Pierre ! » En même temps, il tirait de sa poche une grosse pièce de cinq francs qu'il faisait sauter dans sa main.

ERCKMANN-CHATRIAN. *Histoire d'un homme du peuple* (Hetzel, édit.).

1. Tour de France : autrefois, les ouvriers, après avoir terminé leur apprentissage, parcouraient la France et travaillaient quelque temps dans une localité, quelque temps dans une autre. Ainsi, ils se perfectionnaient dans leur métier. — 2. Tout de suite. — 3. A gaspiller le bois.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *La chanson du vannier*, page 59. — 1. Que fabrique le vannier? (*Suivez les paragraphes.*) — 2. S'empourprer, c'est se colorer de pourpre, de rouge. Pourquoi dit-on (§ 4) que les vignes s'empourpreront? — 3. On dit : un frère roseau, parce que ... Un enfant frère, c'est... La frêle embarcation... (terminez la phrase, en imaginant une scène, et en employant le verbe chavirer). — 4. Un homme perfide est celui qui... (*Dictionnaire.*) Une nasse perfide, signifie...
- B. — *Le tailleur de pierres*, page 60. — 1. Quels sont les outils du tailleur de pierres? Dans le texte, le tailleur de pierres est-il dépeint pendant son travail? Que fait-il, au moment où l'auteur le voit? — 2. Comment sont coupés les cheveux de Claude? L'auteur suppose qu'il a ainsi coupés ses cheveux pour... — 3. Relevez les expressions qui désignent les actions du tailleur de pierres, lorsqu'il est au travail. Dites : *Le tailleur de pierres lève et...* ; *il...* — 4. Indiquez les effets du travail sur son corps : il a la taille... ; son épaule (*laquelle?*) est...
- C. — *L'apprenti menuisier*, page 61. — 1. L'enfant choisit le métier de menuisier parce que... La mère Bulais est contente, parce que l'enfant aime... — 2. On s'engage parfois par écrit ; *on fait un écrit*. Par exemple : le propriétaire et le locataire ont fait un écrit ; le propriétaire s'engage à conserver le locataire pendant... ; de son côté le locataire... — Pourquoi le père Nivoi ne veut-il pas d'écrit? — 3. Relevez dans le texte les expressions qui peignent le caractère du père Nivoi. (Dites : *Le père Nivoi est...*) Relevez celles qui peignent les défauts du grand Jâry.

II. — Vocabulaire. — Les artisans.

Ce sont les ouvriers qui exercent à domicile un petit métier, seuls, ou avec un petit nombre de compagnons.

N. — Quelques artisans : Le menuisier, l'ébéniste, le forgeron, le serrurier, le charron, le maréchal ferrant, le sabotier, le vannier, le tailleur de pierres, le boulanger...

Quelques métiers de femme : la couturière, la lingère, la modiste, la blanchisseuse, la repasseuse...

Le patron, le compagnon, l'apprenti — l'atelier, la boutique, l'échoppe — la clientèle.

Adj. — Laborieux, habile, adroit, consciencieux, ingénieux.

V. — Fabriquer, façonner, confectionner, assembler, ajuster.

Expression : faire son tour de France.

Proverbes : A l'œuvre on connaît l'artisan. C'est au pied du mur qu'on voit le maçon.

Famille de mots : Main, manier, maniable, manuel, manufacture, manuscrit, maintenir, maintien, manœuvre, manœuvrer, menotte.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Énumérez quelques-uns des artisans de votre village ou de votre quartier, et dites ce qu'ils font.
2. Dites quels sont les outils d'un artisan que vous connaissez bien, ou d'une ouvrière, et à quoi ils servent. (N'hésitez pas à lui demander les renseignements nécessaires.)
3. Relisez le § 2 de la lecture, page 61 « Apprenti menuisier », et dites de même :
 Dans l'atelier du menuisier, j'entends...
 Dans l'atelier du forgeron, ou du charron, on entendait...
4. Remplacez les points par le mot convenable de la famille de main.
 La... est le premier de tous les outils. Les métiers qui exigent surtout l'activité de la main ou du corps sont des métiers... Le menuisier doit savoir... le rabot et la scie. Ce marteau est trop lourd pour moi, je ne puis le... ; il n'est pas... Les anciens livres étaient écrits à la main, c'étaient des... Avant de quitter la gare, le train a dû... ; le chef de gare dirigeait cette... On peut dire : une fabrique ou une... de chaussures, d'armes. Une petite main est une... On met des... aux malfaiteurs. Ces soldats défilent superbement, ils ont un fier...
5. Cherchez les mots de la famille de labour. (Voyez sur le dictionnaire à labor..., labour..., des mots dérivés et soulignez le suffixe. Cherchez le sens de collaborer, d'élaborer et de leurs dérivés. Quel préfixe retrouvez-vous dans collaborer?) Employez dans une phrase chacun des mots de cette famille.

Grammaire.

I. — Féminin des adjectifs qualificatifs.

(Revoir, page 20, la révision des connaissances du cours élémentaire).

Les métiers.

A mesure que j'avancais dans cette longue rue, les maisons devenaient plus humbles et plus rustiques ; j'y observais des métiers et des mœurs inconnus dans les beaux quartiers où s'écoulait mon enfance. C'est là que je vis pour la première fois des maraîchers en grand chapeau de paille arroser leur jardin, des filles hâlées traire des vaches, des marchands de bois dresser dans leurs chantiers des bûches en arcs de triomphe, et le maréchal, sur le seuil de sa forge, dans une âcre odeur de corne brûlée, ferrer un cheval, maintenant un pied relevé par un compagnon.

ANATOLE FRANCE.

II. — Leçon.

| | | |
|----|----------------------|-------------------------|
| 1° | Un long ruban | une longue rue |
| | Un ouvrier actif | une ouvrière active |
| | Un apprenti grossier | une apprentie grossière |
| | Un écolier courageux | une écolière courageuse |
| | un garçon menteur | une fille menteuse. |

Le féminin des adjectifs qualificatifs s'apprend par l'usage.

2° Nous écrivons, en doublant la consonne finale :

| | |
|-------------------|-------------------------|
| Un travail manuel | une occupation manuelle |
| Un meuble ancien | une commode ancienne |
| Le frère cadet | la sœur cadette |
| Un bébé mignon | une poupée mignonne. |

3° Les seules difficultés sont les suivantes :

| Masc. | Fém. | Masc. | Fém. | Masc. | Fém. |
|---------|----------|--------|----------|------------|---------------|
| complet | complète | aigu | aiguë | malin | maligne |
| concret | concrète | exigu | exiguë | bénin | bénigne |
| discret | discrète | public | publique | majeur | majeure |
| inquiet | inquiète | turo | turque | enchanteur | enchanteresse |
| secret | secrète | greco | grecque | accusateur | accusatrice |

4° Des métiers et des mœurs inconnus.

Quand l'adjectif qualificatif se rapporte à plusieurs noms, dont un du genre masculin, il se met au masculin pluriel.

III. — Exercices.

1. Ecrivez correctement les adjectifs en italique :

Une occupation *journalier* ; une *beau* armoire *poli* ; une table *pareil* à l'autre ; la *meilleur* boutique ; une réponse *sûr* ; une parole *franc* ; une figure *malin* ; une tête *ebouriffé* ; un *vieux* arbre ; un *vieux* habit ; une *vieux* planche ; une parole *grossier* ; une *gros* pièce de cent sous ; une taille *moyen*, *grêle*, un peu *courbé* ; une main *massif*, *rugueux* ; une jambe *nu* ; la laine *roux* ; une chevelure *noir*, *épais*, *crépu* ; une chemise *blanc* ; une long robe ; une cadence *mesuré* ; la ville *entier* ; une chaussure *sain* et *fin* ; la fraise *vermeil* ; une pêche *mûr* ; une orange *amer* ; une liqueur *doux*.

2. Employez chacun des adjectifs suivants comme épithète, au masculin singulier, au fém. sing. Exemple : un fruit amer, une tisane amère. — Printanier, exigu, contigu, mignon, quotidien, roux, gras, faux, frais, fraîche, gentil, épais, nul, sot, vieillot — complet, discret, inquiet, secret — coquet, propre, violet, cadet — intérieur, majeur, mineur, extérieur, supérieur, inférieur, accusateur, consolateur, protecteur, enchanteur, vengeur, vengeresse.

3. Faites accorder les adjectifs en italique : Des pêches et des raisins bien *mûr*. Une parole et un geste *grossier*. Une maison et une cour *contigu*. Une table, une armoire et un buffet *ancien*. La flotte et l'armée *grec*. Une paysanne et un paysan *hâlé*. Des métiers et des mœurs *inconnu*. La mère et la fille *maladif*. La fillette et le garçon *attentif*. Des fraises et des groseilles *vermeil*. La place et le jardin *public*.

4. Conjuguez au présent, à l'imparfait, au passé simple du mode indicatif : dire, faire, vouloir, devoir, mentir (*je mens, tu mens, il ment*).

Orthographe.

1. Chez le menuisier. — Etudiez le § 2, page 61, « Apprenti menuisier ». J'entends... jusqu'à massacrer.
2. Etudiez le texte ci-dessous :

Le forgeron.

Jamais le forgeron ne se plaignait. Je l'ai vu, après avoir battu le fer pendant des journées de quatorze heures, rire le soir de son bon rire, en se frottant les bras d'un air satisfait. Il n'était jamais triste, jamais las. Il aurait soutenu la maison sur son épaule, si la maison avait croulé.

L'hiver, il disait qu'il faisait bon dans sa forge. L'été, il ouvrait la porte toute grande et laissait entrer l'odeur des foin. Quand l'été vint, j'allais m'asseoir à côté de lui, devant la porte. On était à mi-côte ; on voyait de là toute la largeur de la vallée. Il était heureux de ce tapis immense de terres labourées, qui se perdait à l'horizon dans le lilas clair du crépuscule.

EMILE ZOLA.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Faisons des phrases correctes.* — Il tirait de sa poche une grosse pièce de cinq francs qu'il faisait sauter dans sa main.
Complétez les phrases suivantes en employant que ou qu' : Brins d'osier, vous serez le panier plein... que... Vous serez le berceau du petit enfant que... Fleur de farine, pâte fine, tu seras la miché que... Il prit un clou qu'... Apprenti, fais-moi passer le rabot que... On voyait ses cheveux noirs qu'il... (§ 2, page 60).
2. J'entends le rabot **courir**, la scie **crier**, le marteau **résonner** (p. 61).
Dites de même en vous rappelant un soir d'orage : J'entends encore le tonnerre..., le vent..., les portes, la pluie..., la grêle.
Une partie de ballon : je vois les joueurs..., le ballon..., les spectateurs... (*plusieurs verbes*). Une scène de vendange (ou de travail des champs) : je vois les vendeurs... ou les laboureurs...
3. Cherchons le mot expressif, évocateur : La scie **crie**. Les sabots **battent** le plancher. Essayez de trouver le mot expressif :
Le... de la scie. Le... de la toupie. Le... de la mer. Le... des faux.
Les lourds sabots... le sol. La bise... par le trou de la serrure. Le vent... dans les arbres.
La plume... sur le papier. La neige... sous les pas. Le feu... dans la torge.

B. — Le paragraphe.

4. L'artisan au repos : Relisez avec soin le texte de Lamartine (p. 60) mais inspirez-vous surtout de ce que vous avez vu. — Faites connaître d'abord sa physionomie, sa taille, puis son costume. — Tâchez de donner les détails caractéristiques, qui rappellent la profession.
5. Un ouvrier au travail. — (Exemple : *Un menuisier au travail*.) Debout devant son établi, les jambes écartées, le corps légèrement penché en avant, Crinel fendait à la scie une longue planche de chêne. A chaque abaissement de ses bras, les dents d'acier mordaient le bois en sifflotant et s'avançaient le long d'un grand trait noir tracé sur la planche. De la sciure coulait le long de la lame, puis s'amassait aux pieds de l'ouvrier.

C. — Composition française.

6. En vous inspirant des textes : La chanson du vannier (p. 59), le forgeron (p. 64), décrivez la joie d'un bon ouvrier. Il entre dans son atelier : il est heureux de retrouver ses outils ; il se met à la besogne et, tout en travaillant, il pense à l'utilité de son travail.
7. La chanson du forgeron — ou d'un autre artisan, à votre choix.
Une phrase servira de refrain : Fer grossier, courbe-toi sous le marteau pesant.
Quelques couplets diront les divers usages de ce fer : Tu seras...

33. — Hommage filial.



Le 14 juillet 1882, le Conseil municipal de Dôle fit poser solennellement, en présence de Pasteur, une plaque commémorative sur la façade de la maison où il était né en 1822. L'illustre savant remercia en ces termes.

1. Messieurs, je suis profondément ému de l'honneur que me fait la ville de Dôle ; mais permettez-moi, tout en vous exprimant ma reconnaissance, de m'élever contre cet excès de gloire. En m'accordant un hommage qui ne se rend qu'aux morts illustres, vous empiétez¹ trop vite sur le jugement de la postérité.

Ratifiera-t-elle votre décision, et n'auriez-vous pas dû, Monsieur le Maire, prévenir le Conseil municipal de ne pas prendre une résolution aussi hâtive ?

2. Mais, après avoir protesté, Messieurs, contre les dehors éclatants d'une admiration que je ne mérito pas, laissez-moi vous dire que je suis touché et remué jusqu'au fond de l'âme. Votre sympathie a réuni sur cette plaque commémorative les deux grandes choses qui ont fait à la fois la passion et le charme de ma vie : l'amour de la science et le culte du foyer paternel.

3. O mon père et ma mère ! O mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout ! Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi. Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné² des sentiments que tu m'avais inspirés. Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier³, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. Non seulement tu avais les qualités persévérantes qui font les vies utiles, mais tu avais aussi l'admiration des grands hommes et des grandes choses. Regarder en haut, apprendre au delà, chercher à s'élever toujours, voilà ce que tu m'as enseigné. Je te vois encore, après ta journée de labeur, lisant, le soir, quelque récit de bataille d'un de ces livres d'histoire contemporaine, qui te rappelaient l'époque glorieuse dont tu avais été témoin. En m'apprenant à lire, tu avais le souci de m'apprendre la grandeur de la France. Soyez bénis l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été, et laissez-moi vous reporter l'hommage fait aujourd'hui à cette maison.

4. Messieurs, je vous remercie de m'avoir permis de dire bien haut ce que je pense depuis soixante ans. Je vous remercie de cette fête et de cet accueil, et je remercie la ville de Dôle, qui ne perd de vue aucun de ses enfants et qui m'a gardé un tel souvenir !

LOUIS PASTEUR.

1. L'auteur veut dire que la ville de Dôle porte sur lui un jugement prématuré : seule la postérité pourra le juger. — 2. Profondément pénétré. — 3. Le père de Pasteur, après avoir été soldat de Napoléon, avait exercé le métier de tanneur.

34. — Mon grand-père et mon père.

1. Mon grand-père, Pierre Dumont, appartenait à une famille établie à Launay de temps immémorial¹, et estimée de tout le pays dans un rayon² de trois ou quatre lieues, et il portait fièrement un nom qui représentait, à ses yeux, plusieurs siècles de travail et de bonne conduite. Ce nom, modeste et banal³ entre tous, il ne l'eût pas échangé contre ceux de Turenne et de Condé réunis. Il gardait une profonde reconnaissance aux braves gens qui le lui avaient transmis d'âge en âge, si net et si pur. Il se faisait un devoir sacré de le garder exempt de blâme, et il voulait que ses enfants en prissent bien soin comme lui.

Il s'expliquait là-dessus, en famille, avec un peu d'emphase, mais d'un ton si loyal que personne ne pouvait l'entendre sans partager sa conviction.

« Un Dumont ne ment pas ! Les Dumont n'ont jamais emprunté un sou sans le rendre ! Il n'y a pas de place pour le bien d'autrui dans la maison d'un Dumont ! Un Dumont ne frappe pas plus faible que lui ! Si tu manquais de respect à une femme, tu ne serais pas un Dumont ! Les Dumont, de tous temps, ont été les serviteurs de leurs amis ! »

2. Mon père me semblait être le plus bel homme qui fût au monde, et j'admirais naïvement⁴ en lui le chef-d'œuvre de la nature. Son grand corps svelte et droit, ses yeux ombragés de sourcils touffus, ses cheveux ras, son cou brûlé par le soleil, ses mains puissantes, ses mollets saillants, et jusqu'à ses grands pieds logés tout à leur aise dans des souliers de cuir écru⁵, représentaient, au moins pour moi, un type accompli.

Je l'aimais surtout dans sa veste de drap ou de coutil, suivant la saison, et sous sa casquette américaine à visière droite. Le dimanche, en redingote noire et chapeau de soie, il avait l'air emprunté⁶, et c'est à peine si je le reconnaissais à la parade des pompiers, sous l'uniforme lourd et brillant qui faisait l'orgueil de ma mère.

3. Lorsqu'il avait sa veste et son carnier, moi, ma blouse grise et mes guêtres, et qu'un heureux destin nous donnait à tous deux la clef des champs, je lui disais avec un accent de joie inexprimable : « Papa, nous sommes *nous* ! » Alors il haussait les épaules, m'embrassait sur le front, et répondait, en grossissant sa voix : « En route, mauvaise troupe ! » Et, partant du pied gauche, il m'enseignait le pas des compagnons du tour de France : « Une, deux ! une, deux ! la pointe en bas, le jarret tendu ! Voilà comme on arpente un kilomètre en dix minutes ! » Je m'essoufflais bientôt ; il enrayait⁷ sa marche et nous causions.

4. Certes, j'ai eu l'occasion de rencontrer, dans ma vie déjà longue, beaucoup de vrais savants ; mais je persiste à croire que mon père, simple artisan de petite ville, est un des hommes les plus complets que j'aie connus. Il ne savait pas tout, la chose est sûre, mais il savait un peu de tout, et, ce peu, il le savait bien. L'ayant appris et presque deviné par lui-même. Son tour de France avait duré trois ans, et il avait mis le temps à profit. Il s'était promené du nord au sud et de l'est à l'ouest, et, tout en travaillant de ses bras pour gagner le pain quotidien, il s'était servi de ses yeux et de ses oreilles. « Mon secret est bien simple, disait-il : je n'ai jamais traversé un champ sans regarder les plantes qui y poussaient, les bêtes qui s'y nourrissaient, et sans échanger quelques mots de bonne amitié avec l'homme qui y travaillait ! Jamais non plus je ne suis sorti d'une ville, petite ou grande, sans avoir observé de mon mieux ce qu'on y fabriquait. Ouvrier, j'ai trouvé partout des ouvriers qui savaient peu ou prou leur affaire, et leurs leçons ne m'ont jamais coûté qu'une poignée de main. »

EDMOND ABOUT. *Le roman d'un brave homme* (Hachette, édit.).

1. C'est un temps si éloigné que la mémoire ne peut se le rappeler. — 2. A trois ou quatre lieues à la ronde. — 3. Communément répandu. — 4. Comme un enfant né depuis peu ; c'est-à-dire en toute simplicité. — 5. Tanné, mais non complètement travaillé. Rapprocher de oru. La toile écru est celle qui n'a pas été blanchie. — 6. Un air qui n'est pas habituel. — 7. Ralentir, arrêter.

35. — L'honneur du nom

Pendant la Restauration, un haut fonctionnaire s'est rendu coupable de concussion, c'est-à-dire qu'il a profité de sa situation pour réaliser des gains malhonnêtes. Au moment où le ministre, — le maréchal Cottin, prince de Wissembourg — réprimande le coupable, le frère de ce dernier — le maréchal Hulot, comte de Forzheim — entre. Le maréchal Hulot est un ami du maréchal Cottin. — Il est sourd, et, le plus souvent, il faut lui parler à l'aide d'un cornet acoustique

1. ... En ce moment, le maréchal Hulot, ayant appris que son frère et le ministre étaient seuls, se permit d'entrer : et il alla, comme les sourds, droit au prince.

— Oh ! cria le héros de la campagne de Pologne, je sais ce que tu viens faire, mon vieux camarade... Mais tout est inutile... — Inutile !... répéta le maréchal Hulot qui n'entendit que ce mot. — Oui, tu viens me parler pour ton frère : mais sais-tu ce que c'est que ton frère ? — Mon frère ? ... demanda le sourd. — Eh bien ! cria le maréchal, c'est un misérable, indigne de toi !... Et la colère du maréchal lui fit jeter par les yeux ces regards fulgurants¹, qui, semblables à ceux de Napoléon, brisaient les volontés et les cerveaux.

2. — Tu en as menti, Cottin ! répliqua le maréchal Hulot devenu blanc. Jette ton bâton comme je jette le mien !... Je suis à tes ordres².

Le prince alla droit à son vieux camarade, le regarda fixement et lui dit dans l'oreille en lui serrant la main : — Es-tu un homme ? — Tu le verras...

— Eh bien ! Tiens-toi ferme. Il s'agit de porter³ le plus grand malheur qui pût t'arriver. Le prince se retourna, prit sur la table un dossier, le mit entre les mains du maréchal Hulot en lui criant : « Lis ! » Le comte de Forzheim lut...

— Je vous demande pardon, dit avec une touchante fierté le maréchal Hulot au prince de Wissembourg.

— Allons tutoie-moi toujours, Hulot ! répliqua le ministre en serrant la main de son vieil ami.

3. — Combien avez-vous pris ? dit sévèrement le comte de Forzheim à son frère.

— Deux cent mille francs.

— Mon cher ami, dit le comte en s'adressant au ministre, vous aurez les deux cent mille francs sous quarante-huit heures⁴. On ne pourra jamais dire qu'un homme portant le nom de Hulot a fait tort d'un denier à la chose publique...

(Le maréchal Hulot, avec le secours d'une nièce, réunit, le jour même, les deux cent mille francs.)

4. Le lendemain, à dix heures du matin, le comte de Forzheim se fit annoncer chez le prince de Wissembourg et fut aussitôt admis.

— Eh bien ! mon cher Hulot, dit le maréchal Cottin en présentant les journaux à son vieil ami, nous avons, vous le voyez, sauvé les apparences⁵. Lisez.

Le maréchal Hulot posa les journaux sur le bureau de son vieux camarade et lui tendit deux cent mille francs.

— Voici ce que mon frère a pris à l'État, dit-il.

— Quelle folie ! s'écria le ministre. Ils nous est impossible, ajouta-t-il en prenant le cornet que lui présenta le maréchal et parlant dans l'oreille, d'opérer cette restitution. Nous serions obligés d'avouer les concessions de votre frère et nous avons tout fait pour les cacher.

— Faites-en ce que vous voudrez : mais je ne veux pas qu'il y ait dans la fortune de la famille Hulot, un liard volé dans les deniers de l'État, dit le comte.

— Je prendrai les ordres du roi à ce sujet. N'en parlons plus⁶, répondit le ministre en reconnaissant l'impossibilité de vaincre le sublime entêtement du vieillard.

5. — Adieu Cottin, dit le vieillard, en prenant la main du prince de Wissembourg, je me sens l'âme gelée... Puis, après avoir fait un pas, il se retourna, regarda le prince qu'il vit ému fortement ; il ouvrit les bras pour l'y serrer, et le prince embrassa le maréchal.

— Il me semble que je dis adieu, dit-il, à toute la Grande-Armée, en ta personne...

— Adieu donc, mon bon et vieux camarade ! dit le ministre.

— Oui, adieu, car je vais où sont tous ceux de nos soldats que nous avons pleurés⁷. Trois jours après, le maréchal Hulot était mort.

BALZAC. *La Cousine Bette*.

1. Qui jettent une lueur vive et rapide comme l'éclair. — 2. Jette ton bâton de maréchal. Hulot se considère comme offensé, et veut se battre en duel, pour venger l'outrage. — 3. Supporter. — 4. Dans les 48 heures. — 5. Nous avons déguisé la vérité ; nous avons raconté la chose, dans les journaux, d'une manière telle que ton honneur n'est pas atteint.

36. — La provocation.

(Rodrigue, dont le père, don Diègue, a été souffleté par le Comte, provoque en duci l'offenseur.)

Rodrigue. — A moi, comté, deux mots.

Le Comte. — Parle.

Rodrigue — Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue?

Le Comte. — Oui.

Rodrigue. — Parlons bas : écoute :

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu¹,

La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

Le Comte. — Peut-être.

Rodrigue — Cette ardeur que dans les yeux je porte,

Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

Le Comte. — Que m'importe!

Rodrigue. — A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

Le Comte. — Jeune présomptueux²!

Rodrigue. — Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai : mais aux âmes bien nées,

La valeur n'attend point le nombre des années.

Le Comte. — Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain,

Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

Rodrigue. — Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Le Comte. — Sais-tu bien qui je suis?

Rodrigue. — Oui : tout autre que moi,

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.

Les palmes, dont je vois ta tête si couronnée,

Semblent porter écrit le destin de ma perte.

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;

Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.

A qui venge son père, il n'est rien d'impossible.

Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

Le Comte. — Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,

Par tes yeux, chaque jour, se déconvoit aux miens;

Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,

Mon âme, avec plaisir, te destinait ma fille.

Je sais ta passion, et suis ravi de voir

Que tous ses mouvements³ cèdent à ton devoir;

Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime⁴,

Que ta haute vertu répond à mon estime :

Et que, voulant pour gendre un cavalier⁵ parfait,

Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;

J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal :

Dispense ma valeur d'un combat inégal :

Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

On te croirait toujours abattu sans effort ;

Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

Rodrigue. — D'une indigne pitié ton audace est suivie!

Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

Le Comte. — Retire-toi d'ici,

Rodrigue. — Marchons sans discourir.

Le Comte. — Es-tu si las de vivre?

Rodrigue. — As-tu peur de mourir?

Le Comte. — Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère

Qui survit un moment à l'honneur de son père.

CORNEILLE. *Le Cid.*

1. La même vertu : la vertu (ici : la bravoure) elle-même. — 2. Présomptueux : qui a trop bonne opinion de soi. — 3. Ses mouvements : les mouvements de la passion, de l'amour que Rodrigue a pour la fille du comte. — 4. Qui prouve de la grandeur d'âme. — 5. Cavalier : gentilhomme.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux et écrits sur les textes.

- A. — *Hommage filial*, page 65. — 1. Ce morceau est un discours de Pasteur. A qui s'adresse-t-il? Pourquoi a-t-on placé une plaque sur la façade de sa maison natale? Sur qui Pasteur reporte-t-il l'honneur qui lui est fait? — 2. Quelles sont les grandes qualités que Pasteur reconnaît à son père? — A sa mère? — Pour quelles idées s'enthousiasmait la mère de Pasteur? — 3. Être le témoin d'une époque glorieuse, c'est...
- B. — *Mon grand-père et mon père*, page 66. — 1. Les Dumont, disant le grand-père, doivent... (*achevez la phrase, en vous reportant au paragraphe 1, page 66*). — 2. L'auteur nous montre son père sous différents aspects; il le point d'abord...; puis le dimanche, il le montre...; enfin... — 3. Pourquoi le père enrayait-il sa marche? — Qu'expliquait-il, tout en se promenant, à son fils? — 4. Relevez les expressions qui montrent l'admiration de l'enfant pour son père.
- C. — *L'honneur du nom*, page 67. — 1. Qu'apprend Cottin à Hulot dans le premier paragraphe du texte? — Pourquoi (*paragraphe 2*) Hulot dit-il : *Tu en as menti?* — puis : *Je vous demande pardon?* — Que fait-il dans le paragraphe 4? — 2. Le maréchal Hulot pose les journaux, sans les lire. Pourquoi? — 3. Trois jours après, le maréchal Hulot était mort. Expliquez ce qui a dû se passer.
- D. — *La provocation*, page 68. — 1. Qui sont les deux personnages de la scène? — Que vous apprend la lecture au sujet de Rodrigue? (Est-il jeune, vieux? A-t-il déjà donné des preuves de sa bravoure? Qui aime-t-il?, etc.) — 2. Pourquoi Rodrigue provoque-t-il (défie-t-il) le Comte? — Le Comte accepte-t-il tout de suite le défi? Que répond-il d'abord? — 3. Que penso le Comte de Rodrigue, à la fin de la scène? — Son fils n'a pas dégénéré, dit-on en parlant de... (*achevez*)

II. — Vocabulaire. — Parents et enfants

N. — Le père, la mère, le mari, la femme, l'époux, l'épouse, le fils, la fille, le frère, la sœur, l'ainé, l'ainée, le cadet, la cadette, les jumeaux, les jumelles, le nouveau-né, les nouveau-nés, l'orphelin, le tuteur, la tutrice. — La majorité, la minorité, le patrimoine. — L'affection, le dévouement, le sacrifice, l'obéissance, le respect, la reconnaissance, l'ingratitude. L'honneur du nom, la tache, ou la souillure.

Adj. — Paternel, maternel, fraternel, filial — majeur, mineur — un nom modeste et banal, un nom net et pur, un nom souillé.

V. — Protéger, guider, consoler, conseiller, s'entr'aider, reconnaître les bienfaits, garder une profonde reconnaissance, transmettre un nom exempt de blâme.

Famille de mots : Père, pater, paternel, patrie, patron, patrimoine, patriarcat, compère.

Homonymes : Distinguez ces mots qui se prononcent de la même façon, mais qui n'ont ni le même sens, ni la même orthographe. (*Voir les deux sens de pour sur le dictionnaire*) : mère, mer, maire — père, pair, paire, perd.

III. — Exercices de vocabulaire.

- De quelles personnes se compose votre famille? Nommez-les. — Êtes-vous fils ou fille unique? Si vous êtes plusieurs enfants quel est l'ainé ou l'ainée? Quel est le cadet ou la cadette?
- Quand êtes-vous né? Êtes-vous majeur ou mineur? (majeure ou mineure? fém.) Dans combien d'années atteindrez-vous votre majorité? Qui remplace les parents de l'orphelin pendant sa minorité?
- Quel est le patrimoine le plus précieux? Qu'est-ce qu'un nom net et pur? Donnez le contraire. Comment un nom peut-il être souillé ou terni? Que ferez-vous pour garder le vôtre exempt de blâme?
- Remplacez les points par un mot de la famille de père :
 Toi... et mère honoreras. A tous les cœurs bien nés que la... est chère. Ma commère la carpe y faisait mille tours avec le brochet son... Le fils dégénère qui survit un moment à l'honneur de son... L'apprenti menuisier reçut de son... une grosse pièce de cent sous. A l'amour maternel et à l'amour... répond tout naturellement l'amour filial. Le chef des anciennes familles s'appelaient le...
- Employez les homonymes de père et de mère dans une phrase qui en indiquera le sens.

Grammaire.

I. -- Pluriel des adjectifs qualificatifs.

(Voir la révision des connaissances du cours élémentaire, page 20).

A ma mère.

Lorsque ma sœur et moi, dans les forêts profondes,
 Nous avions déchiré nos pieds sur les cailloux,
 En nous baisant au front, tu nous appelaï fous,
 Après avoir maudit nos courses vagabondes.
 Puis, comme un vent d'été confond les fraîches ondes
 De deux petits ruisseaux sur un lit calme et doux,
 Lorsque tu nous tenais tous deux sur tes genoux,
 Tu mêlais en riant nos chevelures blondes.
 Et pendant bien longtemps, nous restions là, blottis,
 Heureux, et tu disais parfois : « O chers petits !
 « Un jour vous serez grands et moi je serai vieille ! »

TH DE BANVILLE.

II. - Leçon.

- 1^o Des enfants **las** mais **heureux**, des rires **fous**, des contes **bleus** ;
 Deux enfants **jumeaux**, des serveurs **loyaux**.

On forme le pluriel des adjectifs qualificatifs comme celui des noms.
 Les adjectifs qualificatifs terminés par **s** ou par **x** ne changent pas au pluriel.

Les adjectifs : beau, jumeau, nouveau, prennent un **x** au pluriel.

La plupart des adjectifs qualificatifs en **al** ont leur pluriel en **aux**.
 Fatal, final, jovial, natal, naval et quelques autres prennent un **s**. Mais ils sont rarement usités au pluriel.

- 2^o La sœur et le frère **hardis** et **turbulents**.
 L'adjectif qualificatif qui se rapporte à deux ou à plusieurs noms au singulier se met au pluriel.

- 3^o Analyse. - Deux **petits ruisseaux** mêlent leurs ondes. Nous restions là, **heureux**...
 petits : adj. qual., masc. plur., épithète de ruisseaux.
 heureux : adj. qual., masc., plur., attribut de nous.

III. — Exercices.

Mettez au pluriel : une famille honorable, un modeste cadeau (de ...), le bon grand-père et la bonne grand-mère ; le chef-d'œuvre du compagnon ingénieux ; un bois touffu ; un serviteur loyal ; un enfant heureux, mais bien las ; un vrai savant ; un œil bleu ; une eau bleue ; un rire fou ; un vieux camarade ; un regard fulgurant ; un vieil ami ; un mort illustre ; le travail paternel ; un récit moral ; un vieillard jovial ; un fin copeau blond et frisé ; la dent aiguë de la scie ; le lourd marteau, la longue pince et l'enclume sonore ; le nouvel outil ; le bel habit.
 Faites accorder les adjectifs qualificatifs en italique. — Un père et une mère *dévoué* ; le père et la sœur sont *affectueux* ; le grand-père et la grand-mère deviennent *maladif* ; un petit vieux et une petite vieille *ratatiné* ; la patronne, l'ouvrière et l'apprentie sont *actif*, *habile*, *ingénieux* et *honnête* ; une instruction et une éducation *complet* ; la reconnaissance et l'affection *filial* ; une plaque et un monument *commémoratif*.

3. Analysez dans le texte du haut de la page : vagabondes, blondes, grands, vieille.
 4. Faites varier les adjectifs qualificatifs de la phrase suivante :
 Il a toutes les qualités : il est poli, obéissant, attentif et appliqué, loyal et courageux et même un peu téméraire. Dites de même : Elle a... — ils ont... — elles ont... Le frère et la sœur...
 5. Modèle exercice : Il a tous les défauts : il est grossier, désobéissant, querelleur, étourdi et paresseux, déloyal, hypocrite, peureux et même légèrement poltron. — Elle a...

FUTUR SIMPLE.

Conjugaison orale ou écrite.

- J' aimerai...
 tu aimeras...
 il aimera...
 nous aimerons...
 vous aimerez...
 ils aimeront...
6. Je garderai toujours une profonde reconnaissance à...
 Je me ferai un devoir sacré de garder mon nom pur.
 Je n'emprunterai pas un sou sans le rendre.
 Je serai loyal, j'aurai une réputation sans tache.
7. Conjuguez aux quatre temps simples du mode indicatif, avoir, être, garder, chérir, faire, dire, devoir, boire.

Orthographe.

1. Etudiez le § 3, page 65. « Hommage filial ».
2. Dictée à préparer :

Amour filial.

Il est une observation que chacun peut faire dans la vie ; c'est le respect et l'adoration qu'ont, pour leurs parents, les hommes de grande valeur. Souvent la vie les a élevés bien au-dessus de la condition de leur enfance. Ils sont plus instruits, plus cultivés, plus influents que leurs parents. Leurs parents sont de braves gens obscurs ; ils sont, eux, illustres. Mais regardez-les, quand ils s'approchent de leurs parents, ou qu'ils en parlent. On sent que tout leur cœur est resté fidèle aux chers vieux, et qu'ils les aiment comme on aime un trésor. Rien n'est émouvant comme de voir un homme fort, remarquable, apprécié pour son talent, redouté par sa puissance, s'incliner devant une petite vieille, l'embrasser et lui dire : « maman ».

WAGNER (Fischbacher, édit.).

3. Copiez le texte corrigé en parlant d'un honnête homme de grande valeur. *Souvent la vie l'a élevé.*

Composition française.

A. — La phrase.

1. Sur le modèle de la première phrase du § 3, page 66, écrivez :
Lorsque, le dimanche, mon père a pris..., moi... et que nous partons...
Quand j'ai mon jeu de..., ma sœur sa..., et que..., alors, ma mère est... et peut...
Pierre apprend sa récitation à haute voix ; sa sœur lit une histoire à haute voix,
le petit frère pleure dans son berceau... Dites : *Quand Pierre apprend...*
La nuit est venue, on a allumé la lampe et fermé les volets ; toute la famille s'est réunie autour de la table ; c'est alors qu'il fait bon... (*Quand la nuit est venue...*)
2. Ce nom modeste et banal entre tous, il ne l'eût pas échangé... (§ 1, p. 66).
Voilà une tournure qui permet d'attirer l'attention sur le mot placé en tête de la phrase. Employez une tournure semblable :
Cette modeste maison... (*c'est l'astérisque qui parle*).
Ce vieux cahier tout taché... (*voilà votre premier cahier*). Cette poupée de carton...
Ce modeste anneau d'argent... Ce bon cheval déjà âgé... Ce vieux chien fidèle...
3. Employons le mot propre. La voix peut être faible, assourdie, voilée, tremblante, retentissante, grondante, courroucée
Choisissez le mot convenable : Il parlait d'une voix que la peur rendait encore...
Il avait une voix..., qu'on entendait de tous les coins de la place.
(Employez de même les autres adjectifs qualificatifs.)

B. — Le paragraphe.

4. Ce que fait ma mère (ou mon père) à la maison. Actions à énumérer.
Exemple : Hiver comme été, ma mère est toujours levée la première. C'est elle qui prépare le déjeuner, d'abord celui de papa qui part de bonne heure au travail, puis celui des enfants. Avant sept heures, elle nous réveille. « Debout, mes enfants, debout ! » Et à chacun un gros baiser pour nous ouvrir les yeux. Tandis que nous nous lavons, mon frère aîné et moi, elle habille et débarbouille le cadet, le peigne et lui chante en l'embrassant : « Bien astiqué, propre comme un sou, qu'il est gentil mon petit picupiou ! »
5. Vous aimez votre père et votre mère. Réfléchissez aux bienfaits que vous leur devez. Et sur le modèle du § 3, page 65, exprimez-leur votre reconnaissance.
O mon père ! O ma mère ! O mes chers parents, c'est à vous... A toi ma mère...

C. — Composition française.

6. Dans les lectures de cette semaine, nous avons eu l'exemple de conversations ou de dialogues. Traitez le sujet suivant sous forme de dialogue.
a) Vous interrogez votre père ou votre mère sur un de vos grands-parents (où ? quand ? quelle question avez-vous posée ?) b) On vous répond et vous interrompez parfois pour obtenir quelques précisions. c) Vous êtes fier du nom que vous portez et vous le dites à votre interlocuteur.
7. Le père du petit Roger vient d'être victime d'un accident. La mère est désolée. Les économies du ménage dureront-elles jusqu'à la guérison ? Roger est déjà un brave petit homme. Il s'entre-tient avec sa mère de ce qu'il pourrait faire (*après quatre heures, le jeudi, le dimanche*) pour gagner quelque argent sans interrompre ses études.



37. — Le mécanicien.

Jacques, qui conduit la locomotive « la Lison », fait le trajet de Paris au Havre.

1. Les portières battaient et Jacques, au signal du conducteur chef, siffla, puis ouvrit le régulateur. On partit. Il faisait jour encore, un crépuscule clair d'une douceur infinie. Et, sur la Lison, Jacques, monté à droite, chaudement vêtu d'un pantalon et d'un bourgeron de laine, portant des lunettes à ceillères de drap, attachées derrière la tête, sous sa casquette, ne quittait plus la voie des yeux, se penchait à toute seconde en dehors de la vitre de l'abri, pour mieux voir. Rudement secoué par la trépidation, n'en ayant pas même conscience, il avait la main droite sur le volant du changement de marche, comme un pilote sur la roue du gouvernail ; il le manœuvrait d'un mouvement insensible et continu, modérant, accélérant la vitesse ; et de la main gauche, il ne cessait de tirer la tringle du sifflet, car la sortie de Paris est difficile, pleine d'embûches. Il sifflait aux passages à niveau, aux gares, aux tunnels, aux grandes courbes. Un signal rouge s'étant montré, au loin, dans le jour tombant, il demanda longuement la voie. C'était sur la voie, toujours en avant, que revenait son regard, tout à la surveillance des moindres particularités, dans une attention telle, qu'il ne voyait rien autre, qu'il ne sentait même pas le vent souffler en tempête.

2. La nuit tombait. Jacques redoublait de prudence. Il avait rarement senti la Lison si obéissante. Il la chevauchait ¹ à sa guise, avec l'absolue volonté du maître ; et pourtant, il ne se relâchait pas de sa sévérité, la traitait en bête domptée dont il faut se méfier toujours. Il serrait d'une poigne plus rude le volant du changement de marche ; il perceait les ténèbres croissantes d'un regard fixe, en quête de feux rouges. Après les embranchements d'Asnières et de Colombes, il avait respiré un peu. Jusqu'à Mantes, tout allait bien ; la voie était un véritable palier ², où le train roulait à l'aise. Après Mantes, il dut pousser la Lison, pour qu'elle montât une rampe assez forte, presque d'une demi-lieue. Puis, sans la ralentir, il la lança sur la pente douce du tunnel de Rolleboise, deux kilomètres et demi de tunnel, qu'elle franchit en trois minutes à peine. Il n'y avait plus qu'un autre tunnel, celui du Roule, près de Gaillon, avec la gare de Sotteville, une gare redoutée, que la complication des voies, les continuelles manœuvres, l'encombrement constant, rendent très périlleuse. Toutes les forces de son être

1. L'autour compare le mécanicien sur sa machine à un cavalier sur son cheval. — 2. Voie « en palier » : horizontale

étaient dans ses yeux qui veillaient, dans sa main qui conduisait ; et la Lison, sifflante et fumante, traversa Sotteville à toute vapeur, ne s'arrêta qu'à Rouen, d'où elle repartit, calmée un peu, montant avec plus de lenteur la rampe qui va jusqu'à Malaunay.

3. La lune s'était levée, très claire, d'une lumière blanche, qui permettait à Jacques de distinguer les moindres buissons et jusqu'aux pierres des chemins dans leur fuite rapide... Le pays, désert et farouche, défilait avec ses continues côtes, ses creux noirs de petits bois, sa désolation ravagée...

Et Jacques ayant poussé la Lison pour lui faire franchir la rampe de Sotteville, la laissa souffler un peu le long du plateau de Bolbec, puis la lança enfin, de Saint-Romain à Harfleur, sur la plus forte pente de la ligne, trois lieues que les machines dévorent d'un galop de bêtes folles, sentant l'écurie. Et il était brisé de fatigue, au Havre, lorsqu'il descendit sous la marquise ¹ pleine du vacarme et de la fumée de l'arrivée.

EMILE ZOLA. *Œuvres* (E. Fasquelle, édit.).

38. — La chanson des forgerons.

1. Rythmé par le marteau sonore.
Le chant joyeux des forgerons
S'envole à grand bruit vers l'aurore.
Plus fier que la voix des clairons.

Jean et Jacques

2. La forge mugissante allume
Nos fronts, par les bises mordus,
Et son reflet, parmi la brume,
Chasse les corbeaux éperdus ¹.
De la Noël au jour de Pâques.
Nuit et jour, c'est comme un enfer.

Jacques.

Mon frère Jean,

Jean.

Mon frère Jacques

Jacques.

Soufflons le feu !

Jean.

Battons le fer !

Jacques.

Fer grossier que la cheminée
Couvre ici de son noir manteau,
Jusqu'à la fin de la journée,
Tremble et gémis sous le marteau !

Jean.

Pour subir ta métamorphose
Tu vas sortir, obscur encor ²,
De la fournaise ardente et rose,
Au milieu d'une gerbe d'or.

Jacques.

3. Puis tu seras l'âpre charrue !
Tu répandras, sur les sillons,
La moisson blonde que salue
Le chœur ailé des papillons.

Jean.

4. Tu seras le coursier de flamme ³.
Le coursier terrible et sans peur,
Qui, dans ses flancs emporte une âme
De charbon rouge et de vapeur.

Jacques.

5. Tu seras la faux qui moissonne,
Tu courberas le seigle mûr.
Cette mer vivante où frissonne
L'écarlate et la fleur d'azur ⁴.

Jean.

6. Lumière d'ombre enveloppée,
Tu renaîtras au grand soleil ⁵ :
Tu seras le fer de l'épée
Qui se rougit de sang vermeil.

Jacques.

7. Ton destin vil enfin s'élève ⁶ !
Tu vas surgir dans la clarté
Pour te mêler, charrue ou glaive,
A la mouvante humanité !

Jean. — Tu frémiras pour la Justice !

Jacques. — Tu serviras à déchirer
Le sein de la mère nourrice.

Jean. — Tu vas combattre...

Jacques. — Et labourer !

THÉODORE DE BANVILLE, *Le Forgeron* (Fasquelle, édit.).

1. La toiture vitrée de la gare. — 2. Les corbeaux sont ici (en raison de leur plumage) le symbole de tous les oiseaux d'ombre, qui fuient la clarté de la forge vivante et lumineuse. — 3. Le fer que l'on travaille est d'un rouge sombre. — 4. La locomotive. — 5. Le coquelicot et le bluet. — 6. L'épée au fourreau est enveloppée d'ombre : elle renaît lorsqu'on la brandit à la lumière. — 7. Le fer informe n'a pas eu un destin glorieux tant qu'il n'a pas été transformé en un outil utile à l'humanité.

39. — Une grande usine

1. Quelle féerie ¹ ! C'est le royaume du Fer, où règne Sa Majesté le Feu ! Du feu, on en voit partout. Les immenses bâtiments s'alignent à perte de vue, hauts comme des montagnes et pleins jusqu'au faite de machines qui tournent, tombent, remontent, se croisent, s'agitent, ronflent, sifflent, grincent, crient. Et toutes travaillent du feu.

Ici, des brasiers ; là, des jets de flamme ; plus loin, des blocs de fer ardent vont, viennent, sortent des fours, entrent dans les engrenages, en ressortent, y rentrent cent fois, changent de forme, toujours rouges. Les machines voraces mangent ce feu, ce fer éclatant, le broient, le coupent, le scient, l'aplatissent, le filent, le tordent, en font des locomotives, des navires, des canons, mille choses diverses, fines comme des ciselures d'artistes, monstrueuses comme des œuvres de géants, et compliquées, délicates, brutales, puissantes.

Essayons de voir et de comprendre.

2. Nous entrons à droite sous une vaste galerie où fonctionnent quatre énormes machines. Elles vont avec lenteur, remuant leurs roues, leurs pistons, leurs tiges. Que font-elles ? Pas autre chose que de souffler de l'air aux hauts fourneaux où bout le métal en fusion. Elles sont les poumons monstrueux des cornues colossales que nous allons voir. Elles respirent, rien de plus : elles font vivre et digérer les monstres.

3. Et voici les cornues : elles sont deux, aux deux extrémités d'une autre galerie, grosses comme des tours, ventruës, rugissantes, et crachant un tel jet de flamme, qu'à cent mètres les yeux sont aveuglés, la peau brûlée, et qu'on halète comme dans une étuve ³ ! On dirait un volcan furieux. Le feu qui sort de la bouche est blanc, insoutenable à la vue, et projeté avec tant de force et de bruit que rien n'en peut donner l'idée.

Là-dedans l'acier bout, l'acier Bessemer ⁴ dont on fait les rails. Un homme fort, beau, jeune, grave, coiffé d'un feutre noir, regarde attentivement l'effroyable soufflo. Il est assis devant une roue pareille au gouvernail d'un navire, et parfois il la fait tourner à la façon des pilotes. Aussitôt la colère de la cornue augmente : elle crache un ouragan de flamme ; c'est que le chef fondeur vient d'augmenter encore le monstrueux courant d'air qui la traverse.

Et, toujours pareil à un capitaine, l'homme, à tous moments, porte à ses yeux une jumelle ⁵ pour considérer la couleur du feu. Il fait un geste : un wagonnet s'avance et verse d'autres métaux dans le brasier rugissant. Le fondeur encore consulte les nuances des flammes furieuses, cherchant des indications, et soudain, tournant une autre roue, toute petite, il fait basculer la formidable cuve. Elle se retourne lentement, crachant jusqu'au toit de la galerie un terrifiant jet d'étincelles ; et elle verse délicatement, comme un éléphant qui ferait des grâces, quelques gouttes d'un liquide flamboyant dans un vase de fonte qu'on lui tend ; puis elle se redresse en rugissant.

Un homme emporte ce feu sorti d'elle. Ce n'est plus maintenant qu'un lingot rouge qu'on dépose sous un marteau mû par la vapeur... Nous sortons le visage rôti, les yeux sanglants.

1. L'auteur décrit les établissements métallurgiques du Creusot. — 2. Spectacle qui fait songer à quelque chose d'irréel, par exemple au monde fantastique des fées. — 3. Etuve : ce mot désignait anciennement une salle de bains ; on l'emploie maintenant pour désigner un lieu clos, où la température est très élevée. — 4. Nom d'un inventeur du procédé de fabrication de l'acier. — 5. Lunette double grossissante.

4. Voici deux tours de briques, en plein air, trop hautes pour tenir sous un toit. Une chaleur insoutenable s'en dégage. Un homme, armé d'un levier de fer, les frappe au pied, fait tomber une sorte d'enduit, creuse plus profondément. Et bientôt apparaît une lueur, un point clair. Deux coups encore, et un ruisseau, un torrent de feu s'élançe, suit des canaux creusés dans la terre, va, vient, coule toujours. C'est la fonte, la fonte brute en fusion. On suffoque devant ce feu effrayant, on fuit, on entre dans les hauts bâtiments où sont faites les locomotives et les grandes machines de guerre.

5. On ne distingue plus, on ne sait plus, on perd la tête. C'est un labyrinthe¹ de manivelles, de roues, de courroies, d'engrenages en mouvement. A chaque pas, on se trouve en face d'un monstre qui travaille du fer rouge ou sombre. Ici, ce sont des scies qui divisent des plaques larges comme le corps : là, des pointes pénètrent dans des blocs de fonte et les percent, ainsi qu'une aiguille qui entre en du drap ; plus loin, un autre appareil coupe des lamelles d'acier comme des ciseaux feraient d'une feuille de papier. Tout cela marche en même temps, avec des mouvements différents, peuple fantastique de bêtes méchantes et grondantes. Et toujours on voit du feu sous les marteaux, du feu dans les fours, du feu partout, partout du feu...

6. Et toujours un coup formidable et régulier dominant le tumulte des roues, des chaudières, des enclumes, des mécaniques de toutes sortes, fait trembler le sol. C'est le gros pilon du Creusot qui travaille.

Il est au bout d'un immense bâtiment qui en contient dix ou douze autres. Tous s'abattent de moment en moment sur un bloc incandescent qui lance une pluie d'étincelles et s'aplatit peu à peu, se roule, prend une forme courbe, ou droite, ou plate, selon la volonté des hommes.

Lui, le gros, il pèse cent mille kilos et tombe, comme tomberait une montagne, sur un morceau d'acier rouge plus énorme encore que lui. A chaque choc, un ouragan de feu jaillit de tous les côtés, et l'on voit diminuer d'épaisseur la masse que travaille le monstre. Il monte et redescend sans cesse, avec une facilité gracieuse, mû par un homme qui appuie doucement sur un frêle levier ; et il fait penser à ces animaux effroyables, domptés jadis par des enfants, à ce que disent les contes.

7. Et nous entrons dans la galerie des laminaires². C'est un spectacle plus étrange encore. Des serpents rouges courent par terre, les uns minces comme des ficelles, les autres gros comme des câbles. On dirait ici des vers de terre démesurés, et là-bas des bras effroyables. Car ici on fait des fils de fer, et là-bas les rails pour les trains. Des hommes, les yeux couverts d'une toile métallique, les mains, les bras et les jambes enveloppés de cuir, jettent dans la bouche des machines l'éternel³ morceau de fer ardent. La machine le saisit, le tire, l'allonge, le tire encore, le rejette, le reprend, l'amincit toujours. Lui, le fer, il se tortille comme un reptile blessé, semble lutter, mais cède, s'allonge encore, s'allonge toujours, toujours repris et toujours rejeté par la mâchoire d'acier...

8. Nous sortons enfin, noirs nous-mêmes comme des chauffeurs, épuisés, la vue éteinte. Et sur nos têtes s'allonge le nuage épais de charbon et de fumée qui s'élève jusqu'aux hauteurs du ciel ! Oh ! quelques fleurs, une prairie, un ruisseau et de l'herbe où se coucher sans pensée et sans autre bruit autour de soi, que le glissement de l'eau ou le chant du coq, au loin !

GUY DE MAUPASSANT. *Au Soleil* (Ollendorff, édit.).

1. Lieu où l'on peut s'égarer dans de multiples galeries ; ici le mot désigne l'enchevêtrement des machines. — 2. Machines qui servent à aplatir et à étirer le fer. — 3. Ce fer ardent qu'on retrouve partout.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux et écrits sur les textes.

- A. — *Le mécanicien*, page 72. — 1. Jacques est un mécanicien, c'est-à-dire qu'il... — De quelle gare à quelle gare conduit-il son train? Par quelles gares passe-t-il? — Quelle est la plus forte pente de la ligne? — 2. Comment Jacques est-il habillé? — Pourquoi porte-t-il des vêtements de laine? Pourquoi a-t-il des lunettes à œillères de drap? — Que fait-il de chacune de ses mains? — 3. Pourquoi, au début du § 2, l'auteur dit-il que Jacques redouble de prudence? — 4. A quoi la machine est-elle plusieurs fois comparée? Relevez les expressions où se traduit cette comparaison.
- B. — *La chanson des forgerons*, page 73. — 1. En suivant les paragraphes 3, 4, 5, 6, dites ce que deviendra le morceau de fer que travaillent les forgerons, et indiquez le rôle de chaque outil, ou instrument, ou machine, fabriqué avec ce fer. Dites : Le fer deviendra une charrue qui... Il pourra aussi devenir une... qui..., etc. — 2. Par opposition avec le corps, l'âme est, dans l'individu, la partie qui pense et qui est comme la source de la vie. Dans le paragraphe 4, quel est le corps de la machine? Quelle est l'âme? Pourquoi? — 3. Que signifient ces expressions : la mouvante humanité — la mère nourrice?
- C. — *Une grande usine*, pages 74-75. — 1. Quelles expressions (ou quelles phrases) vous prouvent que l'usine occupait plusieurs bâtiments? Que visite successivement l'auteur? — 2. Relevez les expressions montrant les formidables machines travaillant avec aisance : Exemple : paragraphe 3 : La cornue se retourne lentement ; elle... — 3. Relevez les expressions au moyen desquelles l'auteur compare les machines, le fer, etc. à des êtres vivants. Exemple : *Les machines voraces mangent ce fer...* — 4. Dans les paragraphes 3, 4, 5, 8, quelles impressions ressent l'auteur? Dites : paragraphe 3 : Il est étonné de... ; il a le visage rôti, les yeux brûlants. Paragraphe 4 : il..., etc... — 5. Expliquez le sens de la dernière phrase du texte.

II. — Vocabulaire. — L'usine.

N. — L'usine, la fabrique, la manufacture, l'atelier, le hangar, la machinerie, le moteur, la machine à vapeur, le cylindre, le piston, le volant, la courroie, l'arbre de couche, la poulie, l'engrenage, la manette, le levier. — Le directeur, le patron, l'ingénieur, le contremaître, l'ouvrier, le manœuvre.

Adj. — Une installation ancienne, moderne ; une usine bien outillée ; des bâtiments spacieux ; une cheminée géante, la machine motrice ; un ouvrier diligent ; une activité fébrile.

V. — Mouvoir, mettre en mouvement, ronfler, siffler, souffler, bourdonner, grincer, haleter. « Les cheminées géantes vomissent de la fumée ».

Famille de mots : ouvrier, œuvre, ouvrage, ouvrable (un jour ouvrable), manœuvre, manœuvrer, désœuvrer, désœuvrement.

Proverbe : C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

III. — Exercices de Vocabulaire.

1. Énumérez, d'après une gravure du dictionnaire, les parties principales d'une machine à vapeur!
2. Que peut-on utiliser comme force motrice?
3. Relevez dans le texte de Maupassant le nom des diverses machines qui travaillent le fer et dites leur rôle en une phrase.
4. En employant le suffixe *ment*, formez les noms dérivés des verbes du vocabulaire (sauf souffler et mettre) et ajoutez-leur un complément.
Exemple : Le mouvement du piston...
5. Faites une phrase avec chacun des mots de la famille d'ouvrier.
6. Remplacez les points par le mot convenable emprunté au vocabulaire ci-dessus.

De cette... sortent des rails, des machines, des canons. Dans cette... on fabrique des armes. Les ouvriers travaillent dans des... Mais le fer rouge est travaillé en plein air sous des... Dans la machinerie sont les... A voir les cheminées de cette usine, on devine que les machines motrices sont des... La vapeur arrive dans le... et fait mouvoir le... Le mouvement se communique aux machines-outils par des... et des... Un ouvrier s'est fait happer par une..., un autre s'est fait éraiser un doigt dans un...

Grammaire.

I. — Adjectifs démonstratifs. — Adjectifs possessifs.

Le verrier devant son four.

La flamme toute blanche remplit ce four comme un liquide, et les parois intérieures ainsi que la voûte ruissellent d'une sueur brillante; tout autour de ces parois, un banc circulaire: sur ce banc, des vases en argile; dans ces vases, une matière liquide et bouillonnante: c'est le sable en fusion, c'est le verre. Voilà pour le dedans du four.

Au dehors, près de l'ouverture de chacun des trous, debout sur une sorte de tréteau d'environ cinq pieds de haut, une canne à la main, l'ouvrier en chemise. Son visage est rouge comme la fournaise même, l'eau ruisselle sur son front et ses membres. Il s'approche du trou et, avec sa canne, percée dans toute sa longueur comme un tube, il cueille dans un des vases un peu de cette pâte épaisse et en ignition: il applique ses lèvres sur la partie supérieure de la canne et souffle avec force.

B. LENOUVÉ

II. — Leçon.

1^o Adjectifs démonstratifs

Voyez ce four, cet ouvrier, cette pâte, ces vases. (*Il semble qu'on les montre du doigt.*)

Ce, cette, ces, sont des **adjectifs démonstratifs**.

On emploie **cet** au lieu de **ce** devant un nom masculin singulier commençant par une voyelle ou une h muette: **cet** ouvrier, **cet** homme, **ce** héros.

2^o Adjectifs possessifs.

Son visage, sa canne, ses lèvres, mon regard.

Son, sa, ses, mon, indiquent à qui appartiennent le visage, la canne, les lèvres, le regard. Ce sont des **adjectifs possessifs**.

Un seul possesseur

Plusieurs possesseurs.

| | | | | | | |
|--------------------|-----|-----|-----|-------|-------|--------|
| <i>Masc. sing.</i> | mon | ton | son | notre | votre | leur |
| <i>Fém. sing.</i> | ma | ta | sa | notre | votre | leur |
| <i>Pluriel.</i> | mes | tes | ses | nos | vos | leurs. |

Remarque — Devant un nom féminin commençant par une voyelle ou une h muette on emploie **mon**, **ton**, **son**, au lieu de **ma**, **ta**, **sa**: **mon** usine, **ton** installation, **son** activité, **son** haleine. Mais on dit *sa* *machine*.

III. Exercices

1. Employez l'adjectif démonstratif, au singulier et au pluriel, avec chacun des noms du vocabulaire (page 76). *Exemple: cette usine, ces usines.*

2. Employez un adjectif possessif, au singulier puis au pluriel, avec chacun des mots du vocabulaire (p. 76). Vous emploierez à tour de rôle les divers adjectifs possessifs: *Exemple: mon usine, mes usines, ta fabrique, tes fabriques...*

3. Analysez les adjectifs démonstratifs, puis les adjectifs possessifs du texte ci-dessus: **Le verrier**.
Exemple: **ce**, adjectif démonstratif, masculin singulier, se rapporte à **four**.
son, adjectif possessif, masculin singulier, se rapporte à **visage**.

4. Distinguez **ces**, adjectif démonstratif de **ses**, adjectif possessif.

Quelle est cette leur? Quels sont... bruits? D'où viennent... hommes ruisselants de sueur et noirs comme des démons? Nous sommes aux portes de la cité du fer. J'aperçois dans le ciel son panache de fumée... cheminées géantes... tours de feu... hauts bâtiments flamboyants. Cent machines tournent, ronflent, grincent, crient. Toutes... machines travaillent du fer. Cette cornue crache un jet de flamme; ... scies divisent des plaques d'acier; ... dents pointues percent des blocs de fonte; ... marteaux-pilons écrasent des blocs de fer rouge; ce laminoir les serre dans ... mâchoires et les étire en longs serpents. Avec ... roues, ... engrenages, ... courroies, chaque machine ressemble à un monstre, et l'usine est comme un enfer.

MODE INDICATIF — PASSÉ COMPOSÉ

| | |
|--------------------|---------------------|
| J'ai regardé | Je suis arrivé(e) |
| Tu as regardé | Tu es arrivé |
| Il a regardé | Il est arrivé |
| Nous avons regardé | Nous sommes arrivés |
| Vous avez regardé | Vous êtes arrivés |
| Ils ont regardé | Ils sont arrivés. |

Conjugaison.

5. Conjuguez au passé composé.

J'ai travaillé. — Je n'ai pas vu...

Est-ce moi qui ai rempli...?

Je suis venu(e) et je me suis approché(e).

Ne me suis-je pas trompé(e)?

Orthographe.

1. Etudiez les §§ 1 et 2, page 74 : Le Creusot. Un de ces paragraphes sera dicté.
2. Dictée à préparer :

Une machine motrice.

L'ingénieur contourna la vaste halle où les courroies de transmission glissaient silencieusement ainsi que des ailes d'oiseaux nocturnes. On voyait les grandes machines motrices : la principale était installée tout entière dans une cage vitrée.

Cette machine centrale portait la vie et le mouvement dans le moindre recoin de l'usine, faisant mouvoir le marteau-pilon, les tours, les machines-outils. Elle était formidable et silencieuse. De temps à autre, elle mangeait un ouvrier qui se laissait prendre sur un arbre de couche, sur une courroie ou dans un engrenage. Elle inspirait du respect et de la terreur.

J.-H. ROSNY.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Faisons des phrases correctes.* — Oh ! dit Maupassant, quelques fleurs, une prairie, un ruisseau et de l'herbe où se coucher sans pensée et sans bruit. (§ 8, page 75.)
Voilà une tournure qui traduit un désir très vif. Dites de même :
Oh ! de bonnes pantoufles où reposer... (*Retour de promenade*).
Oh ! une source fraîche où je pourrais... (*pendant une promenade fatigante*).
Oh ! une maison... (*l'enfant sans foyer*) — Oh !... (*Le vagabond qui cherche un gîte*).
Oh !... (*un jouet ardemment désiré*) — Oh ! (*un bon feu*).
2. La Lison sifflante et fumante traversa Sotteville à toute vapeur, ne s'arrêta qu'à Rouen d'où elle repartit calmée un peu. (§ 2, page 73.)
En employant d'où, réunissez en une seule phrase les propositions suivantes :
Nous jouons aux quatre coins. Paul s'élance à toute vitesse vers l'arbre ; il repart vers le mur ; il revient tout essoufflé à son point de départ. — Le lièvre poursuivi par le chien atteint en quelques sauts la lisière d'un chaume ; il s'élance vers un champ de pommes de terre ; il gagne en trois bonds un taillis impénétrable. — Le fer saisi par des mâchoires d'acier est étiré par le laminoir ; il passe à la raboteuse ; il s'en va à la scie ; il arrive enfin à la perceuse.
3. *Recherchons les mots évocateurs.*
La colère de la cornue augmente : elle crache un ouragan de fumée. — Dites : La Lison... (*fin du § 2*) ; elle dévore... (*fin du § 3*). — Le vent soufflant par rafales, la colère du fourneau... ; dans la cheminée, c'est un... — La lessive cuit sur le feu qui... ; l'eau savonneuse monte dans le tube de la lessiveuse, et... son écume sur le linge. — Les courroies de transmission... silencieusement sur les poulies. — De temps à autre, la machine... un ouvrier. (*Voir texte ci-dessus*).

B. — Le paragraphe.

4. Sur le modèle de la phrase suivante (§ 1, page 72) : C'était sur la voie, toujours en avant, que revenait son regard, etc... montrez en quelques phrases : l'attention du chauffeur, sur une automobile lancée à toute vitesse ; l'attention d'un équilibriste, sur un fil de fer tendu ; l'application d'un élève qui dessine un modèle difficile.

C. — Composition française.

5. Vous pouvez presque tous — si vous ne l'avez déjà fait — entrer dans un petit atelier ou dans une usine où tournent des machines (centrale électrique — atelier de mécanicien, par exemple) Essayez de rendre la vie de cet atelier.
6. La chanson de la machine à coudre. — Madame X (ou maman) est occupée à coudre à la machine (Le lieu. Que coud-elle ?) La machine au travail : la pédale... (traduisez son mouvement rythmé). La courroie. La roue (quel bruit fait-elle ?) et enfin la petite aiguille qui se dépêche... — La machine parle ; que dit-elle ? Et que répond Madame X (ou votre mère) ?
7. Vous venez de visiter — au moins en imagination — la grande usine décrite par Maupassant, page 74. Et vous rentrez dans votre campagne, ou dans votre demeure tranquille. Vous êtes heureux de retrouver, au lieu du bruit assourdissant... ; au lieu d'une salle à l'air vicié et embrasé..., etc... Et vous exprimez votre joie de pouvoir savourer... quoi ?



40. — Vacances de Noël.

L'auteur — un écrivain du XVIII^e siècle — suit les cours du collège de Mauriac (Cantal). C'était l'habitude, à cette époque, de placer les collégiens en pension dans des familles.

1. Mes petites vacances de Noël se passaient à jouir, mes parents et moi, de notre tendresse mutuelle, sans d'autre diversion¹ que celle des devoirs de bienséance² et d'amitié.

2. Comme la saison était rude, ma volupté la plus sensible était de me trouver à mon aise auprès d'un bon feu ; car, à Mauriac, dans le temps même du froid le plus aigu, quand les glaces nous assiégeaient, et lorsque, pour aller en classe, il fallait nous tracer nous-mêmes, tous les matins, un chemin dans la neige, nous ne retrouvions au logis³ que le feu de quelques tisons qui se baisesaient⁴ sous la marmite, et auxquels à peine, tour à tour, nous était-il permis de dégeler nos doigts. Encore, le plus souvent, nos hôtes assiégeant la cheminée, était-ce une faveur de nous en laisser approcher ; et le soir, durant le travail, quand nos doigts engourdis de froid ne pouvaient plus tenir la plume, la flamme de la lampe était le seul foyer où nous pouvions les dégourdir... Aussi, quand j'arrivais chez moi, et que, dans un bon lit ou au coin d'un bon feu, je me sentais tout ranimé c'était pour moi l'un des moments les plus délicieux de la vie...

3. Dans ces vacances de Noël, ma bonne aïeule, en grand mystère, me confiait les secrets du ménage. Elle me faisait voir, comme autant de trésors, les provisions qu'elle avait faites pour l'hiver : son lard, ses jambons, ses saucisses, ses pots de miel, ses urnes d'huile, ses amas de blé noir, de seigle, de pois et de fèves, ses tas de raves et de châtaignes, ses lits de paille couverts de fruits. « Tiens, mon enfant, me disait-elle, voilà les dons que nous a faits la Providence : combien d'honnêtes gens n'en ont pas reçu autant que nous ! et quelles grâces n'avons-nous pas à lui rendre de ses faveurs ! » Pour elle-même, rien de plus sobre que cette sage ménagère ; mais son bonheur était de voir régner l'abondance dans la maison.

4. Un régal qu'elle nous donnait avec la plus sensible joie était le réveillon de la nuit de Noël. Pendant qu'on était à la messe, la soupe aux choux verts, le boudin, la saucisse, l'andouille, le morceau de petit salé le plus vermeil⁵, les gâteaux, les beignets de pommes au saindoux, tout était préparé mystérieusement par elle et une de ses sœurs ; et moi, seul confident de tout cet appareil⁶, je n'en disais mot à personne. Après la messe on arrivait ; on trouvait ce beau déjeuner sur la table ; on se récriait⁷ sur la magnificence⁸ de la bonne grand-mère, et cette acclamation de surprise et de joie était pour elle un plein succès.

5. Le jour des Rois⁹, la fève était chez nous encore un sujet de réjouissance ; et quand venait la nouvelle année, c'était dans toute la famille un enchaînement d'embrassades, et un concert de vœux si tendres qu'il eût été, je crois, impossible d'en être le témoin sans en être ému...

6. Telles étaient les scènes que me présentaient ces vacances. MARMONTEL, *Mémoires*.

1. Changement. — 2. De politesse, de convenance : par exemple les visites aux amis. — 3. Quand nous rentrions chez notre logeur. — 4. Qui se touchaient. — 5. Le plus rose. — 6. De tous ces préparatifs. — 7. On poussait des exclamations admiratives. — 8. Sur la grande libéralité de l'aïeule. — 9. Les vacances se prolongeaient donc jusqu'aux premiers jours de janvier.

41. — Réveillon à la campagne.

1. Cette journée du vingt-quatre décembre avait été comme un long crépuscule. Le soleil ne s'était pas montré ; à peine si, vers midi, de longues lames¹ livides au-dessus de l'horizon avaient dénoncé son passage derrière les nues couleur d'encre, tendant leur dais sinistre sur la campagne muette et morne. Quelques croassements lugubres de corbeaux en détresse, quelques jacassements de pie en quête des dernières baies rouges des sorbiers avaient par intervalles, comme barbouillé ce silence, et ç'avait été tout. Le village engourdi, sur lequel semblaient peser, comme un couvercle de tristesse, les fumées immobiles, haleines fiévreuses des chaumières, avait seulement donné d'autres signes de vie à l'aube et au crépuscule, lorsque les portes des étables vomirent aux heures coutumières les bêtes ivres d'énergies croupissantes², meuglant et ruant³ vers l'abreuvoir.

2. Et pourtant, dans ce village, tout veillait, tout vivait : c'était veille de fête. Dans les vieilles cuisines romanes⁴ où l'on séchait les bandes de lard et les jambons à la fumée aromatique des branchages de genévriers, il y avait un remue-ménage inaccoutumé. Pour le réveillon du soir et la fête du lendemain, les ménagères avaient pétri et cuit une double fournée de pain et de gâteaux dont le parfum chaud embaumait encore toute la maison. Oubliant les jeux et les querelles, les enfants, avec des exclamations joyeuses, avaient suivi tous les préparatifs et dénombré bruyamment ces bonnes choses, attendant impatiemment l'instant désiré d'en jouir : les pruneaux séchés au four sur des claies après la cuisson du pain, des meringues saupoudrées de bonbonnets multicolores et des pommes, remontées de la cave, répandant une subtile odeur d'éther.

3. Le souper avait été copieux, plein d'animation, et, selon la coutume, aux heures de matines, les falots jaunes dansant dans la nuit avaient mené vers l'église et ramené vers le logis, dans la chambre du poêle bien chaude, pour le réveillon désiré, la joyeuse maisonnée tout entière. On avait mangé, on avait bu, on avait chanté, on avait ri et la grand'mère, comme de coutume, avait commencé de sa voix chevrotante, un peu mystérieuse et lointaine, le conte traditionnel⁵ :

« C'était il y a des temps, des temps, par un minuit passé, un soir de matines⁶... L'heure de l'office allait venir quand, dans le château dont vous connaissez les ruines, un homme que nul n'avait jamais vu s'en vint trouver le comte. Des sangliers, lui dit-il, étaient remis⁷ au fond de la combe aux loups... Aussitôt, chasseur enragé, le comte fit seller des chevaux pour lui et ses valets et amener les chiens. Mais sa pieuse dame, tant pleura et le supplia qu'il consentit enfin, quand la cloche sonna pour le divin office, à prendre à l'église sa place sur le fauteuil rouge, sous le baldaquin⁸ doré qui leur était réservé. Les chants avaient commencé déjà, mais un pli de regret barrait le front du seigneur, quand le mystérieux inconnu entrant dans l'église sans se signer, vint de nouveau trouver le comte et lui parla bas à l'oreille. Le malheureux ne résista plus, et, malgré les regards suppliants de sa dame, il partit, suivi de ses valets. Bientôt, on perçut au loin les abois de la meute et, pendant toute la durée de la messe, on entendit, comme un blasphème, la chasse hurlante qui tournait dans la campagne... Cela dura toute la nuit, puis soudain la chasse se tut. Mais le seigneur ne reparut point au château ; il disparut avec sa meute infernale... »

Louis PERGAUD. *De Goupil à Margot* (Morceux de France).

1. Une lame est un morceau de métal plat, mince, allongé... Le mot désigne les traînées de clarté qui apparaissent derrière les nues. — 2. D'énergies dormantes, et qu'elles ne pouvaient dépenser, lorsqu'elles étaient tenues à l'étable. — 3. Descendant vers l'abreuvoir, en ruant ; et elles ruent parce qu'elles ont été longtemps enfermées. — 4. A voûtes. — 5. Le conte légendaire dans ce village. — 6. Un soir où l'on dit un office, après minuit — aux premières heures du matin. — 7. Remisés. — 8. Siège solennel surmonté de colonnes supportant des tentures.

42. — Rêve de Noël.

1. Ainsi qu'ils le font chaque année,
En papillotes, les pieds nus,
Devant la grande cheminée,
Les bébés roses sont venus.

A minuit, chez les enfants sages,
Le joli Jésus, qu'à genoux
On adore sur les images,
Va, les mains pleines de joujoux.

Du haut de son ciel bleu descendre ;
Et, de crainte d'être oubliés,
Les bébés roses, dans la cendre,
Ont mis tous leurs petits souliers.

Derrière une bûche, ils ont même,
Tandis qu'on ne les voyait pas,
Mis, par précaution suprême¹,
Leurs petits chaussons et leurs bas.

2. Puis leurs paupières se sont closes
A l'ombre des rideaux amis...
Les bébés blonds, les bébés roses,
En riant se sont endormis.

Et jusqu'à l'heure ou l'aube enlève
Les étoiles du firmament,
Ils ont fait un si joli rêve,
Qu'ils riaient encore en dormant.

3. Ils rêvaient d'un pays magique
Où l'alphabet fut interdit.
Les arbres étaient d'angélique²,
Les maisons, de sucre candi.

Et sur les trottoirs de réglisse,
On rencontrait — c'était charmant !
Des bonshommes de pain d'épice,
Qui vous saluaient gravement.

Dans ce doux pays de féerie³,
A Guignol, on va chaque jour,
Et l'on voit, sur l'herbe fleurie,
Les lapins jouer du tambour !

Sur de hautes escarpolettes⁴,
Bercé par les anges, on dort.
Là, tous les chiens ont des roulettes,
Tous les moutons, des cornes d'or.

4. Mais, comme venait d'apparaître
En personne, le Chat botté,
Le jour, entrant par la fenêtre,
A mis fin au rêve enchanté...

Alors, en d'adorables poses⁵,
S'étirant sur leurs oreillers,
Les bébés blonds, les bébés roses,
En riant se sont éveillés.

ROSEMONDE ROSTAND. *Les L'aplaniz.*

43. — Le père Noël.

1. Ma mère me chantait une chanson de Noël ; mais comme cela ne revenait qu'une fois l'an, je ne me la rappelle pas. Ce que je n'ai pas oublié, c'est la croyance absolue que j'avais à la descente, par la cheminée, du petit père Noël, bon vieillard à barbe blanche, qui, à l'heure de minuit, devait venir déposer dans mon petit soulier un cadeau que j'y trouvais à mon réveil.

2. Minuit ! cette heure fantastique⁶ que les enfants ne connaissent pas et qu'on leur montre comme le terme impossible⁷ de leur veillée ! Quels efforts incroyables je faisais pour ne pas m'endormir avant l'apparition du petit vieux ! J'avais à la fois grande envie et grand'peur de le voir ; mais jamais je ne pouvais me tenir éveillé jusque-là, et le lendemain, mon premier regard était pour mon soulier, au bord de l'âtre.

3. Quelle émotion me causait l'enveloppe de papier blanc, car le père Noël était d'une propreté extrême, et ne manquait jamais d'emballer son offrande. Je courais pieds nus m'emparer de mon trésor. Ce n'était jamais un don magnifique, car nous n'étions pas riches. C'était un petit gâteau, une orange, ou tout simplement une belle pomme rouge. Mais cela me semblait si précieux, que j'osais à peine le manger. L'imagination jouait encore là son rôle⁸, et c'est toute la vie de l'enfant.

GEORGE SAND, *Histoire de ma vie.*

1. Par dernière précaution. — 2. Plante aromatique dont on peut confire la tige. — Voir la note 2), page 74. — 3. Balançoires. — 4. En prenant des attitudes gracieuses. — 5. Extraordinaire. — 6. Comme une heure si éloignée, qu'ils ne pourront veiller jusque-là. — 7. L'enfant s'imaginait que le cadeau, venant du père Noël, avait un prix particulier.

Vocabulaire - Élocution.

1. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Vacances de Noël*, page 79. — 1. Quelles sont les distractions de Marmontel pendant ses vacances ? D'abord, il se... Puis il bavarde avec sa grand'mère qui lui montre... A Noël... Le jour des Rois... — 2. Quelles provisions faisait la grand'mère ? Et pour quelles raisons les faisait-elle ? — 3. Qu'est-ce qu'assiéger une place forte ? Dans le § 2, le verbe assiéger est employé à deux reprises ; expliquez chacune des expressions où il est employé.
- B. — *Réveillon à la campagne*, page 80. — 1. Que décrit l'auteur dans le deuxième paragraphe ? dans le troisième ? — 2. Quelles choses avaient préparées les ménagères, pour le réveillon ? (Énumérez les). Ce sont surtout des desserts, des... Dans le texte de Marmontel, page 79, la grand'mère avait préparé des plats plus... (plusieurs adjectifs, si possible). Lesquels ? — 3. Le crépuscule est le moment du jour où... La journée du 24 décembre avait été comme un long crépuscule, parce que... — 4. Racontez à votre façon — livre fermé — le conte de la grand'mère.
- C. — *Rêre de Noël*, page 81. — 1. Chez vous, les petits enfants mettent-ils leurs sabots dans la cheminée ? Le font-ils à Noël ou au Jour de l'An ? Que croient-ils ? Quand vous étiez petits avez-vous cru que quelqu'un descendait par la cheminée ? Qui ? — 2. Dans la poésie, les enfants rêvent à ce qu'ils aiment, à ce qu'ils désirent. A quoi ? A des friandises. Lesquelles ? A des jouets. Dérivez-les en empruntant les expressions du texte. A des distractions : ils rêvent qu'ils pourront voir... qu'ils pourront... A la possibilité d'être dispensés d'apprendre... — 3. Pourquoi, à côté de leurs souliers, les enfants placent-ils leurs chaussons et leurs bas ? — 4. On se coiffe en papillotes lorsque... Les bonbons en papillotes, les papillotes, ce sont...
- D. — *Le père Noël*, page 81. — 1. Comment G. Sand se représente-t-elle Noël ? Par où arrivait-il ? Que faisait-il ? — 2. En quoi consistait le cadeau de Noël ? Pourquoi ce cadeau n'était-il jamais un don magique ? Mais pourquoi était-il précieux à l'enfant ? — 3. L'enfant doute de l'existence réelle du père Noël lorsqu'elle devine que... Pourquoi à partir de ce moment le gâteau lui sembla-t-il moins bon ? (Voyez Bonhomme Noël, page 83.)

II. — Vocabulaire. — (Révision).

A. — FORMATION DES MOTS — FAMILLE DE MOTS.

- Radical ou racine.** — Trouvez le radical dans les mots suivants : réveillon, dénombrer, assiéger, embrassade, enchaînement, exclamation, inaccoutumé, dégeler, impatiemment, raguardir, exhaler (haléine), enterrer, inhumer.
- Préfixes.** — Cherchez sur le dictionnaire des mots formés avec les préfixes suivants : in (*signifiant non*) : inconnu ; in ou en (*signifiant dans*) : inhumer, enterrer ; pré(*avant*) : prédire.
- Suffixes.** — Formez avec le suffixe **er** ou **ier** des noms désignant des métiers : le sabotier. Formez avec le suffixe **eur** des noms désignant les personnes qui font une action : le joueur. Formez des noms de peuples avec les suffixes **ais** ou **ois** avec le suffixe **ien**. Formez des noms désignant des bruits ou des cris d'animaux avec le suffixe **ment**. Formez des adjectifs qualificatifs avec les suffixes **able** (aimable), **eux** (peureux).
- Rappelez les mots de la famille de main, de père, d'ouvrier, de mort, de jeu, de vente, de compter.
- Cherchez quatre ou cinq mots de la famille de froid, de gol, de bras, de veille, de four, et soulignez les préfixes et les suffixes.

B — SYNONYMES.

Synonymes. — Des mots qui ont à peu près le même sens.

- Cherchez un synonyme des mots suivants, en italique, extraits des lectures de la semaine : Ma bonne *aide*, mon bon *aïeul*, mes bons *ateuls*, nos *ateux*, l'*aube*, elle me confiait en grand *mystère*, un froid *ef*, la campagne *morne*, les étables *vomirent* les bêtes, un *remue-ménage*, dénombrer les bonnes choses, un souper *copieux*, La *maisonnée* tout entière, les *aboies* de la moule, *supplier*, tout *étincelait* aux lumières, le *faîte* de la maison.
- Marquez la différence entre les synonymes suivants que vous emploieriez dans une phrase : cadeaux et étrennes, étinceler et briller, chaussons et souliers, appeler et héler, artisan et ouvrier, chanteur et chanteur, chanteuse et cantatrice, étable et écurie, marchand et négociant, entasser et amonceler, changement et métamorphose.

C. — HOMONYMES.

Homonymes. — Des mots qui se prononcent de la même façon, mais qui n'ont ni la même orthographe, ni le même sens : seller mettre une selle à un cheval et sceller mettre un sceau, un cachet.

- Cherchez deux homonymes de conte, de sceau, et employez-les dans une phrase.
- Rappelez les homonymes de père et de mère.
- Cherchez un homonyme des mots suivants, extraits des lectures de la semaine : la fête, l'encens, le doigt. — Un vœu, le pain, l'hôte, la voix, la pose.

Grammaire.

I. — Adjectifs numéraux. — Adjectifs indéfinis.

Bonhomme Noël.

Je me rappelle fort bien la première année où le doute m'est venu sur l'existence réelle du père Noël. J'avais cinq ou six ans, et il me sembla que ce devait être ma mère qui mettait le gâteau dans mon soulier. Aussi me parut-il moins beau et moins bon que les autres fois et j'éprouvai une sorte de regret de ne pouvoir plus croire au petit bonhomme à barbe blanche.

GEORGE SAND.

II. — Leçon.

Adjectifs numéraux.

J'avais cinq ou six ans. La première année, la seconde, la dernière...

- 1^o Les adjectifs numéraux cardinaux indiquent le nombre : un, deux, cent mille...

Ils sont invariables ; les quatre enfants, deux mille hommes.

On écrit cependant et on fait la liaison : quatre-vingts hommes, deux cents enfants.

- 2^o Les adjectifs numéraux ordinaux indiquent le rang : premier, deuxième, millième...

Ils s'accordent, comme l'adjectif qualificatif, avec le nom auquel ils se rapportent.

Adjectifs indéfinis.

Les autres fois, un certain regret, tous les matins.

- 3^o Les adjectifs indéfinis sont : aucun, autre, certain, chaque, maint, même, nul, plusieurs, quel, quelconque, quelque, tout, tel.

Ils s'accordent, comme l'adjectif qualificatif, avec le nom auquel ils se rapportent.

III. — Exercices.

1. Écrivez en lettres les nombres de 1 à 30 (Attention ! vingt et un, vingt-deux). Écrivez les dizaines de 30 à 90. — Les centaines de 100 à 900. — Écrivez les nombres suivants : 1001, 1008, 1012, 1080, 2000, 10 000.
2. Une année ordinaire compte 365 jours. Tous les 4 ans, l'année a 366 jours, c'est une année bissextile. Les mois de... (les nommer) ont 31 jours, les mois de... en ont 30. Février a 28 jours dans une année ordinaire, 29 dans une année bissextile. Un siècle est une période de 100 ans. Un trimestre est une période de 3 mois, un semestre... La fête de Noël est le 25 décembre. Nous sommes aujourd'hui le... (*écrire la date en lettres*). Une semaine compte 7 jours ; le 1^{er} s'appelle..., le 2^e, le 3^e, le 4^e, le 5^e, le 6^e, le 7^e ? Le 8^e mois de l'année est le mois de... Le 9^e, le 10^e, le 11^e, le 12^e ?
3. Faites accorder les adjectifs indéfinis en italique :
Aucun fête n'est plus populaire que la fête de Noël. *Tout* les fillettes et *tout* les garçons l'attendent avec impatience. Grand'mère me montrait *tout* ses provisions. *Chaque* jour de vacances nous apportait une joie nouvelle. On ne voyait sur les villages d'*autre* signes de vie que la fumée légère des cheminées. Nous n'avions d'*autre* distraction que les visites aux parents et à *quelque* amis du voisinage. Pour le réveillon, grand'mère préparait toujours les *même* plats. Les enfants *même* luttaient contre le sommeil pour attendre l'heure du dîner. Dans *quelque* pays du Nord les oiseaux *même* ont leur arbre de Noël. *Nul* maison n'était plus hospitalière que la maison de mon grand-père. *Plusieurs* cheminées y étaient reçues chaque année pour le réveillon.
4. Quel, adjectif interrogatif (?) Quel cadeau désirez-vous ? Quelle heure est-il ?
Quel, adjectif exclamatif (?) Quel bonheur ! Quelle joie ! quels jolis cadeaux !
Faites accorder *quel* avec le nom auquel il se rapporte : Quel temps fait-il ? Quel heure avez-vous ? Quel préparatifs avez-vous déjà faits ? Quel bonne soupe aux choux verts ! Quel bonnes andouilles ! Quel bons gâteaux ! Quel sont ces chants harmonieux ? Quel voix superbes ! Dis-moi quel est ton pays ? Quel est ta ville natale ? Quel sont les villes et les villages que vous avez visités ?
5. Analysez les adjectifs numéraux ou indéfinis du texte ci-dessus : Bonhomme Noël.
Première, adjectif numéral ordinal, féminin singulier, se rapporte à année.
6. Conjuguez au passé composé : je me suis arrêté(e), nous nous sommes arrêtés (ées), je me suis réjoui (e), je me suis rendu (e). Forme interrogative : Me suis-je arrêté (e) ? Ne me suis-je pas réjoui(e) ?

Orthographe.

1. Relisez les vocabulaires du trimestre, et notez les mots difficiles que vous rencontrerez. Ils seront dictés dans un exercice de contrôle rapide, par le procédé La Martinière.
2. Étudiez le § 4 du texte page 79 : Réveillon de Noël. (Attention à s'y — mystérieusement — magnificence.)

Composition française.

A. — La phrase.

Revenons sur ce que nous avons appris depuis le mois d'octobre.

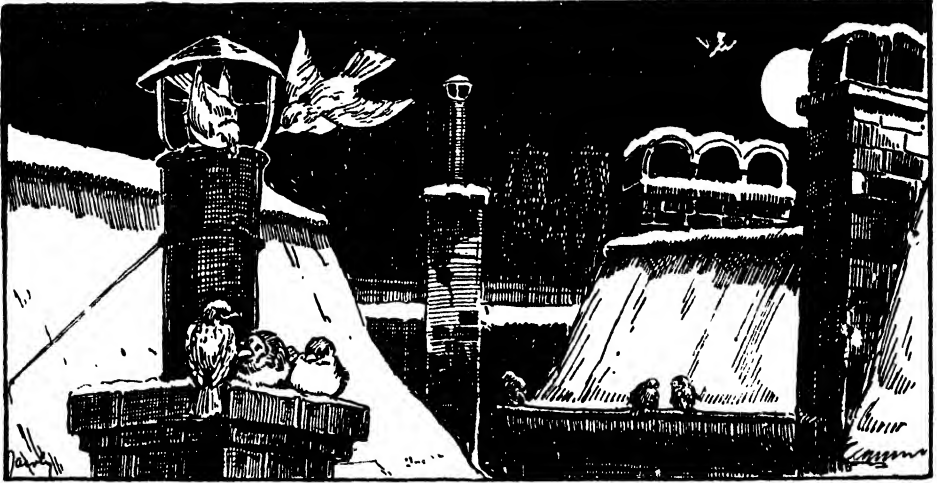
1. *L'accumulation des noms donne une idée d'abondance.* — Relevez dans la lecture, page 79 (*Vacances de Noël*) la phrase qui, par ce moyen, donne le mieux l'idée d'abondance. — On avait apporté dans une grande corbeille tous les ornements et tous les jouets qui devaient garnir l'arbre de Noël : bougies... (*continuez*).
2. *L'accumulation des verbes sert à traduire le mouvement, l'entrain, la joie.* — Relevez dans le texte de la page 74, § 1 et de la page 75, § 7 (*Une grande usine*) deux phrases qui, au moyen de l'accumulation des verbes, traduisent cette idée de mouvement. — Traduisez, par le même moyen (*emploi de plusieurs verbes*) la joie des enfants qui découvrent, le matin de Noël, les surprises placées dans leurs chaussures.
3. *Cherchez les adjectifs et les expressions qui peuvent servir à décrire :*
Une table bien garnie pour le réveillon : elle est recouverte d'une nappe bien..., garnie d'une vaisselle (*indiquez l'effet de la lumière sur la vaisselle*) et de mets... : j'y vois... Un arbre de Noël : L'arbre est là, dressé dans la salle... ; c'est un beau sapin (*couleur*), tout... de lumière, chamarré de... garni à toutes ses branches de jouets..., de papillotes... ; etc... Les enfants s'avancent... (*plusieurs adjectifs*) et les parents les regardent, ...
4. *Employez qui ou que pour joindre les deux propositions qui sont ici séparées :*
Les enfants attendaient la distribution des jouets ; l'impatience les rendait turbulents. — L'arbre apparut à leurs yeux : il avait été jusque-là caché aux regards. — Grand'mère faisait admirer, comme autant de trésors, ses provisions ; elle les avait faites pour l'hiver. — Le chasseur vit soudain un lièvre détalé à ses pieds ; ce chasseur avançait à petits pas dans un champ de pommes de terre. — Le chasseur avançait avec prudence, l'œil au guet, le doigt sur la détente du fusil ; son chien le précédait. — Le chef fondeur observe la couleur du feu ; ce chef fondeur est assis devant une roue pareille à un gouvernail. — Les paysans discutent longuement avec les acheteurs ; le désir du gain les excite.
5. *Employez auquel, auxquels, à laquelle, auxquelles... etc.*
La branche du sapin ployait sous la charge ; à cette branche on avait attaché plusieurs jouets. — L'arbre semblait porter des étoiles ; à cet arbre, on avait fixé des bougies multicolores. — Par économie, on n'employait qu'une seule lampe dans la maison ; toute la famille se réunissait autour de cette lampe. — Les deux chasseurs n'avaient qu'un seul fusil ; ils tiraient tour à tour avec ce fusil. — Le tuyau du poêle aboutit à une cheminée ; la fumée s'en va par cette cheminée.
6. *Où peut être employé à la place de sur laquelle, dans laquelle, pendant lesquels, etc.*
(Voir page 78, N° 1.) — Relevez dans le texte page 80 (Réveillon à la campagne) une phrase construite avec où employé pour dans lesquels. — Écrivez ensuite : Oh ! les réveillons à la campagne où (*pendant lesquels*)... (idée de gaieté cordiale). — Oh ! la belle table garnie où... Oh ! le foyer familial où... Oh ! notre classe...

B. — Le paragraphe.

7. En pensant à la veille d'une fête et en disant ce que vous avez observé, vous suivez le développement du § 2, page 80, et vous direz, au présent : *Pour la fête du lendemain, les ménagères... Oubliant leurs jeux, les enfants...*
8. Comment vous représentiez-vous le père Noël, lorsque vous étiez enfant ? Suivez le § 1, Père Noël, page 81. Dites : *Ce que je n'ai pas oublié...*

C. — Composition française.

9. Noël se prépare. — Notez sur votre cahier de brouillon les détails qui prouvent qu'on prépare la fête de Noël ou du jour de l'an, et classez-les :
A. — dans la rue, magasins vitrines... B. — à la maison. C. — à l'école (projet de vacances).
10. L'arbre de Noël ou : Le sapin de la montagne.



44. — La fête des toits.

1. Oh ! comme les toits de Paris resplendissaient cette nuit-là ! Quel silence, quel calme, quelle clarté surnaturelle ! A perte de vue, au-dessus des palais, des tours, des terrasses, sur ces milliers de toitures serrées, la neige étincelait toute blanche avec des reflets bleuâtres.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure, tous les feux étaient éteints, pas la moindre fumée ne flottait sur les toits. Une bande de moineaux parisiens, ces effrontés petits bohèmes, s'agitait, voletait au bord d'une gouttière, et leurs cris troublaient seuls le silence religieux, l'attente solennelle de la ville des toits, recouverte entièrement d'un immense tapis d'hermine comme pour le passage d'un roi-enfant.

2. *Les moineaux de Paris.* — Nom d'un chien ! qu'il fait froid ! Pas moyen de dormir. On a beau se mettre en boule, hérissier ses plumes ; la gelée vous réveille et vous cingle.

Un moineau, de loin. — Ohé !... les autres, ohé !... vite par ici. J'ai trouvé une vieille cheminée à chapeau de fonte, où l'on a fait du feu très tard. Nous aurons bien chaud en nous serrant contre elle.

Toute la troupe, volant vers lui. — Tiens ! c'est vrai. Comme on est bien. Comme il fait chaud... Vive la joie ! Piou, piou. Cui, cui, cui...

La cheminée. — Voulez-vous bien vous taire, galopins. Il n'y a que vous, vraiment, pour oser crier dans un moment pareil, quand tout se recueille et fait silence. Voyez ! le vent lui-même retient son souffle. Pas une girouette ne bouge.

Les moineaux, plus bas. — Qu'est-ce qu'il y a donc, la vieille ?

La cheminée. — Comment ! vous ne savez pas que c'est la fête des toits, cette nuit ? Vous ne savez pas que Noël va venir faire sa distribution aux enfants ? Si vous voyiez, en bas, dans les maisons, tous ces petits souliers rangés devant la cendre tiède ! Il y en a de toutes les formes, de toutes les grandeurs, depuis les mignons souliers de petits pieds qui hésitent, jusqu'aux petites bottes qui résonnent si ferme en remplissant de train tout le logis...

Les moineaux. — Et à quelle heure doit-il venir, ce merveilleux petit Noël ?

La cheminée. — Mais tout à l'heure, à minuit... chut ! écoutez...

L'heure, d'une voix grave. — Dan... dan... dan...

La cheminée. — Regardez là-bas tout le fond du ciel qui s'allume...

Les moineaux, avec élan. — Oh ! chic...

L'heure, continuant. — Dan... dan... dan... Minuit !...

1. A peine le dernier coup de minuit est-il sonné, qu'une grande volée de cloches retentit de tous les côtés à la fois. Sous les clochers encapuchonnés de neige, elles carillonnent à la hauteur des toits...

Les cloches. — Baoum, baoum... Le voilà. C'est lui, c'est le petit roi Noël.

Le vent. — Hu... hu... Sonnez ferme, mes bonnes cloches, à toute volée, encore plus fort. Noël est là, il me suit... Sentez-vous cette bonne odeur de houx vert, d'encens, de cire parfumée que j'apporte sur mes ailes? Allons, les cheminées. Qu'est-ce que vous avez donc à rester la bouche ouverte? Chantez Noël avec moi... En avant les toits, en avant les girouettes!

2. *Les cheminées.* — Ui... Ui... Noël! Noël!

Les girouettes. — Cra... Cra... Noël! Noël!

La cheminée, aux moineaux. — Montez donc sur mon épaule, vous serez mieux pour voir.

Les moineaux, sur la cheminée. — Merci, ma vieille... Oh! que c'est joli, que c'est joli!... — Toutes ces lumières roses, vertes, bleues qui dansent sur les toits.

La cheminée. — Et cette procession de corbeilles pleines de joujoux, de rubans, de fleurs, de bonbons, tout l'hiver de Paris qui passe entouré de dorures et de couleurs vives.

Les moineaux. — Qu'est-ce que c'est donc que ces petits hommes qui portent les corbeilles? Est-ce que c'est des rois Noël, tout ça?

La cheminée. — Mais non. Ce sont les kobolds.

Les moineaux. — Vous dites?... les...

La cheminée. — Les kobolds, c'est-à-dire les esprits familiers de chaque maison qui conduisent Noël à toutes les cheminées où il y a des petits souliers qui attendent.

3. *Les moineaux.* — Et Noël, où donc est-il?

La cheminée. — C'est le dernier de tous, ce petit blond avec ses yeux si doux, ses cheveux en rayons d'or éparpillés autour de lui et ses joues roses du froid de l'air. Regardez-le marcher : ses pieds effleurent la neige sans laisser de trace...

Les moineaux. — Qu'il est beau! On dirait une image...

La cheminée. — Chut! écoutez...

A ce moment, une voix grave et jeune résonna dans cette atmosphère de cristal que font sur les hauteurs le grand froid et la lune claire. Le Roi-Enfant s'était arrêté sur un toit en terrasse, et là, debout, entouré de tous ses petits porte-corbeilles, il parlait ainsi à son peuple :

4. *Noël.* — Bonjour, les toits, bonjour, mes vieux clochers. La nuit est si claire que je vous vois tous disposés autour de moi dans ce grand Paris que j'aime... Oh! oui, mon Paris, je t'aime... Aussi, tu vois, je viens tous les ans! Jamais je n'ai manqué... Je suis même venu pendant le siège, te rappelles-tu?... C'était bien triste, par exemple. Ni feu ni lumière; les cheminées toutes froides; les obus qui sifflaient sur ma tête, trouant les toits, renversant les cheminées... Et puis, tant de petits enfants qui manquaient! J'avais trop de joujoux, cette année-là; j'en ai remporté de pleines corbeilles... Heureusement que cette nuit il ne m'en restera pas. On m'a prévenu que j'aurais beaucoup de petits souliers à remplir. Aussi, j'apporte des jouets merveilleux, et tous français...

Un moineau de Paris. — Bravo! Je l'aime ce petit-là, moi.

Tous les moineaux. — Piou, piou... Cui, cui... Vive Noël!

Un vol de cigognes, passant dans le ciel en long triangle. — Oua... oua... Vive Noël!

Le vent, bousculant la neige. — Chante donc Noël, toi aussi!...

La neige, très bas. — Je ne puis pas, mais je l'encense. Regarde les tourbillons de fine poussière blanche que j'envoie autour des corbeilles, dans les cheveux blonds de mon petit roi...

1. *Noël.* — Pas si fort, mes amis, pas si fort. Il ne faut pas réveiller tout notre petit monde de là-dessous... C'est si bon, la joie qui vous arrive en dormant, sans qu'on y pense... Maintenant, messieurs les kobolds, marchez avec moi sur la pente des toits, nous allons commencer notre distribution. Seulement, cette année, j'ai résolu d'essayer quelque chose. Tout ce que nous avons de plus beau comme joujoux, les polichinelles en or, les sacs de satin pleins de pralines, les grandes poupées tout en dentelles, je veux que cela tombe aux plus pauvres souliers, dans les cheminées sans feu, dans les mansardes froides, et que nous jetions, au contraire, aux maisons heureuses, sur le velours du tapis, sur les fourrures épaisses, tous ces petits jouets d'un sou qui sentent la résine et le bois blanc.

Les moineaux de Paris. — Fameux, fameux ! Voilà une bonne idée.

2. *Les Kobolds.* — Pardon mon petit Noël. Avec ton nouveau système, les pauvres seront heureux, mais les riches pleureront. Et damo ! un enfant qui pleure n'est plus ni riche ni pauvre. C'est un enfant qui pleure ; et il n'y a rien de si triste...

Noël. — Laissez donc. Je connais mieux cela que vous... Les pauvres seront ravis de toucher à ces jouets compliqués qui leur paraissent si tentants derrière la vitrine des magasins. Mais je parie que les petits riches seront tout aussi contents d'avoir pour une fois des pantins au bout d'une ficelle, des poupées à ressort, toutes ces tentations des bazars à treize sous où ils ne sont jamais entrés... Allons, voilà qui est entendu. A présent, en route, et dépêchons-nous. Il y a tant de cheminées à Paris, et la nuit est si courte !

3 Là-dessus, les petites lumières se répandirent de tous les côtés, comme si l'on avait secoué sur la neige des toits toutes les branches allumées d'un sapin de Noël. Pas une cheminée n'était oubliée, depuis les palais entourés de terrasses et d'arbres blancs de givre jusqu'à ces pauvres toits de misère qui semblent s'étayer l'un l'autre.

Bientôt, sur toutes les maisons de Paris, on entendit cette sonnerie de grelots, tous ces bruits fantaisistes et divers qui entourent les magasins de jouets, les bêlements des moutons, le bégaiement des poupées, le froissement des satins brodés, les crécelles, les trompettes, les tambours, les roulettes des chevaux de poste, le coup de fouet des postillons, la roue ailée des moulins à vent. Tout cela s'agitait, disparaissait, bondissait le long des cheminées. Où il n'y avait pas d'enfants, Noël guidé par ses kobolds passait vite sans se tromper ; mais quelquefois, au moment où il s'approchait d'elle, les mains pleines, la cheminée chuchotait de sa bouche noire : « Il est mort, c'est inutile... Il n'y a plus de petits souliers dans la maison... Garde tes joujoux, mon petit roi. Ça ferait pleurer la mère de les voir... »

* * *

4 Longtemps, longtemps, les petites lumières errèrent ainsi. Tout à coup un coq enroué chanta au fond du brouillard, un filet de jour blanc entr'ouvrit le ciel, et aussitôt toute la magie de Noël s'évanouit. La fête des toits était finie, celle des maisons commençait. Déjà, un bruit doux, ravissant, montait des cheminées, en même temps que la fumée des feux rallumés. C'étaient des cris de joie, des rires fous, des voix d'enfants qui criaient à leur tour : « Noël ! Noël ! Vive Noël ! » pendant que sur les toits déserts, le soleil, en se levant, un beau soleil d'hiver, faisait traîner ses premiers rayons qui ressemblaient, dans le scintillement de la neige, à des franges d'or, tombées des corbeilles du petit roi...



45. — Les bonbons.

1. Au moment des étrennes, Jeanne et Louis ont reçu des boîtes de bonbons ; les grands-parents, les parents, les oncles, les tantes, les amis, chacun en a donné. C'est une montagne de cartonnages, ou carrés, ou ronds, ou ovales, dorés, argentés, avec de beaux portraits en couleur sur le dessus. Le tout est empilé dans une armoire sur laquelle maman a laissé la clef.

Jeanne préfère les pralines aux dragées ; Louis aime également les deux, mais, pour faire plaisir à sa sœur, il mange les dragées et lui laisse les pralines.

2. Vers le troisième jour, Louis et Jeanne se regardaient en faisant la moue.

« Je sens quelque chose-là ! » gémissait Jeanne en mettant la main sur son estomac.

Et Louis, en se tenant le ventre, gémissait : « Je sens quelque chose là ! »

On ne mangeait plus, on ne jouait plus ; on restait assis en se regardant tristement. « Ah ! L'estomac ! — Ah ! Le ventre ! »

3 M. le Docteur arrive ; il examine, fait tirer la langue, interroge ; enfin il se prononce :

« Mademoiselle a une colique d'estomac et Monsieur a une colique de ventre. C'est la maladie des étrennes. Au lit, à la diète, de la camomille... et surtout plus de bonbons. »

4. Le docteur s'est fait apporter une des jolies boîtes :

« Des pralines, des dragées ! dit-il. La grosse amande des pralines est horriblement indigeste. Mademoiselle Jeanne. La petite amande des dragées passe mieux, Monsieur Louis. Il est vrai que le vert ou le jaune qui colore ces maudites sucreries est un poison. Décidément, les boutiques de confiseurs ont du bon... pour les pharmaciens et les médecins ! »

Il ajouta en prenant la fillette sur ses genoux et en lui relevant la lèvre avec le doigt :

« Et pour les dentistes, donc ! Tiens, Louis, tu vois ces jolies petites dents bien blanches ? Que Jeannette continue à croquer beaucoup de pralines, et ce bel ivoire jaunira d'abord, puis noircira ; des trous s'y formeront : et alors, vite chez le raccommodeur de mâchoires... qui souvent ne raccommode rien !... Les dragées font le même effet, mon garçon. »

46. — Mes premières étrennes.

1. J'avais sept ans ; je fis une grave maladie. Ma mère me crut perdu. Le médecin aussi. La crise ¹ passa, mais je demeurai si faible qu'on continua à me croire mourant. « Que lui donner ? » dit ma mère. « Tout ce qui lui fera plaisir », dit le médecin. Ma mère entendait parler de ma nourriture. Je me fis fort de sa question et de la réponse du docteur, pour exiger un joujou. Trop pauvre, ma mère, au jour de l'an, me donnait des choses utiles, des bas, des souliers, ou une paire de manches de lustrine ². Je demandai cette fois un pantin à musique.

2. Ma mère travaillait nuit et jour... Je la voyais, de mon petit lit, mettre en hâte points sur points ; je voyais sauter sous ses doigts une agile étincelle qui était l'aiguille et qui m'amusait ! Les enfants sont égoïstes. Ils ne savent pas ce que coûte à leur mère chacune de leurs joies. Les robes de belles dames que cousait ma mère me donnaient seulement une plus grande envie d'avoir mon pantin. Il serait habillé de satin blanc et rose, avec des dentelles pour colletterie, un joli bâton rouge pour le prendre ; et en le faisant tourner au bout de ce bâton, on entendrait chanter la musiquette qui serait dedans. Alors, je pattais des mains, de plaisir. Les yeux de ma mère se tournaient vers moi ; et plus vite, vite la petite aiguille sautait, plongeait dans la soie des belles robes, y disparaissait pour sortir un peu plus loin, tirant son fil de soie après elle, et toujours recommençait en jetant sous les doigts de ma mère une petite étincelle qui me semblait de la gaieté. — Et ma mère pleurait.

3. Enfin, je l'eus, mon pantin à musique ! C'étaient mes premières étrennes... et je n'en ai jamais eu d'autres. Ma mère me l'apporta pour le 1^{er} janvier. J'étais couché, enveloppé de couvertures, sur un fauteuil que nous avions, le même où me voilà encore. Dès le palier, ma mère se mit à faire tourner le pantin autour de sa hampe ³, et j'entendis comme dans un rêve la musiquette tant désirée. Il y avait deux airs, une valse lente, et puis un air gai, vif, qui alternaient... Je tendis les bras, soulevé par l'extase ⁴, et, tout le jour et toute la nuit il me répéta, mon pantin rose, ses deux éternelles chansons, la triste et la gaie, passant de l'une à l'autre sans trop de difficulté, après un petit silence, pourtant, durant lequel on entendait dans la poitrine rebondie un bruit de mécanique qui se prépare à bien s'appliquer : Cric ! crac ! brum ! « Il tousse, naman ! il se mouche ! » criais-je.

4. Il avait l'air d'un œuf d'autruche qu'on aurait habillé ; son justaucorps ⁵ dentelé était mi-partie blanc et rose. Son bonnet de folie ⁶, de même. Sa colletterie était de dentelle. Il avait des pendants d'oreilles et des cheveux blonds, frisés, et une petite figure souriante, rose et blanche, comme un dessus de boîte de baptême...

5. Je guérissais lentement, et le pantin, bien soigné, couchait dans une boîte, sur les débris de soie et de velours que rejetait ma mère en cousant les robes des belles dames. Il charma les heures de ma convalescence. Puis ma mère l'enferma dans une armoire avec ses objets précieux, avec la chaîne et la montre d'argent de mon père et le collier de chaînette d'or qui lui venait de sa mère, à elle.

6. Ma mère mourut. J'avais vingt ans ; je gagnais ma vie comme copiste ⁷ chez un notaire. Je laissai religieusement ⁸ le pantin chéri dormir dans l'armoire à linge, avec la chaînette d'or et la montre d'argent.

JEAN AICARD. *L'été à l'ombre* (Flammarion, édit.).

1. Le moment critique, dangereux. — 2. Etoffe de coton lustrée, c'est-à-dire luisante. — 3. Manche en bois qui supportait le pantin. — 4. Joie très vive, qui ravit. — 5. Vêtement qui serre le corps. — 6. Une Folie est un personnage allégorique, symbolisant la folie, et dont le costume — bonnet compris — est découpé en pointes ornées de grelots. A l'époque du mardi-gras, on peut voir des masques déguisés en « folie ». — 7. Employé qui fait des copies. — 8. Avec respect, avec pitié.

47. — La poupée de Cosette.

Cosette, une petite fille de huit ans, a été laissée par sa mère aux mains des Thénardier, des aubergistes brutaux qui la battent et la rendent très malheureuse. Cosette vient justement d'être grondée par la Thénardier parce qu'elle s'est permis de toucher à la poupée des deux filles de la maison, Eponine et Azelma. Un voyageur, de passage à l'auberge, a assisté à la scène ; il est sorti et la Thénardier a profité de son départ pour allonger un grand coup de pied à la petite Cosette.

1. La porte se rouvrit, l'homme reparut. Il portait dans ses deux mains la poupée fabuleuse¹ que tous les marmots du village contemplaient depuis le matin, et il la posa devant Cosette en disant : « Tiens, c'est pour toi... »

2. Cosette leva les yeux ; elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée, comme elle eût vu venir le soleil ; elle entendit ces paroles inouïes² : *C'est pour toi !* Elle le regarda, elle regarda la poupée, puis elle recula lentement, et s'alla cacher tout au fond sous la table, dans le coin du mur. Elle ne pleurait plus, elle ne criait plus, elle avait l'air de ne plus oser respirer. Les Thénardier, Eponine, Azelma, étaient autant de statues³. Il s'était fait un silence solennel dans tout le cabaret...

3. Le gargotier⁴ considérait tour à tour la poupée et le voyageur ; il semblait flairer cet homme comme il eût flairé un sac d'argent. Cela ne dura que le temps d'un éclair. Il s'approcha de sa femme et lui dit bas : « Cette machine coûte au moins trente francs. Pas de bêtises. A plat ventre⁵ devant l'homme !... — Eh bien, Cosette, dit la Thénardier d'une voix qui voulait être douce, et qui était toute composée de ce miel aigre des méchantes femmes, est-ce que tu ne prends pas ta poupée ? »

4. Cosette se hasarda à sortir de son trou. « Ma petite Cosette, reprit la Thénardier d'un air caressant, Monsieur te donne une poupée. Prends-la. Elle est à toi ». Cosette considérait la poupée merveilleuse avec une sorte de terreur. Son visage était encore inondé de larmes, mais ses yeux commençaient à s'emplir, comme le ciel au crépuscule du matin, des rayonnements étranges de la joie. Ce qu'elle éprouvait à ce moment-là était un peu pareil à ce qu'elle eût senti, si on lui eût dit brusquement : *Petite, vous êtes la reine de France.* Il lui semblait que, si elle touchait à cette poupée, le tonnerre en sortirait. Ce qui était vrai jusqu'à un certain point, car elle se disait que la Thénardier gronderait et la battrait.

5. Pourtant l'attraction⁶ l'emporta. Elle finit par s'approcher, et murmura timidement en se tournant vers la Thénardier : « Est-ce que je peux, madame ? » Aucune expression ne saurait rendre cet air, à la fois désespéré, épouvanté et ravi. « Pardi ! fit la Thénardier, c'est à toi, puisque Monsieur te la donne. — Vrai, Monsieur, reprit Cosette, est-ce que c'est vrai ? C'est à moi, la dame ? » L'étranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes. Il fit un signe de tête à Cosette et mit la main de « la dame » dans sa petite main. Cosette retira vivement sa main, comme si celle de la dame la brûlait, et se mit à regarder le pavé. Nous sommes forcé d'ajouter qu'en cet instant-là, elle tirait la langue d'une façon démesurée.

6. Tout à coup, elle se retourna et saisit la poupée avec emportement. « Je l'appellerai Catherine » dit-elle. Ce fut un moment bizarre que celui où les hail-lons de Cosette rencontrèrent et étouffèrent les rubans et les fraîches mousselines roses de la poupée. — « Madame, reprit-elle, est-ce que je peux la mettre sur une chaise ? — Oui, mon enfant, » reprit la Thénardier.

7. Cosette posa Catherine sur une chaise, puis s'assit à terre devant elle, et demeura immobile, sans dire un mot, dans l'attitude de la contemplation. « Joue donc, Cosette, dit l'étranger. — Oh ! je joue », répondit l'enfant.

VICTOR HUGO. *Les Misérables.*

1. Une poupée si belle, qu'il semble qu'elle soit du domaine de la fable, de la légende. Cette poupée était à l'étalage d'une baraque, devant l'auberge. — 2. Incroyables. — 3. Ils sont immobiles d'étonnement : la surprise les a « figés ». — 4. Celui qui tient une gargote, une mauvaise auberge. — 5. Ne fâche pas l'étranger, dis comme lui : nous avons tout à gagner avec lui, car il doit être riche. — 6. Le désir de toucher la poupée attire Cosette vers elle.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Les bonbons*, page 88. — 1. Pourquoi le docteur est-il appelé à la maison ? que fait-il ? que demande-t-il ? Il se prononce, c'est-à-dire... (*Cherchez sur le dictionnaire : ausculter, diagnostic, et employez ces mots dans votre réponse.*) — 2. Le raccommodeur de mâchoires, c'est le... Souvent il ne raccommode rien, parce que... Alors, que fait-il ? Être à la diète, c'est...
- B. — *Mes premières étrennes*, page 89. — 1. Résumez en une phrase chacune des parties du récit : *Malade, je voulus... Pour me le donner, ma mère... Lorsque je le reçus... Il était... Lorsque je fus guéri, ma mère... J'ai conservé...* — 2. Pourquoi la mère s'efforce-t-elle de satisfaire le petit malade ? Pourquoi Jean Aicard a-t-il conservé le pantin ? — 3. L'enfant trouve que la petite aiguille jette une étincelle de gaieté (§ 2) parce que... Mais la mère qui coud n'est pas... ; elle pleure, elle songe à...
- C. — *La poupée de Cosette*, page 90. — 1. Quelle existence avait Cosette chez la Thénardier ? Il lui arriva une grande joie : laquelle ? qui lui donna cette joie ? — 2. Résumez le texte, paragraphe par paragraphe : *L'étranger apporte... Cosette est toute... et au lieu de prendre la poupée... Sur les conseils de son mari, la Thénardier... Cosette se hasarde à..., etc.* — 3. Que recommande Thénardier à sa femme, dans le paragraphe 3 ? Pourquoi ? (*Cherchez, dans le dictionnaire, le mot cupide, et employez-le dans votre réponse.*) Dans les paroles de la Thénardier à Cosette, relevez les expressions qui prouvent qu'elle a suivi les conseils de son mari ? — 4. Expliquez la comparaison qui se trouve au début du § 2 — Le soleil apporte... ; ici, l'étranger est comparé au soleil, car...

II. — Vocabulaire. — Jeux et jouets.

N. — La vitrine, la devanture, l'étalage — la poupée, le ménage, le trousseau de la poupée, le nécessaire ou la trousse à ouvrage, le coffret, le cerceau, la raquette et le volant, le jeu de patience, de construction, de loto, de dominos, le jeu de l'oie, le cheval à bascule, le pantin, le polichinelle.

Couleurs et ornements : l'ocre, le vermillon, le clinquant (lamelles de métal doré ou argenté qui ornent un vêtement), les franges, les galons.

Adj. — Brillant, un habit tout flambant neuf, bariolé, une figure enluminée, une robe pailletée, un habit chargé de clinquant.

V. — Désirer, convoiter, écarquiller les yeux, dévorer des yeux.

Proverbes. — 'Tout ce qui brille n'est pas or.

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Quels jouets avez-vous vus à la vitrine du bazar ? ou sur le catalogue d'un grand magasin ? (*Employez les noms au pluriel.*)
2. À quoi jouent les fillettes ? les garçons ? Quels sont vos jeux préférés ?
3. Que désire l'enfant qui a faim ? Que convoite le renard ? Que regarde-t-il encore avec convoitise ? Quand écarquille-t-on les yeux ? Que peut-on dévorer des yeux ?
4. Qui porte un habit chargé de clinquant ? Qui porte une robe pailletée ? Qui a la figure enluminée ? Quand aurez-vous un habit tout flambant neuf ? Quand voit-on des vêtements bariolés ? Où met-on des franges ? Où met-on des galons ?
5. Donnez les noms correspondant aux verbes suivants et employez-les dans une phrase (*utilisez le dictionnaire*) : désirer, convoiter, posséder, enluminer, barioler, orner.
6. Texte à compléter avec l'un des mots suivants et quelques autres que vous trouverez facilement : *clinquant, fragile, anniversaire, enluminé, ennuyeux, arracher, perdre*.
Pierrot est bien content : son parrain lui a..., pour son..., un pantin à grelots d'or. Pierrot est tout à son nouveau jouet. Il admire son visage..., son chapeau à galons dorés, son habit de... où brillent des... En vérité, ce ne sont pas de vrais diamants, mais de petites plaques de verre cousues sur l'étoffe. Dieu, comme elles sont... ! Voilà qu'elles tombent parce qu'un fil a cassé. « Prends garde, Pierrot ; ne serre point trop le bonhomme, ne froisse pas son..., ne corne pas son..., n'enlève pas la peinture de son... en l'embrassant ». Les jouets chers sont bien..., se dit Pierrot. Laissons reposer le pantin dans sa... et reprenons notre vieux... de bois, qui ne craint pas qu'on... son poil et qui ne... pas son vermillon quand on l'embrasse, car il n'a plus, depuis longtemps, ni..., ni...

Grammaire.

I. — Les pronoms personnels.

Une poupée.

Je la vois encore. Elle avait une tache de vermillon sur chaque joue, des bras mous et courts, d'horribles mains de bois et de longues jambes écartées. Sa jupe à fleurs était fixée à la taille par deux épingles. Je vois encore les têtes noires de ces deux épingles. C'était une poupée de mauvais ton. Je me rappelle bien que, tout bambin que j'étais, et n'ayant pas encore usé beaucoup de culottes, je sentais à ma manière, mais très vivement, que cette poupée manquait de grâce, de tenue, qu'elle était grossière. Mais je l'aimais malgré cela. Je l'aimais pour cela. Je n'aimais qu'elle, je la voulais.

ANATOLE FRANCE.

II. — Leçon.

1^o

Je la vois encore. Elle avait...

Je, désigne l'auteur qui parle ; la, elle, remplacent le nom poupée et désignent la chose dont on parle. Ce sont des **pronoms personnels**.

2^o Les **pronoms personnels** servent à désigner :

| | <i>singulier</i> | <i>pluriel</i> |
|------------------------------------|--|------------------|
| Celui ou celle qui parle | 1 ^{re} personne : je, me, moi, | nous, |
| Celui ou celle à qui l'on parle . | 2 ^e personne : tu, te, toi, | vous, |
| Celui ou celle dont on parle . . . | 3 ^e personne : il, elle, lui, | ils, elles, les, |
| | le, la, soi. | eux, leur. |
| | <i>singulier ou pluriel</i> | |
| | se, en, y. | |

III. — Exercices.

1. Copiez le § 1 de la lecture N° 46, page 89, et soulignez les pronoms personnels. — Lisez le § 2 et relevez les pronoms personnels.
2. Analysez les pronoms personnels en italique (ils sont sujets, compléments directs ou indirects). *Je* vois encore cette poupée ; *elle* était laide, mais *je* l'aimais et *la* voulais. Pierre est malade, *il* s'ennuie ; sa mère *lui* achète un pantin. Veux-tu cette poupée, Cosette ? *Ils* ont mangé des bonbons. Le médecin *leur* ordonne une purge.
Exemple : lui, pronom personnel, 3^e personne, masc. sing. complément ind. de achète.
3. Soulignez d'un trait le pronom personnel *le, la, les, l'*, de deux traits l'article défini. *Ma* mère travaille près de la fenêtre. *Je* la vois de mon petit lit. L'aiguille saute et plonge dans la soie. L'habile ouvrière coud sans relâche. Enfin, *je* l'ai mon pantin ! Le matin du jour de l'an, *ma* mère me l'apporte. *Je* le saisis, *je* l'embrasse. *Il* joue deux airs. *Je* les lui fais répéter cent fois dans la journée et encore les jours suivants. *Je* le couche dans mon lit, *il* me réchauffe, *il* me guérit. (*Reprenez le texte depuis : enfin ! en parlant de deux pantins.*)
4. Distinguez *leur* ou *leurs*, adjectifs possessifs de *leur*, pronom personnel, qui s'écrit toujours sans s : Ces poupées de carton ne sont pas belles ; ... joues ont une tache de vermillon, ... bras sont trop courts, ... nez trop long, et ... mains de bois sont trop grandes. *Je*... préfère mes deux poupées de porcelaine. J'aime ... joues roses, ... petit nez, ... lèvres vermeilles et ... dents blanches. C'est moi qui fais ... jupons, ... chapeaux. *Je* ... donne du sucre et des gâteaux. Ce sont mes filles, *je* suis ... mère.

Conjugaison. — MODE INDICATIF — PLUS-QUE-PARFAIT.

| | | | |
|-------------------|--------------------|---------------------|----------------------|
| J'avais eu... | J'avais été | J'avais aimé... | J'étais venu (e) |
| tu avais eu... | tu avais été | tu avais aimé... | tu étais venu... |
| il avait eu... | il avait été... | il avait aimé... | il était venu.. |
| nous avions eu... | nous avions été | nous avions aimé. | nous étions venus... |
| vous aviez eu... | vous aviez été | vous aviez aimé. | vous étiez venus... |
| ils avaient eu. | ils avaient été... | ils avaient aimé... | ils étaient venus... |

5. Conjuguez de même, au plus-que-parfait : j'avais été puni (e), j'avais reçu..., j'avais senti..., j'étais arrivé (e), je m'étais hasardé (e), je m'étais approché (e), je m'étais dit, nous nous étions dit.

Chographe.

1. Etudiez la lecture page 88, « Les bonbons ». — Un paragraphe en sera dicté.
2. Reproduisez de mémoire le texte suivant :

Nouvelle année.

- | | |
|--|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Le Temps, d'un geste familier, A retourné son sablier; Janvier va remplacer Décembre, Et, de l'horloge qui bruit, Les douze larmes de minuit Viennent de rouler dans la chambre. Le front couronné de jasmin Et de frais rubans pomponnés, Voici venir la jeune année : Bonsoir, hier ! Bonjour, demain ! | <ol style="list-style-type: none"> 2. Aux aventures des marchands Brillent des pantins alléchants, Dardant l'émail de leurs prunelles ; Cette nuit, dans leurs draps frileux, Les garçons font des rêves bleus Où passent des polichinelles. Les filles voient sur leur chemin Quelque poupée euryhannée... Voici venir la jeune année : Bonsoir, hier ! Bonjour, demain ! |
|--|---|

JACQUES NORMAND. *La muse qui trotte* (Calmann-Lévy, édit.).

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Faisons des phrases correctes.* P. 88. « Les bonbons » : Les grands-parents, les parents, les oncles, les tantes, les amis, chacun en a donné. Chacun a donné quoi ? Employez convenablement ce mot en dans les phrases suivantes, que vous rectifierez en con séquence :

Le vin était sur la table ; j'ai versé du vin dans mon verre. — Il n'y avait plus de bois dans le feu ; j'ai mis du bois. — Les flocons de neige entrent par la fenêtre ouverte ; des flocons volent jusqu'au pupitre du maître (dites : il en est qui volent...). — Les élèves se bousculent pour glisser ; il y a des élèves qui tombent ; il y a des élèves qui dégringolent par-dessus leurs camarades. — Aux vitrines du marchand, que de poupées ! Il... de toutes sortes : j'... vois de grandes, habillées avec recherche ; mais il... de toutes petites, qui...

2. *Je me fis fort* de sa question et de la réponse du docteur pour exiger un joujou ; c'est-à-dire : je me servis, pour obtenir un joujou, de sa question et de la réponse... Écrivez, en employant l'expression : se faire fort de : Ma mère, m'ayant dit un jour que je devrais l'aider à voir si les confitures n'étaient pas moisies, je me... de cela, pour... — On emploie aussi l'expression : se faire fort de, pour dire : je me sens capable de, je prends l'engagement de...

Exemple : Je me fais fort de remporter le premier prix à la course.

En employant les compléments convenables, faites des phrases qui commenceront par : Je me fais fort de... Il se fait fort de... Elle se fait fort de... Ils se font fort de...

Employez maintenant *se faire fort de*, et *en* : Il dit qu'il sera le premier de sa classe ; il s'en fait fort. Le livreur dit qu'il arrivera le premier au but, qu'il *battra la tortue*, qu'il... Je vous dis que j'arrangerai cette affaire ; je... (*Ajouter deux ou trois phrases sur ce modèle.*)

3. *Faisons des phrases vivantes* : La petite aiguille dont il est question au paragraphe 2 de la page 89 est conduite par la main de la maman ; mais l'auteur sait nous intéresser en écrivant : La petite aiguille sautait, plongeait, etc. ... (*Remarquez l'accumulation des verbes, qui rend bien le mouvement agile.*)

Dites : (Le maître fait un joli dessin au tableau.) *Sur le tableau, la crâne...* (tracer, monter, descendre, aller et venir...). Votre plume ne va plus. (Grincer, cracher, avancer avec peine... La feuille morte (se détacher, se balancer, tourner... etc.).

B. — Le paragraphe.

4. En vous inspirant du texte : Cosette et sa poupée, décrivez la grande joie d'un enfant qui reçoit un beau cadeau inattendu (*lequel ?*). Il a peine à croire que ce soit vrai... ; il reste un moment... (*comment ? précisez*) puis...
5. Ce que je fais avec mon jouet préféré. *Série d'actions à énumérer en évitant la monotonie.*
Exemple : J'ai grand plaisir à jouer avec Coco, mon cheval bascule. Je m'installe sur sa croupe, je mets le pied à l'étrier, je tiens les rênes en main. Je fouette Coco et je me trémousse. Hue ! Coco, hue ! mon ami...

C. — Composition française.

6. Dans une courte lettre à un de vos camarades, vous décrivez le jouet que vous venez de recevoir. Vous direz d'abord les circonstances dans lesquelles vous avez reçu ce jouet. Vous le décrirez, aussi brièvement et aussi nettement que le pantin est décrit au paragraphe 4 de la page 89. Enfin, vous direz votre joie. N'oubliez pas qu'une lettre — vous le savez ! — se termine par une formule de politesse. On assure un camarade de son amitié ; on lui donne une bonne poignée de main.
7. On a donné à Pierrot, pour ses étrennes, un jouet magnifique, mais qui ne l'amuse guère. Il le quitte bientôt pour un de ses vieux jouets. (*Voyez l'exercice de vocabulaire, N° 6, page 91.*)



48. — Nuit de neige

- 1 La grande plaine est blanche, immobile et sans voix ;
Pas un bruit, pas un son, toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne ¹ plainte,
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.
Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes ² ;
L'hiver s'est abattu sur toute floraison ;
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon
Leurs squelettes blanchis, ainsi que des fantômes.
2. La lune est large et pâle et semble se hâter.
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère ³.
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.
Et froids, tombent sur nous les rayons qu'elle dardo,
Fantastiques ⁴ lueurs qu'elle s'en va semant.
Et la neige s'éclaire au loin sinistrement,
Aux étranges reflets de sa clarté blafarde. ⁵
3. Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !
Un vent glacé frissonne et court par les allées.
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux ⁶,
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.
Dans les grands arbres nus que couvre le verglas,
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège ;
De leur œil inquiet ils regardent la neige,
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas ⁷.

GUY DE MAUPASSANT. *Des Vers* (Ollendorff).

1. Triste. — 2. Partie de la tige qui reste sur pied lorsqu'on a coupé le blé, le seigle, etc. — 3. Triste, sévère. — 4. La clarté de la lune est bizarre, et ne paraît pas réelle. — 5. D'un blanc terne ; on dit : un teint blafard. — 6. Les berceaux de verdure. — 7. La lueur blafarde de la neige fait croire que la nuit n'est pas venue.

49. — La partie de "schlitta" ¹.

C'est un enfant, Fritz, qui parle.

1. Un matin, en m'éveillant, je vis que l'hiver était venu ; sa blanche lumière remplissait ma petite chambre ; de gros flocons de neige descendaient du ciel par myriades, et tourbillonnaient contre mes vitres. Dehors régnait le silence ; pas une âme ne courait dans la rue, tout le monde avait tiré sa porte. Les poules se taissaient, les chiens regardaient du fond de leurs niches, et, dans les buissons voisins, les pauvres verdiers ², grelottant sous leurs plumes ébouriffées, jetaient ce cri plaintif de la misère, qui ne finit qu'au printemps. Moi, le coude sur l'oreiller, les yeux éblouis, je revoyais les hivers passés...

Fritz a été envoyé en commission, par son oncle Jacob, chez lequel il habite.

2. En revenant de la poste, j'avais aperçu tout au loin, dans la grande prairie communale, derrière l'église, Hans Aden, Frantz Sépel et bien d'autres de mes camarades, qui glissaient. On les voyait prendre leur élan à la file, et partir comme des flèches, les reins pliés et les bras en l'air pour tenir l'équilibre ; on entendait le bruit prolongé de leurs sabots sur la glace, et leurs cris de joie. Comme mon cœur galopait en les voyant ! Comme j'aurais voulu pouvoir les rejoindre ! Malheureusement, l'oncle Jacob m'attendait, et je rentrai la tête pleine de ce joyeux spectacle. Pendant tout le dîner, l'idée de courir là-bas ne me quitta pas une seconde.

Après le dîner, Fritz a pu rejoindre ses camarades

3. « J'ai fendu mon sabot sur la glace ce matin, dit Frantz Sépel, et mon père l'a raccommodé. Voyez un peu. » Il défit son sabot et nous le montra. Le père Frantz Sépel avait mis une bande de tôle en travers avec quatre gros clous à tête pointue. Cela nous fit rire, et Frantz Sépel s'écria : « Ça, ce n'est pas comode pour glisser ! Ecoutez, allons plutôt en traîneau ; nous monterons sur l'Altenberg ³, et nous descendrons comme le vent. » L'idée d'aller en traîneau me parut si magnifique, que je me voyais déjà dessus, descendant la côte en trépigant des talons, et criant d'une voix qui montait jusqu'aux nuages : « Himmelfahrt ! Himmelfahrt ! » ⁴ J'en avais des éblouissements.

— « Oui, dit Hans Aden ; mais comment avoir un traîneau ? — Laissez-moi faire, répondit Frantz Sépel, le plus malin de nous tous. Mon père en avait un l'année dernière, mais il était tout vermoulu ; la grand'mère en a fait du feu. C'est égal ; arrivez toujours. » Nous le suivîmes pleins de doute et d'espérance...

Le père Schmitt consent à prêter son traîneau aux enfants, qui partent joyeux, suivis du chien Scipio.

4. Schmitt nous regardait de sa porte. « Prenez garde de rouler », nous dit-il. Puis il rentra, pendant que nous filions dans la neige. Scipio sautait à côté de nous. Je vous laisse à penser notre joie, nos cris et nos éclats de rire jusqu'au sommet de la côte. Et quand nous fûmes en haut, Hans Aden devant, les deux mains cramponnées aux patins recourbés, nous autres derrière, assis trois à trois, Scipio au milieu, et que tout à coup la schlitta partit, ondulant dans les ornières et filant par-dessus les rampes, quel enthousiasme ! Ah ! l'on n'est jeune qu'une fois. Scipio, à peine le traîneau parti, avait passé d'un bond par-dessus nos têtes. Il aimait mieux courir, sauter, aboyer, se rouler dans la neige comme un véritable enfant...

5. Nous continuâmes à monter et à descendre ainsi jusque vers quatre heures. Alors, la nuit commençait à se faire ; nous reprîmes le chemin du village.

EROKMANN-CHATRIAN *Madame Thérèse* (Hachette, édit.).

1. La 'schlitta est le traîneau alsacien. La scène se passe dans un village des Vosges. — 2. Petits oiseaux à plumage vert. — 3. Nom d'une colline aux environs du village. — 4. Expression alsacienne qu'on pourrait traduire à peu près par les exclamations : Divin ! magnifique !

50. — Scène de patinage, en Flandre.

Dries Abeels est venu rendre visite à Mamie, une jeune fille qui, depuis la mort de sa mère, surveille l'éducation de ses trois frères et sœurs plus petits. On est en hiver. La scène se passe dans la Flandre belge, au bord d'une belle rivière, non loin de la mer, dans un petit village où l'on cultive le lin et la céréales

1. « Mamie ! Mamie ! » crièrent les enfants, du fond du verger. Elle ouvrit la porte, courut jusqu'à la rivière et les vit tous trois se tenant par la main, et glissant sur la glace. Dans l'air dur ¹ et limpide ², un duvet floconnait ³ des arbres et lui tombait aux épaules, sur les cheveux, comme de molles plumes de cygne. Le ciel, d'un émail bleu, translucide, azurait ses pas ⁴ dans le givre craquant.

« Ah ! Dries Abeels, dit elle en riant, attachez vos patins et menez-les glisser jusqu'au tournant de la rivière, voulez-vous ? Poppie déjà patine comme un homme, mais il a perdu un des patins l'autre samedi. »

2. Aussitôt il assurait ses courroies ⁵ et, les traînant à la file, joyeusement, à la pointe des patins, il fendait la glace. C'était, pour les enfants, comme s'ils allaient à la conquête des mers. Ils dépassèrent la boucle de la rivière. Et puis, d'une courbe large, tous, à sa suite, sur leurs sabots, virèrent ; ils revirent grandir le toit de la maison ⁶, par-dessus la rive en cristal.

3. Là-bas, à présent, dans le flottement d'une robe, une forme souple glissait, se rapprochait ; il reconnut la grâce et le sourire de Mamie, balancée sur l'arc de ses patins. Sitôt qu'elle passa, de nouveau Dries virait, tirant après lui la petite bande, et, très vite, il lui prenait la main. Tous ensemble, ils repartaient, agiles, rapides... Les meules ⁷ étincelaient comme des cônes de sucre en caramel. Les arbres, sur le bleu léger du ciel, dressaient de fins flambeaux ciselés, d'argent mat ⁸. Ils sentaient courir leur sang ; le gel et le vent brûlaient leurs joues de fleurs glacées. Ils dépassèrent les meules, les maisons lainées comme des moutons... D'autres hameaux défilèrent, avec des toits blancs de bergeries, des sentiers bordés de peupliers en plumeau, des spirales bleues de fumée au trou des cheminées.

4. Quelquefois, ils croisaient des traîneaux de bois, poussés par des hommes, et qui revenaient des marchés. De jeunes paysannes, des paniers sur la tête, glissaient, légères, oscillantes ⁹, et les saluaient d'un « gœdendag » ¹⁰ cordial, en riant à belles lèvres. De loin, dans l'air argenté, cela ¹¹ faisait de petits points noirs qui ne semblaient pas bouger ; et puis, tout à coup, comme un vol d'oiseaux des glaces, cela venait sur vous. C'était la vie d'hiver des Flandres, qui passait dans le joli vent froid...

5. Chaque coup de patin faisait mousser une écume de neige. Le fer rabotait la glace d'un bruit rauque et doux. Les enfants criaient, riaient, roulaient ; mais ni Dries, ni Mamie ne parlaient, grisés de lumière glacée, avec le piou-piou de la petite flûte de vent ¹² aux oreilles...

6. Le soleil tomba comme une boule de cuivre... — « Déjà le soir ! », dit Mamie. Ses patins décrivirent une large boucle. Toute la bande tournait aussi ; et, cette fois, on repartait vers la maison. Les meules, sous l'or et le sang, flambaient comme de la neige en feu ¹³...

CAMILLE LEMONNIER. *Le Vent dans les moulins* (Ollendorff, édit.).

1. Parce qu'il fait très froid. — 2. Parce qu'il fait beau. — 3. La neige tombait des arbres en flocons. — 4. Le ciel était comme de l'émail laissant passer la lumière — translucide — et son reflet donnait à la neige une coloration d'azur. — 5. Il consolidait les courroies qui fixent les patins à la chaussure. — 6. Ils s'étaient éloignés. A mesure qu'ils se rapprochent, la maison grandit. — 7. Les meules de paille, de forme conique, sont recouvertes de neige ; et le soleil les rend étincelantes. — 8. Sans éclat. — 9. Se balançant. — 10. Bonjour, en flamand. — 11. Les traîneaux, les paysannes. — 12. A leurs oreilles, le vent siffle comme une flûte. — 13. Le soleil couchant colore d'or et de rouge flamboyant les meules éparses dans la campagne.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Nuit de Neige*, page 94. — 1. « Pas un bruit, pas un son », dit Maupassant... Cependant, on entend... — 2. Le squelette, c'est... Quand on ne voit plus que le squelette, la partie du corps qui a disparu, ce sont... En hiver, les arbres ressemblent à des squelettes parce que... — 3. Comment pouvez-vous vous rendre compte que « le vent court par les allées » ? (d'un parc ; ou d'un jardin...). — Que voyez-vous, quand le « vent court » ? Qu'entendez-vous ? — 4. Les oiseaux n'ont plus « l'asile ombragé des berceaux », c'est-à-dire... « Ils attendent la nuit qui ne vient pas » ; en effet, pendant les heures de nuit, l'obscurité n'est pas complète, car...
- B. — *La partie de schlette*, page 95. — 1. La première neige tombe ; le petit Fritz, de sa chambre, observe quelques animaux ; que font-ils ? — 2. Que décident les enfants, dans le paragraphe 3 ? Comment s'y prennent-ils, pour avoir un traineau ? — 3. Les enfants, « pleins de doute et d'espérance » suivent Frantz Söpel. Ils doutent de... Mais en même temps, ils espèrent ; ils se disent que, peut-être, ... — 4. Trouvez des expressions ayant le même sens que les expressions suivantes : pas une âme ne courait dans la rue (paragr. 1). Ils prenaient leur élan à la file. — La tête pleine de ce joyeux spectacle (paragr. 2).
- C. — *Scène de patinage*, page 96. — 1. En quel pays se passe la scène ? Relevez les expressions qui vous prouvent que vous êtes dans un pays différent du vôtre... — 2. Où patinent les personnages du récit ? A quoi les enfants ont-ils fixé leurs patins ? — 3. Quelles rencontres les patineurs font-ils sur la rivière ? — 4. Pourquoi compare-t-on les arbres à des flambeaux ? les peupliers à des plumeaux ? — 5. Les enfants n'étaient jamais allés bien loin, pour patiner ; aussi, cette fois, c'était comme s'ils partaient pour un voyage audacieux ; comme si... (Relevez dans le texte la phrase qui convient ici.)

II. — Vocabulaire. — L'hiver.

N. — L'hiver, le froid, la neige, les myriades de flocons, la glace, le givre, le grésil, les verglas, les cristaux, le linceul, le suaire, le gel et le dégel — le glacier, les crevasses, l'avalanche, la tourmente — le pôle, la banquise, les icebergs.

Adj. — Hivernal, un animal hibernant, un froid vif, piquant, cinglant, un hiver clément, inclément, rigoureux, une forme rigide, une pierre gélive.

V. — Hiverner, hiberner, cingler, tourbillonner, s'amonceler, ensevelir — cristalliser, frigorifier.

Expressions : Il gèle à pierre fendre. Il fait un froid de loup. Un accueil glacial. L'armée prend ses quartiers d'hiver.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Quand commence l'hiver et quand finit-il ? (*calendrier*). Quelles saisons le précède et quelle saison le suit ? A quelle heure se lève le soleil aujourd'hui et à quelle heure se couche-t-il ? Quelle est la durée du jour ? de la nuit ?
2. Quand avez-vous vu du givre ? Que décorait-il ? Un buisson est tout givré ; on dirait... Vous observez de près un flocon de neige. Que voyez-vous ? Où voit-on encore des cristaux ? Qui enveloppe-t-on dans un linceul ou dans un suaire ? Pourquoi dit-on que la neige recouvre la terre comme un linceul ?
3. Un animal hibernant, c'est un animal... Nous avons, en cette période, des alternatives de gel et de dégel, c'est-à-dire... Cingler, c'est... (*voir le dictionnaire*). Un froid cinglant, c'est... Une parole cinglante... Une pierre que la gelée désagrège est une pierre... Il gèle à pierre fendre ; le froid est si vif que... De la viande conservée par le froid, c'est de la viande... Il m'a fait un accueil glacial : il m'a reçu... (*comment ?*).
4. Texte à compléter avec l'un des mots suivants : *hospitalier, serre, hurler, mourir, aimer, regretter, convier, givre, condition, rameau, rapide, disparaître, souriant*.
Nous aimons tous les champs, les bois, les beaux jours, car alors tout... aux regards, tout... à sortir. Moi, j'... aussi l'hiver, quand la bise..., quand le... décore de ses festons les... des arbres qui, tout proches qu'ils sont, ... insensiblement derrière les flocons de neige qui descendent, de plus en plus... et... Oh ! que mon logis me semble alors... et cher, ma... heureuse, mon feu... ! Non je ne... pas les beaux jours. (*Alphonse Karr*.)
5. Cherchez dans le dictionnaire les mots dérivés de *glace*, et, dans le vocabulaire ci-dessus, un mot composé de la même famille. Employez ces mots dans une phrase.

Grammaire.

I. — Les pronoms possessifs.

On peut faire de belles glissades sur la glace, mais il faut de bons sabots. Le mien est fendu, dit Frantz, et, regardant les sabots de ses camarades : vous avez de la chance, leur dit-il, les vôtres sont encore solides.

— Faisons une partie de traîneau. Idée magnifique ! Mais comment se procurer un traîneau ? Le nôtre est tout verrouillé.

— Allons chez le père Schmitt, peut-être nous prêtera-t-il le sien.

II. — Leçon.

1^o Le mien est fendu = mon sabot est fendu,
les vôtres sont solides = vos sabots sont solides.

Le **pronom possessif** remplace un nom précédé de l'adjectif possessif.

| 2 ^o | masculin singulier | féminin singulier | masculin pluriel | féminin pluriel |
|--------------------------|-----------------------|----------------------|---------------------|--------------------|
| un seul possesseur | le mien | la mienne | les miens | les miennes |
| | le tien | la tienne | les tiens | les tiennes |
| | le sien | la sienne | les siens | les siennes |
| plusieurs possesseurs | le nôtre | la nôtre | les nôtres | les nôtres |
| | le vôtre | la vôtre | les vôtres | les vôtres |
| | le leur | la leur | les leurs | les leurs |

3^o Attention ! notre sabot, votre sabot, le nôtre, le vôtre.

III. — Exercices.

- J'ai un traîneau, c'est mon traîneau, il est à moi, c'est le mien.
Tu as un traîneau, c'est ton traîneau, il est à toi, c'est le tien.
Il a..., elle, nous, vous, ils, elles.
- Même exercice : Je possède une luge. — J'achète des patins.
J'emprunte des chaussures, ce ne sont pas mes chaussures, elles...
- Conjuguiez : Le maître nous a donné une page d'écriture, j'ai bientôt fini la mienne.
Nous avons des leçons à apprendre, j'ai déjà appris les miennes.
- Analysez les pronoms possessifs du texte du haut de la page.
Exemple. — Le mien, pronom possessif, masculin singulier, sujet de est fendu.
- Revision.* — Distinguez ces, adjectif démonstratif, de ses, adjectif possessif :
Endosse ce manteau, relève ce col, coiffe ce bonnet fourré, enfila... gants, chausse... gros souliers et va courir dans la campagne. Elle est toute blanche depuis cette nuit. Son habit d'automne, ... champs, ... prés, ... routes ont disparu sous un manteau de neige ; ... buissons et ... arbres portent une fourrure d'hermine où le soleil fait étinciller des diamants. L'hiver met aujourd'hui... plus beaux atours. Regarde, car demain, au souffle d'un vent tiède, cette parure, ... diamants, ... perles, tous ... trésors vont s'évanouir.
- Analysez les noms en italique : une partie de *traîneau*, des sabots de *bois*, des enfants rouges de *plaisir*, l'hiver est une *saison* dure aux *malheureux*.
Ex. : — traîneau, nom commun, masculin singulier, complément de partie.
Remarque. — Le nom n'est pas seulement sujet ou complément du verbe, il peut être attribut du sujet, complément d'un nom ou d'un adjectif.

| MODE INDICATIF | PASSÉ ANTÉRIEUR |
|---------------------|-----------------------|
| J'eus trouvé | Je fus arrivé (e) |
| Tu eus trouvé | Tu fus arrivé |
| Il eut trouvé | Il fut arrivé |
| Elle eut trouvé | Elle fut arrivée |
| Nous eûmes trouvé | Nous fûmes arrivés |
| Vous eûtes trouvé | Vous fûtes arrivés |
| Ils eurent trouvé | Ils furent arrivés |
| Elles eurent trouvé | Elles furent arrivées |

Conjugaison.

- Conjuguiez de même :
J'eus bientôt terminé mes devoirs.
J'eus bientôt appris ma leçon.
Quand je fus arrivé(e) au sommet, je me laissai glisser sur la pente.
- Mettez au présent le § 1 de la lecture N° 49, page 95 « La partie de schlitte ».

Orthographe.

1. Étudiez le texte de la page 95 « La partie de schlitte ». Un paragraphe en sera dicté.
2. Autre texte :

La première neige.

Des flocons de neige commencent à voltiger et à tourbillonner comme le duvet de cygnes qu'on plumerait là-haut. Bientôt ils deviennent plus nombreux, plus pressés ; une légère couche de blancheur pareille à cette poussière de sucre dont on saupoudre les gâteaux s'étend sur le sol. Une peluche argentée s'attache aux branches des arbres et l'on dirait que les toits ont mis des chemises blanches. Il neige.

T. GAUTIER.

Composition française.

A. — La phrase.

Travaillons nos phrases.

1. Je vous laisse à penser notre joie (p. 95), c'est-à-dire : vous imaginerez aisément notre joie. Employez l'expression pour compléter les phrases suivantes : *Le maître doit nous conduire en promenade. La pauvre femme vient de perdre son fils... Je comptais faire une partie de traîneau, mais nous n'avons pas eu de neige...* (déception).
2. Le gel et le vent brûlaient leurs joues de flocons glacés (p. 96). — Voilà un rapprochement (brûler — glace) inattendu, mais exact. Pourquoi est-il exact ? Dites en employant brûler ou brûlant : *A force d'avoir jeté des boules de neige, les mains... Le froid, qui piquait lorsqu'on a quitté la maison, maintenant...* — *Tu as couru dans la neige et tu dois avoir froid aux pieds. — Oh ! non, Monsieur...*
3. Enrichissons nos phrases. Les flocons tombent. Ils descendent par myriades et tourbillonnent contre mes vitres (p. 95). (Voyez aussi la dictée ci-dessus). Montrez à votre tour la chute des flocons, à divers moments que vous choisirez. (*Plusieurs phrases, pour montrer plusieurs aspects de cette chute.*)
4. Les arbres dressent leurs squelettes (p. 94). Les arbres dressent de fins flambeaux isolés d'argent mat (p. 96). Faites bien voir, en quelques phrases, divers aspects des arbres sous la neige.

B. — Le paragraphe.

5. Ce qu'on peut faire dans la cour de récréation, ou sur la place, ou dans la prairie, quand une bonne couche de neige vient de tomber. *Les uns prennent plaisir à se laisser tomber tout d'un coup dans la neige pour y dessiner leur portrait, d'autres poussent une grosse boule de neige qui grossit sans cesse...* etc.
6. La neige tombe. Regardez. Écoutez. (*Relisez le § 1, page 95.*)
7. Une journée d'hiver, en classe. Suivez le texte ci-dessous, mais en remplaçant les observations de l'auteur par des observations que vous avez faites, et en rapportant des paroles que vous avez entendues : L'hiver est long... Par les fenêtres (de l'école) point de feuilles, point d'oiseaux : ni azur, ni lumière. Au dedans (de la salle de classe) le poêle n'est pas communicatif : par la toute petite grille, le beau feu rose a l'air méchant ; il grince des dents et tire la langue. Parfois arrive un camarade en retard, comme s'il avait traversé toute la Sibérie. « Les trains se sont endormis en route », dit Armand qui s'excuse. Ses pieds, qui ont couru si loin, pousent sur le parquet des feuilles de hêtre et de chêne... Et Louis, qui l'accompagne, murmure : « M'sieu, y avait tant de brouillard sur la Seine que je ne voyais plus mon chemin. » L'hiver est long. Les enfants travaillent pour se consoler, pour se sécher et se réchauffer.

(ALBERT THIERRY).

C. — Composition française.

8. Une partie de glissade ou de patinage (employez les mots des textes, p. 95 et p. 96) ou : Une partie de traîneau, une partie de luge. (Les préparatifs — A qui appartient le traîneau ? où se rend-on ? — La partie : la montée, la descente. Qui tient la direction ? Une chute, peut-être. La joie, l'enthousiasme, certainement.) (*Relisez la fin du texte d'Anatole France, p. 17 : j'étais moulu...*)
9. Agréments et désagréments de l'hiver.



51. — Le fuseau de ma grand'mère.

1. Ah ! le bon temps qui s'écoulait
 Dans le moulin de mon grand-père !
 Pour la veillée, on s'assemblait
 Près du fauteuil de ma grand'mère.
 Ce que grand-père racontait,
 Comme en silence on l'écoutait !
 Et comme alors gaîment trottait
 Le vieux fuseau¹ de ma grand'mère !
2. Grand-père était un vieux bonhomme ;
 Il avait bien près de cent ans ;
 Tout était vieux sous son vieux chaume²,
 Hors les enfants de ses enfants :
 Vieux vin dans de vieilles armoires,
 Vieille amitié, douce toujours !
 Vieilles chansons, vieilles histoires,
 Vieux souvenirs des anciens jours !
3. Grand'mère était la gaîté même ;
 On la trouvait toujours riant.
 Depuis le jour de son baptême,
 Elle riait en s'éveillant.
 De sa maison, riant asile,
 Elle était l'âme : aussi, depuis
 Que son fuseau reste immobile,
 On ne rit plus dans le pays.

4. Le vieux moulin de mon grand-père,
 Tout comme lui, s'est abattu ;
 Le vieux fuseau de ma grand'mère
 A la muraille est suspendu.
 Et vous³, couchés sous l'herbe épaisse,
 Comme au vieux temps encore unis,
 Je crois vous voir, quand le jour baisse,
 Et, tout en larmes, je redis :

5. Ah ! le bon temps qui s'écoulait
 Dans le moulin de mon grand-père.
 Pour la veillée, on s'assemblait
 Près du fauteuil de ma grand'mère.
 Ce que grand-père racontait,
 Comme en silence on l'écoutait !
 Et comme alors gaîment trottait
 Le vieux fuseau de ma grand'mère !

E. PLOUVIER. *Les retraits du dimanche* (Coulon-Pineau, édit.).

1. Petite tige de bois, amincie aux extrémités, dont on se servait, en filant la quenouille, pour tordre le fil et le rouler à mesure qu'il se formait. — 2. Sous son vieux toit de chaume. — 3. Grand-père et grand'mère.

52. — L'aïeule et la petite-fille.

1. Dorothée restait là toute seule, avec sa petite-fille Anna, dont le père et la mère étaient morts à quelques mois seulement d'intervalle. Le père avait disparu à la suite d'une maladie de poitrine prise en travaillant dans les carrières, à respirer tout le jour l'âcre poussière des chantiers où l'on travaille la pierre.

2. La misère s'était abattue sur la grand'mère et sur l'enfant. Elles vivaient de rien, d'un morceau de pain bis, d'un sou de lait.

Tout le jour, Dorothée filait le chanvre des paysans, assise à son rouet, dont le ronronnement¹ emplissait la pièce. Et la petite Anna ne se lassait pas de regarder la mécanique bruissante, la bobine², surtout, garnie de crochets de fer, qui tournait dans une vibration d'air lumineux et chantant, comme un gros hanneton qui aurait battu des ailes.

La vieille tricotait aussi des bas de laine, s'arrêtant pour passer son aiguille dans ses cheveux décolorés, parcs au chanvre des laboureurs. Sa bouche édentée retrouvait un sourire, quand la petite-fille allait et venait autour d'elle, animée des joies vagues et enfantines, riant aux choses mystérieuses que nos yeux n'aperçoivent pas. Alors elle posait son ouvrage sur ses genoux et regardait l'enfant, par-dessus ses lunettes.

3. A mesure que l'enfant grandissait, de lointaines ressemblances, s'ébauchant sur son visage, émouvaient³ doucement l'aïeule. N'était-ce pas le regard de sa fille qui luisait dans ces yeux bleus ? N'était-ce pas la bouche du père, plissée d'un bon rire ? Par moments, cela devenait une évocation soudaine, saisissante, comme si les chers morts se fussent levés de la tombe pour apporter dans l'air hanté⁴ d'invisibles présences un peu de leur voix, un peu de leurs gestes, de ce qui meurt à jamais avec eux.

4. Elle savait toutes sortes d'histoires, cette vieille grand'mère, et elle les contait d'une voix chevrotante. C'était tantôt le récit du « sou-tré »⁵ qui danse dans les étables, et la légende de saint Nicolas, patron de la Lorraine, qui ressuscita trois enfants⁶ hachés dans un saloir.

D'autres fois elle confectionnait d'humbles jouets à la petite-fille. Elle lui apprenait à faire des « paumettes » avec des primevères assemblées en boule et retenues par un fil. Elle chantait la vieille chanson venue du passé mystérieux : « Paumette, Burette, va te cacher dans un p'tit coin. » Des rires s'éveillaient dans le silence de la pièce ; sur l'aïeule et l'enfant passait un souffle de joie et de réconfort, un souffle frêle, comme ces feux de souches qui couvent sous la cendre et donnent plus de chaleur que de lumière.

EMILE MOSELLY. *Terres Lorraines* (Plon-Nourrit, édit.).

1. Ronronnement : le bruit du rouet rappelle le ronron du chat. — 2. Bobine : C'est sur la bobine que s'enroule le fil. — 3. Les ressemblances que l'aïeule trouve entre la petite-fille et ses parents l'émeuvent. — 4. Visité par... Elle songe souvent aux disparus et c'est comme s'ils étaient présents. — 5. Sorte de lutin qui, dans les légendes lorraines, saute dans les étables. — 6. Trois petits enfants.

53. — Chagrin de grand'mère.

Le petit-fils de la vieille Yvonne a combattu comme marin en Chine, et a été blessé mortellement. La vieille Yvonne a été appelée à Paimpol, à l'Inscription maritime (on appelle ainsi les bureaux où sont inscrits les marins bretons qui sont au service de l'Etat). La grand'mère ne sait encore rien.

1. En approchant de Paimpol, elle se sentait devenir plus inquiète, et pressait sa marche. La voilà dans la ville grise, dans les petites rues de granit ¹, donnant le bonjour à d'autres vieilles, ses contemporaines ², assises à leur fenêtre. Intriguées ³ de la voir, elles disaient : « Où va-t-elle comme ça, si vite, en robe du dimanche, un jour de semaine ? »

2. M. le Commissaire de l'Inscription ne se trouvait pas chez lui. Un petit être très laid, d'une quinzaine d'années, qui était son commis, se tenait assis à son bureau... Avec un air d'importance, quand elle lui eut dit son nom, il se leva, pour prendre, dans un casier, des pièces timbrées ⁴. Il y en avait beaucoup... Qu'est-ce que cela voulait dire ? Des certificats, des papiers portant des cachets, un livret de marin jauni par la mer, tout cela ayant comme une odeur de mort... Il les étalait devant la pauvre vieille, qui commençait à trembler et à voir trouble.

3. Il lisait maintenant d'une voix doctorale ⁵ : « Moan, Jean-Marie-Sylvestre, inscrit à Paimpol, folio ⁶ 213, numéro matricule ⁷ 2091, décédé le 14... »

« Quoi?... Qu'est-ce qui lui est arrivé, mon bon monsieur?... »

— Décédé !... Il est décédé », reprit-il.

Mon Dieu, il n'était sans doute pas méchant, ce commis ; s'il disait cela de cette manière brutale, c'était plutôt manque de jugement, inintelligence. Et, voyant qu'elle ne comprenait pas ce beau mot, il s'exprima en breton :

« *Marv eo ! — Marv eo !...* (Il est mort...) »

4. C'était bien ce qu'elle avait deviné, mais cela la faisait trembler seulement ; la douleur ne venait pas tout de suite. Et puis quelque chose se chavirait pour le moment dans sa tête, et voilà qu'elle confondait cette mort avec d'autres : elle en avait tant perdu de fils !... Il lui fallut un instant pour bien entendre que ce petit-fils était son dernier, si chéri, celui à qui se rapportaient toutes ses prières, toute sa vie, toute son attente, toutes ses pensées...

Elle éprouvait une honte aussi à laisser paraître son désespoir devant ce petit monsieur qui lui faisait horreur : est-ce que c'était comme ça qu'on annonçait à une grand'mère la mort de son petit-fils ? Elle restait debout devant ce bureau, raidie, torturant les franges de son châle brun avec ses pauvres vieilles mains gercées de laveur. Et comme elle se sentait loin de chez elle !... Mon Dieu, tout ce trajet qu'il faudrait faire, et faire décemment ⁸, avant d'atteindre le gîte de chaume, où elle avait hâte de s'enfermer — comme les bêtes blessées se cachent au terrier pour mourir...

5. On lui remit un mandat pour aller toucher, comme héritière, les trente francs qui lui revenaient de la vente du sac de Sylvestre ; puis les lettres, les certificats, et la boîte contenant la médaille militaire. Gauchement, elle prit tout cela, avec ses doigts qui restaient ouverts, le promena d'une main dans l'autre, ne trouvant plus ses poches pour le mettre.

6. Dans Paimpol, elle passa tout d'une pièce et ne regardant personne, le corps un peu penché comme qui va tomber, entendant un bourdonnement de sang à ses oreilles ; — et se hâtant, se surmenant, comme une pauvre machine déjà très ancienne qu'on aurait remontée à toute vitesse pour la dernière fois, sans s'inquiéter d'en briser les ressorts, ... elle se dépêchait de se terrer chez elle, de peur de tomber et d'être rapportée.

PIERRE LOTI. *Pêcheurs d'Islande* (Calmann-Lévy, édit.).

1. Pavées de granit. — 2. Du même temps, du même âge qu'elle. — 3. Étonnées. — 4. Des papiers marqués de timbres, de sceaux. Lorsqu'un papier est timbré, il a un caractère officiel. — 5. Grave, solennelle. — 6. Page 213. — 7. Numéro d'inscription de Sylvestre. Les soldats ont un numéro matricule. — 8. D'une manière convenable, sans laisser voir sa douleur.

Vocabulaire - Élocution.

- A. — *Le fuseau de ma grand'mère*, page 100. — 1. Où vivaient les grands-parents de l'auteur? L'expression « sous le vieux chaume » indique que le moulin... — Ce moulin existait-il encore? — A quelle muraille est suspendu maintenant le vieux fuseau? — 2. Pendant la veillée, on s'assemblait... — Grand-père... Grand'mère...; d'une main, elle tenait la..., et de l'autre, elle faisait tourner... Le fuseau trottait gaiement, c'est-à-dire qu'il... — 3. Quelle était la principale qualité de grand'mère? — Sa maison était un riant asile; cette expression signifie que les gens du pays... — 4. Je crois vous voir, quand le jour baisse. — Vous pouvez facilement expliquer cette expression; relisez le paragraphe 3 de la lecture page 31: Le jour des morts.
- B. — *L'aïeule et la petite fille*, page 101. — 1. L'aïeule fêlait-elle comme la grand'mère de la poésie précédente? — Quel instrument emploie-t-elle? — 2. Le fuseau chantait gaiement; la bobine chante comme...; elle... (Employez le verbe qui peut traduire le chant du hanneton.) — 3. L'aïeule aimait-elle la petite fille? Pourquoi? (relisez le § 3). Comment lui montre-t-elle son amour? — 4. Sur l'aïeule et l'enfant passait un souffle de réconfort (§ 4) Pourquoi avaient-elles besoin d'être réconfortées? Qu'est-ce qui les réconfortait?
- C. — *Chagrin de grand'mère*, page 102. — 1. Qui apprend à la grand'mère la mort de son petit-fils? Prend-on des précautions pour lui apprendre cette triste nouvelle? Si l'employé avait été plus intelligent, qu'aurait-il dit? — 2. Pourquoi la grand'mère se dépêche-t-elle de rentrer chez elle? — 3. Relisez le passage qui montre que Sylvestre était chéri de sa grand'mère. Pourquoi était-il « si chéri »? — 4. Que ressent la grand'mère lorsque l'employé dit: *Marwée*? (Suivez le § 4). D'abord, elle ne comprend pas bien; elle... Puis elle ne veut pas, montrer... Elle voudrait être... et se demande comment elle va s'en aller décemment, c'est-à-dire...

~~~~~ II. Vocabulaire. — Les grands-parents. ~~~~~

N. — Le grand-père, l'aïeul, l'arrière-grand-père, la grand'mère ou la mère-grand, l'aïeule, l'arrière-grand'mère, les ancêtres ou les aïeux. — Le grand âge, la vieillesse, l'expérience, les infirmités, la décrépitude. — Un octogénaire, un nonagénaire, un centenaire — le petit-fils, l'arrière-petit-fils, la petite-fille.

Adj. — Un visage ridé, des bras secs et noueux, une main maigre, décharnée, des tendons saillants, le réseau bleu des veines, une bouche édentée, la voix chevrotante, la marche chancelante, un vieillard voûté, une petite vieille toute ratatinée.

V. — Choyer, gâter — honorer, avoir, de la déférence, de la vénération. être prévenant, assister les grands-parents

III. — Exercices de Vocabulaire.

- Employez aïeul, aïeule ou aïeux. — Le grand-père ou...; la grand'mère ou...; les deux grands-pères ou les...; les deux grand'mères ou les deux...; le grand-père et la grand'mère ou les... les ancêtres ou les...
- Qu'est-ce qu'un septuagénaire? un octogénaire? un nonagénaire? un centenaire?
- Avez-vous le bonheur de posséder encore vos grand-parents? Lesquels? (*grands-parents du côté maternel, du côté paternel*). Quel âge ont-ils?
- Regardez votre main: est-elle maigre ou potelée? La peau en est-elle lisse ou ridée, douce ou rugueuse? Le réseau bleu des veines est-il saillant ou à peine visible? Les tendons? Au contraire, la main d'un vieillard... (*décrivez-la*).
- Famille de mots: vieux, vétéran, vieil, vieille, vieillir, vieillard, vieillesse, vieillir, vieillot, vétusté (*vieillesse des choses, et par suite détérioration*). Employez un des mots de cette famille: J'ai vu un petit... et une petite... tout ratatinés. Il faut honorer les... Dans cette armoire, il n'y a que des... A trente ans il avait déjà une figure... Il porte un... habit, un... chapeau, une... cravate, de... souliers. Cet arbre tombe de... Il ne reste plus que quelques combattants de la guerre de 1870; ce sont des... La... amène avec elle l'expérience et la sagesse.
- Diminutifs. — Vieux, vieillot, vieillesse. — Jardin, jardinet. — Chèvre, chevreau. Copiez les mots suivants avec leur diminutif: hache, pâle, chambre, lion, deux, vieux, fille, femme, main, chanson, fleur, renard, loup, mie, aigre, jardin, table, île, tarte, langue, tonneau.

Grammaire.

III. — Exercices de vocabulaire.

Des histoires de grand-père ou de grand'mère, quelle est celle que vous préférez ? Vous voilà bien embarrassés pour répondre.

Celle-ci est amusante, **celle-là** est terrifiante, mais toutes vous tiennent suspendus aux lèvres du conteur et vous les aimez toutes également.

II. — Leçon.

- 1^o Cette histoire est amusante = **celle-ci** est amusante.
 Cette autre histoire est terrifiante = **celle-là** est terrifiante.

Le **pronom démonstratif** remplace ordinairement un nom précédé de l'adjectif démonstratif.

- 2^o Les **pronoms démonstratifs** sont :

| <i>masc. sing.</i> | <i>fém. sing.</i> | <i>masc. plur.</i> | <i>fém. plur.</i> |
|--------------------|-------------------|--------------------|-------------------|
| ce, celui | celle | ceux | celles |
| ceci, celui-ci | celle-ci | ceux-ci | celles-ci |
| cela, celui-là, | celle-là | ceux-là | celles-là |

III. — Exercices.

- Remplacez les points par le pronom démonstratif convenable :
 Les grands-parents de Louise sont morts, ... de Joanne vivent encore. Je vois venir deux petites vieilles ; ... est toute courbée, mais ... est à peine voûtée (*même phrase avec deux petits yeux*). Qui pourrait dire... qui se cache de tendresse dans le cœur des grands-parents ? ... remplacent la mère auprès des petits, ... racontent sans se lasser leurs plus belles histoires. La grand'mère Dorothee retrouvait les yeux de sa fille dans ... de sa petite fille. La bouche de l'enfant, plissée d'un bon rire, n'était-ce pas ... du père ? Pour imiter les vieilles personnes qui regardent par dessus leurs lunettes, la petite Anna prenait ... de sa grand'mère. Quand vous hésitez entre deux actions, écoutez la petite voix de la conscience : ... est bien, ... est mal. Vieilles chansons, vieilles histoires, ... sont les meilleurs souvenirs.
- Distiguez **ce** de **se**, **c'** de **s'** :
 ... est moi, ... est toi, ... est lui. Il ... est levé... était un bon temps ... sont de vieilles histoires... étaient de vieilles chansons. Cette vieille grand'mère et ... vieux grand-père savent bien des choses. Le moulin ... est abattu. Est-... vous ? ... sont eux. Ils ne ... sont pas égarés, ils ... sont simplement attardés. Fanchon ... réjouit d'aller chez sa mère-grand. Elle ... hâte, elle arrive, elle frappe à la porte et dit « ... est moi, ... est votre petite fille ».
- Analysez les cinq premiers pronoms démonstratifs de l'exercice N° 1.
Exemple : Ceux, pronom démonstratif, masc. plur., sujet de vivent.

Conjugaison. — MODE INDICATIF — FUTUR ANTÉRIEUR

| | | | |
|-------------------|--------------------|-----------------------|------------------------|
| J' aurai eu... | J' aurai été... | J' aurai écouté... | Je serai couché (e)... |
| tu auras eu... | tu auras été... | tu auras écouté... | tu seras couché... |
| il aura eu... | il aura été... | il aura écouté... | il sera couché... |
| nous aurons eu... | nous aurons été... | nous aurons écouté... | nous serons couchés... |
| vous aurez eu... | vous aurez été... | vous aurez écouté... | vous serez couchés... |
| ils auront eu... | ils auront été... | ils auront écouté... | ils seront couchés... |

- Conjuguiez au futur antérieur : j'aurai terminé mes études, j'aurai honoré mes parents, je serai venu(e), je me serai éveillé(e) de bonne heure.
- Conjugaison orale ou écrite aux divers temps du mode indicatif : écouter, aller, venir (je vins, nous vîmes), vivre (je vécus, nous vécûmes), voir, faire, s'éveiller attention à l'imparfait : nous nous éveillions, terminaison **ions**).

Orthographe.

Dictée à préparer :

Fanchon chez sa grand'mère.

Elle a vu de loin, sur le seuil de pierre, sa mère-grand qui souriait de sa bouche édentée et qui ouvrait, pour recevoir sa petite-fille, ses bras secs et noueux comme des sarments. Fanchon se réjouit dans son cœur de passer une journée entière chez sa grand'maman. Et la grand'maman qui, n'ayant plus ni soucis ni soins, vit comme un grillon à la chaleur du foyer, se réjouit aussi dans son cœur de voir la fille de son fils, image de sa jeunesse.

« Tu grandis tous les jours, dit la grand'mère à Fanchon, et moi, je me fais tous les jours plus petite ; et voici que je n'ai plus guère besoin de me baisser pour que mes lèvres touchent ton front. Qu'importe mon grand âge, puisque j'ai retrouvé les roses de ma jeunesse sur tes joues, ma Fanchon. »

A. FRANCE.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Faisons des phrases correctes.* — Dorothée restait toute seule, avec Anna, dont le père et la mère étaient morts à quelques moi. d'intervalle (p. 101). Traduisez les idées suivantes en une seule phrase, que vous construirez avec **dont**.
C'est le grand-père Gaspard ; je vous ai parlé de Gaspard. — Dries Abcoels est venu rendre visite à Manie ; la mère de Manie est morte. — Ma mère me donna enfin pour mes étrennes le pantin à musique ; j'avais tant rêvé de ce pantin ! — Sous ce vieux chaume habitaient les deux vieillards ; on a parlé de ces vieillards dans la poésie : Le fuséau.
2. Ah ! Le bon temps qui s'écoulait ! Ce que grand-père racontait, comme en silence on l'écoutait ! Le brave homme que c'était là ! Quelles bonnes soirées au coin du feu !
Les tournures exclamatives servent à traduire l'admiration, ou les souvenirs joyeux.
Employez une tournure exclamative pour dire : Nous avons fait une bonne partie pendant la récréation. — Le soleil brillait gaiement. — Les arbres sont très jolis, avec leurs cisèlures d'argent mat. — Nous avons passé des moments heureux en classe, l'an dernier. — Le maître nous a fait hier une très jolie leçon. — La grand'mère donne un bon baiser à Fanchon.
3. *Enrichissons nos phrases par des observations précises, et des mots évocateurs.*
Dorothée filait. La vieille tricotait. (Voyez p. 101, § 2, comment ces phrases s'enrichissent.) Enrichissez de même les phrases suivantes en disant ce que vous avez observé :
Maman coud. — Grand'mère tricote. — Grand-père allume sa pipe. — Fanchon aperçoit sa grand'mère. (Voyez la dictée ci-dessus.) — La grand'mère prépare une omelette.

B. — Le paragraphe.

Nous avons déjà dit qu'il faut de l'ordre dans un développement.

Étudiez bien la dernière partie du § 4, page 101. Voilà un paragraphe bien construit ; l'auteur ne mélange pas les idées. Il indique d'abord d'une manière générale ce que fait la grand'mère : elle confectionne des jouets. — Puis, il donne un exemple : elle fait des « paumettes », et en même temps, elle chante. Les rires sont la conséquence de ces jeux. — Enfin, il dégage brièvement l'impression que donne la scène : joie et réconfort.

4. Écrivez, en suivant le même ordre, un paragraphe pour raconter cette petite scène :
La maman montre à sa fille comment on couche la poupée.
Le père, avec son couteau, taille dans le bois un jouet pour son petit garçon.

C. — Composition française.

5. La journée de grand-père ou de grand'mère. Allez du lever au coucher, en ne conservant que les détails caractéristiques. Vous direz des choses vraies, par exemple : *Mon grand-père ne veille pas volontiers le soir : il se couche de bonne heure, mais il se lève tôt. Il déjeune d'une tasse de café qu'il boit très sucré, avec très peu de lait. Puis...*
6. Portrait de grand-père ou de grand'mère. (Son âge — sa taille : droite, voûtée, courbée ? — sa figure — son vêtement — ses occupations — ses histoires — Conclusion.)



54. — La retraite de Russie (1812).

1. Il neigeait. On était vaincu par sa conquête ¹.
 Pour la première fois l'aigle baissait la tête ².
 Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
 Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.
 Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
 Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
2. On ne connaissait plus les chofs ni le drapeau.
 Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
 On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
 Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
 Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
 On voyait des clairons à leur poste gelés,
 Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
 Collant leur bouche en pierre ³ aux trompettes de cuivre.
 Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
 Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
 Marchaient pensifs, la glace à leur moustacho grise.
 Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
 Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
 Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
 C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
 Une procession d'ombres sur le ciel noir.
 La solitude, vaste, épouvantable à voir,
 Partout apparaissait, muette vengeresse ⁴.
3. Le ciel faisait sans bruit, avec la neige épaisse,
 Pour cette immense armée un immense linceul ;
 Et chacun se sentant mourir, on était seul.
 — Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
 Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire.
 On jetait les canons pour brûler les affûts.
 Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
 Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
 On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
 Voir que des régiments s'étaient endormis là...

VICTOR HUGO.

1. Les Français étaient vaincus par la dernière conquête de Napoléon : la Russie. - 2. Les drapeaux de l'Empire étaient surmontés d'un aigle : l'Empereur baissait la tête. - 3. Leur bouche gelée. - 4. C'est la solitude du désert russe qui va venger le pays de l'invasion française.

55. — Le nez gelé.

1. Je me trouvais à Saint-Petersbourg, et il me prit un jour la fantaisie, bien qu'on fût en plein hiver, de profiter de mes courses pour faire une promenade à pied. Je m'armai de pied en cap ¹ contre les hostilités du froid ; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astrakan ², je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire ³, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant, de toute ma personne, que le bout du nez à l'air.

D'abord, tout alla à merveille ; je m'étonnais même du peu d'impression que me causait le froid, et je riais tout bas des contes que j'en avais entendu faire.

2. Tout à coup, je crus remarquer que ceux que je croisais me regardaient avec une certaine inquiétude, mais cependant sans rien me dire. Bientôt, un monsieur, plus causeur, à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant : « Nofs ! » Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin.

Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un cocher qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau ; mais, si rapide que fût sa course, il me cria à son tour : « Nofs ! nofs ! » Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un individu qui ne me cria rien du tout, mais qui, ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi, et se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et, tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Puis, croyant que j'étais la victime de quelque guet-apens ⁴, j'appelai de toute ma force au secours.

3. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

— « Comment, monsieur, » m'écriai-je, « comment ! vous ne voyez pas ce que le drôle me faisait ? » — « Que vous faisait-il donc ? » — « Il me frottait la figure avec de la neige... Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait ? » — « Mais, monsieur, il vous rendait un énorme service, » me répondit l'officier. — « Comment cela ? » — « Sans doute : vous aviez le nez gelé. »

— « Miséricorde ! » m'écriai-je, en portant la main à la partie menacée.

4. A ce moment même, un passant s'approcha de mon interlocuteur, et, s'adressant à lui :

— « Monsieur l'officier, » dit-il, « je vous prévins que votre nez gèle. »

— « Merci, monsieur, » dit l'officier, comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde.

Et, se baissant, il ramassa une poignée de neige, et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu l'individu que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance.

— « C'est-à-dire, alors, monsieur, » repris-je, « que sans cet homme... »

— « Vous n'auriez plus de nez, » continua l'officier, en se frottant le visage, et il m'invita à faire désormais plus attention à mon nez.

5. L'invitation était inutile : pendant tout le reste de ma course, je ne le perdis pas de vue.

ALEXANDRE DUMAS. *Voyage en Russie* (Calmann-Lévy, édit.).

1. Des pieds à la tête ; rapprochez cap de capitaine, capitale. — 2. Fourrure frisée, autrefois préparée dans la ville d'Astrakan. — 3. Tissue très fin fabriqué avec le duvet de la poitrine des chèvres du Cachemir, au nord de l'Inde. — 4. Guet-apens : embûche tendue pour tuer ou pour voler.

56. — Hivernage polaire.

Après avoir quitté son navire, le Fram, le vaillant explorateur norvégien Nansen, accompagné de son fidèle Johansen, a essayé de gagner le Pôle nord à pied. Contraints à retourner sur leurs pas, les deux explorateurs se préparent à passer l'hiver sur la banquise, avec l'espoir d'être recueillis au printemps suivant par un bateau. C'est Nansen lui-même qui parle.

1. Le 7 septembre (1895), nous commençons la construction de la hutte qui doit nous abriter pendant le long hiver. Désormais chaque matin nous partons comme des ouvriers qui se rendent à leur travail, un bidon plein d'eau d'une main et de l'autre un fusil. Nous dégageons des pierres de la falaise, les transportons du chantier, les mettons en place, et peu à peu nous avons la satisfaction de voir les murs s'élever. Pour un pareil travail nous n'avons que de piètres outils : en guise de levier, un patin de traîneau ; comme pioches, un bâton garni d'un morceau de fer et une dent de morse¹ enfoncée au bout d'une traverse de traîneau ; comme bêche, une omoplate de morse. Mais avec de la patience on arrive à tout.

2. Une semaine de travail, et les murs de notre hutte sont terminés. Ils s'élèvent à 0 m. 90 au-dessus d'une cavité ayant une profondeur égale à cette hauteur. Nous pourrions donc nous tenir debout dans notre abri. Reste maintenant à dresser le toit, travail difficile dans les conditions où nous nous trouvons. En fait de matériaux de couverture, nous n'avons qu'un bois flotté², que nous avons trouvé, et les peaux des morses. Après un jour de labeur acharné, Johansen réussit à couper notre planche et à la hisser sur les murs où elle doit former le faîtage. Cela fait, nous nous occupons des peaux de morse. Sous l'influence de la gelée, elles sont devenues absolument rigides et adhèrent maintenant aux morceaux de lard et de graisse que nous avons entassés sous leur abri. Les dégager constitue un véritable exercice de patience, et les transporter à la hutte un travail qui nous met à bout. Enfin, tantôt en les roulant, tantôt en les tirant, ou en les portant, nous réussissons à amener ces énormes peaux devant notre abri. Maintenant, autre difficulté : ces peaux, absolument durcies par la gelée, ne peuvent être étendues ; avant de pouvoir les employer, nous devons les immerger pendant plusieurs jours pour les amollir... Les peaux étant suffisamment assouplies, nous les étendons des deux côtés du faîtage et les assujettissons sur le sol par de lourdes pierres...

3. Notre vie était très monotone. Les journées débutaient par la préparation du déjeuner, que nous avalions toujours avec appétit, puis nous prenions un peu d'exercice. Nos sorties étaient très courtes, ne possédant plus de vêtements pour supporter de pareils froids. Nos vestes, nos pantalons et nos jerseys n'étaient qu'une loque saturée d'huile et de graisse...

Le vent, presque toujours violent, rendait les promenades fort peu agréables. Souvent des journées entières s'écoulaient sans que nous ayons mis le nez dehors.

L'après-midi était consacrée à la préparation du dîner et la soirée à celle du souper. Une fois notre estomac satisfait, nous nous roulions dans notre sac pour tâcher de dormir le plus longtemps possible.

Dormir et manger, voilà nos seules occupations...

4. Nous étions couverts d'une longue chevelure et d'une barbe hirsute. Nous avions bien des ciseaux, mais nous n'avions garde de nous en servir. Dans notre délabrement, la barbe qui nous couvrait la gorge et les cheveux qui nous tombaient sur les épaules constituaient un supplément de vêtements très utile. Tout notre système pileux était, comme notre peau, noir comme du charbon. Dans nos faces de ramonneur, les yeux et les dents brillaient d'un éclat fantastique.

FRIDJOF NANSEN. *Vers le pôle* (Trad. Rabot, Flammarion, édit.).

1. Mammifère, analogue au phoque. — 2. Apporté par le flot, par les courants marins.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *La retraite de Russie*, page 106. — 1. Où se trouve la Grande Armée en 1812 ? Pourquoi bat-elle en retraite ? — 2. Quels sont les deux ennemis qui l'assaillent ? Pourquoi « le Nord », c'est-à-dire... , est-il pire que le czar ? — 3. Notez les détails qui montrent que le froid est vif. — 4. Le ciel faisait un linceul pour l'immense armée, c'est-à-dire...
- B. — *Le nez gelé*, page 107. — 1. Dites quelles précautions A. Dumas prend contre le froid : il s'enveloppe... — 2. Par qui, et comment l'auteur a-t-il été averti que son nez gelait ? D'abord par un monsieur qui... ; puis par... ; enfin... — 3. Pourquoi Alexandre Dumas allonge-t-il un coup de poing à l'individu qui lui a frotté le nez ? — 4. Avez-vous ri, en lisant ce récit ? Dites ce qui vous a amusé.
- C. — *Hivernage polaire*, page 108. — 1. Quel but se proposait Nansen ? — Il doit hiverner sur la banquise, c'est-à-dire... — 2. Dites ce qui rend très pénible la construction d'un abri : le froid, qui... ; l'absence d'outils : les explorateurs n'ont à leur disposition que... — 3. A quoi s'occupent Nansen et son compagnon pendant la période d'hivernage ? Ils ne peuvent sortir, parce que... — 4. Une barbe hirsute (cherchez le mot) est une barbe... — Les explorateurs ne coupent pas leur barbe, parce que...

II. — Vocabulaire.

Familles de mots — Suffixes — Préfixes.

Famille de mots :

hiver, hiverner (se mettre à l'abri pour l'hiver), hivernage, hivernal (un froid hivernal) hibernant (un animal hibernant, qui s'engourdit pendant l'hiver).

Empire, empereur, impératrice, impérial, impérieux, impératif.

Explorer, explorateur, exploration, inexploré.

2^o Suffixe : **age**.

Hiverner, **hivernage**, c'est l'action d'hiverner.

Poil, **pelage**, c'est l'ensemble des poils d'un animal.

3^o Préfixes : **trans**.

Transporter, porter à distance ; **transpercer**, percer de part en part.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Employez les mots de la famille d'*hiver* et d'*explorer*.
Dans les pays du nord, ... est long et rude ; on fait de grands préparatifs pour l'... Nansen et son compagnon se préparent à ... sur la banquise. Les animaux qui s'engourdissent pour passer l'hiver sont des animaux... Au printemps, les bourgoons se réveillent de leur long sommeil... Les ... polaires sont difficiles et périlleuses. Il y a encore sur le globe bien des régions...
- Employez les mots de la famille d'*empire*.
Après avoir été premier consul, Napoléon I^{er} fut ... de 1804 à 1815. — Le manteau ... était parsemé d'abeilles. — En 1810 l'... français comprenait 130 départements. — Le second ... comme le premier se termina par un désastre. — L'... Joséphine fut la première femme de Napoléon I^{er}, l'... Marie-Louise, la seconde. — Il faut céder à une nécessité aussi... — Quand on commande, on emploie souvent les verbes au mode... — On dit, au féminin, pour désigner les drapeaux de l'empire, les aigles...
- L'hivernage, c'est l'action d'hiverner : le labourage, le hersage, le gaulage, le battage, le lavage, le tricottage, le tissage, le dressage, l'élevage...
- Le plumage, c'est l'ensemble des plumes d'un oiseau : le pelage, le fouillage, le branchage, des herbages, des lainages, du laitage...
- Cherchez sur le dictionnaire le sens des mots en italique : le chemin de *halage* ; les bœufs sont dans l'*herbage* ; il a un bel *équipement* ; l'*équipage* du navire a disparu en mer ; l'*attelage* suait, soufflait, était rendu.
- Cherchez sur le dictionnaire dix mots usuels, commençant par le préfixe *trans*, et employez chacun d'eux dans une phrase qui en fera apparaître le sens.

Grammaire.

I. — Les pronoms indéfinis.

On avait signalé la présence de loups aux abords du village. Certains affirmaient en avoir vu s'approcher jusqu'aux abords des fermes. Personne n'osait plus s'aventurer jusqu'au bois. Dès la tombée de la nuit, on fermait soigneusement toutes les portes, et chacun restait chez soi.

II. — Leçon.

1^o On avait signalé la présence de loups. Personne n'osait sortir.

Les pronoms indéfinis désignent d'une manière vague les êtres ou les choses.

2^o *Les pronoms indéfinis* sont : on, l'un, l'autre, quelqu'un, quiconque, autrui, chacun, personne, rien.

3^o Certains affirmaient... Certains villageois affirmaient...

Quelques adjectifs indéfinis peuvent être employés comme pronoms : aucun, autre, certain, nul, plusieurs, tel, tout. Ces mots sont adjectifs indéfinis quand ils se rapportent à un nom, pronoms dans le cas contraire.

III. — Exercices.

1. Soulignez les pronoms indéfinis :

On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau. Chacun se sentant mourir, on était seul. Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ? Tous mouraient, chacun avait son tour. Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu. Rien ne sert de courir, il faut partir à point. Nul n'est prophète en son pays. Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera. Tout est bien qui finit bien. Aimez-vous les uns les autres. Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

2. Soulignez d'un trait les adjectifs indéfinis, de deux traits les pronoms et mettez l'orthographe convenable :

Nul saison n'est sans attraits, l'hiver même a bien quelque charmes. Toute les journées n'en sont pas agréables, mais quelqu'un sont délicieuses. Le ciel est bleu, le soleil brille : certain jours, on a peine à soutenir l'éclat de ses rayons. Quel bonnes parties de glissade on fait alors sur la neige ! Les même enfants qui jouaient cet été au bord de la rivière sont réunis sur la pente neigeuse d'une colline. L'un vont en ski, l'autre glissent sur leurs sabots, un autre enfin font une partie de luge. Maint fillottes se mêlent aux garçons et plusieurs sont parmi les plus habiles. La joie est tel qu'on oublie la rentrée.

3. Analysez les pronoms indéfinis du texte du haut de la page.

On, pronom indéfini, masculin singulier, sujet de avait signalé.

4. Analysez les pronoms indéfinis suivants :

Je ne vois rien. Il ne parle à personne. L'égoïste ne pense jamais aux autres.

Conjugaison.

MODE IMPÉRATIF.

C'est le mode du commandement.

| | | | | | |
|----------|-----------|-------------|--------------|------------|---------------|
| Aie... | Sois... | Chante... | Finis... | Prends... | Arrête-toi... |
| ayons... | soyons... | chantons... | finissons... | prenons... | arrêtons-nous |
| ayez... | soyez... | chantez... | finissez... | prenez... | arrêtez-vous. |

5. Conjuguez au mode impératif : avoir du courage, avoir de la patience, être bon, être poli, travailler, s'approcher, s'éloigner, ne pas s'aventurer.

6. Conjuguez au mode impératif : avertir, ne pas gémir, ne pas courir, s'endormir, faire, dire, aller, envoyer, ne pas crier.

Orthographe.

1. Copiez deux fois les mots suivants extraits des textes de la semaine. On vous dictera des phrases de la lecture ou d'autres phrases où ces mots se rencontrent : p. 107, astrakan ou astracan, un monosyllabe, un guet-apens, p. 108, emmanché, une omoplate, le faitage, adhérer, immerger, amollir, assouplir, assujettir, jersey, hirsute.
2. Dictée à préparer :

L'hiver en Russie.

Endossez votre pelisse, relevez-en le collet, descendez jusqu'au sourcil votre bonnet fourré et héléz le premier cocher qui passera : il accourra vers vous et rangera son traineau près du trottoir. Quelque jeune qu'il soit, il aura, soyez-en sûr, la barbe toute blanche. Son haleine, condensée en glaçon autour de son masque violet de froid, lui fait une barbe de patriarche. Ses cheveux roidis flagellent ses pommettes comme des serpents gelés, et la peau qu'il étend sur vos genoux est semée d'un million de petites perles blanches.

THEROUD & GAUTHIER.

Attention ! il **accourra**. Conjuguez au futur simple courir, mourir, accourir.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Faisons des phrases correctes.*

Quelque jeune qu'il soit, il aura la barbe toute blanche. (*Voyez le texte ci-dessus.*)

Complétez, sur ce modèle, les phrases suivantes :

Quelque rigoureux que soit l'hiver... Quelque épais que soit mon manteau... Quelque solide que soient mes sabots... Quelque froid qu'il fasse... Quelque grand qu'il soit... Quelque fort... Quelque riche... Quelque pauvre...

2. *Faisons des phrases vivantes.*

Les tournures exclamatives ne traduisent pas seulement l'admiration et les souvenirs joyeux (p. 105), mais aussi tous les sentiments vivement éprouvés :

Sombres jours ! Il neigeait, il neigait toujours ! (p. 107) Exprimez, au moyen d'une exclamation : votre admiration pour Nansen et son compagnon ; votre pitié pour les soldats de la Grande Armée ; votre joie au spectacle d'une belle chute de neige ; votre indignation à la vue d'une acte de brutalité.

3. Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ? (p. 107.)

L'interrogation, dont vous usez trop rarement, est aussi un moyen de mettre de la variété dans vos devoirs. — Employez la forme interrogative pour exprimer les idées suivantes :

On ne vit jamais plus grand désastre. On espérait en France que la Grande Armée échapperait au terrible hiver russe. On se demandait avec anxiété si Nansen et son compagnon rentreraient vivants de leur expédition. Ils craignaient de ne pas achever leur hutte avant les grands froids — de ne point trouver de navire, au printemps prochain, à leur arrivée vers la mer libre.

B. — Le paragraphe.

4. A l'imitation du § 1, page 108. « Hivernage polaire » et en utilisant vos souvenirs ou en imaginant, racontez la construction d'une hutte de neige.

5. A l'imitation du début de la dictée ci-dessus, donnez des ordres ou des conseils à un garçon qui va faire une partie de glissade — à une petite fille qui va patiner — ou à quelqu'un qui est enrhumé.

Exemple : *Prends ton cache-nez, enfonce ton béret jusqu'aux oreilles, enfle tes gants de laine, chausse... et va... Tu feras claquer tes sabots sur la glace polie de la glissoire qui t'emportera jusqu'au bas de la pente.*

C. — Composition française.

Développons notre imagination.

6. Vous allez faire en imagination un hivernage dans les pays du froid. Vous habitez une maison de bois, isolée, bien loin des villages. Racontez vos préparatifs à l'approche de l'hiver. Lisez la lecture suivante « Hiver canadien », pages 112 et 113 ; vous y trouverez les deux parties de votre devoir :
a) La défense contre le froid ; b) la défense contre la faim.
7. Pour ceux qui habitent la montagne : la tourmente. Le chasse-neige ou la charrue à neige.

Lecture supplémentaire du mois.



57. — Hiver canadien.

M. Chapdelaine, dont le métier est de défricher, d'abattre la forêt et de « faire de la terre », vit au Canada de langue française, très loin des agglomérations, dans une maison isolée. La famille comprend sa femme, sa fille Maria, ses grands fils, Esdras et Dâ'Bé, un garçon de 14 ans, Tit'Bé, un autre plus jeune, Téléphore, et une fillette Alma Rose. — Un journalier, Edwigo Légaré, vit avec eux. — Le cheval porte le nom bizarre de Charles-Eugène.

L'hiver s'est annoncé par une première neige, vite fondue.

I.

L'avertissement n'avait pas été perdu, et les préparatifs commencèrent ; les préparatifs annuels de défense contre les grands froids et la neige définitive.

Avec de la terre et du sable, Esdras et Dâ'Bé renchaussèrent soigneusement la maison, formant un remblai au pied des murs. Les autres hommes s'armèrent de marteaux et de clous, et firent aussi le tour de la maison, consolidant, bouchant les trous, réparant de leur mieux les dommages de l'année. De l'intérieur les femmes poussèrent des chiffons dans les interstices, collèrent sur le lambris intérieur, du côté du nord-ouest, de vieux journaux rapportés des villages et soigneusement gardés, promènèrent leurs mains dans tous les angles, à la recherche des courants d'air.

Cela fait, il restait encore à ramasser la provision de bois de l'hiver. De l'autre côté de la clôture des champs, à la lisière de la forêt, les chicots secs abondaient encore. Esdras et Légaré prirent leur hache et bûchèrent pendant trois jours ; puis les troncs furent mis en tas, pour attendre qu'une nouvelle chute de neige permit de les charger sur le grand traîneau à bois.

Tout au long d'octobre, les jours de gel et les jours de pluie alternèrent, cependant que la forêt devenait d'une beauté miraculeuse... Mais voici que du nord vint bientôt un grand vent froid... et les pauvres feuilles jaunes, brunes et rouges, secouées trop durement, jonchèrent le sol. La neige les recouvrit...

En novembre, Esdras, Dâ'Bé et Edwigo Légaré repartirent pour les chantiers. Le père Chapdelaine et Tit'Bé attelèrent Charles-Eugène au grand traîneau à bois, et charroyèrent laborieusement les troncs coupés, qui furent empilés de nouveau près de la maison.

Quand cela fut fait, les deux hommes prirent le « godendard » et scièrent, scièrent, scièrent du matin au soir. Puis les haches eurent leur tour et fendirent les bûches selon leur taille. Il ne restait plus qu'à corder le bois fondu dans le

hangar accoté à la maison, à l'abri des grandes neiges, en piles imposantes où se mêlaient le cyprès gommeux, qui flambe de suite avec une grande flamme chaude, l'épinette et le merisier qui brûlent régulièrement et font un feu soutenu, et le bouleau au grain serré et poli comme du marbre, qui ne se consume que lentement, et montre encore des braises rouges à l'aube d'une longue nuit d'hiver.

L'époque où l'on empile le bois est aussi celle où l'on fait « boucherie ». Après la défense contre le froid, la défense contre la faim. Les quartiers de lard s'entassèrent dans le saloir ; à la poutre du hangar se balançait la moitié d'une belle génisse grasse que le froid devait conserver fraîche jusqu'au printemps ; des sacs de farine furent rangés dans un coin de la maison, et Tit Bé prit un rouleau de fil de laiton et commença à confectionner des collets pour tendre aux lièvres.

II.

Une sorte d'indolence avait succédé à la grande hâte de l'été, parce que l'été est terriblement court et qu'il importe de ne pas perdre une heure des précieuses semaines pendant lesquelles on peut travailler la terre, au lieu que l'hiver est long et n'offre que trop de temps pour ses besognes. La maison devint le centre du monde, et en vérité la seule parcelle du monde où l'on pût vivre, et plus que jamais le grand poêle de fonte fut le centre de la maison. A chaque instant, quelque membre de la famille allait sous l'escalier chercher deux ou trois bûches, de cyprès le matin, d'épinette dans la journée, de bouleau le soir, et les poussait sur les braises encore ardentes. Lorsque la chaleur semblait diminuer, la mère Chapdelaine disait d'un ton inquiet :

— Ne laissez pas « amortir » le feu, les enfants !

Et Maria, Tit Bé ou Téléphore ouvrait la petite porte du foyer, jetait un coup d'œil, et s'en allait vers la pile de bois sans tarder.

Au matin, Tit Bé sautait à bas de son lit longtemps avant le jour pour aller voir si les gros morceaux de bouleau avaient rempli leur office, et brûlé toute la nuit. Si par malheur le feu était amorti, il le rallumait aussitôt avec de l'écorce de bouleau et des branches de cyprès, entassait de grosses bûches sur la première flamme, et retournait en courant s'enfoncer sous les couvertures de laine brune pour attendre que la bonne chaleur eût de nouveau rempli la maison.

Dehors, le bois voisin et même les champs conquis sur le bois n'étaient plus qu'un monde étranger, hostile, que l'on surveillait avec curiosité par les petites fenêtres carrées. Parfois il était, ce monde, d'une beauté curieuse, glacée et comme immobile, faite d'un ciel très bleu et d'un soleil éclatant sous lequel scintillait la neige ; mais la pureté égale du bleu et du blanc était également cruelle et laissait deviner le froid meurtrier.

D'autres jours le temps s'adoucissait, et la neige tombait dru, cachant tout, et le sol, et les broussailles qu'elle couvrait peu à peu, et la ligne sombre du bois qui disparaissait derrière le rideau des flocons serrés. Puis, le lendemain, le ciel était clair de nouveau ; mais le vent du nord-ouest soufflait, terrible. La neige, soulevée en poudre, traversait les brûlés et les clairières en rafales, et venait s'amonceler derrière tous les obstacles qui coupaient le vent. Au sud-est de la maison elle laissait un gigantesque cône, ou bien formait entre la maison et l'étable des talus hauts de cinq pieds, qu'il fallait attaquer à la pelle pour frayer un chemin ; au lieu que, du côté d'où venait le vent, le sol était gratté, mis à nu par sa grande haleine incessante.

Ces jours-là, les hommes ne sortaient guère que pour aller soigner les animaux, et rentraient en courant, la peau râpée par le froid, humide des cristaux de neige qui fondaient à la chaleur de la maison. Le père Chapdelaine arrachait les glaçons formés sur sa moustache, retirait lentement son capot doublé en peau de mouton, et s'installait près du poêle avec un soupir d'aise.

— La pompe ne gèle pas ? demandait-il. Y a-t-il bien du bois dans la maison ?

Il s'assurait que la frêle forteresse de bois était pourvue d'eau, de bois et de vivres, et s'abandonnait alors à la mollesse de l'hivernement, fumant d'innombrables pipes, pendant que les femmes préparaient le repas du soir. Le froid faisait craquer les clous dans les murs de planches avec des détonations pareilles à des coups de fusil ; le poêle, bourré de merisier, ronflait ; en dehors, le vent sifflait et hurlait comme la rumeur d'une horde assiégeante.

— Il doit faire méchant dans le bois ! songeait Maria. Et elle s'aperçut qu'elle avait parlé tout haut.

— Dans le bois, il fait moins méchant qu'ici, répondit son père. Là où les arbres sont pas mal drus, on ne sent pas le vent. Je te dis qu'Esdras et Dâ'Bé n'ont pas de misère...

III.

... Le jour de l'an n'amena aucun visiteur¹. Vers le soir, la mère Chapdelaine, un peu déçue, cacha sa mélancolie sous la guise d'une gaieté exagérée.

— Quand même il ne viendrait personne, dit-elle, ce n'est pas une raison pour nous laisser pâtir. Nous allons faire de la « tire ». Les enfants poussèrent des cris de joie et suivirent des yeux les préparatifs avec un intérêt passionné. Du sirop de sucre et de la cassonade furent mélangés et mis à cuire. Quand la cuisson fut suffisamment avancée, Téléphore rapporta du dehors un grand plat d'étain rempli de belle neige blanche. Tout le monde se rassembla autour de la table, pendant que la mère Chapdelaine laissait tomber le sirop en ébullition goutte à goutte sur la neige, où il se figeait à mesure en éclaboussures sucrées, délicieusement froides.

Chacun fut servi à son tour, les grandes personnes imitant plaisamment l'avidité gourmande des petits ; mais la distribution fut arrêtée bientôt, sagement, afin de réserver un bon accueil à la vraie tire, dont la confection ne faisait que commencer. Car il fallait parachever la cuisson, et, une fois la pâte prête, l'étirer longuement pendant qu'elle durcissait. Les fortes mains grasses de la mère Chapdelaine manièrent cinq minutes durant l'écheveau succulent qu'elles allongeaient et repliaient sans cesse ; puis peu à peu leur mouvement se fit plus lent, puis une dernière fois la pâte fut étirée à la grosseur du doigt et coupée avec des ciseaux, à grand effort, car elle était déjà dure. La tire était faite.

Les enfants en mâchaient déjà les premiers morceaux quand des coups furent frappés à la porte.

— Eutrope Gagnon, fit le père. Je me disais bien aussi que ce serait bien rare s'il ne venait pas veiller avec nous ce soir.

C'était Eutrope Gagnon, en effet. Il entra, souhaita le bonsoir à tout le monde, posa son casque de laine sur la table, ... prit la chaise qu'on lui offrait, et s'assit, les yeux à terre.

1. Quelques parents — ou Eutrope Gagnon, le plus proche voisin — auraient pu venir, d'assez loin, toutefois.

— C'est toi toute la visite que nous avons eue aujourd'hui, dit le père Chapdelaine. Mais je pense bien que tu n'as vu personne non plus... J'étais bien certain que tu viendrais veiller.

— Comme de raison... Je n'aurais pas laissé passer le jour de l'an sans venir. Mais en plus de ça, j'avais des nouvelles que je voulais vous répéter.

— Ah !

Sous les regards d'interrogation convergeant sur lui, il continuait à baisser les yeux.

— A voir ta face, je calcule que ce sont des nouvelles de malchance.

— Ouais.

La mère Chapdelaine se leva à moitié avec un geste de crainte.

— Ce serait-il les garçons ?

— Non, madame Chapdelaine. Esdras et Dâ'Bé vont bien, si le bon Dieu veut. . Ce n'est pas un parent à vous, mais un garçon que vous connaissez.

Il hésita un instant et prononça le nom à voix basse.

— François Paradis... Voilà comment ça s'est passé... Vous avez peut-être eu connaissance qu'il était dans un chantier sur la rivière Vermillon. Quand le milieu de décembre est venu, il a dit tout à coup qu'il allait partir pour venir passer les fêtes ici... Vous vous rappelez bien le temps qu'il a fait la semaine avant la Noël. il est tombé de la neige en masse, et puis le « norouâ » a pris. Pendant la tempête, François Paradis était dans les grands brûlés, où la petite neige poudre terriblement et fait des falaises... Si vous vous rappelez, le norouâ a soufflé trois jours de suite, dur, à vous couper la face...

— Oui. Eh bien ?

Il hésitait à prononcer les paroles nécessaires, car il ne répondit qu'après quelques instants de silence, à voix basse :

— Il s'est écarté...

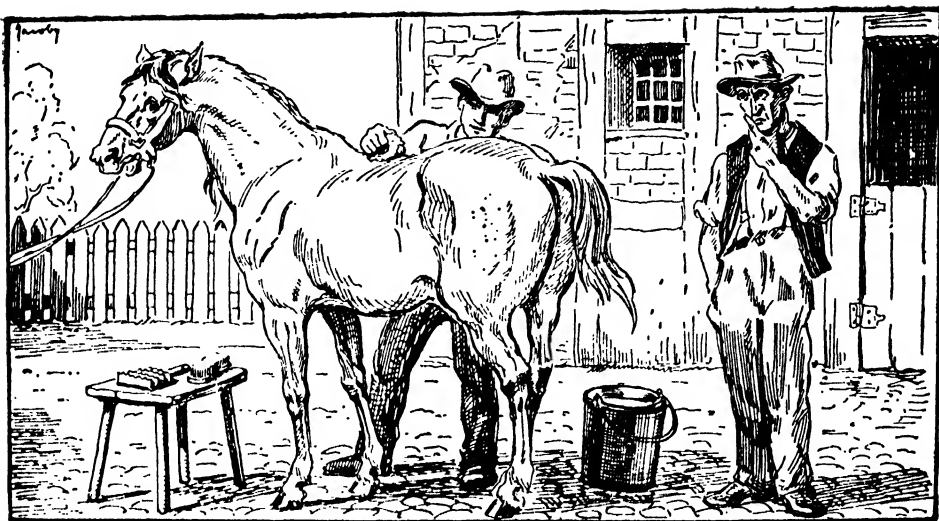
Des gens qui ont passé toute leur vie à la lisière des bois canadiens savent ce que cela veut dire. Les garçons téméraires que la malchance atteint dans la forêt et qui se trouvent écartés — perdus — ne reviennent guère...

— Il s'est écarté... La tempête l'a surpris dans les brûlés, et il s'est arrêté un jour ; on sait ça à cause que des sauvages ont trouvé l'abri en branches de sapin qu'il s'était fait, et ils ont vu aussi ses pistes. Il est reparti parce qu'il n'avait guère de provisions et qu'il avait hâte d'arriver, je pense. Mais le temps était encore méchant, la neige tombait, le norouâ soufflait dur, et probablement qu'il ne pouvait pas voir le soleil, ni marquer son chemin ; car les sauvages ont dit que ses pistes s'éloignaient de la rivière qu'il avait suivie et s'en allaient droit vers le nord.

Quand on a su ça, des hommes d'Ouatchouan sont partis, après que le temps s'était adouci un peu. Mais la neige avait couvert toutes les pistes, et ils sont revenus en disant qu'ils n'avaient rien vu, voilà trois jours passés. Il s'est écarté...

Tous se redressèrent, avec des soupirs... Un lourd silence pesa sur la maisonnée...

LOUIS HÉMON. *Maria Chapdelaine* (Bernard-Grasset, édit.).



58. - La toilette de "la Grise".

1. A la porte de l'écurie, Mathieu, le messenger¹, pensait la Grise, sa bonne jument. Après avoir joué de l'étrille, puis de la brosse, il allait continuer la toilette de sa bête avec un bouchon de foin mouillé, quand on ricana derrière lui. « Hi ! Hi, la Grise va donc au bal, que vous la faites si belle, père Mathieu ? » C'était Nicolas qui, passant par hasard, s'était planté là et faisait de l'esprit. Nicolas est un garnement assez mal vu dans le bourg.

2. Il n'était pas en tenue de bal, lui. Sa figure avait un vieux masque de crasse toute noire aux ailes du nez ; ses larges oreilles écartées, ses mains aux ongles rongés étaient répugnantes de malpropreté ; ses cheveux semblaient une broussaille grise de poussière ; ce qu'on apercevait de sa chemise avait la couleur d'un sac à charbon. Enfin, tout en parlant, Nicolas remplaçait par sa manche le mouchoir qu'il n'avait pas.

3. « Au bal ? répondit Mathieu Peut-être, mais elle ne voudrait pas de toi pour cavalier, Monsieur le Baron de la Crasse ! » Le messenger avait pris une éponge dans un seau d'eau ; il fit mine de vouloir débarbouiller Nicolas. Celui-ci recula en criant : « Non ! non ! » Mathieu se mit à rire : — « ... Allons ! n'aie crainte de l'éponge. Ce serait perdre mon temps ; car, avant, il te faudrait un coup d'étrille sur la peau, et un bon ! »

4. « A quoi cela sert-il de se laver ? — D'abord, cela sert à ne pas dégoûter ceux à qui vous parlez, à ne pas les empester en s'approchant d'eux ». Et, tournant la tête du côté de Nicolas, il ajouta « Voyez-moi donc ce beau garçon-là ! A le regarder, l'appétit s'en va. » Cependant, il nettoyait les jambes, les yeux, les naseaux, la bouche de la Grise. Il reprit : « A quoi cela sert de se laver ? A se bien porter, parbleu ! Demande à la Grise ; le jeu de l'étrille lui vaut un picotin² d'avoine, comme on dit. Crois-tu qu'elle avalerait ses vingt-quatre kilogrammes tous les jours si, comme toi, elle se sauvait devant une éponge ... » Il se mit à peigner la crinière et la queue de la Grise.

5. Nicolas, qui avait sur le cœur³ les réponses du messenger, dit en se moquant : « Menez donc votre bête à Toupet, le perruquier ; à cette heure, il a sûrement fini le chignon de Mme Lebeau, la femme du notaire. Il saura mieux que vous

1 Conducteur de voiture qui fait un service de messageries (transport de dépêches, de colis, etc.).

— 2. Le picotin est la mesure pour donner l'avoine aux chevaux. — 3. Qui était vexé par...

bichonner¹ la Grise. — Cela lui serait toujours plus facile que de te bichonner toi-même. Dans ton paquet de crins, il casserait ses peignes, le pauvre Toupet, et il userait le poil de ses brosses, à vouloir te rendre le cuir net...».

6. Nicolas ne se corrigea pas. Quelques années plus tard, il se portait mal, ses cheveux tombaient ; une maladie avait rendu sa peau affreuse à voir. Et la Grise, déjà vieille, continue à trotter allégrement, le poil luisant, la crinière et la queue au vent.

E. LAVISSE. *Les récits de Pierre Lulot*. (Colin, édit.)

59. — L'alcoolisme.

Le capitaine Sillcroy fait à des soldats une conférence sur les ravages de l'alcoolisme

1. Tenez, soldats, je prends un cobaye... Vous savez ce que c'est qu'un cobaye, un petit animal, gros comme un lapereau, et qu'on nomme aussi cochon d'Inde. Je lui injecte² un peu d'alcool de pomme de terre ou de betterave ; pas beaucoup : un dé à coudre, de l'alcool à 50°... Eh bien, savez-vous ce qu'il devient, le cobaye ?... Tout d'abord, le principe de vie, durant quelques minutes, est exalté³ chez lui ; mais bientôt le cobaye s'affaïsse, une torpeur invincible⁴ s'empare de lui ; il est ivre-mort. Tout à l'heure, il sera mort.

2. L'alcool tue ; c'est un fait. Quand, au café, vous buvez un mêlé-cassis, une fine, un kirsch, une absinthe, vous vous suicidez. Voici de l'essence d'absinthe. J'en injecte à un cobaye : d'abord, il reste assommé ; puis, au bout de trois minutes commence une agonie effroyable : le cobaye se raidit sur ses pattes, puis bondit, le museau féroce, les lèvres baveuses, les yeux convulsés⁵, l'échine arc-boutée en demi-cercle ; il se plaint, il crie, enfin il meurt après trente minutes de souffrances horribles. Eh bien ! cette absinthe-là, qui rend fou furieux, des milliers d'hommes la boivent. On veut boire la vie, et c'est la mort qu'on boit.

3. Un ouvrier, tout en ne s'enivrant pas, a recours souvent à un verre d'alcool pour se donner du cœur⁶. Le matin, avant le travail, un petit verre ; à midi, l'absinthe : au déjeuner, de l'eau-de-vie avec le café ; avant le repas du soir, l'apéritif, un, deux, trois, selon qu'on est seul ou avec des amis...

Cet ouvrier, chaque jour, s'introduit dans le sang à peu près 300 grammes d'alcool, c'est-à-dire, en six ans, 654 kilogrammes ; il n'est donc plus qu'une éponge imbibée d'alcool. Or, cet ouvrier se mariera, il aura des enfants, mais ces enfants seront scrofuleux⁷, rachitiques⁸, tuberculeux. Sur 2192 cas de tuberculose observés dans un hôpital, 1229 ont été attribués à l'alcoolisme ; sur neuf Français qui meurent, il y a un au moins que tue l'alcoolisme ; sur 100 crimes, il y en a 80 qui sont commis par des alcooliques. Depuis qu'on boit davantage d'alcool, les cas de folie ont augmenté d'un tiers. Ce qui attend l'alcoolique, c'est l'hôpital, l'asile d'aliénés, la correctionnelle, les assises, le bagne, la mort.

4. Eh bien, soldats, si, à quarante ans, vous voulez être pareils au chêne, et à quatre-vingts des vieillards solides, au jarret ferme, l'estomac bien portant, et qui, aux noces de leurs petites-filles, mangeront d'un grand appétit ; si vous voulez toute votre vie ignorer l'adresse du médecin et du pharmacien ; si vous voulez amasser des économies ; si vous voulez avoir une maison propre, confortable, élégante même ; si vous voulez avoir une brave femme qui paye régulièrement le boulanger et garde des écus sonnants dans des tiroirs, si vous voulez avoir de beaux enfants..., ne buvez jamais d'alcool. L'alcool est un poison

PAUL ACKER. *Le Soldat Bernard* (Fayard, édit.).

1. Un bichon est un petit chien d'appartement ; bichonner, c'est parer avec excès, comme on pare un bichon. — 2. Je fais passer dans son sang, au moyen d'une seringue. — 3. Les fonctions vitales (respiration, circulation) ont une plus grande activité. — 4. Un engourdissement qu'il ne peut vaincre. — 5. Agités par des mouvements subits et involontaires. — 6. Pour se donner des forces, du courage. — 7. Atteints d'humeurs froides. — 8. Qui ont les os faibles et la colonne vertébrale déviée.

60. — Les fêtes de gymnastique.

1. Il est beau de voir un jeune homme assouplir ses muscles, s'exercer à la lutte, à la course, à tous les efforts, à toutes les peines dont le corps est capable. Il est plus beau encore de voir ce jeune homme travailler ainsi avec une arrière-pensée, avec un désir au cœur, poursuivant toujours un autre but ¹ auquel il pense tout bas. Et quand c'est tout un peuple qui se livre patiemment à cette œuvre, quand c'est la jeunesse qui, d'un bout à l'autre du territoire, alors qu'aucune loi ne l'y oblige, s'applique à ce rude apprentissage qui trempe ² le corps et l'âme, ah ! le spectacle est bien plus beau, bien plus grand encore.

2. Savez-vous à quel temps et à quel souvenir se reportait ma pensée, tout à l'heure, en admirant vos exercices ? Je me disais que, dans un temps très lointain, il y avait des fêtes analogues à celle-ci, auxquelles accourait tout ce que le pays avait de plus illustre et auxquelles les dames, comme aujourd'hui, prêtaient leur gracieux concours. C'était le jour où l'on réunissait les fils des seigneurs de la contrée pour les armer chevaliers. Et, comparant les deux époques, les deux fêtes, les deux mondes, je me demandais : Si un des preux ³ des temps éloignés, si le chevalier sans peur et sans reproche, si Bayard se levait de sa tombe pour assister à ce spectacle, que penserait-il ?

« Qui sont ces jeunes hommes ? se dirait-il. Ils ont l'allure martiale ⁴ et le fier regard des jeunes chevaliers de mon temps. Ils en ont l'agilité, l'adresse, le courage, le sang-froid. Est-ce donc le bataillon des jeunes seigneurs d'aujourd'hui ?

— Non, Bayard, ce sont les fils de ces manants que tu as vus courbés sur la glèbe ⁵, noirs, livides, taillables et corvéables à merci. Voilà ce que la France a fait d'eux. »

3. Et ils n'ont pas seulement des jeunes seigneurs d'autrefois les qualités extérieures, ils en ont l'âme : l'honneur, ce code sacré alors réservé à un petit nombre d'initiés, l'honneur avec ses lois, ses rigueurs, ses infinies délicatesses, il n'est pas un de ces adolescents qui ne le porte inscrit dans son cœur et qui n'y lise son devoir aussi couramment que pouvaient le faire autrefois les fils de la première noblesse

4. Jeunes gens, n'oubliez jamais à qui vous devez cette transformation : remerciez-en la France et remerciez-en la République, car la République, c'est l'épanouissement de la France, et la dernière expression de ses destinées glorieuses.

F. BUISSON.

61. -- Vigueur enfantine.

1. Le petit Palémon, grand de huit ans à peine,
Maintient en vain le bouc qui résiste et l'entraîne,
Et le force à courir à travers le jardin,
Et brusquement recule et s'élance soudain.
2. Ils luttent corps à corps ; le bouc fougueux s'efforce ;
Mais l'enfant, qui s'arc-boute et renverse le torse,
Etreint le cou rebelle entre ses petits bras,
Se gare de la corne oblique et, pas à pas,
Rouge, serrant les dents, volontaire, indomptable,
Ramène triomphant le bouc noir à l'étable.
3. Et Lysidé, sa mère, aux belles tresses d'or,
Assise au seuil avec un bel enfant qui dort,
Se réjouit à voir sa force et son adresse,
L'appelle et, souriante, essuie avec tendresse
Son front tout en sueur où collent ses cheveux ;
Et l'orgueil maternel illumine ses yeux.

ALBERT SAMAIN *Aux flancs du vase* (Mercure de France).

1. Celui de devenir fort, pour servir plus tard la Patrie, en bon soldat. — 2. Qui donne de la robustesse au corps, et de la fermeté à l'âme. — 3. Les chevaliers braves et vaillants. — 4. (De Mars — dieu de la guerre) allure décidée, comme celle des soldats. — 5. Sur la terre.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *La toilette de la Grise*, p. 116. — 1. A quoi est occupé le père Mathieu? Quels instruments emploie-t-il pour panser la Grise? — 2. Dans le § 4, le père Mathieu dit à quoi cela sert de se laver: d'abord à...; puis à... — 3. Nicolas, qui ne se lave jamais, est... Mais de plus, il ricane derrière Mathieu; il lui parle en se moquant. Nicolas est donc... — 4. La Grise trotte allégrement, c'est-à-dire d'une manière... Je me mets allégrement à mon devoir, c'est-à-dire...
- B. — *L'alcoolisme*, p. 117. — 1. A qui s'adresse le capitaine? Que veut-il montrer? La vente de l'absinthe est-elle toujours permise? — 2. Pour montrer les effets de l'alcool, le capitaine prend d'abord un cobaye et... (quo se passe-t-il?); puis il prend un autre cobaye et... (qu'arrive-t-il?) — 3. En réfléchissant à ces mots: enfants rachitiques et arafuleux... hôpital — asile d'aliénés — correctionnelle, etc., dites ce qui peut arriver à l'alcoolique? — 4. Dites, en suivant le § 4: *Je veux...*, *je veux...*
- C. — *Les fêtes de gymnastique*, p. 118. — 1. A qui parle Ferdinand Buisson? A quoi a-t-il assisté, avant de prononcer son discours? — 2. F. Buisson compare deux époques; lesquelles? deux types de jeunes gens; lesquels? — 3. Les jeunes gens de la France républicaine ressemblent aux jeunes chevaliers du temps de Bayard. En quoi? Ils ont les mêmes qualités extérieures: ... Et, comme eux, ils ont le sentiment de...
- D. — *Vigueur enfantine*, p. 118. — 1. Que voudrait Palémon? Comment a-t-il saisi le bouc? Il réussit à... — 2. La lutte a été pénible; aussi Palémon est...; il a le front...; mais il est heureux d'être... c'est-à-dire d'avoir maté le bouc. — 3. Pourquoi la mère ressent-elle de l'orgueil?

II. — Vocabulaire. — La gymnastique.

N. — Le moniteur, le rassemblement, l'alignement, la mise en train, les évolutions, l'assouplissement, le travail des muscles, l'élévation, la flexion, l'extension, la rotation, la traction, le saut, la boxe, la lutte, la course, la natation.

Le gymnase, les agrès, le gymnaste, l'athlète.

Adj. — L'éducation physique (*intellectuelle, morale*). La discipline rigide, l'allure martiale, la marche cadencée, les exercices respiratoires, les mouvements verticaux, horizontaux, latéraux, obliques — vigoureux, débile.

V. — Se rassembler, s'aligner, évoluer, assouplir, fortifier les muscles, dilater la poitrine, s'exercer, s'entraîner à la marche, à...; tremper le corps et l'âme.

III. — Exercices.

- Donnez les noms correspondant aux verbes suivants:
Marcher, la marche; sauter, courir, lutter, nager, se rassembler, s'aligner, évoluer, assouplir, dilater, respirer, élever, étendre, fléchir, s'entraîner, s'exercer.
Suffixes: *on, ion*, pour former des mots exprimant le fait, l'action.
La guérison, c'est le fait de guérir; l'évolution, c'est l'action d'évoluer; la digestion; la livraison; l'élévation; la natation; la flexion; l'extension; la réflexion; la traction (*tirer*); l'attraction (*attirer*); l'extraction; la réfection.
- Énumérez en quelques phrases la série des actions que vous faites pendant la leçon de gymnastique. Utilisez les verbes du vocabulaire et quelques autres. Exemple:
Au signal du moniteur, nous nous rassemblons sur deux rangs, nous nous alignons, nous nous mettons au garde-à-vous et la leçon commence. « A droite, droite ! » et nous tournons à droite ; « en avant, marche ! » et nous marchons. Nous évoluons...
- Un élève va faire un saut en longueur. Énumérez en une phrase la série des actions.
Famille de mots. Fort, fortement, force, forcer, un forçat fortifier, fortifiant, un fortin, une forteresse, une fortification, effort, s'efforcer, confort, confortable, contrefort, réconfort, réconforter, renforcer, renfort.
- Cherchez sur le dictionnaire le sens des mots en italique, et faites, avec chacun d'eux, une phrase qui montrera que vous en connaissez bien le sens.

Grammaire.

I. — Les pronoms relatifs.

La bonne jument que Mathieu étrillait hennissait de plaisir, l'œil vif et le poil luisant. La poussière dont elle était couverte à l'arrivée avait disparu. Nicolas, qui passait par hasard, s'était planté là et ricanait en regardant la bête.

II. — Leçon.

- 1^o Nicolas s'était planté là ; Nicolas passait par hasard.
Nicolas, qui passait par hasard, s'était planté là.

Le pronom relatif réunit la proposition qui le suit au mot dont il tient la place.

- 2^o Le mot remplacé par le pronom relatif (*ordinairement un nom ou un pronom*) est son **antécédent**.

Qui, pronom relatif, a pour antécédent Nicolas, masculin singulier, 3^e personne, sujet de passait.

- 3^o Les pronoms relatifs sont :

| | | | | | | | |
|---------|------|-------|-------|--------------|--|-----------|-------------|
| qui, | que, | quoi, | dont, | où, | | | |
| lequel, | | | | laquelle, | | lesquels, | lesquelles, |
| auquel, | | | | à laquelle, | | auxquels, | auxquelles, |
| duquel, | | | | de laquelle, | | desquels, | desquelles. |

- 4^o **Les pronoms relatifs**, quand ils servent à interroger, s'appellent **pronoms interrogatifs**.

III. — Exercices.

- Remplacez les points par le pronom relatif ou par le pronom interrogatif convenable :
... se lève de bon matin ? ... fait sa toilette à l'eau froide ? ... voudrait ressembler à Nicolas ?
... voit-on sur sa figure ? A ... cela sert-il de se laver ? D'abord, à ne pas dégouter ceux à ... vous parlez. Nicolas remplaçait par sa manche le mouchoir ... il n'avait pas. Il est beau de voir un jeune homme se livrer à tous les exercices ... le corps est capable. Il poursuit un but ... il pense tout bas. Il y avait autrefois des fêtes ... accourait tout le pays et ... les dames prétaient leur gracieux concours.
- Réunissez par un pronom relatif les propositions séparées par un point-virgule :
Exemple : *Je prends un cobaye qu'on nomme aussi cochon d'Inde.*
Je prends un cobaye, on le nomme aussi cochon d'Inde. Ce cobaye s'affaisse et meurt ; je lui ai injecté un peu d'alcool. Ce verre contient un poison violent ; dans ce verre le buveur cherche une exaltation passagère. Un ouvrier s'introduit dans le sang 300 (*en lettres*) grammes d'alcool chaque jour ; il n'est plus au bout de quelques années qu'une éponge imbibée d'alcool. Cet ouvrier aura des enfants : ces enfants seront scrofuleux ou rachitiques. Neuf Français meurent ; sur ces neuf, il y en a au moins un que tue l'alcoolisme.
- Analysez les pronoms relatifs du haut de la page, et les cinq derniers de l'exercice N^o 1.
- Copiez le § 1 de la lecture N^o 60, page 118, et soulignez les pronoms relatifs.

Conjugaison — MODE CONDITIONNEL — TEMPS PRÉSENT

Si j'avais, si j'étais, si je voulais.

| | | | |
|-----------------|-----------------|--------------------|----------------------------|
| J' aurais... | Je serais... | Je sauterais... | Je m' abstiendrais... |
| tu aurais... | tu serais... | tu sauterais... | tu t' abstiendrais... |
| il aurait... | il serait... | il sauterait... | il s' abstiendrait... |
| nous aurions... | nous serions... | nous sauterions... | nous nous abstiendrions... |
| vous auriez... | vous seriez... | vous sauteriez... | vous vous abstiendriez... |
| ils auraient... | ils seraient... | ils sauteraient... | ils s' abstiendraient... |

5. Conjuguez de même : Si je ne me lavais pas chaque matin, j'aurais... Si je ne prenais pas d'exercice, serais-je... ? Avec un peu d'élan, ne sauterais-je pas... ? Si j'avais un cheval, c'est moi qui... (*plusieurs verbes au choix*). M'abstiendrais-je, si on m'offrait...

Orthographe.

1. Étudiez le texte N° 58, page 116, « La toilette de la Grise » dont un paragraphe sera dicté. Observez en particulier : panser une jument (*ne confondez pas avec penser*), un seau d'eau (*ne confondez pas avec le sceau de la mairie*) ; n'aie crainte (*revoyez le mot impératif*).
2. Dictée à préparer. Attention aux verbes. Revoyez le passé simple.

La victoire de Télémaque sur le Rhodien (*habitant de l'île de Rhodes*).

Alors nous nous saisismes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayait de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçait de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtait ainsi, je le poussai avec tant de violence que ses reins plièrent, il tomba sur l'arène et m'entraîna sur lui. En vain, il tâcha de me mettre dessous, je le tins immobile sous moi ; tout le peuple cria : « Victoire au fils d'Ulysse ! » et j'aidai le Rhodien confus à se relever.

FÉNÉLON. *Les Aventures de Télémaque*.

3. Recopiez le texte au présent du mode indicatif.

Composition française.

A. — La phrase.

1. Faites des phrases correctes. — *Tantôt il essayait de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçait de me pencher du côté gauche.*
En pensant à la leçon de gymnastique, ou aux sports que vous pratiquez, ou aux excursions que vous faites, construisez cinq phrases sur ce modèle.
2. En vain il tâcha de me mettre dessous, je le tins immobile sous moi.
Vous essayez de franchir un fossé d'un bond — d'attraper un camarade à la course — de grimper sur un mur ..., etc., et vous dites :
En vain je pris un vigoureux élan pour franchir le fossé, mon bond fut... et je...
3. Reportez-vous à ce que nous avons dit (pp. 42 et 55) des comparaisons et des métaphores. Relevez dans les deux premiers paragraphes du texte, p. 116, les comparaisons et les mots employés par métaphore.
4. Lavisso dit : *Sa chemise avait la couleur d'un sac à charbon.*
Trouvez de même les comparaisons qui conviennent : La crasse, sur sa figure lui faisait comme... Sa chevelure malpropre était un vrai... Le visage bien lavé de Bébé a la couleur de... Le linge bien propre a la blancheur... Il doit être malade car il est jaune... Nos bras étaient entrelacés comme... Il me glissa des mains comme une... Je retrouve sur les joues, dit la grand'mère à Fanchon, les... (p. 105).

B. — Le paragraphe.

5. Sur le modèle du paragraphe 4, page 117, écrivez, en employant plusieurs fois de suite cette forme : *Si vous voulez, si vous voulez...* une phrase qui se terminera par : vous consacrez chaque jour quelques heures à l'éducation physique.
6. Sur le même modèle, construisez une autre phrase qui commencera ainsi : *Si je veux réussir au certificat d'études ; si...* (*vous pouvez avoir le désir de faire plaisir à vos parents et à vos maîtres ; d'obtenir une récompense promise, etc...*).

C. — Composition française.

7. *Deux enfants luttent amicalement.* — Commencez par les observer, et notez, sur votre carnet, leurs attitudes, leurs cris, l'expression de leur figure, à la fin de la lutte. Relisez ensuite le texte de Samain, p. 118, et notez les expressions : lutter corps à corps, s'arobouter, étreindre, ainsi que les expressions suivantes du texte ci-dessus : se serrer à perdre..., s'efforcer de ; se tâter ; plier les reins...
Et maintenant, rédigez votre devoir, en suivant par exemple, cet ordre : 1° Le défi amical. — 2° La lutte. — 3° La victoire de X : il aide son camarade à se relever.
8. *La leçon de gymnastique.*
Allez droit au but : Nous avons, aujourd'hui, une leçon d'éducation physique... Et développez les trois points suivants qui sont les trois parties de la leçon : a) le rassemblement et la mise en train ; b) la leçon ; c) le retour au calme.
9. Les bienfaits des sports. (Vous pouvez distinguer et développer les idées indiquées dans le § 4 de la lecture N° 59, page 117 « L'alcoolisme ».)



62. — Les pauvres gens.

1. Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
 Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
 Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur ¹.
 Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
 Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
 Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
 On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
 Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
 Et cinq petits enfants, nid d'âmes ², y sommeillent.
 La haute cheminée, où quelques flammes veillent,
 Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
 Une femme à genoux prie, et songe et pâlit :
 C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
 Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
 Le sinistre océan jette son noir sanglot.
- 2 L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
 Il livre au hasard sombre une rude bataille.
 Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
 Car les petits enfants ont faim. Il part le soir,
 Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir ³.
 Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
 La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
 Remaillant les filets, préparant l'hameçon,
 Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
 Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
 Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment.
 Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
 Dur labeur ! Tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.

VICTOR HUGO.

1. « Quelque chose » qui rayonne, c'est la bonté simple de ces pauvres gens. — 2. Cinq petites âmes sont réunies là, comme dans un nid. — 3. Le musoir (museau), c'est l'extrémité de la jetée.

63. — Cloche.

1. A l'âge de quinze ans, il avait eu les deux jambes écrasées par une voiture, sur la grand-route de Varville.

2. Depuis ce temps-là, il mendiait en se traînant le long des chemins, à travers les cours de fermes, balancé sur ses béquilles qui lui avaient fait remonter les épaules à la hauteur des oreilles. Sa tête semblait enfoncée entre deux montagnes. Dans les villages, on ne lui donnait guère : on le connaissait trop ; on était fatigué de lui, depuis quarante ans qu'on le voyait promener de mesure en mesure son corps loqueteux sur ses deux pattes de bois. Il ne voulait point s'en aller cependant, parce qu'il ne connaissait pas autre chose sur la terre que ce coin de pays, ces trois ou quatre hameaux où il avait traîné sa vie misérable. Il avait mis des frontières à sa mendicité, et il n'aurait jamais passé les limites qu'il était accoutumé de ne point franchir.

Il ignorait si le monde s'étendait encore loin derrière les arbres qui avaient toujours borné sa vue. Il ne se le demandait pas. Et quand les paysans, las de le rencontrer toujours au bord de leurs champs ou le long de leurs fossés, lui criaient :

« Pourquoi qu'tu n'vas point dans l's' autres villages, au lieu d'béquiller toujours par ci ? »

Il ne répondait pas et s'éloignait, saisi d'une peur vague de l'inconnu, d'une peur de pauvre qui redoute confusément mille choses : les visages nouveaux, les injures, les regards soupçonneux des gens qui ne le connaissaient pas, et les gendarmes, qui vont deux par deux sur les routes, et qui le faisaient plonger, par instinct, dans les buissons ou derrière les tas de cailloux.

3. Quand il les apercevait au loin, reluisants sous le soleil, il trouvait soudain une agilité singulière, une agilité de monstre, pour gagner quelque cachette. Il dégringolait de ses béquilles, se laissait tomber à la façon d'une loque, et il se roulait en boule, devenait tout petit, confondant ses haillons bruns avec la terre. Il n'avait pourtant jamais eu d'affaires avec eux. Mais il portait cela dans le sang, comme s'il eût reçu cette crainte et cette ruse de ses parents qu'il n'avait point connus.

4. Il n'avait pas de refuge, pas de toit, pas de hutte, pas d'abri. Il dormait partout en été, et l'hiver il se glissait sous les granges et dans les étables, avec une adresse remarquable. Il déguerpissait toujours avant qu'on se fût aperçu de sa présence. Il connaissait les trous pour pénétrer dans les bâtiments ; et le maniement des béquilles ayant rendu ses bras d'une vigueur surprenante, il grimpait à la seule force des poignets jusque dans les greniers à fourrage, où il demeurait parfois quatre ou cinq jours sans bouger, quand il avait recueilli dans sa tournée des provisions suffisantes.

Il vivait comme les bêtes des bois, au milieu des hommes, sans connaître personne, sans aimer personne, n'excitant chez les paysans qu'une sorte de mépris indifférent et d'hostilité résignée. On l'avait surnommé « Cloche », parce qu'il se balançait entre ses deux piquets de bois, ainsi qu'une cloche entre deux portants.

5. Depuis deux jours il n'avait point mangé. Personne ne lui donnait plus rien. On ne voulait plus de lui à la fin. Des paysannes, sur leurs portes, lui criaient de loin en le voyant venir :

« Veux-tu bien t'en aller, manant ! V'là pas trois jours que je t'ai donné un morceau d'pain ! »

Et il pivotait sur ses tuteurs, et s'en allait à la maison voisine, où on le recevait de la même façon.

64. — Ancien matelot.

1. Hier, de ma fenêtre, je voyais venir un chemineau tout courbé, tout tremblant, avec une grande boîte noire attachée dans le dos... J'entendis qu'il parlait¹ avec mes domestiques, et j'écoutai : ce n'était point le langage des chemineaux d'ici², et il avait l'accent de Bretagne. — « Je voudrais parler à M. Loti, implorait-il. Je tiendrais beaucoup à lui parler... Il m'a connu, dans le temps³, à la guerre de Chine ; il a été le capitaine de ma compagnie... » Un si vieux que cela, avoir servi sous mes ordres, ce n'était guère vraisemblable. Cependant, je sonnai pour dire qu'on ne le renvoyât pas.

2. Quand je fus descendu devant lui, il ôta son bonnet. — « Ah ! mon capitaine, dit-il, encore plus tremblant dans son émotion⁴, vous ne me reconnaissez plus?... Mon Dieu non, je ne le reconnaissais pas du tout... — « Cloarec, je m'appelle Cloarec... Vous ne vous souvenez pas?... J'étais patron du youyou⁵, à bord de l'*Atalante*... » Il parlait d'une voix pénible et entrecoupée, les membres secoués par un tremblement morbide⁶.

3. En le regardant mieux, on voyait en effet qu'il n'était pas un vieillard, malgré sa décrépitude⁷ affreuse : trente-cinq ou trente-huit ans, l'âge à peu près de tous les marins qui ont fait avec moi la campagne de Chine. — « J'étais... à votre compagnie... mon capitaine... à la deuxième de babord⁸... » Il avait une laideur de pauvre chien malade et battu, avec de bons yeux suppliants, très enfoncés, et comme voilés sous des brumes de Bretagne. Il était vêtu de cet inusable « caban⁹ » de marine, que les matelots retraités portent jusqu'à leur dernier jour, et un vieux ruban décoloré de la médaille du Tonkin paraissait encore à sa boutonnière.

4. « J'ai mon livret¹⁰, tenez, dans ma boîte... et le certificat que vous m'avez donné, mon capitaine !... À Dax, en passant, j'ai su que vous étiez ici ; c'est pourquoi j'ai voulu venir... » En effet, il me montra son livret de matelot, usé, sordide, sur lequel je retrouvai mes signatures d'antan¹¹, qui avaient pendant des années couru les routes de France, dans cette boîte de chemineau. Alors, je feignis de le reconnaître, pour ne pas lui faire de peine. Et ils étaient si bons, ces certificats ! « Conduite parfaite ; a servi avec zèle et honneur. » Pas une punition.

« Ils sont tout déchirés, voyez-vous, mes pauvres certificats, mon capitaine, à force de les faire voir au monde... J'ai beau les soigner ; ils ne tiennent plus... » Et, dans ses bons yeux de chien battu, soudainement deux larmes parurent, à l'idée qu'ils s'en allaient en miettes, ces papiers, ces chères reliques, tout ce qu'il possédait d'un peu précieux sur terre.

5. « C'est à la pêche d'Islande, par mauvais temps, que je suis tombé sur les reins... et ça m'a laissé tout tremblant, tout disloqué, comme vous voyez que je suis. Je ne peux plus travailler... Je suis tout seul... Alors je gagne ma petite vie, comme ça, sur les routes, à vendre du papier à lettres et des épingles, des chansons dans les foires... »

6. Quand j'eus garni sa modeste bourse, mon domestique, qui hier encore était matelot, dressa pour ce convive une table, dans le jardin, bien à l'ombre, et lui servit un bon déjeuner.

PIERRE LOTI. *Reflets sur la sombre route* (Calmann-Lévy, édit.).

1. Parlémenter, c'est discuter, entrer en pourparlers dans le but d'obtenir quelque chose. — 2. Loti, au moment où il retrouve son ancien matelot, est en vacances dans le Pays basque. — 3. Autrefois. — 4. L'émotion qu'il éprouvait à me revoir, le faisait trembler davantage. — 5. Petit bateau à rames, qui sert à établir des relations entre un grand navire et la côte ; le patron d'un *youyou* est le chef de manœuvre. — 6. Qui était le signe d'une maladie ; maladif. — 7. Décadence physique, due à la vieillesse ou à la maladie. — 8. Côté d'un navire que l'on a à sa gauche, quand on regarde l'avant. Le côté droit est le tribord. — 9. Manteau de matelot, souvent recouvert de toile cirée. — 10. Le livret militaire est un petit livre que possède chaque soldat, et sur lequel on inscrit toutes sortes de renseignements qui le concernent. — 11. D'autrefois.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Les pauvres gens*, page 122. — 1. Où se passe la scène? A quel moment? Combien de personnes sont à l'abri dans la cabane? Où sont les enfants? Que fait la mère? Où est son mari? — 2. Quels meubles et quels objets distingue-t-on à la lueur du foyer? — 3. Quel temps fait-il dehors? L'Océan jette son noir sanglot. On dirait... — 4. A quoi songe la mère? Elle est bien inquiète, cette nuit. (*Quels mots l'indiquent?*) Pourquoi cette inquiétude?
- B. — *Cloche*, page 123. — 1. Où mendiait Cloche? — 2. Pourquoi l'auteur dit-il que Cloche « se traînait » le long des chemins? Pourquoi le mendiant avait-il été surnommé Cloche? — 3. Où Cloche dormait-il en été? En hiver? Comment entraînait-il sous les granges et dans les étables? Comment parvenait-il jusqu'aux greniers? — 4. Pourquoi ne donnait-on plus rien à Cloche? — 5. Cloche aperçoit les gendarmes. Vite, il...
- C. — *Ancien matelot*, page 124. — 1. Qu'était Cloarec, lorsque Loti l'a connu? Que fait-il maintenant? — 2. A-t-il été autrefois un bon soldat? Qu'est-ce qui le prouve? — Et il a toujours bon cœur, puisque... (*voyez § 4*). — 3. Comment se fait-il que cet ancien matelot si robuste soit maintenant tout décrépît? (*Relisez le paragraphe 5*). — 4. Pourquoi l'ancien matelot « montre-t-il ses certificats au monde »? C'est parce qu'il ne veut pas qu'on le confonde avec...; parce qu'il est fier de prouver qu'...

II. — Vocabulaire. — Misère et miséreux.

N. — La pauvreté, le pauvre; l'indigence, l'indigent; la mendicité, le mendiant; le vagabondage, le vagabond, le chemineau, le nomade, les camps volants; la misère, un miséreux, un gueux. — Les haillons, les loques. — L'aumône, la charité, la besace du pauvre, la sébile du mendiant.

Adj. — Un pauvre honteux, un habit loqueteux, un vêtement sordide (*d'une saleté repoussante*), une attitude humble, un regard suppliant, un corps usé, miné, décrépît.

V. — Mendier, implorer, supplier, essayer un refus, déguerpier, aller clopin-clopant, être sans feu ni lieu, dormir à la belle étoile, loger à l'auberge du bon Dieu.

Expressions : Un pauvre diable, un pauvre hère, un pauvre d'esprit, pauvre comme Job.

Proverbe : Pauvreté n'est pas vice.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Employez dans une phrase chacun des adjectifs du vocabulaire.
- Employez dans une phrase chacun des verbes du vocabulaire.
- Remplacez les points par le mot convenable que vous choisirez dans le vocabulaire.
Il y a dans la misère bien des degrés. On peut être... ou ind... et se conduire cependant en honnête homme. P... n'est pas vice.
Le ... qui erre de tous côtés en quête d'un mauvais coup, le ... qui suit les grandes routes et travaille rarement, les ... qui s'abritent sous la toile d'une misérable roulotte, tous ces ... qui n'ont ni ... ni ..., sont toujours regardés avec défiance. Le garde champêtre les surveille et les invite à ... Quand la misère a usé ces pauvres gens, ce ne sont plus que des ... humaines. Leurs habits sont des ...; leur pauvre corps ..., ..., ne se sentent plus qu'avec peine. Leurs yeux suppliants ... la pitié des passants. Ce sont des ..., des ...
Famille de mots : pauvre, pauprét, pauprét, pauprément, appauvrir, appauvrissement, le paupérisme (*c'est la plaie de la pauvreté dans un pays*).
- Employez dans une phrase les mots de la famille de pauvre. Vous distinguerez : un pauvre homme et un homme pauvre.
- Complétez le texte suivant en choisissant le mot convenable. *Tailler, pain, branche, hacher, extraire, monde, couenne, bois, gencive, gratter.*
Le couteau de Pied-d'Alouette. — Son couteau était avec sa pipe le seul bien qu'il eût au ... C'est avec son couteau qu'il coupait le ... dur et la ... de lard qu'on lui donnait à la porte des fermes, la nourriture à laquelle ses ... sans dents ne pouvaient pas mordre; c'est avec son couteau qu'il ... des bouts de cigare pour en bourrer sa pipe; c'est avec son couteau qu'il ... les fruits pourris et qu'il parvenait à ... des tas d'ordures des choses bonnes à manger. C'est avec son couteau qu'il se ... des bâtons de voyage et qu'il coupait des ..., pour se faire un lit de feuilles, la nuit, dans les...

ANATOLE FRANCE.

Grammaire.

I. — Les diverses sortes de propositions.

Cloche, le mendiant.

1. Il n'avait pas de refuge, pas de toit, pas de hutte, pas d'abri.
2. Il dormait partout en été, et l'hiver, il se glissait dans des étables qui lui offraient un lit bien chaud.
3. Il grimpait jusque dans des greniers à fourrage, où il demeurerait parfois quatre ou cinq jours sans bouger, quand il avait recueilli dans sa tournée des provisions suffisantes.

II. — Leçon.

- 1^o Il n'avait pas de refuge, il n'avait pas de toit.

Proposition indépendante. — La proposition indépendante n'est rattachée à aucune autre proposition. Elle a un sens complet par elle-même.

- 2^o Il dormait partout en été, et, l'hiver, il se glissait dans des étables....

Proposition principale. — La proposition principale est associée dans la phrase à d'autres propositions, mais ne leur sert jamais de complément. Elle peut être réunie à une autre proposition principale et complétée par une proposition subordonnée.

- 3^o Il se glissait dans des étables qui lui offraient un lit bien chaud.
Quand il apercevait les gendarmes, il se cachait derrière un buisson.

Proposition subordonnée. — La proposition subordonnée sert de complément à un mot ou à une autre proposition.

La proposition subordonnée est ordinairement réunie au mot ou à la proposition complétée par un mot de liaison, pronom relatif ou conjonction (que, comme, si, quand, lorsque...). *La conjonction sera étudiée plus loin.*

III. — Exercices.

Exemple d'analyse d'une phrase :

Quand j'eus garni sa modeste bourse, mon domestique, qui, hier encore, était matelot, dressa pour ce convive une table, dans le jardin, bien à l'ombre et lui servit un bon déjeuner. Dans cette phrase, il y a 4 propositions : deux propositions principales réunies par la conjonction *et* : Mon domestique dressa pour ce convive une table, dans le jardin, bien à l'ombre, *et* lui servit un bon déjeuner ;

deux propositions subordonnées : 1^o quand j'eus garni sa modeste bourse — réunie par la conjonction *quand* aux deux propositions principales. Fonction de cette proposition : complément circonstanciel, indique le moment. — ... 2^o qui, hier encore, était matelot — réunie à domestique par le pronom relatif *qui*, complément de ce nom.

1. Distinguez et nommez les propositions du texte ci-dessus ; « Cloche, le mendiant », et dites comment elles se rattachent les unes aux autres.
2. Même travail avec le § 1, page 122, « Les pauvres gens ».
3. Même travail avec le début du § 2 (*jusqu'à franchir*), page 123 « Cloche ».
4. Copiez au présent les §§ 4 et 5, page 123, « Cloche ».

Conjugaison
Si j'étais, arrivé plus tôt...

MODE CONDITIONNEL — TEMPS PASSÉ

| | | | | | |
|-----------------------|------|------|----------|---------------|------------------------|
| J' aurais donné. . | Je | me | serais | arrêté (e)... | J' aurais aperçu... |
| tu aurais donné. . | tu | te | serais | arrêté... | tu aurais aperçu... |
| il aurait donné. . | il | se | serait | arrêté... | il aurait aperçu... |
| nous aurions donné... | nous | nous | serions | arrêtés... | nous aurions aperçu... |
| vous auriez donné... | vous | vous | seriez | arrêtés... | vous auriez aperçu... |
| ils auraient donné... | ils | se | seraient | arrêtés... | ils auraient aperçu... |

5. Conjuguez au mode conditionnel, temps présent, temps passé :
veiller, cueillir (*je cueillerai*...), dormir, déguerpir, recevoir, prendre.

Orthographe.

1. Étudiez le § 4 de la lecture N° 63, page 123 : Cloche.
Remarquez : un abri, le maniement, exciter. Lisez et copiez les mots suivants : exister, extérieur, examiner, exercice, excepté, excellent, exact, excès, exhumer, excursion.
2. Étudiez le texte du bas de la page. — Remarquez **innommable**. Décomposez le mot et vous comprendrez ainsi pourquoi il s'écrit avec 2 n. Décomposez de même : innombrable, inoffensif, inattentif, innover, inapte, inhabile, innocent (rapprochez de noëif, nuisible).

Composition française.

A. — La phrase.

Employons des mots précis : Cloche *d'éguerpissait* toujours avant qu'on se fût aperçu de sa présence. Il *dégingolait* de ses béquilles. Il *pivotait* sur ses tuteurs et s'en allait. (*Voir le dictionnaire.*)

1. Employez l'un de ces mots dans les phrases suivantes que vous terminerez librement.
Les voleurs ont pu ... avant ... — Voilà quelqu'un, crient les petits manœuvres, vive ... — Le soldat salua son chef, ... sur ses talons et ... — La belette s'est introduite dans la torrier de Jeannot Lapin. Voux-tu bien ... — C'est pour vous, me cria, de la rue, le porteur de dépêches. Je ... l'escalier quatre à quatre ... — Arrivé au sommet du rocher, je fis un faux pas et ...

Travaillons nos phrases. Moltons en relief les traits précis, évocateurs.

2. Relevez les traits qui peignent l'allure générale du mendiant ou du chemineau : page 123, § 2. Cloche ne marche pas ; il ... — Page 124, § 1 : De loin, l'homme qui s'avance paraît tout ...
3. Relevez ceux qui font voir des particularités frappantes : Page 123, § 2 : Ses épaules ... sa tête ... — Page 124, § 3 : Il a de bons yeux ... ; il est vêtu de ...
4. Cherchez les termes précis qui résument l'impression d'ensemble produite par ces pauvres gens. P. 123. Au milieu des hommes, il est ... (§ 4). — P. 124 : Il est décrépît ... ; il est tout ... (§§ 3 et 5).

Enrichissons nos phrases.

Au lieu de dire seulement : il a de bons yeux, P. Loti dit : § 3, p. 124 ...

On peut avoir des yeux vifs, qui pétillent de malice ; des yeux ardents, qui lancent des éclairs ; des yeux aigus, qui fouillent ... ; des yeux tristes, rêveurs, sournois, etc ...

5. Examinez les yeux d'un de vos camarades ; donnez-en la couleur et tâchez de traduire leur expression.

B. — Le paragraphe.

6. En suivant les divisions indiquées aux N°s 2, 3, 4 (allure générale — particularités — impression produite) observez un vieux mendiant, comme Cloche, ou un pauvre homme, comme l'ancien matelot.

Notez ce qui vous frappe en lui, et exprimez-le en un paragraphe.

7. A l'imitation du § 1, page 122, décrivez un intérieur misérable, que vous avez vu.

C. — Composition française.

8. Une vieille passe. — A l'imitation du texte ci-dessous, décrivez une vieille femme inconnue, que vous avez rencontrée dans la rue, ou sur la route. (Où ? — La description. — Où cette pauvre vieille peut-elle aller ?)
9. Une mère pleure au logis. — C'est un intérieur de pauvres gens ; une seule pièce ; des petits enfants dorment ... Une bougie achève de brûler sur la cheminée sans feu. La mère pleure (son attitude). Elle pense à son mari ; où est-il ? que suppose-t-elle ? (Vous l'imaginerez.)
10. Un chemineau ou un vieux mendiant.

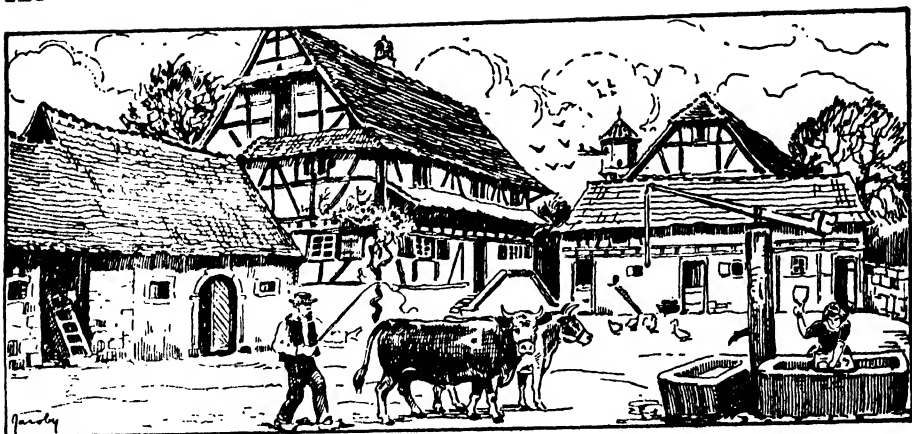
Une pauvre vieille.

Un matin, avenue de l'Opéra, au milieu du public remuant et joyeux, que le soleil de mai grisait, j'ai vu passer soudain un être innommable, une vieille courbée en deux, vêtue de loques qui furent des robes, coiffée d'un chapeau de paille noir, tout dépourillé de ses ornements anciens, rubans et fleurs, disparus depuis des temps indéfinis. Et elle allait, traînant ses pieds si péniblement que je ressentais au cœur, autant qu'elle-même, plus qu'elle-même, la douleur de tous ses pas. Deux cannes la soutenaient. Elle passait sans voir personne, indifférente à tout, au bruit, aux gens, aux voitures, au soleil ! Où allait-elle ? Vers quel taudis ? Elle portait dans un panier qui pendait au bout d'une ficelle quelque chose. Quoi ? du pain ? Oui, sans doute. Personne, aucun voisin n'ayant pu ou voulu faire pour elle cette course, elle avait entrepris, elle, le voyage horrible, de la mansarde au bou langer. Deux heures de route au moins pour aller et venir. Et quelle route douloureuse !

Je levai les yeux vers les toits des maisons immenses. Elle allait là-haut ! Quand y serait-elle ? Combien de repos haletants sur les marches, dans le petit escalier noir et tortueux ?

Tout le monde se retournait pour la regarder. On murmurait : « Pauvre femme !, puis on passait. Sa jupe, son haillon de jupe traînait sur le trottoir, à peine attachée sur son débris de corps.

GUY DE MAUPASSANT. *Sur l'eau* (Ollendorff, édit.).



65. — La ferme.

Fritz Kobus va voir son fermier Christel.

1. Il se mit à traverser le plateau d'un bon pas ; et le sentier sablonneux commençait à descendre, lorsque tout à coup le grand toit de tuiles grises de la ferme, avec les deux autres toits plus petits du hangar et du pigeonnier, apparurent au-dessous de lui, dans le creux du vallon, tout au pied de la côte. C'était une vieille ferme, bâtie à l'ancienne mode, avec une grande cour carrée, entourée d'un petit mur de pierres sèches ; la fontaine au milieu de la cour, l'auge verdâtre ; les étables et les écuries à droite ; les granges et le pigeonnier, surmonté d'une tourelle en pointe, à gauche ; le corps de logis¹ au milieu. Derrière se trouvaient la distillerie, la buanderie, le pressoir, le poulailler et les réduits à porcs ; tout cela vieux de cent cinquante ans, car c'était le grand-père Nicolas Kobus qui l'avait bâti...

2. Tout en descendant le sentier en zigzag, Fritz Kobus regardait la petite Suzel faire la lessive à la fontaine, les pigeons tourbillonner par volées de dix à douze autour du pigeonnier, et le père Christel, sa grande « cougie »² au poing, ramenant les bœufs de l'abreuvoir. Cet ensemble champêtre le réjouissait. Il écoutait avec une véritable satisfaction la voix du chien Mopsel résonner avec les coups de battoir dans la vallée silencieuse, se prolonger jusque dans la forêt de hêtres en face, où restaient encore quelques plaques de neige jaunâtre au pied des arbres.

Mais ce qui lui faisait le plus de plaisir à regarder, c'était la petite Suzel, courbée sur sa planchette, savonnant le linge, le battant et le tordant à tour de bras comme une bonne petite ménagère. Chaque fois qu'elle levait son battoir, tout luisant d'eau de savon, le soleil brillant dessus envoyait un éclair jusqu'au haut de la côte...

3. Fritz atteignait à peine le chemin des voitures, au pied de la côte, que le vieux fermier, avec son large collier de barbe, son chapeau de crin, sa camisole de laine grise garnie d'agrafes de laiton, venait à sa rencontre, la figure épanouie, et s'écriait d'un ton joyeux : « Soyez le bienvenu, Monsieur Kobus, soyez le bienvenu. Ah ! quelle bonne surprise vous nous faites ! »

— « Oui, Christel, c'est moi. Tout ce que je vois me réjouit. J'ai donné un coup d'œil sur les vergers, tout pousse à souhait ; j'ai vu tout à l'heure le bétail qui rentrait de l'abreuvoir, il m'a paru en bon état. »

Deux garçons de labour, en blouse, sortaient alors avec la charrue attelée ; ils levèrent leur bonnet en criant : « Bonjour, Monsieur Kobus ! »

« Bonjour Johann, bonjour Kasper », dit-il tout joyeux.

4. Il s'approchait de la vieille ferme, dont la façade était couverte d'un lattis³ où grimpaient jusque sous le toit six ou sept gros ceps de vigne nouveaux ; mais les bourgeons se montraient à peine. À droite de la petite porte ronde se trouvait un banc

1. Le bâtiment principal, où logent les habitants. — 2. Son fouet. — 3. Ensemble de lattes croisées.

de pierre. Plus loin, sous le toit du hangar, qui s'avancait en auvent jusqu'à douze pieds du sol, étaient entassés pêle-mêle les herses, les charruës, le hache-paille, les acies et les échelles. On voyait aussi, contre la porte de la grange, une grande trouble¹ à pêcher ; et au-dessus, entre les poutres du hangar, pendaient des bottes de paille, où des nichées de pierrots avaient élu domicile.

Le chien Mopsel, un petit chien de berger à poil gris de fer, grosse moustache et queue traînante, venait se frotter à la jambe de Fritz, qui lui passait la main sur la tête.

5. C'est ainsi qu'au milieu des éclats de rire et des joyeux propos qu'inspirait à tous l'arrivée de ce bon Kobus, ils entrèrent ensemble dans l'allée, puis dans la chambre commune de la ferme, une grande salle blanchie à la chaux, haute de huit à neuf piéds, et le plafond rayé de poutres brunes. Trois fenêtres, à vitres octogones, s'ouvraient sur la vallée ; une autre, petite, prenait jour sur la côte. Le long des fenêtres s'étendait une longue table de hêtre, les jambes en x, avec un banc de chaque côté. Derrière la porte, à gauche, se dressait le fourneau de fonte en pyramide, et sur la table se trouvaient cinq ou six petits gobelets et la cruche de grès à fleurs bleues...

ERCKMANN-CHATRIAN. *L'Ami Fritz* (Heizol, édit.).

66. — La maison du Moustoir².

1. O maison du Moustoir ! combien de fois, la nuit,
Ou, quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
Baignés, à l'horizon, dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée, au-dessus ; dans un champ,
Une femme, de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton si plaintif et si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous...
Et dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre³ !
2. Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois ;
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtill⁴ en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire⁵, et le lavoir, et la grange ; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin ;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
3. Et j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit ; à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas
(Vers la porte en tournant), sur le bahut énorme,
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet, près du grillon qui crie,
Et, dans l'ombre filant, je reconnais Marie.

BRIZEUX. *Marie* (A. Lemerre, édit.).

1. Filet, en forme de poche, soutenu par un cerceau. — 2. Ou moustier ; même mot que monastère. Il s'agit donc d'une maison construite à proximité, ou dans les dépendances d'un monastère. — 3. Mon cœur ému éprouve du plaisir à se souvenir et devient presque ivre de joie. — 4. Courtill : petit jardin attenant à une maison de paysan. — 5. Surface plane, où l'on bat le blé.

67. — L'auberge du village.

1. La maison devant laquelle les bœufs s'étaient arrêtés, avec cet instinct des animaux qui n'oublie jamais où ils ont trouvé provende ¹ et litière, était une des plus considérables du village. Elle se tenait avec une certaine assurance sur le bord de la route, d'où les autres chaumières se retiraient, honteuses de leur délabrement, et masquant leur nudité de quelques poignées de feuillages. Sûre d'être la plus belle maison de l'endroit, l'auberge semblait vouloir provoquer les regards, et son enseigne tendait les bras en travers du chemin, comme pour arrêter les passants « à pied et à cheval ».

2. Cette enseigne, projetée hors de la façade par une sorte de potence ² en serrurerie à laquelle, au besoin, on eût pu suspendre un homme, consistait en une plaque de tôle rouillée grinçant à tous les vents sur sa tringle. Un barbouilleur ³ de passage y avait peint l'astre du jour, non avec sa face et sa perruque d'or, mais avec un disque et des rayons bleus... Quelle raison avait fait choisir « le soleil bleu » pour montre de cette hôtellerie? Il y a tant de soleils d'or ⁴ sur les grandes routes qu'on ne les distingue plus les uns des autres, et un peu de singularité ne messied pas ⁵ en fait d'enseigne. Ce motif n'était pas le véritable, quoiqu'il pût sembler plausible ⁶. Le peintre qui avait tracé cette image ne possédait plus sur sa palette que du bleu, et pour se ravitailler en couleurs, il eût fallu qu'il fit un voyage jusqu'à quelque ville d'importance. Aussi prêchait-il la précellence ⁷ de l'azur au-dessus des autres teintes, et peignait-il en cette nuance céleste des lions bleus, des chevaux bleus et des coqs bleus sur les enseignes des diverses auberges...

3. L'auberge du Soleil bleu avait un toit de tuiles, les unes brunies, les autres d'un ton vermillon encore, qui témoignaient des réparations récentes, et prouvaient qu'au moins il ne pleuvait pas dans les chambres.

La muraille tournée vers la route était plâtrée d'un crépi à la chaux qui en dissimulait les gerçures et les dégradations, et donnait à la maison un certain air de propreté. Les poutrelles du colombage ⁸, formant des X et des losanges, étaient accusées par une peinture rouge à la mode basque. Pour les autres faces l'on avait négligé ce luxe, et les tons terreux du pisé apparaissaient tout crûment...

4. Un hangar attenant à la maison pouvait abriter suffisamment les cochers et les bêtes. D'abondantes chevelures de foin passaient entre les barreaux des crèches comme à travers les dents d'un peigne énorme, et de longues auges, creusées dans de vieux troncs de sapins plantés sur des piquets, contenaient l'eau la moins fétide ⁹ qu'avaient pu fournir les mares voisines.

5. C'était donc avec raison que maître Chirriguirri ¹⁰ prétendait qu'il n'existait pas à dix lieues à la ronde une hôtellerie si commode en bâtiments, si bien fournie en provisions et victuailles, si flambante de bon feu, si douillette en couchers, si assortie en draperies et vaisselles, que l'hôtellerie du *Soleil bleu*; et en cela il ne se trompait pas et ne trompait personne, car la plus proche auberge était éloignée de deux journées de marche au moins.

THÉOPHILE GAUTIER. *Le Capitaine Fracasse* (Charpentier et Fasquelle, édit.).

1. Nourriture. — 2. Équerre de fer, fixée par un bras à la muraille; à l'autre bras pend l'enseigne. — 3. Un mauvais peintre. — 4. Tant d'auberges à l'enseigne du Soleil d'or. — 5. Un peu d'originalité ne nuit pas, convient bien. — 6. Qui semble pouvoir être admis. — 7. Supériorité. — 8. Charpente apparente du mur, construit en pisé, et soutenu par des poutres. — 9. Fétide : qui sent mauvais. — 10. Nom de l'hôtelier.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *La ferme*, page 128. — 1. Où va Kobus ? Suit-il le sentier, ou la route de voitures ? Pourquoi le sentier est-il en zigzag ? — 2. Qu'aperçoit-il dans la ferme, en descendant la côte ? Qu'entend-il ? — 3. Le fermier a des relations cordiales avec Fritz, le propriétaire. Quelles expressions le prouvent ? — 4. Le fermier n'est pas seul à se réjouir de l'arrivée du bon Kobus. Qui se réjouit aussi ?
- B. — *La maison du Moustoir*, page 129. — 1. La maison que décrit l'auteur est située à la campagne, car on nous montre... (énumérez, en suivant le texte). Quels mots vous font deviner (§ 1) dans quelle région de France se trouve cette maison ? — 2. Le grillon est l'insecte du foyer. Marie est assise « près du grillon qui crie », c'est-à-dire près... — 3. Dans le § 1, l'auteur parle des personnes qu'il aperçoit près du village ? Lesquelles ? Que font-elles ? — 4. Dans le § 2, il décrit les dépendances de la maison ; lesquelles ? — 5. Enfin, dans le § 3, il entre dans la maison. Qu'y voit-il ? — 6. Lorsqu'il entre, tout lui paraît obscur ; au bout d'un moment, « chaque objet s'éclaircit ». Pourquoi ?
- C. — *L'auberge du village*, page 130. — 1. Où était l'auberge ? Que représentait l'enseigne ? Comment avait-on donné un air de propreté à la muraille tournée vers la route ? De quelle couleur étaient les autres faces ? — 2. Que voyait-on, en dehors de la maison, pour abriter les cochons, c'est-à-dire... et les bêtes ? — 3. Que prétendait l'hôtelier ? — 4. Par quels moyens l'auberge « provoquait-elle », arrêtaient-elle les regards ?

II. — Vocabulaire. — L'habitation.

N. — Histoire de l'habitation. — La caverne, la cité lacustre, la hutte, la tente, la cabane, la chaumière, le château fort, le manoir, le château de plaisance, la maison moderne, l'hôtel, la villa, la maison de rapport, l'immeuble, le gratte-ciel américain, la mesure, la bicoque, le taudis.

La maison moderne. — La façade, le pignon, le rez-de-chaussée, les étages, les combles, la mansarde, l'œil-de-bœuf, la fenêtre à tabatière, la gouttière, le chéneau, la girouette. — Le perron, la marquise, le corridor. — La porte cochère, le vantail de la porte, la porte à deux vantaux, le volet ou le contrevent.

Adj. — Bien ou mal exposé, sain ou malsain, salubre ou insalubre — décrépi, délabré — confortable, imposant, superbe, somptueux.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Où est située votre maison d'école ? Est-ce une vieille maison ou un bâtiment de construction récente ? Est-ce un grand immeuble, un bâtiment imposant, une belle maison, une maison modeste ? Comment est-elle exposée ? Au soleil levant, au couchant... ? Cette exposition vous paraît-elle favorable ? Décrivez la façade principale.
- Dessinez la façade d'un immeuble moderne que vous imaginerez. Il comprendra un rez-de-chaussée, trois étages et des mansardes. Au rez-de-chaussée, on verra une porte à deux vantaux et de chaque côté de la porte trois fenêtres. Dans le haut, vous dessinerez deux œils-de-bœuf. Décrivez cette façade.
- Racontez brièvement en vous servant des mots du vocabulaire, l'histoire de l'habitation, depuis la caverne jusqu'à la maison moderne.
- Homonymes.** Air, aire, ère, erre, hère, haire... Employez chacun de ces mots dans une phrase qui en indiquera le sens. (*Utilisez le dictionnaire.*)
- Complétez le texte suivant en choisissant le mot convenable : *jardin, verger, vigne, délabré, pêche, niché, haricots, carré, patre, légume.*

Une habitation rustique.

Mon grand-père avait une maison d'habitation rustique et... mais qui me semblait admirable à cause du grand lierre et des moineaux... dans les trous ; à cause du... d'à côté, tout petit, mais commode, car le persil et les... y étaient à quatre pas de la cuisine ; à cause du... planté de vieux arbres, sous lesquels mon père et mes oncles ont mené... tour à tour l'unique vache de la famille. Ajoutez à cela un petit... de pommes de terre, une... où l'on récoltait quelques barriques de vin aigrelet, des... mange-tout et des... en plein vent, vertes et veloutées, dont l'amertume délicate me fond la bouche en eau lorsque j'y pense.

EDMOND ABOUT.

Grammaire.

I. — Accord du verbe avec son sujet.

Les vieilles maisons.

M. Bergeret **cherchait** un logis, mais avec fantaisie. Les vieilles maisons lui **plaisaient**, parce que leurs pierres **avaient** pour lui un langage... Il **gravissait** les montées, accompagné d'une concierge sordide, dans une odeur infecte, amassée par des siècles de rats et que **réchauffaient**, d'étage en étage, les émanations des cuisines indigentes... Et M. Bergeret **s'en allait**, pris de tristesse et de découragement.

— Peut-être **serons-nous** obligés de nous loger dans une maison neuve... Les maisons neuves **sont** mieux aménagées, mais je ne les **aime** pas.

ANATOLE FRANCE.

II. -- Leçon.

1° Ils aiment les maisons neuves... Nous ne les aimons pas.

Le verbe s'accorde en nombre et en personne avec son sujet.

La partie du verbe qui varie, c'est la **terminaison**, la partie qui ne change pas, c'est le **radical**.

2° M. Bergeret et sa fille **cherchaient** un logis.

Le verbe qui a plusieurs sujets au singulier se met au pluriel.

3° Pierre, Paul et moi, **nous** allons... ; mon frère et toi, **vous** allez. .

Quand un verbe a des sujets de différentes personnes, il se met à la première personne du pluriel, s'il y a un sujet de la première personne, à la seconde personne, s'il n'y a que des sujets de la seconde et de la troisième.

III. — Exercices.

- Faites accorder les verbes avec leur sujet, au présent, au passé simple, au futur du mode indicatif. Je *faire* construire une maison. L'architecte *dresser* le plan, les terrassiers *creuser* les fondations, les maçons *cler* les murs, le charpentier *dresser* la charpente et le couvreur *poser* les tuiles. Menuisier, je *faire* moi-même les planchers, les portes et les fenêtres. Ensuite, *arriver* le serrurier, le plombier et le vitrier. Et toi, mon ami le peintre, tu *venir* aussi à mon appel, tu *peindre* (passé simple : tu *peignis*), tu *coller*, tu *décorer*, et tu *achever* ainsi le cycle de ces longs travaux. Grâce à vous, mes bons amis, je *être* enfin propriétaire !
- Faites accorder les verbes, d'abord au présent, puis à l'imparfait, enfin, au futur. Derrière, *se trouver* la distillerie, le pressoir et le poulailler. Ces bâtiments, Fritz Kobus les *regarder*. Mon père, ton père et moi *visiter* la ferme. Qui *accompagner* les visiteurs ? C'est moi qui les *accompagne*. Qui les *recevoir* ? C'est toi qui les *recevoir*. C'est toi et moi qui les *recevoir*. C'est Suzel qui *apercevoir* la première le propriétaire. Suzel et son père *s'avancer* au-devant de lui et lui *souhaiter* la bienvenue. Fritz les *remercier*. Ensemble, ils *entrer* dans la grande salle.
- Analysez les propositions des deux premières phrases du texte ci-dessus « Les vieilles maisons » et montrez, s'il y a lieu, comment elles se rattachent.
- Analysez chacun des mots suivants : les vieilles maisons lui plaisaient.
- Conjugez au présent et au futur du mode indicatif :
C'est moi qui le reçois. C'est moi qui lui souhaite la bienvenue et qui le fais entrer.

MODE SUBJONCTIF. — TEMPS PRÉSENT.

Conjugaison.

Il faut...

Conjugez de même :

que je sois...

que j'aie...

Il n'est pas certain que je sois le premier.

que tu sois...

que tu aies...

Le maître exige que je sois...

qu'il soit...

qu'il ait...

Il faut que j'aie du courage.

que nous soyons...

que nous ayons...

que vous soyez...

que vous ayez...

Il désire que j'aie une bonne place.

qu'ils soient...

qu'ils aient...

Orthographe.

1. Etudiez le § 2, page 128.
2. Autre texte à préparer :

Une cuisine d'auberge.

1. C'est là une vraie cuisine. Une salle immense. Un des murs occupé par les cuivres, l'autre par les faïences. Au milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne qu'emplit un feu splendide. Au plafond, un noir réseau de poutres magnifiquement enlaidies, auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses, des paniers, des lampes, un garde-manger, et, au centre, une large nasse à claire-voie où s'étalent de vastes trapèzes de lard.

2. Sous la cheminée, outre le tourne-broche, la crémaillère et la chaudière, reluit et pétille un trousseau éblouissant d'une douzaine de pelles et de pincettes de toutes formes et de toutes grandeurs. L'âtre flamboyant envoie des rayons dans tous les coins, découpe de grandes ombres sur le plafond, jette une fraîche teinte rose sur les faïences blanches et fait resplendir l'édifice fantastique des casseroles comme une muraille de braise.

VICTOR HUGO.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Faisons des phrases correctes.* — Ce qui lui faisait le plus de plaisir à regarder, c'était la petite Suzel **savonnant** le linge, le **battant** et le **tordant** à tour de bras. (Au lieu de : qui savonnait, qui battait, qui tordait).

Traduisez les idées suivantes, en employant la même forme : Je vois une femme, qui, de loin ... (achevez ; page 128, § 1). Je reconnais Marie, qui, dans l'ombre, filait. L'auberge était quelque peu éloignée des autres maisons, qui masquaient leur nudité ... (achevez ; p. 130). Sur la rue, la maison a cinq étages, qui alignent chacun quinze fenêtres. Les appartements, qui se superposent exactement et tous pareils dans la construction neuve, lui donnent un air de monotonie. Je vois le fermier, qui appelle son chien, qui ouvre la barrière, et qui conduit les vaches au pré. Je vois le chien qui saute, qui court après les bêtes, qui les mord au jarret.

2. *Recherchons les mots évocateurs, dans les textes lus ; et imitons.*

Page 128 : Le battoir de Suzel est ... ; il lance ... Les pigeons ... autour de la ferme. La voix du chien ... — Page 129 : Je revois le courtil en fleur où les ruches ... Un rayon de soleil fait ... la poussière. — Page 130 : Les chaumières sont délabrées ; elles ont honte de ... — Pour arrêter les passants, l'enseigne ... — *Dictée ci-dessus* : relevez quelques expressions caractéristiques. — Montrez à votre tour en une phrase : une grande affiche ... , un bel étalage ... , un charlatan ... , qui arrêtent les passants — une maison sordide, au fond de l'impasse — le ruisseau que le soleil frappe dans le fond de la vallée.

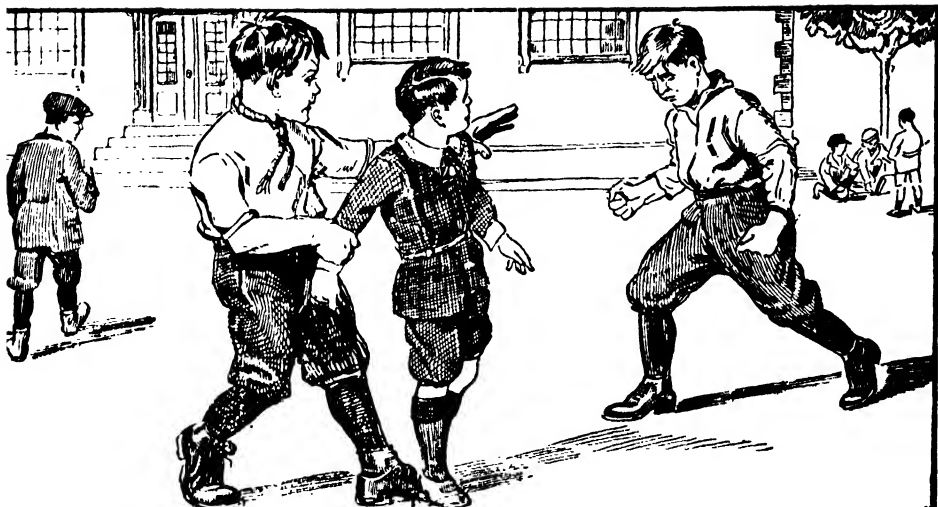
3. *Cherchons les détails précis, pour enrichir nos phrases.* — Au lieu de dire : le toit dépasse le mur ; l'enseigne surmonte la porte, les auteurs décrivent avec précision : *Le toit du hangar s'avancait en auvent jusqu'à douze pieds du sol* (p. 129, § 4) ; *l'enseigne, projetée hors de la façade, par une sorte de potence, constituait, etc.* (p. 130, § 2). Examinez bien la forme d'un toit curieux ; la manière dont est fixée une enseigne (dans votre rue — ou dans votre village). Dessinez-les. Et tâchez de les faire voir, en une phrase.

B. — Le paragraphe.

4. Une enseigne de maison de commerce. (L'enseigne de quelle maison ? Comment est-elle placée ? Est-elle fixée au mur ? Pend-elle, comme l'enseigne du Soleil bleu ? Que représente-t-elle ? Le dessin est-il habile ? — L'enseigne attire-t-elle le regard ?)
5. Vous avez certainement entendu un commerçant vanter sa maison, et ses marchandises. Sur le modèle du § 5, page 130, écrivez un paragraphe qui commencera par : *Monsieur X...* prétendant qu'il n'existait pas dans la ville une...

C. — Composition française.

6. Décrivez une maison à votre choix. (Vous suivrez l'ordre des textes, p. 128 et 129 : un promeneur (vous par exemple), s'avance ; il voit la maison de loin — puis les dépendances — il pénètre enfin dans la pièce principale.)
7. Un petit citadin vante les avantages de l'appartement que sa famille occupe à la ville, dans une grande maison de cinq étages ; un enfant de la campagne, qui habite une ferme aussi vieille que celle de Christel, lui répond. (Faites-les parler.)
8. Si j'étais riche, je voudrais habiter ...



68. -- Mon ami Garrone.

1. Nous n'avons eu que deux jours de vacances ; et cependant il me semble qu'il y a un temps infini que je n'ai vu Garrone. Plus je le connais et plus je l'aime ; tous mes camarades ressentent la même sympathie, excepté les méchants, parce que Garrone s'oppose à leurs actes de méchanceté ; chaque fois qu'un grand veut taquiner et maltraiter un petit, le petit appelle Garrone, et le grand est forcé de rester tranquille.

2. Le père de Garrone est mécanicien au chemin de fer. Garrone, ayant été malade pendant deux ans, a commencé un peu tard ses classes. Aujourd'hui il est le plus grand et le plus vigoureux de la classe : il enlève un banc d'une seule main... avec cela il est bon !... N'importe ce qu'on lui demande : canif, crayon, gomme, papier, il vous le prête ou vous le donne toujours de bon cœur. Pendant la classe, il ne cause jamais, ni ne fait jamais aucun bruit. Toujours immobile sur son banc, trop étroit pour lui, on le voit le dos arrondi et la tête dans les épaules. Quand je le regarde, il me sourit des yeux comme pour me dire : « Nous sommes amis, n'est-ce pas, Henri ? »

3. On se moque un peu de lui, parce que, grand et fort comme il est, sa jaquette, son pantalon, ses manches sont trop étroits et trop courts pour sa taille ; il a de gros souliers et une cravate enroulée au cou comme une corde. Pauvre Garrone ! il suffit de le voir pour l'aimer malgré cela.

4. Il a un couteau à manche de nacre, qu'il a trouvé l'année dernière sur la place d'Armes ; un jour il s'est fait avec ce couteau une profonde coupure au doigt, mais personne à l'école ne s'en est aperçu, et il n'en a pas soufflé mot chez lui, pour ne pas effrayer ses parents. Lorsqu'on le plaisante, il ne s'en fâche point, mais gare si on lui dit : « ce n'est pas vrai, » quand il affirme quelque chose. Ses yeux jettent des éclairs, et il frappe du poing sur le banc à le rompre.

Samedi dernier, il a donné deux sous à un élève de la première supérieure, à qui l'on avait pris son argent, et qui ne pouvait s'acheter un cahier. Maintenant il est très occupé à écrire une lettre de huit pages, sur un cahier tout enluminé de fleurs. C'est pour la fête de sa mère, une dame grande et grosse, très sympathique, qui vient souvent l'attendre au sortir de l'école.

5. Le maître regarde Garrone avec bonté, et chaque fois qu'il passe près de lui, il lui donne sur la joue une petite tape affectueuse. Je l'aime bien décidément, mon ami Garrone ! Je suis content de serrer sa grosse main dans la mienne.

69. — Amitié non partagée

1. J'étais heureux, j'étais très heureux. Pourtant, j'enviais un autre enfant. Il se nommait Alphonse. Je ne lui connaissais pas d'autre nom, et il est fort possible qu'il n'eût que celui-là. Sa mère était blanchisseuse et travaillait en ville. Alphonse vaguait¹ tout le long de la journée dans la cour ou sur le quai², et j'observais de ma fenêtre son visage barbouillé, sa tignasse³ jaune, sa culotte sans fond et ses savates, qu'il traînait dans les ruisseaux. J'aurais bien voulu, moi aussi, marcher en liberté dans les ruisseaux. Il était libre et hardi. De la cour, son domaine, il me regardait à ma fenêtre comme on regarde un moineau en cage.

2. Il advint que cette cour fut dépavée. On ne la dépavait que pour la repaver ; mais, comme il avait plu pendant les travaux, elle était fort boueuse, et Alphonse, qui y vivait comme un satyre dans son bois⁴, était, de la tête aux pieds, de la couleur du sol. Il remuait les pavés avec une joyeuse ardeur. Puis, levant la tête et me voyant muré là-haut, il me fit signe de venir. J'avais bien envie de jouer avec lui à remuer des pavés. Je n'avais pas de pavés à remuer dans ma chambre, moi. Il se trouva que la porte de l'appartement était ouverte. Je descendis dans la cour. « Me voilà, dis-je à Alphonse. — Porte ce pavé », me dit-il.

Il avait l'air sauvage et la voix rauque ; j'obéis. Tout à coup le pavé me fut arraché des mains, et je me sentis enlevé de terre. C'était ma bonne qui m'emportait, indignée. Elle me lava au savon de Marseille et me fit honte de jouer avec un polisson, un rôdeur, un vaurien.

— « Alphonse, ajouta ma mère. Alphonse est mal élevé ; ce n'est pas sa faute, c'est son malheur ; mais les enfants bien élevés ne doivent pas fréquenter ceux qui ne le sont pas. »

J'étais un petit enfant très intelligent et très réfléchi. Je retins les paroles de ma mère, et elles s'associèrent, je ne sais comment, à ce que j'appris des enfants maudits en me faisant expliquer ma vieille Bible en estampes⁵. Mes sentiments pour Alphonse changèrent tout à fait. Je ne l'enviai plus ; non. Il m'inspira un mélange de terreur et de pitié...

3. Je m'attendris sur le sort de l'enfant maudit... Je cherchai longtemps ce que je pourrais bien lui donner : mon embarras était grand. Donner à Alphonse mon cheval à mécanique, qui précisément n'avait plus ni queue ni crinière, me parut toutefois excessif. Et puis, est-ce bien par le don d'un cheval qu'on marque sa pitié ? Il fallait un présent convenable à un maudit. Une fleur peut-être ? Il y avait des bouquets dans le salon. Mais je doutais qu'Alphonse aimât les fleurs. Je fis, dans une grande perplexité⁶, le tour de la salle à manger. Tout à coup, je frappai joyeusement dans mes mains : j'avais trouvé !

4. Il y avait sur le buffet, dans une coupe, de magnifiques raisins de Fontainebleau. Je montai sur une chaise, et pris de ces raisins une grappe longue et pesante qui remplissait la coupe aux trois quarts. Les grains d'un vert pâle étaient dorés d'un côté, et l'on devait croire qu'ils fondraient délicieusement dans la bouche : pourtant je n'y goûtai pas. Je courus chercher un peloton de fil dans la table à ouvrage de ma mère. Il m'était interdit d'y rien prendre ; mais il faut savoir désobéir. J'attachai la grappe au bout d'un fil, et, me penchant sur la barre de la fenêtre, j'appelai Alphonse, et fis descendre lentement la grappe dans la cour. Pour la mieux voir, l'enfant maudit écarta de ses yeux les mèches de ses cheveux jaunes, et, quand elle fut à portée de son bras, il l'arracha avec le fil ; puis, relevant la tête, il me tira la langue, me fit un pied de nez et s'enfuit avec la grappe.

ANATOLE FRANCE. *Le Livre de mon Ami* (Galmann-Lévy, édit.).

1. Vaguer, c'est errer à l'aventure. — 2. L'enfant qui parle habitait avec sa famille à Paris, près des quais de la Seine. — 3. Chevelure touffue et mal peignée — à rapprocher de teigne. — 4. Les satyres étaient des divinités des anciens ; on les représentait avec un corps d'homme et des pieds de bouc ; ils vivaient dans les bois. — 5. Images d'une certaine sorte. — 6. Embarras de celui qui ne sait quel parti prendre.

70. — A mon frère.

1. T'en souviens-tu, mon frère ? après l'heure d'étude,
 Oh ! comme nous courions dans cette solitude !
 Sous les arbres blottis,
 Nous avions, en chassant quelque insecte qui saute,
 L'herbe jusqu'aux genoux, car l'herbe était bien haute,
 Nos genoux bien petits.

Vives têtes d'enfants par la course effarées,
 Nous poursuivions dans l'air cent ailes bigarrées
 Le soir nous étions las ;
 Nous revenions, jouant avec tout ce qui jone,
 Frais, joyeux, et tous deux baisés à pleine joue
 Par notre mère, hélas !

2. Elle grondait : — Voyez comme ils sont faits ! ces hommes !
 Les monstres ! ils auront cueilli toutes nos pommes !
 Pourtant nous les aimons.
 Madame, les garçons sont les soucis des mères,
 Car ils ont la fureur de courir dans les pierres
 Comme font les démons !

3. Puis un même sommeil nous berçant comme un hôte¹,
 Tous deux au même lit nous couchait côte à côte ;
 Puis un même réveil.
 Puis, trempé dans un lait sorti chaud de l'étable,
 Le même pain faisait rire à la même table
 Notre appétit vermeil

4. Et nous recommencions nos jeux, cueillant par gerbe
 Les fleurs, tous les bouquets qui réjouissent l'herbe.
 Le lys à Dieu pareil,
 Surtout ces fleurs de flamme et d'or², qu'on voit, si belles,
 Luire à terre en avril comme des étincelles
 Qui tombent du soleil !

On nous voyant tous deux, gâté de la famille,
 Le front épanoui, courir sous la charmille.
 L'œil de joie enflammé.

5. Hélas ! hélas ! quel deuil pour ma tête orpheline³ !
 Tu vas donc désormais dormir sur la colline,
 Mon pauvre bien-aimé⁴ !

Tu vas dormir là-haut sur la colline verte,
 Qui, livrée à l'hiver, à tous les vents ouverte,
 A le ciel pour plafond ;
 Tu vas dormir, poussière au fond d'un lit d'argile :
 Et moi je resterai parmi ceux de la ville,
 Qui parlent et qui vont !

VICTOR HUGO. *Les Voix intérieures.*

1. A l'époque dont il parle, V. Hugo habitait à Paris dans une maison du vieux couvent des Feuilles antiques ; il y avait autour de cette maison un grand jardin tranquille, comme isolé du monde environnant. — 2. On compare le sommeil à un hôte qui berce ceux qu'il reçoit. — 3. Des fleurs du jardin, telles que la renoncule. — 4. Le frère dont parle Victor Hugo mourut en 1837 : le poète, privé de cette affection, se compare à un orphelin.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Mon ami Garrone*, page 134. — 1. Pourquoi aime-t-on Garrone? — Recherchez dans le texte les détails qui montrent la bonté de Garrone. — 2. Comment se fait-il que Garrone se trouve avec des camarades plus jeunes? — Le banc est un peu étroit pour lui, parce que... — 3. Pourquoi se moque-t-on un peu de Garrone? — Garrone dit toujours la vérité et ne veut pas admettre que l'on puisse le soupçonner de mensonge. C'est ce qui explique que... (*Continuez la phrase, en vous reportant au texte.*)
- B. — *Amitié non partagée*, page 135. — 1. Comment était habillé Alphonse? Que faisait-il toute la journée? — 2. L'enfant qui parle appartenait à une famille aisée. Quels détails le prouvent? — Il avait bon cœur, puisque... — 3. Alphonse était mal élevé; il ne montre aucune sympathie à son camarade; il lui donne des ordres d'une voix... (remplacez chaque par un synonyme); il est inconvenant; il...; il...
- C. — *A mon frère*, page 136. — 1. A quels jeux se livraient les deux frères, dans le grand jardin? Ils chassaient... (suivez, pour répondre, les § 1 et 4). — 2. Le soir, la mère grondait, parce que les enfants...; mais sa colère n'était pas bien grande, puisqu'elle... — 3. En courant dans les pierres, les garçons... (pensez aux vêtements), et risquent de... C'est pourquoi leurs mères... (voir § 2). — 4. Un lait « sorti chaud de l'étable », c'est... Attablés devant un bon déjeuner, les enfants étaient... C'est pourquoi le poète peut dire... — 5. Ce qui est vermeil est d'une couleur rouge vif. — C'est une couleur éclatante, qui frappe, que l'on remarque aisément. « Un appétit vermeil »; cette expression signifie que...

II. — Vocabulaire — Camarades et amis.

N. — Un compagnon, une compagne, un camarade, un ami — La camaraderie, l'amitié, l'inimitié; la sympathie, l'antipathie; la franchise, la dissimulation; la confiance, la méfiance; la concorde, la discorde; l'union, la désunion; le différend, l'accord; la brouille, la querelle, la réconciliation.

Adj. — Amical; sympathique, antipathique; confiant, méfiant; une confiance réciproque; loyal, déloyal; serviable, complaisant.

Un ami sincère, un ami intime, un faux ami, une amitié fraternelle.

V. — Fréquenter ou hanter; se lier d'amitié; mettre tout en commun, les joies et les peines; avoir un différend avec quelqu'un, se quereller; se réconcilier.

Proverbes. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami. (*La Fontaine.*)

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Trouvez les contraires: l'ami, l'ennemi, ...
L'amitié, l'union, la discorde, l'antipathie, la franchise, le différend, la querelle, confiant, loyal, la confiance, sympathique.
2. Remplacez les points par le mot convenable emprunté au vocabulaire.
Tous les élèves d'une classe doivent être des ...; tous ne sont pas des ... Un ami sur qui l'on peut compter est un ami ...; un ami qui nous trompe est un ... ami. Un ami à qui nous confions toutes nos pensées et qui nous dit tous ses secrets, c'est un ami... Entre amis il y a de la sympathie, de ..., de ... L'inimitié au contraire amène avec elle de ..., de ..., de ... Quand une petite querelle s'élève entre amis, le ... est vite aplani et la ... ne tarde guère.
3. *Famille de mots:* Ami, aimer, aimable, amabilité, amical, amateur, amour, ennemi, inimitié — à l'amiable (une vente à l'amiable).
Employez chacun de ces mots dans une phrase qui en montrera le sens.
4. *Mots composés à l'aide de préfixes.* — Préfixes *mé* ou *mes* ... Se fier, se méfier.
Expliquez, en vous servant du dictionnaire, les expressions suivantes:
On se *méfie* d'une personne quand ... *Méconnaître* les services rendus par quelqu'un, c'est ...
On *médit* quand ... Il faut savoir *mépriser* les injures, c'est-à-dire ... Vivre en mauvaise intelligence ou en *mésintelligence* avec quelqu'un, c'est ... Une *mésaventure* lui est arrivée, c'est-à-dire ... Un *méfait* c'est le contraire d'un ... Quand on connaît mal une personne, on peut se *méprendre* sur sa valeur, cela signifie ...

Grammaire.

I. — Les compléments du verbe.

Le dévouement d'un camarade.

Six petits bergers gardaient leur troupeau dans un pré. Tout à coup, ils virent sur la route un chien de forte taille qui passait, la gueule pleine de bave. « Un chien fou ! » s'écrièrent-ils, le mot fou étant pour eux synonyme d'enragé. A leur vue, l'animal quitte la route pour se précipiter sur eux. La bande des enfants se sauve en poussant des cris. Le plus âgé, qui était dans sa quinzième année, J.-B. Jupille, voulut protéger la fuite de ses camarades. Armé de son fouet, il marche droit sur l'animal. D'un bond, le chien se jette sur Jupille et lui mord la main gauche. Une lutte s'engage. Jupille terrasse le chien.

RENÉ VALLERY-RADOT. *Vie de Pasteur.*

II. — Leçon.

Nous avons distingué jusqu'ici, parmi les compléments du verbe, le complément direct et le complément indirect. (Leçon de révision, page 26.) En examinant le sens des compléments, on est amené à faire une distinction plus importante.

1^o **Complément d'objet** (*direct ou indirect*).

Jupille terrasse le chien. Il dit aux enfants... Il leur dit...

Une action est faite par un **sujet** (*Jupille*). Elle peut se porter sur un **objet** (*personne, animal ou chose*) ; le chien, les enfants.

Le mot qui désigne l'objet de l'action, c'est **le complément d'objet** (*direct ou indirect*).

Que terrasse Jupille ? Le chien. Chien, complément d'objet (*direct*) de terrasse. A qui dit-il : sauvez-vous ? Aux enfants. Enfants, complément d'objet (*indirect*) de dit.

Leur, mis pour à eux, complément d'objet (*indirect*) de dit.

2^o **Complément circonstanciel** (*direct ou indirect*).

Ce matin-là, les enfants gardaient leur troupeau dans un pré.

Ils se sauvent en poussant des cris.

Les compléments qui indiquent le temps, le lieu, la manière, la cause, le but... c'est-à-dire les circonstances de l'action, sont des **compléments circonstanciels**.

3^o **Autres compléments.** — Il y a d'autres compléments qui n'indiquent ni l'objet ni les circonstances de l'action. Il est moins important de les nommer que de bien comprendre leur sens. On les appellera simplement, d'après leur forme, complément direct ou complément indirect.

Il est mortu par le chien. — Chien, complément indirect de mortu.

III. — Exercices.

1. Soulignez les compléments des verbes et dites leur nom : Il saisit le chien (*comp. d'objet, direct*) par le cou (*comp. circonstanciel, indirect*).

Pendant le combat, son fouet est tombé. Il appelle son petit frère qui revient sur ses pas, ramasse et apporte le fouet. De la manière, Jupille lie la gueule du chien. Avec son sabot, il frappe et assomme l'animal. Il le traîne jusqu'au ruisseau qui coule le long du pré. Il lui tient plusieurs minutes la tête sous l'eau. Le chien est bien mort.

2. Même travail avec le § 5 « Mon ami Garrone », page 134.

3. Même travail avec le § 1 « Amitié non partagée », page 135. — Analysez ensuite les propositions.

4. Copiez au présent du mode indicatif le § 5 « Amitié non partagée », page 135.

MODE SUBJONCTIF — TEMPS PRÉSENT

Il faut

| | |
|----------------------|----------------------|
| que je garde... | que je fasse... |
| que tu gardes... | que tu fasses... |
| qu'il garde... | qu'il fasse... |
| que nous gardions... | que nous fassions... |
| que vous gardiez... | que vous fassiez... |
| qu'ils gardent... | qu'ils fassent... |

Conjugaison.

5. Conjuguez de même :

Mon père désire que je travaille...
 Attention ! que nous travaillions.
 Il faut que je protège...
 Il faut que je me jette...
 On souhaite que je vienne...

Orthographe.

1. Etudiez le texte de la page 134: «Mon ami Garrone». Un paragraphe en sera dicté.
2. Autre texte à préparer :

L'apprentissage de la fraternité.

L'école est le lieu le plus propice au développement de la fraternité. L'école, c'est presque une famille, et le maître agissant en père avec les élèves, ceux-ci arrivent à se conduire en frères les uns envers les autres.

Que font les frères entre eux? L'aîné protège le plus jeune, il veille sur lui, le relève s'il tombe, le console s'il pleure, le porte s'il a de la peine à marcher, prend sur sa part pour augmenter la sienne. Sont-ils du même âge? Ils se soutiennent, s'entraident, se consolent.

Eh bien! Qu'à l'école tous les enfants s'habituent à sentir et à agir en frères.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Varions la construction de nos phrases.* — L'interrogation rompt la monotonie d'une phrase. Sous forme de question, on peut, par exemple, éveiller des souvenirs, exprimer le doute, l'indécision : *T'en souviens-tu, mon frère?* (p. 136). *Que lui offrirai-je? Une fleur, peut-être?* (p. 135). Dites, à votre tour :
A un camarade : *T'en souviens-tu? Nous...* — A une fillette, pour lui rappeler la belle robe qu'elle portait un certain jour : *Te rappelles-tu...* — A votre mère : *Te souviens-tu de...*
Remarque : On se souvient de quelque chose, on se rappelle quelque chose.
Exprimez le doute ou la crainte en employant la forme interrogative :
Vous ne savez pas si vous pourrez raconter exactement l'histoire que vous venez de lire.
Vous craignez d'arriver en retard et de manquer la représentation — de ne pas rencontrer un camarade — de ne pas trouver la solution d'un problème difficile ..., etc.
2. *Il s'est fait une coupure; mais il n'en a soufflé mot* (p. 134). — Construisez les phrases suivantes : *Il...*; mais il n'en a soufflé mot. — *Il n'a pas soufflé mot de...* — Vous pouvez me confier ce secret; je... — *Si tu...* de ce que je t'ai raconté, je ne te dirai plus rien. — Nous ne sommes pas bavards; nous ne... de ce que vous nous avez confié.
3. *Enrichissons nos phrases, par des observations précises.* — Mon ami X... n'est pas content. Pourquoi? Relevez, chez lui, des signes d'indignation, ou de colère.
Exemple : Si on lui dit : « ce n'est pas vrai », quand il affirme quelque chose, mon ami Garrone n'est pas content. Ses yeux (voir § 4, p. 134.)

B. — Le paragraphe.

4. Garrone est bon; et l'auteur le montre à l'aide de quelques exemples. — Par le même moyen, montrez que votre frère, ou votre ami X..., a telle ou telle qualité. — Construisez votre paragraphe comme suit :
Mon ami X... est... — Quand... Lorsque... Si on lui dit... Pour le moment, il...
5. Pensez à un de vos meilleurs amis; et suivez le texte ci-dessous en écrivant au présent, et en disant ce qui correspond à la vérité : *Nous sommes, X... et moi, de bons amis. Les jours de congé, ... Je me distingue de mon camarade par...*

Nous étions, Fontanet et moi, voisins et amis. En allant ensemble, les jours de congé, jouer aux Tuileries, nous passions par le quai Voltaire, et là, cheminant, un cerceau à la main et une balle dans la poche, nous regardions aux boutiques. Eh! oui, nous flânions, nous examinions des images. Cela nous intéressait beaucoup. Je me distinguais de mon ami par un penchant à admirer ce que je ne comprenais pas. Fontanet, au contraire, ne prenait plaisir à examiner un objet qu'autant qu'il en concevait l'usage. Il disait : « Tu vois, il y a une charnière, cela s'ouvre. Il y a une vis, cela se démonte ». Fontanet était un esprit juste.

ANATOLE FRANCE.

C. — Composition française.

6. Faites le portrait (physique et moral) de votre ami préféré.
7. Amitié non partagée. — Vous n'avez pas de camarade aussi inconvenant qu'Alphonse (p. 135). Cepentant, vous auriez désiré être ami avec X... Vous avez essayé de le lui faire comprendre (en quelles circonstances?) — X... n'a pas répondu à vos avances...



75. — Gavroche.

Gavroche, gamin de Paris, sans parents et sans gîte, alerte d'esprit et courageux, trouve moyen d'aider de plus malheureux que lui. Gavroche emploie des expressions d'argot qu'il est facile de comprendre.

Pendant que Gavroche examinait la boutique d'un perruquier, deux enfants de taille inégale, assez proprement vêtus, et encore plus petits que lui, paraissant l'un sept ans, l'autre cinq, tournèrent timidement le bec-de-cane et entrèrent dans la boutique en demandant on ne sait quoi, la charité peut-être dans un murmure plaintif et qui ressemblait plutôt à un gémissement qu'à une prière. Ils parlaient tous deux à la fois, et leurs paroles étaient inintelligibles, parce que les sanglots coupaient la voix du plus jeune et que le froid faisait claquer les dents de l'aîné. Le barbier se tourna avec un visage furieux, et sans quitter son rasoir, refoulant l'aîné de la main gauche et le petit du genou, les poussa dans la rue, et referma sa porte en disant : « Venir refroidir le monde pour rien ! »

Les deux enfants se remirent en marche en pleurant. Cependant une nuée était venue, il commençait à pleuvoir. Le petit Gavroche courut après eux et les aborda : « Qu'est-ce que vous avez donc, moutards ? »

— Nous ne savons pas où coucher, dit l'aîné.

— C'est ça ? répondit Gavroche. Voilà grand'chose ! Est-ce qu'on pleure pour ça ? Sont-ils serins, donc ! »

Et prenant, à travers sa supériorité un peu goguenarde, un accent d'autorité attendrie et de protection douce : « Momaques, venez avec moi. — Oui, monsieur, » fit l'aîné. Et les deux enfants le suivirent comme ils auraient suivi un archevêque. Ils avaient cessé de pleurer.

Cependant, en continuant de monter la rue, Gavroche avisa, toute glacée sous une porte cochère, une mendiante de treize ou quatorze ans, si court vêtue qu'on voyait ses genoux...

« Pauvre fille ! dit Gavroche. Tiens, prends toujours ça. »

Et défaisant toute cette bonne laine qu'il avait autour du cou, il la jeta sur les épaules maigres et violettes de la mendiante, où le cache-nez redevint châle.

La petite le considéra d'un air étonné et reçut le châle en silence. A un certain degré de détresse, le pauvre, dans sa stupeur, ne gémit plus du mal et ne remercie plus du bien. Cela fait : « Brr ! » dit Gavroche, plus frissonnant que Saint Martin, qui, lui du moins, avait gardé la moitié de son manteau. Sur ce Brr ! l'averse, redoublant d'humeur, fit rage. Ces mauvais ciels-là punissent les bonnes actions.

« Ah ça, s'écria Gavroche, qu'est-ce que cela signifie ? il repleut ! Bon Dieu, si cela continue, je me désabonne. »

Et il se remit en marche. Les deux enfants emboîtaient le pas derrière lui.

Comme ils passaient devant un de ces épais treillis grillés qui indiquent la boutique d'un boulanger, car on met le pain comme l'or derrière des grillages le fer, Gavroche se retourna : « Ah ça, mômes, avons-nous diné ? »

— Monsieur, répondit l'ainé, nous n'avons pas mangé depuis tantôt ce matin.

— Vous êtes donc sans père ni mère ? reprit majestueusement Gavroche.

— Faites excuse, monsieur, nous avons papa et maman ; mais nous ne savons pas où ils sont.

— Des fois, cela vaut mieux que de le savoir, dit Gavroche, qui était un penseur.

— Voilà, continua l'ainé, deux heures que nous marchons ; nous avons cherché les choses au coin des bornes, mais nous ne trouvons rien.

— Je sais, fit Gavroche. C'est les chiens qui mangent tout. »

Du reste, il ne leur fit pas de question. Être sans domicile, quoi de plus simple ?

Cependant il s'était arrêté, et depuis quelques minutes il tâtait et fouillait toutes sortes de recoins qu'il avait dans ses haillons. Enfin, il relevait la tête d'un air qui ne voulait être que satisfait, mais qui était en réalité triomphant. Calmons-nous, les « momignards ». Voici de quoi souper pour trois. » Et il tira d'une de ses poches un sou.

Sans laisser le temps aux deux petits de s'ébahir, il les poussa tous deux devant lui dans la boutique du boulanger, mit son sou sur le comptoir en criant :

« Garçon ! *cinq* centimes de pain. »

Le boulanger, qui était le maître en personne, prit un pain et un couteau.

« En trois morceaux, garçon ! » reprit Gavroche, et il ajouta avec dignité :

« Nous sommes trois. »

Le boulanger ne put s'empêcher de sourire et tout en coupant le pain blanc, les considérait d'une façon compatissante qui choqua Gavroche.

« Ah ça, mitron ! dit-il, qu'est-ce que vous avez donc à nous toiser comme ça ? » Mis tous les trois bout à bout, ils auraient à peine fait une toise.

Quand le pain fut coupé, le boulanger encaissa le sou, et Gavroche dit aux enfants : « Morfilez. » Les petits garçons le regardèrent interdits. Gavroche se mit à rire : « Ah tiens, c'est vrai, ça ne sait pas encore, c'est si petit. » Et il prit : « Mangez. » En même temps, il leur tendait à chacun un morceau de pain.

Et pensant que l'ainé, qui lui paraissait plus digne de sa conversation, méritait quelque encouragement spécial et devait être débarrassé de toute hésitation à satisfaire son appétit, il ajouta, en lui donnant la plus grosse part :

« Colle-toi ça dans le fusil. »

Il y avait un morceau plus petit que les deux autres ; il le prit pour lui.

Les pauvres enfants étaient affamés, y compris Gavroche. Tout en arrachant un pain à belles dents, ils encombraient la boutique du boulanger, qui, maintenant qu'il était payé, les regardait avec humeur.

« Rentrons dans la rue », dit Gavroche. Ils reprirent la direction de la Bastille...

Il y a vingt ans, on voyait encore dans l'angle sud-est de la place de la Bastille un monument bizarre. C'était un éléphant de quarante pieds de haut, construit en charpente et en maçonnerie, portant sur son dos sa tour qui ressemblait à une maison. Dans cet angle désert de la place, le large front du coiffeur, sa trompe, ses défenses, sa tour, sa croupe énorme, ses quatre pieds pareils

à des colonnes faisaient, la nuit, sur le ciel étoilé, une silhouette surprenante et terrible. Ce fut vers ce coin de la place, à peine éclairé du reflet d'un réverbère éloigné, que le gamin dirigea les deux « mômes ».

En arrivant près du colosse, Gavroche comprit l'effet que peut produire l'infiniment grand sur l'infiniment petit, et dit : « Moutards, n'ayez pas peur. »

Puis il entra par une lacune de la palissade dans l'enceinte de l'éléphant et aida les mômes à enjamber la brèche. Les deux enfants, un peu effrayés, suivaient sans dire mot Gavroche, et se confiaient à cette petite providence en guenilles qui leur avait donné du pain et promis un gîte.

Il y avait là, couchée le long de la palissade, une échelle qui servait le jour aux ouvriers du chantier voisin. Gavroche la souleva avec une singulière vigueur, et l'appliqua contre une des jambes de devant de l'éléphant. Vers le point où l'échelle allait aboutir, on distinguait une espèce de trou noir dans le ventre du colosse. Gavroche montra l'échelle et le trou à ses hôtes, et leur dit : « Montez et entrez ».

Les deux petits garçons se regardèrent terrifiés. « Vous avez peur, mômes ! » s'écria Gavroche. Et il ajouta : « Vous allez voir. »

Il étreignit le pied rugueux de l'éléphant, et en un clin d'œil, sans daigner se servir de l'échelle, il arriva à la crevasse. Il y entra comme une couleuvre qui se glisse dans une fente, et s'y enfonça, et un moment après, les deux enfants virent vaguement apparaître, comme une forme blafarde et blanchâtre, sa tête pâle au bord du trou plein de ténèbres.

« Eh bien, cria-t-il, montez donc, les momignards ! vous allez voir comme on est bien ! — Monte, toi ! dit-il à l'aîné, je te tends la main. »

L'aîné se risqua. Il gravissait, tout en chancelant, les barreaux de l'échelle ; Gavroche, chemin faisant, l'encourageait par des exclamations :

« Va toujours ! — Mets ton pied là. Ta main ici ! Hardi ! »

Et quand il fut à sa portée, il l'empoigna brusquement et vigoureusement par le bras et le tira à lui. « Gobé ! » dit-il. Le même avait franchi la crevasse.

« Maintenant, fit Gavroche, attends-moi. Monsieur, prenez la peine de vous asseoir. »

Et sortant de la crevasse comme il y était entré, il se laissa glisser avec l'agilité d'un ouistiti le long de la jambe de l'éléphant, il tomba debout sur ses pieds, dans l'herbe, saisit le petit de cinq ans à bras le corps et le planta au beau milieu de l'échelle, puis il se mit à monter derrière lui en criant à l'aîné : « Je vas le pousser, tu vas le tirer. »

En un instant le petit fut monté, poussé, traîné, tiré, fourré dans le trou sans avoir eu le temps de se reconnaître ; et Gavroche, entrant après lui, repoussant d'un coup de talon l'échelle, qui tomba sur le gazon, se mit à battre des mains et cria : « Nous y v'là ! Vive le général La Fayette ! » Cette explosion passée, il ajouta : « Les mioches, vous êtes chez moi. » Gavroche était en effet chez lui.

Le trou par où Gavroche était entré, était une brèche à peine visible du dehors, cachée qu'elle était sous le ventre de l'éléphant, et si étroite qu'il n'y avait guère que des chats et des mômes qui pussent y passer.

« Commençons, dit Gavroche, par dire au portier que nous n'y sommes pas. »

Et plongeant dans l'obscurité, avec certitude, comme quelqu'un qui connaît son appartement, il prit une planche et en boucha le trou...

* *

Une clarté subite leur fit cligner les yeux ; Gavroche venait d'allumer un de ces bouts de ficelle trempés dans la résine qu'on appelle rats-de-cave. Le rat-de-cave, qui fumait plus qu'il n'éclairait, rendait confusément visible le dedans de l'éléphant. Le plus petit se reconnut contre son frère et dit à mi-voix : « C'est noir. » Ce mot fit exclamer Gavroche. « Qu'est-ce que vous me fichez ? s'écria-t-il. Blaguons-nous ? Faisons-nous les dégoutés ? Vous faut-il pas les Tuileries ? »

Un peu de rudoïement est bon, dans l'épouvante. Cela rassure. Les deux enfants se rapprochèrent de Gavroche. Gavroche, paternellement attendri de cette confiance, passa « du grave au doux » et s'adressant au plus petit :

« Bêta, lui dit-il en accentuant l'injure d'une nuance caressante, c'est dehors que c'est noir. Dehors il pleut, ici il ne pleut pas ; dehors il fait froid, ici il n'y a pas une miette de vent ; dehors il y a des tas de monde, ici il n'y a personne ; dehors il n'y a même pas la lune, ici il y a ma chandelle... »

Les deux enfants commençaient à regarder l'appartement avec moins d'effroi ; mais Gavroche ne leur laissa pas plus longtemps le loisir de la contemplation. « Vite, » dit-il. Et il les poussa vers ce que nous sommes très heureux de pouvoir appeler le fond de la chambre.

Là était son lit. Le lit de Gavroche était complet. C'est-à-dire qu'il y avait un matelas, une couverture et une alcôve avec rideaux. Le matelas était une natte de paille, la couverture un assez vaste pagne de grosse laine grise fort chaude et presque neuve. Voici ce que c'était que l'alcôve. Le lit de Gavroche était sous un grillage, comme dans une cage. L'ensemble ressemblait à une tente d'Esquimaux. C'est ce grillage qui tenait lieu de rideaux.

Il fit entrer avec précaution ses hôtes dans la cage, puis il y entra après eux, en rampant, et ferma hermétiquement l'ouverture. Ils s'étaient étendus tous trois sur la natte. Si petits qu'il fussent, aucun d'eux n'eût pu se tenir debout dans l'alcôve. Gavroche avait toujours le rat-de-cave à sa main.

« Maintenant, dit-il, pioncez ! Je vas supprimer le candélabre.

— Monsieur, demanda l'ainé des deux frères à Gavroche en montrant le grillage, qu'est-ce que c'est donc que ça ?

— Ça, dit Gavroche gravement, c'est pour les rats. — Pioncez ! »

Et il souffla le lumignon.

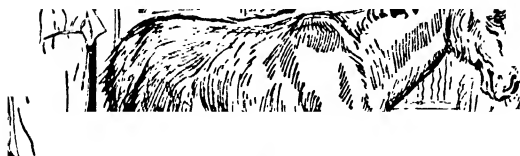
A peine la lumière était-elle éteinte qu'un tremblement singulier commença à ébranler le treillage sous lequel les trois enfants étaient couchés. C'était une multitude de frottements sourds, qui rendaient un son métallique, comme si des griffes et des dents grinçaient sur le fil de cuivre. Cela était accompagné de toutes sortes de petits cris aigus.

Le petit garçon de cinq ans, entendant ce vacarme au-dessus de sa tête et glacé d'épouvante, poussa du coude son frère aîné, mais le frère aîné « pionçait » déjà, comme Gavroche le lui avait ordonné. Alors le petit, n'en pouvant plus de peur, osa interpellier Gavroche, mais tout bas en retenant son haleine : « Monsieur ? — Hein ! fit Gavroche qui venait de fermer les paupières. --- Qu'est-ce que c'est donc que ça ? — C'est les rats. » répondit Gavroche. Et il remit sa tête sur la natte... Cependant le petit ne dormait pas.

« Monsieur ? reprit-il. — Hein ! fit Gavroche. — Qu'est-ce que c'est donc que les rats ? — C'est des souris. » Gavroche ajouta : « N'aie pas peur ! ils ne peuvent pas entrer. Et puis je suis là ! tiens, prends ma main. Tais-toi et pionce ! »

Gavroche en même temps prit la main du petit par-dessus son frère. L'enfant serra cette main contre lui et se sentit rassuré. Le courage et la force ont de ces communications mystérieuses. Le silence s'était refait autour d'eux, le bruit des voix avait effrayé et éloigné les rats ; au bout de quelques minutes, ils eurent beau revenir et faire rage, les trois mômes plongés dans le sommeil n'entendaient plus rien.

Les heures de la nuit s'écoulèrent. L'ombre couvrait l'immense place de la Bastille ; un vent d'hiver qui se mêlait à la pluie soufflait par bouffées ; les patrouilles furetaient les portes, les allées, les enclos, les coins obscurs, et, cherchant les vagabonds nocturnes, passaient silencieusement devant l'éléphant ; le monstre, debout, immobile, les yeux ouverts dans les ténèbres, avait l'air de rêver, comme satisfait de sa bonne action, et abritait du ciel et des hommes les trois pauvres enfants endormis.



72. — Mon âne.

1. Il y avait à la maison un âne, le meilleur âne que j'aie jamais connu ; je ne sais s'il avait été malicieux dans sa jeunesse comme tous ses pareils ; mais il était vieux, très vieux : il n'avait plus ni rancunes, ni caprices. Il marchait d'un pas grave et mesuré ; respecté pour son grand âge et ses bons services, il ne recevait jamais ni corrections, ni reproches, et s'il était le plus irréprochable des ânes, on peut dire aussi qu'il était le plus heureux et le plus estimé.

On nous mettait, Ursule et moi, chacune dans une de ses bannes¹, et nous voyagions ainsi sur ses flanes sans qu'il eût jamais la pensée de se débarrasser de nous. Au retour de la promenade, l'âne rentrait dans sa liberté habituelle ; car il ne connaissait ni corde, ni râtelier.

Toujours errant dans les cours, dans le village ou dans la prairie du jardin, il était absolument livré à lui-même, ne commettant jamais de méfaits, et usant discrètement de toutes choses.

2. Il lui prenait souvent fantaisie d'entrer dans la maison, dans la salle à manger et même dans l'appartement de ma grand'mère, qui le trouva un jour installé dans son cabinet de toilette, le nez sur une boîte de poudre d'iris qu'il respirait d'un air sérieux et recueilli. Il avait même appris à ouvrir les portes qui ne fermaient qu'au loquet, d'après l'ancien système du pays, et comme il connaissait parfaitement tout le rez-de-chaussée, il cherchait toujours ma grand'mère, dont il savait bien qu'il recevrait quelque friandise. Il lui était indifférent de faire rire ; supérieur aux sarcasmes², il avait des airs de philosophe qui n'appartenaient qu'à lui.

3. Une nuit, ayant trouvé la porte du lavoir ouverte, il monta un escalier de sept ou huit marches, traversa la cuisine, le vestibule, souleva le loquet de deux ou trois pièces, et arriva à la porte de la chambre à coucher de ma grand'mère ; mais trouvant là un verrou, il se mit à gratter du pied pour avertir de sa présence.

Ne comprenant rien à ce bruit, et croyant qu'un voleur essayait de crocheter sa porte, ma grand'mère sonna sa femme de chambre, qui accourut sans lumière, vint à la porte, et tomba sur l'âne en jetant les hauts cris.

GEORGE SAND. *Histoire de ma Vie* (Calmann-Lévy, édit.).

1. Les paniers que l'âne portait, accrochés à son bât. — 2. Moqueries méchantes.

— Madame Théophile.

1. Madame Théophile était une chatte rousse à poitrail blanc, à nez rose et à prunelles bleues, ainsi nommée parce qu'elle vivait avec nous dans une intimité tout à fait conjugale¹, dormant sur le pied de notre lit, rêvant sur le bras de notre fauteuil pendant que nous écrivions, descendant au jardin, pour nous suivre dans nos promenades, assistant à nos repas, interceptant² parfois le morceau que nous portions de notre assiette à notre bouche.

2. Un jour, un de nos amis, partant pour quelques jours, nous confia son perroquet pour en avoir soin tant que durerait son absence. L'oiseau, se sentant dépaycé, était monté, à l'aide de son bec, jusqu'au haut de son perchoir, et roulait autour de lui, d'un air passablement effaré, ses yeux semblables à des clous de fauteuil, en fronçant les membranes blanches qui lui servaient de paupières.

3. Madame Théophile n'avait jamais vu de perroquet, et cet animal, nouveau pour elle, lui causait une surprise évidente. Aussi immobile qu'un chat embaumé d'Égypte dans son lacs de bandelettes³, elle regardant l'oiseau avec un air de méditation profonde, rassemblant toutes les notions d'histoire naturelle qu'elle avait pu recueillir sur les toits, dans la cour et le jardin. L'ombre de ses pensées passait par ses prunelles changeantes, et nous pûmes y lire ce résumé de son examen : « Décidément, c'est un poulet vert. » Ce résultat acquis, la chatte sauta au bas de la table où elle avait établi son observatoire, et alla se raser⁴ dans un coin de la chambre, le ventre à terre, les coudes sortis, la tête basse, le ressort de l'échine tendu... Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une inquiétude fébrile ; il hérissait ses plumes, faisait brui- sa chaîne, levait une de ses pattes en agitant les doigts, et repassait son bec au bord de la mangeoire. Son instinct lui révélait un ennemi méditant un mauvais coup. Quant aux yeux de la chatte, fixés sur l'oiseau avec une intensité fascinatrice⁵, ils disaient, dans un langage que le perroquet entendait⁶ fort bien et qui n'avait rien d'ambigu⁷ : « Quoi que vert, ce poulet doit être bon à manger. »

4. Nous suivions cette scène avec intérêt, prêts à intervenir quand besoin serait. Madame Théophile s'était sensiblement rapprochée : son nez rose frémissait ; elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses griffes contractiles⁸. De petits frissons lui couraient sur l'échine, comme à un gourmet qui va se mettre à table devant une poularde truffée ; elle se délectait à l'idée du repas succulent et rare qu'elle allait faire. Tout à coup, son dos s'arrait comme un arc qu'on tend, et un bond d'une vigueur élastique la fit tomber juste sur le perchoir.

5. Le perroquet, voyant le péril, d'une voix de basse grave et profonde, cria soudain : « As-tu déjeuné, Jacquot ? » Cette phrase causa une indicible⁹ épouvante à la chatte, qui fit un saut en arrière. Une fanfare de trompettes, une pile de vaisselle se brisant à terre, un coup de pistolet tiré à ses oreilles n'eussent pas causé à l'animal félin une plus vertigineuse terreur. Toutes ses idées ornithologiques¹⁰ étaient renversées. — « Et de quoi ? — De rôti de roi », continua le perroquet. La physionomie de la chatte exprima clairement : « Ce n'est pas un oiseau, c'est un monsieur ; il parle ! »

— « Quand j'ai bu du vin clair, tout tourne, tout tourne au cabaret », chanta l'oiseau avec des éclats de voix assourdissants, car il avait compris que l'effroi causé par sa parole était son meilleur moyen de défense.

6. La chatte nous jeta un regard plein d'interrogation et, notre réponse ne la satisfaisant pas, elle alla se blottir sous le lit, d'où il fut impossible de la faire sortir de la journée. THÉOPHILE GAUTIER. *La Nature chez elle* (Fasquelle, édit.).

1. Elle se mêlait à notre vie intime, à notre vie d'époux. — 2. Arrêtant au passage. — 3. Les Égyptiens, pour qui les chats étaient des animaux sacrés, conservaient leurs cadavres embaumés dans des bandelettes d'étoffe entrelacées. — 4. Voir page 44. S'aplatir, pour se dissimuler. — 5. Les yeux regardaient fixement, avec intensité, et fascinaient, c'est-à-dire exerçaient une attraction sur l'oiseau. — 6. Comprendait. — 7. Doubteux. — 8. Pouvant rentrer et sortir à volonté. — 9. Qu'on ne peut exprimer. — 10. Relatives à l'ornithologie, c'est-à-dire à la science des oiseaux.

10 — Lyonnet-Besseige, C. sup. I.

74. — Le chien déchaîné.

1. Lasse d'avoir tant marché, la famille Piccolin décide qu'elle va se rafraîchir dans cette ferme, et M. Piccolin, du pied, pousse la barrière.

2. Il recule, parce qu'un chien attaché aboie, furieux, et se précipite vers lui d'une longueur de chaîne. — « On voit que tu ne m'as jamais vu, dit M. Piccolin ; tu ne me reconnais pas. »

Il demande à la fermière, qui regarde ces visiteurs de sa porte, sans se déranger : « Est-ce qu'il mord, votre chien, ma brave femme ? — Il mordrait, s'il pouvait, dit la fermière, et quand on le lâche la nuit, je vous promets qu'il ne fait guère bon rôder autour d'ici. — Oh ! je sais, dit M. Piccolin, qu'on les apprivoise avec du fromage de gruyère. — Ne vous y fiez point, dit la fermière, si vous tenez à vos mollets. — J'y tiens, dit M. Piccolin. En attendant, je vous prie de nous donner quatre tasses de lait, pour moi et ma famille. » La fermière ne se presse pas de les servir. Elle les sert, pourtant, et comme elle a autre chose à faire, elle ne s'inquiète plus d'eux.

3. Les Piccolin, tenant du bout des doigts leurs tasses de lait qu'ils boivent par petites gorgées, se promènent dans la cour. Ils regardent les volailles et les instruments aratoires. Mais une inquiétude limite leur plaisir, et ils jettent fréquemment un coup d'œil au chien qui continue d'aboyer derrière eux. — « Te tairas-tu ? lui dit M. Piccolin ; ne sommes-nous pas encore amis ? — Le chien tout noir montre ses dents si blanches, qu'une femme en serait fière, dit Mme Piccolin, et semble un nègre révolté. — La belle bête ! dit M. Piccolin. Quoiqu'on ait du courage, elle impressionne ¹. » Ils en oublient de visiter les étables, et ils viennent finir leurs tasses de lait devant le chien. — « A propos, comment t'appelles-tu ? » dit M. Piccolin. Personne ne répond. M. Piccolin passe en revue des noms de chiens célèbres. Aucun ne produit d'effet à ce chien, et sa fureur augmente. M. Piccolin, qui n'ose approcher, le flatte vainement de loin, sur ses propres cuisses. — « Mon gaillard, lui dit-il, tu en fais un vacarme ! Tais-toi donc ! Tu vas t'étrangler. C'est heureux que ta chaîne soit solide. » Elle paraît si solide, qu'ils deviennent familiers. Ne pouvant calmer le chien, ils l'excitent, lui jettent du sable, aboient avec lui, ou, dédaigneux, attendent qu'il finisse. « Quand tu voudras ! », lui dit M. Piccolin. Et le chien hurle et bave, la gueule en feu comme un enfer, et il tord si violemment sa chaîne, que, tout à coup, elle se casse et tombe par terre.

4. Il est libre ! Instantanément, les Piccolin se figent ². Mme Piccolin dit : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! ». M. Piccolin, qui riait, reste la bouche ouverte, comme s'il riait toujours. Les petits Piccolin oublient de se sauver. Une tasse s'échappe et se brise, et la fermière, les bras levés, accourt, moins vite, elle le sent, que le malheur ! ³

5. Mais le plus stupide, c'est encore le chien. Le bond, dont il allait s'élancer, il ne le fait pas. Il tourne sur place. Il flaire sa chaîne qui ne le retient plus. Comme pris en faute, penaud, avec un grognement sourd, il rentre dans sa niche.

J. RENARD. *Les Bucoliques* (Ollendorf, édit.).

¹ Elle produit une impression de force — et fait un peu peur. — ² Restent cloués sur place par la peur. — ³ Que le malheur qu'elle devine : elle voit déjà le chien s'élançant sur la famille Piccolin.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Mon âne*, page 144. — 1. Quelles libertés laissait-on à ce vieil âne? Il ne connaissait ni... ni...; il errait...; il pouvait même... — 2. Si l'âne entrait dans l'appartement, c'était pour... — 3. Cherchez, dans le § 1, les expressions qui prouvent la douceur et le calme de l'âne: Il marchait d'un pas...; il... — 4. L'auteur dit: « Il n'avait plus ni rancunes, ni caprices ». Les ânes peuvent donc être rancuneux et capricieux? L'avez-vous observé?
- B. — *Madame Théophile*, page 145. — 1. Madame Théophile était très familière; elle...; elle... (suivez le § 1). — 2. Comment se fait-il qu'un perroquet soit venu dans la maison? — 3. Le perroquet est d'abord dépaycé; il... — Que pense la chatte? — 4. Pourquoi madame Théophile est-elle effrayée? — Que fait-elle?
- C. — *Le chien déchainé*, page 146. — 1. M. Piccolin n'est pas un paysan. Qu'est-ce qui vous le prouve? (Cherchez, pour répondre, des expressions dans le texte). — 2. Pourquoi la famille Piccolin est-elle entrée à la ferme? — 3. M. Piccolin est-il d'abord très rassuré devant le chien? Que demande-t-il à la fermière? — Puis, M. Piccolin essaie d'apprivoiser le chien. Comment? — Enfin, lorsque les Piccolin pensent n'avoir rien à craindre, que font-ils? — 4. La chaîne est brisée. Que pense la fermière? Que fait-elle? — Que fait le chien?

II. — Vocabulaire. — Les animaux domestiques.

N. — L'étable, l'écurie, la porcherie, la bergerie, le clapier, la niche. — Un éleveur, le palefrenier et son étrille, le bouvier, le porcher, le berger, le chevrier, le muletier. — Le pansage, la litière, le fourrage, le picotin d'avoine, la pâtée, le râtelier, la mangeoire, l'auge, l'abreuvoir. — Le collier, la laisse du chien, la muselière, le joug du bœuf, le bât de l'âne, le harnais du cheval, les rênes, la selle, le mors, l'étrier.

Adj. — Une race sélectionnée, une bête apprivoisée, un animal indompté, un cheval fougueux, ombrageux, rétif, sobre, docile, capricieux, têtue ou entêté

V. — Domestiquer, apprivoiser, sélectionner, dresser — Attacher, enchaîner, tenir en laisse, lier au joug, atteler, bâter, harnacher, seller.

Expressions : Mener ou tenir en laisse ; être sous le joug ;
tenir les rênes de l'Etat.

Proverbe : Chacun sait où le bât le blesse.

III. — Exercices de vocabulaire.

- On met les chevaux à l'écurie, les bœufs et les vaches..., les moutons..., les porcs..., les lapins..., le chien..., les poules..., les pigeons... Le palefrenier s'occupe spécialement des..., le porcher..., le bouvier..., le chevrier..., le muletier..., l'ânier..., le berger...
- On met une... à la gueule des chiens hargneux. Tenir un chien en laisse, c'est... Tenir quelqu'un en laisse c'est... Les bœufs employés comme bêtes de somme sont liés à un... Un peuple est sous le joug quand... Qu'est-ce qu'un cheval ombrageux? Un cheval rétif? Le contraire de rétif, c'est... On dit: têtue comme..., doux comme..., capricieux comme... (capra, la chèvre). Pour conduire le cheval, le cavalier tient... en mains. Tenir les rênes de l'Etat, c'est... Je sais bien où le bât me blesse, c'est-à-dire...
- Mots de la famille de cheval: cavale, cavalier, chevalier, chevaucher, cavalcade, chevalerie, chevaleresque, chevalot. Employez chacun de ces mots dans une phrase qui en fera apparaître les sens.
- Homonymes. Cherchez les homonymes des mots suivants: mors, rênes, joug, seller... Employez-les dans une phrase.
- Texte à reconstituer. Mettez en ordre les vers suivants: Le bon cheval gris.
a) Bon cheval gris, si doux, si sage. — Tandis qu'à pied le long des bois, — Mes chers petits et leur bagage, — Je suivais l'heureux équipage, — Toi qui portais, quatre à la fois, — Dans nos histoires d'autrefois, — Tu mérites plus d'une page, — Bon cheval gris, si doux, si sage. —
b) Lorsqu'ils trottaient dans la bruyère, — Celui qui demeurait à terre, — Aucun n'était le ou peureux. — Sur la monture coutumière, — Dans les sentiers durs et pierreux. — Cor jadis les quatre preux, — Se suspendait à la crinière. —

Victor de Lappr

Grammaire.

I. — Accord du participe passé (*Règles générales*).

La vengeance de la mule.

Une mule, que son maître avait trop lourdement chargée, gravissait à petits pas une rude montée, la tête basse et les pattes raidies par l'effort. Arrivée au sommet, elle s'arrêta, suant et soufflant. Mais le rustre qui la conduisait, sans lui laisser le temps de reprendre haleine, s'installa sur le dos de la bête, entre les lourds fardeaux attachés à ses flancs et se mit à la fustiger.

Que de coups la pauvre mule avait ainsi reçus sans broncher ! Cette fois, c'en était trop. Excitée par le fouet, elle prit le galop, s'engagea sur un chemin en pente et, d'un arrêt brusque, devant une mare, elle se débarrassa de son cavalier qui fit un plongeon dans la vase.

II. — Leçon.

1° Arrivée au sommet, la mule s'arrêta... Excitée par le fouet, elle prit le galop.

Le *participe passé* employé *seul* s'accorde en genre et en nombre, comme un adjectif qualificatif, avec le mot auquel il se rapporte.

2° Les mules sont souvent battues, rouées de coups...

Le *participe passé* employé avec l'*auxiliaire être* s'accorde en genre et en nombre avec le sujet du verbe.

3° Une mule, que son maître avait lourdement chargée, gravissait...
Le muletier a chargé sa bête.

Le *participe passé* conjugué avec l'*auxiliaire avoir* s'accorde en genre et en nombre avec le complément d'objet direct, si ce complément est placé avant le verbe. Il reste invariable si le complément est placé après ou s'il n'y en a pas.

III. — Exercices.

1. et 2. Décomposez en propositions les phrases du texte ci-dessus. Nommez-les et indiquez, s'il y a lieu, leur rapport.
3. Analysez *que* dans la première phrase. Sons de *que*, dans l'expression : *que de coups*... ! Analysez dans la troisième phrase : *rustre, qui, la, conduisait, s'installa*.
4. Distinguez l'infinitif du *participe passé* et faites accorder le *participe passé*, s'il y a lieu.
L'écurie était sans doute mal *fermer*. Je vous prie de *fermer* la porte. Ayant *trouver* la porte *ouvrir*, l'âne gravit les marches de l'escalier et se mit à *gratter* à la porte de la grand'mère. La bonne femme que ce bruit avait *effrayer* appela la domestique. Les bons services que l'âne avait *rendre* faisaient *oublier* les sottises qu'il avait *faire*.
Installer près du feu, la chatte et le chat faisaient bon ménage.
Arriver au sommet, les mules s'arrêtèrent. C'est là que je les ai *voir*. Elles étaient lourdement *charger*. Après quelques minutes de repos, elles ont *continuer* leur route. *Reprendre ces quatre dernières phrases en disant au lieu de, les mules* : la mule, puis le mulet et enfin, les mulets.
5. Même exercice :
L'asso d'avoir tant *marcher*, la famille Piccolin s'arrête dans une ferme pour la *visiter*. Tu ne m'as jamais *voir*, dit M. Piccolin ; et Madame Piccolin répète : Tu... Et les enfants disent à leur tour : Tu ne... La fermière leur a *servir* une tasse de lait. Ils ont *oublier* de *visiter* les écuries. S'ils les avaient *visiter*, ils auraient *voir* des bœufs, des vaches, des veaux, *aligner* côte à côte. Le chien qu'ils avaient *écarter*, a *briser* sa chaîne, mais il est *rester* stupide et ne les a pas *mordre*. (Même phrase en remplaçant le chien, par : la bête, les chiens, les bêtes, la chienne et le chien.)
6. Conjuguez en employant successivement : ce chien, cette mule, ces chiens, ces mules :
Ce chien, ce n'est pas moi qui l'ai excité, taquiné, fustigé.

MODE SUBJONCTIF -- IMPARFAIT

I

Conjugaison.

Il fallait

| | | | |
|----------|-------------|----------|------------|
| Que j' | eusse... | que je | fusse |
| que tu | eusses... | que tu | fusses... |
| qu'il | eût... | qu'il | fût... |
| que nous | eussions... | que nous | fussions. |
| que vous | eussiez... | que vous | fussiez... |
| qu'ils | eussent... | qu'ils | fussent.. |

7. Conjuguez de même :

Le maître désirait, mon père
voulait...
que j'eusse plus de patience,
que je n'eusse pas peur.
que je fusse plus attentif (ve),
que je ne fusse pas étourdi (e).

Orthographe.

1. Préparer le § 3, de la lecture n° 73, page 145, « Madame Théophile ».

Observez un laïc de bandalettes. Et cherchez, en vous aidant du dictionnaire, des mots terminés au singulier par *is*, comme : un logis, le vernis, ... — par *i*, comme abri — par *ie*, comme inéi d'ie.

Observez : fascinatrice, fascinateur, fasciner, et copiez les mots suivants dont vous chercherez au besoin le sens : ascension, conscience, descente, discerner, discipline, condisciple, faisceau, irascible, osciller, sceller, sceau, scier, sceptre, convalescent, incandescent.

Observez quant aux yeux... Distinguez quand de quant. Quand je viens... (Lorsque) Quant à moi... (Pour ce qui est de moi.)

Quoique vert... (bien que vert...). Quoiqu'on ait du courage... dit M. Piccolin.

Analysez que, dans : « les notions qu'elle avait pu recueillir », et expliquez pourquoi *pu* est invariable.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Faisons des phrases correctes.* Il recule parce qu'un chien attaché aboie (p. 146). On peut aussi dire : Il recule, car un chien attaché aboie. Ou encore : Il recule : un chien attaché aboie... Choisissez une de ces trois formes, pour expliquer les faits suivants :

La famille Piccolin oublie de visiter les étables. — Le perroquet est effrayé. — La grand'mère sonna sa femme de chambre (p. 144). — Fritz Kobus est content (p. 128). — On se moque un peu de Garrone (p. 134). — Je suis tout essoufflé. — La petite Cosette plourait dans un coin.

2. Quoiqu'on ait du courage, cette bête impressionna, dit M. Piccolin. On peut dire aussi : Bien qu'on ait du courage... ; ou encore : on a beau avoir du courage... Employez l'une de ces trois formes pour exprimer les idées suivantes :

Paul se dit très courageux ; traversera-t-il seul la forêt pendant la nuit ? — Il a souvent promis de se corriger, et pourtant... (*Quoiqu'il ait souvent...*) — Je suis fort en arithmétique, et pourtant je suis arrêté par ce problème. — Marcel assure qu'il... ; c'est un menteur et personne ne le croit. — On a défendu à cet enfant de s'approcher du poêle ; il s'est brûlé sérieusement. — Mon désir de jouer est grand, je resterai à la maison pour achever mes devoirs.

3. *Enrichissons nos phrases.*

Lorsque le perroquet parle, la chatte éprouve une « *indicible épouvante* ». « Une fanfare de trompettes, une pile de vaisselle... », etc. » Relisez le § 5, page 145. Par ces expressions amusantes l'auteur traduit bien l'effroi de madame Théophile.

Par le même procédé, essayez de rendre : l'étonnement d'un petit enfant devant un animal qu'il ne connaît pas — la surprise effrayée d'un petit campagnard devant la locomotive qui arrive et qu'il n'a jamais vue — la surprise de la femme de chambre qui trouve un âne dans l'escalier.

Exemple : Entendant de grands cris dans la rue, mon petit frère se précipite, et se trouve nez à nez avec... un ours. Une bête sortie de l'enfer et dont les yeux lanceraient du feu ; un animal fantastique tombé de la lune, etc.... n'eussent pas causé à Jean une terreur plus grande.

B. — Le paragraphe.

4. Sur le modèle du § 1, page 145, écrivez un paragraphe pour montrer qu'une personne connue de vous vit dans une grande familiarité avec un chat, un chien, ou tout autre animal domestique.

5. La frayeur d'un groupe de promeneurs, ou d'enfants, devant un animal menaçant. Votre paragraphe sera sur le modèle et de la longueur du § 4, page 146. — *Commencez en disant :* Le taureau (ou le chien, ou ...) s'élance vers eux... Instantanément... (Tâchez de reproduire des attitudes, des gestes observés.)

C. — Composition française.

6. *Les taquins punis* — 1° C'est la sortie de l'école ; des enfants (*montrez-les*) taquinaient un chien (ou un chat). — 2° Vous décrivez la scène : l'animal, d'abord, et ses efforts pour fuir. Vous dites ce que font les enfants, que vous faites parler. Vous montrez les plus timides s'enhardissant peu à peu. — 3° Tout à coup, ... Imaginez le dénouement.

7. Décrivez un animal familier que vous connaissez bien. Montrez-le d'abord au repos ; puis, dans une de ses occupations habituelles.

8. Imaginez une scène que vous intitulerez : Une grande terreur de mon chat (ou de mon chien). (Il vous est certainement arrivé d'effrayer vivement votre chat ou votre chien... Vous vous inspirerez donc de ce que vous avez observé pour « imaginer » la scène qu'on vous demande de raconter.)



75. — Le distrait.

Ménalque est un courtisan de Louis XIV.

1. Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir; il la referme. Il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit; et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses¹. S'il marche dans les places², il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve devant un timon de charrette. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse.

2. Il cherche, il brouille³, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre : « on lui perd tout, on lui égare tout »; il demande ses gants qu'il a dans ses mains. Il entre à l'appartement⁴ et passe sous un lustre, où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent et rient; Ménalque regarde aussi, et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux, dans toute l'assemblée, où est celui qui montre ses oreilles et à qui il manque une perruque.

S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue...

3. Il descend du Palais⁵, et, trouvant au bas du grand degré⁶ un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche⁷, et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet⁸. Tout lui est familier; rien ne lui est nouveau. Il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive. Celui-ci se lève pour le recevoir; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre... Le maître de la maison s'ennuie⁹ et demeure étonné. Ménalque ne l'est pas moins. La nuit arrive, qu'il est à peine détrompé.

4. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse; et, voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise. Il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien, qu'il avait serré pour sa cassette.

5. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est. On lui présente une montre; à peine l'a-t-il reçue, que, ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse.

1. Partie du vêtement qui couvrait les jambes : les hauts-de-chausses correspondaient à la culotte; les bas de chausses correspondaient à ce que nous appelons encore les bas. — 2. Dans les endroits où circulent les voitures. — 3. Il met du désordre. — 4. L'appartement du roi, à Versailles. — 5. Du Palais de Justice, où l'on avait coutume de se promener au XVII^e siècle. — 6. Escalier. — 7. Il touche les chevaux, du fouet, pour les faire partir. — 8. L'antichambre était le salon d'attente; on couchait, et on recevait dans la chambre; le cabinet était une pièce réservée où l'on se retirait, où l'on renfermait les objets précieux. — 9. S'impatiente.

6. Il écrit une longue lettre, met de la poudre¹ dessus à plusieurs reprises, et jette la poudre dans l'encrier.

Ce n'est pas tout ; il écrit une seconde lettre ; et, après les avoir cachetées toutes les deux, il se trompe à l'adresse ; un duc et pair² reçoit l'une de ces deux lettres, et, en l'ouvrant, y lit ces mots : Maître Olivier, ne manquez, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin... Son fermier reçoit l'autre : il l'ouvre, et se la fait lire. On y trouve : Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur...

Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et, après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie³ ; il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, et il sait à peine comment cela est arrivé.

LA BRUYERE.

76. — Le cochet, le chat et le souriceau.

1. Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu⁵.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
2. « J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière⁶.
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin⁷ et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude⁸ ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée ! »
Or, c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
3. Sans lui, j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté⁹ comme nous,
Marqueté¹⁰, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure¹¹ aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
4. Mon fils, dit la souris, ce doucet¹² est un chat,
Qui, sous son minois¹³ hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir¹⁴ est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas :
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine. »

LA FONTAINE.

1. On séchait l'encre en jetant dessus de la poudre très fine ; on faisait glisser ensuite cette poudre, du papier dans la boîte à poudre. — 2. Grand seigneur. — 3. Qui lui a servi à faire fondre la cire à cacheter. — 4. Diminutif de coq : petit coq. — 5. Se trouva dans une situation embarrassante, sans avoir les moyens d'en sortir ; comparez : être dépourvu de... — 6. Qui veut se donner le champ libre ; qui court librement. — 7. Qui paraît bon. — 8. Agité, toujours en mouvement (non « coi », non « quiet »). — 9. Il a le poil doux comme du velours. — 10. Parsemé de taches. — 11. Forme. — 12. Qui a l'air doux. — 13. Mine. — 14. Il a la volonté, le désir d'agir méchamment.

77. — L'avare.

L'avare Harpagon s'est décidé à donner un grand dîner. Il fait venir ses domestiques pour leur donner ses ordres. L'intendant Valère flatte son maître. — Abréviations : H = Harpagon ; V = Valère. M. J. : Maître Jacques.

1. H. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (*Elle tient un balai*). Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin¹ de nettoyer partout ; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles ; et s'il s'en écarte quelqu'une² et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages... Allez !

2. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluce, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire : mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter³ toujours beaucoup d'eau.

M. J. (*à part*) — Oui : le vin pur monte à la tête.

La Merluce. — Quitterons-nous nos souquenilles⁴, Monsieur ?

H. — Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

Brindavoine. — Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint⁵ est couvert d'une grande tache d'huile de la lampe.

La Merluce. — Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses⁶ tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler⁷...

H. — Paix ! Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*A Brindavoine, en mettant son chapeau devant son pourpoint*). Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

3. Ho çà ! Maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier... Je me suis engagé à donner ce soir à souper.

M. J. (*à part*). — Grande merveille !

H. — Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

M. J. — Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

H. — Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : « De l'argent, de l'argent, de l'argent ! » Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche : « De l'argent ! » Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet⁸ : de l'argent !

(*Maître Jacques, pour se moquer de son maître, indique un menu copieux*).

4. V. — Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*.

H. — Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'ai entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

V. — *Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

H. — Oui (*à Maître Jacques*) Entends-tu ? (*à Valère*). Qui est le grand homme qui a dit cela ? V. — Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

H. — Souviens-toi de m'écrire ces mots ; je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

MOLIERE. *L'Avare.*

1. Je vous charge de. — 2. Je vous donne le soin des bouteilles, et s'il s'en perd une seule... — 3. D'apporter sur la table. — 4. Vêtements de grosse toile, portés par-dessus l'habit de valet, la livrée. — 5. Vêtement qui allait du cou à la ceinture. — 6. La culotte. — 7. Pour parler par révérence. — 8. C'est une épée que l'on garde à son chevet, et que l'on a toujours sous la main ; ici, c'est un mot que l'on a toujours à la bouche.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Le distrait*, page 150. — 1. Qu'arrive-t-il à Ménélaque dans la rue? (§ 1 et 2.) Il se heurte aux voitures; un jour, etc. — 2. Relevez dans le texte les détails qui montrent que Ménélaque est un grand seigneur? — 3. Les courtisans rient-ils seulement (§ 2) parce qu'ils voient une perruque accrochée à un lustre? — 4. Certaines distractions de Ménélaque paraissent invraisemblables; lesquelles? — Dites: Il ne paraît pas possible que Ménélaque puisse se raser à moitié seulement; qu'il attende d'être à sa porte pour s'apercevoir qu'..., etc.
- B. — *Le cochet, le chat et le souriceau*, page 151. — 1. Quels sont les personnages de la fable? — Que pense le souriceau des deux animaux rencontrés? — 2. A quel danger, grâce au cri du coq, le souriceau a-t-il échappé? — 3. Le chat est doux et modeste en apparence; en réalité, il est dangereux pour... C'est pourquoi la souris dit que, sous sa mine..., il... 4. Que pensez-vous du souriceau? — Quel adjectif vous semble traduire le mieux son caractère?
- C. — *L'avare*, page 152. — 1. Combien Harpagon a-t-il de serviteurs? Donnez leur nom. — Valère est l'intendant de la maison, c'est-à-dire... — 2. Relevez dans ce qu'Harpagon dit à dame Claude, à Brindavoine et à La Merluce, ce qui vous paraît le plus drôle. — 3. Pourquoi Maître Jacques (§ 3) dit-il: Grande merveille? — 4. Faire inscrire une sentence en lettres d'or, voilà une grosse dépense, pour un avare. Pourquoi Harpagon est-il prêt à faire cette dépense?

II. — Vocabulaire. Qualités et défauts.

N. — Qualités et vertus: l'expérience, la prudence, l'attention, la modestie, la franchise, la sincérité, l'économie, la bonté, la charité, la générosité. Défauts et vices: l'inexpérience, l'imprudence, l'étourderie, la distraction, la dissimulation, la vantardise, la vanité, l'orgueil, le mensonge, l'hypocrisie, la médisance, la calomnie, la diffamation, la prodigalité, l'avarice, l'égoïsme. — La conscience, le remords, le repentir.

Adj. — Expérimenté, inexpérimenté, naïf, rusé, attentif, distrait, franc, dissimulé, sournois, hypocrite, fourbe, orgueilleux, vaniteux, avare, prodigue, économe, égoïste, charitable, généreux. — Une action désintéressée, la satisfaction intérieure.

V. — Se vanter, avouer, dissimuler, mentir, médire, calomnier, diffamer. Économiser, épargner, lésiner, thésauriser, prodiguer, dépenser sans compter.

Prodiguer les bienfaits, se dépenser sans compter.

Proverbes: Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Faute avouée est à moitié pardonnée.

L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Donnez le contraire des adjectifs ci-dessous. Trouvez ensuite le nom correspondant à ces adjectifs et à leur contraire: Orgueilleux, égoïste, franc, sincère, intéressé, économe, attentif, expérimenté.
- Mots composés de la famille de bien. Employez-les dans une phrase, après en avoir cherché le sens dans le dictionnaire: bienfait, bienfaiteur, bienveillance, bienveillant, bienvenue, bienveillance, bien-être.
- Remplacez les points par le mot convenable emprunté au vocabulaire. Le souriceau tout jeune et qui n'avait rien vu était... Sa mère, la souris, avait au contraire une grande... Sous son minois..., le chat avait de mauvais desseins. S'approcher du chat, quand on est souris c'est une grande... Harpagon est le type de... Son fils, qui dépense sans compter, a le défaut contraire; il est... A père avare, fils... Ne soyons ni..., ni..., soyons économe. Mais il est une chose qu'on peut prodiguer sans compter, ce sont les... Se plaire à raconter tout ce que les autres peuvent faire de mal, c'est...; la... est une méchanceté. Mais accuser faussement, nuire à la réputation d'autrui, c'est...; la... est un crime que la loi punit sous le nom de diffamation.
- Faites bravement votre examen de conscience et dites: Je ne suis pas exempt de petits défauts. Je suis... — Mais j'ai aussi quelques qualités. Ne vous contentez pas d'énumérer, mais montrez défauts et qualités en action. Exemple: Je suis souvent distrait..., surtout en classe, et le maître me reproche de regarder voler les mouches.

Grammaire.

I. — Participe présent et adjectif verbal.

Un vantard amusant.

Ce fut une aventure étonnante.

Deux sangliers changeant de gîte me chargent l'autre jour dans un bois. J'étais sans arme. A la main, une corde à fagot. D'un écart, j'évite une bête et l'arrête, le nœud coulant serrant son cou. L'autre survient. Je fais un bond et retombe à califourchon, sur son dos.

Bien saisi par les oreilles. le porc, tirant son compagnon, me ramène à la maison.

II. Leçon.

1^{re} Deux sangliers changeant de gîte.

Le **participe présent** (terminaison **ant**) exprime une action. Il est toujours invariable.

2^{de} Une aventure étonnante... Les histoires précédentes

L'**adjectif verbal** (terminaison **ant**, et quelquefois **ent**) exprime une qualité. Comme l'adjectif qualificatif, il s'accorde en genre et en nombre avec le mot auquel il se rapporte.

III. — Exercices.

1. Copiez les § 1 et 2 de la lecture n° 73, page 145, « Mme Théophile », et soulignez les participes présents. Relevez les participes présents des autres paragraphes de la lecture, et deux adjectifs verbaux.

2. Soulignez d'un trait le participe présent, de deux traits l'adjectif verbal, et faites l'accord, s'il y a lieu.

Ils arrivent en *courant*. Elle vient en *chantant*. Ils sont *obéissant*. Les vantards sont bien *amusant*, ils nous racontent des histoires *étonnantes*. Le cochet a la voix *perçante* et rude. Les avares sont toujours *méfiant* et les prodigues toujours *confiant*. Se *méfiant* de tout et de tous, les méchants sont bien malheureux. Ces travaux sont *fatigants*. Ces enfants ont éloigné les visiteurs en les *fatiguant* de leurs cris *assourdissants*. *Négligeant* leçons et devoirs, enfants, vous serez toujours *ignorants*. Ne soyez donc pas *négligents*. (*Même phrase avec : fillettes.*) Des cavaliers s'avancèrent, *précédant* le cortège. Les *précédents* exercices étaient plus faciles. Quoique *différent* d'opinion sur ce point, nous n'en restons pas moins bons amis. Nos devoirs sont *différents*. Voilà des raisons *convaincantes*. Vous les amènerez à vous en les *convainquant* et non pas en les *malmenant*.

3. Faites accorder le participe passé :

La lettre que je vous ai *adressé*, l'avez-vous *reçue* ? — Reprenez la phrase en employant *successivement* : les lettres..., les colis..., la lettre et la carte postale..., la lettre et le journal...

Le livre que tu m'as *prêté*, te l'ai-je *rendu* ? — Les livres..., la règle..., les règles...

Leur avez-vous *donné* la récompense qu'ils ont *méritée* ? Les récompenses... le cadeau... les cadeaux...

4. Ces fleurs, c'est moi qui les ai *cueilli*. — Cette fleur... ce lys..., ces chrysanthèmes... (Conjuguez le temps entier en variant le complément.)

Conjugaison

MODE SUBJONCTIF — IMPARFAIT

On désirait

| | | | |
|----------|-----------------|----------|---------------|
| Que je | chantasse... | que je | finisse... |
| que tu | chantasses... | que tu | finisses... |
| qu'il | chantât... | qu'il | finît... |
| que nous | chantassions... | que nous | finissions... |
| que vous | chantassiez... | que vous | finissiez... |
| qu'ils | chantassent... | qu'ils | finissent... |

5. Conjuguez à l'imparfait du subjonctif :

Il fallait

| | | | |
|--------------------|----------|-------|---------|
| que je | fisse... | qu'il | fit |
| que j'allasse... | | qu'il | allât |
| que je prisse... | | qu'il | prît |
| que je crusse... | | qu'il | crût |
| que j'arrivasse... | | qu'il | arrivât |

Nota. — L'imparfait du subjonctif est peu employé. Il faut cependant apprendre à le conjuguer pour comprendre les textes où on le rencontre.

Orthographe.

1. Dictée, à préparer :

La vraie charité.

Je me dis : Tu es tranquille et au chaud dans ta maison, il y a du pain pour toi sur la planche, ton toit est bien réparé contre la pluie et la neige. Tu n'as pas de souci pour ta femme et tes enfants.

Mais voilà un tel qui a son plafond écroulé, et les berceaux de ses petits exposés à tous les vents. Voilà cette pauvre veuve, dont la maison a brûlé la semaine passée ; voilà ce vieillard qui n'a plus son fils pour lui piocher son morceau de terre, voilà ces trois orphelins qui n'ont plus ni père, ni mère pour leur moissonner leur seigle ou pour battre leur châtaignier. Que vont-ils faire dans la mauvaise saison qui avance ? Qui est-ce qui ira à leur secours ? Allons, c'est moi.

LAMARTINE.

2. Étudiez les §§ 1 et 2, page 150, « Ménélaque ».

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Travaillons nos phrases.* — Employons des expressions que nous comprenons bien. Moi qui *me pique* de courage, j'en ai pris la fuite de peur, dit le souriceau (§ 2, page 151). Se piquer de courage, c'est tenir à honneur de se dire courageux, vouloir se faire passer pour courageux. — Se piquer de tout savoir, c'est... — M. X se dit assez habile pour m'apprendre en une heure à aller à bicyclette ; il... de pouvoir... — Jean se pique d'être très adroit, lorsqu'il prétend... — Jeanne dit qu'elle courra plus vite qu'aucune autre de ses compagnes ; elle se... de (*infini*)... — Le vaniteux se pique d'être... ; de savoir... ; de pouvoir..., etc.
2. *A peine a-t-il reçu la montre qu'il la jette dans la rivière* (§ 5, page 151). — Traduisez les idées suivantes, en employant la même construction. Au besoin, achevez les phrases, avec un ou plusieurs compléments. Le petit maraudeur a aperçu le propriétaire ; aussitôt il a déguerpé. — Nous étions à peine rentrés en classe : M. l'inspecteur est entré, et a... — Le paysan, en été, n'a jamais de repos ; dès qu'il a fini une besogne, il... — Nous lisons une belle histoire ; nous commençons le récit, et nous voudrions déjà... — Nous finissons d'organiser nos jeux ; et déjà on donne le signal de la rentrée en classe. — Départ pour la promenade ; nous venons de nous mettre en route ; un orage... — L'orateur termine son discours ; aussitôt les applaudissements éclatent.

B. — Le paragraphe.

- Sur le modèle de la première phrase du § 4, page 152, construisez en répétant que... que... une phrase un peu longue qui sera un vrai paragraphe, pour exprimer les idées suivantes :
3. Un maître parle à ses élèves : C'est une honte de rester ignorant ; pour se montrer digne des libertés dont jouissent les citoyens, il faut être capable de réfléchir et de comprendre ; un grand historien, Lavisso, a dit : « C'est être moralement misérable que de tout ignorer de la vie. » (Vous commencerez ainsi : *Apprenez, mes amis, ...*)
 4. Une mère parle à ses enfants, et leur dit qu'il faut être bon et généreux ; que celui qui croit toujours que les autres le trompent est un malheureux, parce qu'il se méfie continuellement d'eux ; que le dévouement et le sacrifice, au contraire, rendent heureux ; elle leur rappelle cette parole : Aimons-nous les uns les autres.
 5. *La Bruyère décrit le distrait en rapportant quelque-unes de ses actions.* Faites un paragraphe de 4 ou 5 lignes, en employant quelques-unes des constructions du § 1, page 150 (*s'il... on l'a vu...*) pour décrire un de vos camarades qui est *nonchalant*.

C. — Composition française.

Dans les lectures de cette semaine on nous a montré un souriceau inexpérimenté, un distrait, un avaro. — Pour peindre ces personnages, les auteurs nous ont rapporté leurs attitudes, leurs gestes, leurs paroles : ils nous les ont montrés en action. — Regardez bien autour de vous : vous pouvez peindre ainsi les qualités et les défauts de vos camarades.

6. Un enfant étourdi. — 1 Dans la rue, comment marche-t-il ? Il s'aperçoit qu'il a oublié... 2 En classe (*imaginez plusieurs circonstances où se révèle l'étourderie de votre camarade*).
7. L'égoïste, qui se pique de générosité. — Jules appartient à une famille aisée, mais il est égoïste. Ses camarades l'ont tellement plaisanté, qu'il veut un jour se montrer généreux. Il réunit 3 ou 4 de ses camarades, et il leur fait des cadeaux... qui n'en sont pas. Imaginez la scène et faites parler les enfants. (*Relisez bien attentivement la lecture page 152*).
8. Un vieux proverbe dit qu'il ne faut pas se fier aux apparences. — Expliquez-le, en utilisant la fable : Le cochet, le chat et le souriceau.



78. — La chasse de l'aigle.

- 1 L'aigle noir aux yeux d'or, prince du ciel mongol¹,
Ouvre, dès le premier rayon de l'aube claire,
Ses ailes comme un large et sombre parasol.
Un instant immobile, il plane, épie et flaire.
Là-bas, au flanc du roc crevassé, ses aiglons
Erigent², affamés, leurs cous au bord de l'aire³...
2. Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieux,
Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale⁴
C'erf ni daim, ni gazelle aux bords capricieux.
Il fait claquer son bec avec un âpre râle ;
D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut,
Il s'enlève, descend, et remonte en spirale.
L'heure passe ; l'air brûle. Il a faim. A défaut
De gazelle ou de daim, sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui fant.
3. Or, dans sa robe⁵ blanche et rase, une fumée
Autour de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée⁶...
L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve,
S'attache au col, troué par ses ongles de fer,
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.
Cabré, de ses deux pieds convulsifs⁷ battant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fuit, dans l'ombre ardente de l'enfer...
4. L'agonie, en sueur fait haleter son flanc ;
Il renâcle⁸, et secoue, enivré de démenée,
Cette grande aile ouverte, et ce bec aveuglant...
Puis, rompu de l'effort, en vain multiplié,
L'écume aux dents, tirant sa langue blême et rêche⁹,
Par la steppe natale il tombe foudroyé,
5. Là, ses os blanchiront au soleil qui les sèche...
Et le sombre Chasseur des plaines, l'aigle noir,
Retourne au nid avec un lambeau de chair fraîche.
Ses petits affamés seront repus ce soir.

LECONTE DE LISLE. *Poèmes tragiques* (Lemerre, édit.).

1. C'est un aigle de Mongolie (Asie centrale), qui règne en souverain dans les airs. — 2. Tendent et dressent. — 3. Nid. — 4. Baignée par la clarté de l'aurore. — 5. On dit la robe d'un cheval, quand on veut insister sur la couleur des poils ; ici, les poils sont blancs et ras. — 6. La troupe des chevaux qui hennissent. — 7. Agitées par des mouvements violents. Le cheval bat l'air des deux pieds qui ne reposent pas sur le sol, lorsqu'il est cabré. — 8. Renifle avec bruit. — 9. Rude.

79. — Tartarin et le lion.

(Tartarin a la réputation, à Tarascon, d'être un fameux chasseur. Mais jusqu'alors, et à défaut de gibier, il n'a guère tiré que les casquettes lancées en l'air par les chasseurs tarasconnais...)

1. C'était un soir, chez l'armurier Costecalde, Tartarin de Tarascon était en train de démontrer à quelques amateurs le maniement du fusil à aiguille¹, alors dans toute sa nouveauté... Soudain la porte s'ouvre, et un chasseur de casquettes se précipite effaré dans la boutique, en criant : « Un lion !... un lion ! » Stupéur générale, effroi, tumulte, bousculade. Tartarin croise la baïonnette, Costecalde court fermer la porte. On entoure le chasseur, on l'interroge, on le presse, et voici ce qu'on apprend : la ménagerie Mitaine, revenant de la foire de Beaucaire, avait consenti à faire une halte de quelques jours à Tarascon et venait de s'installer sur la place du Château, avec un tas de boas, de phoques, de crocodiles et un magnifique lion de l'Atlas.

2. Un lion de l'Atlas à Tarascon ! Jamais, de mémoire d'homme, pareille chose ne s'était vue. Aussi comme nos braves chasseurs de casquettes le regardaient fièrement ! Quel rayonnement sur leurs mâles visages, et dans tous les coins de la boutique Costecalde, quelles bonnes poignées de main silencieusement échangées ! L'émotion était si grande, si imprévue, que personne ne trouvait un mot à dire...

Pas même Tartarin. Pâle et frémissant, le fusil à aiguille encore entre les mains, il songeait debout devant le comptoir... Un lion de l'Atlas, là, tout près, à deux pas ! Tout à coup un paquet de sang lui monta au visage.

Ses yeux flambèrent. D'un geste convulsif, il jeta le fusil à aiguille sur son épaule, et, se tournant vers le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, il lui dit d'une voix de tonnerre : « Allons voir ça, commandant ! »

— « Hé ! bé... hé ! bé !... Et mon fusil !... mon fusil à aiguille que vous emportez !... » hasarda timidement le prudent Costecalde ; mais Tartarin avait tourné la rue, et, derrière lui, tous les chasseurs de casquettes emboîtaient fièrement le pas.

3. Quand ils arrivèrent à la ménagerie, il y avait beaucoup de monde... L'entrée de Tartarin, le fusil sur l'épaule, jeta un froid. Tous ces braves Tarasconnais, qui se promenaient bien tranquillement devant les cages, sans armes, sans méfiance, sans même aucune idée de danger, eurent un mouvement de terreur assez naturel en voyant leur grand Tartarin entrer dans la baraque avec son formidable engin de guerre... Peu à peu cependant, l'attitude de Tartarin rassura les courages...

4. Calme, la tête haute, l'intrépide Tarasconnais fit lentement le tour de la baraque, passa sans s'arrêter devant la baignoire du phoque, regarda d'un œil dédaigneux la longue caisse pleine de son où le boa digérait son poulet cru, et vint enfin devant la cage du lion...

Terrible et solennelle entrevue ! le lion de Tarascon et le lion de l'Atlas en face l'un de l'autre... D'un côté, Tartarin debout, le jarret tendu, les deux bras appuyés sur son rifle² ; de l'autre, le lion, un lion gigantesque, vautré dans la paille, l'œil clignotant, l'air abruti, avec son énorme muse à perruque jaune posé sur les pattes de devant... Tous deux calmes et se regardant.

5. Chose singulière ! soit que le fusil à aiguille lui eût donné de l'humeur, soit qu'il eût flairé un ennemi de sa race, le lion, qui jusque-là avait regardé les Tarasconnais d'un air de souverain mépris en leur bâillant au nez à tous, le lion eut

1. Fusil en usage en 1870 : l'amorce était enflammée par la percussion d'une aiguille d'acier. —

2. Fusil.

tout à coup un mouvement de colère. D'abord il renifla, gronda sourdement, écarta ses griffes, étira ses pattes ; puis il se leva, dressa la tête, secoua sa crinière, ouvrit une gueule immense et poussa vers Tartarin un formidable rugissement.

6. Un cri de terreur lui répondit. Tarascon, affolé, se précipita vers les portes. Tous, femmes, enfants, portefaix, chasseurs de casquettes, le brave commandant Bravida lui-même... Seul, Tartarin de Tarascon ne bougea pas... Il était là, ferme et résolu, devant la cage, des éclairs dans les yeux et cette terrible moue que tout le monde connaissait... Au bout d'un moment, quand les chasseurs de casquettes, un peu rassurés par son attitude et la solidité des barreaux, se rapprochèrent de leur chef, ils entendirent qu'il murmurait, en regardant le lion :

« Ça, oui, c'est une chasse ! »¹

7. Ce jour-là, Tartarin de Tarascon n'en dit pas davantage.

ALPHONSE DAUDET. *Tartarin de Tarascon*. (Flammarion, édit.)

80. — Le requin.

1. Notre navire avait jeté l'ancre¹ sur la Côte d'Afrique. La journée était belle ; une brise fraîche venait de la mer. Mais, vers le soir, le temps changea ; on suffoquait ; un air chaud soufflait du désert du Sahara comme d'une fournaise. Avant le coucher du soleil, le capitaine monta sur le pont et ordonna à l'équipage de se baigner.

2. Il y avait avec nous deux jeunes garçons ; ils sautèrent dans l'eau les premiers... ; ils filèrent au large, et se mirent à la course... L'un d'eux prit d'abord de l'avance sur son camarade, mais se laissa bientôt devancer. Le père de l'enfant, un vieil artilleur², était sur le pont et admirait son fils. Le gamin ayant ralenti sa marche, le père lui cria : « Ne te laisse pas devancer ! Encore un effort ! »

3. Tout à coup, sur le pont, quelqu'un s'écrie : « Un requin ! » Et tous, nous aperçûmes sur l'eau le dos du monstre. Il nageait droit sur les enfants. « Arrière ! arrière ! revenez vite ! Un requin ! » criait l'artilleur. Mais ils ne l'entendirent point ; ils riaient, s'amusaient, nageaient plus loin et riaient encore plus fort. L'artilleur, pâle, immobile, ne quittait pas les enfants des yeux. Les matelots détachèrent vivement une barque dans laquelle ils se jetèrent, et, ramant à briser les avirons, ils volèrent au secours des enfants. Mais ils étaient encore loin d'eux, tandis que le requin n'en était qu'à vingt brassées⁴.

4. Les enfants n'avaient rien vu ni entendu ; mais soudain, l'un d'eux se retourna. Nous entendîmes un cri d'épouvante, puis ils se séparèrent.

5. Ce cri tira l'artilleur de sa torpeur. Il courut au canon, ajusta, visa et prit la mèche⁵. Nous tous restions pétrifiés d'horreur, dans l'attente de ce qui allait se passer. Le coup retentit, et nous vîmes l'artilleur retomber auprès de son canon, en se cachant le visage de ses mains. Pendant un moment, la fumée nous empêcha de voir ce qu'étaient devenus le requin et les enfants.

6. Mais lorsque la fumée se dissipa, nous entendîmes un doux murmure, qui se changea bientôt en un cri de joie générale. Le vieil artilleur découvrit son visage, se leva et regarda la mer. Le ventre jaune du requin était ballotté par les vagues et, un instant après, la barque ramenait les deux enfants à bord du navire.

TOLSTOÏ. *Compositions et adaptations pour les enfants* (Stock, édit.).

1 L'idée vient à Tartarin d'aller chasser le lion. — 2. On jette l'ancre, pour fixer les navires. — 3. Nous dirions maintenant : un vieux canonnier. — 4. La brassée est la distance parcourue par le nageur, entre deux mouvements de bras. — 5. La scène se passe à une époque déjà lointaine, où l'on allumait, à l'aide d'une mèche, la poudre qui devait faire partir le boulet.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *La chasse de l'aigle*, page 156. — 1. Où se passe la scène, et à quel moment? — 2. Qu'aperçoit l'aigle, du haut du ciel? — Quel gibier préféré cherche-t-il, du regard? — 3. Relevez les traits par lesquels l'auteur peint l'aigle : ses ailes s'ouvrent... ; ses yeux... ; son bec... ; ses serres. — 4. Un panache est... L'étalon est comme « empanaché de la bête vorace », parce que...
 B. — *Tartarin et le lion*, page 157. — 1. Où se trouvait le lion? Qu'y avait-il encore dans la ménagerie? — 2. Les chasseurs de casquettes ont l'imagination échauffée par la présence de ce lion ; aussi, ils s'imaginent... ; leurs visages... ; Tartarin est... (§ 2). — 3. Tartarin emporte le fusil de Costecalde, ce qui prouve qu'il... — 4. Quel est l'effet produit par le rugissement du lion? A quoi songe Tartarin? — 5. A Tarascon, quelle réputation avait Tartarin?
 C. — *Le requin*, page 158. — 1. Où le navire avait-il jeté l'ancre? — Quel temps faisait-il? — 2. Par qui le requin fut-il d'abord aperçu? Que firent les enfants, lorsqu'ils virent le monstre? — 3. Pourquoi, lorsqu'il a tiré, le canonnier se cache-t-il le visage entre les mains?

II. — Vocabulaire. — Les animaux sauvages.

N. — Le lion, le tigre, la panthère, le léopard, le jaguar, le lynx, l'hyène, le loup, le renard, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, l'orang-outang.
 — L'aigle, le vautour, le condor. — Le repaire d'une bête fauve, l'aire d'un rapace, la serre d'un oiseau de proie.

Adj. — Le jardin zoologique. — Fauve, carnassier, vorace, féroce, rapace, aquilin. (*Rapprochez aquilin de aigle et de aquilon*) perçant.

V. — Rugir, barrir, hurler, glapir. — Épier, se tapir, bondir, déchirer une proie, assouvir sa faim.

III. — Exercices de vocabulaire.

- De quoi se nourrissent les carnassiers? Comment est leur gueule? Les grands félins sont des carnassiers qui ressemblent au chat, comme le..., la... Où se réfugient les bêtes fauves? Quels sont les trois plus gros animaux parmi ceux qu'on a nommés? On dit : Les... hennissent (*prononcez a*). La « hennissante armée », p. 156, c'est la troupe des chevaux qui... — Les... rugissent ; l'... barrit ; le... hurle, les... glapissent. L'..., le..., le... sont des oiseaux rapaces. Un nez aquilin, c'est un nez recourbé, comme le bec de... Le nid des oiseaux de proie s'appelle aussi leur... Les griffes d'un rapace s'appellent une... Ces oiseaux ont une vue... Du haut des airs, ils fondent sur leur proie, c'est-à-dire...
 2. Un fauve (*lequel?*) veut assouvir sa faim. Il se met en quête d'une proie. Décrivez ses mouvements (*Relisez « Madame Théophile », page 145, § 4.*)
 3. Homonymes. — Rappelez les homonymes de *avre* et employez-les dans une phrase.
 4. Texte à compléter avec l'un des noms suivants : l'éléphant, le lion, le pélican, la panthère, la girafe, l'autruche, le porc-épic, l'ours. Allez voir l'..., ses ailes de poussin et sa casquette de chef de gare ; le... qui tient son bec comme un sabre de bois ; la... qui nous montre, par dessus les barreaux de la grille, sa tête au bout d'une pique ; l'... qui traîne ses chausses devant sa porte, courbée, le nez bas ; le... garni de porte-plume bien gênants pour lui ; la... descendue au pied de son lit ; l'... qui nous amuse et ne s'amuse guère ; le... qui bâille à nous faire bâiller. (*D'après Jules Renard.*)
 5. Texte à compléter avec l'un des mots suivants : avide, égorger, désoler, domestique, braver, rugir, carnassier, rassasié, lion, approvoiser, déchirer. Dans la classe des animaux..., le... est le premier, le tigre est le second. Le tigre, quoique... de chair, semble toujours être... de sang. Il... le pays qu'il habite. Il..., il dévaste les troupeaux d'animaux..., met à mort toutes les bêtes sauvages ; il ose même... le lion. On ne peut l'... Il... la main qui le nourrit, il... à la vue de tout être vivant. (*D'après Buffon.*)

Grammaire.

I. — Les modes du verbe.

Le renard et l'ours.

— Je donnerais, dit l'ours, une moitié de mon empire pour un rayon de miel frais
 — Suivez-moi donc, compère. Foi de renard, je veux que vous fassiez aujourd'hui un déjeuner selon votre goût ; il ne vous en coûtera que la peine de le prendre.
 A la lisière de la forêt, un tronc de chêne était à terre, avec une large fente qu'un gros coin tenait ouverte.

— C'est ici compère, régalez-vous, le miel est tout au fond.

L'ours avide pose ses deux pieds de devant sur le chêne et enfonce sa tête dans la fente. Au même instant, Renard, d'un pied agile, fait sauter le coin. La fente se referme et le compère est pris par le museau.

II. — Leçon.

1^o Je fais — J'ai fait — je ferai un bon déjeuner.

Tous ces verbes expriment une action qui se fait, qui s'est faite ou qui se fera, mais qui est certaine. Ils sont au *mode indicatif*.

Suivez-moi, compère... Régalez-vous.

Ces verbes expriment un ordre, un conseil. C'est le *mode impératif*.

Il donnerait une moitié de son empire si...

L'action de donner dépend d'une condition. C'est le *mode conditionnel*.

Je veux que vous fassiez un bon déjeuner.

Le verbe (*que vous fassiez*) dépend d'un autre verbe. Il est au *mode subjonctif*.

2^o Le verbe a quatre modes principaux, c'est-à-dire quatre manières de présenter l'action : le mode indicatif, le mode impératif, le mode conditionnel, le mode subjonctif. Ce sont les modes personnels (*ils se conjuguent à deux ou à trois personnes*).

3^o Le mode infinitif (donner, faire) et le mode participe (participe présent et participe passé) sont des modes impersonnels.

III. — Exercices.

1. Relisez les verbes du texte ci-dessus et dites à quel groupe ils appartiennent et à quel mode ils sont employés.

Exemple : Donnerais, verbe donner, 1^{er} groupe, mode conditionnel

2. Employez aux quatre modes personnels les verbes suivants : donner, prendre, aller, suivre, tenir, venir, faire

Exemple : *M. ind.* La ménagerie Mitaine donnera une représentation ce soir. *M. imp.* Donnez-moi votre fusil. *M. cond.* Si j'avais une fortune, je lui en donnerais volontiers la moitié. *M. subj.* On désire que vous lui donniez un témoignage d'amitié

3. Analyse — Analysez les propositions du § 4 de la lecture page 161, « L'ours » et montrez, s'il y a lieu, comment elles se rattachent les unes aux autres

Conjugaison — MODE SUBJONCTIF — PLUS-QUE-PARFAIT

Il aurait aimé

que je fusse arrivé (e) ... qu'il fût arrivé, qu'elle fût arrivée,
 que nous fussions arrivés (e) .. qu'ils fussent arrivés, qu'elles fussent arrivées
 que j'eusse donné... qu'il eût donné, qu'elle eût donné,
 que nous eussions donné .. qu'ils eussent donné, qu'elles eussent donné

4. Conjuguez de même : J'ignorais que j'eusse donné tant de peine à mes parents. — Il entra avant que j'eusse fini mes devoirs. — On ne croyait pas que je fusse arrivé(e) à l'heure. — On était surpris que je fusse revenu(e) si vite

5. Conjuguez les verbes suivants aux 4 temps du mode subjonctif : aller, prendre (*que je prisse...* qu'il prit), voir (*attention ! que je voie...* que nous voyions — que je visse... qu'il vît), faire.

Orthographe.

Étudiez le texte suivant, dont une partie sera dictée :

L'ours.

1. L'ours est une bête grave, toute montagnarde, curieuse à voir dans sa houppe grise ou jaunâtre de poils feutrés. Il semble formé pour son domicile, et son domicile pour lui. Sa grosse fourrure est un excellent manteau contre la neige. Les montagnards la jugent si bonne, qu'ils la lui empruntent le plus souvent qu'ils peuvent, et il la juge si bonne, qu'il la défend contre eux le mieux qu'il peut.

2. Il aime à vivre seul, et les gorges des hauteurs sont aussi désertes qu'il le souhaite. Les arbres creux lui fournissent une maison toute prête ; comme ce sont pour la plupart des hêtres et des chênes, il y trouve à la fois le vivre et le couvert.

3. Du reste, brave, prudent, robuste, c'est un animal estimable. Ses seuls défauts sont de manger ses petits, quand il les rencontre, et de mal danser.

4. Pour le chasser, on s'embusque, et on le tire au passage. Dernièrement, dans une battue, on dépista une femelle superbe. Quand les premiers chasseurs, gens novices, virent briller ces petits yeux féroces, et qu'ils aperçurent la masse noire qui descendait à grandes enjambées, froissant les taillis, ils oublièrent tout d'un coup qu'ils avaient des fusils et se tinrent cois derrière leur chêne.

TAINÉ. *Voyage aux Pyrénées* (Hachette, édit.).

Composition française.

A. — La phrase.

1. Page 156, § 1. Un instant immobile, l'aigle plane, épie et flaire. Voilà un modèle de phrase concise, où une action : *l'aigle guette*, est décomposée, et précisée, à l'aide de trois mots seulement.

Achievez, en précisant l'idée par le même moyen :

L'aigle, planant, a vu l'étafon : il... — Enervé, le lion... (§ 5, page 157). — Apercevant le danger, l'artilleur... (page 158). — Les nageurs se retournent : ils... (page 158). — Appelées par la fermière, les poules... — Interrogé, l'élève... — Aceroupi, le joueur de billes... — Excité par son maître, le chien de chasse... — Effrayé, le chat...

Exemple : Sifflé par le chasseur, le chien s'arrête, dresse l'oreille et accourt.

2. Lorsqu'on est dans l'incertitude sur les causes possibles d'une action, on peut traduire cette incertitude de la façon suivante : *Soit que le fusil à aiguille lui eût donné de l'humeur, soit qu'il eût flairé un ennemi de sa race, le lion eut un mouvement de colère* (§ 5, p. 157).

Construisez sur ce modèle des phrases qui exprimeront les idées suivantes :

M. Piccolin jette du sable sur le chien (p. 146) ; ou bien il veut s'amuser, ou bien il veut se venger de la peur qu'il a eue. (*Soit qu'il veuille...*). — Harpagon déforme le proverbe : « il faut manger... », etc. (p. 152) ; ou bien il n'a pas de mémoire, ou bien il n'a pas compris. (*Soit qu'il n'ait...*). — L'enfant s'est mis à pleurer ; ou bien il s'est senti fatigué, ou bien il a craint d'être puni. (*Soit qu'il se fût...*) — Tartarin sort avec le fusil de Costeulde ; ou bien il a oublié qu'il tenait l'arme, ou bien il a pensé pouvoir chasser le lion. — Pierre s'arrêta de lire dès les premières pages ; ou bien il avait sommeil, ou bien le livre n'était pas intéressant. — Voulez-vous vous amuser ? Voulez-vous vous instruire ? Faites une visite à la ménagerie ou au jardin des plantes.

B. — Le paragraphe.

Sur le modèle du § 6, page 158, construisez deux paragraphes qui commenceront ainsi :

3. Soudain, dans la salle de classe, attentive et silencieuse, à la nuit tombante, une chauve-souris entre...
4. Au beau milieu des dincurs attablés sur l'herbe, un serpent surgit... (ou tel autre animal que vous choisirez et qui provoquera de la surprise, de l'effroi ou de la gaieté : une souris, un crapaud, une grenouille, etc.).

C. — Composition française.

5. Décrivez un animal sauvage que vous avez vu. 1° Où l'avez-vous vu ? Dans quelles circonstances ? — 2° Était-il vivant ou mort ? Décrivez-le... — 3° Si c'est l'animal lui-même que vous avez observé — et non un dessin — avez-vous entendu faire, à son sujet, des réflexions ? — Vous-même, quelles réflexions avez-vous faites ?

Pour la description proprement dite, inspirez-vous du texte ci-dessus de Taine.

6. Dans ses fables, La Fontaine met souvent en scène le Renard. Racontez une de ces fables, et dites ce que vous pensez du Renard.

7. Une visite à la ménagerie



81. La carpe et les carpillons.

1. « Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne meurtrière.
Ou l'épervier, plus dangereux encor. »
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
2. C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphirs¹, descendaient des montagnes ;
Le fleuve, enflé par eux, s'élève à gros bouillons
Et déborde dans les campagnes.
« Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse,
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel ;
Les arbres sont cachés sous l'onde ;
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.
— Ne croyez pas cela, répond la vieille mère,
Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant !
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
— Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »
3. Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent :
Bientôt ils furent pris,
Et frits.
4. Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère :
C'est qu'on veut sortir de sa sphère² :
C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

FLORIAN

¹ Vent doux et léger — 2. Du milieu où l'on vit habituellement.

82. — Le ruisseau.

1. Le ruisseau qui traverse mon jardin sort des flancs d'une colline couverte d'ajoncs¹; il fut longtemps un heureux ruisseau. Il traversait des prairies où toutes sortes de charmantes fleurs se baignaient ou se miraient dans ses ondes; puis il entra dans mon jardin. Là, je l'attendais; je lui avais préparé des rives vertes; j'avais planté, sur ses bords et dans ses eaux, toutes les plantes qui fleurissent dans le monde entier, au sein et sur la rive des eaux pures; il traversait mon jardin en chantant sa mélancolique chanson; puis, tout parfumé de mes fleurs, il sortait de mon jardin, traversait encore une prairie, et allait se précipiter dans la mer à travers les flancs abrupts de la falaise qu'il couvrait d'écume.

C'était un heureux ruisseau; il n'avait absolument rien à faire que ce que je vous ai dit: couler, rouler, être limpide, murmurer entre des fleurs et des parfums.

2. Mais son bonheur fut de courte durée. Il ne tarda pas à venir dans le pays un brave homme que je vis plusieurs fois rôder sur ses rives vertes, du côté où il se jette dans la mer.

« Mon ami, disait-il au ruisseau, tu es là qui te prélasses², qui chantes à faire envie; mais moi, je travaille à outrance³. Il me semble que tu pourrais bien m'aider un brin, c'est pour un ouvrage que tu ne connais pas, mais je te l'apprendrai; tu seras bien vite au courant de ta besogne; tu dois t'ennuyer d'être comme cela à ne rien faire! Ça te distraira de faire des limes et de repasser des couteaux. »

3. Bientôt une roue, des engrenages, une meule furent apportés au ruisseau. Depuis ce temps, il travaille; il fait tourner une grande roue qui en fait tourner une petite, qui fait tourner la meule; il chante encore, mais ce n'est plus cette chanson doucement monotone et mélancolique. Il y a des cris et de la colère dans la chanson d'aujourd'hui; il bondit, il écume: il travaille, il repasse des couteaux. Il traverse toujours la prairie et mon jardin, puis l'autre prairie; mais au bout, l'homme est là qui le fait travailler. Je n'ai pu faire qu'une chose pour lui: je lui ai creusé un nouveau lit dans mon jardin, de sorte qu'il y serpente plus longtemps et en sort plus tard; mais il n'en faut pas moins qu'il finisse par aller repasser des couteaux.

4. L'aigre ruisseau! tu n'as pas assez caché ton bonheur sous l'herbe; tu auras murmuré trop haut ta douce chanson!

ALPHONSE KARR. *Voyage autour de mon jardin* (Calmann-Lévy, edit.).

83. — Le Rhône.

Un lac veut l'arrêter au sortir de la source;
Il le divise, il passe, et le frère du Rhin
Trouvant alors des rocs en travers de sa course,
Sous l'obstacle étonné creuse un lit souterrain...⁴

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales:
Voici Lyon, Valence et la brune Avignon
Dont les filles gaïement, sur tes rives natales,
Peuvent mêler le pampre⁵ aux nœuds de leur chignon.

Et maintenant, là-bas, jusqu'aux grèves marines,
Les chevaux en Camargue, ardents, libres de mors.
Sauvages, secouant à grand bruit leurs narines,
Hésitent, effrayés, à boire sur tes bords.

Et t'écoutant de loin, du fond des marais mornes,
Les noirs taureaux, tes fils, des foux sanglants dans l'œil,
Droits parmi les joncs verts moins aigus que leurs cornes.
Reconnaissant leur père, en mugissent d'orgueil.

JEAN AICARD. *Poèmes de Provence* (Pasquella, edit.).

1. Ajoncs: arbustes épineux. — 2. Tu te laisses aller nonchalamment. — 3. De façon excessive.
— 4. L'auteur veut parler de la « perte du Rhône », près de Bellegarde. On a d'ailleurs fait sauter les rochers sous lesquels le Rhône disparaissait. — 5. Les rameaux de vigne.

84. — Un désastre.

1. Nous finissions de dîner, bavardant gaîment, lorsqu'un cri retentit : « La Garonne ! »

En deux sauts, nous étions dans la cour. Sur le chemin, nous vîmes fuir deux hommes et trois femmes, qui criaient, affolés, galopant à toutes jambes, le visage terrifié, comme si une bande de loups les eût poursuivis.

« Qu'ont-ils donc... ? »

Je parlais encore lorsqu'une exclamation nous échappa.

Derrière les fuyards, entre les troncs des peupliers, nous venions de voir apparaître comme une meute de bêtes grises qui se ruaient. De toutes parts, elles pointaient à la fois, des vagues poussant des vagues.

« Vite ! vite ! criai-je. Il faut rentrer... La maison est solide. Nous ne craignons rien. »

2. Par prudence, nous nous réfugiâmes tout de suite au premier étage. L'eau envahissait la cour, doucement, avec un petit bruit. Nous n'étions pas très effrayés. Mais bientôt l'eau atteignit un mètre. Je la voyais monter avec une rapidité effrayante. Dans nos étables, les bêtes ruaient. Il y eut tout à coup des bêlements, des beuglements de troupeaux affolés. Puis un craquement terrible ; les animaux furieux venaient d'enfoncer les portes des étables. Ils passèrent dans les flots jaunes emportés par le courant. Les moutons étaient charriés comme des feuilles mortes tournoyant au milieu des remous. Les vaches et les chevaux luttaient, marchaient, puis perdaient pied.

3. L'eau s'élevait toujours ; il fallut monter sur le toit. C'est là que tout le monde se réfugia. Appuyé contre la lucarne, j'interrogeais les quatre points de l'horizon.

« Des secours ne peuvent manquer d'arriver, disais-je. Tenez ! là-bas, n'est-ce pas une lanterne sur l'eau ? » Mais personne ne me répondait. Le flot n'était plus qu'à un mètre du toit. En moins d'une heure l'eau perdit sa tranquillité de nappe dormante ; elle devint menaçante, se ruant sur la maison, charriant des épaves, tonneaux défoncés, pièces de bois.

4. Maintenant l'eau atteignait les tuiles ; le toit n'était plus qu'une île étroite émergeant de la nappe immense. Alors commença l'assaut. Jusque là, le courant avait suivi la rue ; mais les décombres qui la barraient le détournèrent sur nous. Dès qu'une épave, une poutre, passait à proximité, il la prenait, la balançait, puis la précipitait contre la maison, comme un bœuf. Bientôt, dix, douze poutres nous attaquèrent ainsi à la fois, de tous les côtés. Par moment, à certains chocs plus durs, nous pensions que c'était fini, que les murailles s'ouvraient et nous livraient à la rivière. Le village détruit ne montrait plus autour de nous que quelques pans de murailles. Au loin ronflait la coulée énorme des eaux.

5. Un instant, nous crûmes surprendre, à gauche, un bruit de rames. Ah ! quelle musique d'espoir, et comme nous nous dressâmes pour interroger l'espace ! Nous retenions notre haleine. Et nous n'apercevions rien. Des épaves nous causèrent de fausses joies ; nous agitions nos mouchoirs jusqu'à ce que, notre erreur reconnue, nous retombions dans l'anxiété de ce bruit, sans que nous puissions découvrir d'où il venait. — « Ah ! je la vois, cria Gaspard, brutalement. Tenez ! là-bas ! Une grande barque ! » Et il nous désignait, le bras tendu, un point éloigné. Moi, je ne voyais rien ; Pierre non plus ; mais Gaspard s'entêtait. C'était bien une barque. Les coups de rames nous arrivaient plus distincts. Alors, nous finîmes aussi par l'apercevoir... C'était le salut.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *La carpe et les carpillons*, page 162. — 1. Où se passe la scène? Dans quel fleuve? A quel moment? Le fleuve a débordé dans les campagnes, c'est-à-dire que les campagnes sont... — 2. Que recommande la carpe aux carpillons? Pourquoi? — Les carpillons l'écoutent-ils? Comment traitent-ils la carpe? — 3. Qu'arriva-t-il? — 4. Que pensez-vous des carpillons? De quel défaut ont-ils fait preuve?
- B. — *Le ruisseau*, page 163. — 1. D'où vient le petit ruisseau? Que traverse-t-il? Où se jette-t-il? — 2. Pourquoi l'auteur dit-il: C'était un heureux ruisseau? — 3. Que désirait taire le brave homme que l'auteur vit rôder autour du ruisseau? — 4. Pour installer la petite usine, on a barré le cours du ruisseau, dont l'eau tombe de haut, et avec bruit, sur la grande roue. C'est pourquoi l'auteur dit: ... (§ 3). — La chanson du ruisseau était...; maintenant, son chant est...
- C. — *Le Rhône*, page 163. — 1. De quel lac est-il question dans la 1^{re} strophe? Les grèves marines, ce sont... — 2. Pourquoi l'auteur dit-il que les chevaux de Camargue sont libres de mors? — qu'ils sont effrayés? — 3. Le Rhône, qui descend des Alpes à la mer, en mugissant, est semblable aux... qui... C'est pourquoi, dans la dernière strophe, l'auteur dit:...
- D. — *Un désastre*, page 164. — 1. Pourquoi, dans le § 1, les gens fuient-ils, affolés? — 2. Les personnes dont on parle dans le texte se réfugient dans la maison. Pourquoi? — Ils montent d'abord... (où?); puis... — 3. Qu'attendent-ils avec impatience, avec anxiété? — Suivez les § 2 et 3 et dites ce qu'ils voient passer, dans l'eau furieuse.

II. — Vocabulaire. — Rivières et fleuves.

N. — La source, le ruisseau, le ru, le ruisseau, le torrent, la rivière, l'affluent, le confluent, le fleuve, le cours, le lit, la rive, la berge, les sinuosités, le méandre, les rapides, la chute, la cascade, les cataractes, la digue, le quai, l'embouchure, l'estuaire, le delta. — L'étiage, le gué, la crue, le débordement, l'inondation.

Adj. — Rapide, torrentiel, lent, majestueux, sinueux, impétueux, navigable, flottable, guéable.

V. — Jaillir, sourdre, ruisseler, bouillonner, raviner, charrier, s'apaiser, s'enfler, déborder, inonder.

Proverbe: Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

III. — Exercices de vocabulaire.

- En utilisant les noms du vocabulaire, jusqu'à embouchure, racontez en un paragraphe l'histoire de l'eau, de la source à la mer.
Exemple: *De la source sort un mince filet d'eau qui gazouille sur les cailloux. c'est un ruisseau. Deux ruisselets se réunissent...*
- Le mouvement et le travail des eaux courantes. (Utilisez les verbes du vocabulaire.)
Exemple: *L'eau sourd des fentes d'un rocher et ruisselle sur les pentes. Mais après de fortes pluies, elle jaillit de cette source, à flots pressés, c'est un vrai torrent...*
- Faites une phrase avec chacun des adjectifs du vocabulaire pour caractériser le cours des fleuves ou des rivières que vous connaissez.
- Quand dit-on qu'un fleuve est à l'étiage? Quand se produisent les grandes crues d'un fleuve? Le ciel ouvrît ses cataractes, cela veut dire... Un débordement d'injures, c'est... Comment appelle-t-on l'endroit où l'on peut passer une rivière à pied? Une rivière qu'on peut ainsi traverser est une rivière... Dessinez les méandres d'une rivière, un estuaire, un delta.
- Texte à compléter avec l'un des mots suivants: sable, s'échouer, crue, filets, lit, se répandre, digues, ravager, se déplacer, niveau.
La Loire. — Parfois elle a des... considérables; son... s'élève alors de 7 à 8 mètres. Elle crève les... qui ont été construites pour la contenir et se... dans les vats qui la bordent en ravageant tout ce qui s'y trouve. Mais en été, son... est presque vide. Chaque année, d'avril à octobre, la Loire ne se compose plus que de minces... liquides qui courent à travers d'innombrables bancs de sable jaunâtre. Le plus grave c'est que ces îles se... sans cesse. Le marinier court le risque de... sur le sable.
(D'après Galluédec.)

Grammaire.

I. — Les temps du verbe.

Le Rhin.

Vous le savez, je vous l'ai dit souvent, j'aime les fleuves. Les fleuves, comme d'immenses clairons, chantent à l'océan la beauté de la terre, la culture des champs, la splendeur des villes et la gloire des hommes.

Et je vous l'ai dit aussi, entre tous les fleuves, j'aime le Rhin. La première fois que j'ai vu le Rhin, c'était, il y a un an, à Kehl, en passant le pont de bateaux. Je contemplai longtemps ce fier et noble fleuve, violent, mais sans fureur, sauvage, mais majestueux. Il était enflé et magnifique au moment où je le traversais. Il essayait aux bateaux du pont sa crinière fauve, sa « barbe limoueuse » comme dit Boileau. Ses deux rives se perdaient dans le crépuscule. Son bruit était un rugissement puissant et paisible. Je lui trouvais quelque chose de la grande mer.

VICTOR HUGO.

II. — Leçon.

- 1^o Il y a un an, je **contemplai** longtemps ce fier et noble fleuve.
Aujourd'hui, les voyageurs le **contemplant** encore avec émotion.
Demain, dans cent ans, ils le **contempleront** avec la même ferveur.

Le verbe change de forme suivant le moment ou l'époque de l'action.

Il y a trois temps principaux : le **présent**, le **passé**, le **futur**.

- 2^o Le **présent** n'a qu'un temps. Le **passé** et le **futur** en ont plusieurs.
Le mode indicatif, par exemple, a un seul temps pour le présent, cinq pour le passé, deux pour le futur.

Je contemplai. — J'ai contemplé.

- 3^o Les temps formés d'un seul verbe sont des **temps simples** :
Je contemplai.

Les temps formés de deux verbes sont des **temps composés** :

J'ai contemplé.

Dans les temps composés, on trouve le participe passé du verbe conjugué et l'un des deux **auxiliaires** être ou avoir : *je suis venu, j'ai vu.*

III. — Exercices.

- Soulignez les verbes. Indiquez s'ils sont au présent, au passé ou au futur, et s'il s'agit d'un temps simple ou d'un temps composé. *Exemple* : Il tombe (*présent, temps simple*).
Il tombe une pluie torrentielle. La neige a fondu dans les montagnes. Les ruisseaux roulaient ce matin une eau bourbeuse. Dans quelques heures le fleuve grossira à son tour, et dans quelques jours, il aura débordé. Riverains, prenez garde ! Je crains que l'eau n'invalise vos terres et ne monte jusqu'à vos maisons. Mettez en sûreté vos récoltes, vos bestiaux et vos meubles. Des maisons amies vous donneront l'hospitalité jusqu'au jour où tout danger aura disparu.
- Analysez les verbes du texte ci-dessus en indiquant le mode et en précisant le temps.
A fondu : verbe fondre, 3^e groupe, m. indicatif, temps passé composé, 3^e p. du sing.
- Copiez le § 2 de la lecture « Le ruisseau », page 163. Soulignez tous les verbes. Analysez ensuite les verbes à un mode personnel, de *Mon ami*... à... *je l'apprendrai*.
- Verbes impersonnels.** — Il pleut, il grêle, il faut... Ces verbes ne se conjuguent qu'à la 3^e personne du singulier et le pronom il ne désigne ici ni un être, ni une chose.
Conjugez à tous les temps du mode indicatif : il tonne, il y a, il pleut, il faut.
- Distiguez le sujet apparent du sujet réel et remarquez avec lequel de ces deux sujets s'accorde le verbe.
Il tombait des pluies torrentielles. Il en résulta de grandes inondations. Il se produisit plusieurs accidents. Il ne restait du village, après le passage de l'eau, que quelques pans de mur. Dans ces calamités, il se trouve toujours des gens qui se dévouent au péril de leur vie. De la foule, il surgit toujours quelques héros.
- Conjugez : je le lui dis (*présent*) — je le lui ai dit —
Ce fleuve, je l'ai vu, je le lui ai montré. Ces fleuves... ; cette rivière... ; ces rivières ; ce fleuve et cette rivière. (*Variez ainsi le complément à chaque personne.*)

Orthographe.

- Étudiez les deux paragraphes du texte ci-dessous. Cherchez sur le dictionnaire les mots dont le sens vous est inconnu. Copiez plusieurs fois les mots difficiles : solennel, s'amonceler, un arc-boutant ...

Remarquez mil huit cent dix : mille peut s'écrire mil dans les dates -- Remarquez encore : mi-octobre, huit heures et demie

L'inondation.

1. L'an mil huit cent dix, vers la mi-octobre, une pluie fine et serrée tomba pendant huit jours consécutifs sur la ville de Limoux. Toutefois l'Aude avait à peine franchi son lit ; mais le neuvième jour, dès huit heures et demie du matin, le fleuve s'enfla rapidement. Le ciel ouvrit alors toutes ses cataractes, le tonnerre gronda et fit retentir tous les échos de la vallée ; des éclairs longs et éblouissants sillonnaient tous les points du ciel ; la rivière, emportant sur ses vagues géantes des meubles et des trones d'arbres déracinés, des bœufs et des chevaux surpris à leurs attelages, mêlait sa voix lugubre et solennelle aux mugissements de la tempête et aux tristes beuglements des animaux.

2. Quelques sapins, poussés en travers des arbres, arrêtaient les débris qui se succédaient sans interruption ; autour de ceux-ci d'autres s'amoncelèrent, et bientôt il se forma une digue puissante contre laquelle les vagues se heurtèrent, refoulées et furieuses ; alors elles franchirent d'un bond les quais et envahirent, en grondant, les deux rues parallèles au lit du fleuve, mêlant avec elles les poutres et les madriers, arrachant les angles des maisons, ployant comme un fil d'archal les arcs-boutants de fer, et pénétrant dans les habitations comme une soldatesque effrénée dans une ville au pillage.

HENRI AMIEL.

Composition française.

A. — La phrase.

1. Qu'ont-ils donc ? interroge un des personnages du texte, page 164. Qu'arriva-t-il ? demande Florian § 3, page 162. Qui cuirait la soupe, au feu qui pétillait, sans le charbonnier qui fit le charbon ? dit Jean Aicard dans une poésie.

Employez **que** ou **qui** au début de phrases interrogatives, dans lesquelles vous exprimerez les idées suivantes : Il se passe quelque chose d'inaccoutumé ; quoi ? — Pauvre ruisseau ; quel qu'un t'a ravi ta tranquillité ; qui ? — Le laboureur fait pousser les beaux épis ; sans lui, ils ne pousseraient pas — Quelqu'un peut-il enrayer le furor de l'eau ? — On se demande quelle personne peut frapper si tard. -- Sans le charbonnier, sans le maçon, sans le boulanger, je me demande ce que nous ferions. — Une personne va-t-elle oser nous apporter du secours, sur ces vagues furieuses ? — Les carpillons se demandent ce qu'ils peuvent craindre.

2. Relevez dans le § 3 du texte page 164, la phrase où l'eau est comparée à une bête furieuse. — Relevez (fin du § 4, p. 164 -- § 3, p. 163) les verbes à l'aide desquels les auteurs prêtent la vie à l'eau. -- Trouvez plusieurs autres verbes semblables (mugir, gronder, se précipiter, envahir...) et employez-les dans les phrases suivantes :

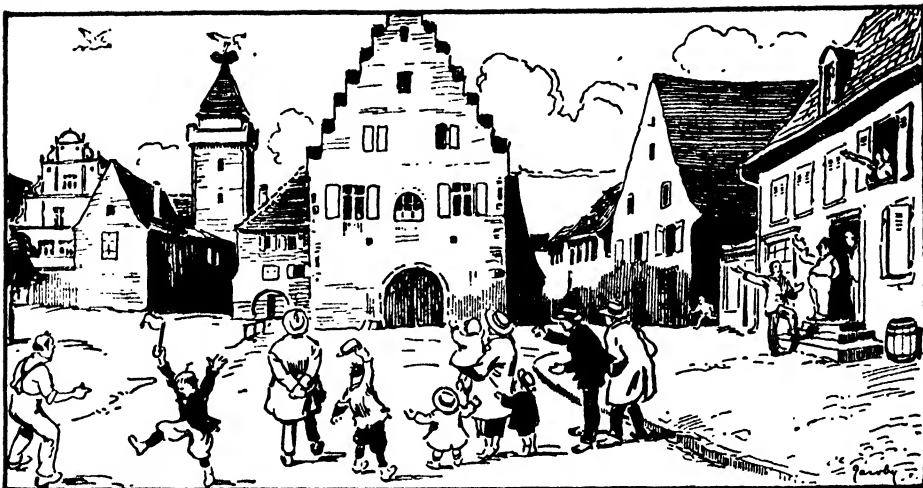
Des Alpes à la mer, le Rhône... comme un torrent furieux. — Du haut du barrage, l'eau de la rivière... en écumant. — Le fleuve déchaîné... (il inonde les terres, et d'ruit tout sur son passage). — L'eau... contre la maison, comme... — La cascade... avec un bruit assourdissant. — Enflé par les pluies et par la chute des neiges, le fleuve roule en... entre ses rives. — C'est le déluge universel ! disent les Carpillons ; écoutez le fleuve... (3 verbes).

B. — Le paragraphe.

3. Le ruisseau (ou la rivière) de votre village coule-t-il paisiblement ou est-il capté pour faire tourner la roue d'un moulin ou d'une usine ? Choisissez du § 1 ou du § 3, page 163, celui que vous imiterez, mais en disant des choses vraies.
4. Après avoir relu les 4 strophes de Joan Aicard, décrivez à grands traits, en un paragraphe d'une dizaine de lignes, un fleuve de France à votre choix.

C. — Composition française.

5. Le torrent ou le ruisseau ou le fleuve de mon village (ou de ma ville).
 - a) D'où vient-il ? (quelques mots seulement de la région où il est né). A-t-il déjà parcouru bien du chemin ? Quels coins ou quels quartiers traverse-t-il ici ? Comment ?
 - b) Son aspect en ce moment ; ses rives ou ses quais. Son aspect changeant suivant les saisons. Tantôt... Tantôt...
 - c) Où va-t-il ? Vous le regardez s'éloigner et vous dites : Joli ruisseau ! tu... ; ou : Beau fleuve !...
6. Le moulin (ou l'usine) sur la rivière. Vous vous bornerez à dire ce que vous voyez de l'extérieur et ce que vous entendez.
7. Les pluies ou la fonte des neiges ont grossi la rivière ou le fleuve. Vous allez vous promener sur ses bords. Que voyez-vous ? Qu'entendez-vous ? A quoi pensez-vous ? (Faites un devoir court, mais efforcez-vous de rendre, par des expressions précises et pittoresques, comme celles que vous avez trouvées dans les textes, l'aspect de la rivière en ce moment.)



85. — Le retour des cigognes.

Après avoir passé quelques jours chez son fermier Christel, à Meisenthal (voir lecture p. 128), Fritz Kobus est rentré dans sa petite ville de Hunebourg, où il a retrouvé ses amis.

1. Après midi, Kobus se rendit à la brasserie du *Grand Cerf*, et retrouva là ses vieux camarades, Frédéric Schoultz, Hâan et les autres, en train de faire leur partie de cartes, comme tous les jours, de une à deux heures, depuis le 1^{er} janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre. Naturellement, ils se mirent tous à crier : « Hé ! Kobus... Voici Kobus ! »

Et chacun s'empessa de lui faire place ; lui, tout riant et jubilant, ¹ distribuait des poignées de main à droite et à gauche. Il finit par s'asseoir au bout de la table, en face des fenêtres.

La petite Lotchen, le tablier blanc en éventail sur sa jupe rouge, vint déposer une chope devant lui ; il la prit, la leva gravement entre son œil et la lumière — pour en admirer la belle couleur d'ambre jaune — souffla la mousse du bord, et but avec recueillement les yeux à demi fermés. Après quoi, il dit : « Elle est bonne ! » et se pencha sur l'épaule du grand Frédéric, pour voir les cartes qu'il venait de lever. C'est ainsi qu'il entra simplement dans ses habitudes.

— « Du trèfle ! du carreau ! Coupez l'as ! » criait Frédéric Schoultz.

— « C'est moi qui donne, » faisait Hâan en ramassant les cartes.

Les verres cliquetaient, les canettes ² tintaient, et Fritz ne songeait pas plus alors au vallon de Meisenthal qu'au *Grand Ture* ; il croyait n'avoir jamais quitté Hunebourg.

2. A deux heures entra Monsieur le professeur Speck, avec ses larges souliers carrés au bout de ses grandes jambes maigres, et sa longue redingote marron. Il se découvrit d'un air solennel ³ et dit :

— J'ai l'honneur d'annoncer à la compagnie que les cigognes sont arrivées.

Aussitôt, les échos de la brasserie répétèrent de tous côtés :

— Les cigognes sont arrivées ! Les cigognes sont arrivées !

Il se fit un grand tumulte, chacun quittant sa chope à moitié vide pour aller voir les cigognes. En moins d'une minute, il y eut plus de cent personnes, le nez en l'air, devant le *Grand Cerf*.

3. Tout au haut de l'église, une cigogne, debout sur son échasse, ses ailes noires repliées au-dessus de sa queue blanche, le grand bec roux incliné d'un air mélancolique, faisait l'admiration de toute la ville. Le mâle tourbillonnait autour et cherchait à se poser sur la tour.

1. Montrant une grande joie. — 2. Les cruches à bière. — 3. Grave, comme on l'est quand un événement important se passe.

4. Le rebbe ¹ David venait aussi d'arriver et regardant, son vieux chapeau penché sur la nuque, il s'écriait :

— Elles arrivent de Jérusalem !... Elles se sont reposées sur les pyramides d'Égypte... Elles ont traversé les mers !

Tout le long de la rue, devant la halle, on ne voyait que des commères, des vieux papas et des enfants, le cou replié dans une sorte d'extase. Quelques vieilles disaient, en s'essuyant les yeux : « Nous les avons revues encore une fois ! »

5. Kobus, en regardant tous ces braves gens, leurs mines attendries et leurs attitudes émerveillées, pensait : « C'est drôle comme il faut peu de chose pour amuser le monde ! » et la figure émue du vieux rabbin surtout le mettait de bonne humeur.

— « Eh bien ! rebbe, eh bien ! lui dit-il, cela te paraît donc bien beau ? » Alors l'autre, abaissant les yeux et le voyant rire, s'écria : « — Tu n'as donc pas d'entrailles ? Tu ne vois donc partout que des sujets de raillerie ? Tu ne sens donc rien ? » — « Ne crie pas si haut ; tout le monde nous regarde. »

6. Heureusement les cigognes, après un instant de repos, venaient de se remettre en route pour faire le tour de la ville, et toute la place, transportée d'enthousiasme, poussait un cri d'admiration. Les deux oiseaux, comme pour répondre à ce salut, tout en planant, faisaient claquer leur bec, et une troupe d'enfants les suivaient dans la rue des Capucins en criant :

— « Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois ! You, you, l'été vient encore une fois ! »

7. Kobus alors entra dans la brasserie avec les autres ; et, jusqu'à sept heures, il ne fut plus question que du retour des cigognes, et de la protection qu'elles étendent sur les villes où elles nichent ; sans parler d'une foule d'autres services particuliers à Hunebourg, comme d'exterminer les crapauds, les couleuvres et les lézards, dont les vieux fossés seraient infestés sans elles, et non seulement les fossés, mais aussi les deux rives de la Lauter, où l'on ne verrait que des reptiles, si ces oiseaux n'étaient pas envoyés du ciel pour détruire la vermine des champs.

BRCKMANN-CHATRIAN. *L'ami Fritz* (Hetzel, édit.).

86. — La végétation au printemps.

1. Le soleil reprend bientôt sa force. Dès mars, à ses premiers rayons, variables et capricieux, tout un petit monde éclôt, les jeunettes, les pressées, primevères et pâquerettes, fleurs enfants qui, cependant par leur petit disque d'or ², se disent enfants du soleil. Elles n'ont pas grand parfum, sauf, je crois, la seule violette. La terre est trop mouillée encore. Narcisses, jacinthes et muguets apparaissent aux prés humides, dans l'ombre humide des bois.

2. Quelle joie ! et que de surprises !... Cette végétation innocente ³, semble faite pour la jeune fille. Chaque jour, elle en fait la conquête, recueille, amasse, lie, rapporte des bottes de petites fleurs qu'il faudra jeter demain. Elle va saluer une à une toutes les nouvelles venues, leur donner le baiser de sœur. Gardons-nous de la troubler dans cette fête du printemps. Mais, lorsque, un mois, deux mois passés, elle se sera satisfaite, je lui dirai :

3. « Pendant que tu jouais, enfant, le grand jeu de la nature ⁴, la superbe et splendide transformation de la terre s'est accomplie. La voilà vêtue de sa robe verte aux plis immenses qu'on appelle des montagnes et des coteaux. Crois-tu que ce soit seulement pour te donner des marguerites, qu'elle a versé de son sein cet océan d'herbe et de fleurs ? Non, amie ; la grande nourrice, la maman universelle, a d'abord servi ce banquet ⁵ à nos humbles frères et sœurs par lesquels elle nous nourrit. La bonne vache, la douce brebis, la sobre chèvre qui vit de si peu et fait vivre le plus pauvre, c'est pour elles que se sont préparées ces belles prairies... Du lait virginal ⁶ de la terre elles vont combler leurs mamelles, te donner le lait, le beurre... Reçois-les et remercie. »

MICHELET. *La Femme* (Hachette et Cie, édit.).

1. Rabbīn, prêtre de la religion juive. — 2. Leur corolle ou leurs étamines jaunes. — 3. Ces plantes délicates. — 4. La végétation printanière. — 5. Du lait pur (virginal — vierge).

87. — Joie printanière.

Mots à chercher dans le dictionnaire : futaie, combe, frondaison, scille, populage, caprice.

1. Les bois d'Auberive¹ avaient mis leurs habits de printemps. Le pays, si triste en février, n'était plus reconnaissable. Un souffle fécondant avait couru le long de la vallée de l'Aube, frôlant les lisières boisées, montant au sommet des futaies, redescendant au fond des combes, où naguère dormaient des couches de neige. Sous cette haleine caressante, les prés avaient reverdi, les bourgeons avaient poussé ; jusqu'à la ligne extrême de l'horizon, ce n'étaient partout que frondaisons nouvelles, pareilles à de vertes fumées. Le sol léger des futaies se couvrait de pervenches ; dans les fonds, là où la terre noire s'enrichissait des alluvions du ruisseau débordé, il y avait un foisonnement² de plantes fleuries : narcisses jaunes, scilles bleues et populages aux godets brillants comme des pièces d'or.

2. Tout chantait : rossignols dans les vergers, grives dans les buissons, merles dans les merisiers ; au travers de la forêt feuillue, les deux notes mystérieuses du coucou passaient sonores, au milieu de l'universelle symphonie³ des oiseaux bâtisseurs de nids.

3. Une joie confuse semblait circuler dans les veines de la terre et s'exhaler dans l'air, par les mille clochettes laiteuses des muguets, par les mignonnes capuces odorantes des violettes étalées aux marges⁴ des prés. C'était une joie communicative. Elle éclatait en rires clairs sur les lèvres des petites filles assises au pied des haies et occupées à confectionner des balles avec des fleurs de coucou ; elle s'épanouissait sur les faces joufflues des petits pâtres battant du manche de leur couteau des brins de saule pour en détacher l'écorce juteuse et fabriquer des sifflets ; elle faisait chanter à gorge déployée le roulier qui montait la côte en tête de ses chevaux aux sonnailles retentissantes ; et là-haut, dans la coupe, elle ragaillardissait le bûcheron qui enfonçait sa cognée au cœur des chênes marqués pour l'abatage ; elle gagnait jusqu'aux cloches de l'église, dont les voix moins grêles s'égrenaient⁵ avec une allégresse inaccoutumée.

ANDRÉ THEURIET. *Sauvageonne.*

88. — Le premier sourire du printemps.

Tandis qu'à leurs œuvres perverses⁶
Les hommes courent, haletants,
Mars qui rit, malgré les averse,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement⁷, lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et ciselle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne
Il s'en va, furtif⁸ perruquier,
Avec une houppé de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier⁹.

La Nature au lit se repose ;
Lui descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges¹⁰,
Qu'aux merles il sille à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neige
Et les violettes au bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrene
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : « Printemps, tu peux venir ! »

TH. GAUTIER. *Emaux et Camées* (Fasquelle, édit.).

1. Cher-lieu de canton (Haute-Merue). — 2. Il y avait des plantes à foison. — 3. Au milieu des chants d'oiseaux dont l'ensemble formait une musique agréable. — 4. Au bord. — 5. Sortaient une à une du clocher, comme les grains d'un collier. — 6. Méchantes. — 7. En se cachant comme un sournois. — 8. Qui se cache comme un voleur. — 9. L'amandier fleuri, semble couvert de frimas, c'est-à-dire de givre. — 10. Des exercices de chant.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Le retour des cigognes*, page 168. — 1. Où se passe la scène ? Dans le premier paragraphe, où se trouve Fritz ? Que fait-il ? — Dans le § 4, quelles personnes nous montre l'auteur ? Que font-elles ? — 2. Comment se manifeste la joie du rabbin ? — Que se passe-t-il entre Kobus et lui ? — 3. Relevez, en formant une phrase, les expressions qui peignent la cigogne. — 4. Pourquoi l'arrivée des cigognes met-elle tout le monde en joie ?
- B. — *La végétation au printemps*, page 169. — 1. Quelles fleurs apparaissent les premières ? Quelles sont celles qui ont un petit disque d'or ? — 2. Que fait la jeune fille ? — Pendant ce temps, une transformation s'est accomplie ; laquelle ? — 3. Pourquoi l'auteur dit-il que la terre est la maman universelle ?
- C. — *Joie printanière*, page 170. — 1. Où les pervenches ont-elles poussé ? — Les narcisses et les boutons d'or (populages) ? — Les violettes ? — Les fleurs de coucou ? — Dessinez ces fleurs. — 2. Quels oiseaux entendent l'auteur ? Où chantent-ils ? — 3. La joie est générale ; que font les petites filles ? — Les figures des pâtres sont épanouies, c'est-à-dire... — Comment le roulier manifeste-t-il sa gaieté ? — Et le bûcheron ?
- D. — *Premier sourire du printemps*, page 170. — 1. Comment Mars prépare-t-il le printemps ? (Résumez chaque strophe par une courte phrase). — 2. Les collerettes des pâquerettes, ce sont... — Le bouton de rose est serré dans le calice, comme une femme dans... ; c'est pourquoi l'auteur dit : ... — Les fleurs du muguet ressemblent à ... — 3. Qu'est-ce qu'un corf ? — Pourquoi le cerf boit-il l'oreille au guct ?

II. — Vocabulaire. — Le printemps.

N. — Le printemps, le renouveau, les alternatives de chaud et de froid, le bourgeon, le bouton, les pousses, la feuillaison, l'épanouissement, un foisonnement de plantes, le parfum, les senteurs, l'allégresse.

Adj. — Les rayons changeants, capricieux ; un souffle fécondant, vivifiant ; la tendre verdure, la splendide transformation de la terre ; une joie communicative ; odorant, embaumé.

V. — Renaître, ragaillardir, pointer (les bourgeons pointent), feuiller, éclore (il éclôt), s'épanouir, resplendir, exhaler un parfum, embaumer.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Quand commence le printemps et quand finit-il ? Quelle saison le précède et quelle saison le suit ? On parle de l'équinoxe de printemps et de l'équinoxe d'automne ; c'est le moment où le jour et la nuit...
- Quels changements notez-vous au début d'avril : le ciel, le soleil, l'air, la végétation ? (*Utilisez quelques mots du vocabulaire.*)
- Vous avez observé cet hiver un arbre dépouillé. Notez avec précision les changements que vous avez remarqués depuis quelques jours dans son aspect.
- Quelles fleurs printanières avez-vous déjà vues, et où ?
- Printemps est formé de prin (premier) et de temps. — L'école primaire, c'est l'école du premier degré. La primavère... Des primeurs, ce sont... Je vous gardais la primeur de cette nouvelle, c'est-à-dire... L'homme primitif... Le printemps de la vie...
- Exhaler est formé du préfixe ex (en dehors) et d'un radical qu'on retrouve dans haloïne. Cette remarque explique l'orthographe du mot. Cherchez sur le dictionnaire les verbes commençant par exh..., dressez-en la liste et apprenez-la par cœur.
- Texte à compléter avec l'un des mots suivants : gosier, se manifester, vert, dru, tirer, rougissement, soleil, vergor, venue, épanouissement, feuille, lisière, noir, neigeux.
La fin de mars. Mars... à sa fin, et dans les..., aux... des bois, le morle siffle à plein... pour annoncer la... du printemps. Il est arrivé, en effet, officiellement ; mais sa présence ne se... encore que par un... plus vif de l'oseraie et, çà et là, par... des chatons des noisetiers et des saules. Les buissons de l'épine... n'ont pas encore de... ; pourtant, après deux ou trois journées de..., ils deviennent tout... de fleurs blanches. En dessous, l'herbe pousse... et...

Grammaire et Orthographe.

I. — Révision.

Promenade printanière

1. Un jour, c'était la fin d'avril, et ce devait être un jeudi, jour de sortie, je quittai la ville de bonne heure et m'en allai seul, au hasard, me promener sur les grandes routes.

2. Les ormeaux n'avaient point encore de feuilles, mais ils se couvraient de bourgeons ; les prairies ne formaient qu'un vaste jardin fleuri de marguerites ; les haies d'épines étaient en fleur ; le soleil, vif et chaud, faisait chanter les alouettes et semblait les attirer plus près du ciel, tant elles pointaient en ligne droite et volaient haut. Il y avait partout des insectes nouveau-nés que le vent balançait comme des atomes de lumière à la pointe des grandes herbes, et des oiseaux qui, deux à deux, passaient à tire-d'aile et se dirigeaient soit dans les foin, soit dans les blés, soit dans les buissons, vers des nids qu'on ne voyait pas.

3. De loin en loin se promenaient des malades ou des vieillards que le printemps rajeunissait ou rendait à la vie ; et dans les endroits plus ouverts du vent, des troupes d'enfants lançaient des cerfs-volants à longues banderoles frissonnantes, et les regardaient à perte de vue, fixés dans le clair azur comme des écussons blancs, ponctués de couleurs vives.

FROMENTIN.

II. — Exercices.

1. Classez les verbes du texte ci-dessus dans l'un des trois groupes. Dans les groupes qui comprendront plusieurs verbes, on classera ces verbes dans l'ordre alphabétique.
2. Copiez le § 3 de la lecture *« La végétation au printemps »*, page 169 et indiquez, en abrégé, à la suite des adjectifs et à la suite des pronoms, de quelle sorte de pronom ou de quelle sorte d'adjectif il s'agit.
Exemple : Pendant que tu (pron. pers.) jouais, ...

Analyse.

3. Distinguez les propositions et marquez leurs rapports. (Premier et deuxième quatrains de la poésie *« Le premier sourire du printemps »*, page 170).
4. Même travail avec le § 3 du texte ci-dessus.
5. Dans ce dernier paragraphe, analysez chacun des mots suivants : des vieillards que le printemps rajeunissait.
6. Analysez les pronoms dans les phrases suivantes :
Crois-tu que ce soit seulement pour te donner des marguerites, qu'elle a versé cet océan d'herbe et de fleurs ? Non, amie ; elle a d'abord servi ce banquet à nos humbles frères et sœurs par lesquels elle nous nourrit.

Conjugaison.

7. Lire le texte ci-dessus au présent, puis au futur, en commençant à : je quittai la ville... Ecrire le second paragraphe au futur.
8. Ecrire au présent le début du § 1 *« Le retour des cigognes »*, page 168, jusqu'à : C'est ainsi qu'il rentre dans ses habitudes.
9. Copiez le § 1 de la lecture n° 87, page 170, *« Joie printanière »* en soulignant d'un trait les participes présents, de deux traits les adjectifs verbaux.
10. Faites accorder, s'il y a lieu, les participes passés :
Les cigognes sont arrivées. Elles ont franchi les mers. Peut-être ont-elles vu le Nil et les pyramides d'Egypte. On les a vu à leur arrivée. Quelques vieilles ont dit : « Nous les avons revu, nous leur avons parlé, elles nous ont répondu. » L'aide et la protection qu'elles nous ont donné l'an dernier, elles nous l'accorderont cette année encore. Sans elles, les deux rives de la Lauter seraient infestées de reptiles.
11. Conjuguez les verbes suivants :
S'en aller (mode indicatif, temps présent, passé simple, passé composé, je m'en suis allé(e) ; rajeunir (mode conditionnel, présent et passé) ; rendre (mode subjonctif, présent, imparfait. Il veut que je rende... Il voulait que je rendisse) ; se promener, cueillir, prendre, sortir, faire (mode impératif).
12. Conjuguez au présent et à l'imparfait du mode indicatif :
Chaque jour, je fais la conquête de ces petites fleurs, les cueille, les amasse, les lie, les rapporte à la maison. (*Attention ! Distinguez bien, à l'imparfait, le radical et la terminaison.*)
13. Conjuguez la phrase ci-dessus au passé composé, en variant le complément à chaque personne : primevères, jacinthes, narcisses, mugets..., etc.
Exemple : Chaque jour, j'ai fait la conquête de ces petites fleurs, les ai cueilli, amassé, lié, rapporté à la maison.

Composition française.

Révision trimestrielle.

A. — La phrase.

1. Pronom personnel **en**. Pronoms relatifs **qui, que, dont, où, auquel**. Complétez les phrases suivantes avec le pronom convenable :
Kobus se rend à la brasserie... il a l'habitude de rencontrer ses amis ; il leur parle de la ferme d'... il arrive. Le professeur... les jambes maigres étaient terminées par des souliers larges et carrés, entra et dit : « les cigognes sont arrivées : il y... a deux sur l'église. La cigogne... la queue blanche faisait l'admiration des curieux, avait replié ses ailes. Kobus... le rabbin fit des reproches, parce qu'il riait, ne répondit rien. Les oiseaux, ... les enfants suivirent, s'envolèrent vers l'extrémité de la ville ... les fossés, sans eux, seraient infestés de lézards et vers les rives de la Lauter, ... l'on ne verrait que des reptiles, si les cigognes ne les mangeaient.
2. Mots de liaison : **car, parce que, tandis que, soit que... soit que... à peine a-t-il... que**. Exprimez, en employant ces mots ou ces expressions, les idées suivantes :
Le corf boit, l'oreille au guet ; il a peur d'être surpris. — Le printemps les a rendues gaies : les petites filles rient. — Le bûcheron travaille courageusement ; il a peut-être hâte d'avoir achevé sa besogne ; il a peut-être été ragaillardi par la joie printanière. (*Soit qu'il ait...*). — Mars prépare en secret le printemps ; pendant ce temps, les hommes vaquent à leurs occupations. — Le printemps vient à peine de fleurir les arbres fruitiers ; aussitôt, il lace les roses dans leur corset de velours. — Tu dors encore ; le soleil brille sur les jeunes prairies. — Tu t'amusais à cueillir les premières fleurs printanières ; pendant ce temps, la nature a revêtu sa robe verte aux plis immenses. — Le professeur a annoncé l'arrivée des cigognes ; aussitôt, les buveurs se sont précipités pour les voir. (*À peine le professeur eut-il...*). — Kobus a-t-il eu honte de ce que lui dit le rabbin ? A-t-il eu peur de parler en public ? Il n'a pas engagé la discussion. (*Soit qu'il eût...*).

B. — Le paragraphe.

Les actions.

3. En employant des participes présents, exprimez la succession et l'enchaînement des actions sur le modèle de la phrase : Je vois la petite Suzel savonnant le linge puis le battant... etc. (Exercice 1, p. 133.)
Je vois Kobus se rendant à la brasserie et retrouvant là ses amis ; chacun (*s'empresse*)... la petite Lotchen (*déposer*)... ; lui (*prendre la chope* ; la lever... etc., p. 168, § 1.)
4. Avec plusieurs infinitifs : Tous les habitants regardent la cigogne ; ils la voient... (*elle vole, elle se pose à terre... etc., pages 168 et 169*). — Je me représente le printemps comme un ouvrier gracieux et diligent ; je le vois repasser les collerettes des pâquerettes... (*Suivez le texte, page 170.*)
5. Les mouvements et les attitudes. — Revoir §§ 4 et 5, p. 146 ; poésie, p. 118. En utilisant les détails qui peuvent vous servir (§§ 2 et 4, p. 168), montrez M. le Professeur Speck, dans la rue, regardant les cigognes.
Kobus boit une chope (§ 1, p. 168). — Montrez de même une fillette admirant une belle fleur et en respirant le parfum. — La grand'mère buvant une tasse de bon café.

La description.

6. La silhouette. En trois lignes, l'auteur nous a montré M. le Professeur Speck (p. 168). Vous chercherez dans vos textes la silhouette du fermier Christel, du chien Mopsel (p. 129) de la petite Lotchen (p. 168). — Vous montrerez de même quelques-uns de vos camarades à votre choix, sans les nommer, mais de façon qu'on les reconnaisse.
7. Les détails caractéristiques. Recherchez, dans les lectures de la semaine, les détails qui précisent l'aspect des fleurs printanières et ajoutez-en quelques-uns : *Ex. Les mugnets aux mille clochettes*. Vous avez fait un bouquet de diverses fleurs. Décrivez-le brièvement en utilisant les détails caractéristiques que vous aurez ainsi trouvés.

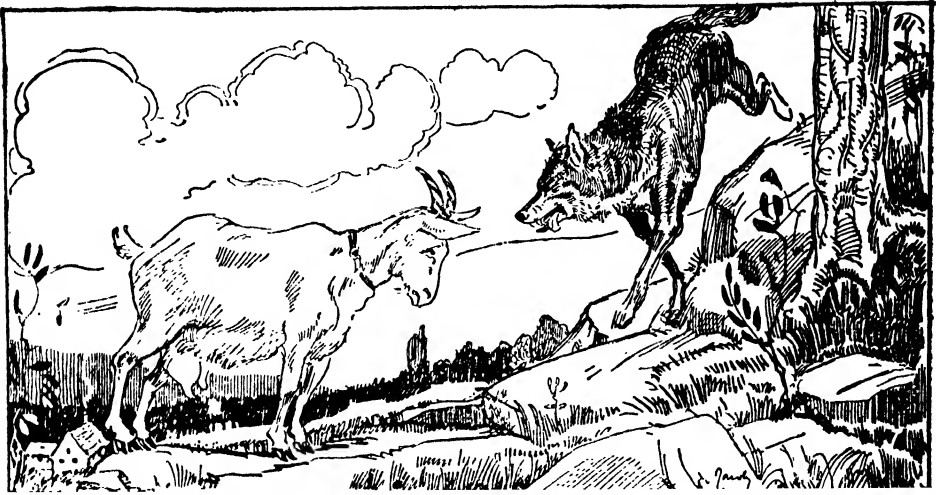
Le dialogue.

- Qu'il soit naturel et animé. Relisez l'Avare (p. 142) ; l'Honneur du nom (p. 67) ; La Provocation (p. 68).
8. Le rabbin et une vieille femme causent, en regardant les cigognes. Deux petites filles, tout en cueillant des fleurs, parlent du retour des hirondelles.

C. — Composition française.

9. Les giboulées de mars ou d'avril.
10. Sur le chemin de l'école, un beau matin d'avril.
11. Le retour des hirondelles. (*On attendra qu'elles arrivent et on s'efforcera de faire un récit vivant comme celui d'Eckmann-Chatrian (« Le retour des cigognes. »)*
Voir : Le français par les choses. C. E., pp. 101, 103, 105, 117.

Lecture supplémentaire du mois.



89. — La chèvre de M. Seguin.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut, le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'étaient, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté. Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait :

« C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une. »

Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habitât mieux à demeurer chez lui.

Ah ! qu'elle était jolie, la petite chèvre de M. Seguin ! Qu'elle était jolie, avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande !... Et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuille. Un amour de petite chèvre !...

M. Seguin avait, derrière sa maison, un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et, de temps en temps, il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse, et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

« Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi ! »

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya. Un jour, elle se dit en regardant la montagne :

« Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou !... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos !... Les chèvres, il leur faut du large. »

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur la longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, et faisant : « Mè !... » tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

« Écoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous. Laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah ! mon Dieu ! ... Elle aussi ! » cria M. Seguin stupéfait.

Et du coup il laissa tomber son écuelle. Puis, s'asseyant dans l'herbe, à côté de sa chèvre :

« Comment, Blanquette, tu veux me quitter ? »

Blanquette répondit :

« Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici ? — Oh ! non, monsieur Seguin. — Tu es peut-être attachée de trop court ; veux-tu que j'allonge la corde ? — Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? Qu'est-ce que tu veux ? — Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin. — Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup, dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra ? — Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement cornées que toi... Tu sais bien, la vieille Renaude qui était ici l'an dernier ? Une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit, puis, le matin, le loup l'a mangée.

— Pécaïre ! Pauvre Renaude ! ... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine ! ... dit M. Seguin ; mais qu'est-ce qu'on leur a donc fait, à mes chèvres ? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine, et de peur que tu ne rompes la corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours. »

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné que la petite s'en alla.

* * *

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête...

Plus de corde, plus de pieu, rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe ! Jusque par-dessus les cornes... Et quelle herbe ! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes. C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc ! ... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux ! ...

La chèvre blanche, à moitié soule, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop ! la voilà partie, la tête en avant, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout. On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette ! Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil.

Une fois, s'avancant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

« Que c'est petit ! dit-elle ; comment ai-je pu tenir là-dedans ? »

Pauvrette ! De se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde.

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin...

* * *

Tout à coup, le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir...

« Déjà ! » dit la petite chèvre ; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait que le toit avec un peu de fumée ; elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gérfaut qui rentrait la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... Puis ce fut un long hurlement dans la montagne.

« Hou ! hou ! »

Elle pensa au loup ; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé. Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— « Hou ! hou ! ... » faisait le loup.

— « Reviens ! reviens ! ... » criait la trompe.

Blanquette eut envie de rentrer ; mais, en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pourrait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient...

C'était le loup.

* * *

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là, regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas ; seulement, quand elle se retourna il se mit à rire méchamment :

— « Ha ! ha ! La petite chèvre de M. Seguin ! » et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite ; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

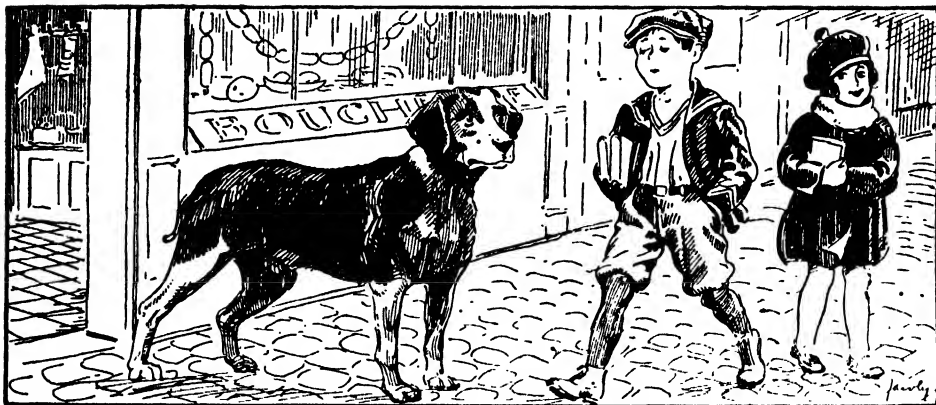
Ah ! la brave chevrette ! Comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe, puis elle retournait au combat la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait :

« Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube ! »

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie.

« Enfin ! » dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang.

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.



90. — Frédéric le courageux.

1. Louison et Frédéric s'en vont à l'école par la rue du village. Le soleil rit et les deux enfants chantent. Ils chantent comme le rossignol, parce qu'ils ont comme lui le cœur gai. Ils chantent une vieille chanson qu'ont chantée leurs grand'mères quand elles étaient des petites filles et que chanteront un jour les enfants de leurs enfants ; car les chansons sont de frères immortelles¹ ; elles volent de lèvres en lèvres à travers les âges. Les lèvres, un jour décolorées, se taisent les unes après les autres, et la chanson vole toujours. Il y a des chansons qui nous viennent du temps où tous les hommes étaient bergers et toutes les femmes bergères. C'est pourquoi elles ne parlent que de moutons et de loups.

2. Louison et Frédéric chantent ; leur bouche est ronde comme une fleur et leur chanson s'élance, aigrette et claire, dans l'air matinal. Mais voici que soudain le son hésite dans le gosier de Frédéric.

Quelle puissance invisible a donc étranglé la chanson dans la gorge de l'écolier ? — C'est la peur. Chaque jour il rencontre fatalement au bout de la rue du village le chien du charcutier, et chaque jour il sent à cette vue son cœur se serrer et ses jambes mollir². Pourtant le chien du charcutier ne l'attaque ni le menace. Il est paisiblement assis sur le seuil de la boutique de son maître. Mais il est noir, il a l'œil fixe et sanglant ; des dents aiguës et blanches lui sortent des babouines³. Il est effrayant. Et puis, il repose au milieu de chair à pâté et de hachis de toute sorte. Il en semble plus terrible. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait tout ce carnage, mais il y règne⁴. C'est une bête farouche que le chien du charcutier. Aussi, du plus loin que Frédéric aperçoit l'animal sur le seuil, il saisit une grosse pierre, à l'exemple des hommes qu'il a vus s'armer de la sorte contre les chiens hargneux, et il va rasant le mur opposé à la maison du charcutier.

3. Cette fois encore il en a usé⁵ pareillement. Louison s'est moquée de lui. Elle ne lui a tenu aucun de ces propos violents auxquels on répond d'ordinaire par des propos plus violents encore. Non, elle ne lui a rien dit : elle n'a pas cessé de chanter. Mais elle a changé de voix et elle s'est mise à chanter d'un ton si railleur⁶, que Frédéric en a rougi jusqu'aux oreilles. Alors il se fit un grand travail dans sa petite tête. Il comprit qu'il faut craindre la honte plus encore que le danger. Et il eut peur d'avoir peur.

Aussi, quand, au sortir de l'école, il revit le chien du charcutier, il passa fièrement devant l'animal étonné

ANATOLE FRANCE. *Nos enfants* (Hachette et Cie, édit.).

1. Les chansons ne meurent pas ; elles se transmettent de lèvres en lèvres : ce sont des immortelles ; elles sont frères, parce qu'elles n'existent qu'au moment où on les chante. — 2. Fléchir, plier. — 3. Les lèvres pendantes du chien. — 4. Il a l'air d'être le maître du magasin, et cela le rend redoutable. — 5. Il a agi. — 6. Si moqueur.

91. — La peur.

1. J'étais à la campagne, en pension chez un ministre ¹ appelé M. Lambercier. J'avais pour camarade mon grand cousin Bernard, qui était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve.

2. Un soir d'automne qu'il faisait très obscur, il me donna la clef du temple et me dit d'aller chercher, dans la chaire, la Bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur ², quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

3. Je partis sans lumière ; si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière : je le traversai gaillardement ; car, tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

4. En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine ³. La porte ouverte, je voulus entrer ; mais à peine eus-je fait quelques pas que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux ; je rétrograde ⁴, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurèrent.

Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'église. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête, et, quoique la chaire fût à droite et que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche ; je m'embarrassais dans les bancs, je ne savais plus où j'étais, et, ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable ⁵. Enfin, j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

5. Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, et, confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mlle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide ⁶ cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition ⁷.

6. A l'instant, toutes mes frayeurs cessent et ne me laissent que celle ⁸ d'être surpris dans ma fuite : je cours, je vole au temple ; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire ; j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas ; dans trois sauts je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte ; j'entre dans la chambre hors d'haleine ; je jette la Bible sur la table, effaré ⁹ mais palpitant d'aise d'avoir prévenu ¹⁰ le secours qui m'était destiné.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

1. Ministre : pasteur protestant. — 2. Piquer d'honneur : pour exciter mon amour-propre. — 3. Fermeté romaine : un courage digne d'être comparé à celui des Romains. — 4. Rétrograder, c'est revenir sur ses pas. — 5. Dans une émotion que je ne puis exprimer. — 6. Le mot est employé par ironie, puisque nous savons que Bernard était fort poltron. — 7. On aurait félicité Bernard, et on se serait moqué de Jean-Jacques. — 8. Je n'éprouve plus que la peur d'être surpris dans ma fuite. — 9. Effaré : extrêmement troublé. — 10. Prévenu : devancé.

92. — Le capitaine Harvey.

1. Dans la nuit du 17 mars 1870, le capitaine Harvey faisait son trajet habituel de Southampton à Guernesey. Une brume couvrait la mer. Le capitaine Harvey était debout sur la passerelle du steamer¹ et manœuvrait avec précaution, à cause de la nuit et du brouillard. Les passagers dormaient. Le « Normandy » était un très grand navire, le plus beau peut-être des bateaux-poste² de la Manche... Le brouillard s'épaississait... L'obscurité était absolue ; une sorte de plafond bas enveloppait le steamer ; on distinguait à peine la pointe des mâts...

2. Tout à coup, dans la brume, une noirceur surgit, fantôme et montagne, un promontoire d'ombre³ courant dans l'écume et trouant les ténèbres. C'était la « Mary », grand steamer à hélice, venant d'Odessa, allant à Grimsby, avec un chargement de cinq cents tonnes de blé ; vitesse énorme, poids immense. La « Mary » courait droit sur le « Normandy ». Nul moyen d'éviter l'abordage, tant ces spectres de navires dans le brouillard se dressent vite. Ce sont des rencontres sans approche. Avant qu'on ait achevé de les voir, on est mort. La « Mary », lancée à toute vapeur, prit le « Normandy » par le travers⁴, et l'éventra. Du choc, elle-même, avariée, s'arrêta.

3. Il y avait sur le « Normandy » vingt-huit hommes d'équipage, une femme de service et trente et un passagers, dont douze femmes.

La secousse fut effroyable. En un instant, tous furent sur le pont, hommes, femmes, enfants, demi-nus, courant, criant, pleurant. L'eau entraît furieuse. La fournaise de la machine, atteinte par le flot, râlait. Le navire n'avait pas de cloisons étanches⁵ ; les ceintures de sauvetage manquaient.

4. Le capitaine Harvey, droit sur la passerelle de commandement, cria :

« Silence, tous, et attention ! Les canots à la mer. Les femmes d'abord, les passagers ensuite. L'équipage après. Il y a soixante personnes à sauver. » On était soixante et un. Mais il s'oubliait.

On détacha les embarcations. Tous s'y précipitaient. Cette hâte pouvait faire chavirer les canots. Ockleford, le lieutenant et les trois contremaîtres, Goodwin, Bennett et West, continrent cette foule éperdue d'horreur. Dormir, et tout à coup, et tout de suite, mourir, c'est affreux. Cependant, au-dessus des cris et des bruits, on entendait la voix grave du capitaine, et ce bref dialogue s'échangeait dans les ténèbres :

« Mécanicien Locks ! — Capitaine ! — Comment est le fourneau ? — Noyé. — Le feu ? — Eteint. — La machine ? — Morte. » — Le capitaine cria : « Lieutenant Ockleford ! Le lieutenant répondit : « Présent. » Le capitaine reprit : « Combien avons-nous de minutes ? — Vingt. — Cela suffit, dit le capitaine. Que chacun s'embarque à son tour. Lieutenant Ockleford, avez-vous vos pistolets ? — Oui, capitaine — Brûlez la cervelle à tout homme qui voudrait passer avant une femme. » Tous se turent. Personne ne résista, cette foule sentant au-dessus d'elle cette grande âme. La « Mary », de son côté, avait mis ses embarcations à la mer, et venait au secours de ce naufrage qu'elle avait fait.

5. Le sauvetage s'opéra avec ordre et presque sans lutte. Il y avait, comme toujours, de tristes égoïsmes : il y eut aussi de pathétiques⁶ dévouements. Harvey, impassible⁷ à son poste de capitaine, commandait, dominait, dirigeait, s'occupait de tout et de tous, gouvernait avec calme cette angoisse, et semblait donner des ordres à la catastrophe. On eût dit que le naufrage lui obéissait. A un certain moment il cria :

« Sauvez Clément ! » Clément, c'était le mousse, un enfant.

Le navire décroissait lentement dans l'eau profonde. On hâtait le plus possible le va-et-vient des embarcations entre le « Normandy » et la « Mary ».

« Faites vite », criait le capitaine.

6. A la vingtième minute le steamer sombra. L'avant plongea d'abord, puis l'arrière. Le capitaine Harvey, debout sur la passerelle, ne fit pas un geste, ne dit pas un mot, et entra immobile dans l'abîme. On vit, à travers la brume sinistre, cette statue⁸ noire s'enfoncer dans la mer.

7. Ainsi finit le capitaine Harvey. Pas un marin de la Manche ne l'égalait. Après s'être imposé toute sa vie le devoir d'être un homme, il usa en mourant du droit d'être un héros.

VICTOR HUGO. *Pendant l'exil.*

1. Bateau à vapeur (prononcez : stimeur). — 2. Bateaux qui font les services rapides, et transportent voyageurs et dépêches. — 3. Un promontoire est un cap élevé ; ici, le mot désigne la masse sombre qui surgit tout à coup dans les ténèbres. — 4. Par le côté. — 5. Des cloisons arrêtant l'onvahissement de l'eau. — 6. Des dévouements émouvants. — 7. Ne laissant paraître aucune émotion. — 8. Le capitaine, ne bougeant pas, a l'air d'une statue.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Frédéric le courageux*, page 177. — 1. Où vont les enfants? Pourquoi chantent-ils? — 2. Pourquoi Frédéric s'arrête-t-il, soudain, de chanter? — 3. Dites ce qui rend le chien effrayant. — 4. Comment Louise s'est-elle moquée de Frédéric? Quel est le grand travail qui s'est fait dans la petite tête de Frédéric? (*Dites : Frédéric a compris...*)
- B. — *La peur*, page 178. — 1. Jean-Jacques se moquait beaucoup de... ; aussi M. Lam-borrier résolut de... — 2. Comment Jean-Jacques traverse-t-il le cimetière? Que croit-il entendre en entrant dans le temple? Qu'éprouve-t-il? Que fait-il? — 3. Pourquoi n'entra-t-il pas dans la maison? — 4. Pourquoi, lorsqu'il rapporte la Bible, Jean-Jacques est-il palpitant d'aise?
- C. — *Le Capitaine Harvey*, page 179. — 1. Le Normandy fait naufrage, parce que... — 2. Quels ordres donne le capitaine Harvey? — 3. La machine est morte, c'est-à-dire qu'elle... Avant de mourir, on l'a entendue qui... (§ 3) comme... 4. Opposez le calme du capitaine à l'affolement des passagers (*suivez le texte et notez les détails caractéristiques*). — 5. Pourquoi peut-on dire que le capitaine Harvey est un héros?

II. — Vocabulaire. — La volonté.

N. — La volonté, le dessein, la délibération, la résolution, la détermination. — La force de caractère, la fermeté, la fougue, l'impétuosité, l'obstination, l'entêtement, l'opiniâtreté, la témérité, l'héroïsme. L'hésitation, la tergiversation, l'irrésolution, la crainte, l'appréhension, l'affolement, la poltronnerie, la lâcheté, la couardise.

Adj. — Ferme, viril, résolu, inflexible, tenace, obstiné, fougueux, audacieux, téméraire, indomptable, héroïque. — Craintif, timoré, pusillanime, peureux, poltron, lâche, couard.

V. — Se résoudre, prendre un parti, s'enhardir, s'aventurer, affronter, s'entêter, s'obstiner, s'acharner, triompher, hésiter, tergiverser, se décourager, perdre la tête, s'affoler, désespérer de..., renoncer à....

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Trouvez les noms correspondant aux adjectifs et aux verbes suivants : Hésiter, *l'hésitation* ; s'entêter, *l'entêtement* ; hardi, désespérer, ferme, libre, craintif, fougueux, s'affoler, habituel, responsable, acharné, renoncer, volontaire, tergiverser, téméraire, se résoudre, tenace, s'obstiner, poltron, vantard, fanfaron, héroïque.
2. Trouvez le contraire des mots ou des expressions suivantes : Résolu, *irrésolu* ; volontairement, responsable, prudemment, décourager, se rassurer, la réussite, le succès, la résolution, une volonté chancelante, fuir le danger, garder son sang-froid, la fermeté de caractère.
3. Employez l'un des mots suivants de la famille de vouloir : volonté, volontaire, volontiers, involontaire, bienveillant, volé, bienveillance, malveillance. V..., c'est pouvoir. Mais il faut bien distinguer la..., qui n'est qu'une résolution sans force et sans effet, de la volonté. — Avant la levée en masse, la Révolution fit appel aux... — Pour cette représentation, nous comptons sur le concours... de plusieurs artistes. — Cet incendie est attribué à la... — Je vous aiderai..., vous pouvez compter sur ma... — Excusez ce mouvement..., je n'avais plus tout mon sang-froid.
4. Servez-vous du dictionnaire. Cherchez le sens de : timoré, viril, appréhender, tergiverser, et employez ces mots dans une phrase qui en montrera le sens.
5. Texte à compléter avec les mots suivants : terrible, héroïque, terreur, colère, trembler. Au début d'une bataille, Turenne se sentit saisi d'une telle... que son visage pâlit et que ses membres se mirent à... Jetant sur tout son corps un regard de... : « Ah ! vieille carcasse, tu trembles, dit-il, tu... bien plus si tu savais où je vais te mener ! » Et, se précipitant à l'endroit où le feu était le plus..., il fut plus... qu'il ne l'avait jamais été.

Grammaire.

I. — Les formes du verbe.

La poule et ses poussins.

Ils sont nourris, réchauffés, couvés une seconde fois par cette bonne mère. Elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre.

Paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse. Elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle effraie souvent l'oiseau carnassier qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher ailleurs une proie plus facile. D'après GUÉNEAU.

II. — Leçon.

1^o

La poule effraie l'oiseau carnassier.

Forme active. — Un verbe est à la forme active quand il se conjugue sans auxiliaire au présent, à l'imparfait, au passé simple, au futur simple.

Ordinairement, le sujet d'un verbe à la forme active fait l'action exprimée par ce verbe.

2^o

Les poussins sont réchauffés par cette bonne mère.

Forme passive. — Un verbe est à la forme passive quand il se conjugue à tous les modes et à tous les temps avec l'auxiliaire être.

Le sujet d'un verbe à la forme passive subit l'action exprimée par ce verbe.

3^o

Elle s'oublie... tu te sauves..., l'oiseau s'éloigne.

Forme pronominale. — Un verbe est à la forme pronominale quand il se conjugue avec un pronom personnel complément, à la même personne que le sujet et désignant le même être ou la même chose.

4^o

S'il pleut, la poule abrite les poussins sous ses ailes.

Les verbes impersonnels expriment une action qui ne peut être attribuée à aucune personne. Ils ne se conjuguent qu'à la troisième personne du singulier.

III. — Exercices.

1. Copiez le texte ci-dessus et soulignez d'un trait la forme active, de deux traits la forme passive, d'un pointillé... la forme pronominale.
2. Mettez à la forme passive les verbes en italique dans les propositions suivantes. Ex. : La poule effraie la bête carnassière ; la bête carnassière est effrayée par la poule. Le chien n'effraie pas Louison. Le chien effraie-t-il Frédéric ? Un chien hargneux mord les passants. Un dogue effrayant gardait la boutique du charcutier. Jean-Jacques avait ennuyé toute la famille Lamborecier par ses vantardises. Leur vieille grand'mère a chanté bien souvent cette chanson. Je crains que le vent n'ait fermé la porte. Je ne pense pas que la pluie l'ait surprise en chemin. On apprit que le steamer avait coulé le voilier.
3. Distinguez la forme passive de la forme active. Analysez les verbes en italique. Je suis arrivé. Je suis venu plus tôt que de coutume. Je fus envoyé au temple en pleine nuit. A peine fus-je entré que ma lumière s'éteignit. Je fus saisi d'une terreur invincible. Le paquebot fut abordé en pleine nuit par un navire lourdement chargé. Les canots furent mis à la mer. Les passagers et l'équipage furent sauvés par le navire abordeur.
Exemple : suis venu : v. venir, 3^e gr., forme active, mode ind., t. passé composé, 1^{re} p. du sing. fus envoyé : v. envoyer, 1^{er} gr., forme passive, mode ind., t. passé simple, 1^{re} p. du sing.
4. Conjuguez oralement au mode indicatif : être envoyé, être effrayé, être reçu. Conjuguez ces verbes par écrit, 1^o au passé simple : je fus envoyé(e)..., 2^o au passé composé : j'ai été envoyé(e)...
5. Conjuguez au mode conditionnel (présent et passé) les verbes : frapper, mordre (f. passive.) Si je m'approchais, je serais frappé(e)..., je serais mordu(e). Un pas de plus, j'aurais été frappé(e)..., j'aurais été mordu(e).
6. Conjuguez au mode subjonctif. On craint que je sois arrêté(e)... que j'aie été surpris(e)... On craignait que je fusse arrêté(e)... que j'eusse été surpris(e)...

Orthographe.

Etudiez le texte suivant. Distinguez bien l'imparfait (chaque jour je me levais...) du passé simple (un jour, je frappai... je sentis).

La jeunesse de Michelet.

La faim n'a pas été le seul tourment de mon enfance. Je me souviens que j'ai eu froid. Nous n'allumions jamais de feu dans notre grande chambre. En toute saison, je portais un petit habit mince. La bise me transperçait jusqu'à la moelle des os. N'importe, malgré l'hiver et les engelures, je me levais avant le jour pour étudier.

Je me rappelle que dans ce malheur accompli, privations du présent, craintes de l'avenir, l'ennemi étant à deux pas (1814) et mes compagnons de classe se moquant de moi tous les jours, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même ; sans feu, la neige couvrant tout, ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblant finir pour moi, je frappai de ma main crevée par le froid sur ma table de chêne, et sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir.

Composition française.

A. La phrase.

Essayons de comprendre en imitant.

1. C'est une bête farouche, que le chien du charcutier (p. 177, § 2). L'adjectif étant placé le plus près possible du début de la phrase, l'attention est attirée sur l'aspect farouche du chien (qui paraîtrait certainement moins redoutable, si l'on disait : *Le chien du charcutier est un animal farouche*). Exprimez, avec la tournure : c'est... que..., les idées suivantes : Le capitaine Harvey était un homme courageux. — Le Normandy était un magnifique steamer. — Mon père est un bel homme. — Compère Renard est un animal des plus rusés. — Le cousin Bernard est un grand poltron.

2. Leur chanson s'élance, aigrette et claire, dans l'air matinal (p. 177, § 2).

Vous pouvez exprimer la même idée de différentes façons en changeant la place des adjectifs et du complément du verbe. Par exemple : *Dans l'air matinal leur chanson s'élance, aigrette et claire*. — Trouvez deux ou trois autres constructions possibles. — Quelle est celle qui donne le mieux l'impression que la chanson monte allégrement dans l'air ? *Votre réponse vous montrera qu'on place le plus près possible du début de la phrase les mots sur lesquels on veut attirer l'attention*.

— Groupiez en une seule phrase les propositions qui suivent (les mots exprimant les idées à mettre en évidence sont en italique). — Le chien est furieux ; il a la gueule baveuse ; il bondit sur les enfants effrayés. — Le chien est *furieux* ; il aboie et menace de ses crocs les enfants effrayés. — Jean-Jacques Rousseau se voit exposé aux railleries ; il est *confus* ; il retourne au temple pour y prendre la Bible. — Relevez dans le § 4, p. 178, la phrase où, par un procédé analogue, la honte éprouvée par l'auteur est mise en évidence.

B. — Le paragraphe.

Essayons de comprendre la construction des paragraphes.

3. Écrivez la phrase qui renferme l'idée dominante du § 6, p. 178. — Remarquez que toutes les autres phrases de ce paragraphe montrent que Rousseau n'hésite plus, que son amour-propre a vaincu sa peur : ces phrases, qui sont des actions successives, *développent* l'idée dominante.

— En de courts paragraphes, développez (en indiquant des actions successives) les idées suivantes : Vous avez obéi sans hésiter, un jour que votre mère vous a dérangé de votre jeu pour vous envoyer en commission. — Frédéric n'a plus peur du chien. — Le capitaine Harvey garde tout son sang-froid au moment de l'abordage.

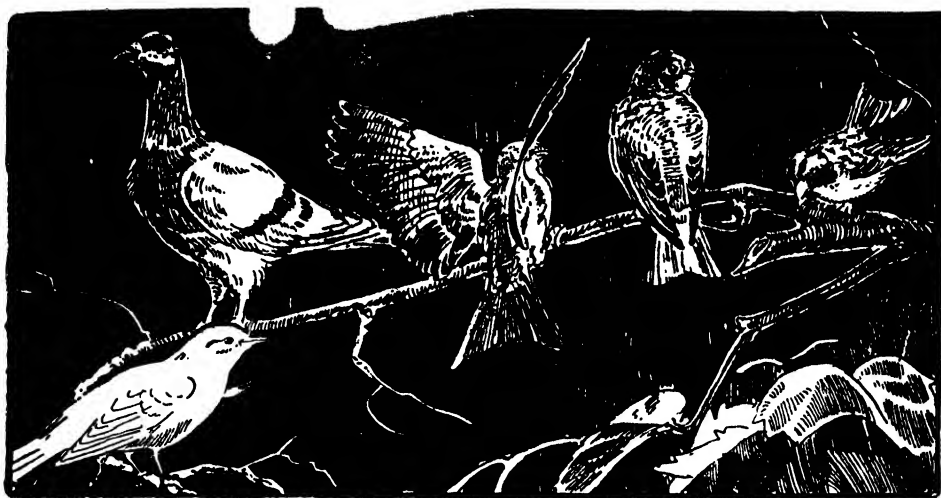
C. — Composition française.

4. *Essayons de comprendre comment on construit un devoir.*

Relisez le récit de J.-J. Rousseau, p. 178. Vous en distinguerez facilement les parties principales : 1^o Rousseau est mis à l'épreuve §§ 1 et 2. — 2^o L'épreuve. (C'est le récit mouvementé de l'expédition nocturne, avec ses péripéties : un bon départ, une première tentative infructueuse, une seconde, plus malheureuse encore : l'affolement) §§ 3 et 4. — 3^o La peur vaincue. Victoire ! §§ 5 et 6.

5. Vous avez eu peur. — Notez d'abord tout ce qui vous vient à l'esprit — avec la seule préoccupation d'être exact et sincère. — Établissez un plan, en résumant par une phrase l'essentiel de ce que vous voulez montrer dans chaque paragraphe de votre devoir. — Ensuite, vous écrivez votre brouillon.

6. La frayeur du souriceau. — La Fontaine vous indique les circonstances dans lesquelles le souriceau a été effrayé. (Rapportez-les, en quelques phrases descriptives.) — Vous imaginerez ce qui peut nous peindre la frayeur du souriceau. (Demandez-vous : à quoi peut-il bien penser ? que peut-il bien faire ? En quel état se présente-t-il à sa mère ?). — Sa mère le rassure...



93. — La nuit d'un merle blanc.

Chassé de son nid, par son père, le merle blanc cherche un gîte pour la nuit.

1. Surpris par la nuit, je fus obligé de chercher un gîte dans le bois.

2. Tout le monde se couchait lorsque j'arrivai. Les pies et les geais, qui, comme on le sait, sont les plus mauvais coucheurs ¹ de la terre, se chamaillaient de tous côtés. Dans les buissons piaillaient les moineaux, en piétinant les uns sur les autres. Au bord de l'eau marchaient gravement deux hérons, perchés sur leurs longues échasses dans l'attitude de la méditation. D'énormes corbeaux à moitié endormis se posaient lourdement sur la pointe des arbres les plus élevés et nasillaient ² leurs prières du soir. Plus bas, les mésanges se pourchassaient encore dans les taillis, tandis qu'un pivert ébouriffé ³ poussait son ménage, pour le faire entrer dans le creux d'un arbre. Des phalanges de friquets ⁴ arrivaient des champs en dansant dans l'air comme des bouffées de fumée, et se précipitaient sur un arbrisseau qu'elles couvraient tout entier. Des pinsons, des fauvettes, des rouges-gorges se groupaient légèrement sur des branches découpées comme des cristaux sur une girandole ⁵. De toutes parts résonnaient des voix qui disaient bien distinctement : « Allons, ma femme ! — Allons, ma fille ! — Venez, ma belle ! — Par ici, ma mie ! — Me voilà, mon cher. — Adieu, mes amis ! Dormez bien, mes enfants ! »

3. Je me dirigeai d'abord vers un fossé où se rassemblaient des étourneaux ⁶. Ils faisaient leur toilette de nuit avec un soin tout particulier, et je remarquai que la plupart d'entre eux avaient les ailes dorées et les pattes vernies : c'étaient les élégants de la forêt. Ils étaient assez bons enfants, et ne m'honorèrent d'aucune attention. Mais leurs propos étaient si creux, si pleins de fatuité, qu'il me fut impossible d'y tenir.

4. J'allai ensuite me percher sur une branche où s'alignaient une demi-douzaine d'oiseaux de différentes espèces. Je pris modestement la dernière place à l'extrémité de la branche, espérant qu'on m'y souffrirait. Par malheur, ma voisine était une vieille colombe, aussi sèche qu'une girouette rouillée. Au moment où je m'approchai d'elle, le peu de plumes qui couvraient ses os était l'objet de sa sollicitude ; elle feignait de les éplucher, mais elle eût trop craint d'en arracher une : elle les passait seulement en revue pour voir si elle en avait son compte. A peine l'eus-je touchée du bout de l'aile qu'elle se redressa

1. Des oiseaux à mauvais caractère. — 2. Récitaient, en parlant du nez. — 3. Aux plumes rebroussées. — 4. Des vols de petits moineaux. — 5. Les girandoles sont des lustres garnis de cristaux taillés. — 6. Passereaux au plumage noir et blanc.

majestueusement. « Qu'est-ce que vous faites donc ici, monsieur ? me dit-elle en pinçant le bec. » Et, m'allongeant un grand coup de coude, elle me jeta à bas avec une vigueur qui eût fait honneur à un portefaix.

5. Je tombai dans une bruyère où dormait une grosse golinotte ¹. Elle était si rebondie, si épanouie, si bien assise sur son triple ventre, qu'on l'eût prise pour un pâté dont on avait mangé la croûte. Je me glissai furtivement près d'elle. — « Elle ne s'éveillera pas, me disais-je, et, en tout cas, une si bonne grosse maman ne peut pas être bien méchante. » Elle ne le fut pas, en effet. Elle ouvrit les yeux à demi, et me dit en poussant un léger soupir :

« Tu me gênes, mon petit, va-t'en de là. »

6. Au même instant, je m'entendis appeler : c'étaient des grives qui, du haut d'un sorbier, me faisaient signe de venir à elles. — « Voilà enfin de bonnes âmes », pensai-je. Elles me firent place en riant comme des folles, et je me fourrai lestement dans leur groupe emplumé. Mais je ne tardai pas à juger que ces dames avaient mangé plus de raisin qu'il n'est raisonnable de le faire ; elles se soutenaient à peine sur les branches, et leurs plaisanteries de mauvaise compagnie, et leurs éclats de rire me forcèrent de m'éloigner.

7. Je commençais à désespérer, et j'allais m'endormir dans un coin solitaire, lorsqu'un rossignol se mit à chanter. Tout le monde aussitôt fit silence. Hélas ! que sa voix était pure ! que sa mélancolie même paraissait douce ! Loin de troubler le sommeil d'autrui, ses accords semblaient le bercer. Personne ne songeait à le faire taire, personne ne trouvait mauvais qu'il chantât sa chanson à pareille heure ; son père ne le battait pas ²,.....

8. « Il n'y a donc que moi, m'écriai-je, à qui il soit défendu d'être heureux ! Partons, fuyons ce monde cruel ! Mieux vaut chercher ma route dans les ténèbres, au risque d'être avalé par quelque hibou, que de me laisser ainsi déchirer par le spectacle du bonheur des autres ! »

Sur cette pensée, je me remis en chemin.

ALFRED DE MUSSET.

94. — L'alouette.

Le jour commence à peine à blanchir les collines,
 La plaine est grise encor ;
 Au long des prés bordés de sureaux et d'épines
 Le soleil aux traits d'or
 N'a pas encor changé la brume en perles fines ;
 Et déjà secouant dans les sillons de blé
 Tes ailes engourdis,
 Alouette, tu pars, le gosier tout gonflé
 De jeunes ³ mélodies,
 Et tu vas saluer le jour renouvelé.
 Dans l'air te balançant, tu montes et tu chantes,
 Et tu montes toujours.
 Le soleil luit, les eaux frissonnent, blanchissantes.
 Il semble qu'aux entours ⁴
 Ton chant ajoute encore des clartés plus puissantes.
 Plus haut, toujours plus haut, dans le bleu calme et pur
 Tu fuis ⁵ allègre et libre ;
 Tu n'es plus pour mes yeux déjà qu'un point obscur,
 Mais ta voix toujours vibre ;
 On dirait la chanson lointaine de l'azur.

A. THEURIET. *Nos oiseaux*. (Tallandier, édit, Paris.)

1. La golinotte, ou poule des bois. — 2. Le merle songe qu'il a été battu pour avoir sifflé. — 3. De mélodies qui ont la fraîcheur et la gaieté de la jeunesse. — 4. Aux alentours. — 5. Tu montes.

95. — Lilas.

1. C'est le mois des lilas, des lilas jolis, des lilas fleuris, des lilas fleurant ¹ le miel, des lilas couleur de ciel, couleur du ciel à l'heure où les nuages sont encore azurés par la nuit qui s'en va et sont déjà rosés par l'aube qui vient ; ... c'est le mois des lilas fleuris fleurant le miel.

2. A la fenêtre grande ouverte, l'ouvrière travaille en chantant, et fait assaut de roulades ² avec le petit serin en cage. Aux fils de fer de la cage, près de l'échaudé ³, est accroché un brin de lilas. Et de temps en temps, quand ils sont las, l'oiseau vient becqueter une larve d'eau suspendue à la fleur, et la fillette se penche pour respirer une bouffée de la fraîche odeur qui sent le printemps et la campagne...

3. Hu ho ! dia ! crie le charretier. Et, se baissant, il ramasse sur le pavé une pauvre touffe de lilas qui a roulé dans la poussière. Il la secoue, la trempe à une borne-fontaine, et voici que la fleur reprend un instant la vie. Il en pique un pompon derrière l'oreille du limonier ⁴, et il mâchonne le brin qui reste, en dilatant ses narines poilues pour humer l'âme des lilas fleuris fleurant le miel...

4. Plus triste encore que de coutume, la vieille mère, devant ce printemps radieux, songe aux printemps passés, où s'épanouissaient, avec les fleurs, les chers enfants qu'elle a perdus. Et elle s'en va là-bas, dans le cimetière plein de verdure éclatantes et de moineaux, elle s'en va déposer sur les tombes les bottes énormes de lilas. de lilas mélancoliques, de lilas qui ont la couleur charmante et navrante des robes de demi-deuil...

5. Le croûton de pain ramassé par terre est bien dur. Le vieux qui le mange a bien peu de dents. Ah ! comme quelque chose serait bon à grignoter avec ! Quelque chose, n'importe quoi, cela ferait une douceur. Aussi faut-il bénir la gamine qui, en passant, lui a jeté en guise d'aumône un brin de lilas pris à son corsage. Car le pain du gueux est moins dur et moins amer, maintenant qu'il mâche machinalement avec, des grains de lilas, de lilas jolis, de lilas couleur de ciel, de lilas fleuris fleurant le miel.

JEAN RICHPIN *Le Pave* (Alcide Picard et Fils, edit.).

96. — Les oiseaux de George Sand.

1. J'élevais deux fauvettes de différentes variétés : l'une à poitrine jaune appelée Jonquille, l'autre à corsage gris appelée Agathe. Jonquille et Agathe vivaient en pleine liberté sur les grands arbres de mon jardin. Elles ne s'écartaient pas beaucoup de la maison, et elles élaient leur domicile de préférence sur la cime d'un grand sapin. Tous les jours, comme c'était la belle saison et que nous mangions en plein air, elles descendaient à tire d'aile sur notre table et se tenaient autour de nous comme d'aimables convives, tantôt sur une branche voisine, tantôt sur notre épaule, tantôt volant au-devant du domestique qui apportait les fruits, pour les goûter sur l'assiette avant nous.

2. Malgré leur confiance en nous tous, elles ne se laissaient prendre et retenir que par moi et, à quelque moment que ce fût de la journée, elles descendaient du haut de leur arbre à mon appel, qu'elles connaissaient fort bien et ne confondaient jamais avec celui des autres personnes. Ce fut une grande surprise pour un de mes amis qui arrivait de Paris que de m'entendre appeler des oiseaux perdus dans les hautes branches et de les voir accourir immédiatement. Je venais de parier avec lui que je les ferais obéir. et, comme il n'avait pas assisté à leur éducation, il crut un instant à quelque diablerie.

3. J'ai eu aussi un rouge-gorge qui, pour l'intelligence et la mémoire, était un être prodigieux ; un milan royal, qui était une bête féroce pour tout le monde, et qui vivait avec moi dans de tels rapports d'intimité qu'il se perchait sur le bord du berceau de mon fils, et, de son grand bec, tranchant comme un rasoir, il enlevait délicatement et avec un petit ori tendre et coquet les mouches qui se posaient sur le visage de l'enfant. Il y mettait tant d'adresse et de précaution qu'il ne le réveilla jamais.

GEORGE SAND.

1. Sentant. — 2. Elle semble, par son chant, vouloir rivaliser avec le serin. — 3. Petit gâteau très léger, de pâte échaudée, que l'on donne aux oiseaux. — 4. Le cheval attelé aux limons de la voiture.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *La nuit d'un merle blanc*, page 183. — 1. Pourquoi le merle erre-t-il dans la forêt ? que cherche-t-il ? — 2. Il essaie de dormir d'abord dans la société des étourneaux ; puis... — 3. Dites ce qui déplaît au merle chez les oiseaux qu'il rencontre successivement. — 4. Quel est l'oiseau que le merle évite de railler ; pourquoi ?
- B. — *L'alouette*, page 184. — 1. A quel moment de la journée l'alouette chante-t-elle ? (relevez les détails qui fixent ce moment). — 2. Où le vol de l'alouette l'emporte-t-il ? Relevez les expressions qui caractérisent ce vol. — 3. Les traits d'or du soleil, ce sont... Le jour renouvelé ; cette expression signifie... — 4. Expliquez le dernier vers.
- C. — *Lilas*, page 185. — 1. Relevez les détails à l'aide desquels l'auteur peint les lilas. — 2. Que voit-on à la fenêtre de la jeune ouvrière ? Où travaille-t-elle ? A la ville ou à la campagne ? — 3. Que fait le charretier ? L'auteur dit qu'il « hume » l'âme des lilas ; cela signifie qu'il... — 4. Pourquoi le pain du gueux est-il alors moins dur ?
- D. — *Les oiseaux de George Sand*, page 185. — 1. Les deux fauvettes de George Sand vivaient en liberté... (où ?). Et pourtant... (*montrez qu'elles sont apprivoisées*). — 2. Répondent-elles à l'appel de toutes les personnes ? — 3. Racontez la surprise du Parisien. — 4. Relevez les détails qui font paraître le milan royal dangereux pour le petit enfant. Cependant, il a pour lui des soins maternels : il..., il..., il...

II. — Vocabulaire — Les oiseaux.

N. — Passereaux : le moineau, la mésange, la fauvette, le chardonneret, le pinson, le rossignol, le bouvreuil, l'alouette, l'hirondelle, le martin-pêcheur, le sansonnet ou étourneau, la grive, le merle, la pie, le geai, le corbeau

Echassiers : le héron, la cigogne, la grue, la bécasse.

Grimpours : le picvert ou pivert, le coucou.

Colombins : le ramier la tourterelle.

Rapaces : le hibou, la chouette, le chat-huant.

Gallinacés : la gelinotte, le faisan, la perdrix, la caille.

Adj. — Emplumé, déplumé, ébouriffé, palmé, granivore, insectivore, carnassier, rapace, diurne, nocturne, sédentaire, migrateur.

V — Jucher, becqueter, écheniller, muer, couver, roucouler, gazouiller, jacasser, croasser, claqueter (*la cigogne*).

Proverbe : Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Tous les passereaux sont-ils des « oiseaux de passage », des oiseaux migrateurs ? Quels passereaux avez-vous vus en hiver dans votre région ? — Les échassiers sont des oiseaux qui ont de... comme le... le... Les palmipèdes... Les gallinacés (*vient d'un mot latin qui signifie la poule*)... Les rapaces... Les grimpeurs...
- Employez dans une phrase les mots de la famille de oiseau : oiselet, oisillon, oie, oison, oiseleur, aviculteur, aviculture, aviation, aviateur, avioi (*d'un mot latin, avis qui signifie oiseau*).
- Les Romains tiraient des présages du vol des oiseaux. Un oiseau de mauvais augure, c'est... La distance à vol d'oiseau entre deux villes, c'est la distance mesurée... Voler de ses propres ailes, c'est... C'est un canard, dit-on, quand on lit dans un journal... Petit à petit, l'oiseau fait son nid. *Montrez son travail lent et patient. Ajoutez : C'est petit à petit aussi que...*
- Observez une grande plume d'oiseau. Dessinez-la et décrivez-la : a) le tube corné (coupez-le en long pour le mieux observer) ; b) les barbes ; c) impression finale de légèreté et de solidité.
- Relevez les noms des oiseaux cités dans la lecture page 183 et dans la dictée page 188. Classez-les dans les divers groupes indiqués ci-dessus.
- Complétez le texte en choisissant le mot convenable : belette, fouine, monstre, effrayant, famille, climat, chat-huant, saigner, nocturne.
La nuit est terrible pour l'oiseau, même en nos... Que de... elle cache ! que de choses... pour lui dans l'obscurité ! Ses ennemis... ont cela de commun qu'ils arrivent sans faire aucun bruit. Les... volent d'une aile silencieuse, comme étouffée de ouate. Les longues... s'insinuent au nid sans froter une feuille. Les... ardentes, altérées de sang chaud, sont si rapides qu'en un moment elles... et parents et petits, égorgent la... entière.

MICHELET.

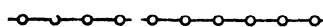
Grammaire.

I. — Le participe passé des verbes pronominaux.

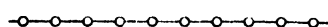
Le nid.

Deux oiseaux ont bâti leur nid dans un buisson. L'ayant fixé solidement à la fourche d'une branche, ils se sont ingénies à en faire un abri doux et chaud. Le père et la mère, pendant des jours, ont apporté au buisson la mousse, l'herbe sèche, la paille, le crin, la laine, mille petits brins légers qu'ils ont entrecroisés avec art et qu'ils ont façonnés en ce pe par la lente pression de leur corps.

Mais, pour l'intérieur du nid, n'ayant rien trouvé d'assez doux, ils se sont arraché de la poitrine ce fin duvet soyeux qui recevra la chair nue et fragile des nourrissons.



II. — Leçon

1^e

Ils se sont ingénies.

Le participe passé des verbes qui ne s'emploient qu'à la forme pronominale s'accorde avec le sujet du verbe.

2^e

Ils se sont arraché le fin duvet. Ils se sont dépouillés...

Les plumes qu'ils se sont arrachées...

Le participe passé des verbes pronominaux qui peuvent être employés à la forme active s'accorde avec le complément d'objet direct, s'il est placé avant le verbe

Ils ont arraché... quoi? Ils ont dépouillé... qui?

3^e

Le nia n'a pas souffert des orages qu'il a fait ces jours-ci.

Le participe passé des verbes impersonnels est toujours invariable.

III. — Exercices.

1. Conjuguez les verbes suivants à la forme pronominale :

Se dépouiller (*mode indicatif, présent, passé composé*) : je me suis dépouillé(e) — s'enfuir (*conditionnel, présent et passé*) : si... je m'enfuirais... je me serais enfui(e) — s'ingénier (*subjonctif, présent et passé*) : il faut que je m'ingénie. (Attention ! que nous nous ingénions) ; il est heureux que je me sois ingénié(e).

2. Conjuguez aux différents temps des modes indicatif, conditionnel, subjonctif, les verbes impersonnels : il y a, il semble, il neige, il pleut (*il plut, il a plu*).

3. Ecrivez correctement les participes passés des verbes en italique :

Les oiseaux ont *regagner* leur abri et se sont *coucher* de bonne heure. Les corbeaux sont *arriver* les premiers et se sont *jucher* sur la cime d'un sapin. Les grives se sont *installer* dans un sorbier où elles ont longtemps *bavarder*. Les rouges-gorges se sont *grouper* légèrement sur un buisson ; des moineaux se sont *précipiter* sur un arbrisseau, des mésanges se sont *pourchasser* dans un taillis ; des fauvettes se sont *aligner* sur une longue branche. Ils se sont *chamailler* un moment. Une vieille colombe s'est *éplucher* longtemps les plumes. Puis tous se sont *cacher* la tête sous l'aile et se sont *endormir*.

4. Analysez les quatre premiers verbes de l'exercice ci-dessus.

Analysez *se, duvet*, dans la phrase : ils se sont arraché ce fin duvet...

5. Mettez au passé composé du mode indicatif les verbes en italique.

Les hirondelles *reviennent* en troupes des pays du soleil. Elles *saluent* le village, les bêtes et les gens. Les petits cris aigus qu'elles *jettent* en passant *disent* à tous : bonjour, amis, bonjour ! Puis, sans arrêt, elles se *mettent* à l'ouvrage. Dans la boue du chemin, elles *trouvent* du mortier pour leur nid. Elles *bâtissent* comme des maçonnes un petit pot d'argile où elles *laissent* une ouverture juste assez grande pour leur corps. Elles *cherchent* quelques brins d'herbe dont elles *tapiassent* l'intérieur de leur petite maison. C'est sur ce lit doux et chaud que la mère *dépense* ses œufs et les *couve*. Quelle tendresse pour les petits ! L'hirondelle les *réchauffe* sous ses ailes et ne les *quitte* que pour les nourrir.

Orthographe.

1. Etudiez le texte N° 96, page 185 « Les oiseaux de George Sand ».
2. Autre texte à préparer :

Le chant des oiseaux.

La nature a ses temps de solennité pour lesquels elle convoque des musiciens des différentes régions du globe. On voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que les ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit ; le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle ; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus ; le troisième, caché sous le feuillage d'un chêne, prolonge ses doux roucoulements semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois ; enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse ; mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie ; il attend l'heure du recueillement et du repos et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

CHATEAUBRIAND.

Composition française.

A. — La phrase.

Relisez les deux dernières phrases du § 7 de la lecture « La nuit d'un merle blanc », p. 184. Le merle parle du rossignol et il compare le sort du chanteur au sien. Le rossignol chante librement. Lui, le merle, il ... (complétez).

Ainsi, pour exprimer cette idée : *le merle est malheureux, c'est l'image d'un sort contraire qui est évoquée.*

1. Dites : Le charretier est joyeux : il ne songe pas... (p. 185) (*à quoi songerait-il s'il était de mauvaise humeur?*) — Mon camarade est attentif ; il... (*pensez à ce qui se produirait s'il était distrait.*) — L'hirondelle a retrouvé avec plaisir son ancien nid ; elle a oublié... (*rappelez vous la poésie de T. Gautier.*) — Au soleil levant, l'alouette lance aux cieux sa chanson matinale ; elle ne reste pas... (*que ferait-elle si elle était paresseuse, ou si elle n'était préoccupée que de sa nourriture?*) — Les bois d'Auberive avaient mis leur habit de printemps. Ce n'était plus... c'était...

Nom en apostrophe.

Alouette, tu pars ; tu vas saluer le jour renouvé. — On peut supposer que l'on s'adresse à la personne, à l'animal, ou à la chose dont on parle ; ce procédé traduit la pensée avec plus de force et de vivacité. On dit alors que le nom qui commence la phrase est *mis en apostrophe*.

2. — Achevez : Rossignol, par ton chant harmonieux tu... — Petites violettes, votre parfum pénétrant... — Traduisez, en employant en apostrophe les noms en italique. Le retour de l'hirondelle annonce les beaux jours, le temps des belles récréations et des longues promenades — Les *jolis lilas*, les *lilas couleur de ciel* apportent la gaieté aux travailleurs, à l'ouvrier dans sa chambrette, à... (*achevez*). Le *merle blanc*, le *pauvre merle* ne trouvera pas le gîte qu'il souhaite pour passer la nuit. — Quelqu'un veille sur les *pauvres chardonnerets* et ouvrira la cage où ils sont prisonniers. — *L'alouette* est l'oiseau de l'aurore ; elle tient compagnie au travailleur matinal. — Les *cigognes* arrivent de Jérusalem ! Elles se sont reposées sur les pyramides d'Egypte ; elles ont traversé les mers. Ce sont les messagères du printemps.

B. — Le paragraphe.

3. En empruntant à la poésie l'*alouette*, page 184, les expressions qui vous paraîtront convenir, décrivez en un paragraphe le *vol de l'alouette*. Dites : *Dès le matin, l'alouette secoue, dans les sillons, ses ailes engourdies ; elle part, elle..., etc.*
4. Dérivez de même, en un paragraphe, le vol de l'hirondelle. (*Elle semble jouer, et, parfois, se perdre dans les profondeurs du ciel.*) Flaubert dit : « *elle coupe l'air au tranchant de son vol* ». Observez bien ce vol : vous trouverez d'autres expressions.

C. — Composition française.

5. En mettant en relief l'idée dominante, qui a inspiré J. Richepin dans le texte page 185, mais en ne disant que ce que vous avez observé, montrez la joie que procurent les lilas jolis (ou telles autres fleurs printanières).
6. Oiseaux en cage. (Traitez le sujet comme vous l'entendrez ; mais demandez-vous d'abord quelle sera l'idée dominante de votre devoir, et fixez les différents paragraphes en les résolvant chacun dans une phrase.)



97. — Le chêne et le roseau.

1. Le chêne un jour, dit au roseau :
 — « Vous avez bien sujet ¹ d'accuser la nature :
 Un roitelet ², pour vous, est un pesant fardeau ;
 Le moindre vent qui, d'aventure ³,
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon ⁴, tout me semble zéphyr ⁵ ;
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir :
 Je vous défendrais de l'orage ;
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent ⁶.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
2. — Votre compassion, lui répondit l'arbruste ⁷,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. »
3. Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs ⁸.
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts ⁹.

LA FONTAINE.

1. Vous avez bien des raisons. — 2. Très petit oiseau. — 3. Par hasard. — 4. Vent du Nord, froid et violent. — 5. Vent doux, qui souffle souvent de l'Ouest. — 6. Dans les vallées humides, où le vent souffle en maître. — 7. Le végétal ; car le roseau n'est pas un petit arbre. — 8. Un vent du Nord comme on n'en a jamais vu ; d'une violence extraordinaire. — 9. Les Enfers, séjour des Morts ; les Anciens plaçaient les Enfers dans les entrailles de la terre.

98. — Charbonnier.

1. Parlez-moi d'être charbonnier ! Pour moi, cet état me convenait bien, parce qu'on est seul dans les bois, et qu'on vit tranquille, sans avoir affaire, que rarement, aux gens. Il y en a qui ont besoin de la société des autres, qui veulent se mêler à la foule, à qui il faut des voisinages, des nouvelles, des échanges de plats¹ propos ; moi pas, et il me paraît que c'est un malheur que de ne pas savoir vivre seul... Rien n'était plus plaisant pour moi que ce travail en plein air, sous le soleil, et la surveillance des fourneaux² à la clarté des étoiles... Quand il pleuvait, je me mettais à l'abri dans ma cabane ; et puis j'avais une bonne peau de bique qui me gardait de la pluie. Un peu d'eau, ce n'est pas une affaire ; et, de temps en temps, je ne la déteste pas.

2. J'aimais aussi à observer ce qui se passait autour de moi, à connaître les mœurs et les habitudes des bêtes et des oiseaux. J'épiais le hérisson chassant les serpents ; l'écureuil à la recherche de la faîne ; le renard glapissant³ sur une voie⁴ de lièvre ; la belette et la fouine surprenant les couveuses dans le nid ; les loups rôdeurs sortant de leur fort⁵ à l'heure où se lèvent les étoiles, et rentrant le matin après avoir mangé quelque chien resté dehors autour d'un village. Il m'est arrivé de passer de longs moments à épier le manège de quelque animal qui ne me voyait pas.

3. Une chose bien curieuse, c'est de voir les oiseaux faire leur nid. Leur adresse à tisser la mousse, la laine, l'herbe, le crin, est étonnante aussi bien que la rapidité avec laquelle ils ont achevé. Je connaissais tous les nids : celui de l'alouette qui fait le sien à terre dans l'empreinte d'un sabot de bœuf, et qui le cache si bien que souvent le moissonneur passe dessus sans le voir ; celui du loriot, suspendu entre les deux branches d'une fourche ; celui du roitelet bâti en forme de boule, avec un petit trou pour l'entrée ; celui de la mésange que nous appelons *sanzille*⁶, où quinze à dix-huit petits sont pressés l'un contre l'autre dans un trou de châtaignier ; celui de la tourterelle, qui est fait de quelques branchettes croisées, sans plus. Rien qu'en voyant un œuf, je pouvais dire sans me tromper de quel oiseau il était ; cependant, il y en a beaucoup d'espèces dans nos pays.

4. J'aurais voulu savoir aussi le nom de cette grande quantité de plantes qui foisonnent chez nous ; je dis : leur nom français, car de nom patois, la plupart n'en ont pas, à ma grande surprise. Mais si je ne savais pas le nom de toutes, je les connaissais, au moins beaucoup, par leur forme, le moment de leur floraison, et puis par leurs qualités utiles ou nuisibles, comme, par exemple : l'herbe aux blessures ou plantain ; l'herbe aux chats ; l'herbe aux cors ; l'herbe du diable, pour les conjurations⁷ ; l'herbe à tuer les poux ; l'herbe à chasser les puces ; l'herbe pour les panaris ; l'herbe de saint Roch, qu'on attache au joug, le jour de la bénédiction des bestiaux ; l'herbe à la teigne, ou bardane ; l'herbe aux verrues ; enfin, pour en finir, les cinq herbes de la Saint-Jean, dont on fait ces croix clouées aux portes des étables ; herbes qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on veut réussir en quelque chose de conséquence.

5. Sans doute, on ne viendra pas me dire que ma vie dans les bois n'était pas plus libre, plus saine, et plus intelligente, cent fois, que celle des gens de ma condition⁸ dans les villes, où ils ont un fil à la patte, bien court, des maladies inconnues chez nous, et qui ne distinguent pas tant seulement le seigle de l'avoine.

EUGÈNE LE ROY. *Jacquou le Croquant* (Calmann-Lévy, édit.).

1. De propos futiles, sans utilité. — 2. Le charbonnier doit surveiller régulièrement — la nuit comme le jour — la combustion des meules et la marche des foyers — ou fourneaux. — 3. Du verbe glapir, employé pour crier, lorsqu'on veut parler du cri du renard. — 4. Piste. — 5. De leur abri très fourré, et qui est comme un retranchement. — 6. Cendrille, ou mélange cendrée. — 7. Pour conjurer — pour détourner les malheurs ou « les mauvais sorts ». — 8. De mon état social.

99. — Les sabotiers.

1. Les sabotiers sont installés au fond de la Grand'Combe ¹, près d'une taille ² où un ruisseau chante clair comme une flûte. Toute la famille est là : le maître avec son fils et son gendre, les apprentis, la vieille ménagère et les marmots qui pataugent dans les cressonnières. Sous les aulnes s'élève la loge de planches où couche la maisonnée ; non loin, les deux mulets qui ont amené l'attirail de campement sont attachés à des pieux et tirent sur leur longe pour donner ça et là un coup de dent à l'herbe du fossé.

L'automne dernier, la troupe était campée sur les hauts plateaux de Perrogney ³ ; où ira-t-elle à l'automne prochain ? Qui le sait ? — Le maître lui-même l'ignore. Tout dépendra de la vente des bois et des chances de l'exploitation, car le sabotier est pareil aux oiseaux de passage ; il parcourt successivement tous les cantons ⁴ de la forêt, s'arrêtant là où une coupe va être en exploitation et où il trouve à faire un bon marché. Il a bien, là-bas, dans quelque village voisin, une maison au vieux mobilier poudreux ; mais il ne l'habite guère que dans les mauvaises saisons, et ne s'y retire définitivement que pour s'y aliter et mourir.

2. Cette année, l'installation est à souhait. On se trouve à l'aise au fond de cette combe verte et paisible, à deux pas de la coupe où se dressent les arbres achetés sur pied et marqués du marteau de l'adjudicataire ⁵. Ce sont de beaux hêtres aux ramures vigoureuses. Ils ont cinquante pieds de fût, un mètre de circonférence à la fourche des branches, et chacun d'eux peut donner six douzaines de paires de sabots. Il y a aussi dans le lot ⁶ quelques pieds de tremble, d'aulne et de bouleau ; mais le sabotier n'en fait pas grand cas ; les sabots qu'on fabrique avec ces essences ⁷ ont le bois spongieux, et l'humidité les pénètre vite. Les sabots de hêtre, à la bonne heure ! Ils sont légers, d'un grain serré, et le pied s'y tient sec et chaud en dépit de la neige et de la boue.

3. Toute la troupe est en mouvement. Sur le seuil de la loge, les femmes jassent en reprisant les vêtements déchirés. Les hommes abattent les arbres au ras de terre avec la grande cognée. Chaque corps d'arbre est scié en troncs ⁸ et si les billes sont trop grosses, on les fend en quartiers avec le couteau ⁹. Un premier ouvrier ébauche le sabot à la hache, en ayant soin de donner une courbure différente pour le pied gauche ou le pied droit ; puis il passe ces ébauches à un second compagnon, qui commence à les percer à l'aide de la vrille, et qui évide peu à peu l'intérieur au moyen d'un instrument qu'on nomme la cuiller.

4. Pendant toute cette besogne, l'atelier bavarde et chante, car le sabotier n'est point taciturne comme son voisin le charbonnier ; les muscles continuellement en action. le travail en pleine lumière après une bonne nuit de sommeil, tout cela vous met en appétit et en belle humeur. Le sabotier chante comme un lorient, en fouillant ¹⁰ le bois tendre, d'où sortent de blancs copeaux, fins et lustrés comme des rubans, et l'ouvrage se façonne au milieu des rires et des refrains rustiques.

ANDRÉ THEURIET. *Sous bois* (Fasquelle, édit.).

1. Nom de lieu, dans la forêt d'Auberive (Haute-Marne). — 2. Partie de la forêt dont le taillis a été coupé. — 3. Village du plateau de Langres. — 4. Tous les quartiers. — 5. L'adjudicataire, c'est-à-dire celui à qui les arbres ont été vendus, sur pied, les marque d'un signe particulier. — 6. Ensemble des arbres adjugés. — 7. Ces sortes d'arbres. — 8. Tronçons. — 9. Sorte de hache, pour fendre le bois. — 10. Creusant.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Le Chêne et le roseau*, page 189. — 1. En quels termes le chêne décrit-il sa force? Quels services prétend-il rendre à certains végétaux? — 2. Pourquoi, d'après le chêne, la Nature a-t-elle été injuste envers le roseau? — 3. Le roseau prie le chêne de ne pas s'inquiéter à son sujet, car, dit-il... Que prévoit le roseau? — 4. Qu'arriva-t-il?
- B. — *Charbonnier* page 190. — 1. Quels animaux épiait le charbonnier dans la forêt? Dites ce que faisaient ces animaux (en employant une tournure différente de celle du texte; par exemple : il épiait le hérisson lorsqu'il chassait, etc.). — 2. Pourquoi le charbonnier aimait-il son métier? Il emploie quelques expressions familières : relevez-les. Que veut-il dire dans cette phrase : *dans les villes, les gens de ma condition ont un fil à la patte, et bien court?* — 4. Le charbonnier n'est-il pas un peu superstitieux? Qu'est-ce qui le prouve?
- C. — *Les sabotiers* page 191 — 1. A quel endroit de la forêt les sabotiers se sont-ils installés. — 2. L'adjudicataire de la coupe, c'est-à-dire celui..., va mettre cette coupe en exploitation, c'est-à-dire... Le sabotier pense faire un bon marché avec l'adjudicataire, c'est-à-dire... 3. Quelle sorte de bois le sabotier préfère-t-il? Pourquoi? — 4. Le sabotier n'est pas taciturne comme le... ; le charbonnier aimait... ; le sabotier aime la société ; il... ; il...

II. — Vocabulaire — La forêt.

N -- La forêt, le bois, le bocage, le bosquet, la futaie, le taillis, le fourré, le hallier, la cépée le sous-bois, les layons la clairière, la lisière ou l'orée, la coupe, la réserve.

Le pin, le sapin, le hêtre, le bouleau, le chêne, le tremble, le charme, l'orme, le tilleul

Le fût, le tronc, la souche, le baliveau, la ramure, la feuillée, la voûte, le dôme

Adj — Forestier, bocager, sylvestre, mystérieux, ténébreux, balsamique. — Caduc caduque, persistant — Élané, svelte, trapu, souple, rigide, lisse, noueux, rugueux

V. — Boiser, déboiser, reboiser. — S'enraciner, s'ancrer, s'élancer, s'entrecroiser, se ramifier, protéger, ombrager. — Exploiter, ébrancher, abattre, équarrir, débiter

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Complétez le texte en choisissant dans le vocabulaire le mot convenable.
Une forêt plantée d'arbres à haut fût est une... Les... qu'on exploite quand les arbres ont la grosseur du bras, fournissent du bois de chauffage. On laisse souvent dans une coupe quelques... qui favoriseront le reboisement. Un endroit où le taillis est impénétrable est un..., et les buissons épais et touffus forment un... Le bord du bois s'appelle encore la... ou l'... Quand on coupe certains arbres comme le hêtre, le charme, au ras du sol, il pousse des rejets qui forment une... Pour circuler plus facilement dans un bois, on y trace au cordeau des sentiers appelés... Dans la forêt, on trouve des arbres à feuilles..., comme le hêtre, le..., le..., le..., et des arbres à feuilles..., comme le pin, le..., le....
2. *Famille de mots*: Bois (cherchez les dérivés sur le dictionnaire. Formez des composés avec re et dé). Bocage, bocager, bosquet, bouquet, bûche (cherchez les dérivés), embûche, embusquer, embuscade, débuser, débusquer; buisson (cherchez les dérivés). Employez dans une phrase, après en avoir cherché le sens, les mots suivants de la famille de bois : embûche, s'embusquer, embuscade, débuser, débusquer.
3. Un gland se développe et devient un chêne. Résumez cette histoire en un paragraphe, en utilisant des verbes du vocabulaire et quelques autres.
4. Observez le tronc d'un arbre et décrivez-le en utilisant les adjectifs du vocabulaire et quelques autres. Décrivez aussi ses branches, son feuillage.
5. Complétez, avec l'un des mots suivants, le texte ci-dessous : résineux, tronc, hiver, montagne, mince, bûche, étruit, piquant, colonne, souple, traîner, hauteur, aiguille, pointe, manteau, pressé, ramure, bouquet.
Le sapin est l'arbre de la... et des pays froids. Son... blanchâtre monte droit vers le ciel, comme une..., à vingt ou trente mètres, et s'y termine par une fine... Ses branches... et..., s'inclinent légèrement vers le sol, plus longues à mesure qu'on s'approche de la..., si bien que l'arbre, vu de loin, semble porter un grand et sombre..., qui... jusqu'à terre. Dans les forêts où les sapins sont..., le tronc reste nu jusqu'à une grande..., et toute la... n'est plus qu'un... à la cime. Ses feuilles... et... ressemblent à des... Le froid ne peut mordre sur ce feuillage... le sapin brave...

Annuaire.

I. — Remarques sur la conjugaison de quelques verbes du 1^{er} groupe.

Verbes en *cer*

je place, nous plaçons.
je plaçais, nous placions.

Qui sait lire sait écrire.

Les verbes en *cer* prennent une cédille sous le c (ç) devant les voyelles a et o.

Verbes en *ger*

je mange, nous mangeons.
je mangeais, nous mangions.

Les verbes en *ger* prennent un e muet après le g devant les voyelles a et o.

Verbes en *e* ou *é*

à l'avant-dernière syllabe

élever, j'élève.
espérer, j'espère.

Les verbes ayant un e ou un é à l'avant-dernière syllabe, changent cet e ou cet é en é devant une syllabe muette.

On conserve cependant au futur et au présent du conditionnel l'é fermé de l'infinitif : nous céderons, j'espérerais.

Verbes en *eler*, *eter*

appeler j'appelle.
jeter, je jette.

Les verbes en *eler*, *eter* prennent deux l ou deux t devant une syllabe muette.

Mais les verbes suivants prennent un accent grave au lieu des deux l ou des deux t : acheter, becqueter, épousseter, étiqueter, geler, harceler, marteler, modeler peler : j'achète, j'époussete.

Verbes en *yer*

envoyer, j'envoie.
s'ennuyer, je m'ennuie.

Les verbes en *yer*, changent y en i devant un e muet.

On peut écrire indifféremment, avec les verbes en *ayer* :

je paie j'essaie, nous balaierons; ou :
je paye. j'essaye, nous balayerons.

Radical et terminaison.

Clouer, je cloue — crier. je crie. je criais, nous critons — je ployais, nous ployions.

Futur du mode indicatif et présent du mode conditionnel.

Je chanterai — nous distribuerons — Vous vous habitueriez.

II. — Exercices.

1. Conjuguez au présent, à l'imparfait, au passé simple, mode indicatif : avancer, percer, patager, ravager, s'affliger, protéger.
2. Conjuguez au présent, au futur du mode indicatif, au présent du mode subjonctif : achever, s'élever, espérer, répéter, s'inquiéter.
3. Conjuguez au présent, au futur du mode indicatif, au présent du mode subjonctif : a) appeler, jeter, râtelier, atinceler ; b) acheter, peler, geler, s'inquiéter.
4. Conjuguez au présent, au futur du mode indicatif, au présent du mode conditionnel : envoyer nettoyer, essuyer, payer, s'effrayer.
5. Conjuguez au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif : remercier, confier, clouer.
6. Copiez à l'imparfait le § 1, page 191, « Les sabotiers », jusqu'à fossé, puis le § 3.
7. Copiez le texte ci-dessous en mettant au présent du mode indicatif les verbes en italique. Même travail en employant l'imparfait, puis le futur.

Les vents *balancer* sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Chacun *avoir* son mouvement. Le chêne au tronc raide *courber* à peine ses branches ; l'élastique sapin *balancer* sa haute pyramide ; le peuplier robuste *agiter* son feuillage mobile ; le bouleau *laisser* flotter le sien comme une longue chevelure. Un vieux chêne mourant *élever* parfois au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Il n'y *avoir* point de voix dominante ; ce *être* des sons monotones, parmi lesquels se *faire* entendre des bruits sourds et profonds qui nous *jeter* dans une tristesse pleine de douceur.

(D'après BERNARDIN DE SAINT PIERRE)

Orthographe.

1. Étudiez le § 2, page 191, « Les sabotiers ».
2. Autre texte à préparer :

Le tilleul.

Le chêne est la force de la forêt ; le bouleau en est la grâce ; le sapin, la musique berceuse ; le tilleul, lui, en est la poésie intime. L'arbre tout entier a je ne sais quoi de tendre et d'attirant ; sa souple écorce, grise et embaumée, saigne à la moindre blessure ; en hiver, ses pousses sveltes s'empourprent comme le visage d'une jeune fille à qui le froid fait monter le sang aux joues ; en été, ses feuilles en forme de cœur ont un **susurrement** doux comme une caresse.

Va te reposer sous son ombre par une belle après-midi de juin, et tu seras pris comme par un charme. Tout le reste de la forêt est **assoupi** et silencieux ; à peine entend-on au loin un roucoulement de ramiers ; la cime arrondie du tilleul, seule, bourdonne dans la lumière. Au long des branches, les fleurs d'un jaune pâle s'ouvrent par milliers, et dans chaque fleur chante une abeille. C'est une musique aérienne, joyeuse, née en plein soleil.

ANDRÉ THEURIET.

Composition française.

A. — La phrase.

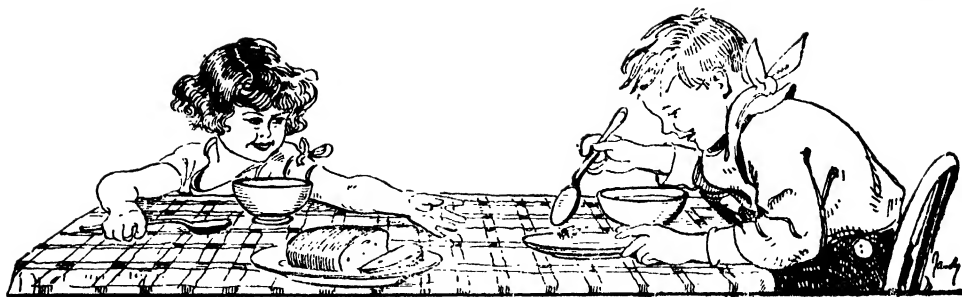
1. Relisez les comparaisons contenues dans les §§ 1 et 4 du texte « Les sabotiers », page 191.
2. Reprenez page 190, § 2, la phrase qui commence par : *J'épiaais le hérisson...*, en remplaçant les participes présents par des propositions subordonnées construites avec *lorsque*, *quand* ou *qui* :
Exemple : *J'épiaais le hérisson lorsqu'il chassait les serpents...*
Après avoir relu votre phrase et celle de l'autour, dites celle que vous préférez et pourquoi ?
3. Donnez de l'ampleur à vos phrases.
J'épiaais le hérisson chassant les serpents, l'écureuil..., la belotte... (Relisez p. 190, § 2).
Vous avez, vous aussi, visité la forêt et vous dites :
J'aime tous les arbres de la forêt : le chêne au..., le sapin qui..., le bouleau dont..., le tilleul...
J'ai épié tous les animaux de la forêt. J'ai vu le merle..., l'écureuil..., le lièvre..., etc.
J'ai rencontré au cours de ma promenade un bûcheron..., des voituriers..., une vieille femme..., etc.
4. Je connaissais tous les nids : celui de l'alouette qui fait le sien..., celui du roitelet... (p. 190, § 3). Dites à votre tour :
Je connais tous les cris et tous les chants des oiseaux : celui du moineau qui piaille dans la cour et dans les arbres du verger ; celui du merle qui... (*hirondelle, corbeau, pinson, rossignol enfin*).

B. — Le paragraphe.

5. Résumez en une phrase l'idée principale de chacun des paragraphes du texte, page 190.
6. Parlez-moi d'être charbonnier ! (*Relisez le § 1, p. 190.*)
À votre tour, faites parler un paysan :
Parlez-moi d'être paysan ! Pour moi cet état me convient bien parce que... Rien n'est plus plaisant que ce travail en plein air. Quand il fait beau... ; quand il pleut... Enfin... (*Trouvez une conclusion.*)
... que vous aimerez : Parlez-moi d'être menuisier — mécanicien — instituteur...

C. — Composition française.

8. Le grand hêtre (ou tout autre arbre à votre choix).
Il est magnifique (*description*). Sous son ombre, on aime à se reposer. Quelquefois on y vient goûter.
9. L'histoire du chêne de La Fontaine. Voyez-le d'abord, tel un roi dans la forêt. Que protège-t-il de son ombre ? Qui vit dans son feuillage épais ? — L'orage arrive ; le chêne est déraciné (*observez la gravure p. 189*). Et voici qu'autour de son cadavre des ouvriers se pressent... ; que font-ils ?
10. Les bûcherons au travail. — Une promenade en forêt. (*Voit le français par les choses, C. E., page 133*).



100. — Trott et la mouche.

1. Trott prend sa tasse des deux mains. Il la soulève et se prépare à boire... Tiens ! il y a une mouche au milieu du lait.

2. Trott s'arrête, offensé. C'est bien fait. Vilaine gourmande ! Qui lui a permis de boire le lait de Trott ? Elle va se noyer, et elle ne l'aura pas volé.

Comme elle a l'air épouvantée, la mouche ! Elle remue désespérément les pattes ; elle essaye de battre des ailes ; elle n'y arrive pas. Chaque mouvement qu'elle fait l'enfonce davantage... Bientôt ce sera fini.

3. Pauvre mouche ! Après tout, c'est une bien grosse punition. Trott lui tend la cuillère : « Grimpe dessus et va-t'en. » Mais la mouche a tout à fait perdu la tête. Au lieu de s'approcher, elle s'éloigne. Ah ! bien alors !... Tant pis pour elle !

4. Mais non ! Tout à coup Trott se sent pris d'une immense pitié. Est-ce qu'il n'était pas un peu comme cette pauvre mouche tous ces jours derniers, quand il se débattait dans sa fièvre ¹ ? Cette tasse de lait, c'est pour la mouche une mer effroyable où elle va s'engloutir, quelque chose comme cet horrible noir ² où Trott était emporté.

Trott poursuit la mouche avec la cuillère. Est-ce qu'il n'arrivera donc jamais à l'attraper ? Les pattes remuent moins. Oh ! elle ne va pas mourir ? Il semble à Trott que ce soit quelque chose comme si lui-même allait retomber malade...

5. Enfin la mouche est prise dans la cuillère, et Trott la verse avec un peu de lait sur la table de fer-blanc. N'est-il pas trop tard, hélas ? Elle est échouée lamentablement sur un côté ; les ailes sont collées, les pattes ne remuent plus ; c'est une petite loque. Elle a l'air étouffée, noyée, morte définitivement. Trott la pousse de côté, légèrement, avec la cuillère. Il oublie de boire. Il la contemple avec anxiété ³. Rien ne bouge. Elle est morte.

6. Non ! Est-ce bien possible ? Voilà une patte qui s'agite faiblement. Puis plus rien. Ah ! en voici deux ! Elle se les frotte l'une contre l'autre. Puis, tout de suite, elle s'essuie la figure. Ça, c'est propre, madame la mouche. Elle fait un grand effort, en dégage une troisième et se traîne à trois pattes. Oh ! mais, ça va vite maintenant. Voilà la quatrième délivrée, et puis les deux dernières. Il n'y a que les ailes qui ne vont pas encore. Elle a beau se les lisser, se les lustrer ⁴, se les gratter avec ses pattes : elles ne veulent pas se décoller. Pourtant on dirait que l'une... Allons donc ! courage ! Ça y est. On entend un zzzon significatif. L'aile droite est libre ; l'aile gauche est encore poisseuse ⁵ ; mais pas pour longtemps. Elle se met à remuer, à remuer... Zzzon... Les voilà toutes deux rétablies. La mouche se promène de long en large, d'un air affairé. Elle va, elle vient, elle s'arrête, elle reprend sa route, comme si elle cherchait très vite quelque chose d'égaré, par-ci, par-là encore. Et tout à coup, pftt, la voilà envolée !

7. Elle aurait pu dire merci. Trott est un peu choqué. Mais il est tout de même bien content.

A. LICHTENBERGER. *Mon petit Trott* (Plon-Nourrit, édit.).

1. Le petit Trott vient d'être malade. — 2. Le mot noir traduit ici l'impression que ressent le malade, lorsqu'il ne sait plus où il est, lorsque la fièvre l'accable ou le fait délirer. — 3. Vive inquiétude, qui serre le cœur. — 4. Lustrer, c'est rendre brillant, en frottant ou en polissant. — 5. Dérivé de poix ; qui colle, qui est gluant.

101. — Le hanneton.

1. C'était le temps des hannetons. Ils m'avaient bien diverti autrefois, mais je commençais à n'y prendre plus de plaisir. Comme on vieillit !

2. Toutefois, pendant que, seul dans ma chambre, je faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie de quelqu'un de ces animaux. A la vérité, il ne s'agissait plus de l'attacher à un fil pour le faire voler, ni de l'attacher à un petit chariot : j'étais déjà trop avancé en âge pour m'abandonner à ces puérides¹ récréations ; mais penseriez-vous que ce soit là tout ce qu'on peut faire d'un hanneton ? Erreur grande ; entre ces jeux enfantins et les études sérieuses du naturaliste, il y a une multitude de degrés à parcourir.

3. J'en tenais un sous un verre renversé. L'animal grimpait péniblement les parois pour retomber bientôt et recommencer sans cesse et sans fin. Quelquefois il retombait sur le dos : c'est, vous le savez, pour un hanneton, un très grand malheur. Avant de lui porter secours, je contemplais sa longanimité² à promener lentement ses six bras dans l'espace, dans l'espoir, toujours déçu, de s'accrocher à un corps qui n'y est pas. « C'est vrai que les hannetons sont bêtes ! » me disais-je.

4. Le plus souvent, je le tirais d'affaire en lui présentant le bout de ma plume, et c'est ce qui me conduisit à la plus grande, à la plus heureuse découverte : de telle sorte qu'on pourrait dire, avec Berquin³, qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense. Mon hanneton s'était accroché aux barbes⁴ de la plume, et je l'y laissais reprendre ses sens, pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules César, qu'en ce moment je traduisais⁵. S'envolerait-il, ou descendrait-il le long de la plume ? A quoi tiennent pourtant les choses ! S'il avait pris le premier parti, c'était fait de ma découverte, je ne l'entrevois même pas. Bien heureusement il se mit à descendre. Quand je le vis qui approchait de l'encre, j'eus des avant-coureurs, j'eus des pressentiments qu'il allait se passer de grandes choses. Ainsi Colomb, sans voir la côte, pressentait son Amérique. Voici en effet le hanneton qui, parvenu à l'extrémité du bec, trempe sa tarière⁶ dans l'encre. Vite un feuillet blanc... c'est l'instant de la plus grande attente !

5. La tarière arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanneton, soit génie, soit que le vitriol⁷ inquiète ses organes, relève sa tarière et l'abaisse, tout en cheminant ; il en résulte une série de points, un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée encore, il revient : c'est une S !... A cette vue un trait de lumière m'éblouit.

Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre ; puis, armé d'un brin de paille pour diriger les travaux et barrer les passages, je le force à se promener de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom ! Il fallut deux heures ; mais quel chef-d'œuvre !

6. La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, dit Buffon, c'est... c'est bien certainement le hanneton !⁸

RODOLPHE TÖPFFER. *Nouvelles genevoises* (Hachette, édit.).

1. A ces distractions qui ne conviennent qu'à de jeunes enfants. — 2. Son courage persévérant, à faire un travail sans résultat. — 3. Écrivain du XVIII^e siècle, auteur de l'*Ami des enfants*, recueil de dialogues moraux. — 4. L'auteur écrit avec une plume d'oie. — 5. L'enfant traduisait, du latin en français, les *Commentaires*, où Jules César raconte la guerre des Gaules. — 6. Organe qui sert à certains insectes pour percer des substances dures. La tarière du hanneton est la pointe qui termine le dernier anneau de l'abdomen. — 7. La substance légèrement acide qui entre dans la composition de l'encre. — 8. Parodie (imitation amusante) de la phrase célèbre de Buffon : La plus noble conquête de l'homme, c'est le cheval.

102. — L'intelligence des abeilles.

1. C'était vers le temps de la Révolution américaine, peu avant la Révolution française. On vit apparaître et se répandre un être inconnu à notre Europe, d'une figure effrayante, un grand et fort papillon de nuit, marqué assez nettement en gris fauve d'une vilaine tête de mort. Cet être sinistre alarma les campagnes et parut l'augure¹ des plus grands malheurs. En réalité, ceux qui s'en effrayaient l'avaient apporté eux-mêmes. Il était venu en chenille avec sa plante natale, la pomme de terre américaine, le végétal à la mode que Parmentier préconisait, que Louis XVI protégeait, et qu'on répandait partout. Les savants le baptisèrent d'un nom peu rassurant : le sphinx *Atropos*².

2. Cet animal était terrible en effet, mais pour le miel ; il en était fort glouton, et capable de tout pour y arriver. Une ruche de trente mille abeilles ne l'effrayait pas. En pleine nuit, le monstre avide, profitant de l'heure où les abords de la cité sont moins gardés, avec un bruit lugubre, étouffé, comme étoupe³ par le duvet mou qui le recouvre, envahissait la ruche, allait aux rayons, se gorgeait, pillait, gâchait, bouleversait les magasins et les enfants. On avait beau s'éveiller, se rassembler, s'ameuter, l'aiguillon ne perceait pas l'espèce de couverture, le matelas mou et élastique, dont il est garni partout.

3. Huber⁴ avisait aux moyens de protéger ses abeilles contre ce pillard effronté. Un matin, l'aide fidèle qui le secondait dans ses expériences lui apprit que les abeilles avaient déjà elles-mêmes résolu le problème. Elles avaient, en diverses ruches, imaginé, essayé des systèmes divers de défense et de fortifications. Tantôt, elles construisaient un mur de cire, avec d'étroites fenêtres, où le gros ennemi ne pouvait passer. Tantôt, par une invention plus ingénieuse, sans boucher rien, elles plaçaient aux portes des arcades entre-croisées ou de petites cloisons les unes derrière les autres, mais qui se contrariaient, c'est-à-dire qu'au vide laissé par les premières répondait le plein des secondes. Ainsi nombre d'ouvertures pour la foule impatiente des abeilles, qui pouvaient, comme à l'ordinaire, entrer, sortir, sans autres obstacles que d'aller un peu en zigzag ; mais clôture, absolue clôture, pour le grand et gros ennemi, qui ne pouvait plus entrer avec ses ailes déployées, ni même se glisser par ces corridors étroits.

4. Ce fut le coup d'État des bêtes, la Révolution des insectes, exécutés par les abeilles, non seulement contre ceux qui les volaient, mais contre ceux qui niaient leur intelligence.

J. MICHELET. *L'Insecte* (Hachette, édit.).

103. — Les libellules.

1. Avec leurs ailes nuancées,
Les libellules élancées
Comme des miss⁵,
Dansent, le soir, sur l'eau sans vagues,
Des ballets vagues⁶
Sous les yeux glauques⁷ des fourmis.

2. Pour bien rythmer leurs jeux frivoles,
Quelques cigales bénévoles⁸
Pincent leur luth⁹,
Et, sous un pied de betterave,
Un crapaud grave
Fait le ténor et lance l'ut.

3. Alors pour voir les ballerines¹⁰,
Des coqueinelles purpurines¹¹
Au clair manteau
Grimpent, avec des sauterelles,
Sur les joncs frêles
Comme sur des mâts de bateau.

4. Les libellules dansent, dansent,
Et les feuilles qui se balancent
Dans les zéphyrs
Ont l'air de mains applaudisseuses
Pour les danseuses
Au maillot bleu fait de saphirs¹².

JEAN RAMEAU. *Nature* (Stock, édit.).

1. Autrefois, les augures prétendaient deviner l'avenir ; ici, augure signifie signe annonciateur. — 2. *Atropos* est un nom grec qui éveille l'idée de mort. — 3. Adouci. — 4. Savant suisse qui s'est occupé des mœurs des insectes. — 5. Jeunes filles anglaises, que l'on se représente ordinairement grandes et élancées. — 6. Ballets ; danses d'ensemble ; vagues, parce que ces danses des libellules ne sont pas très réglées. — 7. Verts, un peu troubles ; le poète suppose que les fourmis ont des yeux de cette couleur. — 8. De bonne volonté. — 9. Semblent jouer du luth (voir le dictionnaire). — 10. Danseuses. — 11. De couleur pourpre. — 12. Pierres précieuses, d'un bleu très pur.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Trott et la mouche*, page 195. — 1. Qu'arrive-t-il à Trott au moment où il va boire son lait ? — 2. Trott est d'abord offensé, c'est-à-dire... ; puis il se sent pris de pitié, parce qu'il se rappelle... — 3. Qu'essaye alors Trott ? — 4. Lorsque la mouche part, la figure de Trott exprime... Pensez-vous que Trott ait réellement attendu les remerciements de la mouche ?
- B. — *Le hanneton*, page 196. — 1. Lorsque l'auteur était tout enfant, à quels jeux puérils s'amusait-il avec les hannetons ? — 2. Pourquoi l'auteur dit-il que c'est un très grand malheur pour un hanneton, de retomber sur le dos ? — 3. Quelle découverte fit l'enfant ? Comment fut-il amené à la faire ? — 4. Que signifient, § 5, les expressions *barrer les passages* ; *quel chef-d'œuvre* !
- C. — *L'intelligence des abeilles*, page 197. — 1. A quelle époque se passent les faits rapportés par Michelot ? — 2. Pourquoi les abeilles ne pouvaient-elles pas tuer le papillon ? — 3. Qu'imaginèrent-elles ? — 4. Expliquez les mots : *absolue clôture* ; *corridors* (§ 3). — 5. A quel événement l'auteur fait-il allusion dans le dernier paragraphe ? En quoi la comparaison est-elle exacte ?
- D. — *Les libellules*, page 197. — 1. A qui l'auteur compare-t-il les libellules ? Pourquoi ? 2. L'orchestre est figuré par les..., qui..., et par le..., qui lance des notes aiguës, comme un... — 3. Quels sont les spectateurs de cette danse ? Oh certains d'entre eux sont-ils grimpés ? — 4. Pourquoi l'auteur dit-il que les libellules ont un maillot de saphirs ?

II. — Vocabulaire. — Les insectes.

N. — Un insecte, la tête, le corselet ou thorax, l'abdomen, une antenne, la trompe, le suçoir, les mandibules, les ailes, un élytre, le dard ou aiguillon. — Les métamorphoses, la larve, la chenille, le cocon, la nymphe ou chrysalide.

Le hanneton, la mouche, le taon, le papillon, la sauterelle, le criquet, le grillon, la fourmi, la coccinelle, la libellule, le ver luisant.

L'abeille, la reine, le mâle ou faux-bourdon, l'ouvrière, la ruche, le rucher, les rayons, une cellule ou un alvéole, l'opercule, le miel, la cire, le couvain. — Un apiculteur.

Adj. — Vorace, insatiable, diligent, broyeur, suceur, butineur. — Ovoïde, hexagonal. — Diapre. — Mielles, mellifère.

V. — Se métamorphoser, pondre, accumuler, paralyser une proie, pulluler, fourmiller, butiner, essaimer, papillonner, broyer, sucer, aspirer.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Complétez le texte suivant avec le mot convenable choisi dans le vocabulaire.
Les trois parties du corps d'un insecte sont... Le hanneton a... paires d'ailes. Celles de dessus qui servent d'étui sont cornées et s'appellent... Les changements de forme d'un insecte sont des... L'insecte pond les œufs qui deviennent des..., qui deviennent ensuite..., qui deviennent enfin... Les insectes broyeurs sont pourvus de... Les papillons déroulent une longue... avec laquelle ils... la sève des fleurs. Pour conserver à leurs larves un aliment frais, certains insectes piquent leur proie avec un... et la... Énumérez les divers insectes que vous connaissez.
2. Observez un insecte : mouche, hanneton ou papillon et décrivez-le.
3. Dans une ruche, il y a trois sortes d'abeilles : la..., les..., les... C'est la reine qui... Ce sont les ouvrières qui... Le miel est recueilli dans des... hexagonales, appelées aussi... La cellule remplie de miel est fermée au moyen d'un... de cire. L'ensemble de ces cellules forme un... Un ensemble de ruches est un... L'éleveur d'abeilles est un... Quand la ruche est trop peuplée, les abeilles... Le groupe des abeilles émigrantes forme un...
4. On poud plus de mouches avec le... qu'avec le... Tomber dans un guêpier, c'est... On dit d'une personne qui..., qui..., c'est la mouche du coche. Et d'une personne qui..., c'est une fine mouche. Des paroles mielleuses, ce sont...
5. Définissez, en vous servant au besoin du dictionnaire : agriculture, viticulture, horticulture, apiculture, aviculture, pisciculture, sériciculture, sylviculture.
6. Expliquez les adjectifs en italique : un appétit *insatiable*, un scarabée *vorace*, une abeille *diligente*, un insecte *butineur*, un cocon *ovoïde*, une cellule *hexagonale*, des ailes *diaprées*, une plante *mellifère*.

Grammaire.

I. — L'adverbe.

L'abeille.

Observez une abeille qui vient de trouver quelques gouttes de miel répandues sur le seuil de votre fenêtre ou sur un coin de votre table. **D'abord**, elle s'en gorgera **si avidement** que vous pourrez **tout à loisir** et sans crainte de la distraire, lui marquer le corselet d'une petite tache de peinture.

Mais cette gloutonnerie n'est qu'apparente. Ce miel ne passe pas dans l'estomac proprement dit, dans ce qu'il faudrait appeler son estomac personnel ; il reste dans le jabot, le premier estomac, qui est, si l'on peut ainsi parler, l'estomac de la communauté.

Sitôt que ce réservoir est rempli, l'abeille s'éloignera, mais **non pas directement** et **étourdiment** comme ferait un papillon ou une mouche. Elle reconnaît les lieux et fixe en sa mémoire la position exacte du trésor.

A. MAERTERTINCK.

II. — Leçon.

- 1^o **D'abord**, elle s'en gorgera **si avidement**.
Ce miel est **trop** doux.

L'adverbe est un mot *invariable* qui modifie le sens d'un verbe, d'un adjectif ou d'un autre adverbe.

- 2^o Un adverbe formé de plusieurs mots est une *locution adverbiale* : tout à coup, sur-le-champ, sans doute...

- 3^o Les adverbes peuvent exprimer :

Le temps : aujourd'hui, demain, bientôt, ensuite, tôt, tard.

Le lieu : dedans, dehors, dessus, dessous, ici, là, ailleurs...

La quantité : peu, beaucoup, trop, assez, moins, plus, guère...

La manière : bien, mal, mieux, ainsi, volontiers, doucement, rapidement...

L'affirmation ou la négation : oui, non, certainement, sans doute, ne... pas...

III. — Exercices.

- Soulignez les adverbes ou les locutions adverbiales dans le texte suivant :
J'ai vu hier une petite fourmi qui allait çà et là, cherchant fortune. Elle a rencontré un grain d'avoine qu'elle voudrait bien emporter. Mais comment faire ? Il est si gros, elle est si faible ! Elle essaye longtemps, mais en vain de le traîner. Heureusement, deux compagnes viennent à son secours et toutes trois, diligemment, emportent le grain à la fourmilière.
- Analysez les adverbes du texte du haut de la page.
D'abord : locution adverbiale, modifie gorgera.
- Copiez le § 3 et le § 6, de la lecture, page 196, « Le hanneton » et soulignez les adverbes ou locutions adverbiales. Vous direz ensuite quelle idée expriment ces adverbes.
Exemple : *péniblement*, indique la manière.
- Formez des adverbes en ment avec les adjectifs suivants :
sage, poli, vrai, avide, grand, glouton, mortel, franc, léger, net, coquet, quotidien, généreux, hardi, attentif, premier, dernier, long, certain, gai (gaiement, gaîment), fou, accidentel, réel, doux, profond, soigneux, immédiat, annuel, mensuel.
- Formez des adverbes en amment ou emment avec les adjectifs suivants :
étonnant, étonnamment ; prudent, prudemment ; diligent, fréquent, intelligent, méchant, insolent, abondant, bruyant, obligeant, récent, constant, ardent, savant, nonchalant, vaillant, éloquent, violent.
- Même est adjectif indéfini et variable, quand il se rapporte à un nom ou à un pronom (p. 83). Il est adverbe et invariable, quand il modifie un adjectif ou un verbe : Les enfants mêmes ; nous-mêmes. — Tous échouèrent, même les plus habiles.
Distinguez même, adjectif indéfini et même, adverbe, et faites l'accord s'il y a lieu.
Les abeilles font elles-mêmes la police de la ruche. Elles attaquent courageusement les envahisseurs, même les plus redoutables. Les abeilles ne pouvaient chasser le sphinx Atropos, même en se servant de leur aiguillon. Quatre grands rayons sont remplis de miel et de pollen et les cirières même ont dû commencer un nouveau gâteau. Les insectes reconnaissent les lieux et fixent même dans leur mémoire la position exacte d'un trésor. Les cigales, les sautoirilles, les cochenilles, les fourmis même admiraient le ballet des libellules.

Orthographe.

1. Etudiez « L'intelligence des abeilles », page 197. Quelques phrases détachées ou un paragraphe seront dictés.
2. Une habile échenilleuse, §§ 3 et 4 (« Le français par les choses », C.E. p. 121).
3. Autre texte à préparer :

L'araignée gourmande.

C'était une belle araignée des jardins, ma foi, le ventre en gousse d'ail, barré d'une croix historiée. Elle dormait ou chassait, le jour, sur sa toile tendue au plafond de la chambre à coucher. La nuit, vers trois heures, au moment où l'insomnie quotidienne rallumait la lampe, rouvrait le livre de chevet de ma mère, la grosse araignée s'éveillait aussi, prenait ses mesures d'arpenteur et quittait le plafond au bout d'un fil, droit au-dessus de la veilleuse à huile où tiédissait, toute la nuit, un bol de chocolat. Elle descendait, lente, balancée mollement comme une grosse perle, empoignait de ses huit pattes le bord de la tasse, se penchait tête première, et buvait jusqu'à satiété. Puis elle remontait, lourde de chocolat crémeux, avec les haltes, les méditations qu'impose un ventre trop chargé, et reprenait sa place au centre de son gréement de soie.

COLETTE.

Composition française.

A. — La phrase.

Relisez la première phrase du § 2, page 196. Quelle est la partie de la phrase qui peut être considérée comme caractérisant ou complétant le pronom *je* ?

1. Dans des phrases commençant par *tandis que*, *pendant que*, placez, avant le sujet, le nom ou pronom, le groupe de mots qui doit le compléter.

Exemple. Je suis tout absorbé par mon travail ; j'écris avec application ; un camarade... (il fait une niche). Tandis qu'absorbé par mon travail j'écris avec application, mon camarade X...

Nous étions assis dans le jardin ; nous causions des événements de la journée, des papillons de nuit, volant sans bruit, nous frôlaient de leurs ailes épaisses. Le maçon dort profondément ; il est plongé dans un beau rêve ; une mouche se promène sur son nez. L'enfant est émerveillé, il admire les dessins que trace le hanneton ; le maître l'observe et se demande s'il le punira. Le hanneton est couché sur son dos ; il agite désespérément ses pattes ; je cherche quel bon tour je pourrais bien jouer à ce lourdaud. Les libellules sont grisées de parfums ; elles dansent une ronde folle ; les fourmis étonnées les regardent avec admiration.

2. Relisez la première phrase du § 4, page 196. On peut tirer d'un fait une conséquence, à l'aide des mots ou expressions : aussi, de telle sorte que, ainsi.

Tirez les conséquences qui conviennent : Mon camarade Jean ne travaille pas du tout (*conséquence possible en fin d'année*). Le hanneton, en se promenant sur le papier, abaissait ou relevait sa tarière imbibée d'encre... (*que voyait-on sur le papier?*). Trott saisit la mouche avec sa cuillère et la déposa sur la table (*ainsi, pensait-il...*). Les abeilles construisent des cloisons très rapprochées avec des ouvertures qui se contraignent (*conséquence pour le sphinx Atropos*). Les fanfottes de George Sand vivaient en liberté sur les grands arbres du jardin, mais elles étaient apprivoisées (*deux conséquences*).

B. — Le paragraphe.

3. A l'imitation de la dictée ci-dessus, mais en utilisant les renseignements de la lecture, page 197, « L'intelligence des abeilles » écrivez un paragraphe pour décrire le sphinx *Atropos* et pour raconter ses exploits. C'était un grand papillon de nuit (*description sommaire, d'après Michélet*).

Le jour, il dormait paresseusement (*vous imaginerez où*). La nuit (*le pillage de la ruche*).

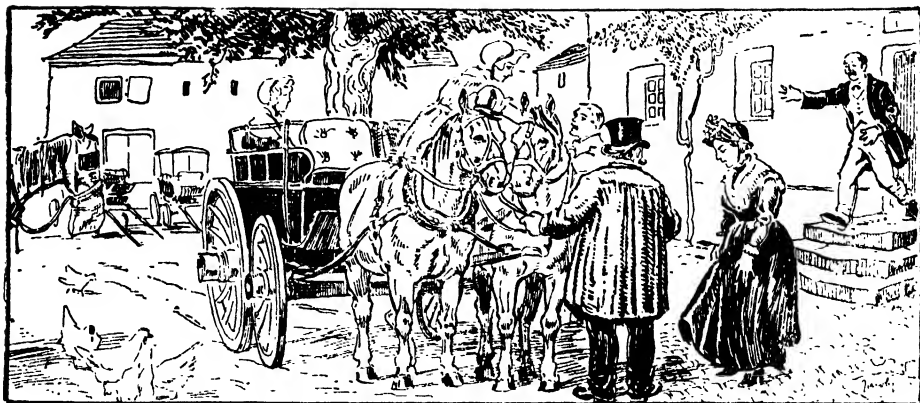
4. Même travail, en utilisant cette fois vos observations personnelles : C'était un pauvre petit grillon. C'était un gros hanneton de mai (*ou tel autre insecte, au choix*).
5. Deux fourmis ont trouvé un grain de sucre plus gros qu'elles. Elles le transportent à l'abri au prix de mille difficultés.

C. — Composition française.

6. Un hanneton est entré dans la chambre (*quand? comment?*). Vous le suivez des yeux et vous décrivez son vol éfaré. (*Essayez de caractériser ce vol et de le distinguer, par exemple, du vol de la libellule ou du papillon.*) Il se heurte à une glace et tombe à terre sur le dos (*Comment? Sans bruit?*) Comme il gigote ! Ne dirait-on pas... ? (*Que pourrait-on bien dire de ces griffes qui s'agitent désespérément?*) Vous le saisissez et vous l'observez (*description sommaire*). Puis... (*Vous terminerez librement.*)

7. Devant une ruche, en mai, par une belle journée. 1° Ce qu'on voit et ce qu'on entend. 2° Ce qu'on sait et ce qu'on devine de l'activité de la ruche, à l'intérieur. (*Relire le texte de Roussieu, « Le français par les choses », C. E., page 123.*)

8. La mouche importune. Traitez ce sujet à votre fantaisie, mais d'une manière amusante. Autant que possible, rapportez des faits observés.



104. — Noce lorraine.

1. Il y avait au moins quatre-vingts invités à cette noce : on était venu de tous les pays environnants. Dans la cour de la ferme s'entassaient un pêle-mêle de charrettons, de carrioles, autour desquels tournaient des paysans, qui avaient passé leur blouse par-dessus la redingote de cérémonie. On avait sorti des armoires d'antiques chapeaux, hérissés comme des barbets¹ qui ont couru dans les broussailles, des gibus² au ruban large comme la main. Les femmes descendaient des voitures, tapant à petits coups sur la soie de leur robe, pour en effacer les plis. Des poules allaient et venaient dans ce vacarme, l'œil vif, picorant à coups de bec saccadés l'avoine tombée des musettes de toile, où mangeaient les chevaux ; et des petites filles, aux cheveux luisants de pommade³, marchaient lentement, tenant les mains écartées de leur corps, par crainte de salir leur robe blanche.

2. Le premier coup de la messe sonna. Le carillon tombait gaiement dans le soleil, s'éparpillait en volées frémissantes dans les rues claires, courait dans les jardins plantés de groseilliers épineux. Ce fut une belle noce : la tête du cortège entraînait déjà à l'église, qu'il y avait encore des invités sur la place de la mairie...

3. La table était mise dans la maison de Jeanne, dans les pièces du fond, donnant sur les jardins. Les chambres se succédaient en enfilade, laissant voir des rangées de convives attablés. Une armée de servantes, de marmitons, se démenaient sous les ordres de Jean Balland, un ancien valet de chambre qui avait servi dans le beau monde, et qu'on allait chercher dans les grandes occasions, parce qu'il savait les usages ; il allait, glissant sans bruit sur la pointe de ses escarpins⁴, la serviette à l'épaule, grave, cérémonieux⁵, muet, veillant à l'ordonnance du festin.

4. Quand on eut mangé le bœuf bouilli, on servit des quartiers de veau, des oies en daube, des fricassées de lapin et de poulet : de quoi nourrir un village pendant des semaines. On apportait aussi de grands brochets de la Moselle, des bêtes superbes au museau plat, couchées sur des lits de cerfeuil, dans des vaisselles gigantesques. Leur apparition soulevait une clameur d'étonnement. Sur la table était présenté le dessert, des babas et des brioches monumentales, où de petites mariées de porcelaine blanche tremblaient au bout d'un fil.

E. MOSELLY. *Terres lorraines* (Plon-Nourrit, édit.).

1. Barbets : caniches ; chiens à longs poils frisés. — 2. Gibus (du nom de l'inventeur) : chapeaux hauts de forme. — 3. On avait lissé, à l'aide d'une pommade qui jetait des reflets (qui luisait) les cheveux des petites filles. — 4. Escarpins : chaussures légères. — 5. Cérémonieux : Jean Balland fait des cérémonies, des façons — parce qu'il « sait les usages... du beau monde. »

105. — Les préparatifs de la fête au village.

(Deux enfants, après avoir passé la nuit dans une forêt, se dirigent vers un village pour y déjeuner.)

1. « Nous pourrions descendre au village pour y acheter du pain et des cerises... J'ai de l'argent. » Les yeux de Bigeard s'illuminèrent, et sa figure se désembrunit¹. — « Combien as-tu? — Cinq sous », répliquai-je fièrement, en faisant tinter le billon dans ma poche; « et toi, qu'est-ce que tu as? — Moi, murmura-t-il tout confus, pas grand'chose. » Il retourna ses poches, et en tira son couteau, un bout de ficelle, trois billes et un vieux clou. — « Ça ne fait rien », dis-je d'un ton magnanime; « avec mes cinq sous, nous pouvons très bien déjeuner. Arrive! »

2. Une fois dans la grand'rue, nous remarquâmes une animation peu ordinaire. Sur le pas des portes, les femmes étaient affairées à plumer des canards; dans l'intérieur des maisons, d'autres ménagères, debout, les manches retroussées devant la maie², pétrissaient de la pâte ou bien garnissaient de cerises de larges tartes aux bords jaunies à l'œuf, tandis que par les vitres du fournil on voyait le four béant flamboyer. Ce spectacle de volailles plumées et de pâtisseries bien affrûtées³ augmentait encore les tirailllements de notre estomac délabré.

— « Voilà un pays où on a l'air d'aimer les bonnes choses », dis-je à Bigeard, dont les yeux ronds et gourmands semblaient sortir de l'orbite.

— « Ça doit être la fête », remarqua mon compagnon en suivant du regard une paysanne qui traversait la rue, portant sur une plaque de tôle deux tartes qui laissaient derrière elles une appétissante odeur de cerises cuites.

3. Ce fut bien pis quand nous arrivâmes devant l'auberge, située en face de l'église et de la maison commune. Une demi-douzaine de poulets égorgés pendaient aux barreaux des fenêtres. Des canards se sauvaient vers le ruisseau en emportant au bec des entrailles de volailles vidées, tandis que sur les marches un gros matou jaune grondait sourdement en se gavant de débris de gésiers. Par la porte large ouverte, on apercevait devant une claire flambée le tournebroche où rôtissaient des carrés de porc frais, en compagnie de canetons bardés de lard.

— « C'est bon tout ça, Jacques », dit Bigeard, en reniflant; « entrons voir! »

4. L'hôtesse, une petite femme maigre, délurée⁴, à la voix glapissante⁵, trottaït par la cuisine, secouant une casserole, donnant un coup de pied à un chat et un coup de fourgon dans la braise. Sur le seuil, deux garçonnetts de notre âge lorgnaient une coquille⁶ fumante de panade à la crème et apprêtaient leur cuiller et leur écuelle. Rien qu'à voir la panade et les mines de ces gamins, l'eau nous venait à la bouche.

« Qu'est-ce que vous voulez, mes gachenets?⁷ » nous cria l'hôtesse.

Je demandai du pain et des cerises pour mes cinq sous que je fis tinter sur la table.

— « Du pain tant que vous voudrez », répondit-elle, « je vais vous en couper à la miche. Pour ce qui est des cerises, je n'en ai pas seulement ce qui ferait mal dans un œil. »

Elle nous tailla deux morceaux de pain de ménage, prit nos sous sans cérémonie, puis se retournant vers un homme déjà mûr, à l'air grave, qui rôdait autour des fourneaux en flairant les casseroles :

— « Croiriez-vous, monsieur le maître, qu'on a tant cuit de tartes pour la Saint-Jean, qu'on ne trouve plus une cerise dans tout le finage?⁸ »

A. THEURIET. *Les Enchantements de la Forêt* (Huchette, édit.).

1. S'claira. — 2. Le pétrin. — 3. Bien garnies de fruits. — 4. Vive, avisée. — 5. Une voix qui fait songer au cri du renard, lorsqu'il glapit. — 6. Mot patois : marmite. — 7. Jeunes garçons. — 8. Dans tout le territoire de la commune.

106. — Au cirque.

1. D'un bond, Gianni avait atteint le trapèze, et se balançait dans l'air, ses mains, au milieu de la volée de son corps, quittant tout à coup la barre et la reprenant de l'autre côté. Il tourbillonnait autour du morceau de bois avec une rapidité vertigineuse, qui, peu à peu, se modérait et mourait dans un doux alanguissement ¹ de son corps tournoyant, et demeurant des moments horizontalement suspendu dans l'espace, avec les flottaisons d'un corps porté par l'eau... Les reins posés sur la barre, le gymnaste se laissait insensiblement aller en arrière et, mettant un effroi d'une seconde dans la salle, il tombait, se retenant, — chose non prévue ! — avec les jarrets de ses jambes reployées ; et, allant et venant ainsi quelque temps, la tête en bas, il se retrouvait à terre sur ses pieds, après un saut périlleux... Le trapèze apportait au jeune homme une espèce de griserie du corps ; il n'avait jamais assez travaillé, et ne cessait ses exercices qu'aux cris répétés de : « Assez, assez ! » d'une foule prise d'un peu de terreur devant les audaces croissantes de l'acrobate.

2. « Messieurs, nous allons continuer... par la continuation », disait sentencieusement ² le pitre ³.

3. La *Talochée* ⁴ succédait à Gianni. En une seconde au sommet du grand poteau ⁵, traversé de distance en distance de bâtons d'échelle, la sylphide ⁶ était sur le fil de fer, la jupe ballonnante, agitant au-dessus de sa tête le balancier remuant de ses bras en couronne. Elle avançait à pas glissés... sur la tige ployante et rebondissante ; elle marchait avec des abaissements et des élévations, ayant l'air de descendre ou monter, à chacune de ses enjambées, la hauteur d'une marche... Bientôt, elle revenait au milieu du fil de fer par une fuite rapide de ses pieds, l'un derrière l'autre, tout en se courbant, se baissant, s'accroupissant sous ses jambes rentrées sous elle. A ce moment, se renversant en arrière, elle se couchait tout de son long sur le fil invisible, dans une immobilité de dormeuse, la tête sur l'épaule, les cheveux épandus, les pieds posés l'un sur l'autre, avec quelque chose du repos palpitant ⁷ de deux oiseaux réunis sous la même aile... Puis, tout à coup, par une suite de saccades des reins, et après deux ou trois demi-soulèvements de son torse retombant, la *Talochée* se trouvait, par un redressement subit, droite sur ses pieds, toute bruisante du remuement des paillons ⁸ de sa jupe, presque jolie dans l'animation de sa grâce agile, dans le plaisir des applaudissements.

4. « Messieurs, la dernière exercice », jetait le pitre.

E. DE GONCOURT. *Les Frères Zemganno* (Nelson, édit.).

107. — Les chevaux de bois.

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez au son des hautbois.

Tournez au son de l'accordéon,
Du violon, du trombone fous ⁹,
Chevaux plus doux que des moutons, doux
Comme un peuple en révolution ¹⁰.

Tournez, dadas, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons
Pour commander à vos galops ronds :
Tournez, tournez, sans espoir de foin.
Tournez, tournez ! Le ciel, en velours,
D'astres en or se vêt lentement.
L'église tinte un glas tristement ;
Tournez au son joyeux des tambours !

P. VERLAINE. *Suqrasse* (A. Messein, édit.).

1. Abandon. — 2. Comme s'il disait quelque chose d'important. — 3. Le clown. — 4. Nom de l'artiste équilibriste. — 5. Le poteau qui est au centre du cirque, et qui supporte la tente. — 6. Les sylphides sont des êtres fantastiques, génies des airs. — 7. Les oiseaux au repos palpitent : on les voit respirer. — 8. Des paillettes. — 9. Qui jouent avec éclat, sans arrêt — comme parleraient des fous. — 10. Le poète veut dire que le peuple, en temps de révolution, se laisse conduire docilement par les chefs.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Noce lorraine*, page 201. — 1. Quels détails vous montrent que ce fut une belle noce? — 2. Que décrit l'auteur dans le § 1? dans le § 3? dans le § 4? — 3. Tous les convives mangeaient-ils dans les mêmes pièces? Quels plats étaient particulièrement abondants? Que se produisit-il lorsque les brochets apparurent? — 4. Joan Balland avait servi dans le beau monde à quoi le remarquez-vous?
- B. — *Les préparatifs de la fête au village*, page 202. — 1. Dites ce que les ménagères ont préparé pour la fête. — 2. Les canards et le matou ont déjà commencé la fête. Comment? — 3. L'hôtesse a des qualités; elle...; mais ne vous semble-t-il pas qu'elle a un petit défaut? — 4. Expliquez: ce fut bien pis (§ 3); l'eau nous venait à la bouche (§ 4).
- C. — *Au cirque*, page 203. — 1. Quels sont les deux artistes que nous montre l'auteur? Quel est le rôle du pitre? — 2. Gianni aime-t-il son art? Quelles sont les expressions qui le prouvent. — 3. Pourquoi la foule éprouve-t-elle de l'effroi? pourquoi crie-t-elle: Assez! — 4. Quels exercices la Talochée fait-elle sur le fil tendu?
- D. — *Les chevaux de bois*, page 203. — 1. Les chevaux de bois sont installés sur la place où se tient la fête du village. Quelles musiques entend-on? Dessinez les instruments dont il est question dans le texte. — 2. L'auteur répète souvent le mot *tournez*; c'est un moyen pour montrer... — 3. Que signifie l'expression: pour commander à vos galops? — 4. Tout le monde ne se réjouit pas, pendant ce jour de fête:...

II - Vocabulaire. — La fête foraine.

N. — La décoration: une oriflamme, une banderole, une guirlande, un arc de triomphe.

Les illuminations: les lanternes vénitiennes, le feu d'artifice.

Les attractions: le manège de chevaux de bois, l'orgue de barbarie, la ritournelle, les balançoires, le mât de cocagne, le tir, la ménagerie, le cirque, le clown, le pitre, l'acrobate, le charlatan, le boniment.

La foule: l'affluence, la multitude, la cohue, le brouhaha, le tintamarre.

Adj. — Multicolore, bariolé, enguirlandé, enrubanné, enjolivé, maquillé, pailleté, frangé, captivant, alléchant, assourdissant, frénétique.

V — Stationner, se presser, se bousculer, jouer des coudes, s'écouler. — Faire la parade, monter sur les tréteaux, jouer la pantomime. — La fête bat son plein.

III. — Exercices de vocabulaire.

La décoration des rues de la ville, du quartier ou du village, un jour de fête. Aux fenêtres... dans les rues... sur la place...

La décoration d'une salle, un jour de fête.

Énumérez les attractions d'une fête foraine que vous avez vue, ou dites le programme de la dernière fête du village.

La foule s'entasse devant une baraque (*laquelle?*) Développez cette phrase en montrant les gens pressés les uns contre les autres, les uns se haussant..., d'autres jouant des coudes pour..., les enfants se glissent..., quelques-uns juchés..., d'autres plus petits sur l'épaule...

Il y avait peu de monde devant la baraque (*laquelle?*) Développez de même cette phrase.

La fête bat son plein. Quels bruits notez-vous?

La fête bat son plein. Les mouvements de la foule sur la place.

Cherchez sur le dictionnaire (à fêt... ou à fest...) les mots dérivés de fête et employez-les dans une phrase.

Expliquez les expressions suivantes en italien :

On a projeté une grande excursion. *Il se fait une fête* d'y prendre part. Se faire une fête de... c'est... — Quand il rentrait à la maison, *son chien lui faisait fête*: il..., il..., il... Faire fête à quelqu'un, c'est... Au mois de mai, la nature *est en fête*: on voit..., on entend..., tout est...

— Nous jouions bien tranquillement (*précisez*). X survient; il..., il..., il... Voilà le jeu *très* organisé X est un vrai *trouble-fête*. Un trouble-fête, c'est... — *La fête bat son plein*; c'est le moment... — Devant le cirque, montés sur des tréteaux, deux clowns *font la parade*: ils..., ils..., ils... — Revêtu d'un costume rouge et or, le charlatan se démené sur une estrade et *fait son boniment*: Mesdames et Messieurs... (une phrase ou deux pour vanter un produit merveilleux).

Grammaire.

I. — La préposition.

Voici la roulotte des chevaux de bois. Dans l'ouverture éclate le jaune d'une crinière ou le velours fané d'une selle. Les gamins s'attroupent, la bouche ouverte, immobiles, cloués d'admiration.

Toutes ces petites têtes mal peignées pétillent de curiosité. Un bambin à la culotte écorchée s'approche et tire la queue d'un des chevaux de bois ; mais le patron arrive, le geste en l'air, élaboussant de menaces, et les polissons de s'enfuir pour aller se jucher plus loin, sur une poutre, dans un chantier abandonné. On dirait un chapelet de moineaux sur le bord d'une corniche.

D'après ALBAT.

II. — Leçon.

1° Les polissons vont se jucher sur une poutre, dans un chantier...

La préposition est un mot **invariable** qui réunit un complément au mot qu'il complète.

2° Les principales prépositions sont :

| | | | | | |
|-------|--------|----------|--------|---------|------|
| à | chez | depuis | en | par | sans |
| après | contro | derrière | entre | parmi | sous |
| avant | dans | dès | envers | pendant | sur |
| avec | de | devant | malgré | pour | vers |

3° Une **locution prépositive** est une préposition composée de plusieurs mots :

autour de..., près de..., au-devant de..., par-dessus..., jusqu'à...

III. — Exercices.

1. Copiez le § 1, page 201 « La noce lorraine » et soulignez les prépositions. *Attention !* Distinguez bien **des**, article indéfini (des poules allaient et venaient...), de **des**, article contracté, mis **pour de** (*préposition*) et **les** : Les femmes descendaient des voitures...
2. Analysez les prépositions du § 2, page 201 « La noce lorraine ».
Exemple : de : préposition, réunit messe au mot qu'il complète, coup.
3. Distinguez **près**, **près de...** (*proche*), de **prêt**, **prêt à...** (*préparé à*).
Tous les invités étaient... depuis longtemps. Êtes-vous..., mes enfants ? Êtes-vous..., mesdemoiselles ? Il était tout... de l'orgue de barbarie. Depuis une heure, ils étaient habillés, ... à partir. Ils s'impatientaient en attendant leur mère qui n'était pas encore... — ... d'atteindre le sommet du mât de cocagne, il s'arrêta une minute pour souffler. — ... à s'affronter, les deux lutteurs n'attendaient plus que le signal de l'arbitre.

L'ADVERBE (Suite).

Quelque est adjectif indéfini et variable, quand il se rapporte à un nom : quelques enfants. Il est adverbe et invariable, quand il se rapporte à un adjectif : quelque jeunes qu'elles paraissent. Quel que soit le temps. Quels que soient les jeux. Devant le verbe être, **quel que** s'écrit en deux mots et **quel** s'accorde avec le sujet du verbe.

4. Employez **quelque** ou **quel** que et faites l'accord s'il y a lieu :
... voitures de forains sont déjà sur la place; ... enfants s'attroupent, bouche bée et cloués d'admiration. La fête aura lieu, ... soient les circonstances. ... habiles qu'ils soient, ils ne peuvent se frayer un passage. — ... soient l'heure et le lieu, on le voit toujours à la première place dans les fêtes. — ... nombreux que fussent les invités, ils trouvèrent place autour de la table. Quel que soit ... (Faites cinq phrases, en variant le sujet : masc., fém., sing., plur.)
5. Conjugaison. — Mettez les verbes au plus-que-parfait de l'indicatif et faites accorder les participes s'il y a lieu :
Les invités **venir** de tous les pays environnants. Dans la cour, c'était un pêle-mêle de carrioles et de charrettes qu'on **renvoyer** là. Les payans, en arrivant, quittaient la blouse qu'ils **passer** par-dessus la redingote de cérémonie. Les antiques chapeaux qu'on **sortir** des armoires étaient hérissés comme des barbetaux. Les femmes tapaient à petits coups sur la soie de leur robe que la banquette **froisser**.

Orthographe.

1. Etudiez le texte de la page 203 « Au cirque ». Un paragraphe en sera dicté.
2. Autre texte à préparer :

Le charlatan.

1. A un autre endroit, un charlatan, revêtu d'un costume en serge rouge, se démenait, un pélican à la main (c'est un instrument de dentiste), sur une estrade enjolivée par des guirlandes de dents canines, incisives ou molaires, enfilées dans des fils de laiton.

2. Il débitait aux badauds **attroupés** une **harangue**, où il se faisait fort d'enlever sans douleur (pour lui-même) les **chicots** les plus rebelles et les mieux enracinés, d'un coup de sabre ou de pistolet, au choix des personnes, à moins qu'elles ne préférassent être opérées par les moyens ordinaires. . . « Je ne les arrache pas, s'écriait-il d'une voix glapissante, je les sueille ! Allons, que celui d'entre vous qui jouit d'une mauvaise denture entre dans le cercle sans crainte, et je vais le guérir à l'instant ! »

THÉOPHILE GAUTIER.

Composition française.

A. — La phrase.

Exercez-vous à employer les pronoms relatifs.

1. Des canards se sauvaient, . . . etc, § 3, page 202. — Reprenez la phrase en remplaçant *en important* et *en se gavant* par des subordonnées commençant par *qui*.
2. Ça doit être la fête . . . , etc, § 2, page 202. — Ecrivez la phrase, en faisant les changements suivants :
à la place de : *en suivant*, construisez une subordonnée, avec *qui*.
à la place de : *qui traversait*, employez le participe présent correspondant.
rattachez : *une appétissante odeur* au mot *tristes*, à l'aide du pronom relatif *dont*.
à la place du verbe *laisser*, employez le verbe *traîner*.
3. *Réfléchissons à l'exacritude des comparaisons et des métaphores.* — Comment sont les poils des barbets ? On peut donc dire que de vieux chapeaux, dont le poil est . . . , sont . . . (§ 1, page 201). — Le carillon semble tomber (§ 2, p. 201) parce que les sons viennent . . . — On dit une volée de moineaux, pour exprimer que des moineaux . . . Les sons de la cloche volent, s'éparpillent par tout le village ; l'auteur peut donc écrire . . .

B. — Le paragraphe.

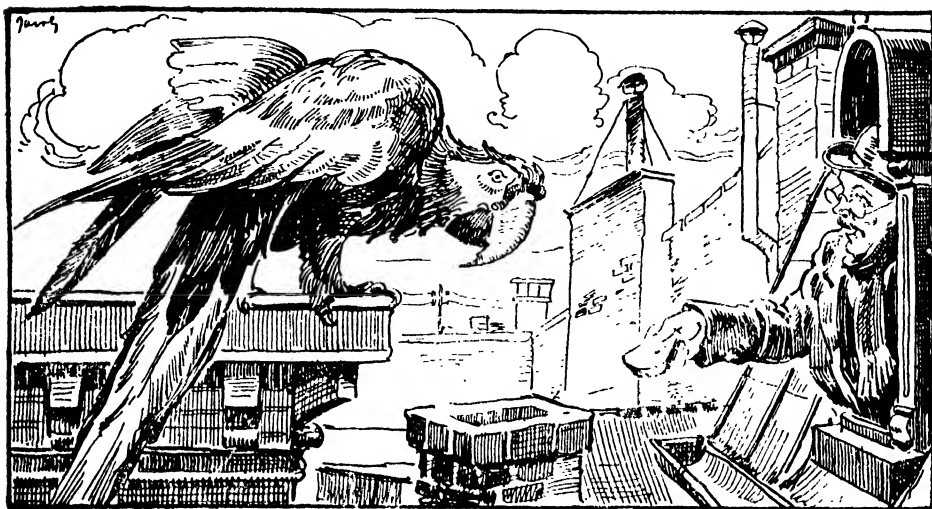
Réfléchissons au choix des détails caractéristiques servant à traduire une idée, ou une impression.

4. Dans le « beau monde », les domestiques ne sont pas chaussés de gros souliers ; ils ont des . . . ; ils ne marchent pas lourdement ; ils . . . ; ils ne parlent pas sans raison ; ils paraissent . . . Tous ces détails, utilisés par Moselly, servent à traduire cette idée : *Jean Ballard* . . .
5. Vous avez assisté à un repas de noce, ou à un festin de cérémonie ; on a servi « de quoi nourrir tout un village » ; quoi ? Relisez le § 4, page 201, et caractérisez les plats servis, de manière à donner l'idée d'abondance.
6. **Style direct et style indirect.** On peut rapporter de deux façons les paroles d'une personne. (dictée ci-dessus) : a) Il disait que . . . Il débitait une harangue où il se faisait fort . . . C'est le style indirect. b) « Approchez, Mesdames et Messieurs, approchez. J'enlève sans douleur . . . » C'est le style direct. Dans le § 2 de la dictée ci-dessus, l'auteur a employé les deux procédés. Imitiez ce paragraphe pour raconter le boniment d'un charlatan qui vend un élixir pour calmer les douleurs de dents les plus rebelles — une crème pour rendre sa jeunesse au visage le plus ridé, ou tel autre produit à votre choix. (Vous emploieriez d'abord le style indirect, puis le style direct).

C. — Composition française.

7. Les préparatifs d'une fête (fête du village — ou fête de quartier — ou fête de famille). C'est l'impression d'activité ou d'affairement qui doit se dégager de votre devoir ; il faut, à cet effet, commencer par noter tous les détails qui peuvent vous être utiles ; ensuite, vous les mettez en ordre.
8. Vous arrivez au lieu où se tient « la fête » du village (ou du quartier). (Pensez aux bruits — aux odeurs — à la foule). Vous vous arrêtez devant une baraque (ou un manège). Vous êtes tout yeux et tout oreilles . . . Vous rentrez à la maison encore tout étourdi de ce mouvement et de ce bruit et vous dites . . .
9. Le clown. Il est magnifique ! Tout enfariné ou tout rutilant. Il est amusant !
10. Un charlatan s'est arrêté sur la place. Vous le décrivez. Vous le faites parler. Et vous montrez le cercle des spectateurs, les uns . . . , les autres . . . Le boniment achevé, la vente commence. Une main se lève, puis deux . . . (Y a-t-il beaucoup d'amateurs ?). Vous-même, que faites-vous ? Que dites-vous en vous éloignant ? (Ce sera votre conclusion.)

Lecture supplémentaire du mois.



108. — Le papegai.

I.

La vieille Mélanie nous apprit en servant le café que le perroquet de la comtesse Michaud s'était envolé. On croyait le voir sur le toit de l'hôtel habité par M. Bellaguet. Je me levai de table et m'élançai à la fenêtre. Dans la cour, un groupe formé du concierge et de quelques domestiques regardait en l'air et levait des bras indicateurs vers la gouttière. Mon parrain, sa tasse de café à la main, me rejoignit à la fenêtre et me demanda où était le papegai.

— Là, lui dis-je, en levant le bras comme les gens de la cour.

Mais mon parrain ne le voyait pas et je ne pouvais le lui montrer, puisque je ne le voyais pas moi-même, et affirmais sa présence sur l'autorité d'autrui.

— Et vous, madame Nozière, voyez-vous le papegai? demanda mon parrain.

— Le papegai? — Le papegai ou le papegaut. — Le papegaut?

— Le papegai, répétait mon parrain en riant. Son rire qui sonnait comme un grelot lui secouait le ventre et faisait carillonner ses breloques sur son gilet de soie verte. Cette gaîté me gagna et je répétai en riant, sans savoir ce que je disais : — Le papegai, le papegai.

Tout à coup, découvrant le perroquet dans sa gouttière, j'en poussai un cri de triomphe si sauvage que ma mère s'en effraya d'abord et m'en réprimanda ensuite. — Là ! là ! là, maman !

Et je m'emportais contre ceux qui ne le voyaient pas.

— Connaissez-vous *Vert-Vert*, madame Nozière? demanda mon parrain. Ma mère fit signe que non.

— Quoi ! vous ne connaissez pas *Vert-Vert*? Cela vous manque.

— On n'a pas le temps de lire, monsieur Danquin, quand on est la mère d'un enfant qui use ses culottes comme par enchantement ! C'est un poème, n'est-ce pas?

— C'est un poème, madame Nozière, et charmant.

A Nevers, donc, chez les Visitandines
Vivait naguère un perroquet fameux ;
Il était beau, brillant, lesté et volage,
Aimable et franc comme on l'est au bel âge.

Les religieuses l'aimaient à la folie..... Vert-Vert parlait comme un ange. Mais. ...

Mon parrain s'arrêta.

-- Mais quoi? lui demandai-je.

Mon père lit très à propos cette réflexion que je ne parlais pas comme un ange.

-- Mais, reprit mon parrain, ayant voyagé sur la Loire, en compagnie de bateliers et de mousquetaires, Vert-Vert prit un très mauvais ton.

-- Tu vois, Pierre, conclut ma mère, le danger des mauvaises fréquentations.

-- Parrain, est-ce qu'il est mort, Vert-Vert? demandai-je.

Mon parrain ouvrit une bouche de *de profundis* et annonça d'un ton lugubre :

-- Il est mort d'avoir trop mangé de dragées. Que son sort serve d'exemple aux enfants gourmands !

Et mon parrain, regardant la cour que dorait le soleil, sourit avec mélancolie

Quel temps radieux ! Les derniers beaux jours nous sont les plus chers.

-- Ils nous semblent une faveur du ciel, fit ma mère. Bientôt viendront les temps froids et sombres. C'est cet après-midi que le père Debas viendra ramoner le tuyau du poêle de la salle à manger. Et elle passa dans sa chambre.

J'ai retenu les moindres circonstances des événements mémorables qui marquèrent cette journée.

Ma mère reparut avec sa capote de velours à brides nouées sous le menton, son mantelet de soie puce et son ombrelle à manche pliant.

A son air calculateur et réfléchi, je devinai qu'elle allait faire des emplettes pour l'hiver et méditait un emploi avantageux de son argent, qui lui était cher, non par lui-même, mais pour la peine qu'il coûtait à son mari. Elle approcha de mon front son cher visage que la capote enfermait comme un écrin de velours, me donna un baiser sur le front, me recommanda d'apprendre ma leçon, rappela à Mélanie de déboucher une bouteille de vin à l'intention de M. Debas, et sortit. Mon père et mon parrain quittèrent l'appartement presque aussitôt.

II.

Demeuré seul, je n'étudiai point ma leçon, faute d'habitude, par la force de l'instinct, et sous l'inspiration du puissant démon qui gouvernait mes pensées. Il me persuadait de ne point apprendre mes leçons et m'en ôtait tout loisir en m'imposant à toute heure des tâches ardues, d'une étonnante diversité.

Ce jour-là, il me suggéra impérieusement de me tenir à la fenêtre et d'épier le perroquet fugitif. Mais mon regard fouilla en vain toits, gouttières et cheminées : il ne se montra pas. Je commençais à bâiller d'ennui, quand un assez grand bruit qui éclata derrière moi, me fit tourner la tête et je vis M. Debas, une auge sur la tête, avec une échelle, une cruche, un grapin, des cordes et je ne sais quoi encore.

Il ne faut pas croire pour cela que M. Debas fût maçon ou fumiste. C'était un bouquiniste, qui étalait ses livres dans des boîtes sur le parapet du quai Voltaire. Ma mère l'avait surnommé Simon de Nantua, du nom d'un marchand ambulant, dont elle me faisait lire l'histoire, en un petit livre aujourd'hui tombé dans l'oubli.

M. Debas, comme Simon de Nantua, moralisait du matin au soir et faisait tout, excepté son métier. Serviable aux voisins, travaillant pour tous, il montait et démontait les poêles, raccommodait la vaisselle cassée, remettait des manches aux couteaux, posait des sonnettes, graissait les serrures, réglait les pendules, opérait les déménagements et les emménagements, donnait des soins aux noyés, mettait des bourrelets aux portes et aux fenêtres.

Ma mère le tenait pour un homme de bien, que son caractère élevait au-dessus de sa condition, et elle le considérait. Pour moi, je m'attendais toujours en

le voyant, à quelque agitation divertissante. Cette fois encore, je ne fus pas déçu.

Le poêle de notre salle à manger était de faïence blanche, toute craquelée et fendue en plusieurs endroits. Il occupait dans un angle de la pièce une niche où s'élevait un tuyau pareillement de faïence, surmonté d'une tête barbue que je savais, pour l'avoir entendu dire à M. Dubois, être celle de Jupiter Trophonius. Et la barbe d'un si grand dieu me faisait impression. M. Debas, ayant revêtu une blouse blanche, monta à l'échelle, et déjà Jupiter Trophonius gisait sur le plancher, détaché de sa colonne, d'où s'échappaient des flots de suie, tandis que le poêle lui-même, disloqué, rompu, couvrait de ses débris la salle entière et que des nuages de cendre froide assombrissaient l'air. Les ténèbres furent accrues par une poudre subtile qui monta au plafond pour descendre ensuite lentement, en couche épaisse, sur les meubles et les tapis. M. Debas gâchait du plâtre dans une auge débordante et dégoûtante.

III.

Le chaos régnait encore quand, de nouveau, une grande rumeur monta de la cour. Le cocher de M. Bellaguet, le père Alexandre, concierge de notre maison, la bonne des Caumont, le jeune Alphonse criaient ensemble :

— Le voilà, le voilà !

Cette fois, je le vis distinctement sur le faite du toit, le papegai de la comtesse Michaud. Il était vert, avec du rouge sur les ailes. Mais à peine s'était-il montré qu'il disparut...

Parmi les innombrables soins que Simon de Nantua se donnait bénévolement pour le service du prochain, celui qu'il prenait peut-être le plus volontiers était de rattraper les oiseaux échappés. Il avait notamment rapporté plusieurs fois à madame Caumont ses serins domestiques. Il jugea que rendre à la comtesse Michaud son perroquet était pour lui un devoir impérieux, et il ne balança pas à l'accomplir. Ayant remplacé à la hâte sa blouse blanche par une vieille redingote verte qui jaunissait comme les feuilles d'automne, il m'annonça son intention et, laissant régner dans la salle à manger le chaos qu'il n'avait pas eu le loisir d'organiser, il sortit, la tête pleine de son dessein. Je me jetai dans l'escalier à sa suite ; nous franchîmes d'un bond le court espace qui nous séparait de la maison, bien connue de moi, la maison du concierge Morin, où habitait la comtesse Michaud ; nous dévorâmes les degrés jusqu'au palier du deuxième étage et pénétrâmes par la porte grande ouverte dans l'appartement où tout respirait la désolation. Nous vîmes dans la salle à manger le perchoir abandonné. Mathilde, la femme de chambre de madame la comtesse, nous exposa les circonstances qui avaient précédé et provoqué la fuite de Jacquot. La veille, à cinq heures du soir, un chat gris, à poil ras, un énorme matou, signalé depuis longtemps pour ses attentats, avait bondi dans la salle à manger. A son approche, Jacquot effrayé s'était enfui dans l'escalier et avait passé par la lucarne. Mathilde fit deux fois ce récit. Comme elle se disposait à le faire une troisième fois, je me coulai dans le salon et contemplai le portrait en pied du général comte Michaud, qui occupait le plus grand panneau. Simon de Nantua me tira de ma contemplation et m'enseigna qu'on n'entre dans un salon qu'après en avoir été prié et s'être essuyé les pieds. Sa réprimande fut courte, car le temps était cher.

— Allons ! fit-il.

Et muni d'une grosse corde, apparemment pour se suspendre dans le vide, il monta l'escalier. Je le suivis, portant un verre qu'il m'avait confié et qui contenait du pain trempé dans du vin, appât pour attirer Jacquot. Mon cœur battait avec violence à la pensée des dangers où cette expédition m'allait jeter. Jamais dans leurs plus effroyables aventures de guerre ou de chasse, trappeurs de l'Arkansas, filibustiers de l'Amérique du Sud, boucaniers de Saint-Domingue, ne sentirent mieux que moi l'ivresse du péril. Nous gravîmes jusqu'à ce que

l'escalier nous abandonnât, puis, grimpâmes à une échelle de meunier des plus roides jusqu'à une lucarne, par laquelle Simon de Nantua passa la moitié de son corps. Je ne voyais plus que ses jambes et son énorme derrière. Tantôt il appelait Jacquot d'une voix caressante, tantôt il imitait la grosse voix enrouée de Jacquot lui-même, pour le cas, je pense, où l'oiseau préférerait son propre organe à la parole humaine ; par moment, il sifflait ; par moment il chantait à voix de sirène...

Les heures passaient, le soleil en s'abaissant allongeait sur les toits l'ombre des cheminées. Nous désespérions, quand Jacquot parut. Je passai la tête par la lucarne et vis le papegai qui, d'une marche difficile, en balançant son gros corps, descendait lentement le pignon. C'était lui ! Il venait à nous. J'en tressaillis de joie. Il était tout proche. Je retenais mon souffle. Simon de Nantua lui jeta un appel sonore et, ayant pris le morceau de pain trempé de vin, le tendit à bout de bras, poing fermé. Jacquot s'arrêta, regarda de notre côté, d'un air de défiance, s'éloigna, battit des ailes et s'enfuit, d'un vol d'abord difficile, mais qui, devenu peu à peu plus rapide et plus soutenu, le porta, jusqu'au toit d'une maison voisine où il disparut à nos yeux. Notre déconvenue à l'un et à l'autre fut grande, mais Simon de Nantua ne se laissait point abattre par la mauvaise fortune : il tendit le bras vers l'océan des toits.

— Là ! fit-il.

Ce geste énergique, cette parole brève me transportèrent d'enthousiasme. Je m'attachai à sa vieille redingote...

IV.

De retour chez la comtesse Michaud, nous trouvâmes dans la salle à manger... qui ?... Le papegai sur son perchoir. Il s'y tenait d'une assiette tranquille et accoutumée et semblait ne l'avoir jamais quitté. Quelques grains de chènevis répandus sur le parquet attestaient qu'il venait de manger. A notre approche, il tourna vers nous un œil rond et fier comme une cocarde, se balança, se hérissa et ouvrit largement ce bec qui formait tout son visage. Une vieille dame, coiffée d'un bonnet de dentelle noire et dont les aigres joues s'encadraient de boucles blanches, la comtesse Michaud, sans doute, assise près de Jacquot, en nous voyant, détourna la tête. La femme de chambre allait et venait sans desserrer les dents. Simon de Nantua passait son chapeau d'une main dans l'autre, affectait de sourire et restait stupide. Enfin Mathilde nous fit connaître, sans daigner nous regarder, que Jacquot venait d'entrer seul et de son propre mouvement, par la lucarne, dans la mansarde où elle couchait, sous les combles, et que le cher animal connaissait bien, pour y être venu souvent sur l'épaule de sa Mathilde.

— Il serait rentré plus tôt, ajouta d'un ton amer la servante, si vous ne l'aviez pas effrayé.

On ne nous retint pas. Et, comme Simon de Nantua m'en fit, dans l'escalier, la remarque attristée, on ne nous offrit pas même un rafraîchissement.

Quand, à la tombée de la nuit, je rentrai au logis, je trouvai la maison consternée, ma mère agitée et fiévreuse, la vieille Mélanie en larmes, mon père, gardant un calme affecté. On m'avait cru volé par des bohémiens ou des saltimbanques. Ma mère m'examina attentivement, me toucha le front qui était moite, passa la main dans mes cheveux emmêlés et pleins de toiles d'araignées, et me demanda :

— D'où viens-tu, fait comme tu es, sans chapeau, ton pantalon déchiré au genou ?

Je contai mon aventure et comment j'avais suivi Simon de Nantua à la recherche du papegai.

Elle s'écria :

— Je n'aurais jamais cru monsieur Debas capable d'emmener cet enfant toute une après-midi, sans m'en demander la permission et sans avertir personne.



109. — Le départ des pêcheurs.

1. Un petit port breton devant la mer sauvage
S'éveillait ; les bateaux, amarrés au rivage,
Mais comme impatients de bondir sur les flots,
De sentir sur leurs bancs ramer les matelots,
Et les voiles s'enfler, et d'aller à la pêche,
Légers se balançaient devant la brise fraîche.
2. Bientôt les bons pêcheurs de ce havre¹ de Vannes,
A l'heure du reflux quittèrent leurs cabancs.
Sur leurs habits pesants, tout noircis de goudron,
L'un portait un filet, et l'autre un aviron ;
Leurs femmes les suivaient, embarquant une cruche
D'eau fraîche, un large pain qui sortait de la huche²,
Du porc salé, du vin ; et, pendant les adieux,
Leurs regards consultaient les vagues et les cieux ...
Les chaloupes enfin, se défiant³ entre elles,
Comme de grands oiseaux déployèrent leurs ailes.
Celle qui la première ouvrit sa voile au vent
Portait un homme mûr, un jeune homme, un enfant,
Et leur aïeul à tous, dont les mains sillonnées
Marquaient les longs labeurs et les longues années.
3. Tandis qu'ils s'éloignaient, laissant traîner leurs dragues⁴,
Ils virent des enfants jouer au bord des vagues,
Et ceux qui, tout le jour le long des murs assis,
Inutiles vieillards, n'ont plus que des récits.
Sur le quai, les maisons reluisaient toutes blanches,
Et, par-dessus les toits, au loin, de vertes branches
Leur laissaient entrevoir de tranquilles hameaux.
Les grands bœufs, lentement, paissaient sous les rameaux,
Et le vent apportait le gai refrain des pâtres
Qui, sur l'herbe couchés, devant les flots saumâtres⁵,
Savouraient leur jeunesse, — au reste indifférents...
4. Alors, pour éclaircir le front de leurs parents,
Au bruit des avirons, le novice⁶ et le mousse
Se mirent à chanter d'une voix lente et douce.

A. BRIZEUX. *Histoires poétiques* (Lemerre édit.).

1. Port. — 2. La maie : le coffre pour pétrir et conserver le pain. — 3. Semblant rivaliser de vitesse, comme si elles avaient jeté un défi. — 4. Filet en forme de poche. — 5. Qui ont le goût salé de la saumure. — 6. Jeune matelot.

110. — Retour de pêche.

Les barques de pêche rentrent au port de Boulogne.

1. D'un bout à l'autre du quai assiégé de bateaux, la marée¹ touchait terre. Au bord² les hommes halaient à la corde, comme du fond d'un puits, les paniers pleins. Sur les planchers gluants, les matelots marchaient à pleines bottes parmi le poisson mêlé de glace souillée. Les mousses abrités par un tablier de toile raidi en cuirasse, s'enduisaient d'écailles jusqu'aux yeux en barbotant dans la marchandise. Ils triaient, à la volée, les espèces par tas distincts ; les soles collées par deux, blanc sur blanc ; les luxueux turbots d'une largeur d'éventail ; les raies visqueuses aux piqûres sournoises ; les barbués en fer de lance ; les grands congres à peau fine, puis la racaille³ des chiens de mer : du poisson de pauvre ; et toutes les mystérieuses bêtes de l'eau profonde rafées par la course du chalut⁴.

2. Les matelots, faisant la chaîne sur la longueur du pont, se passaient les paniers pleins. Ils accomplissaient tous le même balancement du buste ballonné par l'enflure des étoffes cirées. A bout de bras, l'homme recevant le panier, le portait trois pas, en tambour⁵, sur la cuisse gauche, pour le passer, bras tendus, à un autre qui tendait les bras. Cela s'accomplissait avec la régularité d'un jeu de poupées mécaniques. Quelque limande, aussi mince qu'une feuille, glissait de la manne trop pleine et claquait⁶ le pont mouillé ; alors le geste brusque de l'homme qui la renvoyait au tas, brisait la perfection du monôme⁷.

3. Les charrettes s'alignaient, aussi serrées sur la chaussée que les barques sur l'eau. Mareyeurs⁸ et matelots, vêtus des mêmes étoffes, se distinguaient pourtant par la différente empreinte de leurs métiers : les hommes de mer et de plein vent plus massifs, alourdis par le premier maniement du poisson, plus pénible. Les mareyeurs qui le reprennent en paniers, maintiennent propres leur pantalon bleu, et leur bourgeron couleur saumure. Ils notent des chiffres sur un calepin, s'abritent quand il pleut et couchent toutes les nuits dans leur lit ; ce qui montre leur teint plus frais auprès des faces travaillées de la marine⁹ qui affronte au large le temps dur et dort en mer.

Les pêcheurs, constellés d'écailles par le frottement du poisson, luisaient¹⁰ en marchant sans grâce ; leurs bottes sont lourdes ; toujours mouillés, ils avancent lentement, au frou-frou des toiles raidies de cire.

4. Des femmes, panier au dos, guettaient les poissons à terre. Elles mendiaient auprès des matelots, surtout des mousses et des vieux, plus faciles¹¹. Les veuves des hommes perdus en mer ont droit d'aumône. Sitôt contentes, elles partaient, la poitrine taillée par la bandoulière de corde de leur hotte et s'en allaient vendre dans les rues. Comme elles marchaient la tête vers le sol, pour combattre la charge qui les tirait en arrière, on voyait mal leur figure sous la coiffe en capote, soigneusement abritée d'un mouchoir à carreaux. Leur cri triste sortait de là-dessous : « Des rougeots ! la lu !... » et le claquement de leurs socques¹² de bois accompagnait sec et vite la mesure de cette musique.

PIERRE HAMP. *Marée fraîche* (Éditions de la Nouvelle Revue française.).

1. Les poissons étaient débarqués. — 2. A bord des bateaux. — 3. Le rebut ; les chiens de mer sont du poisson de dernière qualité. — 4. Filet attaché à l'arrière du bateau — du chalutier — pour pêcher à la traîne. — 5. Comme on porte un tambour. — 6. Tombait sur le pont en claquant. — 7. La chaîne, jusque-là parfaite, des hommes qui se passaient les paniers, était rompue. Un monôme est constitué par une file ininterrompue de personnes qui défilent en chantant. — 8. Les mareyeurs sont ceux qui transportent la marée et qui en font le commerce. — 9. Des hommes de la marine, des pêcheurs. — 10. Lançaient des lueurs, des reflets. — 11. Qui les accueillaient plus facilement. — 12. Chaussure de bois, qu'on met par-dessus la chaussure ordinaire pour se garantir de l'humidité.

111. — Le phare des Sanguinaires.

1. Figurez-vous une île ¹ rougeâtre et d'aspect farouche ; le phare à une pointe ; à l'autre une vieille tour génoise ² où, de mon temps, logeait un aigle. En bas, au bord de l'eau, un lazaret ³ en ruine, envahi partout par les herbes ; puis des ravins, des maquis ⁴, de grandes roches, quelques chèvres sauvages, de petits chevaux corses gambadant la crinière au vent ; enfin là-haut, tout en haut, dans un tourbillon d'oiseaux de mer, la maison du phare, avec sa plate-forme en maçonnerie blanche, où les gardiens se promènent de long en large, la porte verte en ogive, la petite tour de fonte, et au-dessus la grosse lanterne à facettes ⁵, qui flambe au soleil et fait de la lumière même pendant le jour... Voilà l'île des Sanguinaires⁶...

2. Le jour tombant, le gardien du premier quart ⁷ allumait sa petite lampe, prenait sa pipe, sa gourde, un gros Plutarque ⁸ à tranche rouge, toute la bibliothèque des Sanguinaires, et disparaissait par le fond. Au bout d'un moment, c'était dans tout le phare un fracas de chaînes, de poulies, de gros poids d'horloges qu'on remontait.

3. Moi, pendant ce temps, j'allais m'asseoir dehors, sur la terrasse. Le soleil déjà très bas descendait vers l'eau de plus en plus vite, entraînant tout l'horizon après lui. Le vent fraîchissait, l'île devenait violette. Dans le ciel, près de moi, un gros oiseau passait lourdement : c'était l'aigle de la tour génoise qui rentrait... Peu à peu, la brume de mer montait... Bientôt on ne voyait plus que l'ourlet blanc de l'écume autour de l'île... Tout à coup, au-dessus de ma tête, jaillissait un grand flot de lumière douce. Le phare était allumé. Laisant toute l'île dans l'ombre, le clair rayon allait tomber au large sur la mer, et j'étais là, perdu dans la nuit, sous ces grandes ondes lumineuses qui m'éclaboussaient à peine en passant. Mais le vent fraîchissait encore. Il fallait rentrer. A tâtons, je fermais la grosse porte, j'assurais les barres de fer ; puis, toujours tâtonnant, je prenais un petit escalier de fonte qui tremblait et sonnait sous mes pas, et j'arrivais au sommet du phare. Ici, par exemple, il y en avait de la lumière !

4. Imaginez une lampe Carcel ⁹ gigantesque à six rangs de mèches, autour de laquelle pivotent lentement les parois de la lanterne, les unes remplies par une énorme lentille de cristal, les autres ouvertes sur un grand vitrage immobile qui met la flamme à l'abri du vent... En entrant, j'étais ébloui. Ces cuivres, ces étains, ces réflecteurs de métal blanc, ces murs de cristal bombé qui tournaient avec de grands cercles bleuâtres, tout ce miroitement, tout ce cliquetis de lumières me donnait un moment de vertige. Peu à peu cependant mes yeux s'y faisaient, et je venais m'asseoir au pied même de la lampe à côté du gardien qui lisait son Plutarque à haute voix, de peur de s'endormir...

5. Au dehors, le noir, l'abîme. Sur le petit balcon qui tourne autour du vitrage, le vent court comme un fou, en hurlant. Le phare craque, la mer ronfle. A la pointe de l'île, sur les brisants, les lames font comme des coups de canon... Par moments, un doigt invisible frappe aux carreaux : quelque oiseau de nuit que la lumière attire, et qui vient se casser la tête contre le cristal. Dans la lanterne étincelante et chaude, rien que le crépitement de la flamme, le bruit de l'huile qui s'égoutte, de la chaîne qui se dévide...

A DAUDET. *Lettres de mon moulin* (Fasquelle édit.).

1. A l'entrée du golfe d'Ajaccio. — 2. Bâtie par les Génois — ou d'architecture génoise. — 3. Bâtiment où, dans les ports, on retient pendant quelques temps les personnes provenant de régions où sévissent des maladies contagieuses ; ces personnes sont alors en quarantaine. — 4. Terrains incultes couverts de broussailles et d'arbrisseaux. — 5. En verre taillé à facettes. — 6. L'auteur est venu y passer quelques semaines de repos. — 7. Les gardiens se partagent le temps de veille ; la durée de la garde s'appelle un quart. — 8. Auteur grec, qui a écrit *La Vie des hommes illustres*. — 9. Lampe à rouages inventée en 1800 par l'horloger Carcel.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Le départ des pêcheurs*, page 211. — 1. De quel port partent les pêcheurs ? A quel moment de la journée ? Par qui sont-ils accompagnés jusqu'au port ? — 2. Quel est l'équipage du bateau dont parle le poète dans les derniers vers du § 2 ? — 3. Qu'aperçoivent les pêcheurs en quittant le port ? — 4. Pourquoi les femmes consultent-elles les vagues et les cieux ? (§ 2.)
- B. — *Retour de pêche*, page 212. — 1. Quels poissons sont déchargés des chalutiers ? Cherchez dans le dictionnaire le nom de chacun de ces poissons ; essayez de vous les représenter nettement ; dessinez-les. — 2. Qui décharge les poissons ? A qui les poissons sont-ils livrés ? Où sont-ils ensuite chargés ? — 3. Quelles différences l'auteur marque-t-il entre mareyeurs et matelots ? (dans les vêtements ; dans l'allure). — 4. Expliquez cette phrase : *Les veuves des hommes perdus en mer ont droit d'aumône*. Dites ce que les femmes font du poisson qu'on leur a donné.
- C. — *Le phare des Sanguinaires*, page 213. — 1. Quels sont les bâtiments de l'île ? — 2. L'auteur vit à peu près solitaire dans l'île ; il n'a d'autre compagnie que celle des... (hommes et animaux). — 3. Pourquoi l'auteur avait-il un moment de vertige en arrivant au sommet du phare ? — 4. Expliquez ces expressions : *le vent fraîchissant* ; *les ondes lumineuses m'éclaboussaient à peine en passant* (§ 3) : *le phare craque* (§ 5).

II. — Vocabulaire. — La mer.

N. — La mer, l'océan, la vague, les lames, le flux, le reflux, la côte, le rivage, la plage, la dune, la falaise, l'écueil, les récifs, les brisants, la tempête, le naufrage, l'épave, la baie, le havre, le port, le quai, la jetée, le sémaphore, le phare.

Les herbes marines : l'algue, le varech, le goémon.

Les poissons de mer : la sardine, le hareng, le maquereau, la morue, la sole, la limande, le turbot, la raie, le congre.

Adj. — La mer calme, agitée, moutonneuse, houleuse, démontée. — La marée montante, descendante ; la mer étale — La haute mer, la pleine mer ou le large.

V. — Clapoter, s'entre-choquer, déferler, refluer, submerger, émerger, immerger.

Expressions : Ce n'est pas la mer à boire (*ce n'est pas difficile*).

C'est une goutte d'eau dans la mer.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Complétez les phrases suivantes avec l'un des mots du vocabulaire :
Les... ou... couvrent les trois quarts de la surface du globe. La ligne de séparation de la mer et de la terre c'est la... ou le... Toutes les côtes n'ont pas le même aspect : les unes sont plates et sablonneuses ; ce sont des... ; d'autres sont couvertes de collines de sable qu'on appelle des... ; d'autres enfin sont dominées par des rochers escarpés qu'on appelle des... Les rochers à fleur d'eau, dangereux pour la navigation, sont des... ou des... ou des... Deux fois par jour, la mer monte puis redescend ; la montée de la mer c'est la... ou le... ; le retrait de la mer, c'est la... ou le... Quand la mer ne monte ni ne descend on dit qu'elle est... A marée basse, des rochers, que la mer recouvrait, ... ; à marée haute ils sont à nouveau... Le navire vient de quitter le port ; il a pris le large ; il est maintenant en...
2. En faisant appel à vos souvenirs ou en imaginant, décrivez les mouvements de la mer, vus du rivage et les bruits : La mer est calme. Comment est sa surface ? (*unie comme... ridée... ?*). Quel bruit font les vagues courtes, sur la plage ? (*clapoter, clapotis*). Le vent souffle, la mer est agitée... — C'est la tempête...
3. Quels poissons de mer avez-vous déjà vus ? Quels autres poissons de mer connaissez-vous ? Quelles plantes marines récolte-t-on à marée basse ?
4. Famille de mots. *Mer, mare*. Cherchez sur le dictionnaire, à *mar*..., les mots de la famille de *mer* et donnez-en la définition.
5. Texte à compléter avec l'un des mots suivants : *marinier, colline, rayon, navigation, voile, étincelant, montagne, eau, rivage, ciel, écumant, sein, horizon*.
Le départ du navire. — Un vent favorable remplissait nos..., les rameurs tendaient les ondes..., la vaste mer était couverte de navires ; les... poussaient des cris de joie ; les... s'en fuyaient loin de nous ; les... et les... s'aplatissaient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le... et l'... pendant que le soleil, qui se levait, semblait faire sortir du... de la mer ses feux... Ses... dominaient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu à l'..., et le ciel nous promettait une heureuse...

FÉNELON.

Grammaire.

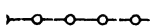
I. — La conjonction.

Du haut d'un phare.

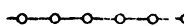
Je me souviens qu'un jour Madeleine et M. de Nicores voulurent monter au sommet du phare. Il faisait du vent. Le bruit de l'air, que l'on n'entendait point en bas, grandissait à mesure que nous nous élevions, grondait comme un tonnerre dans l'escalier en spirale. et faisait frémir au-dessus de nous les parois de cristal de la lanterne.

Quand nous débouchâmes à cent pieds du sol, ce fut comme un ouragan qui nous fouetta le visage, et de tout l'horizon s'éleva je ne sais quel murmure irrité dont rien ne peut donner l'idée quand on n'a pas écouté la mer de très haut.

E. FROMENTIN.



II. — Leçon.



1^o Je me souviens qu'un jour Madeleine et M. de Nicores voulurent monter au sommet du phare.

La conjonction est un mot invariable qui réunit deux mots ou deux propositions.

2^o **Les conjonctions de coordination** : *et, ou, ni, mais, car, or, donc*, unissent deux mots de même fonction, ou deux propositions de même nature

3^o **Les conjonctions de subordination** : *que, comme, si, quand, lorsque*, et les locutions conjonctives formées avec *que* : *parce que, à moins que, dès que, à mesure que...*, etc., unissent la proposition subordonnée à la proposition qu'elle complète.

III. — Exercices.

- Soulignez les conjonctions et les locutions conjonctives :
Les bateaux amarrés au rivage, mais impatients de bondir sur les flots se balançaient. — L'un des pêcheurs portait un filet et l'autre un aviron. — Les chaloupes, comme de grands oiseaux, déployaient leurs ailes. — Tandis qu'ils s'éloignaient, ils virent des enfants jouer au bord des vagues. — Le novice et le mousse se mirent à chanter, quand la barque quitta le rivage. — Si le vent soufflait de la terre, nous entendrions le gai refrain des pâtres.
- Analysez *que* dans les phrases suivantes. Il est tantôt conjonction, tantôt pronom relatif :
Je désire *que* tu m'accompagnes. Il faut *qu'il* parte. L'île *que* j'ai visitée était inhabitée. Je me souviens *qu'un* jour Madeleine voulut visiter le phare. Le bruit de l'air, *qu'on* n'entendait pas en bas, grondait dans l'escalier comme un tonnerre. Les hommes marchaient à pleines bottes sur le poisson gluant *qu'on* allait débarquer.
- Analysez les cinq premières conjonctions du texte du haut de la page. Exemple : *qu'* — conjonction, réunit la proposition subordonnée : *un jour, Madeleine...*, etc., à la proposition principale : *je me souviens*.
- Copiez le § 1, page 177, « Frédéric, le courageux », jusqu'à *bergères*, et soulignez les conjonctions et les locutions conjonctives. Ne soulignez pas le pronom relatif *que*, mais écrivez-le en gros caractères.

L'ADVERBE (suite.)

Tout est adjectif ou pronom indéfini, et variable : *tous les spectateurs — tous regardant* ou adverbe et invariable : *Elles étaient tout étonnées*.

Mais on dit, au féminin, devant une consonne ou une h aspirée, comme s'il s'agissait d'un adjectif : *Elles sont toutes surprises, toutes honteuses*.

5. Employez *tout*, et faites l'accord s'il y a lieu :

Quatre-vingts invités étaient venus de... les pays environnants. — Les hommes portaient un gibus ;... les femmes avaient mis une robe de soie. — Les petites filles étaient... fières de leur robe blanche. — Leurs cheveux étaient... luisants de pomnade. — Les servantes... occupées des préparatifs du dîner se démenaient sous les ordres du chef ;... habiles qu'elles fussent, elles craignaient d'être en retard. — Mais... fut prêt à l'heure dite et les plats... fumants circulèrent parmi les convives ;... se réglèrent.

Orthographe.

1. Étudiez, page 213, les §§ 3 et 5, dont quelques phrases seront dictées.
2. Texte à reproduire de mémoire :

Pêcheur à la ligne.

Assis, les pieds pendants sous l'arche d'un vieux pont
Et sourd aux bruits lointains à qui l'écho répond,
Le pêcheur suit des yeux le petit flotteur rouge.
L'eau du fleuve pétillait au soleil. Rien ne bouge.
Le liège soudain fait un plongeon trompeur,
La ligne saute. — Avec un hoquet de vapeur
Passe un joyeux bateau tout pavoisé d'ombrelles ;
Et, tandis que les flots apaisent leurs querelles,
L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi,
Met une amorce neuve et songe : — Il est midi.

F. COPPÉE.

Composition française

A. — La phrase.

1. *Comparaisons* : Les chaloupes, comme de grands oiseaux, déployèrent leurs ailes (p. 211, § 2). Relisez les comparaisons commençant par *comme* : page 213, § 5 ; page 212, § 1. Employez de même dans une phrase une comparaison avec la conjonction *comme*, pour décrire : des avions dans le ciel, de gros nuages blancs accumulés, les volets qui s'ouvrent au soleil levant (*pensez à des paupières*), le vent qui rugit, un papillon qui vole, ... etc.
2. Relisez la phrase commençant par *comme* dans le § 4, page 212. Quel est le sens de *comme* dans cette phrase ?
3. Relisez, § 1, page 211, la phrase : les bateaux, comme impatients de bondir sur les flots, de... de..., légers se balançaient... Construisez sur le même modèle les phrases suivantes :
Les chevaux... (*ils sont attelés pour le départ*)... piaffaient et hennissaient.
La locomotive... (*l'express est à l'arrêt et va repartir*)... haletait et grondait.
Le vent... (*cette tour impossible semble l'irriter*)... hurlait autour du phare.
L'océan... (*il semble fatigué par*)... s'apaisa soudain.
Le vieux gardien du phare... (*il est rassuré par... et habitué à...*) restait impassible au milieu... et lisait son Plutarque à haute voix, de pour...
Les sauveteurs... (*on dirait qu'ils sont excités par le danger*)... ranaient avec plus de vigueur et... (*achevez la phrase librement*).

B. — Le paragraphe.

4. Relisez dans le § 5, page 213, les bruits qu'entend l'auteur *a*) au dehors, *b*) au dedans. Quelle impression d'ensemble ces bruits du dehors font-ils ? *On dirait...*
Au dedans, au contraire...
5. Fermez les yeux et écoutez. Essayez de décrire en phrases pittoresques les bruits que vous entendez. Quelle impression vous donnent-ils ? (Calme, agitation, désordre, activité, application.)
6. Relisez le § 2, page 212. Les matelots, faisant la chaîne sur la longueur du pont, se passaient les paniers pleins...
Dérivez en quelques phrases des ouvriers qui se font passer des pierres, des briques, des tuiles... en faisant la chaîne.

C. — Composition française.

7. *Le pêcheur à la ligne.*
A condition de penser à un pêcheur que vous avez observé, vous ne serez pas embarrassé. Vous nous ferez voir le pêcheur au départ, ou vous le montrerez arrivant au bord de la rivière ou du canal. C'est le moment de le décrire, lui et son attirail et de dire ses préparatifs. Vous le montrerez ensuite en action. Peut-être votre pêcheur sera-t-il plus heureux que celui de F. Coppée et aurons-nous l'émotion d'une intéressante capture ?
8. Pour ceux qui habitent au bord de la mer : *Le départ ou le retour des pêcheurs.*
9. *Un pêcheur à la ligne et un vieux matelot parlent tous deux de la pêche.* L'un vante la pêche en eau douce, l'autre dit les fatigues et les dangers de la pêche en mer. Mais quels beaux coups de filet quand le temps est propice ! Une vraie pêche, quoi ! (*Faites-les parler.*)
10. *Les gardiens du phare.* Ils sont deux, dans un phare perdu au milieu de l'Océan et qu'on ne ravitaillait que tous les mois. Vous imaginez leur vie.



112. -- Retour au pays natal.

1. O vallons paternels ! doux champs, humble chaumière
 Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux.
 Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
 Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,
 Seuil antique ¹ où mon père, adoré comme un roi
 Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
 Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! c'est moi.

2. Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
 Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs ² ;
 Loin de moi les cités et leur vaine opulence ³ ;
 Je suis né parmi les pasteurs ⁴.

3. Enfant, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
 Les agneaux, pas à pas, égarés jusqu'au soir,
 A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine
 Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues.
 Le bruit lointain des chars gémissant ⁵ sous leurs poids ;
 Et le sourd tintement des cloches suspendues
 Au cou des chevreaux, dans les bois.

4. Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ⁶ ombrages ;
 Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés ⁷,
 Saules contemporains ⁸, courbez vos longs feuillages
 Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
 Arbres que dans mes jeux j'insultais ⁹ autrefois ;
 Et toi, qui loin de moi, te cachais à la foule,
 Triste écho, réponds à ma voix.

LAMARTINE.

1. Le poète désigne ainsi la porte de la vieille maison familiale — 2. Chez les Anciens, les dieux du foyer étaient les protecteurs de la maison et de ses habitants ; Lamartine veut dire ici qu'il vient vivre, pour toujours, dans la vieille maison protectrice. — 3. Leur richesse, orgueilleuse et trompeuse. — 4. Bergers. — 5. Le bruit des essieux est semblable à un gémissement. — 6. Les arbres de son pays inspirent au poète un religieux respect. — 7. De rameaux retombants, et qui semblent pleurer (il s'agit de *saules pleureurs*)... — 8. Qui sont du même âge que le poète. — 9. Dont je cassais les branches... que je traitais sans respect.

113. — Le départ de Landry.

Le père Barbeau, fermier de la Cosse, a deux jumeaux, deux « bessons », Sylvinet et Landry, qui ont grandi ensemble. Il a décidé de placer Landry, comme garçon de culture, dans une ferme voisine. Le matin du départ est arrivé.

1. Le père Barbeau, qui n'était pas un maladroit, savait bien qu'une seule chose pouvait faire broncher ¹ Landry : le chagrin de son frère. Il éveilla donc Landry avant le jour, en ayant bien soin de ne pas secouer son besson ², qui dormait à côté de lui.

— « Allons, petit », lui dit-il tout bas, « il nous faut partir pour la Priche ³ avant que ta mère ne te voie, car tu sais qu'elle a du chagrin, et il faut lui épargner les adieux. Je vais te conduire chez ton nouveau maître et porter ton paquet. »

— « Ne dirai-je pas adieu à mon frère ? » demanda Landry. « Il m'en vaudra si je le quitte sans l'avertir. »

— « Si ton frère s'éveille et te voit partir, il pleurera, il réveillera votre mère, et votre mère pleurera encore plus fort à cause de votre chagrin. Allons, Landry, tu es un garçon de grand cœur, et tu ne voudrais pas rendre ta mère malade. Fais ton devoir tout entier, mon enfant ; pars sans faire semblant de rien. Pas plus tard que ce soir, je te conduirai ton frère, et, comme c'est demain dimanche, tu viendras voir ta mère sur le jour ⁴. »

Landry obéit bravement et passa la porte de la maison sans regarder derrière lui.

2. La mère Barbeau n'était pas si bien endormie ni si tranquille qu'elle n'eût entendu tout ce que son homme disait à Landry. La pauvre femme, sentant la raison de son mari, ne bougea et se contenta d'écarter un peu son rideau pour voir sortir Landry. Elle eut le cœur si gros qu'elle se jeta à bas du lit pour aller l'embrasser ; mais elle s'arrêta quand elle fut devant le lit des bessons, où Sylvinet dormait encore à pleins yeux.

Le pauvre garçon avait tant pleuré depuis trois jours, et quasi ⁵ trois nuits, qu'il était vanné par la fatigue ; et même il se sentait d'un peu de fièvre, car il se tournait et retournait sur son coussin, envoyant de gros soupirs et gémissant sans pouvoir se réveiller.

3... Cependant, le père Barbeau emmenait Landry à travers prés et pacages ⁶ du côté de la Priche. Quand ils furent sur une petite hauteur d'où l'on ne voit plus les bâtiments de la Cosse aussitôt qu'on se met à la descendre, Landry s'arrêta et se retourna. Le cœur lui enfla, et il s'assit dans la fougère, ne pouvant faire un pas de plus. Son père fit mine de ne point s'en apercevoir et de continuer à marcher. Au bout d'un petit moment, il l'appela bien doucement, en lui disant :

— « Voilà qu'il fait jour, mon Landry ; dégageons-nous ⁷ si nous voulons arriver avant le soleil levé. »

4. Landry se releva, et, comme il s'était juré de ne point pleurer devant son père, il reentra ses larmes, qui lui venaient dans les yeux, grosses comme des pois. Il fit comme s'il avait laissé tomber son couteau de sa poche, et il arriva à la Priche sans avoir montré sa peine, qui pourtant n'était pas mince. GEORGE SAND. *La petite Fadette* (Calmann-Lévy, édit.).

114. — Le proscrit.

1. Proscrit ⁸, regarde les roses ;
Mai joyeux, de l'aube en pleurs ⁹
Les reçoit toutes écloses ;
Proscrit, regarde les fleurs.

— Je pense
Aux roses que je semai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

2. Proscrit, regarde les tombes ;
Mai, qui rit aux cieux si beaux,
Sous les baisers des colombes
Fait palpiter les tombeaux ¹⁰.

— Je pense
Aux yeux chers que je fermai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

3. Proscrit, regarde les branches,
Les branches où sont les nids ;
Mai les remplit d'ailes blanches
Et de soupirs infinis. ¹¹

— Je pense
Aux nids charmants où j'aimai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

VICTOR HUGO. *Les Quatre Vents de l'esprit* (Hetzel, édit.).

1. Hésiter. — 2. Son frère jumeau. — 3. Le nom de la ferme où Landry doit être employé. — 4. Dès le matin. — 5. Presque. — 6. Terrains où l'on mène paître les bestiaux. — 7. Expression berri-chonne ; dépêchons-nous. — 8. Exilé, depuis le coup d'Etat de 1851, V. Hugo pense à sa patrie. — 9. La rosée, sur les fleurs, fait songer à des larmes. — 10. La vie devient tellement active, qu'il semble que les morts eux-mêmes veuillent renaître. — 11. De soupirs d'une tendresse infinie.

115. — Vers le pays.

1. Me voilà en route ! La locomotive est déjà à 150 lieues de Paris !... La vue des villages qui fuient devant moi ressuscite tout mon passé d'enfant ! Maisonnets ceinturées de lierre et coiffées de tuiles rouges ; basses-cours où traînent des troncs d'arbres et des socs de charrues rouillées ; jardinets plantés de soleils à grosses panses d'or ; seuils branlants, fenêtres éborgnées ¹, barrières contre lesquelles les bébés appuient leurs nez crottés et leurs fronts bombés, pour regarder le train ; cette simplicité, cette grossièreté, ce silence me rappellent la campagne où je buvais la liberté et le vent, étant tout petit.

Dans les femmes courbées pour sarcler les champs, je crois reconnaître mes tantes, les paysannes ; et je me lève malgré moi quand j'aperçois le miroir d'un étang ou d'un lac ; je me penche, comme si je devais retrouver dans cette glace verte le Vingtras ² d'autrefois. Je regarde couir l'eau des ruisseaux et je suis le vol noir des corbeaux dans le bleu du ciel.

Tout parle à ma mémoire : ce mur bâti de pierres posées au hasard, cette vigne, qui a fait pétiller dans ma cervelle, ainsi que la mousse du vin nouveau, les réminiscences des vendanges ³ — et ce bois sombre qui me rappelle la forêt de sapins où il faisait si triste et où j'aimais tant à m'enfoncer pour avoir peur !

2. A Saint-Étienne nous avons pris le train qui longe la Loire bleue. Je regardais là-dedans se briser le soleil ; l'écume qui bouillonnait sur les semblants d'écueils ⁴ avait des blancheurs de dentelle qui frissonne au vent. Elle avait été mon luxe, cette rivière, et j'avais pêché des coquillages dans le sable fin de ses rives, avec l'émotion d'un chercheur d'or. Elle roule mon cœur dans son flot clair.

3. Tout à coup les bords se débrident ⁵ comme une plaie. C'est qu'il a fallu déchirer et casser à coups de pioche et à coups de mines les rochers qui barraient la route de la locomotive. De chaque côté du fleuve, on dirait que l'on a livré des batailles. La terre glaise est rouge, les plantes qui n'ont pas été tuées sont tristes. Cette poésie sombre ⁶ sait, elle aussi, me remuer et m'émouvoir. Je me rappelle que toutes mes promenades d'enfant par les champs et les bois aboutissaient à des spectacles de cette couleur violente. Pour être complète et profonde, mon émotion avait besoin de retrouver ces cicatrices de la nature ⁷.

4. Ah ! je sens que je suis bien un morceau de toi, un éclat de tes rochers, pays pauvre qui embaumes les fleurs, terre de vignes et de volcans ! Ces paysans, ces paysannes qui passent, ce sont mes frères en veste de laine, mes sœurs en tablier rouge... Ils sont pétris de la même argile ; ils ont dans le sang le même fer ⁸. Deux mots de patois, qui ont tout d'un coup brisé le silence d'une petite gare, perdue près d'un bois de sapins, ont failli me faire évanouir. Nous approchons !

5. Le Puy ! Le Puy ! Je reconnais les enseignes, un chapeau en bois rouge, la botte à glands d'or, le Cheval blanc, l'hôtel du Vivarais. A une fenêtre, je vois tout à coup apparaître une face pâle, avec de grands yeux noirs, et j'entends un cri... — Jacques ! Jacques ! C'est ma mère qui m'appelle et qui me tend les bras ! Elle vient au-devant de moi dans l'escalier et m'embrasse en pleurant.

JULES VALLÈS. *Le Bachelier* (Fasquelle, édit.).

1. Qui ont perdu des carreaux. — 2. Jacques Vingtras est le nom par lequel Jules Vallès se désigne dans les livres où il a raconté sa vie. — 3. La vue d'une vigne lui rappelle la saveur du vin nouveau et des souvenirs de vendanges. — 4. Les très petits rochers, qui rappellent de très loin les écueils de la mer. — 5. Les bords de la rivière s'écartent comme une plaie qu'on élargit — qu'on *débride*. — 6. Le paysage est beau et triste. — 7. La nature a été mutilée par les travaux de l'homme ; et les traces de ces travaux apparaissent encore comme des cicatrices. — 8. Les mêmes éléments que moi ; l'emploi de *fer* s'explique ici, car la couleur rouge du sol est due en partie à des oxydes de fer ; et cette argile, cultivée, a nourri Vingtras — comme les paysans qu'il aperçoit.

Vocabulaire - Elocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Retour au pays natal*, page 217. — 1. En quelle société le poète a-t-il grandi ? Il revient « pour jamais », c'est-à-dire... — 2. De quelle humble chaumière parle-t-il au premier vers ? Pourquoi ressemble-t-elle à un nid ? — 3. Relevez les souvenirs d'enfance qui reviennent à la mémoire du poète ; dites : *Lamartine revoit son père... il se rappelle qu'il aimait à... à... etc.* — 4. Le frère que les saules semblent pleurer, c'est...
- B. — *Le départ de Landry*, page 218. — 1. Où le père Barbeau conduit-il Landry ? Pourquoi se sépare-t-il de lui ? — 2. Pourquoi partent-ils avant le jour ? — 3. Que regarde Landry lorsqu'il est arrivé au haut de la côte, et qu'il se retourne ? A quoi pense-t-il ? Qu'éprouve-t-il ? — 4. Landry « fait comme s'il avait laissé tomber son couteau », c'est-à-dire qu'il... Pourquoi fait-il cela ?
- C. — *Le proscrit*, page 218. — 1. Un proscrit est... — 2. Le poète pense aux roses qu'il sema, c'est-à-dire à... ; aux chers yeux qu'il ferma, c'est-à-dire... ; aux nids où il aima, c'est-à-dire... — 3. Pourquoi dit-on que mai est joyeux ? Qu'il rit aux cieux ?
- D. — *Vers le pays*, page 219. — 1. D'où vient Jacques ? Où va-t-il ? Qui va-t-il retrouver ? — 2. Songe-t-il à son pays natal avant d'en approcher ? Qu'est-ce qui vous le prouve ? — 3. Relevez dans chacun des quatre premiers paragraphes la phrase qui vous semblera le mieux traduire l'état d'esprit de Jacques. Expliquez : *Je sens que je suis un morceau de toi.* — 4. Les petites coquillages que l'enfant ramassait dans le sable fin lui semblaient avoir la valeur de l'or ; c'est pourquoi l'autour dit... — 5. Pourquoi (§ 4) Jacques a-t-il failli s'évanouir ?

II. — Vocabulaire. — Le pays natal. — La patrie.

N. — La patrie, la mère patrie, les ancêtres, les aïeux, le patrimoine, le compatriote, le concitoyen, l'étranger, la solidarité, la communauté, la concorde. — L'attachement, l'attrait, la souvenance, la nostalgie. — L'émigrant, l'immigrant, la patrie d'adoption, la nationalité. — L'exilé le proscrit, le banni

Adj. — Natal, originaire, patriote, patriotique, chauvin, nostalgique.

V. — S'expatrier, rapatrier, émigrer, exiler, proscrire, bannir.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Remplacez les points par le mot convenable.
La..., c'est la terre des pères, c'est le pays où vécurent nos..., où ils sont morts. C'est la France pour le Français, la... pour... (complétez la phrase par cinq ou six noms propres). Tous les habitants d'une même patrie sont des... ou des... Entre eux, il y a uno... de langue, de souvenirs, de sentiments, d'idées, d'intérêts. Ils sont les enfants d'une même famille, et leur mère à tous c'est la... Le... c'est l'amour de la patrie ; c'est la volonté de conserver et d'accroître ce... que nous avons reçu des ancêtres : le sol, les biens, la justice, la liberté. Le patriotisme n'est pas la haine de l'..., pas plus que l'amour du village... n'est la haine des autres villages.
- Où êtes-vous né ? Quel est, dans la patrie, le coin de terre auquel vous êtes particulièrement attaché ? Quel attrait cette ville ou ce village a-t-il pour vous ?
Comment appelle-t-on les gens qui quittent leur pays pour s'établir en terre étrangère ? Dans le pays où ils arrivent on dit : ce sont des... L'exilé ou le proscrit quittent-ils volontairement leur pays ? Être condamné au bannissement, c'est... A quoi songe le proscrit en terre d'exil ? (Voyez page 218 — *Le proscrit.*)
- Indiquez le sens des préfixes dans les mots suivants et donnez ensuite la définition de ces mots : s'expatrier, compatriote, rapatrier, émigrer (ex, é), immigrer.
- Complétez les vers suivants en choisissant le mot convenable : intervalle, mystère, natale, s'approcher, jour, clocher, toucher, amour, terre.
Comme le cœur bondit quand la terre...,
Au moment du retour commence à...,
Et du vaste Océan sort avec son... !
Et quel tourment divin dans ce court...,
Où l'on sent qu'elle arrive et qu'on va la... !
O patrie ! ô patrie ! ineffable... !
Mot sublime et terrible ! inconcevable... !
L'homme n'est-il donc né que pour un coin de...,
Pour y bâtir son nid et pour y vivre un... ?

Grammaire.

I. — L'interjection.

Le pays natal.

Oh ! qu'il est doux de revoir, après une longue absence, le village, la rue, la maison où l'on a vu le jour. Il y a dans le lieu natal un charme, une attirance secrète, qui nous y ramène quand nous l'avons quitté. Heureux qui revoit les lieux de sa première enfance : la maison, le jardin, la prairie, le ruisseau, une place de grande ville, une rue où la cour aux jeux !

Hélas ! pour l'exilé qui revient tard au pays natal, il se mêle bien des regrets à cette joie : la maison est habitée par des étrangers, les amis sont dispersés, les vieux parents sont morts. Seules, les choses ont conservé leur visage familial et sourient au voyageur.

II. — Leçon.

1^o Oh ! qu'il est doux... Hélas ! pour l'exilé...

L'interjection est une sorte de cri qu'arrache une émotion vive.

2^o Les principales interjections sont :

Ah ! oh ! ô... ! hélas ! aie ! hé ! eh bien ! holà ! gare ! halte ! bravo !..., etc.

III. — Exercices.

1. Soulignez les interjections dans les phrases suivantes :
 Courage ! nous arrivons. — Bon ! me voilà pris. — Hé ! doucement l'ami, j'ai peine à vous suivre. — Halte ! le chemin bifurque et je ne suis plus s'il faut prendre à droite ou à gauche. — Eh bien ! êtes-vous contents de votre promenade ? — Mon Dieu ! Mon Dieu ! dit Mme Picolin en voyant le chien déchaîné. — Holà ! madame la belette, que l'on déloge sans trompette. — O vallons paternels, doux champs, humble chaumière ! — O mon père, ô mes chers disparus ! — Oh ! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve sont morts, en attendant tous les jours, sur la grève, ceux qui ne sont pas revenus. — Ah ! je sens que je suis bien un morceau de toi, pays pauvre qui embaumes les fleurs — Le carrosse de l'archevêque de Reims passait au travers de Nanterre : tra ! tra !... Il rencontre un homme à cheval : gare ! gare !
2. O vallons paternels, doux champs, humble chaumière... ! § 1, page 217.
 Ah ! je sens que je suis bien un morceau de toi, pays pauvre qui embaumes les fleurs. § 4, p. 219.
 Distinguez *oh !* de *ô... !* en employant ces deux interjections dans quelques phrases.
 Quelle est la fonction des noms en caractères gras. (Voyez, p. 188, exercice n° 2).
 Expliquez l'orthographe de *embaumes*. — Recopiez la phrase en remplaçant *pays pauvre* par *puentes montagnes*.
3. Mettez les verbes en italique au présent, puis à l'imparfait de l'indicatif, au singulier, puis au pluriel : Alouette qui *jeter* au ciel ta chanson matinale, ou *prendre*-tu cette indomptable joie ? — Chaumière qui *ressembler* au nid sous les rameaux, comme tu *accueillir* aimablement le voyageur fatigué ! Forêt qui *couronner* la montagne, gazon qui *tapisser* le vallon, nuage qui *fuir* d'un vol rapide, vous *charmer* mes regards et *apaiser* mon cœur.
4. Mettez les verbes en italique au présent, puis au passé composé, au singulier, puis au pluriel et achevez les phrases librement.
 O terre qui me *nourrir*, maison qui *abriter* mon enfance... Au pluriel : O champs qui... , maisons qui... ! — O mère qui te *priver* pour moi, ô père qui *peiner* jour par jour pour me donner du pain... ! O soldat qui *défendre* courageusement ta patrie, bon ouvrier qui la *sauver* de la ruine... !
5. Mettez les verbes en italique dans le texte ci-dessous, au présent, puis à l'imparfait. — Le verbe *clorre* n'ayant pas d'imparfait, vous emploierez un synonyme.

Un village paisible.

Il *être* si petit qu'un rideau de peupliers le *cache* à tous les yeux. Les chaumières *disparaître* dans les oses de la rive. Un bout de prairie verte lui *servir* de tapis, une haie vive le *clorre* de toutes parts comme un grand jar lin. On *passer* à côté de lui sans le voir. Les voix des laveuses *sonner* semblables à des voix de fauvettes. Pas un filet de fumée. Il *dormir* dans sa paix, au fond de son alcôve verte. Aucun de nous ne le *connaître*. La ville voisine *savoir* à peine qu'il existe ; son nom prononcé n'*éveiller* aucun souvenir. Et c'*être* pour cela, sans doute qu'il *sourire* si doucement ; tout heureux de son obscurité, il *s'emplir* des gaietés du ciel. Il *être* si loin de la boue et du tapage des grandes cités ! Son rayon de soleil lui *suffire*.

E. ZOLA.

Orthographe.

1. Étudiez les §§ 4 et 5 page 219.
2. Dictée à préparer, en deux parties :

Paris.

Un vent léger balaye avec la poussière de la chaussée les graines ailées des platanes et les brins de foin échappés à la bouche des chevaux. Ce n'est rien que cette poussière ; mais en la voyant s'envoler, je me rappelle que dans mon enfance je regardais tourbillonner une poussière pareille ; et mon âme de vieux Parisien en est tout émue.

Tout ce que je découvre de ma fenêtre, cet horizon qui s'étend à ma gauche jusqu'aux collines de Chaillot et qui me laisse apercevoir l'Arc de Triomphe comme un dé de pierre, la Seine, fleuve de gloire, et ses ponts, les tilleuls de la terrasse des Tuileries, le Louvre de la Renaissance, ciselé comme un joyau ; à ma droite, du côté du Pont Neuf, le vieux et vénérable Paris avec ses tours et ses flèches, tout cela c'est ma vie, c'est moi-même, et je ne serais rien sans ces choses qui se reflètent en moi avec les mille nuances de ma pensée et m'inspirent et m'animent. C'est pourquoi j'aime Paris d'un immense amour.

A. FRANCE.

Composition française.

A. — La phrase.

1. **Enfant**, j'aimais comme eux, à suivre dans la plaine... etc., page 217, § 3.
C'est plus concis et plus frappant que de dire : **Quand j'étais enfant**...
Employez la même tournure pour exprimer les idées suivantes :
Il quitta son village quand il était enfant ; quand il fut un vieillard, il y revint. — Lorsque je serai père de famille, j'enseignerai à mes enfants l'amour de la terre natale. — Quand il était en exil, V. Hugo n'oublia jamais la terre de France. — Landry s'éveilla de bonne heure et se leva aussitôt. — Lorsqu'il connut la gloire (*parvenu au faite de...*) Lamartine aimait à reporter sa pensée vers Milly...
2. La mère Barbeau n'était pas si bien endormie qu'elle n'eût entendu son homme (§ 2, p. 218).
En employant la même tournure, exprimez les idées suivantes :
Attention ! Il faut la négation et le mode subjonctif, au présent.
Pierre n'est pas très fatigué, il peut fournir encore un petit effort. — Ma petite ville n'est pas ignorée ; elle reçoit durant l'été quelques touristes curieux de visiter sa vieille église. — Votre village est peu peuplé ; vous en connaissez encore tous les habitants. — Vous n'êtes pas tellement impatient de revoir votre village ; vous pouvez retarder votre départ d'un jour. — Votre vie à Paris est absorbante, mais vous trouvez bien le temps d'écrire à vos amis. La vallée est étroite, elle peut cependant livrer passage à une route et à une voie ferrée.
Exemple : Pierre n'est pas si fatigué qu'il ne puisse...

B. — Le paragraphe.

3. Quelle est l'idée dominante du § 4, page 218 ? Développez par le même procédé que l'auteur, et en quelques lignes, les idées suivantes :
Je m'efforçai de ne pas laisser voir la peur que j'avais eue.
Le médecin annonce qu'une personne de ma famille est dans un état grave. Je dissimule au malade ou à la malade l'inquiétude que j'éprouve.
4. En deux strophes (§ 3, p. 217), Lamartine nous dit ce qu'il aimait dans son village. Dites en quelques phrases ce qui vous plaît surtout dans votre village ou dans votre quartier.

C. — Composition française.

5. *Mon petit village* (ma petite ville ; mon quartier). Il ne suffit pas de le décrire en retenant seulement ce qui est caractéristique. Il faut encore exprimer les sentiments qui vous attachent à ce petit coin de terre... ou, peut-être, le désir que vous avez de le quitter. (Soyez sincère.)
6. *Un parent (ou un ami) est parti pour tenter la fortune, au loin.* Vous lui écrivez pour lui donner des nouvelles du pays. Vous voudriez que votre lettre fit naître, chez ce parent, le regret du pays natal.
7. *Un vieillard revient au pays natal après de longues années d'absence.*



116 -- Hymne au soleil.

Le coq Chantecler s'adresse au soleil.

Je t'adore Soleil ! ô toi dont la lumière,
Pour bénir chaque front et mûrir chaque miel¹,
Entrant dans chaque fleur et dans chaque chaumière,
Se divise, et demeure entière,
Ainsi que l'amour maternel !...

Tu fais tourner les tournesols du presbytère.
Luire le frère d'or que j'ai sur le clocher,
Et quand, par les tilleuls, tu viens avec mystère,
Tu fais bouger des ronds, par terre,
Si beaux qu'on n'ose plus marcher !

Tu changes en émail le vernis de la cruche².
Tu fais un étendard en séchant un torchon :
La meule a, grâce à toi, de l'or sur sa capuche³.
Et sa petite sœur⁴, la ruche,
A de l'or sur son capuchon !

Gloire à toi sur les prés ! Gloire à toi dans les vignes !
Sois béni parmi l'herbe, et contre les portails !
Dans les yeux des lézards et sur l'aile des cygnes⁵ !
O toi qui fais les grandes lignes⁶
Et qui fais les petits détails⁶ !

Je t'adore, Soleil ! Tu mets dans l'air des roses⁷.
Des flammes dans la source, un Dieu dans le buisson⁸ !
Tu prends un arbre obscur et tu l'apothéoses⁹.
O Soleil ! toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont¹⁰ !

EDMOND ROSTAND, *Chantecler*, acte I (E. Fasquelle édit.)

1. Le miel de chaque fleur. — 2. La couche de vernis, brille comme de l'émail, sous le soleil. — 3. L'extrémité pointue de la meule est comparée à une coiffe, à un capuchon. — 4. Les anciennes ruches, en paille tressée, ont l'apparence d'une petite meule. — 5. Les lézards et les cygnes aiment le soleil et la lumière. — 6. Le soleil dessine les grandes lignes des choses, et fait ressortir plus clairement les détails. — 7. Des couleurs roses. — 8. Allusion au buisson que vit Moïse sur le mont Horeb. De ce buisson, dit la Bible, Dieu parla à Moïse ; ici, le buisson resplendissait de soleil, est comme un Dieu. — 9. *Apothéoser* : le verbe est créé par Rostand : tu transfigures, par tes rayons, l'arbre que tu embellis. — 10. Seroient dépourvues de la beauté que tu leur ajoutes.

117. — Fauchaison matinale.

1. Il fait bon faucher le matin, quand l'herbe est imprégnée de la fraîcheur nocturne ; aussi, vers trois heures et demie, dès que l'orient s'empourpre de rose, les faucheurs arrivent-ils dans la prairie qu'ils doivent abattre. Ils arrivent encore brisés des fatigues de la veille, les membres ankylosés¹, les yeux gros de sommeil... « Frinc !... Frinc !... Frinc !... » D'une main mal assurée, ils font glisser la pierre sur le tranchant des faux. Et la lutte aussitôt commence.

2. Au matin, l'herbe de la prairie est prise de torpeur et de léthargie², et les faucheurs la surprennent à l'heure délicieuse et funeste³. La rosée emperle les faux, rend plus perfides⁴ leurs tranchants, et sans trop de fatigue, au début du jour, l'œuvre de destruction s'accomplit.

3. Péniblement, le chef de groupe ouvre la trouée dans la forêt d'herbe. Derrière lui, deux autres suivent à égale distance ; ils sont aussi vigoureux, aussi adroits que le premier. Un quatrième, jeune encore, malgré tous ses efforts, perd bien vite du terrain et reste trainard en arrière. Ils s'avancent, manœuvrant les faux du même mouvement rythmique⁵ et continu, en un déhanchement de tout leur organisme. A chacun de ses voyages, la faux abat des milliers de tiges d'herbes, qu'elle rassemble en un andain correct qui serpente d'une extrémité à l'autre du pré. On entend, quatre fois répété, le même bruit criard de l'acier abattant les tiges, et les quatre andains parallèles s'allongent... D'instant en instant, l'un des ouvriers s'interrompt, essuie sa faux brillante, passe sa pierre sur le taillant d'acier. Cela fait : « Frinc !... Frinc !... Frinc !... »

Les faucheurs ne parlent guère ; leur travail absorbe toute leur force en même temps que toute leur attention. Ils ont le culte de leur outil ; ils en vérifient fréquemment le fil⁶ et ils s'efforcent, avec la pierre, de le maintenir droit et fin. Malheur à qui coupe un rejeton d'épine aux abords de la haie ! Malheur à qui heurte quelque caillou amené l'hiver avec les terreaux ! Dans l'un comme dans l'autre cas, le tranchant subit une avarie qui ne se peut réparer qu'avec l'enclume et le marteau. Or, nul n'aime recourir à cette extrémité ; car c'est pour chacun un point d'honneur de suivre de près, et un retard de quelques minutes est difficile à rattraper.

4. Six heures du matin : le déjeuner sur le gazon humide, au long de la haie, sous un chêne.

On fait cercle autour du grand bidon de ter-blanc ; chacun s'arme d'une cuiller et l'on mange, à même⁷, la soupe au lait fumante. Du panier aux victuailles on tire ensuite une platée de beignets : trois énormes crêpes superposées. Chaque convive s'en taille une part et s'en va manger un peu à l'écart, mollement assis sur un andain de foin coupé. Si la maison est bonne⁸, le panier contient aussi une bouteille de vin et une tasse ; le chef fait la distribution ; le gobelet circule à la ronde, et chacun vide d'un seul trait le précieux liquide rouge qui donne de la force et de la joie. A défaut de vin, on se contente de boire à tour de rôle une lampée d'eau fraîche à la cruche de grès.

Un morceau de fromage, avec un croûton dur comme dessert, et le repas est fini. Le vieillard ou l'enfant qui a apporté les provisions rassemble les reliefs⁹ épars sur le gazon, les remet dans le pânier, qu'il dépose sur la haie, après l'avoir délicatement recouvert de la serviette blanche, et le travail reprend.

GUILLAUMIN. *Tableaux champêtres* (Crépin-Leblond, édit.).

1. Noués, et comme paralysés. — 2. L'herbe est lourde, et comme engourdie de sommeil. — 3. L'heure est délicieuse : l'herbe dort encore ; l'heure est funeste : l'herbe va mourir. — 4. Plus trompeurs, plus traîtres. — 5. Régulier. — 6. Le tranchant. — 7. En trempant la cuiller dans le bidon. — 8. Si les gous pour lesquels on travaille sont généreux. — 9. Les restes.

118. — Grêle.

L'orage éclate au moment où des femmes veillent un mort.

1. Minuit sonna... La porte sur la cour était restée ouverte ; un grand souffle entra, éteignit les deux lumières, à droite et à gauche du mort. Cela les terrifia toutes, et comme elles rallumaient les chandelles, le souffle de tempête revint plus terrible, tandis qu'un hurlement prolongé montait, grandissait des profondeurs noires de la campagne. On aurait dit le galop d'une armée dévastatrice qui approchait, au craquement des branches, au gémissement des champs éventrés¹. Elles avaient couru sur le seuil ; elles virent une nuée de cuivre² voler et se tordre dans le ciel livide³. Et, soudain, il y eut un crépitement de mousqueterie⁴ ; une pluie de balles tomba, cinglantes, rebondissantes, à leurs pieds. Alors un cri leur échappa, un cri de ruine et de misère : « La grêle ! La grêle ! »

2. Saisies, révoltées et blêmes sous le fléau, elles regardaient. Cela dura dix minutes à peine. Il n'y avait pas de coup de tonnerre, mais de grands éclairs bleuâtres, incessants, semblaient courir au ras du sol, en larges sillons de phosphore⁵ ; et la nuit n'était plus si sombre ; les grêlons l'éclairaient de rayures pâles, innombrables, comme s'il fût tombé des jets de verre. Le bruit devenait assourdissant : une mitraille, un train lancé à toute vapeur, sur un pont de métal, roulant sans fin. Le vent soufflait en furie ; les balles obliques s'abattaient tout s'amassaient, couvraient le sol d'une couche blanche.

« La grêle mon Dieu !... Ah ! Ah ! Quel malheur !... Voyez donc ! De vrais œufs de poule ! »

Elles n'osaient se hasarder dans la cour, pour en ramasser. La violence de l'ouragan augmentait encore toutes les vitres de la fenêtre furent brisées ; et la force acquise était telle qu'un grêlon alla casser une cruche.

3. C'était fini. On entendit le galop du désastre s'éloigner rapidement, et un silence de sépulture tomba. Le ciel, derrière la nuée, était devenu d'un noir d'encre. Une pluie fine, serrée, ruisselait sans bruit. On ne distinguait plus sur le sol que la couche épaisse des grêlons, une nappe blanchissante qui avait comme une lumière propre⁶, la pâleur de millions de vieilluses, à l'infini...

4. Le village s'étoilait de points lumineux. Sans doute le coup de grêle avait réveillé les paysans ; chacun était pris de la même impatience d'aller voir son champ, trop anxieux pour attendre le jour. Aussi les lanternes sortaient-elles une à une, se multipliaient, couraient et dansaient. Ah ! quel ravage désolait ce coin de terre ! Quelle lamentation montait du désastre entrevu aux lueurs vacillantes des lanternes ! Lise et Françoise promenaient la leur, si trempée de pluie que les vitres éclairaient à peine ; et elles l'approchaient des planches, elles distinguaient confusément, dans le cercle étroit de lumière, les haricots et les pois rasés au pied, les salades tranchées, hachées, sans qu'on pût songer seulement à en utiliser les feuilles. Mais les arbres surtout avaient souffert : les menues branches, les fruits, en étaient coupés comme avec des couteaux ; les troncs eux-mêmes, meurtris, perdaient leur sève par les trous de l'écorce. Et plus loin, dans les vignes, c'était pis ; les lanternes pullulaient, sautaient, s'enrageaient, au milieu des gémissements et des jurons. Les ceps semblaient fauchés ; les grappes en fleur jonchaient le sol avec des débris de bois et de pampres. Non seulement la récolte de l'année était perdue, mais les souches dépouillées allaient végéter et mourir.

5. Personne ne sentait la pluie ; un chien hurlait à la mort ; des femmes éclataient en larmes, comme au bord d'une fosse.

EMILE ZOLA. *(Œuvres (Fasquelle, édit.).*

1. La tempête en passant sur les cultures, courbe les tiges et les herbes : on dirait que les champs sont éventrés. — 2. Couleur de cuivre. — 3. D'un noir plombé, bleuâtre. — 4. Comme une décharge de fusils, de mousquets. — 5. Semblables aux traînées que laisse le phosphore des allumettes. — 6. Une lumière particulière.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Hymne au soleil*, page 223. — 1. Quels effets du soleil Chantecler remarque-t-il sur le coq du clocher ? sous les tilleuls ? sur la cruche ? sur la meule et sur la ruche ? — 2. Recopiez la 4^e strophe, en employant *quand* ou *lorsque*, et en ajoutant les mots qui vous sembleront nécessaires, pour montrer que vous avez bien compris. Ex. : *Gloire à toi, lorsque tu brilles sur les prés ! etc.* — 3. Relisez l'explication des deux derniers vers, et dites quelles choses paraissent embellies sous l'éclat du soleil.
- B. — *Fauchaison matinale*, page 224. — 1. Combien de faucheurs nous montre l'auteur ? Où se tient le chef de groupe ? — 2. Qu'arrive-t-il, lorsque la faux rencontre une épine ou une pierre ? — 3. Pourquoi les faucheurs passent-ils leur pierre sur le taillant ? A quoi peuvent servir l'enclume et le marteau ? — 4. C'est un vieillard, ou un enfant, qui apporte le déjeuner. Pourquoi ?
- C. — *Grêle*, page 225. — 1. A quel moment l'orage éclate-t-il ? Dure-t-il longtemps ? — 2. A quoi l'auteur compare-t-il la tempête qui approche ? le bruit de la grêle ? — 3. Dans les champs, de nombreuses lanternes apparaissent ; ce sont... — 4. Que signifient les gémissements et les jurons que l'on entend ? — 5. Les lanternes sont surtout nombreuses du côté des vignes ; elles sont attirées là ; elles accourent vers ce point ; elles s'agitent, se baissent ou se haussent rapidement, brutalement ; pour traduire cette impression, l'auteur dit :...

II. — Vocabulaire. — Le soleil. - L'été.

N. — Le solstice, le zénith, le tropique. — L'aurore, l'aube, le crépuscule. — Un trait de feu, un jet de lumière, le flamboiement, le poudroiement, une poussière d'or, la réverbération. — La fournaise, la caucule, l'accablement, l'insolation.

Adj. — Solaire, estival. — La lumière vive, crue, éblouissante, aveuglante. — La chaleur ardente, suffocante, torride, tropicale. — L'air embrasé. — Une journée radieuse.

V. — Rayonner, resplendir, étinceler, flamboyer, poudroyer, darder, miroiter.

Famille de mots : soleil, solaire, solstice, parasol, tournesol, ensoleillé, insolation.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Quand commence l'été ? quand finit-il ? A quelle heure se couche le soleil en ce moment et à quelle heure se lève-t-il ? Quelle est la durée du jour ? de la nuit ? Quand les jours sont-ils le plus longs ? Quand sont-ils le plus courts ?
- Le soleil est-il quelquefois au zénith à notre latitude ? Quelle est la région du globe où il est au zénith en ce moment ? A quelle heure de la journée et à quelle époque le soleil se rapproche-t-il le plus du zénith, en France ? A quel moment de la journée les ombres sont-elles le plus longues ? le plus courtes ? Quelle direction indique l'ombre à 6 heures du matin ? à midi ? à six heures du soir ?
- De gros nuages passent dans le ciel. Observez les jeux de lumière. Observez le soleil le matin ou le soir, ou encore la lumière du soleil à midi et notez vos observations en quelques phrases.
La lumière pénètre dans la chambre par une fente des volets. Décrivez ce rayon.
- Famille de mots.** — Quelle est la partie commune, le radical, qu'on trouve dans les mots de la famille de *soleil*. Comment est formé le mot : *parasol* ? Cherchez sur le dictionnaire cinq mots où le préfixe *para* aura le même sens. Employez dans une phrase : *solstice*, *ensoleillé*, *insolation*, *tournesol*.
- Réconstituez en deux quatrains la poésie suivante dont les huit vers sont en désordre. Les rimes et la ponctuation vous aideront dans ce travail. Le premier quatrain décrit le lever du soleil et le deuxième le réveil du village.
Un murmure confus sort des portes ouvertes. — Les rocs flambent ; la neige étincelle ; les toits — Des pas sonnent sur la pierraille des chemins. — Soudain, entre deux pics, un trait de feu s'élance. — Brillent, et le clocher jette dans le silence — Par les sentiers qui vont le long des pentes vertes. — L'appel du jour nouveau sur les champs et les bois. — Dévalent les faneurs, faux et râteaux en mains.

(H. BERNÈS.)

Grammaire.

I. — Le nom et l'article (*Révision et compléments*).

Après l'orage.

A un tournant de haie, un champ de blé magnifique, saccagé, fauché, raviné par la pluie et la grêle, croisait par terre dans tous les sens ses tiges brisées. Les épis lourds et mûrs s'égrénaient dans la boue et des volées de petits oiseaux s'abattaient sur cette moisson perdue, sautant dans ces ravins de paille humide et faisant voler le blé tout autour.

Debout devant son champ ruiné, un grand paysan, long, voûté, vêtu à la mode de la vieille Alsace, regardait cela silencieusement. Il y avait une vraie douleur sur sa figure, mais en même temps quelque chose de résigné et de calme, je ne sais quel espoir vague, comme s'il s'était dit que, sous les épis couchés, sa terre lui restait toujours, vivante, fertile, fidèle, et que, tant que la terre est là, il ne faut pas désespérer.

A. DAUDET.

II. — Exercices (*oraux ou écrits*).

1. Copiez le 1^{er} paragraphe du texte ci-dessus et soulignez les noms.
2. Relisez les strophes 3 et 4, page 223. « *Hymne au soleil* ». Analysez les articles.
3. Fonctions du nom. — Le nom peut être sujet, complément (d'un verbe, d'un nom, ou d'un adjectif), attribut du sujet.

Il peut être aussi en apostrophe : Je t'adore ! *Soleil !*

en apposition : Les oiseaux, *pillards* effrontés, s'abattaient sur le champ.

Analysez les noms en italique dans les phrases suivantes :

O *soleil* ! toi sans qui les choses ne seraient que ce qu'elles sont — Je sens que je suis bien un morceau de toi, *pays* pauvre qui embaume les fleurs. — O mon *père*, ô ma *mère*, ô mes chers *disparus* ! — O *printemps*, *jeunesse* de l'année ! ô *jeunesse*, *printemps* de la vie ! Juin commençait, *mois* charmant où la nature, dans toute sa beauté et dans toute sa force, triomphe et resplendit.

4. Copiez 1^o les noms qui ne s'emploient qu'au pluriel ; 2^o le pluriel et le singulier des noms qui s'emploient aux deux nombres :

Les marteaux, les faux, les yeux, les ténèbres, les minéraux, les végétaux, les gens, les ennaïles, les reliefs du repas, les vèpres, les fiançailles, les cailloux, les bestiaux, les détails, les portails, les obsèques, les funérailles, les prés, les vernis, les émaux, les décombrés, les nippes.

5. Vérifiez le genre des noms suivants et copiez-les en les accompagnant d'un article et d'un adjectif.

Air, éclair, automne, après-midi, alcôve, hexagone, hémisphère, incendie, onsis, élytre, monosyllabe, épisode, apothéose, armistice, obélisque, orage, pleur, réglisse, ustensile, cerce-neige. Exemple : un air pur.

6. Écrivez au singulier ou au pluriel le complément des noms dans les expressions suivantes :

Le sens vous guidera :

Un champ de *blé*, une chute de *grêle*, une couche de *grêlon*, une pluie de *balles*, un pot de *miel*, un panier de *fruit*, un bouquet de *rose*, une gerbe d'*œillet*, un fruit à *noyau*, un fruit à *pépin*, un essaim d'*abeille*, une volée de ... (achevez), une nuée de ..., un groupe de ..., un troupeau de ..., une gerbe de ..., un tas de ...

Conjugaison.

Remarques sur les verbes du 2^e groupe :

Hair. — Je hais, tu hais, il hait, nous haïssons ... — Hais, haïssons, haïssez.

A tous les autres temps le tréma est conservé : Je haïssais, je haïrai, que je haïsse.

Bénir. — Sois béni, ô soleil ! — France, terre bénie ! — De l'eau bénite, du pain béni.

Le participe passé *béni* s'écrit *bénite*, *bénite*, quand il s'agit d'une bénédiction religieuse.

Fleurir. — Les roses fleurissaient. — Le commerce florissait, était florissant.

Au sens figuré (prospérer), fleurir fait à l'imparfait *florissait* et au participe présent *florissant*.

7. Conjuguez *hair*, au présent, au futur, au passé composé du mode indicatif.

au présent du mode conditionnel, à l'impératif, au présent du subjonctif.

8. Employez *fleurir* :

a) *au présent et à l'imparfait* : En mai ... les roses. — Les lettres et les arts ... en France. —

Elles ... leur maison de bluets et de marguerites. — b) *au participe présent* : Les arbres ... tard, échappent plus facilement aux gelées printanières. — A cette époque, le commerce était ...

Employez *béni* ou *bénit* et faites l'accord :

Ma mère, sois ... — Mes chers parents, soyez ... — Jour ... que celui où l'Alsace et la Lorraine furent rendues à la France. — A l'église on distribue parfois du pain ... — A l'entrée il prit de l'eau ...

Orthographe.

1. Étudiez le § 4, page 225, « Grêle ».
2. Préparez le texte suivant dont une partie sera dictée :

Un lever de soleil.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes ; à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre : à chaque instant, on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe. L'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli.

La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie...

Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

J.-J. ROUSSEAU.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *L'orient s'empourpre de rose*, dit l'auteur (p. 224, § 1). Il veut dire que...
D'autres dérivains pour decriro le lever du soleil ont dit : *Le soleil jaillit*. — Soudain, entre deux pics, *un trait de feu s'éclance*. — *Tout devient blanc*, et le soleil est là, *rouge, étincelant*. Et Rousseau dit... (Voyez la dictée ci-dessus.)
Dites à votre tour, en une phrase, comment vous voyez le soleil se lever, ou se coucher, en cette saï-on. — Comment est la pleine lune à son lever. — Comment apparaissent les étoiles au crépuscule.
2. Reprenez les phrases ci-dessous, en les commençant par les mots indiqués :
Péniblement, le chef de groupe ouvre la trouée dans la forêt d'herbe... *En tête marchait*... Le vieillard, qui a apporté les provisions, rassemble les reliqs du repas... *Le soïn de rassembler*. La violence de l'ouragan augmentait. *L'ouragan*...
On distinguait sur le sol la couche épaisse de grêlons. *Une épaisse couche*...
Tu changes en émail le vernis de la cruche, tu fais un étendard en séchant un torchon. — *Grâce à toi*...
3. En employant l'apostrophe : *Soleil ! toi qui ... qui ... et qui ...*, saluez tour à tour : le soleil d'été, l'étoile lointaine, le nuage qui passe, l'hirondelle qui vole.

B. — Le paragraphe.

4. *Relisez l'hymne au soleil*. — Essayez à votre tour de chanter un hymne au soleil, en prose, bien entendu, et en un court paragraphe. Mais pensez à ce qui n'a pas été dit : aux moissons, aux fruits, aux pauvres gens..., etc.
5. Relisez le § 4, page 225 et le texte de la page 227, où l'on montre les effets d'un orage de grêle et l'émotion causée par ce désastre.
Montrez en un paragraphe analogue l'effet d'une pluie bienfaisante dans un jardin ou dans les champs, après une longue sécheresse, et la joie du jardinier ou du cultivateur.

C. — Composition française.

6. *Le déjeuner matinal des travailleurs*. (Quels travailleurs avez-vous observés, à l'heure du déjeuner matinal ? Des ouvriers devant leur atelier ? Des maçons à leur chantier ? Des charretiers à l'auberge ? Des faucheurs au champ ? — Qu'ont-ils mangé ? Et comment ? Ont-ils pris un court moment de repos, le déjeuner fini ? Et puis...) Indiquez par une courte phrase, en marge du devoir, le sujet de chacun des paragraphes.
7. *Une période de mauvais temps en juin*... Montrez les effets de ce mauvais temps autour de vous. (Sur la végétation — sur les travaux des champs — sur l'humeur des gens.)
8. Racontez votre dernière promenade à la campagne.
9. *Un beau matin d'été, à la campagne ou en ville*. — Levez-vous de bon matin pour faire des observations exactes. Voyez, entendez, sentez et appréciez aussi les qualités de l'air qui vous caresse le visage. — Dites enfin l'impression que tout cela fait sur vous.



119. — Le coche et la mouche.

1. Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé.
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vicillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu ¹.
2. Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ²,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire
Va, vient, fait l'emprescée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille ³ allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
3. La mouche, en ce commun besoin ⁴,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ⁵ ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire.
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
4. Après bien du travail, le coche arrive au haut.
— « Respirons maintenant ! » dit la mouche aussitôt :
« J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »
5. Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

LA FONTAINE.

1. A bout de force. — 2. Le coche. — 3. Le sergent de bataille était l'officier qui, autrefois, disposait les troupes en ordre de bataille. — 4. Dans le besoin où tout le monde se trouve. — 5. Souci.

120. — Une vieille diligence.

1. Madame Lefrançois ¹ alla sur le seuil regarder si l'*Hirondelle* ² n'arrivait pas... Elle tendait son oreille à un roulement éloigné. On distingua le bruit d'une voiture mêlé à un claquement de fers lâches ³ qui battaient la terre, et l'*Hirondelle* enfin s'arrêta devant la porte.

2. C'était un coffre jaune porté par deux grandes roues qui, montant jusqu'à la hauteur de la bâche, empêchaient les voyageurs de voir la route et leur salissaient les épaules. Les petits carreaux de ses vasistas étroits tremblaient dans leur châssis. quand la voiture était fermée, et gardaient des taches de boue çà et là parmi leur vieille couche de poussière, que les pluies d'orage même ne lavaient pas tout à fait. Elle était attelée de trois chevaux, dont le premier en arbalète ⁴ et lorsqu'on descendait les côtes, elle touchait du fond en cahotant.

3. Quelques bourgeois d'Yonville ⁵ arrivèrent sur la place ; ils parlaient tous à la fois, demandant des nouvelles, des explications et des bourriches ⁶. Hivert ⁷ ne savait auquel répondre. C'était lui qui faisait à la ville les commissions du pays. Il allait dans les boutiques, rapportait des rouleaux de cuir au cordonnier, de la ferraille au maréchal, un baril de harengs pour sa maîtresse ⁸, des bonnets de chez la modiste, des toupets ⁹ de chez le coiffeur ; et, le long de la route, en s'en revenant, il distribuait ses paquets, qu'il jetait par-dessus les clôtures des cours, debout sur son siège, et criant à pleine poitrine, pendant que ses chevaux allaient tout seuls.

(L'*Hirondelle* part chaque matin, à 7 heures $\frac{1}{2}$, pour Rouen).

4. Hivert attelait sans se dépêcher, et en écoutant d'ailleurs la mère Lefrançois qui, passant par un guichet sa tête en bonnet de coton, le chargeait de commissions... Enfin, lorsqu'il avait mangé sa soupe, endossé la limousine ¹⁰, allumé sa pipe et empoigné son fouet, il s'installait tranquillement sur le siège.

5. L'*Hirondelle* partait au petit trot, et, durant trois quarts de lieue, s'arrêtait de place en place pour prendre des voyageurs qui la guettaient debout, au bord du chemin, devant la barrière des cours. Ceux qui avaient prévenu la veille se faisaient attendre ; quelques-uns même étaient encore au lit dans leur maison ; Hivert appelait, criait, sacrait ; puis il descendait de son siège, et allait frapper de grands coups contre les portes. Le vent soufflait par les vasistas fêlés. Cependant les quatre banquettes se garnissaient, la voiture roulait, les pommiers à la file se succédaient ; et la route, entre ses deux longs fossés pleins d'eau jaune, allait continuellement se rétrécissant vers l'horizon.

6. Emma ¹¹ la connaissait d'un bout à l'autre ; elle savait qu'après un herbage, il y avait un poteau ; ensuite un orme, une grange ou une cahute de cantonnier... Enfin, les maisons de briques se rapprochaient, la terre résonnait sous les roues, l'*Hirondelle* glissait entre des jardins, où l'on apercevait, par une claire-voie, des statues, des ifs taillés, et une escarpolette. Puis, d'un seul coup d'œil, la ville apparaissait...

7. Les trois chevaux galopaient, les pierres grinçaient dans la boue, la diligence se balançait, et Hivert, de loin, hélait les carrioles sur la route.

G. FLAUBERT. *Madame Bovary* (Fasquelle, édit.).

1. La maîtresse d'une auberge, à l'enseigne du Lion d'or. — 2. C'est le nom donné à la diligence. — 3. Mal fixés aux sabots. — 4. Deux chevaux étaient attelés, un de chaque côté du timon ; le troisième était seul en avant. — 5. Le nom de la localité normande où se trouvait l'auberge du Lion d'or. — 6. Paniers de poissons, de gibier, etc. ... — 7. C'est le nom du conducteur de la diligence. — 8. Pour Mme Lefrançois. — 9. Des touffes de faux cheveux. — 10. Manteau de poil de chèvre, ou de grosse laine, froncé par le haut, que portent les rouliers. — 11. Nom d'une voyageuse, qui faisait régulièrement le trajet.

121. — Là-haut.

13 juin 1912.

1. Qu'ont-ils donc? Comme ils erient soudain... Ils erient joyeusement, ils agitent les mains; et comme ils renversent la tête! C'est au changement de leur attitude, puis en les voyant rapetisser¹, se tasser et fondre, que je m'aperçois que nous montons. Le Clément-Bayard² vient de quitter le sol; nulle secousse, nul tressaillement ne m'en a averti. La graine de chardon mûre se détache du calice par une ascension insaisissable³ et devient flottante sans qu'on devine le moment où elle cesse d'être retenue... Ils fondent, ils fondent en dessous de nous. Leurs cris nous parviennent aigus, clairsemés... Tout à l'heure, c'était une foule pressée, encombrante, qui entravait la sortie du dirigeable. A présent, ils salissent la place d'une poignée de grenaille noire⁴...

2. C'est donc bien vrai; nous montons! Ce balcon de fer, ce wagon sans siège que je comparais, dans le hangar, à un « tram » d'acier⁵; ce plancher d'acier, cette passerelle toute de métal sonore et lourd; ces bagages entassés à l'extrémité fuselée⁶ de la nacelle; et le groupe d'officiers instructeurs⁷, et mes compagnons et moi, tout cela monte serolement⁸ suspendu au ventre soyeux⁹ du dirigeable, au ballon jaune comme un poussein neuf! Je m'obstine à fixer d'un œil hébété la petite foule noire, juste au-dessous de nous... Je ne puis croire... Mais les pétarades des moteurs, jusque-là muets, le vent vivifiant¹⁰ des hélices réveillent en moi la sensation rassurante du mouvement, de l'effort, du voyage, et je me retourne avidement¹¹ pour voir Paris venir à nous...

3. Paris se déroule sous nous. On l'a photographié si souvent, du haut du ciel, que je le reconnais aisément; le réseau compliqué de ses voies, ses places en étoile, son fleuve et ses îles forment un plan déjà familier. C'est à des détails de couleur, de relief que je m'attache, à des toits bizarrement bleus ou d'un rouge furieux; les miroirs d'eau des parcs publics étincellent et s'éteignent; un train s'incurve¹² comme une chenille qu'on agace...

4. Mais... c'est déjà fini, Paris? Tout petit Paris, traversé en quelques minutes!... Nous montons, nous tournons. La queue effilée du dirigeable décrit, sur l'horizon que la ville enfume, un arc de cercle aisé: la campagne maraîchère, verte, quadrillée, apparaît. Nos regards plongent dans les blés verticaux, dans les seigles légers, comme dans le poil profond d'une peluche ombrée. Ça et là des villas¹³ joujoux enferment leur arpent de terre, d'arbres et de fleurs, dans une enceinte de murs neufs, et l'on songe aux limites puériles que les enfants dessinent, avec des graviers blancs ou des coquilles autour d'un fort de sable.

5. Une sécurité exigeante¹⁴ émane de notre joie. Nous demandons au maître de ce beau navire des voyages sans fin, des nuits bercées à trois mille pieds, des réveils dans les nuages, des crépuscules comme celui-ci...

6. « La nuit vient », dit l'un de nous. Nous ne pensions pas à elle, tant le couchant demeurait clair... Mais nous cheminons maintenant au-dessus d'une nappe sombre, une forêt d'un vert sourd, qui absorbe la lumière faiblissante... La forêt de Compiègne, la fin du voyage...

7. Avec une infailibilité tranquille de pigeon qui rentre au nid, le ballon se dirige vers son hangar de fer bleuâtre, visible encore au milieu d'un champ. Les prairies, les haies de sureaux grandissent, se soulèvent vers nous. Déjà des câbles tombent de la nacelle, au milieu d'un groupe de soldats qui nous halent sans secousse... Nous sommes la proie des hommes sans ailes.

COLETTE. *Pages choisies* (G. Crès, édit.).

1. Devenir plus petits. — 2. Le nom du dirigeable. — 3. On ne peut saisir le moment où commence l'ascension. — 4. De haut, les spectateurs apparaissent comme des grains de plomb serrés, faisant une tache sur la place. — 5. Ils s'agit de la passerelle du dirigeable. — 6. En forme de fuseau. — 7. Dont la mission est d'instruire l'équipage de manœuvre. — 8. Tranquillement, calmement. — 9. D'étoffe de soie. — 10. Le vent des hélices indique qu'elles sont maintenant vivantes. — 11. Avec une vive curiosité. — 12. Se recourbe. — 13. Des maisons de campagne. — 14. Nous nous sentons en sécurité; aussi, nous voudrions exiger davantage.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Le coche et la mouche*, page 229. — 1. Quels voyageurs nous montre le poète ? Qui sont-ils, pendant la montée ? — 2. Cette montée est difficile et pénible, car... — 3. La mouche croit se rendre nécessaire en... (*énumérez ses actions*) ; puis elle se plaint... ; enfin, lorsque le coche arrive au haut, elle... — 4. Employez dans une phrase chacun des verbes *cheminer* et *s'acheminer vers*. — 5. On dit quelquefois : « *C'est la mouche du coche* » pour désigner une personne qui...
- B. — *Une vieille diligence*, page 230. — 1. Entre quelles localités l'*Hirondelle* fait-elle le service des voyageurs ? Qui est propriétaire de la diligence ? Comment s'appelle le cocher ? — 2. L'*Hirondelle* vous semble-t-elle bien nommée ? Pourquoi ? — 3. Pourquoi les voyageurs qui ont retenu leurs places se font-ils attendre ? — 4. A quels détails reconnaît-on que l'on approche de Romen ?
- C. — *Là-haut*, page 231. — 1. Que décrit l'auteur dans ce texte ? — 2. Que désigne le pronom *ils*, plusieurs fois employé dans le premier paragraphe du texte ? — 3. Les passagers sont joyeux ; pourquoi ? Leur joie leur fait croire à leur sécurité ; ils voudraient voir se prolonger leur voyage ; ils voudraient... — 4. Que signifie la dernière phrase du texte ?

II. — Vocabulaire. — Voyages et voyageurs.

N. — Les voyages : à pied, à cheval, en voiture, en diligence, à bicyclette, en chemin de fer, en automobile, en barque, en chaland, en bateau, en paquebot, en transatlantique, en ballon, en dirigeable, en aéroplane ou en avion.

Les voyageurs : le piéton, le cavalier, le cocher, le conducteur, le cycliste, l'automobiliste, le batelier, le marinier, le passager, l'aéronaute, le pilote, l'aviateur.

Adj. — La grand'route, la route nationale, départementale, le chemin vicinal. — Praticable, impraticable, carrossable, défoncé, raviné, malaisé, cahotant. La voie navigable, la voie ferrée, la voie maritime, la voie aérienne

V. — Projeter, se décider, faire ses préparatifs de départ, tracer un itinéraire, aller à l'aventure, bifurquer, fourvoyer, séjourner, stationner, arriver à destination.

Expressions : faire son chemin ; passer son chemin ; ne pas y aller par quatre chemins ; suivre les sentiers battus ; frayer la voie à quelqu'un.

Proverbe : Qui veut voyager loin ménage sa monture.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Celui qui voyage à pied est un... ; celui qui va à cheval... ; à bicyclette... Celui qui conduit un fiacre est un... ; une diligence... ; une automobile... ; un aéroplane... Un ballon est monté par...
2. Décrivez une route des environs.
Est-ce une route départementale ? nationale ? un chemin vicinal ?
Quelles villes ou quels villages met-elle en relations ? Va-t-elle en droite ligne ou fait-elle des zigzags ? Quelle est sa largeur ? Comment est-elle entretenue ? Bref, est-ce une bonne ou une mauvaise route ?
3. Y a-t-il dans votre voisinage des voies ferrées ? — Lesquelles ? — Des voies navigables ?
On aboutissent les voies maritimes ? Comment se nomment les ports des lignes de navigation méditerranéenne ?
4. **Famille de mots** : Quelques mots de la famille de *voie* (radical : *voi, voy, via*).
Voyage, voyager, voyageur, voyer (agent *voyer*), *voyou, voirie* — *viaduc, viatique* — *convoi, convoier, convoieur, envoi, envoyer, envoyeur, renvoi, renvoyer* — *dévier, déviation, dévoyer, fourvoyer* — *trivial*.
Cherchez sur le dictionnaire le sens des mots suivants et employez-les dans une phrase : *Agent voyer, viatique, dévoyer, fourvoyer, trivial*.
5. **Homonymes** : *voie, voix*, et quelques formes du verbe *voir* (lesquelles ?)
Employez chacun de ces mots dans une phrase.

Grammaire.

I. — Les adjectifs (*Révision et compléments*).

Le marinier d'eau douce.

C'est toujours un pittoresque spectacle de voir, sur les eaux tranquilles d'un canal, entre les berges verdoyantes et le double rideau des peupliers, glisser doucement et silencieusement le lourd bateau chargé jusqu'au bord.

Deux forts chevaux, marchant à pas lents sur le chemin de halage, tirent obliquement le chaland au moyen d'un long câble ; le timonier, dans le bateau, pousse la barre du gouvernail ; deux ou trois bateliers sont là, prêts à aider à la manœuvre avec leurs perches et leurs avirons.

G. H. DELOS.

II. — Exercices (*oraux ou écrits*).

1. Copiez le texte ci-dessus et soulignez les adjectifs qualificatifs. Analysez dans le § 2, *forts*, *lents*, et, dans le dernier vers de la fable, page 229, *importuns*.

2. Dans la fable « Le coche et la mouche » relevez et analysez les adjectifs possessifs, démonstratifs, numéraux, indéfinis. Ex. : de *tous* les côtés, *six* forts chevaux, *son* harnachement . . . , etc.

Comparatif de l'adjectif qualificatif : *moins* rapide, *aussi* rapide, *plus* rapide.

Superlatif : *le plus* rapide, *la plus* rapide, *les plus* rapides, *le moins* rapide, . . .

3. Comparez les divers modes de locomotion en employant les adjectifs qualificatifs au comparatif ou au superlatif.

Exemple : *Les voyages à pied sont plus agréables et moins coûteux que les voyages en diligence.*

4. Faites accorder les mots en italique :

Les routes, les *bons* routes aussi *mi* que la surface d'un fleuve et sur *lequel* la roue de la voiture et la semelle du soulier *trouvent* un appui à la fois solide et doux, ce sont les *chef d'œuvre* de nos pères qui sont *morts* sans laisser leur *nom* et que nous ne connaissons que par *leur* bienfaits. Qu'elles soient *bénies*, ces routes par *lequel* les fruits de la terre nous *viennent* abondamment et qui *rapprochent* les amis.

A. FRANCE.

5. Analysez les propositions du § 7, page 231 : « Avec une *infaillibilité*. . . »

Conjugaison.

Verbes du troisième groupe en *ir*, *ire*.

Nous savons que les verbes en *ir*, dont le participe présent est en *issant*, sont du 2^e groupe.

Les verbes en *ir*, comme cueillir (*cueillant*), courir (*courant*) sont du 3^e groupe.

Les verbes en *ire*, ont le participe présent en *isant* ou *ivant* : écrire, *écrivant*; luire, *luisant*; dire, *disant*.

Exception : maudire, *maudissant*.

6. Relevez dans les trois lectures de la semaine les verbes en *ir* ou en *ire*, dont vous indiquerez le participe présent et que vous classerez dans le 2^e ou dans le 3^e groupe.

7. Étudiez et réécitez la conjugaison des verbes irréguliers du 3^e groupe en *ir* (page 268).

Attention ! Acquérir, conquérir, mourir et ses composés, perdent l'i de l'infinitif au futur et au présent du conditionnel : j'acquie*rr*ai, je cour*rr*ai, je mour*rr*ai.

8. Conjuguez au présent, à l'imparfait, au futur du mode indicatif, au présent du mode subjonctif : cueillir, bouillir, fuir — courir, mourir, conquérir.

9. Écrivez au temps convenable les verbes en italique :

En voyageant, on *acquiert* (présent) de l'expérience. — L'expérience que j'ai *acquise*, je l'ai *payée* bien cher. — (*Mêmes phrases, en employant le verbe acheter* : Les maisons que j'ai . . . Les bois et les prairies . . . La vigne et la terre . . .) — Les routes et les chemins que j'ai *parcourus* étaient *défoncés*. — Demain, je *courrai* par les champs, je *voirai* des fleurs de toutes couleurs, je les *cueillerai*, je les *offrirai* à ma mère. (*Mêmes phrases* — Hier, je . . . (*passé simple* — puis *passé composé*). Demain, il faut que je *courre* . . .) — Son intempérance lui sera *funeste*, il *mourra* jeune. (*Même phrase* : Leur intempérance . . .) Il chantait d'une voix fausse et nous *riions* de l'entendre. — La danger est *menaçant* ; il faut que nous *fuyions* au plus vite. — Les dangers que nous avons *fuir* n'étaient rien auprès de ceux que nous avons *courir* ici.

Orthographe.

1. Etudiez le paragraphe 2, page 230. — Distinguez : cahot, cahoter, cahotant et chaos cahotique (*dictionnaire*).
2. Dictée à préparer :

Le marinier d'eau douce (*Suite*).

Voyez de l'arrière de la barque, la petite cabine de bois, avec sa porte, sa fenêtre, son tuyau de poêle : c'est le foyer errant du batelier, la maisonnette du patron. Sa femme et ses enfants y demeurent. Ont-ils quelque aisance ? la barque est bien peinte et coquette ; il y a des fleurs aux fenêtres et parfois un tout petit jardinet à côté, un jardin flottant, un parterre qui se promène.

Un beau soir d'été, sur le canal de la Rance en Bretagne, je vis passer ainsi un bateau tout fleuri. Une jeune femme, adossée à la cabine, portait un enfant endormi sur son bras, et tranquillement, regardait fuir les berges nombreuses, les saules, les grands arbres, le beau paysage nouveau pour elle, et qui, changeant à chaque détour, disparaissait pour ne plus reparaître devant ses yeux. Son homme, à la barre, chantonnait à demi-voix un refrain populaire en patois méridional.

Composition française.

A. — La phrase.

1. Relisez le début de la fable « *Le coche et la mouche* ». Le mot coche « arrive » à la fin d'une longue phrase. Il semble que l'on voie la voiture s'avancer au prix de grandes difficultés. De même, en commençant par les compléments qui vous paraîtront convenir, et en employant plusieurs adjectifs, vous développerez les phrases suivantes qui se termineront par le groupe de mots en italique :
« *L'Hirondelle* » (p. 230) s'approche. Sur la route, ... (*L'Hirondelle péniblement s'avance*).
Vous attendez un voyageur en gare. A l'heure dite ... (*L'express entre en gare*).
C'est toujours un spectacle amusant de voir ... (quand ? — où ? — comment ?) (*passer la file des coureurs*).
C'est toujours un spectacle émuvant de voir ... (jour de fête à l'aérodrome) (*plonger soudain, puis se redresser, un avion dompté par son pilote*).
2. Exercez-vous maintenant à montrer dans une phrase descriptive, en variant les tournures : l'automobile qui descend une côte — l'avion qui va atterrir — la carriole qui grunpe un mauvais chemin — le cycliste qui file à toute vitesse — le train qui passe à la barrière — la barque qui glisse sous les saules.

B. — Le paragraphe.

3. Quelle impression Flaubert a-t-il voulu donner dans le § 2, page 230 ? — Quelle impression vous donne la voiture de l'Hôtel X ? (ou la voiture automobile qui dessert le village — ou telle voiture moderne de commerçant). Décrivez-la en un paragraphe, mais en ne retenant que les détails qui traduiront votre impression.
4. Écrivez en un paragraphe l'éloge de la bicyclette, ou de l'automobile, ou de l'avion, à votre choix. (Voir « *Le français par les choses* », C. E., page 135, § 2.)

C. — Composition française.

5. Allez jusqu'à la grand'route (ou tenez-vous, quelques instants, au coin de la rue). — Observez les véhicules qui passent. Chacun a son caractère particulier. Vous avez le temps de remarquer quelques silhouettes de conducteurs ou de voyageurs. Notez tout cela, et faites-nous le voir de façon pittoresque. (*Au début, un paragraphe pour traduire le mouvement et la diversité des véhicules... Ensuite, un paragraphe pour décrire chacun de ceux que vous voulez nous faire voir.*)
6. Un joli voyage à bicyclette, en automobile ou en chemin de fer. (*Vous suivrez un plan analogue à celui du texte de Mme Colette, page 231.*)
7. Le facteur rural et l'auto. Le facteur rural fait sa tournée (*montrez-le*). Il a chaud ; la route est longue... Il s'arrête un instant à l'ombre d'un arbre, et, comme Perrette, il fait des châteaux en Espagne. Une personne généreuse lui a offert une auto... Comme son travail est devenu intéressant ! En imagination, il fait sa tournée en automobile... Un coup de corne ! Le facteur, ruppelé à la triste réalité, reprend son chemin.



122. — Une aventure en Calabre.

Un jour, je voyageais en Calabre; c'est un pays de méchantes gens qui, je crois, n'aiment personne et en veulent surtout aux Français : de vous dire pourquoi, cela serait trop long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains...

Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices : nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allait devant ; un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ?

Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois , mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire ; nous y entrâmes, non sans soupçon ; mais comment faire ? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita ; mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins ; car pour moi j'examinais le lieu et la mine de mes hôtes. Nos hôtes avaient bien la mine de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal ; ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux et coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi ; mon camarade, au contraire, était de la famille ; il riait, il causait avec eux, et par une imprudence que j'aurais dû prévoir, il dit l'abord d'où nous venions, où nous allions, que nous étions Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis,

pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides, le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! on crut que nous portions les diamants de la couronne.

Le souper fini, on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé. Une soupente élevée de sept à huit pieds où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait ; espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant, sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise ; moi, déterminé à veiller, je fis un bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer ; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : « Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux ? » A quoi la femme répondit : « Oui. » Et je n'entendis plus rien.

... Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore ! ... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant. Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups...

Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui ; moi derrière la porte ; il ouvrit, mais avant d'entrer il posa sa lampe, que sa femme vint prendre ; puis il entra pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « Doucement, va doucement. » Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau entre ses dents ; et venu à la hauteur du lit, — ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, — d'une main, il prend son couteau, et de l'autre..., il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche et se retire comme il était venu. La porte se ferme, la lampe s'en va, et je reste à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger, on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « Faut-il les tuer tous deux ? »

123. — Fâcheuse rencontre.

Toute jeune, George Sand rejoint son père, officier à l'armée d'Espagne. La diligence traverse une région montagneuse.

La nuit était claire, mais de gros arbres bordaient la route et y jetaient par moment beaucoup d'obscurité. J'étais sur le siège de la voiture avec le jockey. Le postillon ralentit ses chevaux, se retourna et cria au jockey : « Dites à ces dames de ne pas avoir peur ; j'ai de bons chevaux. »

Ma mère n'eut pas besoin que cette parole lui fût transmise ; elle l'entendit, et s'étant penchée à la portière, elle vit aussi bien que je les voyais trois personnages, deux sur un côté de la route, l'autre en face, à dix pas de nous environ. Ils paraissaient petits et se tenaient immobiles.

— Ce sont des voleurs, cria ma mère, postillon n'avancez pas, retournez, retournez ! Je vois leurs fusils.

Le postillon, qui était Français, se mit à rire car cette vision de fusils lui prouvait bien que ma mère ne savait guère à quels ennemis nous avions affaire. Il jugea prudent de ne pas la détromper, fouetta ses chevaux et passa résolument au grand trot devant ces trois flegmatiques personnages, qui ne se dérangèrent pas le moins du monde et que je vis distinctement, mais sans pouvoir dire ce que c'était. Ma mère, qui les vit à travers sa frayeur, crut distinguer des chapeaux pointus et les prit pour une sorte de militaires. Mais quand les chevaux, excités et très effrayés pour leur compte, eurent fourni une assez longue course, le postillon les mit au pas, et descendit pour venir parler à ses voyageuses.

— Eh bien, mesdames, dit-il en riant toujours, avez-vous vu leurs fusils ? Ils avaient bien quelque mauvaise idée, car ils se sont tenus debout tout le temps qu'ils nous ont vus. Mais je savais que mes chevaux ne feraient pas de sottise. S'ils nous avaient versés dans cet endroit-là, ce n'eût pas été une bonne affaire pour nous.

— Mais enfin, dit ma mère, qu'est-ce que c'était donc ?

— C'étaient trois grands ours de montagne, sauf votre respect, ma petite dame.

Ma mère eut plus peur que jamais ; elle suppliait le postillon de remonter sur ses chevaux et de nous conduire brido abattue jusqu'au prochain gîte ; mais cet homme était apparemment habitué à de telles rencontres, qui seraient sans doute bien rares aujourd'hui, en plein printemps, sur les voies de grande communication. Il nous dit que ces animaux n'étaient à craindre qu'en cas de chute et il nous conduisit au relais sans encombre. Quant à moi, je n'eus aucune peur. J'avais connu plusieurs ours dans mes boîtes de Nuremberg ¹.

GEORGE SAND.

1. Nuremberg : ville du sud de l'Allemagne où l'on fabrique des jouets.



124. — Une nuit à la belle étoile.

1. C'était souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimais mieux employer quelques sous qui me restaient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, dans ce cruel état, je n'étais ni inquiet, ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir, et j'attendais les réponses que je devais recevoir, couchant à la belle étoile, et dormant étendu par terre ou sur un banc aussi tranquillement que sur un lit de roses.

2. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé ¹. Il avait fait très chaud ce jour-là, la soirée était charmante ; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion ² rendait l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela.

3. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse ; le ciel de mon lit ³ était formé par les têtes des arbres ; un rossignol était précisément au-dessus de moi : je m'endormis à son chant ; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai ; la faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville, bien résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs ⁴ qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur que j'allais chantant tout le long du chemin.

J.-J. ROUSSEAU. *Les Confessions*.

1. Du côté opposé au fleuve. — 2. Ces vapeurs rouges se réfléchissent dans l'eau qui prend une teinte rose. — 3. Un ciel de lit, des ciels de lit ; ce sont les ornements qui couronnent parfois un lit. — 4. Une pièce de six blancs valait quelques sous.

125. — Une sieste interrompue.

Alphonse Daudet villégiature en Provence. Son ami Maurice lui demande, de Paris, d'aller voir ses grands-parents, qui habitent à Eyguières, petit village provençal, « dans une maison basse à volets gris, derrière le couvent des Orphelines ».

1. J'arrivai à Eyguières vers deux heures. Le village était désert ; tout le monde aux champs. Dans les ormes du cours ¹, blanches de poussière, les cigales chantaient comme en pleine Crau ². Il y avait bien sur la place de la mairie un âne qui prenait le soleil, un vol de pigeons sur la fontaine de l'église, mais personne pour m'indiquer l'orphelinat. Par bonheur, une vieille fée m'apparut tout à coup, accroupie et filant dans l'encoignure de sa porte ; je lui dis ce que je cherchais ; et comme cette fée était très puissante, elle n'eut qu'à lever sa quenouille : aussitôt le couvent des Orphelines se dressa devant moi, comme par magie...

2. C'était une grande maison maussade et noire, toute fière de montrer au-dessus de son portail en ogive ³ une vieille croix de grès rouge, avec un peu de latin autour. À côté de cette maison, j'en aperçus une autre plus petite. Des volets gris, le jardin derrière... Je la reconnus tout de suite, et j'entrai sans frapper...

3. Je reverrai toute ma vie ce long corridor frais et calme, la muraille peinte, en rose, le jardinet qui tremblait au fond, à travers un store de couleur claire, et sur tous les panneaux ⁴ des fleurs et des violons fanés ⁵. Au bout du couloir, sur la gauche, par une porte entr'ouverte, on entendait le tic tac d'une grosse horloge et une voix d'enfant, mais d'enfant d'école, qui lisait en s'arrêtant à chaque syllabe... Je m'approchai doucement de cette porte, et je regardai...

4. Dans le calme et le demi-jour d'une petite chambre, un bon vieux à pommettes roses, ridé jusqu'au bout des doigts, dormait au fond d'un fauteuil, la bouche ouverte, les mains sur ses genoux. À ses pieds, une fillette habillée de bleu — grande pèlerine et petit béguin ⁶, le costume des orphelines — lisait la Vie de saint Irénée, dans un livre plus gros qu'elle... Cette lecture miraculeuse avait opéré sur toute la maison. Le vieux dormait dans un fauteuil, les mouches au plafond, les canaris dans leur cage, là-bas sur la fenêtre. La grosse horloge ronflait, tic tac tic tac. Il n'y avait d'éveillé dans toute la chambre qu'une grande bande de lumière qui tombait droite et blanche, pleine d'étincelles vivantes et de vagues microscopiques... Au milieu de l'assoupissement général, l'enfant continuait sa lecture d'un air grave : Aus .. si .. tôt .. deux .. li .. ons .. se .. pré .. ci .. pi .. tè .. rent .. sur .. lui .. et .. le .. dé .. vo .. rè .. rent. C'est à ce moment que j'entrai.

5. Les lions de saint Irénée se précipitant dans la chambre n'y auraient pas produit plus de stupeur que moi. Un vrai coup de théâtre ! La petite pousse un cri, le gros livre tombe, les canaris, les mouches se réveillent, la pendule sonne, le vieux se dresse en sursaut, tout effaré, et moi-même, un peu troublé je m'arrête sur le seuil en criant bien fort :

— Bonjour, braves gens ! Je suis l'ami de Maurice.

6. Oh ! alors, si vous l'aviez vu, le pauvre vieux, si vous l'aviez vu venir vers moi, les bras tendus, m'embrasser, me serrer les mains, courir égaré dans la chambre, faisant : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Toutes les rides de son visage riaient. Il était rouge, il bégayait : « Ah ! monsieur... ah ! monsieur ! » Puis il allait vers le fond en appelant : « Mamette ! » Une porte qui s'ouvre, un trot de souris dans le couloir... c'était Mamette ⁷.

ALPHONSE DAUDET. *Lettres de mon moulin* (Fasquelle, édit.).

1. Allée qui sert de promenade publique. — 2. Cherchez la plaine de la Crau, dans les Bouches-du-Rhône. — 3. Dessinez ce portail en ogive. — 4. Pans de bois ou de pierre encadrés. — 5. D'une couleur passée. — 6. Bonnet s'attachant sous le menton. — 7. Mamette, c'est la grand-mère.

126. — Midi.

Midi, roi des étés, épandu dans la plaine,
Tombe en nappes d'argent ¹ des hauteurs du ciel bleu
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos ².

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent ³ sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons ⁴ épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

LECONTE DE LISLE (A. Lemerre, édit.).

127. — Soirée au jardin.

1. Neuf heures ; l'été ; un jardin que le soir agrandit ; le repos avant le sommeil. Des pas pressés écrasent le gravier, entre la terrasse et la pompe, entre la pompe et la cuisine. Assise près de terre sur un petit « banc de pied » meurtrissant, j'appuie ma tête, comme tous les soirs, contre les genoux de ma mère, et je devine, les yeux fermés : « C'est le gros pas de Morin, qui revient d'arroser les tomates... C'est le pas de Mèlie qui va vider les épluchures... Un petit pas à talons : voilà Mme Bruneau qui vient causer avec maman... »

2. Une jolie voix tombe de haut, sur moi :

— Minet-Chérie, si tu disais bonsoir gentiment à madame Bruneau !

— Elle dort à moitié, laissez-la, cette petite...

— Minet-Chérie, si tu dors, il faut aller te coucher.

— Encore un peu, maman, encore un peu ! Je n'ai pas sommeil...

Une main fine, dont je chéris les trois petits durillons qu'elle doit au râteau, au sécateur et au plantoir, lisse mes cheveux, pince mon oreille :

— Je sais, je sais que les enfants de huit ans n'ont jamais sommeil.

3. Je reste, dans le noir, contre les genoux de maman. Je ferme sans dormir, mes yeux mutilés. La robe de toile que je presse de ma joue sent le gros savon, la cire dont on lustre les fers à repasser, et la violette. Si je m'écarte un peu de cette fraîche robe de jardinière, ma tête plonge tout de suite dans une zone de parfum, qui nous baigne comme une onde sans plis ; le tabac blanc ouvre à la nuit ses tubes étroits de parfum, et ses corolles en étoile. Un rayon, en touchant le noyer, l'éveille : il clapote, remué jusqu'aux basses branches par une mince rame ⁵ de lune...

COLETTE. *La maison de Claudine* (Édition : Le Livre Moderne illustré).

1. La chaleur tombe, comme si on la répandait par nappes massives ; ces nappes sont d'argent, car l'horizon est d'une blancheur éclatante. -- 2. En un repos qui endort toutes choses, qui pèse sur elles. -- 3. Ils boivent avec avidité le soleil. -- 4. Plis de la peau qui pendent sous le cou des bœufs. -- 5. Sous le rayon de lune, étalé et plat comme une rame, on voit remuer les feuilles et il semble que le noyer ait été éveillé.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Une nuit à la belle étoile*, page 238. — 1. Relisez dans le texte les indications que donne Rousseau sur le lieu de la scène. — 2. Il ne dit pas en quelle saison il a passé une nuit délicieuse à la belle étoile, mais vous pouvez le deviner. — 3. Par quoi les yeux du promeneur sont-ils charmés ? ses oreilles ? Il fait bon dormir à la belle étoile, cette nuit-là, car ... — 4. Rousseau est de bonne humeur à son réveil : il ... il ...
- B. — *Une sieste interrompue*, page 239. — 1. A quel moment de la journée, et en quelle saison Daudet arrive-t-il à Eyguières ? Où sont les habitants ? — 2. Qui est la vieille fée dont il est question au § 2 ? Que montre-t-elle au visiteur ? — 3. Une maison maussade est une maison ... ; le bon vieux est ridé jusqu'au bout des doigts ; cela signifie que ... — 4. Quelle impression produit l'arrivée soudaine de Daudet ?
- C. — *Midi*, page 240. — 1. Nous sommes en été ; relevez, dans le texte, les expressions qui le montrent. — 2. Tout, dans la campagne, paraît assoupi, sauf ... L'auteur prête la vie aux blés ; que font-ils ? — 3. Pour traduire cette idée que les grands bœufs semblent rêver, l'auteur dit : ... — 4. Une ondulation s'éveille du sein des épis lourds, c'est-à-dire ... Ce mouvement des blés est lent ; que prouve ce mot ? (Songez aux mots : assoupi, repos...). — Parce que cette ondulation est lente, et qu'elle se prolonge jusqu'à l'extrémité de l'horizon, l'auteur dit qu'elle est ...
- D. — *Soirée au jardin*, page 240. — 1. Qui sont Morin ? Zélie ? Mme Brunet ? — A quoi Minet-Chérie les reconnaît-elle ? — 2. A quoi peut s'occuper, dans la journée, la maman de Minet-Chérie ; qu'est-ce qui vous le prouve ? — 3. Qu'entend la petite fille, lorsqu'elle sort sa tête du tablier de maman ? (§ 3). — 4. Expliquez : le banc meurtrissant (§ 1) : une voix tombe de haut (§ 2) ; une zone de parfum (§ 3).

II. — Vocabulaire. — Nuit d'été.

N. — Le crépuscule — la lune, le disque, le croissant, les phases de la lune, les quartiers — l'étoile, une constellation, la Grande Ourse, la Petite Ourse, la voie lactée — une planète, un satellite — Vénus : l'étoile du berger.

Adj. — Nocturne, lunaire, une personne lunatique, la nouvelle lune, la pleine lune — échancré, rogné — une clarté laiteuse, une molle clarté, « le jour bleuâtre et velouté de la lune » — l'étoile polaire, une ardente étincelle.

V. — Croître, décroître, scintiller, cligner, clignoter, pâlir, s'éteindre.

Périphrases : La reine des nuits. — L'astre du jour. — L'étoile du berger

III. — Exercices de vocabulaire.

- Dessinez la lune à ses diverses phases et écrivez leur nom. — Dessinez la Grande Ourse. De combien d'étoiles se compose-t-elle ? C'est une constellation, c'est-à-dire ... — Le soleil est une étoile, l'étoile la plus rapprochée de nous, c'est pourquoi ... — Vénus, la terre, la lune, ne sont pas des étoiles, ce sont des ... — Quel est le satellite de la terre ? La voie lactée, c'est ... (employez dans votre explication un nom de la famille de lacté).
- Cherchez sur le dictionnaire, à lun ..., les mots de la famille de lune, à étoil ..., à constell. ... à stell ..., les mots de la famille d'étoile (stella) et employez ces mots dans une phrase.
- Expliquez les expressions suivantes : Naître sous une bonne étoile. — Coucher à la belle étoile. — Les soldats de Napoléon croyaient à son étoile. — Son étoile pâlit. — Demander la lune. — Aboier à la lune.
- Les métaphores, vous le savez, sont des comparaisons abrégées. Les termes de comparaison : comme, ainsi que, semblable à ..., etc., ont disparu. Que désignent les métaphores suivantes qui sont en italique :
Triste larme d'argent du manteau de la nuit. — *Une planète d'or, là-bas perce la nue.* — *Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre brillait.* — *Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.* — *Le dôme étoilé* qui, sur nos fronts, flamboie.
- Que désignent les périphrases suivantes : l'astre du jour — la reine des nuits — la voûte céleste — le roi des animaux — le palais d'un jeune lapin — le jardin de la France — le grenier de la France — l'Attila, le fléau des rats — la gent trotte-menu — la gent marécageuse. — Attention à l'orthographe ! La gent, c'est la nation, l'ensemble des animaux d'une même espèce.

Grammaire.

I. — Les pronoms (*Révision*).

La moisson dans le Midi.

Je souhaite que vous ayez une aussi belle récolte à vos deux fermes que nous en avons en ce pays-ci. La moisson est déjà fort avancée et elle se fait plaisamment ici, car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe ; on ne laisse point sécher le blé sur terre, car il n'est déjà que trop sec, et, dès le même jour, on le porte à l'aire, où on le bat aussitôt. Ainsi le blé est aussitôt coupé, lié et battu.

Vous verriez un tas de moissonneurs, rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons ; et, quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un instant et se relèvent aussitôt.

RACINE.

II. — Exercices.

1. Relevez les pronoms du texte ci-dessus et classez-les dans les diverses catégories de pronoms que vous connaissez et qui sont : les pronoms personnels, les pronoms... (achevez). Dites quelles catégories de pronoms ne sont pas représentées dans ce texte.
Analysez les pronoms en italique : *Je souhaite...*, *vous verriez...* à l'aire où on le bat.
2. Employez des pronoms démonstratifs et des pronoms indéfinis dans quelques phrases qui décrivent les travaux des champs en été, moisson ou fenaison. *Exemple* : Les moissonneurs, rôtis du soleil, travaillent comme des démons : *les uns...*, *les autres...*, *celui-ci...*, *celui-là...*, *ceux-ci...*, *ceux-là...*, *tous...*
Les fanouses entrent dans la prairie : *les unes...*, *les autres...*, *celle-ci...*
3. Employez des pronoms possessifs.
Les élèves comparent leurs livres et disent : *le mien...*, *le tien...*, *le sien...*, *le nôtre...*, etc.
Des moissonneurs comparent leurs récoltes : *la mienne...*, *la tienne...*, etc. Des ouvriers comparent leurs outils : *les miens...*, *les tiens...*, *les siens...*, etc. Des marchandes comparent les cerises qu'elles vendent : *les miennes...*, etc.
4. Analysez les pronoms relatifs du § 2 de la lecture page 238. *Une nuit à la belle étoile*.

III. — Conjugaison orale ou écrite.

Verbes du 3^e groupe : Infinitif en *oir*.

| | MODE INDICATIF | | | | SUBJONCTIF |
|-------------------------------------|--|---|-------------------------|--|--|
| | <i>Présent</i> | <i>Imparfait</i> | <i>Passé simple</i> | <i>Futur</i> | <i>Présent</i> |
| devoir (dû, devant) | je dois nous devons | je devais nous devions | je dus nous dûmes | je devrai nous devrons | que je doive q. n. devions |
| voir (vu, voyant) | je vois nous voyons | je voyais nous voyions | je vis nous vîmes | je verrai nous verrons | que je voie que n. voyions |
| asseoir (assis, asseyant) | j'assieds nous asseyons ou j'assois n. asseyions | j'asseyais n. asseyions ou j'assoynais n. assoyions | j'assis nous assîmes | j'assiérai n. assicrons ou j'assoirai n. assoirons | que j'asseye que n. asseyions ou que j'assoie que n. assoyions |

5. Étudiez et réécitez la conjugaison des verbes : *devoir*, *voir*, *recevoir*, *savoir*, *pouvoir* (*par d'impe ratif*), *vouloir* (*impératif* : *veuille*, *venillons*, *veuillez*), *valoir*, *s'asseoir*.
6. Conjuguez au présent du mode indicatif : *pouvoir*, *vouloir*, *apercevoir*, *prévoir*, *valoir*.
Conjuguez ces verbes au présent du mode subjonctif : (*que je puisse*, *que je veuille*, *que j'aperçoive*, *que je prévienne*, *que je vaille*.)
7. Reprenez le § 3, page 238, « *Nuit à la belle étoile* », en parlant de Rousseau, puis de plusieurs voyageurs. *Absorbé par sa rêverie*, il *prolongea*...
Absorbés par leur rêverie, ils *prolongèrent*...
8. Accord du participe passé.
Conjuguez au passé composé les verbes *apercevoir*, *prévoir*, *savoir*, en construisant des phrases complètes qui commenceront par un complément.
Vous varierez à chaque personne le genre et le nombre du complément. Vous emploierez *ça* et *là* la forme négative et la forme interrogative.
Exemple : *Cet obstacle, je l'ai prévu. Cette difficulté, l'as-tu prévue avant de commencer ton travail ? Les inondations qui désolent chaque année la vallée, il les a prévues depuis longtemps...*

Orthographe.

1. Étudiez « Une nuit à la belle étoile », page 238. — Un paragraphe en sera dicté.
2. Dictée à préparer :

Une nuit en forêt.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel ; tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nuées qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein.

CHATEAUBRIAND.

Composition française.

A. — La phrase.

1. Répétitions à éviter.

Réunissez en une seule phrase, en employant les pronoms *en*, *où*, *dont*, *que*, et en évitant les répétitions désagréables, les propositions séparées par un point-virgule.

Midi, page 240. — La source est tarie ; les troupeaux buvaient dans cette source. — La lointaine forêt dort là-bas, immobile en un pesant repos ; la lisière de cette forêt est sombre.

Sieste interrompue, page 239. — Alphonse Daudet se rendit à Eyguières malgré la chaleur et le mistral ; et il n'eut pas de peine à découvrir à Eyguières la maison basse à volets gris ; son ami lui avait parlé de cette maison dans sa lettre. — Il vit d'abord une grande maison maussade et noire ; et à côté il vit une autre maison plus petite ; il reconnut tout de suite cette maison ; et il entra dans cette maison sans frapper.

2. Employez des pronoms personnels compléments en répondant affirmativement, puis négativement aux questions posées.

Exemple : Leur avez-vous déjà raconté cette histoire ? *Je la leur ai déjà racontée ; je ne la leur ai pas encore racontée.*

Lui as-tu dit ce que tu cherchais ? *Nous avez-vous déjà montré l'étoile polaire ?*

Leur ont-ils apporté les livres qu'ils demandaient ? *Leur as-tu offert ces fleurs ?*

Lui feras-tu visiter la capitale ? *M'as-tu acheté la bicyclette que tu m'avais promise ?*

3. Enrichissez les phrases suivantes en vous aidant des souvenirs de vos lectures, mais en disant ce que vous avez pu observer.

Un bon vieux dort dans un fauteuil (§ 4, p. 239). — Mon entrée dans la chambre fut un vrai coup de théâtre (§ 5, p. 239). — La soirée était charmante (§ 2, p. 238). — La lune monte peu à peu dans le ciel. (Tantôt ... tantôt ...) (*Dictée ci-dessus*).

B. — Le paragraphe.

4. Vous avez vu se lever la pleine lune. A quel moment ? A quel point de l'horizon ? Comment vous est-elle apparue à son lever ? N'a-t-elle point changé d'aspect au fur et à mesure qu'elle montait dans le ciel ? Dérivez ce spectacle.

5. Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,

Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle. (*V. Hugo*).

Observez l'apparition des étoiles au crépuscule ; vous comprendrez alors ces deux vers. Vous essayerez ensuite de décrire ce spectacle.

C. — Composition française.

6. Entre midi et deux heures. Quelle chaleur !

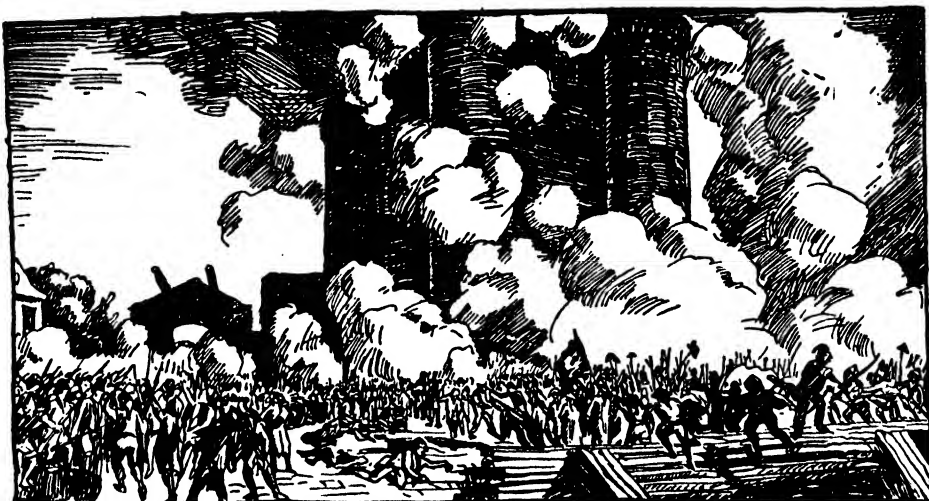
Le soleil, l'ombre courte, la fournaise. Donnez l'impression d'accablement en montrant des attitudes. Relisez, cours élémentaire, page 145 : « *Midi au village* ».

7. Soir d'été.

Le soleil se couche ; c'est la fin d'une journée torride (un paragraphe pour décrire ce spectacle).

— L'air fraîchit ; peut-être sent-on une légère brise. Il fait bon (un paragraphe). — Tout semble renaitre : plantes, bêtes et gens (un paragraphe).

8. Promenade nocturne. — Peut-être n'avez-vous pas, comme Jean-Jacques Rousseau, passé une nuit à la belle étoile. Mais il vous est arrivé certainement de prolonger votre promenade fort avant dans la nuit. Vous noterez vos observations et vos impressions et vous les classerez ensuite. Si vous étiez bien las en rentrant, si vous aviez peine à tenir les yeux ouverts et si votre lit vous a paru bon, vous le direz, et ce sera le dernier paragraphe de votre devoir.



128. — La prise de la Bastille.

Paris, le 16 juillet 1789.

Mon très cher père,

1. Que la face des choses est changée, depuis trois jours !

Dimanche, tout Paris était consterné du renvoi de M. Necker ; j'avais beau échauffer les esprits, personne ne prenait les armes. Je vais sur les trois heures au Palais-Royal¹ ; je gémissais, au milieu d'un groupe, sur notre lâcheté à tous, lorsque trois jeunes gens passent, se tenant par la main et criant : Aux armes ! Je me joins à eux ; on voit mon zèle, on m'entoure, on me presse de monter sur une table : dans la minute, j'ai autour de moi six mille personnes.

2. « Citoyens, dis-je alors, vous savez que la nation avait demandé que Necker lui fût conservé ; qu'on lui élevât un monument ; et on l'a chassé ! Peut-on vous braver plus insolemment ? Après ce coup, ils² vont tout oser, et, pour cette nuit, ils méditent, ils disposent³ peut-être une Saint-Barthélemy pour les patriotes ! ». J'étouffais d'une multitude d'idées qui m'assiégeaient ; je parlais sans ordre : « Aux armes ! ai-je dit, aux armes ! Prenons tous des cocardes vertes, couleur de l'espérance. » Je me rappelle que je finissais par ces mots : « L'infâme police est ici. Eh bien ! qu'elle me regarde, qu'elle m'observe bien ; oui ! c'est moi qui appelle mes frères à la liberté. » Et levant un pistolet : « Du moins ils ne me prendront pas en vie, et je saurai mourir glorieusement ; il ne peut plus m'arriver qu'un malheur, c'est celui de voir la France devenir esclave. » Alors je descendis ; on m'embrassait, on m'étouffait de caresses. « Mon ami, me disait chacun, nous allons vous faire une garde, nous ne vous abandonnerons pas, nous irons où vous voudrez. » Je dis que je ne voulais point avoir de commandement, que je ne voulais qu'être soldat de la patrie. Je pris un ruban vert et je l'attachai à mon chapeau le premier.

3. Avec quelle rapidité gagna l'incendie ! Le bruit de cette émeute va jusqu'au camp⁴ ; les cravates, les suisses, les dragons, Royal-Allemand arrivent. Le prince de Lambesc, à la tête de ce dernier régiment, entre dans les Tuileries, à cheval. Il sabre lui-même un garde-français⁵, sans armes, et renverse femmes et enfants. La fureur s'allume. Alors, il n'y a plus qu'un cri dans Paris : Aux armes ! Il était sept heures. Il n'ose entrer dans la ville. On enfonce les boutiques d'armuriers. Lundi matin on sonne le tocsin. Les électeurs s'étaient

1. Jardin de Paris, non loin du Louvre. — 2. Le roi et la cour. — 3. Organisent. — 4. Le camp, où, sur la route de Versailles, le roi a rassemblé des régiments étrangers, parmi lesquels les Cravates (ou Croates). — 5. Soldat du régiment des Gardes-françaises, rallié à la Révolution.

assemblés à la Ville¹. Le prévôt des marchands à leur tête, ils créent un corps de milice bourgeoise de soixante-dix-huit mille hommes, en seize légions. Plus de cent mille étaient déjà armés, tant bien que mal, et coururent à la Ville demander des armes . . . La multitude et les plus hardis se portent aux Invalides ; on en demande au gouverneur ; effrayé, il ouvre son magasin . . . C'était le mardi ; tout le matin se passa à s'armer.

4. A peine a-t-on des armes qu'on va à la Bastille. Le gouverneur, surpris de voir tout d'un coup dans Paris cent mille fusils armés de baïonnettes, et ne sachant point si ces armes étaient tombées du ciel, devait être fort embarrassé. On tiraille une heure ou deux, on arquebuse ceux qui se montrent sur les tours ; le gouverneur, le comte de Launay, amène pavillon ; il baisse le pont-levis, on se précipite ; mais il lève aussitôt et tire à mitraille. Alors, le canon des gardes-françaises fait une brèche. Bourgeois, soldats, chacun se précipite. Un graveur monte le premier ; on le jette en bas et on lui casse les reins. Un garde-français, plus heureux, le suit, saisit la mèche d'un canonnier, se détend et la place est emportée d'assaut dans une demi-heure.

5. J'étais accouru au premier coup de canon, mais la Bastille était déjà prise, en deux heures et demie, chose qui tient du prodige. La Bastille aurait pu tenir six mois, si quelque chose pouvait tenir contre l'impétuosité française. La Bastille prise par des bourgeois et des soldats, sans aucun chef, sans un seul officier!

CAMILLE DESMOULINS.

129. — La Marseillaise.

La véritable réponse au manifeste de Brunswick, fut la Marseillaise de Rouget de l'Isle. Un chant sortit de toutes les bouches ; on eût pu croire que la nation entière l'avait composé ; car, au même moment, il éclata en Alsace, en Provence et dans les plus misérables chaumières.

C'était d'abord un élan de confiance magnanime, un mouvement serein, la tranquille assurance du héros qui prend ses armes et s'avance ; l'horizon lumineux de gloire s'ouvre devant lui :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

Soudainement le cœur se gonfle de colère à la pensée de la tyrannie. Un premier cri d'alarme, répété deux fois, signale de loin l'ennemi :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé :
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats ?

Tout se tait ; on écoute et au loin on croit entendre, on entend, sur un ton brisé, les pas des envahisseurs dans l'ombre ; ils viennent par des chemins cachés, sourds ; le cliquetis des armes les annonce en pleine nuit ; et par-dessus ce bruit souterrain, vous discernez la plainte, le gémissement des villes prisonnières. L'incendie rougit les ténèbres :

Ils viennent, jusque dans nos bras,
Égorger nos fils, nos compagnes.

Un grand silence succède, pendant lequel résonnent les pas confus d'un peuple qui se lève ; puis ce cri imprévu, gigantesque, qui perce les nues : « Aux armes ! » Ce cri de la France, prolongé d'échos en échos, immense, surhumain, remplit la terre ! . . .

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !

Et, encore une fois, le vaste silence de la terre et du ciel ! et comme un commandement militaire à un peuple de soldats ! Alors, la marche cadencée, la danse guerrière d'une nation dont tous les pas sont comptés. A la fin, comme un coup de tonnerre, tout se précipite :

Marchons ; qu'un sang impur abreuve nos sillons.

La victoire a éclaté en même temps que la bataille.

EDGAR QUINET. *Extraits.* (Hachette, 6^{dit.})

1. L'Hôtel de ville.

130. — Rouget de l'Isle.

Un jeune officier du génie, Rouget de l'Isle, en garnison à Strasbourg, fréquente familièrement la maison du maire de la ville, Dietrich. De l'Isle est poète et musicien.

1. C'était dans l'hiver de 1792. La disette ¹ régnait à Strasbourg. La maison de Dietrich opulente ² au commencement de la Révolution, mais épuisée de sacrifices nécessités par les calamités du temps, s'était appauvrie. Sa table frugale était hospitalière pour Rouget de l'Isle. Le jeune officier s'y asseyait le soir et le matin, comme un fils ou un frère de la famille.

2. Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition ³ et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarda de l'Isle avec une sérénité triste et lui dit : « L'abondance manque à nos festins ; mais qu'importe, si l'enthousiasme ne manque pas à nos fêtes civiques, et le courage au cœur de nos soldats ? J'ai encore une dernière bouteille de vin du Rhin dans mon cellier. Qu'on l'apporte, et buvons-le à la liberté et à la patrie ! Strasbourg doit avoir bientôt une cérémonie patriotique ; il faut que de l'Isle puise dans ces dernières gouttes un de ces hymnes qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où il a jailli. ⁴ » Les jeunes femmes applaudirent, apportèrent le vin, remplirent les verres de Dietrich et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée.

3. Il était tard. La nuit était froide. De l'Isle était rêveur, son cœur était ému, sa tête échauffée. Le froid le saisit ; il rentra chancelant dans sa chambre solitaire, chercha lentement l'inspiration ⁵, tantôt dans les palpitations de son âme de citoyen, tantôt sur le clavier de son instrument d'artiste, composant tantôt l'air avant les paroles, tantôt les paroles avant l'air, et les associant tellement dans sa pensée, qu'il ne pouvait savoir lui-même lequel de la note ou du vers était né le premier, et qu'il était impossible de séparer la poésie de la musique et le sentiment de l'expression. Il chantait tout et n'écrivait rien.

4. Accablé de cette inspiration sublime, il s'endormit, la tête sur son instrument, et ne se réveilla qu'au jour. Les chants de la nuit lui remontèrent avec peine de la mémoire comme les impressions d'un rêve. Il les écrivit, les nota, et courut chez Dietrich. Il le trouva dans son jardin, bêcheant de ses propres mains des laitues d'hiver. La femme du maire patriote n'était pas encore levée. Dietrich l'éveilla ; il appela quelques amis, tous passionnés comme lui pour la musique, et capables d'exécuter la composition de de l'Isle. Une des jeunes filles accompagnait. Rouget chanta. A la première strophe, les visages pâlirent ; à la seconde, les larmes coulèrent ; aux dernières, le délire de l'enthousiasme éclata. Dietrich, sa femme, le jeune officier, se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres. L'hymne de la patrie était trouvé.

5. Le nouveau chant, exécuté quelques jours après à Strasbourg, vola de ville en ville sur tous les orchestres populaires. Marseille l'adopta pour être chanté au commencement et à la fin des séances de ses clubs ⁶. Les Marseillais le répandirent en France, en le chantant sur leur route. De là lui vint le nom de *Marseillaise*.

LAMARTINE. *Histoire des Girondins.*

1. La ville manquait de vivres. — 2. Qui avait déployé une grande richesse. — 3. Du pain distribué aux soldats. — 4. L'enthousiasme d'où il est né. — 5. L'apparition des idées et des images à l'esprit du poète ou de l'artiste. — 6. Reunions politiques de l'époque.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *La prise de la Bastille*, page 244. — 1. Cette lettre est écrite le ..., c'est-à-dire le surlendemain — 2. Qui est l'auteur de cette lettre? que savez-vous de lui? — 3. Par qui Camille Desmoulins voit-il la Nation menacée? Il appelle les citoyens aux armes parce qu'il craint — A qui demande-t-on, où trouve-t-on des armes? — 4. Pourquoi C. Desmoulins dit-il que la prise de la Bastille, en deux heures et demie, « *tient du prodige* »?
- B. — *La Marseillaise*, page 245. — 1. Quinet explique les paroles de la *Marseillaise*. Quels vers expriment la confiance des soldats dans l'avenir de la Patrie? La crainte de l'ennemi? La plainte des pays envahis? — 2. A quel événement pense-t-on en lisant la dernière phrase?
- C. — *Rouget de l'Isle*, page 246. — 1. Qui était Rouget de l'Isle? Qui était Dietrich? — 2. La table du maire de Strasbourg était *fragile*, c'est-à-dire ... Ainsi, ce soir-là, il n'y avait pour souper ... — 3. Que demande Dietrich à Rouget de l'Isle? Que fit le jeune officier en rentrant chez lui? Et le lendemain matin? Quel effet produisit le chant sur les premiers auditeurs?

II. — Vocabulaire. — La Révolution.

N. — L'ancien régime, la monarchie, l'absolutisme, le despotisme, la tyrannie, la hiérarchie, l'inégalité, l'injustice, l'oppression. — Les doléances, le soulèvement, l'émeute, l'émentier, l'insurrection, l'insurgé, la révolution, la constitution, l'ère nouvelle.

Adj. — La monarchie absolue, héréditaire, de droit divin; la royauté constitutionnelle, parlementaire — un mouvement libérateur, insurrectionnel — arbitraire, légal, illégal.

V. Haranguer, exciter, soulever, s'insurger, triompher, proclamer, commémorer.

Famille de mots: libre, liberté, libérer, libérateur, libération, libérable, libéral, librement, libéralement, libéralisme, libéralité, libertin, libertinage — livrer, livreur, livraison, délivrer, délivrance.

III. — Exercices de vocabulaire.

- Répondez aux questions suivantes en utilisant les mots du vocabulaire :
Comment appelle-t-on le gouvernement d'un roi ou d'un monarque qui n'a d'autre règle que sa volonté? Le gouvernement d'un roi qui obéit à une constitution? — Dans une république ou dans une monarchie parlementaire, le pouvoir législatif est confié à... — Quelle était la hiérarchie des divers ordres de la nation sous l'ancien régime? — Exposer des doléances, c'est — Les cahiers de doléances de 1789 sont le recueil des ...
- Expliquez le sens des adjectifs en italique en employant un mot de la famille de l'adjectif expliqué :
Une monarchie *héréditaire* — une monarchie *électorale* — le pouvoir *législatif* — un mouvement *libérateur* — un droit *inviolable* — une assemblée *constituante* — une journée *mémorable* — un monument *commémoratif* — l'instruction *civique*.
Exemple : Dans une monarchie *héréditaire*, le pouvoir se transmet comme un *héritage*, le plus souvent de père en fils.
- Indiquez, à l'aide du dictionnaire, la composition des mots suivants et leur sens :
Monarchie (*mono*, un seul — *arch.* . . d'un mot grec signifiant : *commander*) — anarchie, démocratie, aristocratie, théocratie.
- Préfixes indiquant le nombre :
Mono, uni (*un*), bi, bis (*deux*) — tré, tri (*trois*) — quadr... (*quatre*) — poly, multi (*plusieurs*).
Cherchez sur le dictionnaire des mots usuels formés avec ces préfixes et définissez-les.
- Mots de la famille de libre :
Le contraire d'un gouvernement autoritaire, c'est un gouvernement... — Qui appelle-t-on « le Libérateur du territoire » et pourquoi? — Après combien de mois de service militaire les soldats sont-ils libérables? — Quand libère-t-on un condamné? — Quelle différence y a-t-il entre libérer un condamné et le délivrer? — Quelle différence y a-t-il entre donner librement et donner libéralement? —
- Choisissez le mot convenable pour compléter le second couplet de la Marseillaise :
préparé, esclavage, entrave, méditer, esclave, outrage, conjuré, exciter.
Que veut cette horde d'..., — De traîtres, de rois ... ? — Pour qui ces ignobles... Ces fers dès longtemps...? Français ! pour nous, ah ! quel ... ! — Quels transports il doit... ! — C'est nous qu'on ose... — De rendre à l'antique... !

Grammaire.

I. — Le verbe (*Révision*).

Notre chant national.

Ce chant fut trouvé à Strasbourg, à deux pas de l'ennemi. Le nom que lui donna l'auteur est le Chant de l'armée du Rhin. Trouvé en mars ou avril, du premier moment de la guerre, il ne lui fallut pas deux mois pour pénétrer toute la France. Il alla frapper au fond du Midi, comme par un violent écho, et Marseille répondit au Rhin. Sublime destinée de ce chant ! Il est chanté des Marseillais à l'assaut des Tuileries, il brise le trône au 10 août. On l'appelle la Marseillaise. Il est chanté à Valmy, affermit nos lignes flottantes, effraye l'aigle noir de Prusse. Et c'est encore avec ce chant que nos jeunes soldats novices gravirent le coteau de Jemmapes, franchirent les redoutes autrichiennes, frappèrent les vieilles bandes hongroises, endurcies aux guerres des Turcs. Le fer ni le feu n'y pouvaient ; il fallut, pour briser leur courage, le chant de la liberté.

MICHELET.

II. — Exercices oraux ou écrits.

1. Mettez à l'infinitif tous les verbes du texte ci-dessus et classez-les dans un des trois groupes.
2. Relevez dans le texte ci-dessus une phrase qui renferme 3 verbes à la forme active — 3 propositions qui renferment un verbe à la forme passive — un verbe impersonnel. Relevez dans le § 4, page 246, une phrase renfermant deux verbes à la forme pronominale. Analysez ces verbes.
3. Conjuguez oralement, aux divers temps du mode indicatif, en épelant les terminaisons, les verbes suivants : aller, dire, voir, rappeler, effrayer.
Vaincre (je vaincs, tu vaincs, il vainc, nous vainquons, — je vainquais — je vainquis — je vaincrai — j'ai vaincu).
4. Construisez avec chacun de ces verbes deux phrases au présent du mode conditionnel, l'une avec un sujet au singulier, l'autre avec un sujet au pluriel.
Exemple : J'irais beaucoup plus vite, s'il faisait moins chaud.
Ils ont mis leurs beaux habits ; *iraient-ils* à la fête ?
5. Même exercice en employant le *présent* du mode subjonctif.

III. — Verbes du 3^e groupe — Infinitif terminé par *dre*.

Ces verbes conservent le *d* aux trois personnes du singulier du présent de l'indicatif.

vendre — je vends, tu vends, il vend, nous vendons..., ils vendent.
moudre — je mouds, tu mouds, il moud, nous moulons..., ils moulent.

Mais les verbes terminés à l'infinitif par *indre* (craindre, peindre, joindre, etc.) ou par *soudre* (résoudre, absoudre, dissoudre..., etc.) perdent le *d* aux trois personnes du singulier de l'indicatif et à la seconde personne du singulier de l'impératif.

craindre — je crains, tu crains, il craint, nous craignons... ils craignent.
joindre — je joins, tu joins, il joint, nous joignons... ils joignent.
résoudre — je résous, tu résous, il résout, nous résolvons... ils résolvent.

Absoudre, dissoudre, font au participe passé : absous, absoute — dissous, dissoute.

6. Conjuguez au présent de l'indicatif et au présent de l'impératif : entendre, répandre, répondre, descendre, mordre, coudre, moudre, atteindre, geindre, feindre, absoudre, dissoudre.
7. Conjuguez ces verbes au passé simple et au passé composé de l'indicatif, au présent du subjonctif.
8. Conjuguez à la forme pronominale : se joindre à ..., se résoudre à ...
9. Conjuguez à la forme passive : vaincre, absoudre. (Présent des modes indicatif, conditionnel, subjonctif).
10. Vous emploierez à la 3^e personne, il et elle, ils et elles.

Graphie.

1. Étudiez le § 4, page 245, les §§ 4 et 5, page 246.
2. Reproduisez de mémoire ces deux couplets de la Marseillaise. Le dernier, qui n'est pas de Rouget de l'Isle, est appelé le *couplet des enfants*.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté! Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux, que la Victoire
Accoure à tes mâles accents!
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus.
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survie,
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Composition française.

A. La phrase.

1. En suivant le § 1, page 244, et en parlant à la 3^e personne, racontez ce qu'a fait Camille Desmoulins :
Tout Paris était consterne ; Camille Desmoulins avait beau... , etc.
(Attention ! certaines expressions doivent être modifiées.)
2. Style direct, style indirect.
Copiez le § 2, p. 244 à partir de *Alors je descendis...* et employez le style indirect à la place du style direct et réciproquement. Quelques arrangements seront nécessaires.
3. Relisez ces deux phrases : *Je me joins à eux ; on voit mon zèle, on...* (§ 1, p. 244).
Et c'est encore avec ce chant que nos jeunes soldats novices... (Notre chant national, p. 248).
Vous aurez remarqué que la succession rapide des verbes traduit bien la rapidité de l'action.
Exprimez, par le même procédé, la rapidité de certains faits dont vous avez été témoin :
Un orage violent mais très rapide. — La charge de la cavalerie, un jour de revue. — Le bouquet final du feu d'artifice.
4. *Enrichissez vos phrases.* Recherchez dans les textes, pages 244 et 246, ce qui peut vous aider à préciser les faits suivants :
Camille Desmoulins parle au peuple. *Où est-il monté ? Y a-t-il beaucoup d'auditeurs ? Et comment parle l'orateur ? J'étouffais, dit-il...*, je parlais sans ordre...
Dietrich demande à Rouget de l'Isle de composer un hymne pour la patrie.
Rouget de l'Isle compose cet hymne dans la nuit.

B. — Le paragraphe.

5. Exprimez en une phrase l'idée dominante de chacun des paragraphes du texte de Lamartine, page 246 « *Rouget de l'Isle* ».
6. Relisez le § 4 « *La prise de la Bastille* », page 245 et le § 4, page 246 « *Rouget de l'Isle* ». Vous avez là deux exemples de paragraphes rapides qui font revivre une scène à nos yeux.
Relisez ensuite sur votre histoire la journée du 10 août 1792, et essayez de la raconter en un court paragraphe.
Si vous avez assisté à la revue, montrez le défilé de l'infanterie, ou la charge de la cavalerie.
Dans une cérémonie publique, un artiste chante quelques couplets de la Marseillaise, et la foule dit le refrain.

C. — Composition française.

7. Le drapeau de la France. — Vous le regardez flotter (où ? En quelles circonstances ?) Quels souvenirs historiques réveille-t-il ? Quels sentiments fait-il naître en vous ?
8. Pourquoi fête-t-on le 14 juillet ? vous a demandé un ignorant. Qu'avez-vous répondu ?
9. Vous venez d'entendre chanter la Marseillaise. Vous vous éloignez encore tout vibrant de cet enthousiasme que l'hymne national éveille dans tous les cœurs. Et vous dites à votre jeune frère, ou à un ami qui vous accompagne, dans quelles circonstances ce chant fut composé et comment il aida à la victoire des armées de la Révolution.



131 -- Les soldats de l'an II.

1. O soldats de l'an II ! ô guerres ! épopées ¹ !
 Contre les rois tirant ensemble leurs épées,
 Prussiens, Autrichiens,
 Contre toutes les Tyr² et toutes les Sodomes ³,
 Contre le czar du Nord, contre ce chasseur d'hommes
 Suivi de tous ses chiens,
 Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
 Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,
 Avec ses cavaliers,
 Tout entière debout, comme une hydre vivante ³,
 Ils allaient, ils chantaient, l'âme sans épouvante,
 Et les pieds sans souliers !
 Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,
 Avec de vieux fusils sonnaut sur leur épaule,
 Passant torrents et monts,
 Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
 Ils allaient fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres
 Ainsi que des démons.
2. La liberté sublime emplissait leurs pensées.
 Flottes prises d'assaut, frontières effacées ⁴
 Sous leur pas souverain.
 O France, tous les jours, c'était quelque prodige,
 Chocs rencontres, combats et Joubert sur l'Adige,
 Et Marceau sur le Rhin !
 On battait l'avant-garde, on culbutait le centre :
 Dans la pluie et la neige, et de l'eau jusqu'au ventre,
 On allait ! en avant !
 Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes ;
 Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,
 Se dispersaient au vent.

1. Guerres merveilleuses, extraordinaires, semblables à celles que de grands poètes, tel Homère, ont célébrées dans leurs récits épiques (voir le mot, plus bas). — 2. Tyr, ville de l'ancienne Phénicie ; Sodome : ville de l'ancienne Palestine. Ces deux noms — employés au pluriel — désignent toutes les capitales où vivent des princes hostiles aux idées de liberté et d'indépendance. — 3. Hyde : serpent fabuleux à sept têtes. — 4. En franchissant les frontières, de leur pas victorieux, ils agrandissent la France, et effacent les anciennes limites territoriales.

La Révolution leur criait : — Volontaires,
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères ! —
Contents, ils disaient oui.
— Allez mes vieux soldats, mes généraux imberbes ! —
Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes,
Sur le monde ébloui !

La tristesse et la peur leur étaient inconnues.
Ils eussent sans nul doute, escaladé les nues,
Si ces audacieux,
En retournant les yeux dans leur course olympique ¹
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux.

VICTOR HUGO. *Les Châtiments*.

132. — Le serment des volontaires (1792).

1. Tous les volontaires des environs se trouvaient alors réunis à cinq ou six cents, il ne manquait plus que ceux de la haute montagne, et l'on venait à peine de se rassembler, que leur tambour résonnait au loin et qu'on criait : — « Les voilà ! » Ceux-là venaient les derniers ; ils avaient eu cinq lieues à faire de plus que nous ; c'étaient tous des bûcherons, des charbonniers, des schlitteurs ², des flotteurs ³, des gaillards trapus ⁴, qui s'étaient déjà choisi pour chef le sabotier Claude Hullin, le même qui s'est si terriblement défendu en 1814 contre les alliés. Après l'arrivée d'Hullin et de ses compagnons, Jean Rat et les deux fils Léger, engagés dans les tambours, commencèrent le roulement, et l'on vit que le grand moment approchait.

2. Ceux qui vont de Phalsbourg à la Petite-Pierre connaissent ce gros bloc de roche, à gauche du chemin, au milieu de la prairie.

Eh bien, c'est sur cette roche, entouré de tous les volontaires et des autres gens accourus en foule de la ville et des villages, au milieu d'un grand silence, que M. le curé Christophe, après nous avoir rappelé nos devoirs de soldats chrétiens, bénit nos drapeaux. Chaque village avait le sien ; on les réunit en faisceaux, et lui, les bras étendus, les bénit tous : il les bénit en latin, à la manière de l'Église...

3. Mais aussitôt après, Chauvel monta sur cette même roche, comme officier municipal et président du club de la ville. Il fit avancer le drapeau du bataillon, un grand drapeau tricolore, avec le bonnet de paysan en laine rouge au bout, et, les mains étendues, il le bénit à la manière constitutionnelle en disant : « Vieux bonnet du paysan de France, si longtemps penché vers la terre, redresse-toi ! Marche au milieu des batailles ! ... Que les enfants et les petits-enfants de ceux qui t'ont porté dans la servitude te portent à travers les baïonnettes de nos ennemis ! ... Qu'ils te tiennent haut ; qu'ils ne te laissent jamais pencher, et que tu deviennes l'épouvante de ceux qui veulent rattacher le peuple à la glèbe ; que ta vue les fasse frémir, et que les siècles apprennent que, de l'abaissement le plus grand, par la fermeté, le courage, les vertus de tes défenseurs, tu es arrivé à la plus haute gloire ! »

4. Après cela, Chauvel, tout pâle, se tournant vers ceux qui l'écoutaient en frémissant, s'écria :

1. Dans leur course triomphale. Le poète évoque ici le souvenir des grandes fêtes solennelles où l'on célébrait à Olympie, dans l'ancienne Grèce, Jupiter. — 2. Ceux qui descendent dans des traîneaux, ou schlittes, le bois coupé dans les forêts des Vosges. — 3. Ceux qui font flotter les bois sur les rivières. — 4. Solides, robustes.

— « Volontaires, enfants du peuple, vous jurez de défendre ce drapeau jusqu'à la mort... ce drapeau qui vous représente la patrie et la liberté ; ce drapeau qui vous rappelle les souffrances de vos anciens ; vous le jurez, répondez-moi?... »

Et, tous ensemble, nous répondîmes comme le tonnerre :

— « Nous le jurons ! »

— « C'est bien, » dit-il alors, « au nom de la patrie, j'accepte votre serment ; elle se repose sur vous et vous bénit tous ! »

ERCKMANN-CHATRIAN. *Histoire d'un paysan* (Hetzel, édit.).

133. — Soir de Victoire (23 octobre 1917).

1. Voici que le soir descend sur le théâtre¹ de toutes ces choses mémorables, héroïques, affreuses. Soir de magnifique victoire : plus de sept mille prisonniers sont ramenés à l'arrière, plus de cent canons sont tombés entre nos mains ; on a conquis des positions de première importance ; on a l'espoir, pour les lendemains, de résultats plus vastes encore... Soir de victoire : mais c'est la Victoire moderne, qui n'a pas l'éclatante, l'heureuse auréole² des victoires du passé. Il est bien mort le temps des clairons qui sonnent, des feux de bivouac qui s'allument, des chansons et des ripailles³ du vainqueur sur le champ de bataille où l'on couchera, tandis que le vaincu s'enfuit en débandade, poursuivi par le galop du vainqueur...

2. Guettez⁴ ces vainqueurs de la Malmaison, du Chemin des Dames, de Vau-
desson et de Chavignon⁵ : ah ! ils n'ont guère le loisir de chanter ni de festoyer. Tous feux éteints, ils profitent de l'obscurité accrue pour entamer à la hâte le sol conquis, maniant la pioche et la bêche de ces mains héroïques qui ont lancé la grenade ou poussé la baïonnette. Au plus vite, il s'agit de relier entre eux les trous d'obus — de nos obus — et d'en faire une tranchée provisoire pour y attendre la réaction⁶ prévue, la réaction de l'ennemi... Dans le même silence obscur, on ramène les blessés, on recueille les morts ; des civières circulent dans le sol bossué, glissent vers l'arrière. Ailleurs, d'autres obstinés allongent sur le sol d'interminables fils souples : c'est le réseau téléphonique qui parachève la conquête. Des sapeurs, avec précaution, explorent les creutes⁷, les bosquets, les batteries abandonnées, suspectant les ruses horribles des Prussiens, méfiants devant chaque objet que leur sournoiserie a laissé intact. Des fantômes⁸ dégagent des pistes⁹, tentent de refaire des routes à travers le paysage chaotique¹⁰. Des batteries attelées, titubant dans ce chaos, s'installent ; encore de la terre est remuée par ces fantômes...

3. Cependant, le fracas des canons français reprend, de plus près ; ils ont allongé leur tir, battant à présent les ponts de l'Ailette, la rive opposée, les routes de retraite vers le nord. Ça et là, sur cet énorme labeur nocturne, si peu adéquat¹¹ à l'idée qu'on se fait d'une armée victorieuse occupant le champ de bataille, crèvent des marmites¹² boches, lancées au hasard par une artillerie désunie, désarmée... Elles ne font pas grand mal : mais qui sait ?... l'une d'elles atteindra peut-être quelques braves, vainqueurs rescapés des périls de la journée, et qui ne verront pas se lever la première aurore victorieuse. Le tac tac des mitrailleuses crépite encore dans la nuit qui tombe... C'est un soir de victoire moderne, âpre, laborieux, silencieux comme le refroidissement d'une coulée de cloche. Nul poète de la guerre n'en a dit encore l'angoissante beauté.

MARCEL PRÉVOST. *D'un poste de commandement* (E. Flammarion, édit.).

1. Sur l'endroit où la bataille s'est déroulée. — 2. Qui n'a pas l'éclat. — 3. Des repas plantureux, des réjouissances grossières. — 4. Observez attentivement. — 5. Localités situées au sud de l'Aisne et de l'Ailette. — 6. La contre-attaque. — 7. Les grottes, nombreuses dans le sol de la région. — 8. Les soldats, passant dans l'ombre, ont l'air de fantômes. — 9. Des sentiers vagues. — 10. Du paysage bouleversé, qui donne l'impression du chaos, du désordre. — 11. En rapport avec. — 12. Des obus.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Les soldats de l'an II*, page 250. — 1. V. Hugo nous montre le courage et l'enthousiasme des soldats de l'an II, c'est-à-dire des soldats ... — 2. Relevez les expressions qui montrent les souffrances de ces soldats ; celles qui montrent leur courage. — 3. Généraux imberbes, cette expression signifie ... Citez quelques-uns de ces généraux. — 4. « Va-nu-pieds » est employé parfois pour traduire le mépris ; est-ce le cas ici ? Pourquoi ces va-nu-pieds sont-ils superbes ?
- B. — *Le serment des volontaires*, page 251. — 1. Où se passe la scène ? A quelle époque ? De quel pays sont les volontaires dont on parle ? — 2. Pourquoi les volontaires sont-ils réunis autour de leurs drapeaux ? — 3. Que demande Chauvel aux volontaires ? Pourquoi ceux-ci sont-ils frémissants ? — 4. Expliquez : *ceux qui veulent rattacher le peuple à la glèbe* (§ 3 ; h. *L'atrie se repose sur vous* (§ 4).
- C. — *Soir de victoire*, page 252. — 1. Où la bataille a-t-elle eu lieu ? Pendant quelle guerre ? Qui a été vainqueur ? — 2. En suivant le § 2, dites à quoi s'occupent les soldats victorieux. — 3. Pourquoi l'auteur dit-il que le *réseau téléphonique parachève la conquête* ? que *quelques braves ne verront pas se lever l'aurore victorieuse* ? — 4. Expliquez : *des batteries attelées titubent* ; *l'artillerie ennemie est désemparée*.

II. — Vocabulaire. — La guerre.

N. — La déclaration de guerre, la mobilisation, les troupes de couverture, la concentration, les hostilités, les opérations, les belligérants, la défensive, l'offensive, une escarmouche, un engagement, la mêlée, la victoire, la défaite, la retraite, la déroute, le ralliement, la tranchée, le front, l'endurance, l'usure, l'attaque, la contre-attaque, la décision, le vainqueur, le vaincu, l'armistice.

Adj. — Guerrier, agressif, belliqueux, héroïque, stoïque — infernal, meurtrier.

V. — Mobiliser, rassembler, concentrer, se tenir sur la défensive, déclencher une offensive, se retrancher, se fortifier, résister, s'effondrer.

Famille de mots : Belliqueux (*bellum, la guerre*), belligérant, rebelle, rebellion, se rebeller. — Guerre, guerrier, guerroyer, guérilla, aguerrire.

III. — Exercices de vocabulaire.

1. Remplacez les points par le mot convenable :

Le 1^{er} août 1914, l'ordre de ... fut affiché dans toutes les communes de France. Déjà, les ... étaient échelonnées le long de la frontière pour protéger la formation de nos armées et leur ... On apprit le 3 août la ... de l'Allemagne à la France. Les ... avaient débuté la veille par un ... de patrouilles, sur territoire français, à dix-huit kilomètres de la frontière. Un instituteur, le caporal Peugeot, tué dans cette ... fut la première victime de la grande guerre.

Mais les grandes ... ne commencèrent que huit jours plus tard. — Les armées françaises après des alternatives de ... et de ... échouèrent dans leur offensive, en Lorraine et dans l'Ardenne, tandis que s'achevait, en Belgique, la ... du gros des troupes ennemies. Les Allemands attaquèrent à Charleroi et obligèrent nos troupes à la ... Ce fut une défaite, ce ne fut pas un désastre. Deux semaines plus tard nos ... soldats faisaient volte-face, reprenaient ... et remportaient, après cinq jours de combats ..., la première ... de la Marne.

2. La guerre de tranchées. Vous décrivez la guerre de tranchées d'après les récits que vous avez lus ou que vous avez entendus. Vous utiliserez le vocabulaire suivant :

La tranchée, le boyau (*ce sont les fossés profonds qui relient les tranchées*), le parapet, l'abri souterrain, les fils de fer barbelés, le chevalot, le réseau, les entonnoirs, le bombardement, l'attaque, la contre-attaque, la grenade, la mitrailleuse, le tank ou char d'assaut.

3. Employez les mots de la famille de *guerre* et de *belliqueux*.

4. Complétez les vers suivants en choisissant le mot convenable : *midi, entassé, volée, agrandi, boue, fracassé, roue, dentelé*.

Après la bataille.

Cavaliers, fantassins, l'un sur l'autre ...,
De leurs membres pétris dans le sang et la ...,
Par le fer d'un cheval ou l'orbe (le cercle) d'une ...,
Jonchent le sol parmi les affûts ...
Et, vers le champ de mort, en immenses ...,
Du creux des troncs, du haut des flèches ...,
De l'est et de l'ouest, du nord et du ...,
L'essaim des noirs corbeaux se dirige ...

Grammaire.

I. — Le verbe — Les propositions (*Révision*).

Nos héros.

1. Je vous recommande la noble et réconfortante émotion de la liste des citations à l'ordre de l'armée. Là, vous trouverez la leçon supérieure des jours poignants où nous vivons. Je ne veux citer aucun nom, parce que ce serait faire injure à tous les autres. Lisez, vous dis-je, et dites s'il ne vous viendra pas une fierté d'être de ce même sang d'où tant de héros sans célébrité sont sortis. Lisez, lisez ; quand vous aurez commencé, vous ne vous arrêterez pas.

2. L'un s'est fait tuer sur ses pièces parce que ses soldats faiblissaient, et par son muet exemple — ô miracle ! — les a ramenés. L'autre extirpe avec son couteau la balle qui l'a frappé et retourne au feu jusqu'à la fin. Celui-ci, quand ses pièces n'ont plus de munitions, se jette dans la tranchée, pour combattre, à côté de l'infanterie, ou, le bras cassé, l'épaule déchirée, continue de pousser ses hommes à l'ennemi. Celui-là ramène sa compagnie sous le feu le plus violent et, quand elle est obligée de se retirer, il reste pour emporter les blessés et reçoit la balle qu'il avait si glorieusement gagnée.

CLEMENTEAU.

II. — Exercices.

1. Analysez les propositions dans les phrases suivantes :
L'un s'est fait tuer sur ses pièces ..., etc. (*Voir le texte ci-dessus.*)
L'autre extirpe avec son couteau ..., etc.
Celui-là ramène sa compagnie ..., etc.
2. Analysez chacun des mots de la phrase suivante :
Celui-là reçoit la balle qu'il avait si glorieusement gagnée.
3. Recopiez le § 2 du texte ci-dessus en parlant de plusieurs héros.
Les uns se sont fait tuer ..., etc. (*Dans la deuxième phrase, vous emploieriez le verbe recevoir au lieu du verbe frapper. ... la balle qu'ils ont ...*)
4. Mettez au temps convenable les verbes en italique :
Nous aimons la terre qui nous *voir* (p. composé) naître, à laquelle se *rattacher* nos premières affections et nos premiers souvenirs, comme nous *aimer* notre mère. Ce n'est pas seulement à cause de nous que nous *l'aimer*, mais aussi à cause de nos ancêtres, parce que le nom de la patrie *se confondre* avec leurs noms, parce que la patrie, c'est la terre où ils *naître* (*passé composé*), où ils *vivre*, où ils *souffrir* comme nous, qu'ils *arroser* de leurs sueurs, *défendre* au prix de leur sang et dans le soin de laquelle *reposer* leurs cendres. Héritiers de leurs idées, de leurs traditions, de leurs mœurs, de leurs lois, nous le *être* aussi des biens qu'ils nous *léguer* et de la puissance matériellement qu'ils *créer* par un labour continu.

RENAN.

III. — Remarques sur les verbes du 3^e groupe

Verbes en *aitre*. Paraître : je parais, tu parais, il paraît... je paraîtrai...

Les verbes en *aitre* prennent un accent circonflexe sur l'i, quand il est suivi d'un t.

Croître : je crois, tu crois, il croît, nous croissons...
que je croisse .. j'ai crû.

Distinguez bien le verbe croire du verbe croître :

J'ai cru qu'il viendrait. — L'herbe a crû de plusieurs centimètres.

Plaire. Je plais, tu plais, il plaît. — Plaire, complaire, déplaire prennent un accent circonflexe à la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif.

5. Employez les verbes suivants au présent de chacun des modes indicatif, impératif, conditionnel, subjonctif, en variant la personne et le nombre (*une phrase par mode pour chaque verbe, une phrase complète.*)
Combattre, vaincre, paraître, plaire.
6. Même exercice avec croître, croire, conclure, maudire.
7. Conjuguez à l'imparfait croître, croire, se plaire, voir.
8. Mettez à l'imparfait le § 2, page 252 en faisant parler les vainqueurs : *Ah ! nous n'avions guère le loisir...* — A partir de : *Dans le même silence obscur...*, vous conserverez la troisième personne : *On ramenait les blessés, on recueillait...*

Orthographe.

1. Préparez le § 1, page 252, « Soir de victoire ».
2. Étudiez le texte suivant :

La tranchée au petit jour.

On distingue de longs fossés en lacis, où le résidu de la nuit s'accumule. C'est la tranchée. Le fond en est tapissé d'une couche visqueuse d'où le pied se décolle à chaque pas avec bruit. Je vois des ombres émerger et se mouvoir, masses énormes et difformes : des espèces d'ours qui pataugent et qui grognent. C'est nous.

Nous sommes emmitoufflés à la manière des populations arctiques. Lainages, couvertures, toiles à sac, nous empaquetent, nous surmontent, nous arrondissent étrangement. On perçoit des figures, rougeoyantes ou livides, embroussaillées de barbes non taillées ou encrassées de poils non rasés...

Tac ! Tac ! Pan ! Les coups de fusil, la canonnade. Au-dessus de nous, partout, ça crépite, ou ça roule, par longues rafales ou par coups séparés. Le sombre et flamboyant orage ne cesse jamais, jamais. Depuis plus de quinze mois, depuis cinq cents jours, en ce lieu du monde où nous sommes, la fusillade et le bombardement ne se sont pas arrêtés du matin au soir et du soir au matin.

H. BARBUSSE, *Le Feu*.

Composition française.

A. — La phrase.

1. *Suppression ou ellipse du verbe.*

Pour attirer l'attention, on peut, de temps à autre, supprimer le verbe d'une phrase.

Relevez dans la fin du texte de la page 245, *La Marseillaise*, des phrases où ont été supprimés des verbes à mode personnel.

Dans le § 1, page 251, copiez la phrase : *Ceux-là venaient les derniers* ..., en supprimant un verbe, un soul. Quel mot sera mieux mis en évidence par cette suppression ?

Dans le § 1, page 252, copiez la phrase : *Soir de magnifique victoire* ..., en supprimant les verbes à un mode personnel.

2. *Répétitions voulues.* Contre les rois ..., contre ..., contre ..., ils allaient, ils chantaient ... (p. 250, § 1.)

Construisez ainsi des phrases qui débiteront par des compléments accumulés, comme des obstacles, pour traduire les idées suivantes :

Sur tous les fronts, nos soldats combattirent courageusement. — *Contre l'Allemand, des Vosges à la mer du Nord, contre l'Autrichien* ..., contre ..., contre ..., *nos soldats* ...

La guerre était partout. *Sur terre* où ..., *sous terre* ..., *sur mer* ..., etc.

Au front où ..., *aux champs* ..., *dans l'usine* ..., tous les Français, hommes, femmes, enfants, luttèrent pour le triomphe final.

3. *Emploi du mode subjonctif.*

Relisez le § 3, page 251. *Que les enfants* ... jusqu'à ... *la plus haute gloire* !

Employez de même le mode subjonctif pour exprimer un vœu.

O morts pour la patrie ! Que votre nom ..., que votre souvenir ..., que chaque jour ..., et que les siècles futurs ...

O mes chers parents ! Que ...

B. — Le paragraphe.

O soldats de l'an II !

4. Inspirez-vous du poème de Victor Hugo et du souvenir de ce que vous avez entendu raconter, pour écrire un seul paragraphe qui commencera ainsi :

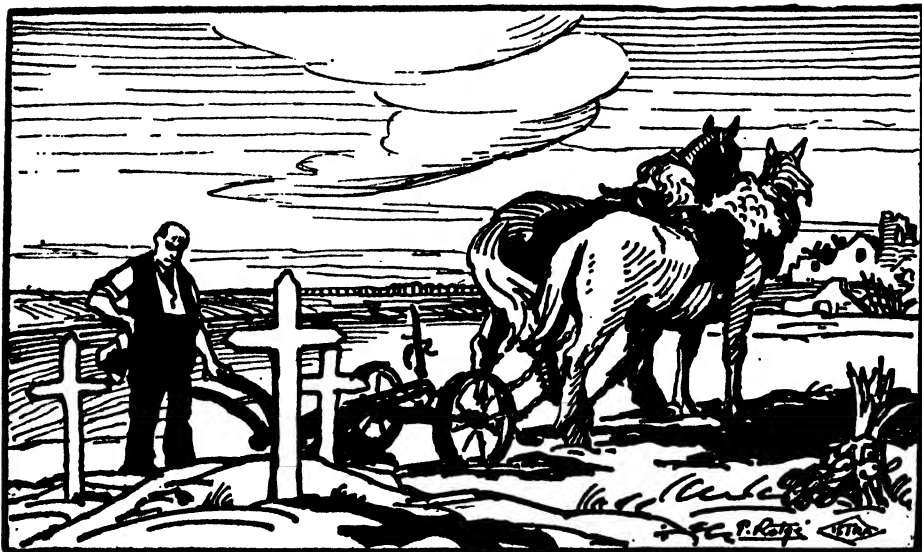
O soldats de la grande guerre ! Que vous étiez admirables, lorsque ...

C. — Composition française.

5. Un soldat de la grande guerre raconte un fait d'armes auquel il a pris part.

6. Dans votre école, ou dans une école voisine, vous avez vu la photographie d'un instituteur tué à l'ennemi et la plaque commémorative qui porte son nom. Décrivez cette photographie et cette plaque, et dites vos réflexions.

7. Deux de vos camarades discutent. La guerre est une chose affreuse, dit l'un (*Pourquoi ?*). C'est pendant la guerre que se produisent d'admirables actes d'héroïsme, dit l'autre. (*Lesquels, par exemple ?*) — Faites parler vos camarades. — Vous intervenez : la guerre est abominable ; c'est un reste d'antique barbarie ; mais, si nous ne pouvions l'empêcher ? Si un voisin agressif en voulait encore une fois à nos livrés et à notre vie ? ... Terminez sur une parole d'espoir.



134. — Patrie et patries.

1. Votre patrie n'est pas la seule qui soit au monde. D'autres vous entourent, qui se sont formées autrement que la nôtre, plus lentement, comme l'Allemagne ou l'Italie, plus vite, comme l'Angleterre... Chacune d'elles a son génie, différent du nôtre. Chacune d'elles est aimée par ses enfants, comme la France l'est par les siens. Quels doivent être le sentiment et la conduite de ces patries les unes envers les autres ?

2. Pendant des siècles, le sentiment ç'a été la haine, et la conduite ç'a été la guerre. Il semblait qu'on ne pût aimer sa patrie sans détester celle des autres. Il est vrai, la guerre était inévitable au temps où les frontières étaient incertaines entre les États, qui n'étaient pas encore formés. La guerre fut ainsi un phénomène de croissance et une opération de bornage ¹. Par raison d'État se trouva ainsi entretenu le naturel ² instinct de violence qui est en nous... La guerre devint une des fonctions de l'État. Les rois naissaient chefs de guerre; des hommes naissaient leurs lieutenants; d'autres hommes, en grand nombre, choisissaient pour métier et gagne-pain la guerre. Des armées furent entretenues en permanence, et l'on fit la guerre pour employer les armées. Les années de paix semblaient des années vides. Il n'y en avait pas beaucoup, d'ailleurs; sur soixante-douze ans qu'il a régné, Louis XIV a fait la guerre pendant près de cinquante ans... Ce fut une terrible période dans l'histoire de l'humanité...

3. D'autres mœurs se sont établies. Notre grand dix-huitième siècle a prêché l'idée d'humanité et enseigné la valeur de la personne humaine. L'épopée militaire de la Révolution et de l'Empire a laissé en Europe le besoin et l'amour de la paix. Dans tous les pays, le travail a pris une intensité extraordinaire, et le travail aime et veut la paix. Le commerce et les communications rapides ont mêlé les peuples. Et puis, dans presque tous les pays, le métier militaire a été remplacé par le devoir militaire, et l'armée professionnelle par l'armée nationale.

1. Une opération destinée à conquérir les limites — les bornes — désirées. — 2. l'instinct de violence qui est dans la nature.

Et puis encore, les Gouvernements ont affaire aujourd'hui à l'opinion publique et, presque tous, à une représentation nationale. Voici une grande nouveauté : ne décident plus seuls de la guerre ceux qui font tuer les autres ; ont voix au chapitre ceux qui se font tuer eux-mêmes. Cela change tout... L'ébauche a été dessinée ¹ d'une cour de justice internationale. L'humanité paraît s'organiser pour la paix.

4. Mes enfants, je suis de ceux qui, en toute sincérité, applaudissent à ces efforts... Mais je sais bien aussi que je ne verrai pas l'humanité réconciliée, et que vous ne la verrez pas non plus... Il a fallu des siècles pour composer un royaume de France avec des provinces ; qui pourrait dire combien de siècles il faudrait pour composer, avec des régions, si différentes de toutes façons, cette nation qui s'appellerait l'Humanité?...

5. Ensemble, faisons des souhaits ; j'allais dire prions ensemble :

Que la France demeure forte parmi les Nations. Qu'elle soit forte par sa justice. Qu'elle soit forte par la liberté. Que la République soit forte par les armes... Qu'en attendant le jour où les peuples mettront en un faisceau tous les étendards, et, après avoir salué une dernière fois ces vénérés symboles ², les brûleront en feu de joie, le drapeau de la France flotte haut dans le ciel ; car il ne porte pas de monogramme ni d'écusson ³, il appartient à un peuple libre, respectueux de la liberté d'autrui, et voulant cette liberté... Que les Français conduisent la marche difficile vers la paix lointaine que nous donnera la sagesse internationale !

E. LAVISSE. *Discours à des enfants* (Colin, édit.).

135. — Après la bataille.

1. Mon père ⁴, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard ⁵ qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
2. Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute,
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire, par pitié ! »
3. Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
4. Tout à coup, au moment où le housard baissa
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure ⁶,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba ⁷ !
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
5. « Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

VICTOR HUGO. *La Légende des siècles*

1. Ce discours a été prononcé en 1905, et, par conséquent, avant la grande guerre, et avant l'institution de la Société des Nations. — 2. Emblèmes. — 3. Ce n'est pas le drapeau d'un homme, ou d'une dynastie. — 4. Le père de Victor Hugo, Léopold Hugo, prit part, comme général des armées impériales, à la longue guerre d'Espagne (1809-1813). — 5. Housard, synonyme de hussard. — 6. Maure : les Maures, habitants du nord de l'Afrique (Mauritanie) ont envahi l'Espagne au moyen âge. Quelques-uns de leurs descendants se sont fixés dans le pays. — 7. Juron espagnol.

136. — Les deux moissons.

1. Il fait beau ; de leur or les blés couvrent les plaines,
L'été nous a souri, se dit le laboureur ;
Nous serons cette fois bien payés de nos peines ;
Courage, décrochons la faux du moissonneur !
Il est temps, les blés mûrs doivent quitter les plaines,
Ils ont affaire ailleurs, le peuple attend son pain.
Demain, pour de longs mois, les granges seront pleines ;
En rentrant la moisson nous chanterons demain.
2. — Demain, vous pleurerez ; dans vos tranquilles plaines,
De plus durs moissonneurs, d'un autre fer chargés,
Vont descendre, et, fauchant vos espérances vaines ¹,
Coucher d'autres moissons sur vos champs ravagés.
Où le soc avait mis la joie et l'abondance,
Le glaive ² va semer le deuil avec la faim ;
Et près des toits en feu, la vieillesse et l'enfance,
Parmi des corps sanglants maudiront le destin ³.
3. — Moisson d'épis ou moisson d'hommes.
(Œuvre de vie, œuvre de mort,
Il faut choisir : fous que nous sommes,
C'est en nos mains qu'est notre sort ⁴.
Dans la paix, qui seule est féconde,
Mêlons les bras, mêlons les cœurs ;
Et guérissons enfin le monde
De la guerre et de ses fureurs.

FRÉDÉRIC PASSY. *Feuilles éparses*. (Société française d'Imprimerie et de Librairie.)

137. — Vision d'avenir.

1. Temps futurs ! Vision sublime
Les peuples sont hors de l'abîme.
Le désert morne est traversé
Après les sables, la pelouse.
Et la terre est comme une épouse,
Et l'homme est comme un fiancé ⁵ !
2. Dès à présent, l'œil qui s'élève
Voit distinctement ce beau rêve
Qui sera le réel un jour :
Car Dieu dénouera toute chaîne ⁶,
Car le passé s'appelle haine,
Et l'avenir se nomme amour ⁷.
3. Oh ! voyez ! la nuit se dissipe.
Sur le monde qui s'émancipe,
Oubliant Césars et Capets.
Et sur les nations nubiles ⁸,
S'ouvrent dans l'azur, immobiles,
Les vastes ailes de la paix.
4. La rouille mord les hallebardes.
De vos canons, de vos bombardes,
Il ne reste pas un morceau
Qui soit assez grand, capitaines ⁹,
Pour qu'on puisse prendre aux fontaines
De quoi faire boire un oiseau !
5. Les rancunes sont effacées ;
Tous les cœurs, toutes les pensées,
Qu'anime le même dessein,
Ne font plus qu'un faisceau superbe ⁹ ;
Dieu prend, pour lier cette gerbe,
La vieille corde du tocsin ¹⁰.
6. Au fond des cieux un point scintille.
Regardez : il grandit, il brille,
Il approche, énorme et vermeil.
O République universelle,
Tu n'es encore qu'une étincelle :
Demain tu seras le soleil !

VICTOR HUGO. *Les Châtiments*.

1. Votre espoir de douce tranquillité est fauché, ruiné. — 2. L'épée. — 3. Maudiront la fatalité qui tous ces deuils et toutes ces souffrances. — 4. C'est aux hommes à vouloir la paix. — 5. Les hommes, sur la terre, sont aussi joyeux que des fiancés. — 6. Les chaînes qui attachaient aux vieilles idées de guerres et de rivalités seront brisées. — 7. Sur les nations enfin capables de se conduire elles-mêmes. — 8. Hommes de guerre. — 9. Magnifique. — 10. La corde qui servait à sonner le tocsin — pour appeler aux armes.

Vocabulaire - Élocution.

I. — Exercices oraux ou écrits sur les textes.

- A. — *Patrie et patries*, page 256. — 1. Lavisso souhaite la paix internationale, mais ... — 2. Quels furent pendant longtemps le sentiment et la conduite des nations, les unes envers les autres ? — 3. Nommez quelques-uns des écrivains du XVIII^e siècle qui ont prêché l'idée d'humanité ? — 4. Pour quelles raisons Lavisso pense-t-il que les guerres doivent être moins fréquentes ?
- B. — *Après la bataille*, page 257. — 1. Où se passe la scène et quels sont les personnages ? — 2. Résumez en une phrase les divers paragraphes. — 3. Qui a été victorieux dans cette bataille ? Cela est dit ... (où ?). A quoi pouvez-vous le deviner dès le premier paragraphe ? — 4. L'Espagnol paraît n'avoir plus qu'un souffle. Il est ... Et cependant ... — 5. Cherchez le sens du mot *magnanime* et employez-le pour juger la conduite du général.
- C. — *Les deux moissons*, page 258. — 1. Dans le premier paragraphe, le poète nous montre ... — 2. Quels effets de la guerre sont montrés dans le § 2 ? — 3. Quelle est l'œuvre de vie, dont F. Passy parle dans le § 3 ? L'œuvre de mort ! ? — 4. Le poète dit : Guérissons le monde ..., etc. ; la guerre est donc comparée à ... que l'on peut guérir par ...
- D. — *Vision d'avenir*, page 258. — 1. Quel temps prévoit Victor Hugo ? — 2. Dites ce qui, d'après le poète, doit un jour unir à jamais les hommes (voyez strophe 5). — 3. Relevez les expressions figurées par lesquelles Hugo évoque le temps des rivalités et des guerres. — 4. Par quelles expressions, par quelles images indique-t-il, dans son rêve, que l'ère des guerres est terminée ?

II. — Vocabulaire. — La paix.

N. — L'humanité, la solidarité, la collaboration, la coopération, la reconciliation, l'émulation, la fraternité des peuples. — La rivalité, l'antagonisme, les antagonistes, le différend, le conflit, l'arbitrage, la Société des Nations.

Utopie ou chimère, hier ; demain, réalité.

Adj. — Un travail paisible, un peuple pacifique, l'intérêt national, la solidarité internationale, les querelles stériles, la guerre dévastatrice, la paix féconde, la fraternité universelle.

V — Apaiser, réconcilier, arbitrer, concourir, collaborer, coopérer, s'associer — prophétiser.

Famille de mots : paix, paisible, paisiblement, apaiser, apaisement, pacifier, pacifique, pacificateur, pacification, pacifiquement.

III. — Exercices de vocabulaire.

Complétez les phrases suivantes avec des mots du vocabulaire et quelques autres que vous choisirez.

- Un peuple qui aime la paix est un peuple ... Au contraire, une nation ... est une nation qui aime la guerre. Deux personnes ou deux nations qui sont en conflit sont des adversaires ou des ... Elles peuvent régler pacifiquement leurs différends par l'... Un mauvais arrangement vaut mieux, dit-on, qu'un bon ... Et entre deux nations un mauvais arrangement vaut mieux qu'une bonne ... La Société des Nations se propose de régler pacifiquement les ... entre nations.
- Avant d'être une réalité, la navigation sous-marine, la ... la ... , ont été longtemps considérées comme des ... Un homme qui rêve à des choses irréalisables est un esprit ... Le rêve d'une société où tout serait parfait est une ... Travailler en commun, c'est ... ou ... Une association de consommateurs qui achètent en commun les produits dont ils ont besoin, est une ... de consommation. Une association de travailleurs qui vendent en commun le produit de leur travail, est une ... de production.
- Employez dans une phrase *pacifier* et ses dérivés.
- Donnez un exemple de solidarité nationale — d'émulation internationale — d'émulation dans la classe — d'émulation entre deux villages ou entre deux villes — d'émulation entre deux nations.
- Choisissez le mot convenable pour compléter le texte ci-dessous : *cortège, progresser, cité, vie humaine, an'antir, accumuler, expérience, civilisation, force, nation, barbarie*.
La guerre qui vient de se terminer a coûté dix millions de ... et a détruit pour longtemps les richesses ... par le travail des hommes ; elle laisse derrière elle un ... de douleurs, de misères, de dépressions morales qui mettent la ... en péril. Avec l'... maintenant acquise, les moyens de destruction ... à pas de géant.
Une nouvelle guerre entre les grandes ... tuerait cent millions d'hommes, détruirait en quelques heures les plus puissantes ... , ... la vie de pays entiers ; elle laisserait après elle des peuples sans idéal moral, ne croyant qu'à la ... et retournant à la ...

PAUL APPEL.

Grammaire.

I. — Les mots invariables (*Révision*).

Ce que disent nos morts.

O père et mère aimés tendrement, c'est pour vous;
 C'est pour vous, bon grand-père, aïeule au cœur si doux;
 Femme qui d'un amour unique fus chérie,
 C'est pour toi; c'est pour vous, notre bien le plus cher,
 Nos enfants adorés, ô chair de notre chair;
 C'est pour toi, Liberté, pour toi, sainte Patrie
 Que nous avons souffert et versé notre sang:
 C'est pour que désormais le droit soit tout-puissant,
 Et que partout, au pur soleil de la Justice,
 L'heureuse Paix, la Paix fraternelle fleurisse.

MAURICE BOUCHOL.

II. — Exercices.

1. Copiez le texte ci-dessus, et soulignez d'un trait les mots invariables en indiquant leur nature par les abréviations : p. (*préposition*), c. (*conjonction*), a. (*adverbe*), i. (*interjection*).
2. Relisez le § 1, page 257, et relevez au passage les mots invariables en disant leur nature.
3. Analysez les mots invariables de la phrase suivante : Pasteur a dit hier : « je crois invinciblement que la science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre. »
4. Relisez, page 221, la liste des principales interjections et faites 4 phrases commençant par une interjection pour exprimer :
 L'admiration que vous éprouvez pour les héros de la grande guerre.
 L'horreur qui vous saisit à la pensée du champ couvert de morts et de mourants.
 La douleur que vous ressentez de la mort de milliers de combattants
 L'espoir que vous avez d'un avenir meilleur.
5. **Même, quelque, tout** — adjectifs ou pronoms indéfinis et **variables**; adverbess et **invariables**.
Même. Après une longue guerre, les vainqueurs ... sont épuisés. — *Tous* les belligérants, ... les vainqueurs, souffrent encore des maux de la guerre. — Les ... peuples qui se combattaient hier travailleront demain au progrès de l'humanité.
Tout. — ... les peuples sont solidaires. — Ils sont encore ... meurtris de leurs luttes, ... sanglants ... faibles. — Ils sont ... intéressés au maintien de la paix
6. **Quelque, quel que soit le ... , quelle que soit la ... , quels ou quelles que que soient les ...**
 ... avions de bombardement suffiront désormais à détruire des villes entières. — ... glorieuses qu'elles soient, les guerres ne laissent après elles que ruine et que deuil. — ... jeunes que vous soyez, enfants, vous pouvez comprendre les leçons de la guerre. — ... soient nos qualités, évitons le sot orgueil de nous croire supérieurs à tous les autres peuples. — ... soient nos défauts, n'oublions pas qu'il est en notre pouvoir de les corriger.
Employez quel que soit dans des phrases que vous imaginerez, en variant le sujet : masc. sing. ; fém. sing. ; masc. pl. ; fém. pl. ; deux sujets au masc. sing. ; deux sujets au fém. sing. ; deux sujets, l'un masc., l'autre fém.
 Exemple : Quels que soient le jour et l'heure, j'accourrai à votre appel.
7. **Quoique (bien que) -- quoi que (quoi qu'il arrive, je serai là) ...** jeunes, vous avez des devoirs à remplir. — ... nous puissions craindre de l'avenir, il faut travailler à la rendre meilleur — Nous devons être au service de la justice, ... il arrive. — ... on dise et ... on fasse, on changera plutôt le cœur de place, que de changer la vieille et loyale Alsace. — ... la Société des Nations soit encore débile, espérons qu'elle sera un jour le tribunal des peuples
8. Écrivez au temps convenable les verbes en italique.
 Si vous *voir (présent)* deux chiens qui *s'affrontent*, qui *se mordent* et *se déchirent*, vous *dire* : « Voilà de sots animaux ; et vous *prendre (présent)* un bâton pour les *séparer*. Si l'on vous *dire (imp.)* que tous les chats d'un grand pays *s'assembler (passé composé)* par milliers dans une plaine et qu'après avoir *miauler* tout leur soul, ils *se jeter (p. composé)* avec fureur les uns sur les autres, et *jouer* ensemble de la dent et de la griffe : que de cette mêlée il est *demeurer* de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place qui *infecter (p. composé)* l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne ... pas ... *dire (cond. présent)* « Voilà le plus abominable sabbat (c'est un vacarme terrible) dont on *avoir (subj. présent)* jamais *ouïr parler* » ? Et si les loups en *faire (imparfait)* de même : « Quels hurlements ! quelle boucherie ! » Et si les uns et les autres vous *dire* qu'ils *aimer* la gloire, ne ... pas *rire (cond. présent)* de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ?

LA BRUYÈRE.

Orthographe.

1. Étudiez les §§ 4 et 5 de la lecture page 257.
2. Dictée à préparer.

La solidarité par la science.

La science n'a pas de nationalité ; elle est aussi bien allemande, anglaise, italienne, russe ou japonaise que française. Elle progresse par les petites nations aussi bien que par les grandes ; chacune apporte son concours à l'œuvre commune, et c'est pourquoi tous les peuples civilisés sont solidaires. Toute perte éprouvée par l'un d'eux ou infligée à l'un d'eux est une perte pour l'ensemble de l'humanité.

Quand ces vérités seront enseignées par tous et auront pénétré tous les esprits dans les couches sociales les plus élevées des aristocraties aussi bien que dans les couches populaires les plus profondes des démocraties, on aura compris que la véritable loi des intérêts humains n'est pas une loi de lutte et d'égoïsme, mais une loi d'amour. Voilà comment la science proclame que le but final de ses enseignements est la solidarité et la fraternité universelles.

BERTHELOT

Composition française.

Révision.

A. — La phrase.

1. Reprenez les phrases suivantes des textes lus en employant des propositions subordonnées commençant par le pronom relatif qui.
Il fait beau... etc. (*les 2 premiers vers*, p. 258). *Il fait beau, dit le laboureur, je vois...*
Près des toits en feu... etc. (*les 2 derniers vers*, § 2, p. 258). — *Hélas, on verra, près des toits...*
L'épopée militaire... etc. (§ 3, p. 256). — *C'est l'épopée militaire...*
2. Participe présent. — Reprenez le § 3, p. 256, en indiquant, à l'aide de participes présents les résultats de la pensée humaine au XVIII^e siècle et les conséquences des guerres de la Révolution et de l'Empire : *Les résultats, les voici : le travail, qui aime et veut la paix, prenant..., etc. ; le commerce... etc.*, jusqu'à : représentation nationale.
3. Les comparaisons. — A quoi compare-t-on les soldats envahisseurs au début du § 2, page 258 ?
Que vont-ils moissonner ?
Le glaive va semer (*c'est-à-dire...*) le deuil et la haine, comme le paysan...
De même que la nuit se dissipe (p. 258) lorsque..., de même, les haines, sombres comme la nuit... De même que les moissonneurs réunissent les javelles en gerbes et les lient avec... de même les moissonneurs de l'avenir... (5^e strophe, p. 258).
4. Reprenez les phrases suivantes, en les commençant comme il est indiqué :
Qu'en attendant le jour... (§ 5, p. 257). — *Faisons flotter haut dans le ciel..., etc.*
De plus durs moissonneurs... (§ 2, p. 258). — *Vos espérances vont être fauchées par...*
Voici une grande nouveauté... (§ 3, p. 257). — *Que ceux qui font tuer... ; que ceux qui se font tuer..., une grande nouveauté. (Attention ! voici annonce ce que l'on va dire ; voilà résume ce que l'on vient de dire).*
5. Mots en apostrophe. Commencez par un nom mis en apostrophe pour traduire les idées exprimées dans les passages suivants :
Les 3 premiers vers de la dernière strophe « Vision d'avenir », page 258. Petite étoile au fond des cieux, ... Début du § 5, page 257. — France ! ... République ! ...
Les trois derniers vers du § 2, page 258. Glaive meurtrier ! Où le soc avait mis...

B. — Le paragraphe.

6. A l'imitation du § 5, page 257, exprimez le vœu, qu'après cette horrible guerre, la France se relève dans la paix. *Ensemble, faisons des vœux. Qu'après cette tourmente...*
Et puisque voici la fin de l'année scolaire, pour ceux qui vont quitter l'école, ensemble, faisons des vœux. *Qu'ils conservent fidèlement dans leur mémoire et dans leur cœur le souvenir des leçons... ; qu'ils..., etc.*

C. — Composition française.

7. C'est la guerre. Votre village (ou votre ville) est dévasté. Tout est ruine et deuil. Une explosion formidable projetée dans les airs les derniers pans de mur... et vous réveille, car ce n'était qu'un rêve, un affreux cauchemar. Et vous avez plaisir à contempler le spectacle de l'activité joyeuse des travailleurs.
8. Dans un tas de vieille ferraille voisinent un soc rouillé et une vieille baïonnette. Faites-les parler.
9. Que savez-vous de la Société des Nations ?



138. — La princesse de la paix.

Après de longues guerres, le roi de Suède Inge et le roi de Norvège Magnus ont décidé de sceller la paix par un mariage entre la fille du roi Inge et le roi Magnus. La Princesse de la Paix est en route vers la Norvège ; mais les habitants des frontières suédoises — qui trop longtemps ont souffert de la guerre — ne peuvent croire à sa venue.

Voici comment les choses se passèrent, lorsque Margareta, la Princesse de la Paix, qui s'en allait en Norvège pour épouser le roi Magnus Barfort, arriva en Vestrogothie.

Les premières qui l'aperçurent du haut d'une colline, ce furent deux vieilles femmes qui avaient été ramasser de la mousse dans la forêt. Elles jetèrent aussitôt leurs fardeaux et coururent annoncer au village que quelque chose de clair et de charmant chevauchait au loin sur le sentier de la forêt. Mais personne ne voulut les croire. « Malheur à vos yeux obsenreis ! leur cria-t-on. Vous n'avez vu que la brume des marais qui dansait autour du tronc roux des pins. »

Bientôt après les vieilles femmes, Rasmus, le jeune gars charbonnier, accourut. Ses yeux brillaient. Il était si essoufflé qu'en arrivant au village il put à peine parler. Mais dès qu'il eut repris haleine, il se mit à crier à tue-tête : « Soyez heureux ! La Princesse vient ! J'ai vu la belle princesse qui venait doucement sous les arbres : soyez heureux ! »

Le charbonnier Rasmus s'était arrêté à la place triangulaire du village où trois chemins se croisaient. Quelques paysans y causaient à voix basse de la guerre qui ne tarderait pas à délayer avec la Norvège, et quand ils entendirent Rasmus, ils crurent que le jeune gars se moquait d'eux.

« Fils d'ours, lui dirent-ils en le menaçant du poing, tais-toi si tu veux garder la vie ! l'as un mot de plus, vaurien ! »

Mais Rasmus, le charbonnier, ne se taisait pas facilement ; et il cria plus fort : « La Princesse vient ! Les oiseaux silencieux de la forêt des pins l'ont saluée de leurs chants et de leur gazonillis. Là où elle passait, l'écureuil se laissait glisser du haut de son arbre et se tenait immobile sur la branche la plus basse, la queue en bouquet et les yeux comme des braises ; et le coq de bruyère s'envolait avec un bruit de tonnerre. »

A ces mots, Per, le forgeron, se précipita et le saisit par l'oreille.

« Tu dis, siffla-t-il entre ses dents, tu dis que tu as vu la Princesse ! Ce n'était que la Dame des Bois ! », comprends-tu ? La Belle Dame des Bois ! Dieu ait pitié de nous ! La Princesse ne viendra pas. »

1. *La Dame des Bois* : personnage de légende, qui charme et trompe les pauvres gens.

Bien que personne ne voyait le feu, le bruit ne s'en répandit pas moins d'un bout à l'autre du village, du pauvre village que les guerres des années précédentes avaient incendié, et qu'on n'avait point osé reconstruire par crainte des guerres futures. Mais de toutes les caves et des masures et des cavernes où ils s'étaient réfugiés, les gens sortaient, et timidement, le visage émacié, le corps couvert de haillons, ils s'approchaient de Rasmus pour entendre son histoire.

Quand le forgeron Per vit leur nombre croître, il pinça si durement l'oreille du jeune gars que celui-ci en poussa un gémissement ; et en même temps il essayait par de bonnes paroles d'obtenir son silence.

« Ne comprends-tu pas que c'était la Dame des Bois, répétait-il à voix haute et le façon qu'on l'entendit bien. Elle rôde là-haut sous les forêts, et elle sourit, et elle roucoule, et elle lance des œillades douces, et elle vous fascine les yeux, à vous charbonniers. Elle sait que, l'été passé, le roi Inge a eu une entrevue avec le roi Magnus de Norvège ; et elle sait qu'on y décida de sceller la paix par un mariage entre la fille du roi Inge et le roi Magnus. Et comme elle sait aussi que nous épions la Princesse de la Paix, elle l'imite et elle empoisonne notre vie, et elle se plaît à nous tromper et à se jouer de nous. »

Le charbonnier Rasmus écouta tranquillement Per le forgeron ; et quand celui-ci, sûr de l'avoir convaincu, le lâcha, il repartit de plus belle : « La Princesse vient ! J'ai vu la Princesse ! » Et pour qu'on le crût, il parla de sa couronne, qui ressemblait à une fleur sous les perles de la rosée, et de la housse de son cheval, qui brillait d'un éclat pareil à celui des champignons rouges.

Mais, tout à coup, la vieille femme Sigrid fendit la foule. Elle brandissait son bâton et s'écria : « Qui est-ce qui dit que la Princesse vient ? Je sais ce qui va venir, moi ! Tout le long hiver, je suis restée seule dans ma cabane à regarder la fumée de mon âtre. Et chaque soir, la fumée était pleine de présages. Elle se remplissait à mes yeux de figures qui portaient des javelots et des cuirasses. Et ces figures en annonçaient d'autres. Elles annonçaient celles qui, dans la nuit noire, pendant que nous dormons, se glissent jusqu'à nos cabanes. Nous ne les entendons pas venir, car nous dormons ; mais nous nous éveillons, lorsque le coq rouge commence à chanter sur nos toits, et que la fumée nous étouffe, et que les gens du roi norvégien poussent leur cri de triomphe, et que nos murs brûlants s'écroulent. »

Des frissons d'horreur coururent sur toute l'assemblée ; mais le jeune gars, dressé en face d'elle, lui répliqua :

« Je me soucie bien de vos nuages de fumée. J'ai vu la Princesse. Elle huit sous sa couronne, douce et belle. »

Alors le forgeron Per le saisit, l'entraîna vers la hutte de terre où était sa forge, l'y poussa et roula devant l'entrée la grosse pierre qui lui servait de porte. Mais Rasmus continuait de crier :

« J'ai vu la Princesse ! je l'ai vue ! Et vous devriez tous vous réjouir de sa venue. »

À peine le forgeron avait-il écarté le jeune charbonnier qu'un homme, qui depuis des années vivait exilé dans la forêt, descendit au village. Il ressemblait à une bête sauvage avec ses vêtements de peau et sa longue barbe inculte. Mais il souriait en agitant au-dessus de sa tête une branche verte en signe de paix. Il courut à travers le village, et il s'arrêtait devant les maisons ruinées et les caves noires, et il criait à pleins poulmons : « La Princesse vient ! J'ai vu la Princesse ! »

Quand il fut devant la maison de Folke le bailli et qu'il eut ainsi crié, le vieux Folke apparut triste et voûté.

« La paix soit avec toi, proscrit, lui dit-il. Tu n'as pas besoin de venir avec des mensonges pour te faire pardonner. Je romps le ban qui pesait sur ta tête. Tu ne retourneras plus dans la forêt. Nous qui vivons hors les lois, nous ne pouvons condamner personne à l'exil.

— Mais pourquoi ne me croyez-vous pas ? répondit le proscrit. As-tu donc oublié que le roi Inge a promis d'envoyer la Princesse de la Paix au printemps ? »

A ces mots, le vieillard leva sur lui un regard las et découragé.

« Que sais-je du printemps, moi ? dit-il. Automne ou printemps, c'est tout un, pour nous autres paysans. Que la neige reste dans nos champs, si elle veut ! Nous ne les labourerons pas. Que les nuages crèvent et ne se lassent point de pleuvoir, que les grains pourrissent en terre ! Nous ne sèmerons ni ne récolterons. Nous ne bougerons plus. Nous attendons le désastre et la mort. »

Cependant, de pauvres chasseurs et des esclaves fugitifs descendirent à leur tour de la forêt et annoncèrent la bonne nouvelle aux gens du carrefour. Seule, la vieille Sigrid demeurait assise, sombre et amère.

« Malheur à qui espère, grommelait-elle, avant que d'avoir vu, de ses yeux vu, la Princesse ! Quand elle brillera à l'orée des bois sur un beau cheval ferré d'or, quand sa couronne de perles luira au-dessus de la vallée, alors, alors seulement les paysans de la frontière pourront commencer d'espérer... »

Elle n'avait pas achevé ces mots que les deux vieilles femmes qui avaient été ramasser de la mousse dans la forêt jetèrent un cri : « Sainte Mère de Dieu, aidez-nous ! » Et elles regardaient vers la lisière du bois où le chemin sortait de l'épaisse futaie comme d'une voûte obscure.

Et tous se mirent à crier : « Venez voir ! — Qu'est-ce donc ? — Sainte Mère de Dieu, secourez-nous ! — Mettez la main au-dessus de vos yeux et regardez vers la forêt ! — Faites le signe de la croix, et regardez vers la forêt ! — N'est-ce pas une Princesse qui approche avec un beau cortège ? — N'est-ce point la Dame des Bois ? N'est-ce pas un jeu moqueur des Trolls ? Est-ce bien la Princesse ? »

Et tous ces pauvres gens épouvantés et à demi sauvages appelaient et tendaient les mains. Puis ils se jetèrent à genoux et commencèrent à chanter de pieux cantiques. Et quelques uns s'élançèrent vers le clocher et sonnèrent les cloches à toute volée, pour s'assurer que la jolie Princesse n'était point un de ces Trolls que le carillon des cloches épouvante et met en fuite.

Mais quand la vieille Sigrid, avec ses yeux de presbyte, aperçut la jeune fille à cheval qui sortait de la sombre forêt, elle fut la première à s'écrier :

« O douce et belle fleur ! Étoile du matin ! Tu n'es pas la Dame des Bois ; tu es bien la fille du Roi. Nous te rendons grâce et nous te louons ! Tu viens enfin ! C'est toi, c'est toi qui descends dans la vallée. »

Et elle leva son bâton très haut au-dessus de sa tête, et, suivie de toute la foule, elle courut à la rencontre de la Princesse.

Et tous criaient : « Étoile du matin ! Chère et douce fleur ! » Et quand ils furent près d'elle :

« Oh ! s'écriaient-ils, comme tu luis fine et belle sous la couronne ! Écarte le voile de soie. Laisse-nous te contempler ! »

Ils se pressaient autour du grand coursier noir qui s'avancait solennel sous son caparaçon de pourpre, des plumes flottantes aux oreilles et la crinière tressée en nattes avec des rubans d'or.

Margareta était escortée par beaucoup de nobles cavaliers et de nobles dames ; mais devant son cheval marchait un pauvre paysan qui tenait à la main une épée brisée et qui criait incessamment :

« Voici venir la Princesse de la Paix !

Voici venir Margareta ! la Princesse de la Paix ! »

SELMA LAGERLÖF. *Les liens invisibles*. Traduit du suédois par André Bellesort.
(Librairie académique Perrin et Cie).

VERBE AUXILIAIRE- *Avoir.*

| MODE INDICATIF | | MODE IMPÉRATIF | | MODE SUBJONCTIF | |
|----------------|---------|------------------|------------|-------------------|----------------------|
| PRÉSENT | | PASSÉ COMPOSÉ | | PRÉSENT | |
| j' | ai | j' | ai eu | | que j' aie |
| tu | as | tu | as eu | | que tu aies |
| il | a | il | a eu | | qu'il ait |
| nous | avons | nous | avons eu | | que nous ayons |
| vous | avez | vous | avez eu | | que vous ayez |
| ils | ont | ils | ont eu | | qu'ils aient |
| IMPARFAIT | | PLUS-QUE-PARFAIT | | IMPARFAIT | |
| j' | avais | j' | avais eu | | que j' eusse |
| tu | avais | tu | avais eu | | que tu eusses |
| il | avait | il | avait eu | | qu'il eût |
| nous | avions | nous | avions eu | | que nous eussions |
| vous | aviez | vous | aviez eu | | que vous eussiez |
| ils | avaient | ils | avaient eu | | qu'ils eussent |
| PASSÉ SIMPLE | | PASSÉ ANTÉRIEUR | | PASSÉ | |
| j' | eus | j' | eus eu | | que j' aie eu |
| tu | eus | tu | eus eu | | que tu aies eu |
| il | eut | il | eut eu | | qu'il ait eu |
| nous | eûmes | nous | eûmes eu | | que nous ayons eu |
| vous | eûtes | vous | eûtes eu | | que vous ayez eu |
| ils | eurent | ils | eurent eu | | qu'ils aient eu |
| FUTUR | | FUTUR ANTÉRIEUR | | PLUS-QUE-PARFAIT | |
| j' | aurai | j' | aurai eu | | que j' eusse eu |
| tu | auras | tu | auras eu | | que tu eusses eu |
| il | aura | il | aura eu | | qu'il eût eu |
| nous | aurons | nous | aurons eu | | que nous eussions eu |
| vous | aurez | vous | aurez eu | | que vous eussiez eu |
| ils | auront | ils | auront eu | | qu'ils eussent eu |
| MODE INFINITIF | | MODE PARTICIPE | | | |
| PRÉSENT | | PRÉSENT | | PASSÉ | |
| avoir | | ayant | | eu, eue, ayant eu | |

VERBE AUXILIAIRE — *Être.*

| MODE INDICATIF | | | MODE IMPÉRATIF | | MODE SUBJONCTIF | |
|----------------|---------|-----------------|-------------------------------|--|-----------------------|--|
| PRÉSENT | | | PASSÉ COMPOSÉ | | PRÉSENT | |
| je | suis | j' ai été | sois | | que je sois | |
| tu | es | tu as été | soyons | | que tu sois | |
| il | est | il a été | soyez | | qu'il soit | |
| nous | sommes | nous avons été | | | que nous soyons | |
| vous | êtes | vous avez été | | | que vous soyez | |
| ils | sont | ils ont été | | | qu'ils soient | |
| IMPARFAIT | | | | | IMPARFAIT | |
| j' | étais | j' avais été | je serais | | que je fusse | |
| tu | étais | tu avais été | tu serais | | que tu fusses | |
| il | était | il avait été | il serait | | qu'il fût | |
| nous | étions | nous avions été | nous serions | | que nous fussions | |
| vous | étiez | vous aviez été | vous seriez | | que vous fussiez | |
| ils | étaient | ils avaient été | ils seraient | | qu'ils fussent | |
| PASSÉ SIMPLE | | | PASSÉ (1 ^{re} FORME) | | PASSÉ | |
| je | fus | j' eus été | j' aurais été | | que j' aie été | |
| tu | fus | tu eus été | tu aurais été | | que tu aies été | |
| il | fut | il eut été | il aurait été | | qu'il ait été | |
| nous | fûmes | nous eûmes été | nous aurions été | | que nous ayons été | |
| vous | fûtes | vous eûtes été | vous auriez été | | que vous ayez été | |
| ils | furent | ils eurent été | ils auraient été | | qu'ils aient été | |
| FUTUR | | | PASSÉ (2 ^e FORME) | | PLUS-QUE-PARFAIT | |
| je | serai | j' aurai été | j' eusse été | | que j' eusse été | |
| tu | seras | tu auras été | tu eusses été | | que tu eusses été | |
| il | sera | il aura été | il eût été | | qu'il eût été | |
| nous | serons | nous aurons été | nous eussions été | | que nous eussions été | |
| vous | serez | vous aurez été | vous eussiez été | | que vous eussiez été | |
| ils | seront | ils auront été | ils eussent été | | qu'ils eussent été | |
| MODE INFINITIF | | | MODE PARTICIPE | | | |
| PRÉSENT | | | PRÉSENT | | PASSÉ | |
| être | | | étant | | été, ayant été | |

VERBE Aimer (1^{er} Groupe).

| MODE INDICATIF | | | MODE IMPÉRATIF | | | MODE SUBJONCTIF | | |
|----------------|-----------|--|------------------|---------|------|------------------|----------|---------------|
| PRÉSENT | | | PASSÉ COMPOSÉ | | | PRÉSENT | | |
| j' | aim e | | j' | ai | aimé | | que j' | aim e |
| tu | aim es | | tu | as | aimé | | que tu | aim es |
| il | aim e | | il | a | aimé | | qu'il | aim e |
| nous | aim ons | | nous | avons | aimé | | que nous | aim ions |
| vous | aim ez | | vous | avez | aimé | | que vous | aim iez |
| ils | aim ent | | ils | ont | aimé | | qu'ils | aim ent |
| IMPARFAIT | | | PLUS-QUE-PARFAIT | | | IMPARFAIT | | |
| j' | aim ais | | j' | avais | aimé | | que j' | aim asse |
| tu | aim ais | | tu | avais | aimé | | que tu | aim asses |
| il | aim ait | | il | avait | aimé | | qu'il | aim ât |
| nous | aim ions | | nous | avions | aimé | | que nous | aim assions |
| vous | aim iez | | vous | aviez | aimé | | que vous | aim assiez |
| ils | aim aient | | ils | avaient | aimé | | qu'ils | aim assent |
| PASSÉ SIMPLE | | | PASSÉ ANTÉRIEUR | | | PASSÉ | | |
| j' | aim ai | | j' | eus | aimé | | que j' | aie aimé |
| tu | aim as | | tu | eus | aimé | | que tu | aies aimé |
| il | aim a | | il | eut | aimé | | qu'il | ait aimé |
| nous | aim âmes | | nous | eûmes | aimé | | que nous | ayons aimé |
| vous | aim âtes | | vous | eûtes | aimé | | que vous | ayez aimé |
| ils | aim érent | | ils | eurent | aimé | | qu'ils | aient aimé |
| FUTUR | | | FUTUR ANTÉRIEUR | | | PLUS-QUE-PARFAIT | | |
| j' | aimer ai | | j' | aurai | aimé | | que j' | eusse aimé |
| tu | aimer as | | tu | auras | aimé | | que tu | eusses aimé |
| il | aimer a | | il | aura | aimé | | qu'il | eût aimé |
| nous | aimer ons | | nous | aurons | aimé | | que nous | eussions aimé |
| vous | aimer ez | | vous | aurez | aimé | | que vous | eussiez aimé |
| ils | aimer ont | | ils | auront | aimé | | qu'ils | eussent aimé |

| MODE INFINITIF | | MODE PARTICIPE | |
|----------------|------------|----------------|------------------|
| PRÉSENT | PASSÉ | PRÉSENT | PASSÉ |
| aimer | avoir aimé | aimant | aimé, ayant aimé |

VERBE Finir (2^e Groupe).

| MODE INDICATIF | | MODE IMPÉRATIF | | MODE SUBJONCTIF | |
|------------------|------------------|-------------------------------|------------------------|------------------|--|
| PRÉSENT | | PRÉSENT | | PRÉSENT | |
| je fin is | PASSÉ COMPOSÉ | fin is | que je fin isse | | |
| tu fin is | j' ai fini | fin issons | que tu fin isses | | |
| il fin it | tu as fini | fin issez | qu'il fin isse | | |
| nous fin issons | il a fini | | que nous fin issions | | |
| vous fin issez | nous avons fini | | que vous fin issiez | | |
| ils fin issent | vous avez fini | | qu'ils fin issent | | |
| IMPARFAIT | | MODE CONDITIONNEL | | | |
| je fin issais | ils ont fini | PRÉSENT | | IMPARFAIT | |
| tu fin issais | PLUS-QUE-PARFAIT | je finir ais | que je fin isse | | |
| il fin issait | j' avais fini | tu finir ais | que tu fin isses | | |
| nous fin issions | tu avais fini | il finir ait | qu'il fin it | | |
| vous fin issiez | il avait fini | nous finir ions | que nous fin issions | | |
| ils fin issaient | nous avions fini | vous finir iez | que vous fin issiez | | |
| PASSÉ SIMPLE | | ils finir aient | qu'ils fin issent | | |
| je fin is | ils avaient fini | PASSÉ (1 ^{re} FORME) | | PASSÉ | |
| tu fin is | PASSÉ ANTÉRIEUR | j' aurais fini | que j' aie fini | | |
| il fin it | j' eus fini | tu aurais fini | que tu aies fini | | |
| nous fin imes | tu eus fini | il aurait fini | qu'il ait fini | | |
| vous fin ites | il eut fini | nous aurions fini | que nous ayons fini | | |
| ils fin irent | nous eûmes fini | vous auriez fini | que vous ayez fini | | |
| FUTUR | | ils auraient fini | qu'ils aient fini | | |
| je finir ai | FUTUR ANTÉRIEUR | PASSÉ (2 ^e FORME) | | PLUS-QUE-PARFAIT | |
| tu finir as | j' aurai fini | j' eusse fini | que j' eusse fini | | |
| il finir a | tu auras fini | tu eusses fini | que tu eusses fini | | |
| nous finir ons | il aura fini | il eût fini | qu'il eût fini | | |
| vous finir ez | nous aurons fini | nous eussions fini | que nous eussions fini | | |
| ils finir ont | vous aurez fini | vous eussiez fini | que vous eussiez fini | | |
| | | ils eussent fini | qu'ils eussent fini | | |
| MODE INFINITIF | | MODE PARTICIPE | | | |
| PRÉSENT | | PRÉSENT | | PASSÉ | |
| finir | | finissant | | fini, ayant fini | |

VERBES du 3^e groupe.

| Sentir <i>sentant, senti</i> | Rendre <i>rendant, rendu</i> | Rompre <i>rompant, rompu</i> | Voir <i>voyant, vu</i> |
|-------------------------------------|---------------------------------|---------------------------------|---------------------------|
| MODE INDICATIF | | | |
| PRÉSENT | | | |
| je sens | je rends | je romps | je vois |
| tu sens | tu rends | tu romps | tu vois |
| il sent | il rend | il rompt | il voit |
| nous sentons | nous rendons | nous rompons | nous voyons |
| vous sentez | vous rendez | vous rompez | vous voyez |
| ils sentent | ils tendent | ils rompent | ils voient |
| IMPARFAIT | | | |
| je sentais | je rendais | je rompais | je voyais |
| nous sentions | nous rendions | nous rompions | nous voyions |
| PASSÉ SIMPLE | | | |
| je sentis | je rendis | je rompis | je vis |
| nous sentimes | nous rendimes | nous rompîmes | nous vîmes |
| FUTUR | | | |
| je sentirai | je rendrai | je romprai | je verrai |
| nous sentirons | nous rendrons | nous romprons | nous verrons |
| PASSÉ COMPOSÉ | | | |
| j' ai senti | j' ai rendu | j' ai rompu | j' ai vu |
| nous avons senti | nous avons rendu | nous avons rompu | nous avons vu |
| PLUS-QUE-PARFAIT | | | |
| j' avais senti | j' avais rendu | j' avais rompu | j' avais vu |
| nous avions senti | nous avions rendu | nous avions rompu | nous avions vu |
| PASSÉ ANTÉRIEUR | | | |
| j' eus senti | j' eus rendu | j' eus rompu | j' eus vu |
| nous eûmes senti | nous eûmes rendu | nous eûmes rompu | nous eûmes vu |
| FUTUR ANTÉRIEUR | | | |
| j' aurai senti | j' aurai rendu | j' aurai rompu | j' aurai vu |
| nous aurons senti | nous aurons rendu | nous aurons rompu | nous aurons vu |
| MODE IMPÉRATIF | | | |
| sons | rends | romps | vois |
| sentons | rendons | rompons | voyons |
| sentez | rendez | rompez | voyez |
| MODE CONDITIONNEL | | | |
| PRÉSENT | | | |
| je sentirais | je rendrais | je romprais | je verrais |
| nous sentirions | nous rendrions | nous romprions | nous verrions |
| PASSÉ (1^{re} FORME) | | | |
| j' aurais senti | j' aurais rendu | j' aurais rompu | j' aurais vu |
| nous aurions senti | nous aurions rendu | nous aurions rompu | nous aurions vu |
| PASSÉ (2^e FORME) | | | |
| j' eusse senti | j' eusse rendu | j' eusse rompu | j' eusse vu |
| nous eussions senti | nous eussions rendu | nous eussions rompu | nous eussions vu |
| MODE SUBJONCTIF | | | |
| PRÉSENT | | | |
| que je sente | que je rende | que je rompe | que je voie |
| que nous sentions | que nous rendions | que nous rompions | que nous voyions |
| IMPARFAIT | | | |
| que je sentisse | que je rendisse | que je rompisso | que je visse |
| qu' il sentît | qu' il rendît | qu' il rompit | qu' il vît |
| que nous sentissions | que nous rendissions | que nous rompissions | que nous vissions |
| PASSÉ | | | |
| que j' aie senti | que j' aie rendu | que j' aie rompu | que j' aie vu |
| que nous ayons senti | que nous ayons rendu | que nous ayons rompu | que nous ayons vu |
| PLUS-QUE-PARFAIT | | | |
| que j' eusse senti | que j' eusse rendu | que j' eusse rompu | que j' eusse vu |
| qu' il eût senti | qu' il eût rendu | qu' il eût rompu | qu' il eût vu |
| que nous eussions senti | que nous eussions rendu | que nous eussions rompu | que nous eussions vu |

VERBES du 3^{ème} groupe (suite).

| VERBES | MODE INDICATIF | | | | MODE SUBJONCTIF |
|--|--|---------------------------------|--------------------------------|---------------------------------|--------------------------------------|
| | PRÉSENT | IMPARFAIT | PASSÉ SIMPLE | FUTUR | PRÉSENT |
| acquérir <i>acquérant - acquis</i> | j' acquiers nous acquérons | j' acquérais nous acquérions | j' acquis nous acquîmes | j' acquerrai nous acquerrons | que j' acquière que n. acquérions |
| vêtir <i>vêtant - vêtu</i> | je vêts nous vêtons | je vêtais nous vêtions | je vêtis nous vêtîmes | je vêtirai nous vêtirons | que je vête que nous vêtions |
| courir <i>courant - couru</i> | je cours nous courons | je courais nous courions | je courus nous courûmes | je courrai nous courrons | que je coure que nous courions |
| mourir <i>mourant - mort</i> | je meurs nous mourons | je mourais nous mourions | je mourus nous mourûmes | je mourrai nous mourrons | que je meure que nous mourions |
| pouvoir <i>pouvant - pu</i> | je peux nous pouvons | je pouvais nous pouvions | je pus nous pûmes | je pourrai nous pourrons | que je puisse que nous puissions |
| mouvoir <i>mouvant - mu</i> | je meus nous mouvons | je mouvais nous mouvions | je mus nous mûmes | je mouvrai nous mouvrons | que je meuve que n. mouvions |
| valoir <i>valant - valu</i> | je vails nous valons | je valais nous valions | je valus nous valûmes | je vaudrai nous vaudrons | que je vaille que nous valions |
| battre <i>battant - battu</i> | je bats nous battons | je battais nous battions | je battis nous battîmes | je battrai nous battrons | que je batte que nous battions |
| croire <i>croyant - cru</i> | je crois nous croyons | je croyais nous croyions | je crus nous crûmes | je croirai nous croirons | que je croie que nous croyions |
| prendre <i>prenant - pris</i> | je prends nous prenons | je prenais nous prenions | je pris nous prîmes | je prendrai nous prendrons | que je prenne que nous prenions |
| coudre <i>cousant - cousu</i> | je couds nous cousons | je cousais nous cousions | je cousis nous cousîmes | je coudrai nous coudrons | que je couse que nous cousions |
| faire <i>faisant - fait</i> | Je fais . nous faisons vous faites ils font | Je faisais nous faisions | Je fis nous fîmes | Je ferai nous ferons | que je fasse que nous fassions |
| vivre <i>vivant - vécu</i> | Je vis nous vivons | Je vivais nous vivions | Je vécus nous vécûmes | Je vivrai nous vivrons | que je vive que nous vivions |
| naître <i>naissant - né</i> | Il naît nous naissons | Je naissais nous naissions | Je naquis nous naquîmes | Je naîtrai nous naîtrons | que je naisse que nous naissions |
| vaincre <i>vainquant vaincu</i> | Je vaincs il vainc nous vainquons | Je vainquais nous vainquions | Je vainquis nous vainquîmes | Je vaincrai nous vaincrons | que je vainque que n. vainquions |
| peindre <i>peignant peint</i> | Je peins nous peignons | Je peignais nous peignions | Je peignis nous peignîmes | Je peindrai nous peindrons | que je peigne que n. peignons |
| résoudre <i>résolvant - résolu</i> | Je résous nous résolvons | Je résolvais nous résolvions | Je résolus nous résolûmes | Je résoudrai nous résoudrons | que je résolve que n. résolvions |

VERBES IMPERSONNELS

| | | | | | |
|--------------------------------------|----------|-------------|-----------|------------|--------------|
| pleuvoir <i>il a plu</i> | Il pleut | Il pleuvait | Il plut | Il pleuvra | qu'il pleuve |
| falloir <i>il a fallu</i> | Il faut | Il fallait | Il fallut | Il faudra | qu'il faille |

FORME PASSIVE : être aimé (e).

| MODE INDICATIF | | MODE IMPÉRATIF | |
|-------------------------|---|-----------------------------------|--|
| <i>Présent</i> | je suis aimé, tu es aimé(e) il est aimé, elle est aimée nous sommes aimés, vous êtes aimés ils sont aimés, elles sont aimées | | sois aimé, soyons aimés, soyez aimés (es) |
| <i>Imparfait</i> | j' étais aimé (e) nous étions aimés | | MODE CONDITIONNEL |
| <i>Passé simple</i> | je fus aimé (e) nous fûmes aimés | <i>Présent</i> | je serais aimé (e) nous serions aimés |
| <i>Futur</i> | je serai aimé (e) nous serons aimés | <i>Passé 1^{re} forme</i> | j' aurais été aimé (e) nous aurions été aimés |
| <i>Passé composé</i> | j' ai été aimé (e) nous avons été aimés ils ont été aimés elles ont été aimées | <i>Passé 2^e forme</i> | j' eusse été aimé (e) nous eussions été aimés |
| <i>Plus-que-parfait</i> | j' avais été aimé (e) nous avions été aimés | | MODE SUBJONCTIF |
| <i>Passé antérieur</i> | j' eus été aimé (e) nous eûmes été aimés | <i>Présent</i> | que je sois aimé (e) que nous soyons aimés |
| <i>Futur antérieur</i> | j' aurai été aimé (e) nous aurons été aimés | <i>Imparfait</i> | que je fusse aimé (e) que nous fussions aimés |
| | | <i>Passé</i> | que j' aie été aimé (e) que nous ayons été aimés |
| | | <i>Plus-que-parfait</i> | que j' eusse été aimé (e) que nous eussions été aimés |

FORME PRONOMINALE : se lever.

| MODE INDICATIF | | MODE IMPÉRATIF | |
|-------------------------|---|-----------------------------------|---|
| <i>Présent</i> | je me lève, tu te lèves... nous nous levons, vous vous levez ils se lèvent, elles se lèvent | | lève-toi, levons-nous, levez-vous |
| <i>Imparfait</i> | je me levais nous nous levions | | MODE CONDITIONNEL |
| <i>Passé simple</i> | je me levai nous nous levâmes | <i>Présent</i> | je me leverais nous nous leverions |
| <i>Futur</i> | je me leverai nous nous leverons | <i>Passé 1^{re} forme</i> | je me serais levé (e) nous nous serions levés |
| <i>Passé composé</i> | je me suis levé (e) tu t' es levé il(elle)s' est levé (e) nous nous sommes levés... ils se sont levés | <i>Passé 2^e forme</i> | je me fusse levé (e) nous nous fussions levés |
| <i>Plus-que-parfait</i> | je m' étais levé (e) nous nous étions levés | | MODE SUBJONCTIF |
| <i>Passé antérieur</i> | je me fus levé (e) nous nous fûmes levés | <i>Présent</i> | que je me lève que nous nous levions |
| <i>Futur antérieur</i> | je me serai levé (e) nous nous serons levés | <i>Imparfait</i> | que je me levasse qu'il se levât que nous nous levassions |
| | | <i>Passé</i> | que je me sois levé (e) que nous nous soyons levés |
| | | <i>Plus-que-parfait</i> | que je me fusse levé (e) qu'il se fût levé que nous nous fussions levés |

TABLE DES MATIÈRES

| | Page | | Page |
|---------------|------|-------------------------------|------|
| Préface | 2 | Directions pédagogiques | 3 |

PREMIER TRIMESTRE

| Lecture et Récitation | | Vocabulaire Composition française | | Grammaire et Orthographe | |
|---|-------|---|---------------------|---|-------|
| Nos | Pages | | Pages | | Pages |
| 1. Une école d'autrefois (LAVISSE) | 4 | L'école L'instruction | 7 | Mots | 8 |
| 2. Le départ pour l'école (J. NORMAND) . . | 5 | | Lettres | | |
| 3. Boutignon regrette son ignorance (BATISTE BONNET) | 6 | | Syllabes | | |
| 4. La récolte du houblon (R. BAZIN) | 10 | Les fruits de l'automne | 13 | Le nom | 14 |
| 5. La vendange (V. DE LAPRADE) | 12 | | 15 | | |
| 6. En octobre (THEURIET) | 12 | Les jeux | 19 | L'adjectif qualificatif | 20 |
| 7. Au collège (A. FRANCE) | 16 | | 21 | | |
| 8. Le jeu des métamorphoses (P. LOTI) . . . | 18 | | Le marché | 25 | |
| 9. Colin-maillard (J. AICARD) | 18 | 27 | | | |
| 10. Une foire en Normandie (GUY DE MAUPASSANT) | 22 | Lectures supplémentaires du mois. | | | |
| 11. Le marché (SAMAIN) | 23 | | | | |
| 12. La laitière et le pot au lait (LA FONTAINE) | 24 | | | | |
| 13. Le neveu de la fruitière (H. MOREAU) | 28 | Lectures supplémentaires du mois. | | | |
| 14. La rentrée du troupeau (A. DAUDET) | 30 | | | | |
| 15. Le jour des morts (LAMARTINE) | 31 | | | | |
| 16. Sur ta tombe (V. HUGO) | 32 | Les morts | 34 | Le genre des noms | 35 |
| 17. Je prends ces fleurs (DE BANVILLE) . . | 32 | | 36 | | |
| 18. Cimetières de soldats (P. LOTI) | 33 | L'automne | 40 | Le pluriel des noms | 41 |
| 19. Plaisirs d'automne (G. DROZ) | 37 | | 42 | | |
| 20. Soleil couchant (RICHEPIN) | 38 | | 47 | | |
| 21. Le départ des hirondelles (Th. GAUTIER) | 39 | La chasse | 49 | Pluriel des noms composés | 48 |
| 22. Images d'automne (J. RENARD) | 39 | | 53 | | |
| 23. Les émotions d'un perdreau rouge (A. DAUDET) | 43 | L'éclairage La veillée | 55 | L'article | 54 |
| 24. L'ours et les deux compagnons (LA FON- TAINÉ) | 45 | | | | |
| 25. La battue aux sangliers (J. AICARD) . . | 46 | Lecture supplémentaire du mois. | | | |
| 26. Soirée en famille (J. AICARD) | 50 | | | | |
| 27. Intérieur de famille (LAMARTINE) | 51 | | | | |
| 28. Veillée triste (CHATEAUBRIAND) | 52 | Lecture supplémentaire du mois. | | | |
| 29. Le fatal étonnement de Guerriot (L. PERGAUD) | 56 | | | | |
| 30. La chanson du vannier (THEURIET) . . . | 59 | | | | |
| 31. Le tailleur de pierres (LAMARTINE) . . . | 60 | Les artisans | 62 | Féminin des adj. qualificatifs | 63 |
| 32. Apprenti menuisier (ERCKMANN-CHA- TRIAN) | 61 | | 64 | | |
| 33. Hommage filial (PASTEUR) | 65 | Parents et enfants | 69 | Pluriel des adj. qualificatifs | 70 |
| 34. Mon grand-père et mon père (E. ABOUT) | 66 | | 71 | | |
| 35. L'honneur du nom (BALZAC) | 67 | | 76 | | |
| 36. La provocation (CORNEILLE) | 68 | L'usine | 78 | Adj. démonstra- tifs, possessifs . . . | 77 |
| 37. Le mécanicien (E. ZOLA) | 72 | | 82 | | |
| 38. La chanson des forgerons (Th. DE BAN- VILLE) | 73 | Noël Révision | 84 | Adj. numéraux . . . Adj. indéfinis . . . | 83 |
| 39. Une grande usine (MAUPASSANT) | 74 | | | | |
| 40. Vacances de Noël (MARMONTEL) | 79 | Lecture supplémentaire du mois. | | | |
| 41. Réveillon à la campagne (L. PERGAUD) | 80 | | | | |
| 42. Rêve de Noël (R. ROSTAND) | 81 | | | | |
| 43. Le père Noël (G. SAND) | 81 | Lecture supplémentaire du mois. | | | |
| 44. La fête des toits (A. DAUDET) | 85 | | | | |

DEUXIÈME TRIMESTRE

| Lecture et Récitation | | Vocabulaire Composition française | | Grammaire et Orthographe | | |
|---|-------|--------------------------------------|-------|---|-------|--|
| Nos | Pages | | Pages | | Pages | |
| 45. Les bonbons (E. LAVISSE) | 88 | Jeux et jouets .. | 91 | Les pronoms personnels ... | 92 | |
| 46. Mes premières étreintes (J. AICARD) . | 89 | | 93 | | | |
| 47. La poupée de Cosette (V. HUGO) ... | 90 | | 97 | Les pronoms possessifs | 98 | |
| 48. Nuit de neige (MAUPASSANT) | 94 | L'hiver | 99 | | | |
| 49. La partie de schlitte (ERCKMANN-CHA TRIAN) | 95 | | 103 | Les pronoms démonstratifs | 104 | |
| 50. Scène de patinage (C. LEMONNIER) .. | 96 | Les grands parents .. | 105 | | | |
| 51. Le fuseau de ma grand'mère (E. PLOUVIER) | 100 | | 109 | Les pronoms indéfinis | 110 | |
| 52. L'aïeule et la petite-fille (E. MOSELEY) | 101 | L'hiver (suite) .. | 111 | | | |
| 53. Chagrin de grand'mère (P. LOTI) | 102 | | 114 | | | |
| 54. La retraite de Russie (V. HUGO) | 106 | Lecture supplémentaire du mois. | | | | |
| 55. Le nez gelé (A. DUMAS) | 107 | | | | | |
| 56. Hivernage polaire (NANSEN) | 108 | | | | | |
| 57. Hiver canadien (L. HÉMON) | 112 | | | | | |
| | | | | | | |
| 58. La toilette de la Grise (E. LAVISSE) .. | 116 | La gymnastique .. | 119 | Les pronoms relatifs | 120 | |
| 59. L'alcoolisme (P. ACKER) | 117 | | 121 | | | |
| 60. Les fêtes de gymnastique (F. BUISSON) | 118 | Misère et miséreux .. | 125 | Les div. sortes de propositions | 126 | |
| 61. Vigueur enfantine (A. SAMAIN) | 118 | | 127 | | | |
| 62. Les pauvres goss (V. HUGO) | 122 | L'habitation | 131 | Le verbe (Ac- cord du verbe avec son sujet) | 132 | |
| 63. Cloche (MAUPASSANT) | 123 | | 133 | | | |
| 64. Ancien matelot (P. LOTI) | 124 | Camarades et amis .. | 137 | Les complé- ments du verbe | 138 | |
| 65. La ferme (ERCKMANN-CHATRIAN) | 128 | | 139 | | | |
| 66. La maison du Moustoir (BRIZÉUX) .. | 129 | Lecture supplémentaire du mois. | | | | |
| 67. L'auberge du village (TH. GAUTIER) .. | 130 | | | | | |
| 68. Mon ami Garrone (DE AMICIS) | 134 | | | | | |
| 69. Amitié non partagée (A. FRANCE) ... | 135 | | | | | |
| 70. A mon frère (V. HUGO) | 136 | | | | | |
| 71. Gavroche (V. HUGO) | 140 | | | | | |
| | | | | | | |
| 72. Mon âne (G. SAND) | 144 | Les animaux domestiques .. | 147 | Accord du par- ticipe passé .. | 148 | |
| 73. Madame Théophile (TH. GAUTIER) | 145 | | 149 | | | |
| 74. Le chien déchaîné (J. RENARD) | 146 | Qualités et défauts .. | 153 | Participe présent et adj. verbal. | 154 | |
| 75. Le distrait (LA BRUYÈRE) | 150 | | 155 | | | |
| 76. Le cochet, le chat et le souriceau (LA FONTAINE) | 151 | Les animaux sauvages | 159 | Les modes du verbe | 160 | |
| 77. L'avare (MOLIÈRE) | 152 | | 161 | | | |
| 78. La chasse de l'aigle (LECONTE DE LISLE) | 156 | Rivières et fleuves .. | 165 | Les temps du verbe | 166 | |
| 79. Tartarin et le lion (A. DAUDET) | 157 | | 167 | | | |
| 80. Le requin (TOLSTOÏ) | 158 | Le printemps ... | 171 | Révision | 172 | |
| 81. La carpe et les carpillons (FLORIAN) .. | 162 | | 173 | | | |
| 82. Le ruisseau (A. KARR) | 163 | Conjugaison: Mode subjonctif | | | | |
| 83. Le Rhône (J. AICARD) | 163 | | | | | |
| 84. Un désastre (E. ZOLA) | 164 | | | | | |
| 85. Le retour des cigognes (ERCKMANN- CHATRIAN) | 168 | | | | | |
| 86. La végétation au printemps (MICHELET) | 169 | | | | | |
| 87. Joy printanière (A. THEURIET) | 170 | | | | | |
| 88. Le premier sourire du printemps (TH. GAUTIER) ... | 170 | | | | | |
| 89. La chèvre de M. Seguin. (A. DAUDET) | 174 | Lecture supplémentaire du mois. | | | | |

TROISIÈME TRIMESTRE

Lecture et Récitation

Vocabulaire

Composition française

Grammaire

et Orthographe

| Nos | Pages | Pages | Pages |
|--|---------|-----------------------------------|--------------------------------|
| 90. Frédéric le courageux (A. FRANCE)... | 177 | La volonté 180 | Forme active . 181 |
| 91. La peur (J.-J. ROUSSEAU) | 178 | La peur 182 | Forme passive. 181 |
| 92. Le capitaine Harvey (V. HUGO) | 179 | | F. pronominales. 187 |
| 93. La nuit d'un merle blanc (MUSSET) . | 183 | Les oiseaux 186 | Participe passé |
| 94. L'alouette (THEURIET) | 184 | | des verbes pro- |
| 95. Libs (RICHEPIN) | 185 | | nominaux 187 |
| 96. Les oiseaux de George Sand (G. SAND) | 185 | Les oiseaux 188 | |
| 97. Le chône et le roseau (LA FONTAINE) | 189 | | |
| 98. Charbonnier (E. LE ROY) | 190 | La forêt 192 | Remarques s. la |
| 99. Les sabotiers (THEURIET) | 191 | | conj. d. verb. |
| 100. Trott et la mouche (LICHTEN | | | du 1 ^{er} groupe. 193 |
| BERGER) | 195 | | |
| 101. Le hanneton (TÖFFER) | 196 | Les insectes 198 | |
| 102. L'intelligence des abeilles (MICHELET) | 197 | | L'adverbe 199 |
| 103. La libellule (J. RAMEAU) | 197 | | |
| 104. Noco lorrain (MOSELY) | 201 | | |
| 105. Les préparatifs de la fête au village | | | |
| (THEURIET) | 202 | La fête foraine. . 204 | La préposition 205 |
| 106. Au cirque (E. DE GONCOURT) | 203 | | |
| 107. Les chevaux de bois (VERLAINE) ... | 203 | | |
| 108. Le papegai (ANATOLE FRANCE) | 207 | | |
| | | Lecture supplémentaire du mois. | |
| 109. Le départ des pêcheurs (BRIZEUX) .. | 211 | | |
| 110. Retour de pêche (P. HAMP) | 212 | La mer 214 | La conjonction 215 |
| 111. Le phare des Sanguinaires (A. DAUDET) | 213 | | |
| 112. Retour au pays natal (LAMARTINE) . | 217 | | |
| 113. Le départ de Landry (G. SAND) ... | 218 | Le pays natal .. 220 | |
| 114. Le proscrit (V. HUGO) | 218 | La patrie 222 | L'interjection . 221 |
| 115. Vers le pays (J. VALÈS) | 219 | | |
| 116. Hymne au soleil (E. ROSTAND) | 223 | | |
| 117. Fauchaison matinale (GUILLAUMIN) . | 224 | Le soleil 226 | Le nom 227 |
| 118. Grêle (E. ZOLA) | 225 | L'été 228 | L'article 227 |
| 119. Le coche et la mouche (LA FONTAINE) | 229 | | Révision 227 |
| 120. Une vieille diligence (FLAUBERT) .. | 230 | Voyages et voya- 232 | Les adjectifs .. 233 |
| 121. L'haut (COLETTE) | 231 | gours 234 | Révision 233 |
| 122. Une aventure en Calabre (P.-L. | | | |
| COURTIER) | 235 | | |
| 123. Fâcheuse rencontre (G. SAND) ... | 237 | | |
| | | Lectures supplémentaires du mois. | |
| 124. Une nuit à la belle étoile (J.-J. | | | |
| ROUSSEAU) | 238 | | |
| 125. La sieste interrompue (A. DAUDET) . | 239 | L'été 241 | Les pronoms .. 242 |
| 126. Midi (LECONTE DE LISLE) | 240 | Nuit d'été 243 | Révision 242 |
| 127. Soirée au jardin (COLETTE) | 240 | | |
| 128. La prise de la Bastille (C. DESMOULINS) | 244 | | |
| 129. La Marseillaise (E. QUINET) | 245 | La Révolution .. 247 | Le verbe 248 |
| 130. Rouget de l'Isle (LAMARTINE) | 246 | | Révision 248 |
| 131. Les soldats de l'an II (V. HUGO) .. | 250 | | |
| 132. Le serment des volontaires (ECKMANN. | | | |
| CHATRIAN) | 251 | La guerre 253 | Le verbe 254 |
| 133. Soir de victoire (M. PRÉVOST) | 252 | | Les proposi- 254 |
| 134. Patrie et patries (LAVISSE) | 256 | | tions 254 |
| 135. Après la bataille (V. HUGO) | 257 | | Révision 254 |
| 136. Les deux moissons (PASSY) | 258 | | |
| 137. Vision d'avenir (V. HUGO) | 258 | La paix 259 | Les mots inva- 260 |
| 138. La princesse de la paix (SELMA | | | riable 260 |
| LAGERLÖF) | 262 | | Révision 260 |
| Tableau des conjugaisons | 265-269 | | |
| | | Lecture supplémentaire du mois. | |
| | | Table des matières | 270-272 |

लाल बहादुर शास्त्री राष्ट्रीय प्रशासन अकादमी, पुस्तकालय
L.B.S. National Academy of Administration, Library

मसूरी

MUSSOORIE

यह पुस्तक निम्नांकित तारीख तक वापिस करनी है ।

This book is to be returned on the date last stamped

[illegible]

F
440.07
Lyo

19240

अवाप्ति सं०

ACC. No.....

वर्ग सं.

पुस्तक सं.

Class No..... Book No.....

लेखक Lyonnet, A.

Author.....

शीर्षक Lecture et langue

Title.....

F
440.07 LIBRARY 19240
LAL BAHADUR SHASTRI

National Academy of Administration

Lyo

MUSSOORIE

Accession No.

1. Books are issued for 15 days only but may have to be recalled earlier if urgently required.
2. An over-due charge of 25 Paise per day per volume will be charged.
3. Books may be renewed on request, at the discretion of the Librarian.
4. Periodicals, Rare and Reference books may not be issued and may be consulted only in the Library.
5. Books lost, defaced or injured in any way shall have to be replaced or its double price shall be paid by the borrower.